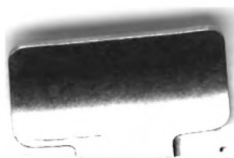


18
19
20

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND
ANATOMY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND
ANATOMY



ARCHIVES
OU
CORRESPONDANCE INÉDITE
DE LA MAISON
D'ORANGE-NASSAU.

IMPRIMERIE DE J. ROERING
A LA HAYE.

ARCHIVES

OU

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE LA MAISON

D'ORANGE-NASSAU.

Recueil

PUBLIÉ, AVEC AUTORISATION DE S. M. LE ROI,

PAR

M^r. G. GROEN VAN PRINSTERER,

CHEVALIER DE L'ORDRE DU LION BELGIQUE,
CONSEILLER D'ÉTAT.

Première Série.

TOME I.

1552—1565.

Deuxième Édition.

Avec des Fac-similés.

**LEIDE,
S. ET J. LUCHTMANS,
1841.**



A SA MAJESTÉ
Le Roi
Guillaume I.

Sire,

*Daignez accepter les prémices d'un ouvrage que
Votre confiance me permet d'exécuter.*

*C'est un nouveau bienfait que la Patrie et
que les sciences Vous doivent. C'est un hommage*

rendu à la mémoire de V^{os} Illustres Ayeux:
La Maison d'Orange-Nassau peut librement ouvrir
ses archives, et justifier par là même le haut rang qu'Elle
a depuis longtemps occupé.

Que Dieu protège et conserve le Roi. Celle est la
prière d'un Peuple qui Vous chérit; la prière

Sire,

1835.

*De Votre très humble et
fidèle sujet*

G. GROEN VAN PRINSTERER.

La seconde édition de ce Tome est devenue nécessaire par le succès de nos recherches à Besançon¹. Les documents que nous y avons trouvés, nous ont paru, par leur nombre et surtout aussi par leur nature et leur importance, exiger de notre part un travail nouveau. A une époque, où les partis se forment, se dessinent, se mesurent; où, pour ainsi dire, la Révolution des Pays-Bas se trouve en germe; où la variété et la complication des intrigues politiques

¹ Voyez T. IV. p. 1x. Nous y renvoyons d'autant plus volontiers qu'on y trouvera l'expression sincère de notre gratitude envers les savants estimables dont l'obligeance nous a été d'un si grand secours.

présentent des obstacles nombreux à une juste appréciation des événements et des hommes; à une époque si remarquable en elle-même et si éminemment intéressante par ses résultats, il est précieux sans doute de pouvoir comparer les récits, les impressions, et les jugements des personnages les plus opposés par leur position et par leurs maximes; de pouvoir mettre en regard la Correspondance du Prince d'Orange et celle du Cardinal de Granvelle, son principal antagoniste, et de se procurer ainsi une abondance de données, au moyen desquelles, à travers les plaintes et les aveux réciproques, il sera plus facile de saisir et de constater, si non tous les détails, du moins les principaux traits et l'ensemble de la vérité.

Nous allons reproduire, avec quelques développements, les indications générales sur la nature et la marche de notre Recueil; à quoi nous ajouterons ensuite un Aperçu du premier Tome en particulier: renvoyant à nos Prolégomènes (p. 1* — p. 208*) ceux de nos lecteurs qui, à l'entrée d'une Collection pareille, pourroient désirer sur divers points historiques de plus amples détails.

Le Roi des Pays-Bas, Guillaume I, dans sa haute

sollicitude pour le progrès des véritables lumières, a autorisé, en 1834, la publication d'une partie des Archives de son auguste Famille, sous le titre de **CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA MAISON D'ORANGE-NASSAU.**

La publication a lieu par SÉRIES. La première embrasse les temps de GUILLAUME PREMIER. Nous avons abordé immédiatement cette époque : en remontant plus haut, nous eussions craint d'user nos forces avant d'arriver au siècle de la Réforme.

Il a fallu, dans un Ouvrage d'un intérêt universel, renoncer à la langue Hollandoise, si belle, si remarquable par sa formation philosophique, illustrée par d'admirables écrits, nécessaire à notre existence comme nation, mais qui, à de rares exceptions près, n'est pas celle de nos documents, et qui d'ailleurs est presque inconnue en dehors des Pays-Bas. Nous n'avons guères besoin d'excuse pour des barbarismes et des solécismes nombreux ; on se rappellera sans doute que nous écrivons dans une langue étrangère, par nécessité et à regret.

Il n'y a point ici de traductions. Elles doublent l'épaisseur et le prix du livre ; médiocres elles ne servent à rien, si ce n'est à induire en erreur ; bonnes, elles sont difficiles à faire et toujours insuffisantes, la

plus légère nuance dans les expressions amenant un changement sensible dans les idées. — Toutefois il a été fait une exception pour les pièces en Espagnol.

Nous nous sommes scrupuleusement astreint à la représentation exacte des originaux ; reproduisant l'orthographe¹, indiquant les lacunes, nous rappelant sans cesse que, lorsqu'il s'agit de constater les pensées de l'écrivain, tout devient important, il n'y a rien de minutieux.

Nos explications et nos remarques sont courtes et incomplètes ; d'autant plus que nous avons jugé préférable de livrer, sans trop de délai, des matériaux au monde savant que de nous laisser entraîner à des recherches qui pourroient suspendre indéfiniment le cours de notre publication.

Le titre de *Correspondance* indique le caractère spécial du Recueil. C'est une collection de Lettres non officielles, souvent intimes ; par conséquent inappréciables pour expliquer les événements par les ressorts qui en déterminent la marche, pour

¹ Toutefois on a remplacé le *u* entre deux voyelles par *v*, et le *i*, au commencement d'un mot et avant une voyelle, par *j* ; on a mis des majuscules aux mots *Dieu*, *Créateur*, *Empereur*, etc. ; on a écrit le mot tout entier, quand l'abréviation n'est pas douteuse, et suppléé souvent au manque de ponctuation et d'accents.

juger les actions par leur motifs secrets, pour sonder les coeurs jusque dans leurs détours et dans leurs replis ; en un mot , pour pénétrer jusqu'aux régions éminemment historiques , mais qui d'ordinaire demeurent inaccessibles aux recherches laborieuses des historiens.

Le Roi a daigné nous accorder une confiance sans condition et sans réserve. S'élevant au-dessus des considérations diverses, qui eussent pu arrêter ou pour le moins entraver une entreprise pareille, Sa Majesté a voulu que rien absolument ne vint nuire à une investigation sérieuse de la vérité. Il ne s'agit, ni de rassembler des matériaux pour l'apothéose d'une Dynastie, trop illustre pour avoir recours à de tels moyens, ni de chercher des documents justificatifs de tel ou tel parti, de telle ou telle doctrine. Dans le triage de la masse énorme de papiers qu'il a fallu analyser ou parcourir, les prédilections et les antipathies doivent disparaître devant le désir de faire connoître, sans arrière-pensée, tout ce qui met au grand jour, en face du tribunal de la postérité, les mobiles et les actions des générations passées. Telle est notre honorable mission : nous y avons été fidèle ; notre Collection en renferme des preuves suffisantes ; toute protes-

tation est superflue, dès qu'on se justifie par des actes.

À une époque où il se publie parfois des Recueils de pièces inédites, dont la centième partie ne méritoit pas de voir le jour¹, une Collection, en plusieurs Tomes, inspire nécessairement des craintes légitimes. Il n'est donc pas superflu de faire observer que nous nous sommes tenus soigneusement en garde contre cette commode et stérile largesse qui accable le public de compilations indigestes: et que nous avons tâché de mettre dans notre travail du choix et de la mesure; en ne donnant qu'une partie numériquement peu considérable des papiers mis à notre disposition. Si toutefois, nous avons publié beaucoup, nous nous en remettons, pour notre défense, à une lecture attentive de nos documents. — D'ailleurs les Archives ne renferment sur aucune

¹ Par ex. en Angleterre, récemment encore et durant un assez long espace de temps, le Gouvernement et la Nation ont été l'objet d'une mystification qui, dans le sens littéral du mot, leur a coûté cher. « In 1800 a *Record Commission* was established, which carried on its labours for a period of nearly 38 years. It has spent upwards of half a million in the preservation and publication of the legal and historical records of the country, and nevertheless all these labours of the commission have left our civil and constitutional history exactly where it was before they began. » *Quarterly Review*, 1838, p. 453.

autre époque autant de papiers remarquables que sur celle de Guillaume Premier: une seconde Série, si tant est qu'elle se publie, pourra, dans un nombre égal de Volumes, s'étendre jusqu'à la fin du Stadhoudérat de Guillaume III.

La plupart des Lettres sont écrites, soit par les Princes d'Orange et les Comtes de Nassau eux-mêmes, soit par ceux qu'ils honoroient de leur confiance et de leur amitié.

On aura donc ici l'histoire presque non interrompue de cette Famille, dont les Annales offrent une succession d'hommes remarquables et de grands hommes telle qu'on n'en trouve guères un second exemple dans les temps, soit anciens, soit modernes.

Plusieurs Maisons Princières, entre lesquelles et la Maison d'Orange-Nassau il existoit des rapports d'amitié ou de famille, recevront, par notre entremise, des détails importants sur les actions, sur les desseins, et sur le caractère de leurs Ayeux.

Les Princes d'Orange-Nassau étoient placés à la tête des Provinces-Unies, dont ils commandoient les armées, dont ils dirigeoient les conseils, dont ils déterminoient la politique, et qui leur durent, après Dieu, à diverses reprises et dans les circonstances

les plus critiques, leur liberté et leur salut. On conçoit donc que leur Correspondance abonde en éclaircissements précieux pour l'histoire d'une République qui, durant cent cinquante années, a brillé d'un si vif éclat.

Il y a plus encore. La Maison d'Orange et les Provinces-Unies avoient des rapports continuels et souvent intimes avec l'Allemagne, l'Angleterre, et la France; l'histoire de ces Pays sera donc complétée ou illustrée, en plusieurs endroits, par notre Recueil. La République eut une influence Européenne; les Stadhouders tinrent souvent, d'une main habile et ferme, le fil des combinaisons qui devoient fonder ou maintenir l'équilibre des Etats; notre travail ne sera donc point inutile à l'histoire de l'Europe en général.

Enfin cette Maison ayant dû sa grandeur, et la République jusqu'à son existence, au plus grand événement des temps modernes, à la Réforme, on peut s'attendre à être constamment ramené vers ce qui constitue la véritable force d'un héros et d'un peuple Chrétien, et à rencontrer incessamment des preuves de cette vérité, la plus grande des leçons de l'histoire, que Dieu règne et que tout pouvoir se brise, quand il s'attaque à l'Eglise de Christ.

La même impartialité qui nous a guidés dans le choix des documents, a présidé à la rédaction de nos remarques. Nous n'avons pas sans doute renoncé à notre indépendance de caractère, ni affecté une impassibilité complète, ni surtout dissimulé nos opinions religieuses et politiques; d'autant moins que notre mot d'ordre a été constamment celui qu'on retrouve partout dans l'histoire de la Maison d'Orange-Nassau : L'EVANGILE ET LA LIBERTÉ. — Mais, dans un ouvrage consacré à la publication de documents et à l'examen des faits, nous avons cru devoir éviter toute apparence de polémique. Il nous suffit d'avoir exposé, une fois pour toutes, notre opinion sur *la manière de considérer l'histoire des Provinces-Unies* (p. 16*—29*); sur *la nature des Gouvernements Modernes* (p. 76*—94*) et sur *le principe et les conséquences de la Réforme* (p. 94*—118*). Seulement il nous sera permis d'ajouter que, sans avoir foi à l'Evangile, par-dessus les traditions et les enseignements des hommes; sans admettre les doctrines qui font de la volonté du Dieu vivant la règle des peuples et des Rois et le fondement des Etats; sans avoir appris à ne considérer la liberté que comme le développement naturel et progressif des droits

historiques sous l'empire des lois éternelles de la justice et de l'équité; on peut sans doute donner encore de grands éloges aux talents militaires et politiques, à l'habileté, à l'énergie, à la persévérance des Princes d'Orange-Nassau, mais on ne sauroit apprécier, ni comprendre leur véritable mérite, leur caractère, leur but, leur sublime vocation.

En effet, quel a été l'objet de leurs efforts?

Ils ont maintenu dans les Provinces-Unies, non pas une liberté idéale et chimérique, mais les libertés du peuple, ses droits réels et positifs. L'Aristocratie communale, ramenant tout à ses prétentions démesurées et à ses intérêts particuliers, ne pouvoit, malgré ses services et les grandes qualités de ses Chefs, faire, abandonnée à elle-même, le bonheur de la Nation.

Ils ont maintenu l'équilibre politique et l'indépendance des Etats. Au seizième siècle le pouvoir prépondérant de l'Espagne étoit menaçant; mais la guerre contre les Provinces-Unies consuma ses forces et les efforts de Guillaume I et de Maurice écartèrent pour toujours ce danger universel. Plus tard l'Autriche entra dans la lice: elle renversa tous les obstacles; le moment sembloit venu où la Chrétienté

tout entière plieroit sous le double joug de l'Empire et du J suitisme ; mais la guerre de Trente ans , entrem  e avec la continuation de la lutte dans les Pays-Bas , sous les auspices de Frédéric-Henri , aboutit au Traité de Westphalie , où l'indépendance de la République et l'Escaut captif proclamèrent d'une manière bien énergique , que la Maison de Habsbourg étoit mise hors de combat. Puis vint le tour de la France ; qui , déjà si forte de ses propres ressources , s'unit à l'Angleterre , de sorte que rien , d'après les probabilités humaines , ne paroissoit devoir leur résister ; mais Guillaume III sauva la République ; rallia l'Europe par des alliances , dont il fut l'auteur et le chef ; devint le libérateur de l'Angleterre , en la faisant concourir à l'accomplissement de ses desseins ; et , par l'impulsion de son exemple , encore après sa mort , força Louis XIV humilié à rentrer dans ses limites , et à se voir contenu par une barrière de places fortes , qui devint pour les Alliés une garantie commune. Pour la troisième fois l'Europe fut préservée d'une domination universelle par l'habileté , le courage , la persévérance et le génie de la Maison d'Orange-Nassau.

Ils ont , par leur influence , maintenu , en divers Etats , les libertés publiques et surtout la plus pré-

cieuse de toutes , celle d'obéir à sa conscience dans le culte qu'on rend à Dieu. Les principes de liberté et de servitude furent constamment le fouds de la lutte. Les Philippe II , les Ferdinand , les Stuart , les Louis XIV faisoient bon marché des droits les mieux établis, quand il s'agissoit de leur domination et de celle du Pape, et ils ne craignoient pas de livrer leurs sujets, tantôt par intérêt, tantôt par fanatisme, à la flamme des bûchers ou aux fureurs de la soldatesque. Sous ce rapport encore, traverser leurs projets, fut une belle tâche pour les Nassau.

Ils ont maintenu la prédication de l'Évangile. Dieu a permis que par eux Sa Parole eût un libre cours et que l'oeuvre de la Réforme fut une oeuvre durable, malgré tant de rudes assauts.



Notre Première Série offre un intérêt particulier.

D'abord non seulement la lutte étoit Européenne, mais cette lutte, dont l'issue importoit à tous, étoit plus qu'à aucune autre époque, concentrée dans les Pays-Bas. En Allemagne la paix de religion, sans être une paix réelle, avoit eu cependant une suspension d'hostilités pour résultat; en France, malgré les guerres civiles et les massacres, les partis se balançoient et s'observoient trop encore pour

qu'on en vint à rien de décisif; en Angleterre, malgré des ferments de lutte, il régnoit une apparence de tranquillité. Il y eut pour ces Etats un intervalle de trente années, comme si l'Europe assistoit attentive au combat du Roi d'Espagne contre la Réforme.

Durant cette époque surtout, la question de conscience fut le principe des actions. En effet la religion non seulement se mêloit aux événemens, elle en détermina le cours, elle rendit la crise inévitable. C'est à tort que souvent on a donné à cette régénération Chrétienne d'une partie des Pays-Bas une couleur presque entièrement politique. Au commencement des troubles les fâcheux résultats de l'administration aristocratique des communes avoient en grande partie cessé, et si la même cause produisit sous les Stadhouders les mêmes et tristes effets, ce ne fut que lorsque déjà le ressort religieux, véritable mobile de la révolution, avoit perdu de son intensité. On méconnoit entièrement la grandeur de cette lutte, en la réduisant aux proportions mesquines des intérêts de faction. La liberté de servir Dieu selon sa conviction et d'après l'Evangile, le droit de se nourrir de Sa Parole, voilà ce qu'on défendit, d'abord, en obéissant au Souverain, sur

les bûchers ; plus tard , en résistant à des ordres d'extermination , sur les champs de bataille. Voilà des droits que du côté des catholiques on croyoit ne pouvoir reconnoître , et que les Chrétiens protestants ne pouvoient abandonner. Voilà le motif perpétuel d'inimitié , qui mettoit un abyme entre les persécuteurs et les persécutés ; un motif sans lequel on eût aisément prévenu ces sanglantes disputes , et on n'eût certes pas eu besoin de quatre-vingt années pour parvenir à une réconciliation.

Enfin on apprend ici à connoître de près un des personnages les plus remarquables des temps modernes , ce Guillaume Premier , objet de tant de reproches et de tant de panégyriques. On pourra se convaincre que si , dans les commencements de sa carrière politique , des vues ambitieuses ont eu de l'influence sur ses démarches , il n'eut jamais l'intention de préparer la révolte ou de sacrifier les peuples au profit de calculs égoïstes ; que plus tard , lorsqu'il comprit l'Evangile , il désira concilier ses devoirs envers Dieu avec l'obéissance au Souverain ; et que chacune des résolutions extrêmes à laquelle il dût successivement se porter , n'offrant aucune chance de réussite , eût été téméraire et même absurde , si elle n'avoit eu pour mobile le dévouement au de-

voir et pour but le triomphe d'une cause dans laquelle on a pour auxiliaire le Tout-Puissant. Nos documents sont une Autobiographie de ce Prince, une vie qu'il a écrite sans le vouloir : mieux encore ; on ne lit pas la Vie du Prince ; mais on peut vivre avec lui.

Analysons encore notre Tome Premier ; brièvement toutefois ; d'autant plus que nous avons, dans nos Prolégomènes , donné une exposition détaillée de la situation religieuse et politique des divers Etats durant l'époque qui a précédé les Troubles dans les Pays-Bas.

Ce Tome s'étend de 1552 jusqu'à la fin de 1565.

Il commence par une vingtaine de Lettres , pour la plupart du Prince d'Orange à Anne d'Egmont , sa première épouse. Dans ces billets intimes , écrits d'un ton libre , tendre et enjoué , il est question d'événements très-remarquables , comme , par exemple , de la réaction en Allemagne qui força Charles-Quint à prendre la fuite ; de l'invasion du Roi de France , « qui prospère en toute chose qu'il commence » (p. 6) ; du Traité de Passau , par lequel la Maison de Nassau

fut « si préjudicialement reculée » (p. 12); puis, en 1555, de l'abdication de Charles-Quint (p. 17); enfin, deux ans plus tard, de la campagne de 1557, qui, après la défaite de St. Quentin, fit trembler les François pour Paris, (p. 27). — Deux autres Lettres du Prince sont également fort curieuses; l'une à Emmanuel-Philibert, Duc de Savoie, Gouverneur-Général des Pays-Bas, sur un refus de subsides, à Bois-le-Duc, par les Nobles et les Ecclésiastiques, qui cependant « sont les plus riches et auroient plus à » perdre, si un inconvénient venoit en ce païs, faute d'argent » (L. 19^a); la seconde au Roi sur les bonnes dispositions de l'Empereur Ferdinand (L. 22^a). En outre l'on trouvera plusieurs détails sur les honneurs et les grâces dont le Prince fut l'objet de la part de Charles-Quint et de Philippe II, et sur ses voyages en Allemagne.

Mais c'est surtout en 1559, lors du départ du Roi pour l'Espagne, que commence, dans une suite de documents authentiques et confidentiels, le récit circonstancié de ces années, qui furent comme le prélude de la Révolution des Pays-Bas.

Il y auroit trop à dire, si nous voulions indiquer

1 Il y a nous limes si pr. recoullés; mais on a cru pouvoir dans cet Aperçu modifier plus ou moins l'orthographe, pour faciliter l'intelligence aux lecteurs.

les passages dont l'ensemble forme, selon nous, un tableau animé et complet de ce remarquable épisode. Au reste nous avons essayé ailleurs (p 166*, *sqq.*) de reproduire les traits et la physionomie des principaux personnages, dépeints d'après les pièces de notre Recueil. Peut-être sera-t-on surpris d'apprendre que Philippe II ne semble pas avoir été cruel par caractère; que Granvelle ne fut pas un courtisan lâche et perfide; qu'on doit des éloges à ses talents, à sa constance, et même à sa magnanimité; enfin (car nous avons pris à tâche de dire toute la vérité) que le Prince d'Orange n'étoit pas encore animé de ces sentiments purs et sublimes, qui plus tard devoient être le fruit de ses convictions Evangéliques.

Les six années de 1559 à 1565 se partagent en trois phases, environ d'égale durée. — La première, jusqu'en décembre 1561 (p. 33—122): on se plaint; partout se montre du mécontentement, de la fermentation, qui fait de rapides progrès. — La seconde, jusqu'en mars 1564 (p. 122—219): la Noblesse, qui, sous le Prince d'Orange, forme, pour ainsi dire, l'avantgarde de la Nation, se ligue contre Granvelle et réussit à lui faire quitter le pays. — La troisième, jusqu'en décembre 1565 (p. 219—

448): le Prince tend vers une espèce de suprématie et le Roi paroît céder ; mais cette illusion est bientôt dissipée par des ordres sévères et formels, dont le désordre et une résistance violente furent les résultats. — On voit donc ici la naissance, la lutte, et le court et dangereux triomphe d'une opposition qui, en désapprouvant les cruautés des Papistes, avoit alors pour but principal l'extension des libertés et des privilèges nationaux.

— —

Le départ du Roi, dans les circonstances où se trouvoient les Pays-Bas, devoit rendre une crise presque inévitable. Deux Mémoires de Granvelle (p. 37—39 et p. 71—77) renferment de très-justes observations à cet égard. Il y fait remarquer les suites désastreuses d'une « guerre continuelle de » neuf ans, aux frays la plupart du pays ; les reli-
 » ques de la licence que l'on y prend facilement, ..
 » le changement du père au fils » (p. 73), « l'autorité » de la justice fort abolie par les guerres, ... les Seigneurs voulant être adorés pour Roys, tenans
 » estats grands hors de mesure » (p. 37). — En effet l'agitation intérieure succédant, comme d'ordinaire, aux agitations des batailles ; le désordre des finances épuisées par les nécessités de la lutte ; les exigences

des Communes dans un pays où elles avoient fait valoir jadis des prétentions démesurées ; les embarras d'une Noblesse nombreuse qui, subitement privée des distractions et des bénéfices que lui offroit la carrière des armes, ne pouvoit-êtré satisfaite, parcequ'elle ne mettoit des bornes, ni à l'arrogance de ses desseins, ni à l'orgueil de ses souvenirs ; les préventions nationales contre un Souverain né hors du pays et appartenant à un peuple objet de jalousie et de haine ; enfin, plus que tout le reste, des opinions religieuses, tendant, selon l'opinion de leurs adversaires, à faire crouler l'édifice social, c'étoit assez sans doute pour faire naître de grandes difficultés.

Le Roi vouloit l'extirpation du Protestantisme et le maintien, en leur entier, des droits du Souverain. Le Prince d'Orange désiroit la liberté de conscience et redoutoit l'influence des Espagnols ; il se proposoit donc de faire modifier les Placards et d'assurer insensiblement aux Etats une plus large mesure de pouvoir. Bien qu'en apparence d'autres questions vinssent en première ligne, en réalité dès les commencements la lutte s'engagea sur ce terrain.

D'abord les choses allèrent mieux que Granvelle

ne s'en étoit flatté. Le Prince d'Orange et le Comte d'Egmont, sans contredit les deux principaux personnages du pays, se distinguoient au Conseil d'Etat par leur zèle et leur bonne volonté. Mais ces beaux semblants d'accord ne pouvoient être de longue durée : ils devoient s'évanouir à la première occasion.

Elle ne tarda point. La susceptibilité nationale, les dissensions religieuses, et les préventions contre le Roi donnèrent naissance à deux griefs.

Le premier étoit le séjour prolongé de quelques milliers de soldats Espagnols. Le mécontentement fut vif et universel. Granvelle fut mis en cause, quoiqu'il n'eut aucune part à cette affaire et que, déjà en octobre 1560, il eut écrit au Roi « qu'il » n'y avoit pas moyen de différer le départ de ces » troupes, sans exposer l'Etat à une révolte subite » (p. 61).

Le second fut l'augmentation du nombre des Evêchés (p. 55, *sq.*). Cette mesure, par laquelle de nombreux intérêts alloient être lésés, fit jeter les hauts cris. On l'attribua de rechef à Granvelle, bien qu'elle eut été prise à son insu, et que déjà en septembre 1561 il s'écrioit : « par suite de cette affaire » des Eglises, tout va ici en confusion... Nous nous

« voyons en un désordre extrême et l'autorité du
 » Roi en pâtit grandement. Plût à Dieu que jamais
 » on n'eût songé à la chose ; amen , amen ! » (p. 117).

En outre deux événements envenimèrent les rapports entre Granvelle et la Noblesse. Le mariage du Prince avec Anne de Saxe, protestante et dont le père Maurice avoit humilié Charles-Quint ; union que Granvelle désapprouvoit vivement : puis la promotion de celui-ci au Cardinalat , faveur dangereuse , dans laquelle on crut voir une récompense de ses intentions et de ses desseins encore cachés , et un encouragement à la destruction des hérétiques.

Ainsi tout contribuoit à donner un but à la marche jusqu'alors vague et incertaine de l'opposition. Dans le Cardinal de Granvelle sembloient , d'après les préventions de ses antagonistes , se personnifier l'influence Espagnole , les atrocités de l'inquisition , et l'arbitraire royal. Il devint l'objet de tous les reproches et de toutes les haines ; le point de mire de toutes les attaques. — De cette manière fut amenée la seconde phase , qui se résume dans une lutte persévérante contre le Cardinal.

La résistance aux volontés bien connues du Souverain commence à se prononcer plus ouvertement.

Le Prince d'Orange et les siens demandent la réunion des Etats - Généraux; obtiennent une assemblée des Chevaliers de la Toison d'Or; font députer le Seigneur de Montigny en Espagne (p. 135, *sqq.*), enfin se liguent contre Granvelle, auquel ils n'épargnent pas l'insulte et le dénigrement. « Je parle de leur Ligue, » écrit celui-ci, « vu qu'eux-mêmes s'expriment ainsi et ne se servent pas d'autre terme; quoique j'aye dit à quelques uns combien il est mal sonnant que les sujets d'un Prince Souverain traitent de ligue sans la volonté ou le consentement de leur Seigneur, et bien que dans d'autres temps on ait ordonné, pour des causes moins graves, aux Officiers de Justice d'instruire un procès » (p. 151).

L'effervescence augmente; d'autant plus qu'un grand nombre de Catholiques Romains, ayant besoin d'appui contre les desseins du Roi d'Espagne, ne voyoient plus de si mauvais oeil les progrès de la Réforme. Déjà il y avoit des prêches à Valenciennes et à Tournai (p. 126); déjà le bruit se répandoit et trouvoit créance que, si le Roi agissoit dans l'affaire des Evêchés contre les Privilèges du Brabant, on choisiroit pour Seigneur un autre Prince du sang (p. 128). Déjà les Princes Allemands se tenoient

assurés que si, faisant une invasion dans le Brabant, ils garantissoient la liberté et la religion à tous, ils ne « rencontreroient que peu de résistance » (p. 156). — La cause de cette situation menaçante étoit, au dire des Seigneurs, le mauvais Gouvernement du Cardinal, tout puissant sur l'esprit de la Duchesse. Ils se plaignent qu'on « les traicte en fa- » quins, qu'on leur propose au Conseil choses que » ne vailent la peine, faisant à part l'important » avec Madame, et disposant sans eulx des abbayes » et offices de leur Gouvernement » (p. 189). Ils s'adressent au Roi pour demander le renvoi du Cardinal.

Le Roi répond qu'il n'a pas coutume de renvoyer sur une simple accusation un *fidèle* ministre; il demande des renseignements plus positifs. — Il est difficile de désapprouver ici Philippe: toutefois le Comte Louis de Nassau écrit: « C'est une triste et » froide réponse; elle est de la fabrique du Cardinal; » c'est une chose déplorable quand les Seigneurs se » laissent gouverner par une seule personne: j'es- » père que son autorité ne sera pas de longue » durée » (p. 164).

Les Seigneurs répliquent: ils refusent de prendre part aux délibérations du Conseil d'Etat; la position,

à leur avis , est presque désespérée; eux du moins ne voyent de remède que dans la convocation des Etats-Généraux (p. 168).

L'aigreur augmente de jour en jour. Chaque mesure, chaque évènement devient une source de défiance, de reproches, d'inimitié; tout ce qui se rapporte à la religion surtout , vu l'incompatibilité complète, en cette matière, entre les opinions et les desseins des différents partis. En effet plusieurs, peu contents des peines cruelles incessamment appliquées aux hérétiques, vouloient une plus grande sévérité. L'Archevêque de Cambrai, après l'entrée de troupes à Valenciennes, écrit : « ne fust » qu'on dict que nous aultres de la profession ecclésiastique crions tousjours le sang, je dirois que, » puisque l'on est à ceste heure à la besongne, il » faudrat pousser vivement oultre et s'atacher aux » principaulx, sans avoir regart s'ilx sont puvres » ou riches, ny mesmes que par là la ville pourroit » venir en décadence » (p. 180). D'autre part on s'indignoit de la continuation des supplices; on y voyoit un acheminement à l'Inquisition d'Espagne et à la domination des Espagnols.

La présence du Cardinal étoit devenue insupportable et toutefois le Roi, lui rendant justice, ne

vouloit point ordonner son départ. Vers la fin de 1563, l'on écrit d'Espagne : « les choses dans les Pays-
 » Bas vont de mal en pis ; il est à craindre que, la
 » discorde s'enflammant, le feu ne fasse enfin érup-
 » tion violente et ne s'étende au loin, ne pouvant
 » presque être éteint sans beaucoup de peine et de
 » danger... Je voudrois que le Cardinal s'éloignât
 » pour quelque temps ; on le redemanderoit bientôt
 » à grands cris... Mais il y a le point d'honneur, et
 » puis sa M. ne le veut en aucune façon et n'entend
 » pas que ses sujets lui fassent la loi » (p. 190, *sqq.*).

Granvelle s'éloigna spontanément (p. 219, *sqq.*).
 Il fit un voyage en Bourgogne, dans l'intention de
 revenir bientôt ; il ne revint jamais.

Ici commence la dernière phase ; celle du triom-
 phe des Seigneurs.

Vainqueurs, ils se hâtent de prendre possession
 du champ de bataille : « ils ne faillent point se
 » trouver à tous Consaulx d'Estat et *quasi* tous les
 » matins se représenter en Court vers son Alt. et luy
 » parler des affaires » (p. 242).

Leur gain de cause est complet. Le Secrétaire de

la Duchesse, Armenteros, devient un intermédiaire très-utile entr'eux et la Gouvernante: « il est de » tout à leur dévotion » (p. 242); et eux par contre » le cajolent fort » (p. 250) « et lui font la Cour » (p. 267); son influence augmente, par leur protection et par son astuce. « Viglius n'est plus appelé » chez elle qu'en présence d'Armenteros, qui y entre- » vient aussi, quand il y a quelque chose d'office ou » bénéficie à consulter » (p. 275). « Il gouverne tout » (p. 317); « Il a tel crédit auprès de son Alt. qu'il » semble qu'elle ne face rien sinon par luy » (p. 330); « il commande absolument à droit et à tort, et » exerce un empire absolu sur la Duchesse » (p. 425). En même temps il est le confident des Seigneurs. «Toujours Armenteros est assistant .. et tiens » que le tout se fait ainsi, pour montrer aux Seig- » neurs qu'elle ne traite plus riens avec moy à leur » desceu » (p. 291). « Ne lui sçauroys rien dire que » incontinent elle ne le relate à Armenteros, et que » ces Seigneurs sont advertiz » (p. 330).

La Duchesse elle-même ne s'oppose en rien à leurs désirs. Eux et elle se montrent des égards réciproques: « on voit son inclination pour en tout leur » complaire » (p. 257). Ils s'efforcent « de luy com- » plaire et elle à leur correspondre » (p. 263). « Ma-

« dame leur rit et les caresse » (p. 267). « Elle s'est »
 « rangée du tout d'autre costel » (p. 269). Elle suit
 leur avis, jusque dans les choses les plus importantes
 et que Granvelle estimoit les plus dangereuses : « elle »
 « est délibéré de suyvre l'opinion des Seigneurs et »
 « essayer la voye de la communication générale des »
 « Estatz » (p. 273). Loin d'appuyer les nouveaux
 Evêques, « quant l'on parle des Eveschiés et »
 « unions, elle dit que l'on debvroit vouloir, pour »
 « quelques millions d'or, que oncques n'en fût esté »
 « parlé, et qu'elle en donneroit de son saug » (p.
 317). « Les Seigneurs out tout crédit vers elle »
 (p. 275). « Elle s'est du tout adonée à eulx » (p.
 330). « Madamè agit en beaucoup de circonstances »
 « d'une manière entièrement opposée, comme elle »
 « le sait très-bien, aux volontés du Roi » (p. 377).

Ce changement subit paroît avoir été sincère.
 Marguerite agissoit ainsi par crainte, par inclination,
 par calcul.

Par crainte. On écrit confidentiellement à Gran-
 velle : « les Seigneurs font trouver mauvais tout ce »
 « qui a été fait de vostre tems, de quoy la Dame n'en »
 « sait que dire ni contredire de crainte » (p. 254).
 « Sans point de doubte, si son Alt. change, elle »

» seroit ingrâtte, mais que pourroit-elle faire, femme
 » seule comme elle est, contre ces Seigneurs, sinon
 » de se joindre à eulx, et croire ce qu'ilz persuadent,
 » et faire ce qu'ilz voudront? » (p. 301).

Par inclination. D'abord les Seigneurs affectoient de la consulter; elle n'étoit pas insensible à cette jouissance d'amour-propre (p. 257). Ensuite, elle croyoit peut-être à la durée d'un repos momentané. Il paroît même qu'elle en vint à s'imaginer que la résistance de Granvelle avoit été la véritable cause des embarras; oubliant que, si le pilote est soulagé lorsqu'il abandonne le navire au courant, ce n'est pas le moyen d'éviter les récifs. — On écrit au Cardinal: « Il samble à son Altesse, qu'elle est à plus
 » grand repos » (p. 263). « Elle se laisse persuader
 » que ce qu'elle est demourée les années passées en
 » ceste estroictesse et paine, procède de ceste vostre
 » opinion contraire à la communication générale des
 » Estatz » (p. 273). Viglius ajoute un autre motif moins honorable: « Ce qu'elle se ressent le plus con-
 » tre vostre Seigneurie et contre moy, est que l'a-
 » vons si longuement gardé de faire son prouffit,
 » qu'elle fait maintenant des offices et bénéfices et
 » aultres grâces » (p. 406). Aussi étoit-elle bien éloignée de regretter le Cardinal: déjà en juin l'on écrit:

« son Altèse ne me parle plus de vostre Seigneurie » (p. 266).

Enfin la Gouvernante favorisoit les Seigneurs par calcul. Elle croyoit les gagner par sa complaisance, et pouvoir s'entendre avec eux sur les véritables intérêts du pays. Car au fond elle méritoit sans doute encore le témoignage que Granvelle lui avoit donné précédemment : « Madame sent le péril dans » lequel les affaires de v. M. pourroient tomber, plus » qu'on ne sauroit l'imaginer, et elle mourroit à » l'idée que durant son administration il pourroit » survenir quelque chose de mal » (p. 126).

On parloit encore de la résistance des Cardinalistes. C'étoit une véritable dérision. Leur impuissance étoit manifeste : ils étoient soumis au bon-plaisir des vainqueurs. « Aulcuns parlent de déchasser » tous qui sont Cardinalistes » (p. 243); le Duc d'Aremberg est mis de côté (p. 267); « Madame » n'appelle jamais Berlaymont, ne luy parle et à » peine le daigne regarder, le lèssant découvert » (p. 372). On n'a qu'à parcourir les Lettres de Viglius, dans notre Recueil, pour se convaincre qu'il n'avoit plus le moindre crédit, qu'il étoit découragé, désespéré. Si le Cardinal se hasardoit à retour-

ner, « il n'y a personne d'autorité qui oseroit lever
 » la teste, quant bien l'on voudroit machiner aul-
 » cune chose sinistre contre sa Seigneurie. » (p. 300).

Les Seigneurs prenoient le ton fort haut. Ils condamnoient tout ce qui avoit été fait sans eux. Le Comte d'Egmont poussoit l'insolence jusqu'à venir dîner chez la Duchesse avec les signes distinctifs de la Ligue contre le Cardinal « portant une cabotte à
 » leur mode . . . , garnie de boutons d'argent avec
 » flesches » (p. 263). Et une autre fois « il s'est avan-
 » cé *post pocula* dire à Hopperus que ce n'estoit point
 » à Granvelle que l'on en vouloit, mais au Roy, qui
 » administre très-mal le public, et mesme ce de la
 » Religion, comme l'on luy at assez adverty » (p. 247).

Ils anéantissoient le pouvoir de la Gouvernante, soit par leur prépondérance au Conseil d'Etat, soit par l'autorité que s'arrogeoient les Gouverneurs Provinciaux. « L'auctorité des Gouverneurs, par la
 » connivence de son Alt., s'accroist tant que chacun
 » cherche de leur complaire, ou de moins non dés-
 » plaire » (p. 319). « On luy a lié les mains aux affai-
 » res d'estat, commandement sur les gens de guer-
 » re et à celuy qu'elle, comme Goubvernante géné-
 » rale, doit avoir et eust deu retenir en tous les
 » aultres goubvernements particuliers » (p. 404).

Leur intention étoit de forcer la main au Roi en s'appuyant sur la nation ; c'est pourquoi ils revenoient sans cesse à la charge, afin d'obtenir la réunion des Etats-Généraux (p. 267). « La nécessité de » deniers sert de tortionnaire pour y consentir » (p. 269). « Oranges et Berges disent qu'il n'y a » moyen quelconque pour l'entretienement des gar- » nisons ni aultres services, si non avec les Etats- » Généraulx l'on advise quelques moyens généraulx » (p. 292).

La persécution des Protestants leur sembloit devoir prendre fin, pour plusieurs motifs. Ils désiroient introduire la liberté de conscience : « le cop- » per tant de testes n'a profité rien et il faut prendre » un autre chemin » (p. 271).

L'administration, sous leur influence, ne fut pas un modèle d'ordre et de régularité. Au contraire, on vit se multiplier rapidement toute espèce d'abus. « Par lotheries, vendition des offices, avancement » aux abbayes, *mediantibus illis*, et aultres plusieurs » choses, l'on se haste de faire tost sa main » (p. 265). « Tout est vénal et le Roi frustré de ses droits dans » une foule de choses » (p. 406). « Les offices et es- » tatz se donnent tous à plus offrantz » (p. 405).

Aussi Viglius écrit-il à Granvelle en juin 1564 :

« le profit que reçoit ce pays de l'absence de vostre
 » Seigneurie se verra cy-après, je n'en ay encores veu
 » nul » (p. 263).

On n'accordoit les aides qu'avec la plus grande
 difficulté (p. 326).

L'affaire de la Religion devenoit de plus en plus
 inquiétante. « On tient librement partout des propos,
 » les uns pour modérer les placards, les autres
 » pour laisser les consciences libres » (p. 286); « la
 » chose va si avant que peu d'officiers facent plus leur
 » devoir, et encoirres moins ceulx des lois et juges »
 (p. 287). « Les députés des quatre membres de Flan-
 » dres ont donné une requête fort générale, pour
 » *quasi* du tout anéantir l'inquisition et jurisdiction
 » ecclésiastique » (p. 321). « L'on mest en doute si,
 » avec les restrictions avisées, l'on donnera conten-
 » tement au peuple » (p. 321). « Molinés tient desjà
 » pour résolu qu'on ne doibve plus empêcher le
 » mariage des prestres, ni la communion *sub utra-*
 » *que specie*, et tiennent aucuns des Seigneurs tels
 » propos d'abolir l'inquisition et de non plus se in-
 » former des consciences des gens » (p. 336).

Déjà l'on commençoit à craindre un soulèvement
 général. « Les affaires, et signament de la Religion,
 » vont journallement de mal en pis, et se perd gran-

« dement l'auctorité de sa M., laquelle l'on redressera difficilement » (p. 330). On redoute une rebellion à Anvers et « que les aultres villes des Pays-Bas... se joindroyent et se feroient villes impériales » (p. 333). « Pour la dissension qui est en la Religion par deçà, l'on ne se peut plus fier aux subjectz » (p. 336). On avertissoit le Prince d'Orange que « les huguenods » ...tâcheront à quelque révolte ou émotion au Pays-Bas, et la Reyne d'Angleterre aide ce qu'elle peult, de manière qu'il fault bien estre sur sa garde » (p. 315).

La Duchesse voyoit ses belles espérances s'évanouir. Elle ne pouvoit céder encore, sans compromettre évidemment les intérêts du pouvoir royal. Cependant le Peuple et les Seigneurs étoient loin d'être satisfaits. En pareilles circonstances, et lorsqu'on a beaucoup obtenu, le moindre refus irrite. Ils imputoient la situation déplorable des affaires à l'influence secrète du Cardinal, dont l'influence étoit nulle; à la résistance de la Duchesse, qui, durant un an, n'avoit fait que céder; aux bornes trop étroites de leur pouvoir, dont cependant ils avoient, sur plusieurs points, déjà franchi les limites. Selon eux, il falloit concentrer l'autorité dans le Conseil d'Etat; mais un pareil changement de rapports eut

abouti à l'omnipotence des Seigneurs, au détriment du Souverain. C'est ce qui est exprimé naïvement par Bréderode : « Je pense » dit-il, « que le Roy se » sera du tout résolu, remestant le tout et toutes les » affayres à vos meyns de vous aultres » (p. 308).

Obtenir cette modification essentielle du droit public, fut le but principal de la mission d'Egmont en 1565 : on vouloit « aucuns moyens grands et nouveaux » (p. 337).

On anticipoit sur le consentement du Roi. Viglius écrit en juin : « l'on forge icy une nouvelle république » que et Conseil d'Estat, lequel aura la souveraine » superintendence de tous affaires. Je ne sçay comment cela pourra subsister avec le pouvoir et autorité de Madame la Régente et si sa M. mesmes » ne sera bridé par cela » (p. 378). Et environ un mois après : « l'on commence encheminer les affaires » selon la nouvelle forme, que l'on tient sera » bientôt auctorisée par le Roy, et disent ces Seigneurs que, si sa M. ne la trouve bonne, qu'ilz sont » d'intention de se retirer de toute la maniance des affaires » (p. 405).

L'autorité des Seigneurs n'amenoit pas la repression des abus. Il n'y avoit « aucun changement en la » conduite et insolences » (p. 394). La situation étoit

telle que, même parmi les antagonistes du Cardinal, plusieurs soupiroient après son retour (p. 413). Viglius écrit en août : « Je crains à la fin la confusion et voys grandement périliter la religion » (p. 405). Granvelle en septembre : « Dieu doint' que » trouble ou émotion n'advienne, soit du dehors » ou du dedans » (p. 424). Et en octobre l'on écrit de Bruxelles : « si le Roi n'y met la main à bon escient », » il en adviendra quelque émotion, le peuple étant » si volontaire, la justice non réverée, la Duchesse » peu aimée, et le bled si cher » (p. 425).

Le Roi y mit la main à bon escient : mais ce n'étoit plus en temps opportun. En temporisant, en biaisant, il avoit excité des espérances qu'il ne pouvoit réaliser. Maintenant tout à coup il vouloit faire plier tous les obstacles devant sa volonté. Ces ordres inattendus, dans la situation où se trouvoient les esprits, étoient presque une déclaration de guerre civile.

Si maintenant l'on se demande quelles furent les causes qui préparèrent la Révolution des Pays-Bas, on voit clairement que ce ne fut pas le despotisme du Roi. En effet pour peu qu'on se rappelle la na-

¹ donne. ² sérieusement.

ture du gouvernement monarchique et les rapports de l'Eglise et de l'Etat d'après le droit public à cette époque, il seroit mal aisé de dire en quoi, pendant ce temps, pour ainsi dire, préliminaire, ce despotisme, ce pouvoir illégitime ou cet abus de pouvoir, a consisté.

Nous avons suffisamment montré ailleurs (p. 149*, *sqq.* et 166*, *sqq.*) le peu de fondement de plusieurs griefs contre Philippe II; mais nous devons observer en outre que durant les années qui amenèrent la crise, on ne sauroit lui reprocher d'avoir été intraitable ou violent, mais bien plutôt d'avoir montré une condescendance, un laisser-aller, incompatibles avec la direction suprême réservée au Souverain.

Il retire les soldats Espagnols; il ne s'oppose pas à l'éloignement de Granvelle; il ne résiste pas aux empiétements des Seigneurs. C'étoit là une conduite très-conforme à son caractère indolent, foible, pusillanime. Viglius, en parlant des tentatives pour la réunion des Etats-Généraux, ajoute: « Je tiens que » sa M. , espérant par ce moyen se décharger, les laissera faire » (p. 269). Philippe persistoit à différer la solution des grandes difficultés, sans songer qu'après chaque délai elles reparaissent, et plus insolu-

bles, et plus menaçantes. « Quant à nostre maistre, » écrit M. de Chantonay, « tout vat de demain à demain, et la principale résolution en telles choses est » de demeurer perpétuellement irrésolu » (p. 426). Et ailleurs: « le Roi s'occupe aussipeu de cette affaire » que si elle ne le regardoit point » (p. 377). Granvelle, dont on a supposé qu'il suivoit les avis, restoit « depuis un an sans nouvelles directes de sa M. » (p. 392): en général le Roi n'écrivoit pas assez régulièrement; « le mal est que les lectres d'Espaigne deb- » vroient venir plus souvent et la correspondence de » ce coustel-là estre meilleur et continuelle » (p. 322): longtemps impatiemment attendus, ses ordres arri-voient enfin, mais le plus souvent trop tard pour être exécutés avec fruit. — Son impassibilité apparente étoit telle que plusieurs alloient jusqu'à se persuader qu'il approuvoit la conduite des Seigneurs. Viglius écrit: « ne sçay si sa M. ne l'ayme pas mieulx » de le dissimuler; certes aucuns disent que sa M. » tient pour bon ce que les Seigneurs se sont ainsi » liguez, puisque c'est pour le bien du pays et pour » son service » (p. 331): on répandoit même qu'il avoit porté les insignes de la Ligue: « de dire que le » Roy ait trouvé bon la ligue, on se forcompte¹ et

¹ trompe.

» beaulcoup plus disant que sa M. aye faict robe et
 » la mesme parure et porté icelle à Madrid » (p.376).
 Le bruit étoit faux, mais quelle n'avoit pas dû être
 la foiblesse du Monarque, pour qu'un bruit pareil
 eut pu trouver quelque crédit!

Cette irrésolution habituelle explique pourquoi il
 n'est pas venu en personne dans les Pays-Bas. Tous
 ceux en qui il devoit avoir confiance, l'y exhor-
 toient, l'en supplioient. « Berlaymont regrette fort
 » qu'il y a encoires si peu d'apparence de la venue du
 » Roy » (p. 267) : Viglius écrit que, « si sa M. venoit,
 » sa présence pourroit obvier aux dangers qu'on
 » craint de la communication' des Estats » (p. 274)
 « sans la briefve venue de sa M., nous allons icy le
 » grand galop » (p. 323): le Cardinal écrit qu'il insiste
 là dessus depuis trois ans. « S'il vient, tout est enco-
 » res rémédiable, et sans grande aigreur; car venant,
 » chascun chercheroit de faire du bon valet et luy
 » complaire, et à peu de chose l'on pourroit remettre
 » le tout en fort bon chemin » (p. 325): Le Roi, » dit
 M. de Chantonay, « ne cherche qu'à emmieller les
 » Seigneurs, pour éviter de venir en Flandres » (p.
 426).

Ce ne fut donc nullement par du despotisme,

¹ réunion.

mais par un manque complet de vigueur et de résolution, que le Roi contribua, pour sa part, à la crise des Pays-Bas.

Quant au Prince d'Orange, nous ne prétendons pas qu'à cette époque, ses motifs aient été tous également louables et ses moyens tous également légitimes. Longtemps après, Granvelle rappelant les souvenirs de ces années, dit : « le Prince et aultres de sa suyte troubloient les affaires » (VIII. p. 97). « Je impute principalement le mal au Prince » d'Orange, et à ses conseillers hérétiques, et aux » abbez de Brabant, et aultres qui... luy ont donné » tant d'auctorité qu'ilz s'en treuvent oppressez; et » combien de fois leur ay-je dit qu'ilz nourrissoient » en leur seing le serpent qui leur rongeroit le » cueur » (VI. p. 412). Sans vouloir ratifier ce jugement qui respire une violente inimitié, nous conviendrons aisément qu'il y eut différence et même contraste entre la conduite du Prince, avant et après qu'il eut appris à connoître l'influence régénératrice de la vérité qui est en Christ.

Il y avoit des causes plus profondes qui rendoient une révolution, si non inévitable, du moins fort difficile à éviter.

D'abord, les antipathies nationales entre les Espagnols et les habitants des Pays-Bas. Peut-être Philippe II ne savoit-il pas suffisamment dissimuler sa prédilection pour ses compatriotes. On disoit : » rien ne touche le Roi que l'Espagne » (p. 325). « On » fait sy très-peu de cas et d'estime de ceux de » nostre nation en Espagne qu'il n'est point à dire » (p. 347). « Je me doubte que, si le Roy ne vient en » ceste prochaine arriere-saison, que Messieurs les » Espagnolz en seront la cause, lesquelz pensent que » de Castille le Roy peult gouverner tout le monde » avec un baston » (p. 283). Même avec plus d'habileté de la part de Philippe, la jalousie réciproque de ses sujets eût été une source perpétuelle des plus grands dangers.

En second lieu, les tendances républicaines devoient tôt ou tard conduire à un changement notable dans les principes constitutifs de l'Etat. Déjà ce Tome en contient des preuves manifestes. Le Conseil d'Etat, modifié conformément au désir des Seigneurs, eût été une nouvelle forme de république. « Les Estatz » de Brabant vouloient tout faire et tenir le Roi subject » (p. 267). Et sans doute plusieurs songeoient aux Etats-Généraux « ayant pleine puissance » (II. p. 37); c'est-à-dire, à un gouvernement qui, sous un

nom monarchique , eût été de fait républicain.

Mais la cause principale fut l'intolérance du Papisme.

La Réforme , bien qu'elle sembla longtemps être sur l'arrière-plan , acquit bientôt une influence décisive sur la marche des événements politiques. Peu à peu toutes les autres questions gouvernementales s'effacèrent devant le problème de l'existence simultanée du culte Evangélique et du culte Catholique-Romain. En 1564, Schwendy écrit : « peu à peu nous verrons vers où les choses de la Religion se destourneront et inclineront , et s'il y aura espoir de quelque rétablissement de l'estat ancien , ou si le changement veut par force gagner le dessus , comme il est fort apparent ; et selon cela les Princes et Roys, voudront ou non voudront , s'auront à la longue à gouverner » (p. 314). Cette grande question devoit amener des difficultés doublement insurmontables dans les Pays-Bas, parceque Philippe II, vacillant en tout autre article, étoit inébranlable sur ce point ; et parcequ'aux yeux de plusieurs, la persécution religieuse pouvoit aisément servir de moyen à l'asservissement de la nation.

Admironons dans la complication de ces causes di-

verses les voies de l'Eternel. Les Chrétiens des Pays-Bas, par eux-mêmes, n'eussent guères résisté longtemps à Philippe ; mais Dieu leur suscitoit des alliés jusques parmi leurs antagonistes. Ceux-ci se défioient du Roi, des Espagnols, de la trop grande extension du pouvoir royal : dès lors le zèle persécuteur qui, en d'autres circonstances, eût obtenu l'assentiment et le concours de la plupart des Catholiques, leur déplut, leur inspira des craintes pour leurs privilèges et pour leurs libertés, les força de la sorte à prendre le parti de leurs compatriotes, les fit devenir presque les protecteurs de la Réforme, en identifiant la cause des confesseurs de l'Evangile avec les intérêts les plus chers de la nation. Ainsi se réalisoit dans les années qui précédèrent la crise d'où surgit la République, cette sublime et consolante promesse que toutes choses doivent concourir en bien à ceux qui, par une foi humble et sincère, appartiennent au Seigneur.

† Les Lettres sont de trois espèces : *a*, autographes ; *b*, signées ; *c*, copiées par des secrétaires et équivalant donc presque à des origi-

naux. Les secondes sont indiquées par un astérisque (*), les dernières par une croix (†).

Des points (....) marquent les passages omis; du papier blanc les lacunes causées par l'état défectueux du manuscrit; des [] les mots qu'on ne sauroit affirmer avoir rendu exactement.

Pour les Abréviations relatives aux Manuscrits de Besançon voyez T. IV, en regard de la page 1*. — Dans la Correspondance de Granvelle beaucoup de noms propres et en outre ceux des Collèges, etc. sont désignés par des chiffres, des majuscules, ou d'autres signes arbitraires: puis, la contexture de la phrase se rapportant au signe, on trouve souvent les pronoms et substantifs au singulier ou au masculin, où il devroit y avoir une autre terminaison. Ainsi, par ex. p. 444, l. 17, où il est parlé de la Gouvernante, il y a dans l'original *qu'il*; de même, l. 20, où il est parlé des Seigneurs, il y a *fait*. Nous avons cru pouvoir remédier à ce désordre grammatical. — On comprend d'après la même explication, comment dans une lettre au Cardinal (par ex. p. 443, l. 21) il y a le nom de *Granvelle*, au lieu de *vous*. Dans l'original, il y a simplement un chiffre.

Un (C.) indique les pièces trouvées dans les Archives à Cassel: voyez T. IV, p. x.

Les Lettres ou les fragments avec un (G.) font partie d'une Collection de copies de *Lettres de et à Guillaume de Nassau, recueillies et mises en ordre par M. Gachard*. Ce Recueil, tiré des dépôts de la Belgique et offert dans le temps au Roi Guillaume I, se trouve dans les Archives de la Maison d'Orange-Nassau.

CONTENU.

TOME I.

| PROLÉGOMÈNES. | Page. |
|---|-------|
| CHAPITRE I. SOURCES HISTORIQUES. | 2°. |
| § 1. <i>Pièces inédites.</i> | 2°. |
| Archives de la Maison d'Orange-Nassau. | 2°. |
| Autres dépôts. | 14°. |
| § 2. <i>Ouvrages historiques.</i> | 16°. |
| Esprit dans lequel notre histoire a été traitée. | 16°. |
| Ouvrages sur l'Histoire générale de notre pays. | 29°. |
| Ouvrages sur les temps de Guillaume I. | 37°. |
| Publications récentes. | 43°. |
| CHAPITRE II. ORIGINES DE LA MAISON D'ORANGE-NASSAU. | 54°. |
| CHAPITRE III. SITUATION RELIGIEUSE ET POLITIQUE. | 76°. |
| § 1. <i>Nature des Gouvernements.</i> | 76°. |
| § 2. <i>Principe et conséquences de la Réforme.</i> | 94°. |
| § 3. <i>Situation des Etats.</i> | 118°. |
| La France. | 118°. |
| L'Allemagne. | 124°. |
| Les Pays-Bas. | 159°. |

CORRESPONDANCE.

| LETTRE. | 1552. | Page. |
|---------|---|-------|
| i. | Le Prince d'Orange à la Princesse d'Orange. Départ pour l'armée. | 1. |
| ii. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Invasion du Roi de France. | 2. |
| iii. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Expédition en Champagne. | 3. |
| iv. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Affaires particulières; prise d'Yvoi. | 4. |
| v. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Succès du Roi de France. | 6. |
| vi. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Même sujet. | 6. |
| vii. | Le Prince à la Princesse d'Orange. La Reine lui confie la défense de la ville de Quesnoi. | 7. |
| viii. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Préparatifs de l'Empereur. | 9. |
| ix. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Retraite du Roi de France. | 10. |
| ixa. | Le Prince d'Orange à l'Empereur. Il lui recommande les intérêts de la Maison de Nassau. | 11. |
| x. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Prochain retour. | 12. |
| xi. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Siège de Metz. | 14. |
| | 1553. | |
| xii. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Ses appointements comme Général. | 15. |
| | 1554. | |
| xiii. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Même sujet. | 16. |
| | 1555. | |
| xiv. | Le Prince à la Princesse d'Orange. Abdication de Charles-Quint. | 17. |

LETTRE.

| | Page. |
|---|-------|
| xv. Le Prince à la Princesse d'Orange. Il ne peut encore venir à Bruxelles. | 18. |
| xvi. Le Prince à la Princesse d'Orange. Nouvelles du camp. | 19. |
| xvii. Le Prince à la Princesse d'Orange. Protestations d'attachement. | 20. |
| xviii. Le Prince à la Princesse d'Orange. Licenciement des troupes. | 22. |
| xix. Le Prince à la Princesse d'Orange. Dénouement des soldats. | 23. |

1556.

| | |
|---|-----|
| xix ^a . Le Prince d'Orange au Duc de Savoie. Sur des aides à accorder par la ville de Bois-le-Duc. | 24. |
|---|-----|

1557.

| | |
|--|-----|
| xx. Le Prince à la Princesse d'Orange. Campagne de France. | 27. |
| xxi. Le Prince à la Princesse d'Orange. Même sujet. | 28. |
| xxii. Le Prince à la Princesse d'Orange. Maladie au camp. | 29. |

1558.

| | |
|---|-----|
| xxii ^a . Le Prince d'Orange au Roi Philippe II. Dispositions bienveillantes de l'Empereur Ferdinand I. | 30. |
|---|-----|

1559.

| | |
|---|-----|
| xxii ^b . Le Prince d'Orange à la Duchesse de Parme. Il doit se rendre au sacre de François II. | 43. |
| xxii ^c . Le Prince d'Orange à la Duchesse de Parme. Négociation avec les Etats de Hollande. | 44. |

- xxiii. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau.
Décès du Comte Guillaume leur père. 47.

1560.

- xxiv. L. de Schwendi au Prince d'Orange. Entrevue
avec le Duc de Brunswick. 50.
- xxiv^a. Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Affaires de
la Religion; mariage du Prince d'Orange. 52.
- xxiv^b. Le Prince d'Orange à la Duchesse de Parme.
Relative à son mariage. 53.
- xxiv^c. La Duchesse de Parme au Prince d'Orange.
Réponse. 54.
- xxiv^d. Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Affaires
d'Angleterre; nouveaux Evêchés. 56.
- xxv. Le Comte de Schwartzbourg à Auguste, Electeur
de Saxe. Opposition du Landgrave de Hesse
au mariage du Prince d'Orange. 59.
- xxv^a. Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Départ des
Espagnols; affaires de la Religion. 61.
- xxv^b. Le Prince d'Orange à la Duchesse de Parme.
Levée de troupes en Allemagne. 62.
- xxv^c. Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Mariage
du Prince d'Orange. 63.
- xxv^d. La Duchesse de Parme au Prince d'Orange. Elle
désire fort son retour. 66.

1561.

- xxvi. Le Prince d'Orange au Comte de Schwartz-
bourg. Retour; affaires de France. 68.
- xxvi^a. Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Evêchés;
mariage du Prince d'Orange. 69.
- xxvii. Auguste, Electeur de Saxe, au Prince d'Orange.
Il consent au mariage, malgré l'opposition
du Landgrave. 77.

LETTRE.

Page.

| | |
|--|------|
| xxviii. Philippe, Landgrave de Hesse, au Prince d'Orange. Motifs de son opposition. | 81. |
| xxix. Le Prince d'Orange à Auguste, Electeur de Saxe. Relative à son mariage. | 85. |
| xxx. Le Comte Louis de Nassau au Prince d'Orange. Même sujet ; journée de Naumbourg. | 86. |
| xxxi. Le Comte de Schwartzbourg au Prince d'Orange. Dispositions de l'Electeur Auguste ; journée de Naumbourg. | 88. |
| xxxii. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Il l'envoie vers l'Electeur de Saxe. | 93. |
| xxxiii. L'Electeur de Saxe au Prince d'Orange. Il veut une déclaration par écrit sur le point de la Religion. | 98. |
| xxxiv. Le Comte Louis de Nassau au Prince d'Orange. Entrevue avec l'Electeur de Saxe. | 100. |
| xxxv. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Préparatifs des nœces. | 103. |
| xxxva. Le Prince d'Orange à M. de Chantonay. Affaires de la Religion dans sa Principauté. | 104. |
| xxxvi. L. de Schwendi au Prince d'Orange. Nouvelles diverses. | 108. |
| xxxvii. La Duchesse de Parme au Prince d'Orange. Pratiques de la France auprès du Roi de Danemark ; élection d'un Roi des Romains. | 109. |
| xxxviii. Scharberger au Prince d'Orange. Nouvelles d'Espagne. | 114. |
| xxxviii. Granvelle, Evêque d'Arras, à l'Ambassadeur Vargas. Evêchés. | 116. |
| xxxviii. Philippe, Landgrave de Hesse, au Prince d'Orange. Il envoie un cadeau à la Princesse. | 118. |
| xxxix. Le Prince d'Orange au Pape Pie IV. Mesures prises dans sa Principauté contre les hérétiques. | 119. |

1562.

- XL. Julienne, Comtesse de Nassau, au Prince d'Orange son fils Education du Comte Henri. 122.
- XLI. Philippe, Landgrave de Hesse, à la Princesse d'Orange. Il s'informe si elle persévère dans la religion Evangélique. 123.
- XLII. La Princesse d'Orange au Landgrave Philippe de Hesse. Réponse. 124.
- XLII^a. Le Cardinal de Granvelle au Roi. Affaires des Pays-Bas ; relations de Maximilien d'Autriche avec le Comte d'Egmont. 125.
- XLIII. Le Prince d'Orange à P. Pfintzing. Les Princes Protestants se défient du Roi. 131.
- XLIV. Guillaume, Landgrave de Hesse, au Prince d'Orange. Projet de mariage. 133.
- XLIV^a. Le Roi au Cardinal de Granvelle. Réponse à la Lettre 42^a. 137.
- XLV. Gaspar Schetz, Seigneur de Grobbendonck, au Prince d'Orange. Nouvelles diverses. 138.
- XLVI. Le Prince d'Orange à . . . Nouvelles de France. 140.

1563.

- XLVII. Le Prince d'Orange à . . . Affaires de France. 141.
- XLVIII. L. de Schwendi au Prince d'Orange. Affaires de France et des Pays-Bas. 142.
- XLIX. Le Comte Louis de Nassau au Prince d'Orange. Projet de mariage avec l'héritière de Rittberg. 145.
- L. Guillaume, Landgrave de Hesse, au Prince d'Orange. Conditions de paix en France. 147.
- LI. Le Comte Louis de Nassau au Prince d'Orange. Etat de leurs affaires en Allemagne. 149.
- LI^a. Le Cardinal de Granvelle au Roi. Ligue des Seigneurs : on devoit leur donner des charges en Espagne ou en Italie. 151.

LETTRE.

Page.

| | |
|--|------|
| LII. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange. Il prie que le Comte Louis puisse l'accompagner en Suède | 154. |
| LIII. Le Comte de Schwartzbourg au Prince d'Orange. Dessein de quelques Princes Protestants contre le Brabant. | 155. |
| LIV. Le Comte de Schwartzbourg au Prince d'Orange. Même sujet. | 156. |
| LV. Le Comte d'Egmont au Prince d'Orange. Nouvelles de France. | 159. |
| LVI. Le Comte de Schwartzbourg au Comte Adolphe de Nassau. Il l'invite à servir le Danemark contre la Suède. | 160. |
| LVII. Le Comte Adolphe de Nassau au Comte de Schwartzbourg. Réponse. | 161. |
| LVIII. Le Comte Louis de Nassau au Landgrave Guillaume de Hesse. Opposition contre Granvelle. | 163. |
| LVIII. Le Prince d'Orange au Landgrave Philippe de Hesse. Nouvelles des Pays-Bas. | 165. |
| LXIII. Le Cardinal de Granvelle à Gonzalo Pérez. Réponse à donner aux Seigneurs des Pays-Bas. | 169. |
| LIX. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange. Réponse à la Lettre 58. | 170. |
| LX. Le Comte de Hoogstraten au Comte Louis de Nassau. Maladie du Baron de Montigny. | 172. |
| LXI. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Affaires de famille. | 173. |
| LXI. Le Duc d'Albe au Roi. Réponse à donner aux Seigneurs des Pays-Bas. | 175. |
| LXII. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Lettre de l'Archevêque de Cambrai au Cardinal. | 178. |
| LXIII. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Il désire que celui-ci devienne Capitaine-Général du Cercle de Westphalie. | 181. |

Lettre.

| | Page. |
|--|-------|
| LXIV. Le Comte de Nuenar au Prince d'Orange. Guerre entre la Suède et le Danemark, | 182. |
| LXV. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvelles diverses. | 184. |
| LXVI. Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Nouvelles diverses. | 186. |
| LXVII. Le Pape Pie IV au Prince d'Orange. Plaintes et menaces touchant la Principauté. | 189. |

1564.

| | |
|---|------|
| LXVII. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Préparatifs de guerre du Roi d'Espagne. | 193. |
| LXVIIA.au Landgrave Guillaume de Hesse. Même sujet. | 194. |
| LXVIII. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Affaires de finances ; nouvelles. | 196. |
| LXIX. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Entrevue des Rois d'Espagne et de France à Nancy. | 197. |
| LXX. Le Prince d'Orange au Landgrave Guillaume de Hesse. Nouvelles diverses. | 199. |
| LXXI. Le Prince d'Orange à.... Nouvelles diverses. | 201. |
| LXXI ^a . Le Cardinal de Granvelle au Roi. Ligue des Seigneurs. | 203. |
| LXXI ^b . P. Pfintzing au Cardinal de Granvelle. Il lui conseille de céder. | 204. |
| LXXII. Le Comte Louis de Nassau à M. George Olandus. Sur le Comte Henri à Louvain. | 205. |
| LXXIII. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange. Le mariage de sa soeur avec le Roi de Suède rompu. | 206. |
| LXXIV. Le Prince d'Orange au Comte G. de Schwartzbourg. Nouvelles. | 209. |

LETTRE.

Page.

| | |
|--|------|
| LXXV. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange. Réponse à la lettre 70. | 210. |
| LXXVI. Auguste, Electeur de Saxe, au Prince d'Orange. Réponse à la Lettre 70. | 214. |
| LXXVII. Le Duc de Wurtemberg au Landgrave Philippe. Conduite à tenir par le Prince d'Orange dans sa Principauté. | 217. |
| LXXVIII. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Les Seigneurs doivent rentrer au Conseil. | 223. |
| LXXIX. Le Comte Henri de Nassau au Prince d'Orange. Il lui rend ses devoirs. | 224. |
| LXXX. Le Prince d'Orange au Landgrave Guillaume de Hesse. Réponse à la lettre 73. | 225. |
| LXXXI. J. Lorch, Secrétaire du Prince d'Orange, au Comte Louis de Nassau. Le Comte Henri à Louvain; départ du Cardinal. | 227. |
| LXXXII. Le Prince d'Orange à l'Electeur de Saxe. Réponse à la Lettre 76. | 231. |
| LXXXIII. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Progrès de la Réforme en Autriche. | 233. |
| LXXXIII ^a . Le Cardinal de Granvelle au Secrétaire Bave. Il a, plus qu'aucun autre, défendu les libertés des Pays-Bas. | 235. |
| LXXXIII ^b . Le Cardinal de Granvelle au Cardinal de Lorraine. Ses motifs désintéressés. | 240. |
| LXXXIII ^c . Viglius au Cardinal de Granvelle. Il déconseille son retour. | 242. |
| LXXXIII ^d . Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Nouvelles d'Allemagne et de France; il l'exhorte à ne pas réunir les Etats-Généraux. | 243. |
| LXXXIII ^e . Morillon au Cardinal de Granvelle. L'on en veut au Roi. | 247. |

| LETTRE. | Page. |
|--|-------|
| LXXXIV.au Landgrave Philippe de Hesse. Intentions de Philippe II relativement à l'Allemagne. | 248. |
| LXXXIV ^a . L'Ecuyer P. Bordey au Cardinal de Granvelle. Il se défie d'Armenteros. | 250. |
| LXXXIV ^b . Le Cardinal de Granvelle à l'Empereur. Motifs de son départ. | 250. |
| LXXXIV ^c . L'Empereur au Cardinal de Granvelle. Il ne peut favoriser les entreprises de la Duchesse de Lorraine. | 254. |
| LXXXV. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange. Nouvelles diverses. | 255. |
| LXXXV ^a . Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Il souhaite que les affaires aient profité par son départ. | 257. |
| LXXXVI. Le Prince d'Orange au Landgrave Guillaume de Hesse. Réponse à la Lettre 85; nouvelles. | 259. |
| LXXXVI ^a . Viglius au Cardinal de Granvelle. Menées de Renard; influence d'Armenteros. | 261. |
| LXXXVI ^b . Viglius au Cardinal de Granvelle. Influence funeste d'Armenteros. | 263. |
| LXXXVI ^c . Morillon au Cardinal de Granvelle. Reproches des Seigneurs. | 266. |
| LXXXVI ^d . Viglius au Cardinal de Granvelle. La Gouvernante incline à réunir les Etats-Généraux. | 268. |
| LXXXVI ^e . Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Il lui conseille de prendre sa démission. | 270. |
| LXXXVI ^f . Viglius au Cardinal de Granvelle. Il désire quitter les affaires. | 273. |
| LXXXVI ^g . Viglius au Cardinal de Granvelle. On désire se débarrasser de lui. | 275. |
| LXXXVII. Le Prince d'Orange au Comte de Schwartzbourg. Granvelle ne retournera point. | 277. |
| LXXXVIII. Le Prince d'Orange au Landgrave Guillaume de Hesse. Affaires des Pays-Bas, de la France, et de sa Principauté. | 279. |

LETTRE.

Page.

| | |
|--|------|
| LXXXVIII ^a . Le Baron de Bollwiler au Cardinal. Conversation avec L. de Schwendi. | 282. |
| LXXXIX. Le Prince d'Orange à L. de Schwendi. Sur une demande en mariage de la soeur du Prince. | 284. |
| xc. L'Archevêque d'Utrecht au Prince d'Orange. Compliments. | 285. |
| xc ^a . Viglius au Cardinal. La religion périlite. | 286. |
| xc ^b . Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Il ne désire point se venger. | 287. |
| xc ^c . Morillon au Cardinal de Granvelle. Dispositions des Seigneurs; Concile de Trente. | 288. |
| xc ^d . Viglius au Cardinal de Granvelle. Sa position difficile; nouvelles diverses. | 290. |
| xc ^e . Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange. Réponse à la Lettre 88. | 293. |
| xcii. L. de Schwendi au Prince d'Orange. Nouvelles diverses. | 295. |
| xciii ^a . P. Bordey au Cardinal de Granvelle. Expressions du Prince d'Orange au sujet de celui-ci. | 298. |
| xciii. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Projet de mariage entre Don Carlos et la fille de l'Empereur. | 299. |
| xciii ^a . Bordey au Cardinal de Granvelle. On ne croit plus à son retour. | 300. |
| xciii ^b . Le Cardinal de Granvelle au Baron de Bollwiler. Venue de Don Carlos; projets de la Duchesse de Lorraine. | 301. |
| xciv. Le Comte Henri de Bréderode au Comte Louis de Nassau. Ses différends avec ceux d'Utrecht; affaires des Pays-Bas. | 303. |
| xcv. Le Comte H. de Bréderode au Prince d'Orange. Mêmes sujets. | 307. |
| xcv ^a . Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Départ de Renard. | 310. |

LXIV

LETTRE.

| | Page. |
|---|-------|
| xcv ^b . Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Exhortations. | 312. |
| xcvi. L. de Schwendi au Prince d'Orange. Concile de Trente; affaires de la Religion en Allemagne et dans les Pays-Bas. | 313. |
| xcvi ^a . Viglius à Granvelle. Evêchés. | 316. |
| xcvi ^b . Viglius au Cardinal de Granvelle. Il n'a plus de crédit; résistance à l'Inquisition. | 317. |
| xcvi ^c . Viglius au Cardinal de Granvelle. Concile de Trente; Inquisition. | 320. |
| xcvi ^d . Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Encouragements à persévérer. | 321. |
| xcvii. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Desseins contre le Danemark. | 328. |
| xcvii ^a . Viglius au Cardinal de Granvelle. Réponse à la Lettre 96 ^d . | 329. |
| xcvii ^b . Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Evêchés. | 332. |
| xcviii ^c . Le Baron de Bollwiler au Cardinal de Granvelle. Desseins des Protestants par rapport aux Villes des Pays-Bas. | 332. |
| xcviii ^d . Viglius au Cardinal de Granvelle. Délibérations sur l'envoi d'un Seigneur au Roi. | 335. |
| xcviii. L. de Schwendi au Prince d'Orange. Affaires de Hongrie, d'Allemagne, et des Pays-Bas. | 337. |
| xcix. Le Comte H. de Bréderode au Prince d'Orange. Félicitations sur la naissance d'un fils: affaires des Pays-Bas. | 340. |

1565.

| | |
|---|------|
| c. Le Comte Jean de Nassau au Comte Louis de Nassau. Etat de leurs affaires; progrès du Calvinisme. | 343. |
| c ^aau Cardinal de Granvelle. Dispositions de Don Carlos. | 346. |

Lettre.

Page.

- ci. Guillaume, Landgrave de Hesse, au Comte Louis de Nassau. Disputes concernant la S^{te} Cène. 348
- cii. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Consultations sur un accord entre les Eglises de France et d'Allemagne. 353.
- cii^a.au Landgrave Philippe de Hesse. Disputes concernant la S^{te} Cène. 355.
- cii^b.au Landgrave Philippe de Hesse. Impossibilité d'un accord en France entre les Réformés et les Catholiques. 357.
- ciii. Herman, Comte de Nuenar, à la Comtesse de Bentheim. Relative à l'héritière de Rittbergen. 366.
- civ. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Il se défie des secrétaires des Princes Allemands. 367.
- cv. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvelles du Comte d'Egmont. 368.
- cv^a. Viglius au Cardinal de Granvelle. Il déconseille la publication à Anvers d'un livre sur les affaires de la religion en France. 370.
- cv^b. Morillon au Cardinal de Granvelle. Conversation avec Barlaymont. 371.
- cv^c. Morillon au Cardinal de Granvelle. Dispositions d'Egmont. 373.
- cvi. Le Comte H. de Bréderode au Comte Louis de Nassau. Il attend le Duc de Clèves. 374.
- cvi^a. Le Cardinal de Granvelle au Baron de Bollwiler. Ligue des Seigneurs. 376.
- cvi^b. Viglius au Cardinal de Granvelle. On introduit une nouvelle forme de Gouvernement. 377.
- cvi^c. Le Comte H. de Bréderode au Comte Louis de Nassau. Venue prochaine du Duc de Clèves. 381.
- cvi^c. Le Comte H. de Bréderode au Prince d'Orange. Affaires particulières. 383.

| LETTRE. | Page. |
|--|-------|
| cix. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Relative à la Princesse d'Orange. | 386. |
| cx. P. de Varich au Comte Louis de Nassau. Affai- res de la Principauté d'Orange. | 387. |
| cx ^a . M. de Chantonnay au Cardinal de Granvelle. On ne doit pas se sacrifier sans profit. | 392. |
| cx ⁱ . Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvelles de Malte; affaires d'Orange. | 395. |
| cx ⁱⁱ . Le Comte H. de Bréderode au Comte Louis de Nassau. Indisposition de celui-ci. | 396. |
| cx ⁱⁱⁱ . Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Affaires de famille. | 398. |
| cx ⁱⁱⁱⁱ . Viglius au Cardinal de Granvelle. Etat déplora- ble des affaires. | 404. |
| cx ^{iv} . Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Nouvelles diverses. | 406. |
| cx ^{iv} ^a . M. de Chantonnay au Cardinal de Granvelle. Con- versation avec le Comte G. de Schwartzbourg. | 413. |
| cx ^v . Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Il désire sa venue. | 417. |
| cx ^v ^a . Le Cardinal de Granvelle au Baron de Bollwi- ler. Entrevue de Bayonne. | 419. |
| cx ^{vi} . Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvelles de Hongrie. | 420. |
| cx ^{vii} . Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvelles d'Espagne. | 420. |
| cx ^{vii} ^a . Le Cardinal de Granvelle à M. de Chantonnay. Il proteste de ses dispositions bienveillantes envers les Seigneurs. | 422. |
| cx ^{vii} ^b . M. de Chantonnay au Cardinal de Granvelle. Affaires des Pays-Bas. | 425. |
| cx ^{vii} ^c . Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Il se félicite d'avoir quitté les Pays-Bas. | 427. |
| cx ^{viii} . Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Levées en Allemagne; affaires de France. | 429. |

LETTRE.

Page.

- cxix. Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau.
Nouvelles d'Espagne. 433.
- cxx. L. de Schwendi au Prince d'Orange. Campagne
contre les Turcs; intentions de l'Empereur
quant à la religion. 435.
- cxxi. Le Prince d'Orange à..... Le Roi ne veut aucune
modération des placards. 440.
- cxxi. Le Comte Guillaume de Berghes au Prince d'Oran-
ge. Affaires particulières. 441.
- cxxiia. Viglius au Cardinal de Granvelle. Le Roi ne veut
aucune modération des placards. 442.
- cxxiib. Viglius au Cardinal de Granvelle. Situation cri-
tique des affaires. 443.
- cxxiia. Guillaume, Landgrave de Hesse, au Comte Louis
de Nassau. Il lui donne avis des menées du
Pape par rapport aux affaires des Pays-Bas. 446.



ADDITIONS.

- p. 171*. l. 20. Voici encore un passage fort remarquable, relatif au Comte d'Egmont. — Morillon écrit à Granvelle, de Bruxelles, le 3 août 1567 qu'il «at toujours crainct ce qu'estad-
»venu, que Atrebatensis' s'eslargiroit par trop vers Egmont,
»duquel il ne cognoit l'humeur, et combien il est hault et
»présument de soy, jusques à vouloir embrasser le faict
»de la république et le redressement d'icelle et de la Re-
»ligion, que ne sont pas de son gibbier, et est plus propre
»pourconduire une chasse ou volerie et, pour dire tout,
»une bataille: s'il fût esté si bien advisé que de le' cognois-
»tre et se mesurer de son pied; mais les flatteries perdent
»ces gens et que l'on leur faict acroire qu'ilz sont plus
»saiges qu'ilz ne sont, et ilz le croient et se bouttent si
»avant que après ilz ne se peulvent ravoir, et qu'il est
»force qu'ilz facent le sault, que seroit peu de mal s'il ne
»ce fût que pour eulx seul, et qu'ilz ne tirassent aultres
»avec eulx et mesmes le Pais, comme l'on at veu....»
(ms. B. M. IV. p. 214.)

1 L'Evêque d'Arras.

2 Peut-être se.

- p. 179*. l. 21. Pour comprendre la vie aventurière du Comte de Schwartzbourg et de plusieurs autres hommes vaillants du 16^e siècle, il faut se rappeler que dans une fort grande partie de l'Europe le système des troupes régulières étoit encore inconnu. Les Princes étoient souvent obligés de traiter avec des capitaines distingués, qui se chargeoient du soin de rassembler des soldats. C'est ainsi que l'Italie avoit eu ses *condottieri*, qui bien des fois subjuguèrent ceux qu'ils devoient protéger. *Languet* indique ce danger. « Saepe miratus sum quo consilio fiat a Germanicis principibus, ut fere omnes rei militaris studium deponant.... Paulatim potentiam et auctoritatem amittent, nisi caveant; eaque tota ipsis inscientibus devolvetur ad eos qui se praebent duces militibus, qui jam arte res eo deduxerunt, ut ipsi Germanici Principes vix possint sine eorum opera conscribere exercitum. Si quis diligenter consideret qualis fuerit status Italiae ante centum annos, videbit eam talibus fere artibus periisse. » *Epist. ad Camerarium*, p. 28. Ces craintes n'étoient pas chimériques : on en trouve, encore quatre-vingt années plus tard, une preuve dans les actions et dans les projets de Wallenstein.
- p. 198*. l. 5. *Jérôme*. « Il s'acquitta à merveille de cet emploi, d'où il passa en 1554 au commandement du Régiment du Prince : » *Mém. de Granv.* I. 204.
- p. 22. l. 11. *D. Fernando de Lannoy*. — Il étoit fils de Charles de Lannoy, Vice-Roi de Naples. Il fut Général de l'artillerie dans les Pays-Bas et épousa Marguerite Perrenot, soeur du Cardinal de Granvelle.
- p. 56. l. 28. Toutefois *Mélanchthon* avoit dit touchant Elizabeth : « ne ita properetis in ferendo de eâ judicio ; mulier enim nihil aliud est quam mulier : » *Languet, Epp. secr.* II. 64. Elle se refusoit à secourir les Réformés en Ecosse, malgré l'avis de Cécil (plus tard Lord Burghley). Aussi cet habile et fidèle ministre lui écrit : « Considering the proceeding for removing of the French out of Scotland doth not contend your Majesty, and that I cannot with my

- »conscience gyve any contrary advise, I may.. be spared
 »to intermeddle therin :» *Queen Eliz. Times*, I. p. 24.
- p. 128. l. 1. *M. de la Chaux*. Apparemment le fils de celui qui fut Grand-Ecuyer de Charles-Quint.
- p. 153. l. 20. *el Principe en Sicilia*. — Lors de ses démarches pour parvenir à l'Empire, Charles-Quint avoit fait promettre la vice-royauté de Naples à Frédéric Comte Palatin : »er ward dafür durch die Stelle eines kaiserlichen »Statthalters bei dem Reichsregiment entschädigt :» *Ranke, Deutsche Gesch.* I. p. 451.
- p. 215. l. 8. *leeche*. Ainsi Le Duc Christophe de Wurtemberg écrit au Rhingrave, qui étoit au service de France : »im »Reich erschallt ein gemeines Geschrey, als solle dein »Herr mit dem Pabst laichen :» *Pfister, Herz. Christoph*, I. p. 326.
- p. 247. l. 17. *Morillon* : »jam dudum in Cardinalis amicitiam familiarumque transierat, magnamque eâ ratione auctoritatem »apud Cardinalem invenerat, quod prudentiae atque eruditioni singularem atque indefessum in rebus agendis laborem conjunxisset :» *v. d. Haer, de init. tumult.* p. 259.
- p. 284. l. *zu post.* »stationariis equis sive postâ, ut dicimus :» *Languet, Epp. secr.* II. 152.
- p. 302. l. *avantdern. angaries*. — »Jus Angariarum et Parangiarum : vulgo Belgice *Hand- en Spandiensten* :» (*Kluit, Primae Lineae Collegii Dipl. hist. politici*, p. 73.)
- p. 308. l. *dern. Utrecht*. »Habuere Trajectenses Brederodium »vicinum infestissimum, cui summo conatu restiterunt, »connivente colludenteque Principe Orangiae tunc temporis eorum Gubernatore, nec quicquam ipsis deesse »conqueruntur quam justum judicem :» *Viglius ad Hopper.* p. 571.
- p. 423. l. 16. *bougette*. — Ainsi dans une Lettre de la Gouvernante Marguerite de Bourgogne : »Ce jourd'hui est venue »la bagette d'Espagne, par laquelle j'ay receu lettres du »Roy :» *Mone, Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit*, 1836, p. 121.

- p. 435. l. 8. P. S. de la Lettre cxix. — *Post data* ist angekommen Monsieur de Marnet, komt von der flot, zeigt an wie er sie zu Douvres verlassen, und acht man sie sollen als heut in Seeland ankommen; wird von nöten sein, wo E. L. mit und bey sein wollen, das Sie sich gar nichts säumen, sonder auffs fürderlichst die reise an die hand nemen, dan nhunmehr kein verzug bey dem handel sein will...
Datum ut in literis.

TRADUCTION

DES PASSAGES EN ESPAGNOL¹.

p. 35. l. 26. ... Et puis il y a l'émulation que v. M. sait, entre Mad. de Lorraine et Mad. de Parme; le mieux sera de les tenir séparées, parce que ces allées et venues et réunions ne peuvent donner aucun bon fruit; maintenant elle va en Lorraine; nous verrons quelle détermination elle prendra, et si elle laissera ses filles dans quelque endroit de ces Etats, ou si elle les amènera avec soi; mais certes, quelque part qu'elle puisse être, elles y seroient mieux qu'ici, et elle et ses filles, pour le service de v. M.

p. 52. l. 14. L'affaire de la religion va, comme v. M. verra par les Lettres de Madame; elle fait ce qu'elle peut; dans quelques ministres elle désireroit voir plus de chaleur; et v. M. ne sauroit croire le bon effet que produit la recommandation si fréquente et si expresse de ces choses dans ses Lettres sur les affaires d'Etat; et ce que v. M. a écrit au Chancelier de Brabant n'a pas été inutile, et je supplie aussi v. M. de vouloir donner souvent des avertissements et de si vifs coups d'épérons par ses Lettres, ce dont nous ferons notre profit, autant que faire se pourra.

Ce mariage du Prince d'Orange me fait de la peine et j'aurois

¹ Plusieurs endroits dont je n'aurois pas réussi à découvrir le sens, m'ont été expliqués, avec une obligeance extrême, par M. le Chevalier DE BAZO, Chargé d'affaires du Gouvernement actuel de l'Espagne. — La traduction est à peu près littérale. — J'ai laissé en blanc les passages que je n'ai pas compris.

beaucoup souhaité qu'il en eût parlé ici, avant d'en écrire à v. M., mais il doit savoir pourquoi il ne l'a pas fait : à la vérité, je n'ai jamais vu chose en laquelle il m'ait donné mauvais soupçon de sa personne, plutôt le contraire ; mais, ni pour l'Etat, ni pour la religion, j'eusse désiré qu'il se fût mis dans cette position ; et v. M. verra, par la longue Lettre qu'on lui écrit là dessus, ce qui s'est passé, à quoi je m'en remets.

p. 53. l. 4. Quant à la religion, Madame se donne beaucoup de peine, et tous ceux du Conseil ; et certes, par dessus tous les autres, le Prince d'Orange et M. d'Egmont ont montré en tout ce qui a pu se connoître jusqu'à maintenant, une très-bonne volonté, et en cela l'on continue à pourvoir le plus possible aux désordres qui ont lieu et à punir ce qu'on peut. — J'ai quelque espérance que le Prince d'Orange ne passera pas outre en cette affaire du mariage.

p. 57. l. 3. En quel mauvais état la Reine d'Angleterre se trouve pour entreprendre et tenter des choses nouvelles, et comme la Reine eût bien fait de ne pas entrer dans les nouveautés dans lesquelles elle est entrée, et de se marier avec quelqu'un qui eût eu du pouvoir pour la maintenir, et en se souvenant des conseils que v. M. lui avoit donnés et de l'obligation qu'elle lui avoit pour cela, et pour lui avoir sauvé la vie, et avoir été principalement cause de ce qu'elle a succédé à la Couronne ; et du péril dans lequel elle se mettroit, si venant aux mains avec les François, ceux-ci gaignoient une bataille.

p. 57. l. 12. Ce qui pour le moment presse le plus, est, si, ne sachant la Reine d'Angleterre prendre parti, et ne tenant pas conseil, et ne prenant pas celui qui seroit nécessaire pour arranger ses affaires, il surgissoit quelque révolte dans son royaume même, dont les François profiteroient pour mettre le pied en Angleterre et s'y affermir ; ce qui seroit, sans aucun remède, notre extrême ruine ; comme v. M. le sait mieux que moi. Et il est très-clair que, s'ils réussissoient dans une sédition pareille et que v. M. ne tâchoit pas d'y mettre la main, les auteurs, qui seroient apparemment Catholiques, auroient recours aux François ; lesquels je crois eussent déjà essayé de causer là quelque trouble et de mettre le pied sur l'île de Wicht, ou dans quelque port de l'Angleterre, si v. M. n'avoit pas si expressément ordonné de dire à l'Evêque de Limoges que v. M. ne souffrira pas que les Fran-

çois s'emparent de l'Angleterre, comme aussi a été dit ici à M. de la Forest; et, si les François n'eussent été si bas, tant à cause des troubles intérieurs que pour avoir été affoiblis par les guerres passées, qu'ils doivent craindre de donner occasion à v. M. de mouvoir quelque chose contr'eux, ce qui seroit leur ruine, je tiens pour certain qu'ils n'eussent tant tardé. — Dans l'affaire des Evêques ici, la prompte résolution de v. M. est nécessaire, vu que les oppositions se renforcent chaque jour à Rome, comme l'Ambassadeur Vargas l'aura écrit à v. M., lequel est là, soit qu'il reste ambassadeur, soit dans un autre poste, un ministre très-utile de v. M. pour les affaires qui se peuvent offrir; d'autant plus que le Cardinal de Siguença est absent et qu'il (Vargas) est si docte et habile, et s'est occupé depuis tant d'années des affaires de l'Italie. 20 Mai 60.

p. 61. l. 9. J'ai eu avec son Alt. une conférence touchant la demeure des Espagnols ici; et l'on a tenté toutes les voies humainement possibles; mais enfin je ne vois nul expédient ni moyen par lequel, sans mettre ces Etats en péril manifeste de révolte subite, on puisse différer l'exécution de leur départ, si la saison le permet.

Jusqu'à présent, par le sage gouvernement de Madame, les affaires sont à l'extérieur fort pacifiques, et, quant à la démonstration extérieure, le point de la religion comme lorsque v. M. étoit ici; et l'on ne s'apperçoit pas de quelque plus grand mal en cela parmi la Noblesse ni aussi dans la généralité du peuple, qu'il n'y en avoit alors: et ceux qui sont entachés¹ s'absentent et prennent la fuite; ce qui n'est pas mauvais signe. Je ne dis pas que, si les révoltes en France eussent continué, les affaires ici n'eussent pu recevoir de l'altération, ou bien aussi que nous ne pourrions l'avoir chez nous sans cela, d'autant plus que nous sommes si affoiblis et nécessiteux, comme v. M. sait, ce qui par fois nous fait perdre et le courage et l'espoir.

Le Prince d'Orange et le C^{te} d'Egmont déclarent avec force que, quand même ils auroient la meilleure volonté du monde de servir v. M. en cette affaire, en gardant encore le commandement des Espagnols, ils n'oseroient l'entreprendre, en cas que ces troupes retournassent; pour ne pas perdre et leur crédit et leur réputation auprès des Etats, avec lesquels ils doivent vivre; et la première chose que

¹ savoir d'hérésie.

feroient les villes fortes seroit de fermer les portes et de désobéir à Madame, en tout ce qui là dessus leur auroit été commandé; perdant ainsi tout d'un coup toute retenue, et se rendant ainsi coupable de délit.

p. 63. l. 23. Puisque je n'ai plus rien entendu concernant cette affaire du mariage du Prince d'Orange, cela n'a pas dû se passer comme vous m'avez écrit que vous aviez espoir que cela se passeroit; et certes je m'en serois fort réjoui.

p. 63. l. 27. Le Prince d'Orange s'étonne de ce que depuis tant de mois v. M. a répondu quant à son mariage avec la fille de Maurice, disant qu'elle n'y répond point, vu qu'elle estime que la démarche a cessé, laquelle il dit être encore sur pied, et qu'il espère la réponse sur ce dont il a dit vouloir être avant tout informé; savoir, quelle seroit la volonté de la demoiselle quant à la religion; et ceci sera seulement pour que v. M. sache ce qui se passe, puisque Madame a écrit si amplement les considérations qu'il y a sur ce sujet.

p. 64. l. 8. Vous m'avez écrit que vous espériez que l'affaire du mariage du Prince d'Orange ne passeroit pas outre. Et pour cette cause, et parceque je voyois qu'on n'en écrivoit plus, j'ai cru pour sûr que cela avoit cessé; de quoi je me réjouissois beaucoup, vu que c'eût été mieux et que ce que j'eusse tant désiré eût été fait. Mais si néanmoins la chose a eu lieu, je ne sais qu'en dire, mais je le remets à ma soeur, qui, puis qu'elle est à proximité, verra mieux ce qui pourra se faire en cela, ou si l'on pourra encore y mettre obstacle, et quand il n'y aura d'autre remède, (*pourra*) donner la permission; mais quand cela sera fait, le mieux seroit de l'observer, parceque je ne sais comment le Prince a pu trouver bon de se marier avec la fille de celui qui a traité sa M. de glorieuse mémoire, comme (*a fait*) le Duc Maurice.

p. 64. l. 21. J'eusse désiré que ce voyage du dit Prince eût pu être évité, et de même celui de beaucoup d'autres de ces (*membres des*) États que le Comte a invité: mais il est si ferme en cela que l'on ne pourroit y contredire sans quelque scandale, et, à ce que je vois, il se détermine à partir sous peu, vu que les nôcesseront en novembre. Là le Prince pense qu'on reviendra à parler du mariage, et il dit que, quand même v. M. ne s'y fût pas entremise, jamais, pour sa propre

conscience, il ne viendrait à se marier avec elle, si ce n'est qu'elle eût à vivre en catholique. Et comme v. M. ne lui a rien répondu sur cet article, ni contredit en cela, il pense pouvoir s'y résoudre sans que cela déplaie à v. M. Je ne sais ce qui suivra, et je ne me rappelle point avoir affirmé que ce mariage ne se fera point; quoique beaucoup de choses se présentent à moi, tant pour l'affaire de la religion que par ce que le Prince a des enfants de son premier mariage, pour quoi je croyois faire une conjecture probable que facilement il pourroit advenir que ceux de Saxe, avant de tourner la clef, ne désirassent pas d'en venir à ce mariage, et qu'il se rompit à cause des conditions. Quant au Prince, je crois qu'il le désire, parcequ'il est d'opinion que cela lui viendra très-à propos pour sa maison de Nassau. Le Prince a demandé à Madame quelle chose il pourroit faire à ces noces pour le service de v. M. avec les Princes qui se réuniront là en grand nombre; et on lui a dit que, puisqu'il sait la bonne volonté que v. M. a envers les Princes Allemands, et combien est faux le soupçon qu'on a voulu leur donner, il tâche de les détromper, ce qu'il a offert de faire autant qu'il pourra: et tout ceci Madame m'a dit qu'elle écrivoit à v. M. dans ses lettres particulières, et je tiens pour sûr que le Prince le fera bien, et il montre maintenant en toutes choses un très-grand désir de servir v. M.; et véritablement en ce qui s'est offert ces jours-ci, il s'est bien employé, mais personne ici n'agit mieux et avec plus de zèle que Madame. — Dans l'affaire de la religion on continue à faire tout ce qui humainement faire se peut, et tout ce que la condition de ces pays, et les privilèges, et la nature des habitants peut souffrir; ce que j'avoue n'être pas tout ce qui devroit se faire raisonnablement, mais autant que sans empirer les choses, faire se peut; et il est vrai aussi que ce qui a été fait, soit précédemment, soit récemment pour la cause des voisins, va fort mal, mais le remède ne peut être appliqué, comme on le souhaiteroit.

p. 65. l. 27. J'ai espérance que le Prince d'Orange et Lazare de Svendi auront fait de très-bons offices, comme il a été écrit à v. M. qu'on les en avoit chargés, afin que les Allemands connoissent la bonne volonté que v. M. leur porte.

¹ c. à. d. av. de terminer l'affaire.

p. 69. l. 14. Dans l'affaire des Evêchés, j'ai écrit par la dernière occasion, et plus on tarde à la terminer, plus les difficultés augmentent, parceque les adversaires gagnent du terrain, et par ce qu'on n'a rien en main pour leur résister. On peut faire peu de chose en faveur des dits Evêchés, si ce n'est répondre, dans les circonstances qui se présentent, aux soupçons qu'on sème pour donner de mauvaises impressions au peuple. Et que les bulles de Rome viennent ou non, je crois qu'en envoyant les lettres de v. M. de sa main propre pour le Prince d'Orange et pour le Comte d'Egmont, il sera nécessaire de les leur donner et de les informer en même temps plus particulièrement de tout ce qu'il y a. Et si les bulles venoient avant ce temps, de quoi j'ai jusqu'à présent peu d'espérance, voyant comment l'on prend la chose à Rome, ce seroit moins mal, et nous aurions soin de commencer l'affaire, pour voir qui voudroient ouvertement s'opposer, et sur quel fondement; tâchant que par de la persévérance, elle marche en avant, s'il est possible.

Le dit Prince d'Orange est retourné à sa maison, et il se propose de partir pour la Hollande, afin de se trouver à la réunion de ces Etats, et avoir soin du service de v. M., en lequel il se montre très-prompt. Il m'a écrit ce que v. M. verra par la copie, d'où l'on voit clairement que le mariage est conclu : je ne sais si encore les Allemands lui susciteront des embarras en son absence, comme il arrive souvent; et d'autant plus, vu que le Landgrave Philippe a parlé en personne avec le Duc Auguste, s'étant opposé au dit mariage, à cause de la religion, comme v. M. l'a entendu; et il semble pouvoir faire avec plus de force cette opposition, puisqu'ils ont concerté ce qu'ils traitent à Naumbourg. Certes j'eusse beaucoup désiré que ce mariage ne se fût pas fait, pour beaucoup de motifs qu'on a considéré en cela dès le commencement; mais il seroit déjà trop tard pour y contredire, et j'espère encore de la bonté et vertu du dit Prince, que tout cela ne suffira pas pour le séparer de la vraie religion, quoique je regrette que, faisant mention de la religion en ce qu'il m'écrit, il parle de soi, et ne dit rien de la Dame.... 4 février, de Bruxelles.

p. 117. l. 1. Aussi je suis obligé de dire cominent, à cause de cette affaire des Eglises, tout va ici en confusion; et je crains pis encore, comme je l'ai écrit à v. S., et le tout causé par le délai... En vérité

nous nous voyons en grande confusion et l'autorité du Roi souffre beaucoup.... Je ressens le tout en mon âme¹ et plus peut-être que personne, parceque je vois plus le péril, et il tombera d'autant plus sur moi que s. M. m'a mis si avant en cela, de manière que je vois la haine des Etats se décharger sur moi, mais plutôt à Dieu qu'en me sacrifiant, le tout fut remédié: il est bien vrai que l'intérêt ne me meut point, puisque comme je ne tiens rien, mon successeur a déjà la possession, et quand même je l'eusse eu en mains, je perds en cela, en rentes et en redevances; tout cela n'est rien en comparaison du préjudice public, qui est si grand qu'on ne sauroit le croire. Que Dieu porte remède au tout, puisque les hommes ne le font point, et Dieu pardonne à ceux qui en sont coupables. Plût à Dieu que jamais on n'eût songé à ériger ces Eglises, Amen, Amen !

p. 126. l 20.J'apprends qu'en Lorraine et parmi d'autres peuples il s'en publie d'autres, et contre les Evêchés, et contre la persécution qui a lieu envers les hérétiques, tâchant d'émouvoir le peuple; si l'on y parvenoit, il y auroit peu de remède, vû que le pouvoir manque, comme v. M. sait, et que quelques uns de ceux qui nous devoient aider, s'en retirent; bien que pour moi je suis d'opinion qu'ils courroient un danger égal ou plus grand, si ce jeu étoit joué sérieusement. Quand à Madame, j'estime qu'outre les peines continues qu'elle se donne, elle sent cela, et le péril dans lequel les affaires de v. M. pourroient tomber, plus qu'on ne pourroit imaginer, et elle se mourroit de penser que de son temps il pourroit arriver quelque chose de mal; et je m'aperçois aussi très-clairement en elle combien elle ressent que la résolution tarde encore sur les choses que le secrétaire du Duc son mari a été solliciter, il y a deux ans.

La possession de Namur a été prise, comme v. M. entendra, avec beaucoup de satisfaction du peuple, et vraiment je crois que, si les principaux Seigneurs eussent montré plus de bonne volonté, et déclaré ouvertement que ce que v. M. fait dans cette affaire des Evêchés leur semble bon, le tout se passeroit mieux; et à la vérité je n'ai vu personne qui en cela ait donné un meilleur exemple que M. d'Egmont, qui toujours a dit qu'il lui sembloit bon qu'à Ypres et à Bruges, qui sont de son gouvernement, l'on envoyât les Evêques, mais malgré tout

¹ dans mes entrailles.

cela depuis quelques jours il paroît qu'il se refroidit ;¹ je ne sais si c'est pour se séparer des autres ; et si M. d'Hornes avoit été ici ces jours-ci, je tâcherois, par le moyen de Madame, conformément à ce que v. M. lui a ordonné, qu'il retournât à faire son devoir², et encore se pourroit-il que, continuant v. M. à les exhorter par ses lettres, ils vinssent à se donner plus de peine en cette affaire, puisqu'ils voient que les Evêques à qui l'on a donné la possession, se conduisent bien. Et ce n'est pas sans raison que j'ai écrit à v. M. qu'il échappe par fois à ces Seigneurs des paroles d'où l'on voit qu'ils ont mille soupçons, et aussi de choses qui ne sont pas ainsi : et Assonville m'a dit, il y a trois jours, que M. d'Egmont lui avoit dit, pour me le dire (sans désirer qu'il déclarât que cela venoit de lui) que quelques uns de ces Seigneurs étoient mécontents de moi, quoiqu'ils ne me le disent point, parcequ'on leur donnoit avis d'Espagne que, par mes desseins et mes projets, je tâchois que sa M. fût mal avec eux. Et, outre leurs [clients], je soupçonne qu'il a dû venir aussi des lettres de M. de la Chaux pour Renard, selon la grande correspondance et intelligence qu'ils ont entr'eux. Et plutôt à Dieu qu'ils se déterminassent tous à soutenir l'autorité de v. M., et à avancer ce qui convient au service de Dieu ; à la sécurité de ces Etats ; que je meure, si au plus petit d'entr'eux je ne désire et ne tâche de faire tout le service possible. Et v. M. le sait mieux que personne si, quand ils font quelque chose pour le bien du service de v. M., je le tais ; et ils le peuvent voir par les lettres que v. M. leur écrit, en les remerciant de ce qu'ils ont fait pour son service ; mais enfin ils sont tels, et j'espère que cette bourrasque passera, et que, si v. M. vient, tous feront de manière qu'ils lui donneront des motifs pour leur faire de grandes récompenses, ce que Dieu sait que seroit mon désir. — Un discours ils m'ont fait, lequel, bien que je n'y donne pas de crédit, comme v. M. entendra ci-après, je ne crois pas pouvoir taire à v. M. ; puisqu'il pourroit être que, comme on me l'a dit, de même quelques uns l'écririssent, et je suis d'autant plus obligé de le dire, parceque cela quadre avec ce que d'autre part l'on m'a dit que à un de ces Seigneurs, je ne sais pas lequel, a échappé, qu'avant de consentir à ce que v. M. agit en Brabant dans cette affaire des Evêchés contre leurs privilèges, ils appelleroient

¹ se fait tiède. ² office.

comme Seigneur quelqu'autre Prince du sang; ce qui pourroit être plutôt un propos léger que le résultat d'une détermination arrêtée. Et ce qu'ils m'ont dit, est que M. d'Egmont échange très-souvent des Lettres avec le Roi de Bohême, et qu'ils soupçonnent que ce pourroit être avec le dessein de le demander pour Seigneur dans ces Etats, et ils ajoutent, que pour exécuter la chose, le chemin seroit, ce qu'ils ont entendu, qu'il veut tâcher de se faire élire Roi des Romains, en disant que, s'ils ne le font pas de bon gré, il le fera faire aux Electeurs par force, et que ceci pourroit être le prétexte sous lequel il réuniroit la nation pour attaquer ces Etats, et que ici il auroit des intelligences, et d'autant plus si les peuples se soulevoient, en leur lâchant la bride dans le point de la religion. Pour moi je ne serois pas surpris, comme j'ai répondu, que le Roi de Bohême et M. d'Egmont s'écrivissent souvent, à cause de la grande familiarité qu'il y a eu entr'eux, lorsque vivoit sa Maj. Impér. de glorieuse mémoire, quand tous deux étoient en sa Cour, quoique même de ceci, qu'ils s'écrivent si souvent, je n'ai pas conjecture certaine. Qu'il désireroit réunir la nation pour se faire élire par force, seroit un discours très-peu sensé, et il pourroit lui coûter cher de le publier: ni lui, ni son père n'ont les forces nécessaires pour entreprendre une telle chose, qui seroit du vent et entièrement sans fondement; et v. M. sait très-bien la nécessité dans laquelle se trouve le dit Roi, et les plaintes qu'il y a là-dessus. Réunir une armée pour attaquer ces Etats sans son père, il ne le pourroit faire, et je crois que sa M. I. préféreroit mourir que de faire une telle vilainie contre sa M. En outre ils se disposent maintenant à envoyer les enfants du dit Roi de Bohême en Espagne, et on fait pour cela les préparatifs, et il n'y a pas moyen, quand on donne de tels otages, de soupçonner une chose de cette nature; et plutôt, si l'on ne vexe pas davantage le peuple par de mauvais offices, je crois que nul d'entre les Grands n'a le pouvoir de disposer de ces Etats; et aussi ai-je réfuté ce discours et cet avis, comme une chose vaine, quoique l'on me disoit que cela étoit sorti de la maison même du dit Comte; parceque vraiment je le tiens pour un des plus francs, et en qui v. M. pourroit le mieux se confier, et en Berlaymont et Glajon, si les apparences ne me trompent point; et puisque je vois que d'Espagne on leur écrit tant de choses, par quelque voie et de

quelque main que cela puisse être, je ne puis laisser de supplier encore v. M. qu'elle veuille garder pour elle-même ce que j'ai écrit.

Mais pour ce qui regarde nos affaires domestiques, il y a plus à craindre, par ce que, comme j'ai écrit à v. M., il y a quelques jours, je ne vois pas la même volonté en ce de la religion, quel'on écrivit à v. M. qu'ils avoient quand ils la montroient bonne (je parle de quelques uns); au contraire je sais que (au lieu de remercier Montigny) Aremberg, Megen, et d'autres ici se sont moqués de lui, lui disant qu'il avoit gagné toute faveur par ce qu'il avoit fait à Tournai, mais qu'ils savoient très-bien le chemin pour l'acquérir d'où il l'avoit acquise, puis-qu'il n'étoit besoin que de brûler (avec ou sans motif) une couple d'hommes : quoiqu'il n'y ait pas tant de sa faute qu'ils le prétendent; car, si les Conseillers Assonleville et Blaser ne s'y étoient pas entremis, il ne se fût pas fait plus à Tournai qu'à Valenciennes. Et je vois que les affaires de France et les nouvelles qui chaque jour viennent de là, tous ne les prennent pas, comme des choses de cette importance devoient se prendre. Et plutôt à Dieu que quelques uns ne fussent point à l'affût, espérant le succès. La réunion qu'ils ont tous eue à Maestricht, sous prétexte d'aller voir le Comte de Schwartzbourg, ne me contente point, et je crains que des voyages qu'ils ont fait en Allemagne on n'ait pas retiré beaucoup de fruit pour la conscience; et pour ceux qui y ont accompagné, ce n'a pas été un bon exemple de voir avec quelles cérémonies les épousailles se sont faites, ni la conversation; et me paroît peu à propos la réunion qu'ils vont de nouveau faire à [Anvers], sous prétexte des nœces du Comte de Mansfeldt et de celle de Lalain; et il semble qu'on eût pu se dispenser de tant de fêtes, puisque c'est un mariage de veufs et que tous deux ont des enfants, et à l'âge qu'ils ont : pourquoi j'ai d'autant plus d'ombrage d'une aussi nombreuse compagnie qui y vient; vu que cette réunion semble avoir lieu tout exprès et être peu convenable en cette saison. Plût-à-Dieu qu'il en arrive mieux; je tâcherai du moins, autant que possible, qu'il y ait des gens qui fassent de bons offices et qui observent ce qui se fait. Du Prince je ne saurois dire qu'il est gâté dans la religion, n'ayant rien entendu sur quoi je pourrois fonder une telle opinion, mais je ne vois et n'aperçois pas qu'on instruit son épouse dans la foi; et ses frères et soeurs qui vivent dans

sa maison, et quelques frères du Comte de Schwartzbourg, qui sont là presque toujours, sont les mêmes que de coutume : et je crains fort une telle conversation ; et aussi quelques uns m'ont dit, et je ne sais s'il changera d'opinion, que le dit Prince a dessein d'envoyer son frère, le Comte Louis, en Bourgogne, afin de tâcher qu'il ait la charge du gouvernement pour lui dans cet Etat, excluant M. de Vergy, et cela avec intelligence et pratique de M. Dessey, bien que cela me semble peu probable.

p. 137. l. 13. ... Quand au ressentiment que le Prince d'Orange montre de ce que j'ai écrit que, s'il veut, il pourra faire beaucoup dans cette affaire des Evêchés de Brabant, cela est aussi peu raisonnable que de vous en attribuer par fois la faute, et ce qu'il devrait ressentir, c'est qu'il ne fait pas en cela ce qu'il pourroit et devrait, ayant les obligations qu'il a, et vous faites très-bien de m'informer de tout ce qui se présente. Et puisque cela vient à propos, je me suis réjoui d'apprendre qu'il est bien quant à la religion, et qu'on n'entend autre chose de lui, mais j'ai beaucoup senti qu'on ne se donne aucune peine pour instruire sa femme, et qu'au contraire elle a des compagnons qui ne peuvent laisser de lui faire beaucoup de mal. J'aurais une bonne occasion d'écrire au Prince là-dessus, à cause de ce qui s'est passé avant son mariage et depuis ; mais je n'ai pas voulu le faire, sans savoir votre opinion comment et de quelle manière il faudroit écrire, et si cela pourroit avoir des inconvénients. Il sera bien que vous me donniez avis là-dessus, à la première occasion.

Quant à ce qu'il pense envoyer son frère Louis en Bourgogne, pour le mettre à la place de Vergy, je ne sais pas s'il aura la hardiesse de le faire à mon insu ; et aussi je ne crois pas qu'il le fera ; mais, s'il l'essayoit, on ne doit y consentir en aucune manière, et aussi vous direz à la Duchesse ma soeur qu'on soit là-dessus sur ses gardes, à cause des inconvénients qui pourroient en résulter pour mon service, et spécialement sur le point de la religion.

p. 151. l. 20. ... Je dis leur *ligue*, parcequ'eux aussi le disent, et ne se servent pas d'autre terme, quoique à quelques uns j'ai dit, afin que cela vint à leurs oreilles et qu'ils apprissent cette opinion, combien il étoit mal sonnait que les vassaux d'un Prince Souverain traitassent de ligue sans la volonté et le consentement de leur Seigneur, et que

dans d'autres temps, on avoit, pour des motifs de moindre conséquence, ordonné au Fiscal de commencer un procès; et, comme je vois que cela n'a point aidé pour qu'ils ne fissent plus usage de la même expression, je n'en parle plus; pour au moins, vû que je ne profite rien, ne pas les offenser.

Quant à Erasso, je soupçonne qu'il ne se conduit pas bien envers moi, et je sais qu'il a des intelligences avec M. d'Egmont et d'autres ici; je ne sais pas s'il en a avec Renard; et ces choses eussent pu servir pour ôter à M. d'Egmont ce qu'il peut avoir d'opinions non convenables, et le confirmer encore plus en ce qui convient au service de v. M.; tout seroit fort bien et j'espérerois beaucoup de lui, et certes le dit d'Egmont est entre ces (je ne sais si je dois dire) ligüés le plus traitable et raisonnable, et la plus grande faute qu'il a, c'est qu'il se laisse conduire et persuader par des hommes vils, mais je me flatte qu'un jour il ouvrira les yeux et connoitra combien importe le maintien de l'autorité de v. M., et il sera un des plus contraires à ceux qui s'élèvent contre elle.

J'avois pensé une chose, savoir que, comme l'on montre généralement ici si peu de satisfaction de tous ceux qui sont de la nation Espagnole dans ces Etats, ce qui paroît naitre du soupçon qu'ils ont de ce qu'on a dessein de les soumettre aux Espagnols et de les réduire à la forme où se trouvent les provinces d'Italie qui sont sous la Couronne d'Espagne, ce que je ne sais quel mauvais esprit leur a mis en tête, il seroit bon de leur ôter cette mauvaise opinion et cette mauvaise volonté qu'ils ont envers la nation. Et je ne vois pas comment cela se peut mieux faire qu'en donnant à quelques uns d'entr'eux des intérêts en Espagne, avec dispense de la pragmatique, et donnant à quelques uns quelques Commanderies, afin que, à cause de l'intérêt qu'ils acquéroient par là, afin d'être aidés dans leurs affaires, ils fussent forcés de tenir le parti de la nation, et leurs parents et débiteurs seroient aussi gagnés par cette voie; et quand on donneroit à deux ou trois de ces Etats qui n'ont pas la Toison d'Or, à chacun une Commanderie, il en résulteroit aussi que 25 autres vivroient dans l'espérance, et obéiroient plus volontiers à v. M., et les Etats perdroient l'opinion très-nuisible qu'ils ont, que v. M. seroit résolue de ne leur rien donner en Espagne: ce qui fait beaucoup plus de mal qu'on ne

sauroit croire , et v. M. pourra aussi considérer s'il seroit bon de donner à quelques uns des Grands des charges en Italie, selon que l'occasion s'en présenteroit, comme des gouvernements, ou des charges de guerre, soit par terre, soit par mer, et d'autres à quelques Chevaliers principaux, à chacun selon sa qualité; puisque quelques uns de leurs ancêtres se sont bien montrés dans les choses en lesquelles ils ont été là employés. Et puisque v. M. est le commun Seigneur de tous, il est bon d'agir de manière qu'ils connoissent qu'elle les tient pour ses enfants, et qu'elle ne pense pas que seulement ceux d'Espagne sont les fils légitimes, ce qui est ce qu'on dit ici et en Italie, et je ne crois pas que le Prince serviroit mal en Sicile, si v. M. employoit le Duc de Medina-Céli dans quelque charge plus élevée.

p. 161. l. 13. Je ne puis laisser d'avertir v. M. d'une chose qui se passe; qui est que le Prince d'Orange est allé vers le Duc de Clèves, je ne sais pourquoi, et que depuis le dit Duc est venu à la maison du Prince à Breda, où il est resté un jour seul; il se peut, et ainsi j'aime à le croire, qu'il n'y aura aucun mal en cela, mais beaucoup de personnes en parlent différemment, et il y a de quoi; et à beaucoup d'hommes de bien cela paroît fort mal, et d'autant plus que jusqu'ici le Prince n'en a fait aucune mention à Madame, ni par lettres, ni d'autre manière.

p. 169. l. 18. Très-magnifique Seigneur! ... Je crois que dans la réponse que sa M. leur fera, il sera aussi nécessaire d'user de beaucoup de modération, en disant qu'on connoît, tant par ce qu'a dit Montigny, que par ce qu'ils ont écrit, et ce qui de là résonne, qu'il doit y avoir quelques uns qui font de mauvais et de faux offices, leur donnant à entendre que j'écris et fais des choses contr'eux qui réellement ne sont pas ainsi; et sa M. peut dire cela en toute vérité et sa M. le sait, leur demandant qu'ils abandonnent ces opinions, et qu'ils s'appliquent au service de sa M., comme elle l'attend d'eux, et qu'ils le fassent, comme si je n'y étois point; vû qu'il n'est pas raisonnable que, à cause de moi, ils laissent de faire ce qu'ils doivent au service de sa M.; et qu'elle est occupée à préparer toutes choses pour sa venue, et que venant, et s'informant de tout, elle pourvoira et rémédiera aux affaires, à leur raisonnable satisfaction.

p. 171. l. 6. Le Prince d'Orange fait maintenant grande démonstra-

tion de vouloir effectuer que les Etats de Brabant donnent leur consentement aux aides, qui ont coûté tant de sollicitations et durant tant d'années. Et pour cela les dits Etats sont réunis ici; nous verrons bientôt ce qui suivra, et le dit Prince a fait en sorte qu'on appellât le Marquis de Bergues, qui a commencé à faire quelque chose dans l'affaire de Valenciennes, quoique froidement.

p. 175. l. 4. ... Chaque fois que je vois les dépêches de ces trois Seigneurs Flamands, elles excitent ma colère, de sorte que si je ne m'efforçois fort de la modérer, je crois que mon opinion paroitroit à v. M. celle d'un homme frénétique. Certainement, Sire, il me paroît que v. M. doit garder ce que je crois fort bien, le doit aussi altérer, pour à son temps; sous peine que, si

v. M. ne le fait, aucun vasal qui a des intentions mauvaises, ne manquera de perdre toute retenue; et je crois qu'aucune affaire, pour le moment, est de si grande importance à v. M., comme détacher, aussi promptement que faire se pourra, de faire de ceci une démonstration très-exemplaire. Et ayant attentivement considéré cet écrit et ces lettres, il me paroît que toute leur plainte, leur haine, et leur inimitié contre le Cardinal provient de ce qu'il leur a refusé la réunion générale des Etats, quoiqu'il doive y avoir aussi quelques motifs particuliers, mais celui qui ne sauroit que ce qu'on peut voir dans ces écrits,

mais jusqu'à ce que cela soit fait, il ne me sembleroit pas bon d'irriter la malice des autres. Quant à ceux à qui l'on doit montrer de la défaveur et qui ne méritent pas de châtimement plus grave, cela suffit; mais à ceux qui le méritent, il faut leur couper la tête, et jusqu'à ce qu'on puisse le faire, dissimuler avec eux; sans que le moins du monde ils connoissent en v. M. trop de douceur. D'après leur lettre, je serois d'opinion que v. M. ne répondit point, si ce n'est que Madame leur dit que v. M. n'avoit pas été satisfaite des raisons que dans leur lettre et écrit ils lui avoient envoyé, pour laisser de servir selon que v. M. avoit ordonné, et que aussi v. M. ne pouvoit laisser de les envoyer pour régir leurs Gouvernements; qu'ils eussent à retourner à servir en cela, parceque v. M. ne se peut contenter qu'ils prissent quelque prétexte pour se dispenser de servir v. M. en ce qu'elle leur avoit commandé; et ainsi espérer ce

qui arrivera de la venue de M. d'Egmont. Ce qui n'est ni trop doux ,
 ni trop rigoureux je ne tiens pas cela pour
 le véritable remède, mais pour un palliatif; mais dans des affaires
 si difficultueuses et où l'on ne peut venir au remède véritable, v. M.
 croira qu'il faudra prendre d'autres chemins pour y remédier, et
 qu'on ne peut appliquer que des remèdes très-foibles, et en doutant
 de l'effet qu'ils pourront avoir. Quant à ce que Madame leur a dit
 qu'elle avoit ordre de v. M. de ne pas réunir les Etats, j'eusse beaucoup
 désiré qu'elle se fut simplement excusée, tâchant seulement de faire
 d'une bonne manière ce que v. M. lui a ordonné, plutôt que de
 leur faire entendre que cet ordre est de v. M.; car, pour autant
 que je sais, voyant cela et leurs intentions, il ne peut sembler bon,
 comme aussi il ne me semble pas bon, que ce qu'ils prétendent se
 fût fait, avant que d'autres choses eussent précédé, par lesquelles
 on auroit des garanties contre ce que de leur malice pourroit arri-
 ver. Retirer de là le Cardinal, comme ils le prétendent et comme
 ils ont eu l'impudence d'en écrire à v. M., je tiendrois cela pour un
 grand inconvénient, à cause de ce qui en suivroit; vû que la réunion
 des Etats-Généraux se feroit bientôt, en quoi ils doivent mettre le
 fondement de leurs desseins. Et si l'on voit que déjà, sans avoir
 remarqué en v. M. de la douceur, ils se sont enhardis jusqu'à l'im-
 pudence qu'ils ont eue, voyant la chose aussi grave, comme il se-
 roit de faire ce qu'eux demandent de v. M. en de si mauvais termes,
 il est très-facile de comprendre que la chose dont ils feroient leur
 point de départ pour aller par ce chemin, me semble peu convena-
 ble.

Le châtimement, comme je l'ai dit, seroit la chose la plus juste;
 mais, comme on ne peut le faire pour le moment, il me semble
 que ce qui reste au milieu de ces circonstances, c'est de tâcher, par
 tous moyens, de les séparer, et pour cela me sembleroit la meil-
 leure voie celle que v. M. a commencé à suivre avec M. d'Egmont;
 et puis qu'elle dise dans ses lettres qu'elle viendra, et il me paroît
 qu'elle devroit lui montrer beaucoup de bonne volonté, et dire que,
 s'il sert v. M., elle montrera aussi promptement
 qu'il sera possible, et lui faire des caresses, pour le retirer et le sépa-
 rer de la ligue; et lorsqu'il sera séparé, alors il sera temps de mon-

trer de la défaveur à quelques uns des autres, et de faire du bien et du régal à celui ou à ceux qu'il aura pu retirer avec lui : ils ne pourroient en aucune manière au monde avoir d'eux-mêmes de la défiance et de la crainte quant aux intentions de v. M. : le levain de toutes ces altérations c'est Renard ; et si v. M. ne lui ordonne de se retirer de là, je tiens pour certain que chaque jour cette affaire et beaucoup d'autres iront plus mal.

p. 197. l. 15. Ces Seigneurs, avec la compagnie dont j'ai écrit à v. M., n'ont pas été plus de deux jours à Anvers, et le Prince a été à Bréda, et Egmont y est retourné, et je n'ai pas appris qu'on y ait traité d'autre chose que de faire bonne chère, et je ne sais point s'il aura parlé quelque chose à part avec Strale. Je reviens à dire qu'il eût été fort bon qu'on eût agi¹ avec le dit Seigneur d'Egmont différemment qu'avec les autres, le traitant avec toute amitié ; par ce que, comme j'ai toujours écrit, je crois que son intention est fort bonne, et qu'il est très-bien disposé² ; mais ils l'ont trompé.

p. 203. l. 16. Je dis à v. M. que, quand aux mauvaises humeurs que nous avons chez nous, elles vont encore de mal en pis ; et chaque jour de nouvelles et pernicieuses opinions trouvent accès dans l'esprit de ce peuple ; vû qu'on leur donne à entendre mille choses auxquelles jamais n'a été songé, forgées, à ce que je crois, par Renard ; comme ce que dit publiquement le Prince d'Orange à tous ceux qu'il rencontre et à une table publique que j'ai dit qu'il a commis crime de lèse-majesté, et que, en lui coupant la tête, tout seroit fini : si j'ai dit cela, j'ai dû le dire à quelqu'un ; et il seroit bon qu'il l'eût nommé. Ils pourrout dire que (*je l'ai dit*) à Madame, et son Alt. sait que jamais je n'ai dit chose pareille ; au contraire, je dis que jamais cela ne m'est venu dans la pensée, et v. M. sait mieux que personne si jamais directement ou indirectement j'ai écrit chose qui fut de cette nature ; mais je crois que l'on cherchoit une cause et que ne la trouvant point, on l'a fabriquée : et enfin il est nécessaire de souffrir, afin de ne gâter rien, et avoir patience, bien que ce soit chose dure, puisqu'ils n'admettent ni justification, ni éclaircissement ; mais ils veulent le croire ainsi, ou montrer qu'ils le croient, afin que d'autres le croient

¹ correspondu.

² a les entrailles fort bonnes.

et d'où il me paroît qu'il convient que je dise avec modération ce que je puis, afin que la vérité vienne au jour.

p. 382. l. 25. Plût à Dieu que bientôt nous apprenions que ces visites se sont terminées, et que l'on soit délivré de ce qui semble devoir en résulter; et qu'elles aient profité, si cela se peut, pour animer la Reine-mère à ce qu'elle applique sérieusement le remède de la religion, ainsi qu'il conviendrait; et elle pourroit fort bien le faire, si elle n'étoit persuadée qu'en tenant les deux partis en discorde, elle peut agrandir ses affaires et établir son autorité; son fils avance en âge, et, si Dieu veut qu'il demeure Catholique, la Reine pourra se voir embarrassée avec lui, lorsqu'il connoitra le dommage que son pays a reçu, parcequ'on a traité cette affaire de la manière que nous voyons.

p. 383. l. 7. M. d'Egmont, à ce qu'on me dit, retourne fort content de v. M., et montrant souhaiter beaucoup de chercher en tout à suivre les saints et justes désirs de v. M., spécialement dans l'affaire de la religion.

p. 439. l. 26. Je me réjouis d'entendre, par ce que v. M. m'écrit, qu'il n'y a pas de fondement à ce qui se dit des changements qui devraient se faire; parceque, à la vérité, ainsi que je l'ai déjà écrit d'autres fois, tout changement d'importance, durant l'absence de v. M., pourroit amener un très-grand et notable préjudice, et je crains fort que ceux qui mettent en avant des changements pareils, ne doivent pas avoir tous les intentions bonnes, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir une meilleure forme de conseils et de traiter les affaires pour le gouvernement de ces provinces que celle qui y est établie depuis le temps des Ducs de Bourgogne, et tout le mal qu'il y a résulte de la faute qu'il y a dans l'observation des instructions et ordonnances, et du peu d'autorité qu'on donne à v. M. et à la justice.



ERRATA.

- p. 55° l. 10. 14°, *lisez* 15°.
l. 18. Engelbert *lisez* Jean IV.
p. 96, in f. l. avant-dern. verenderung der *lisez* ver. d. religion
p. 122. l. 2. Juliane *lisez* Julienne
p. 162. l. 4. truilich *lisez* treulich
p. 217. l. 22. Philippe *lisez* Philippe.
p. 247. l. 10. LXXVIIIIO. *lisez* LXXXIIIIO.
p. 248. l. 8. à Allemagne *lisez* à l'Allemagne
p. 254. l. 19. *¹ LETTRE *lisez* *LETTRE
p. 255. l. 21. *² LETTRE *lisez* *LETTRE
p. 304. l. 19. jurons. *lisez* jurons¹
l. avant-dern. *ajoutez* ¹ nous jouerons
p. 314. l. 10. ou *lisez* où

PROLÉGOMÈNES.

PROLÉGOMÈNES.

Il nous a paru indispensable de placer, outre nos considérations générales, quelques observations plus détaillées en tête de ce Recueil.

D'abord, à l'entrée d'une Collection de pièces inédites, il convient de faire plus ou moins connoître, non seulement les Dépôts où l'on a puisé le texte, mais encore les principaux ouvrages qu'on a consultés dans la composition des remarques.

Ensuite, en publiant une correspondance des Princes de la Maison d'Orange-Nassau, il faut préalablement jeter un coup d'oeil sur les faits et gestes de leurs Ayeux.

Enfin, les Lettres transportant tout-à-coup le lecteur au milieu du seizième siècle et de ses complications diverses, il ne sera pas inutile de rappeler quelles étoient alors les idées dominantes et les relations politiques.

Il y aura donc matière à trois Chapitres; sur les sources de notre travail; sur les Origines de la Maison d'Orange-Nassau; sur la situation religieuse et sociale des divers États.

CHAPITRE I.

SOURCES HISTORIQUES.

Ce premier Chapitre forme deux Sections. La première traitera de la nature et de l'importance des Dépôts dont l'entrée nous a été ouverte; la seconde indiquera la mesure de crédit que méritent, à notre avis, les Auteurs dont nous avons cité le témoignage et dont nous avons suivi ou combattu les opinions.

§ I.

Pièces inédites.

Avant tout parlons des Archives de la Maison d'ORANGE NASSAU. — C'est pour nous le fonds principal; tout le reste est accessoire et ne sauroit venir qu'en seconde ligne.

Elles sont à la Haye et forment une collection très-riche, qui renferme, outre beaucoup de pièces appartenant aux anciens Princes d'Orange-Châlons, tous les papiers de la branche cadette de Nassau; la Maison de Nassau-Dietz les ayant réunis par l'extinction des rameaux d'Orange en 1702, de Hadamar en 1711, de Dillenbourg en 1739, et de Siegen en 1743¹.

¹ Le Duc de Nassau possède, à Wisbaden ou à Idstein, les papiers de la branche aînée.

Un assez grand nombre de pièces appartient à une époque reculée; aux siècles qui forment la transition du Moyen-Age vers l'Histoire Moderne. Beaucoup de papiers sont relatifs aux Comtes et Princes de Nassau restés en Allemagne. Mais la partie la plus remarquable est sans contredit celle que nous publions; les Documents relatifs au seizième et au dix-septième siècle et aux Princes d'Orange Stadhouders des Pays-Bas.

Il y a des actes de toute espèce; des extraits baptistaires, des contrats de mariage, des testaments, des comptes, des titres divers de propriété, des commissions de Gouvernement; tout ce qui concerne la vie publique et privée. Il y a enfin beaucoup de documents du genre qui forme l'objet spécial de notre Recueil; une infinité de correspondances particulières, de Lettres confidentielles, intimes.

En appréciant la libéralité éclairée de notre Roi, on comprendra que ces papiers de Famille n'ont jamais pu être livrés inconsidérément aux regards du public, et que, la science n'étant pas toujours une garantie suffisante de discrétion parfaite, les savants eux-mêmes n'y ont guère eu accès¹. Maintenant donc, que des révolu-

¹ Il n'y a eu que M^r *Arnoldi*, Conseiller de Régence à Dillenburg, auquel la confiance du Prince d'Orange, en le nommant conservateur de ce Dépôt, ait également permis d'en faire usage pour l'avancement des études historiques. Il a publié ou analysé plusieurs documents dans deux ouvrages: l'un (*Historische Denkwürdigkeiten*, Leipzig 1817) renferme un grand nombre de particularités intéressantes et environ une soixantaine de Lettres, appartenant presque toutes à la première moitié du 16^e siècle; l'autre (*Geschichte der Or. Nass. Länder und ihrer Regenten*, Hadamar 1799—1819, 3 Th.) donne un récit détaillé de la vie de plusieurs

tions successives, mettant un abyme entre le présent et le passé, ont permis de publier une partie de ces manuscrits précieux, nous avons l'avantage d'aborder une mine non exploitée et de communiquer des documents qui, presque tous, ont le mérite de la nouveauté.

La Correspondance de Guillaume Premier est infiniment plus riche que celle des Stadhouders qui vinrent après lui. Ceci s'explique, entr'autres par ses rapports intimes avec la Maison de Nassau-Dillenburg, dont les papiers ont été conservés dans un ordre parfait, tandis que les Archives de la Maison d'Orange semblent avoir éprouvé de grandes pertes. Il n'est pas impossible que beaucoup de pièces aient été détournées durant les commencements de la minorité de Guillaume III; et, sans aucun doute, par suite de son avènement au trône de la Grande-Bretagne, une infinité de Manuscrits sont restés

Comtes de Nassau, mais s'arrête à Guillaume I. — Le Professeur H. W. Tydeman (*Bilderdijk, Geschied. des Vaderlands*, T. VII. p. 241) affirme que M. Bilderdijk a eu connoissance des Lettres que nous publions; mais cette assertion, hasardée et en tout cas beaucoup trop générale, se fonde uniquement sur ce qu'en effet Bilderdijk semble avoir vu la correspondance de Guillaume I avec Anne d'Egmont; peut-être se trouvoit-elle encore entre les mains d'un particulier; ce qui est d'autant plus vraisemblable, puisque nous l'avons déterrée parmi les papiers de Louise de Coligny; ce qui montre bien que les préposés aux Archives ne l'avoient pas encore attentivement examinée. Du reste, il se peut que tel ou tel document, tel ou tel registre, soit avant d'entrer dans les Archives, soit ensuite, ait été communiqué à quelque savant; mais on peut être sûr que, si un homme comme Bilderdijk avoit eu accès aux Archives, les traces de ses recherches seroient profondément empreintes dans ses écrits.

en Angleterre qui devroient se trouver parmi les documents de la Famille.

Les Lettres sont écrites en entier de la main de celui qui les envoie ; ou bien elles n'ont d'autographe que la signature ; ou bien enfin elles sont de simples copies¹.

Gardons nous toutefois de supposer que des secrétaires aient rédigé toutes celles qui ne sont pas écrites par les Princes eux-mêmes. On conservoit la copie d'une Lettre autographe ; on expédioit parfois des Duplicata ; souvent aussi le secrétaire écrivoit sous dictée. Le hasard a fait retrouver, tantôt la copie, tantôt l'original ; et il est clair que, pour décider qu'une Lettre n'est pas émanée de l'esprit et du cœur de celui au nom duquel elle est écrite, il faut avoir recours à des indices d'un genre moins matériel :

Cette remarque, touchant la rédaction des Lettres par les Princes eux-mêmes, est particulièrement vraie à l'époque où commence notre Recueil.

Au seizième et au dix-septième siècle les Souverains, surtout les Princes d'Allemagne, manioient également l'épée et la plume. Maîtres de pays patrimoniaux, ne connoissant guère de différence entre leurs affaires personnelles et celles de l'État, n'étant pas à même d'avoir une Chancellerie coûteuse, ils traitoient communément sans intermédiaire, quelquefois dans des réunions personnelles, le plus souvent par des lettres intimes, d'une manière simple et directe². Leurs correspondances pri-

¹ Nous désignons les secondes par un astérique (*), les dernières par une croix (+).

² Une masse énorme de ces Lettres et billets autographes, expres-

vées étoient en même temps des correspondances politiques. Au reste bien des fois le ton des Lettres non-autographes indique suffisamment qu'elles n'ont pas été rédigées par procuration¹.

Il importe surtout de savoir si Guillaume I lui-même rédigeoit d'ordinaire ses Lettres.

Nous publions de lui quelques brouillons. Les uns² écrits négligemment, à la hâte; des idées fugitives, des notes jetées rapidement sur le papier. D'autres revus et corrigés avec soin; chaque phrase est retouchée, chaque expression mûrement pesée; documents précieux dans lesquels, après des siècles, on assiste à la formation des idées, on suit le travail de l'esprit³. — Puis il y a un nombre considérable de ses Lettres autographes. Et nous n'hésitons pas à dire que la plupart de celles dont nous n'avons pu donner que de simples copies, ont néanmoins été écrites, ou tout au moins dictées par lui.

En effet comment se persuader que, correspondant

sion vivante de la diplomatie de l'époque, est sans doute enfouie encore dans les Bibliothèques d'Allemagne. On peut en juger par ce que M. von Rommel a publié des Archives de Cassel; et récemment M. Ranke a écrit (*Deutsche Geschichte*, I. p. viii) que la correspondance entre l'Electeur Jean-Frédéric de Saxe et le Landgrave Philippe de Hesse, à Weimar, formeroit à elle seule une série de Volumes.

¹ Ainsi par ex. en lisant la Lettre 92, écrite par le Landgrave Guillaume, on avouera, je pense, qu'un secrétaire eût employé des termes plus élégants et moins énergiques (p. 294).

² Par ex. T. VI. p. 64.

³ N.^o 304^c, L. 731, et L. 748.

presque toujours sur des matières graves, secrètes, délicates; connoissant, mieux que personne, l'influence de la parole, soit prononcée, soit écrite; se trouvant habituellement dans des circonstances critiques, dans des conjonctures où la moindre indiscretion pouvoit le compromettre, il ait confié souvent à d'autres le travail important et difficile de mettre en rapport les nuances des expressions avec celles des idées¹.

Mais ce n'est pas notre seul argument. Les Lettres d'un personnage tel que Guillaume I, même en voyageant *incognito*, portent la marque indélébile de leur origine; et, mieux encore que la main par l'écriture, l'âme se révèle par le style².

Toutefois nous devons faire une observation relative aux Lettres en Allemand. Nous ne serions pas surpris que plusieurs d'entr'elles aient été traduites sur un brouillon François autographe³.

¹ Il se plaint d'être mal entouré. La correspondance est suspendue dès qu'il se trouve indisposé (T. V. p. 46).

² En veut-on des exemples frappants; on n'a qu'à lire les Lettres 657, 689, 690 et surtout (T. V. p. xxviii; *sqq.*) la Lettre 692; expression admirable et touchante d'un coeur brisé et d'un esprit pénétrant et calme au milieu des coups redoublés de la mauvaise fortune. — De même on peut aisément démêler les Lettres qui ne sont pas destinées uniquement à celui à qui on les adresse (par ex: les Lettres 311, 515, 1060). Il y a un contraste frappant entre le ton ordinaire du Prince et la gravité, la retenue, la solennité de ce style sémi-officiel.

³ Le Prince connoissoit plusieurs langues. Parlant de ses alentours *Languet*, (*Epist. secretæ*, I. 2. 92) écrit: « animadverti pleurosque in eâ aulâ varias linguas tenere: » et il ajoute: « ipse Princeps est plurimum peritus. » Mais, élevé à la Cour de Bruxelles

Mais, si le Prince s'est servi très-rarement de secrétaires pour sa correspondance, faudra-t-il également lui attribuer la rédaction des documents apologétiques, des déclarations solennelles, et autres pièces du même genre publiées en son nom ?

Nous ne doutons pas qu'il n'y ait souvent eu une grande part¹. Cependant il est également hors de doute que, surtout à des époques où il étoit surchargé de travaux, il aura mis à profit les talents de ses serviteurs et de ses amis pour la rédaction de documents pareils².

les, il parolt avoir écrit de préférence en François. Du moins nous n'avons guère de Lettres autographes de lui en Allemand. Celle qui se trouve T. II. p. 31, est probablement une copie écrite de sa main; elle aura été faite sur une traduction, et, même en supposant le contraire, la délicatesse extrême du sujet rend le cas tout-à-fait exceptionnel. Ses Lettres autographes au Comte Jean de Nassau et au Landgrave Guillaume de Hesse (T. III. L. 331—335, 337—339) sont toujours en François, tandis que parmi les copies un bon nombre est en Allemand et que le Comte Louis de Nassau leur écrit toujours dans cette dernière langue (L. 182, 184, 209). Les brouillons de tout genre (N.° 304^e) sont en François; et, ce qui est plus significatif encore, parfois on trouve un *Post-Scriptum* en François à une Lettre en Allemand (T. III. p. 91, *in f.*). Un indice assez curieux vient à l'appui de notre supposition; c'est qu'à la Lettre 26, qui est une minute autographe, on a joint une version en Allemand. La Lettre 29 est évidemment un brouillon destiné à être traduit pour l'Electeur de Saxe.

¹ Par ex. à la Justification de 1568, communément attribuée à *Languet* (III. p. 186): le n.° 304^c prouve que la même année il travailla en personne à un Mémoire justificatif de la prise des armes.

² Le Mémoire sur la situation critique des Pays-Bas en 1566 parolt être du Comte Louis de Nassau (T. II. p. 429, *in f.*).

Une circonstance particulière nous oblige à traiter incidemment la question si Guillaume I a écrit des Mémoires biographiques.

L'affirmative a été soutenue, il y a quelques années, par un de nos hommes d'Etat, distingué par ses talents, sa droiture, et son érudition, et dont la mort, survenue en 1835, a été un sujet de regrets sincères et universels. M. le Baron RoëLL désiroit provoquer des recherches touchant ces Mémoires dans nos Archives et dans celles de Berlin.

Il se fondeoit sur un passage des *Lettres, Mémoires et Négociations de M. le Comte d'Estrades*.

L'Apologie en 1580 est de Villiers (T. VII p. 263, *medio*); certes l'enflure qu'on y remarque n'a rien de commun avec le style du Prince; style mâle et vigoureux, où la simplicité est toujours unie à la force. Probablement le Prince aura mis plus d'une fois à contribution la plume ferme et élégante de Marnix. Avant de confier à d'autres le travail de la composition, il les aura soigneusement mis au fait de l'ensemble et du détail de ses idées; puis il se réservait le jugement définitif, sur le fonds et sur la forme. — Il examinoit attentivement les actes dont il assumoit la responsabilité; et l'on reconnoît sa main, même dans des déclarations qui n'émanoient pas directement de lui; par ex. dans la Justification des Etats-Généraux en 1578 (T. VI. p. 347)

« Après avoir reçu en plusieurs rencontres des preuves de l'amitié et confiance de M. le Prince d'Orange Henri, il m'en donna un jour une grande marque, en me menant dans son Cabinet, où m'ayant montré les Mémoires du feu Prince Guillaume son Père, il me permit de les lire. »

« Je puis dire n'avoir jamais rien lu de si beau. Les sujets des mauvais offices qu'il avoit reçus du Cardinal de Granvelle y sont très bien expliqués; tous les conseils qu'il donnoit à la Duchesse de Parme, lors Gouvernante des Pays-Bas, pour ne pousser pas

Malgré cette citation, nous ne saurions croire qu'un écrit du Prince sur les principaux événements de sa vie ait réellement existé.

Il devrait se trouver dans nos Archives. La Maison d'Orange-Nassau eût conservé un tel document avec un soin extrême : on ne peut supposer que, lors du partage de la succession de Guillaume III, elle s'en fût dessaisie en faveur de la Maison de Brandebourg. Et cependant il n'est pas inscrit sur notre Catalogue; M^r *Arnoldi* n'en fait aucune mention; nos recherches ont été infructueuses, et dans la correspondance du Prince il n'y a nul indice d'une composition de ce genre. Comment une pièce si remarquable s'est-elle égarée? Comment le souvenir ne s'en est-il pas perpétué dans la Maison d'Orange, au moins par tradition? Comment, supposé même qu'elle ait été transportée à Berlin, n'en a-t-on aucune connoissance? Comment se fait-il que *d'Estrades* seul nous ait révélé l'existence d'un trésor aussi précieux?

Mais, dira-t-on, les *Mémoires de Frédéric-Henri*, retrouvés dans les papiers de la Princesse sa fille, épouse

« ces Peuples dans le désespoir, y sont marqués avec tant de force et de zèle pour le maintien de ces Pays, que le meilleur sujet du Roi d'Espagne n'eût pas mieux agi pour le service de son Maître, que ce Prince n'avoit fait. »

« Je lus ensuite l'Apologie qu'il a faite contre le Roi d'Espagne, et l'Instruction qu'il donna au Prince Maurice son Fils.... »

« Ensuite de cette Lecture je remerciai M. le Prince d'Orange, et lui témoignai la reconnaissance que j'avois de la confiance qu'il prenoit en moi. Il me répondit à cela avec tant de bonté que j'en fus sensiblement touché, et me fit monter seul dans son carosse pour l'accompagner à la promenade » (*Lettres de d'Estrades*, I. 46).

du Prince d'Anhalt-Dessau, restèrent également inconnus durant quatre-vingt années.

Il est vrai; mais d'abord, après 80 années ils ont vu le jour, tandis qu'après deux siècles et demi on ne sait rien encore de ceux de Guillaume I; mystère d'autant plus inexplicable, vñ que *d'Estrades* en avoit eu connoissance, qu'il avoit sans doute communiqué la chose à plusieurs amis, et que ses Lettres ont eu un très-grand nombre de de lecteurs. — En outre l'original des Mémoires de Frédéric-Henri est aux Archives, écrit de la main du célèbre *Constantin Huygens*: la Princesse d'Anhalt n'en avoit reçu que la copie. Il en existe une autre à Berlin¹, donnée sans doute à l'Electrice de Brandebourg, fille aînée de Frédéric-Henri. Si Guillaume I a composé des Mémoires, tous ses enfants auront désiré posséder ce récit. D'où vient que rien n'a transpiré de tant de copies? D'où vient que nous n'avons pas retrouvé l'original? — Enfin (et sans discuter ici la question si Frédéric-Henri a écrit lui-même ses Mémoires, ou s'il n'a fait que revoir et corriger le travail d'un officier ou d'un secrétaire) il y a loin d'un récit de faits militaires à une exposition raisonnée d'événements politiques; et c'est néanmoins ce dont il s'agit ici, et même d'une composition fort achevée, *d'Estrades* s'écriant n'avoir jamais rien lu de si beau. Il semble difficile, impossible même, que, dans une vie aussi agitée, surchargé d'occupations, suffisant à peine aux travaux indispensables de la journée, et d'ailleurs constamment au point de voir s'évanouir le fruit de ses

¹ D'après le témoignage de M. le Baron d'Yvoy de Mydrecht (chez de *Wind*, *Bibliotheek der Nederlandsche Geschiedschrijvers*, I. 483).

efforts, Guillaume I ait eu le loisir et l'envie de rédiger un pareil écrit.

Il y a encore d'autres difficultés. D'Estrades a lu sans doute les Mémoires en entier; car il dit, « je lus *ensuite* » l'apologie, » et il n'aura pas interrompu la lecture d'un écrit qu'il trouvoit de toute beauté. Et néanmoins tout ce dont il parle se rapporte aux temps antérieurs à l'explosion des troubles dans les Pays-Bas. Ces Mémoires eussent donc fini, au plus tard, avec le départ du Prince en 1567. Ce n'eût donc été qu'un commencement de Mémoires, un préambule, une espèce d'introduction.

Puis il affirme avoir lu ce travail, et l'Apologie, et l'Instruction pour Maurice, dans une seule visite. Même en supposant une concision de style extrême, la visite doit avoir été d'une longueur démesurée. — Cette remarque, dira-t-on, subsiste, même en supprimant les Mémoires; l'Apologie seule occupant dans le *Corps Diplomatique de Dumont* environ dix-huit pages *in folio* à deux colonnes. Mais on oublie que le cas ici n'est pas le même; car d'Estrades connoissoit l'Apologie; imprimée du vivant de Guillaume I en plusieurs langues, envoyée aux Cours de l'Europe, et qui avoit fait grande sensation dans le monde politique: il a donc pu se borner à parcourir le Manuscrit, rédigé par Villiers, et sur lequel le Prince avoit peut-être fait des corrections autographes.

Faudra t'il supposer que d'Estrades ait fait un conte à plaisir? Ce seroit se débarrasser de la difficulté fort aisément; mais n'allons pas trancher un noeud avant d'être sûr qu'il est insoluble¹.

¹ C'est l'opinion de M. Schlosser dans les *Heidelberger Jahr-*

Voici l'explication qui nous paroît la plus naturelle. *D'Estrades* aura eu en main les minutes des Avis et des discours dans lesquels le Prince, avant que les troubles éclatèrent, exposa plus d'une fois ses vues sur la marche des affaires et la situation critique du pays¹. Dès lors, abandonnant l'idée d'une espèce d'écrit biographique, on comprend qu'il n'est parlé que des événements avant-coureurs de la révolution; on ne s'étonne plus que *d'Estrades* ait pu lire ces exposés, parcourir l'Apologie, et lire en outre l'Instruction pour Maurice en une seule visite, et l'éloge qu'il donne à ces compositions, écrites avec beaucoup de soin, n'a rien que de fort naturel. Quant au titre de Mémoires, il convient parfaitement à des Exposés de ce genre².

Quoiqu'il en soit, l'existence de Mémoires biographi-

bücher, 1837, n.° 1, p. 7. Il trouve notre explication forcée et tout-à-fait inadmissible: mieux vaut, dit-il, simplement déclarer « c'est une erreur, un mensonge, » que d'avoir recours à une fiction aussi étrange.

¹ *Bor*, I. 131 et ci-après T. II. p. 429.

² Un Mémoire est « un écrit dans lequel on expose et l'on approfondit une affaire » (*Dictionnaire de Laveaux*). L'Ouvrage de *d'Estrades* lui-même (*Lettres, Mémoires et Négociations*) en fournit un exemple. Il y en a un autre dans une Lettre du Prince écrite en 1584 au Comte Jean de Nassau: « Je le dédui plus amplement dans mes mémoires que j'envoie à la Reine d'Angleterre » (ms.). Nous crûmes d'abord qu'il s'agissoit de Mémoires biographiques; mais, continuant à lire, nous vîmes bientôt qu'il étoit question d'un avis spécial sur la nécessité d'avoir recours à la France; que le Prince lui-même donnoit le nom de *Discours* à ce Mémoire, et que par conséquent *d'Estrades* avoit pu donner le nom de *Mémoires* à des Avis et à des Discours.

ques, très-invraisemblable à notre avis, n'est cependant pas décidément impossible. Beaucoup de personnages célèbres, au 16^e siècle et particulièrement en France, rédigèrent ou firent rédiger un narré plus ou moins exact de leur carrière militaire ou politique. Nul ne contestera à Guillaume I les talents requis pour transmettre dignement le souvenir de ses destinées et les leçons de son expérience à la postérité. Le prix d'un pareil trésor est assez grand pour qu'on le cherche aussi longtemps qu'il reste la moindre chance de le trouver.

Après avoir parlé des Archives que le Roi a daigné placer sous notre surveillance, nous dirons un mot, en passant, des autres Dépôts qu'on nous a permis de consulter.

La collection des Archives du Royaume des Pays-Bas, quoique très-vaste, ne m'a fourni, malgré l'obligeance extrême de M. l'Archiviste *de Jonge*, qu'un très-petit nombre de matériaux. La raison en est simple; les pièces officielles et diplomatiques n'ayant pas ce caractère de communication intime qui doit être le trait saillant et distinctif de notre Recueil.

Dans l'Introduction de notre Tome IV il y a quelques détails sur nos recherches dans les Archives de Paris, de Besançon, et de Cassel. Les Manuscrits de Granvelle nous ont particulièrement intéressé, et l'on pourra se convaincre dans ce Tome-ci, que nous les avons mis largement à contribution¹.

¹ Les travaux préparatoires étant terminés, l'on commencera bientôt à publier ces Manuscrits. D'abord on avoit voulu donner

Les circonstances politiques ne nous ont pas permis de profiter des nombreux documents dans la Bibliothèque de

séparément ce qui a rapport aux différents Etats ; un Recueil pour l'Espagne, un autre pour les Pays-Bas, et ainsi de suite. Nous nous sommes élevé contre cette forme de publication (T. IV, p. 1x) ; on semble l'avoir abandonnée. M. Gachard (*Compte-rendu des séances de la Commission royale d'histoire, à Bruxelles*, III. 1. p. 25) le regrette ; mais c'est, à ce qu'il nous semble, par un mal-entendu. Il n'a jamais été question, comme M. G. le suppose, d'amalgamer les Mémoires de Granvelle et les documents du même genre avec l'Apologie de Charles-Quint, ou l'ambassade de St. Mauris, ou les Ambassades de Simon Renard, ou quelque'une des collections qui, par leur nature, forment un tout distinct et complet. Il faut faire de celles-ci un ouvrage à part ; c'est même ce que nous avons dit expressément (*l. l.*) ; il seroit inconcevable et nous n'avons aucun motif de le penser, que, tombant de Charybde en Scylla, on se fût décidé maintenant à former un pêle-mêle universel. Si nous sommes bien informé, l'alternative concernoit uniquement la Correspondance du Cardinal, qu'il falloit publier, soit d'après la division par Etats, soit d'après l'ordre chronologique. Nous persistons à croire qu'en prenant ce dernier parti, l'on a bien choisi et qu'il n'y avoit pas à hésiter. Le Cardinal ne considéroit pas les diverses parties de la Monarchie isolément ; il les embrassoit sous un point de vue général (Comme M. Ranke a dit de Charles-Quint, qu'il gouvernoit « die einzelnen Lande von einem allgemeinen Gesichtspunkte aus : » *Fürsten u. Völker*, I. p. 101. « Nur aus dem Complex seiner Reiche konnte die Einheit seines Denkens hervorgehn ; » *Deutsche Geschichte*, I. p. 469). En morcelant les Lettres de Granvelle, de Morillon, de Viglius, et d'autres, pour en recoudre arbitrairement les lambeaux, on auroit non seulement méconnu la nature et la connexité des faits, mais en outre brisé l'unité de la pensée ; tandis que, lorsqu'on ne fait que suivre la série du temps, les événements se présentent dans leur marche et leur enchaînement naturels, et chaque Lettre explique et complète celles qui l'avoisinent.

Bourgogne et dans les autres Dépôts en Belgique. Nous le regretterons moins, si le zèle pour les souvenirs nationaux qui s'y est manifesté depuis quelques années, se portant aussi sur l'époque la plus mémorable de nos annales, les Manuscrits relatifs aux temps de Charles-Quint et de Philippe II ne tardent pas trop à être livrés au public.

§ II.

Ouvrages historiques.

Les livres dont il nous a fallu faire usage formeroient une Bibliothèque. Leur énumération seroit fastidieuse et tout au moins inutile. Il suffira d'en indiquer, d'en caractériser un petit nombre; ceux auxquels nous avons eu plus particulièrement, plus constamment recours dans nos recherches.

Auparavant, pour fixer le point de vue d'où il faut, selon nous, considérer cette littérature historique, il nous semble nécessaire de montrer rapidement dans quel esprit l'histoire de la Maison d'Orange et celle des Provinces-Unies a été traitée depuis l'origine de la République jusqu'à nos jours.

Incontestablement dans le dernier quart de siècle nous avons fait des progrès, quant à la manière de considérer les temps passés. La preuve en est que, sans crainte d'être contredit par ceux dont l'opinion a du poids, nous pou-

vons affirmer que l'Histoire de la Patrie a été longtemps exposée avec injustice et passion, de part et d'autre, il est vrai, mais surtout d'après les opinions et les intérêts du parti anti-Stadhouderien.

Ce fait s'explique aisément. Dès la fin du seizième siècle l'Aristocratie communale fut opposée aux Stadhouders. Elle voyoit en eux les seuls antagonistes qu'elle eût vraiment encore à redouter. Par la révolution, le Clergé Catholique-Romain étoit banni et le Clergé Protestant n'avoit acquis aucune influence immédiate sur les affaires de l'Etat; la Noblesse étoit appauvrie, décimée; les Régences des Villes n'avoient donc, pour devenir toutes-puissantes, qu'à se débarrasser entièrement du pouvoir royal. C'est assez dire que, par calcul et presque par instinct, leurs efforts alloient se diriger contre le Stadhoudérat. En effet cette charge, ce pouvoir, dont, par la confusion des rapports, il devenoit facile de modifier la nature et de restreindre les limites, étoit néanmoins un reste de Monarchie au milieu d'une République improvisée; une espèce de protestation permanente contre la forme de Gouvernement que les circonstances avoient substituée à l'ordre traditionnel; et, qui plus est, cette autorité (aux yeux des Aristocrates, une espèce d'anomalie) offroit un point de ralliement, une pierre d'attente, une espérance à tous ceux qui revendiqueroient des droits usurpés.

Ce n'est pas qu'il n'y eût eu moyen de s'entendre; pourvu que le Stadhouder, au lieu d'être le Chef et le modérateur des Etats, eût consenti à devenir tout de bon leur ministre: on eût changé ainsi un adversaire importun, un dangereux rival, en un auxiliaire pré-

cieux ; par lui on eût contenu et réprimé le peuple ; on se fût déchargé sur lui de toute responsabilité. Mais les Princes de la Maison de Nassau ne se prêtèrent pas à cette combinaison , n'acceptèrent pas ce rôle subalterne et passif. Investis d'un pouvoir que généralement on jugeoit essentiel et inhérent à la République ; forts du souvenir des services rendus au pays ; soutenus par la plus grande partie de la nation , qui voyoit en eux ses défenseurs naturels ; justement indignés des prétentions de la Hollande et en particulier de la Ville d'Amsterdam , trop souvent le centre de bien des intrigues déplorables et illicites , ils se crurent tenus de rétablir l'équilibre , de repousser les attaques de l'intérêt particulier contre le Corps de l'Etat , et de récupérer ou tout au moins de maintenir les libertés du peuple que les entreprises des patriciens avoient enlevées ou venoient incessamment menacer. Dès lors il y eut entr'eux et l'Aristocratie un antagonisme perpétuel ; et , lorsqu'elle n'eut pas besoin de leurs services , elle s'efforça de se soustraire à un contrôle parfois très-embarrassant. On conçoit donc avec quelle défaveur , surtout dans des moments de crise et de lutte , leurs actions et leurs intentions furent jugées. Ils furent accusés de flatter la populace , de viser au despotisme.

Au dixhuitième siècle , le parti anti-Stadhoudérien se renforça du parti révolutionnaire et libéral. Le champ de l'histoire fut exploré au profit des opinions nouvelles , le mot de République fut jugé synonyme de celui de liberté ; par conséquent rien de plus simple que de voir dans nos oligarques des patrons du peuple et dans les Stadhouders des tyrans. Ayant adopté ce point de vue , un débordement de reproches et d'injures contre ceux-ci fut inévi-

table. Il y eut une époque où la haine les transforma en antagonistes des droits de l'humanité.

Ce n'est pas tout. — Le culte Réformé étoit la religion de l'Etat. Les lois devoient être conformes au principe Chrétien qui formoit la base de cette Eglise Evangélique ; au reste tous les membres de l'Eglise dominante étoient, sans acception de personne , soumis au pouvoir temporel. Sur tous ces points les différents partis étoient d'accord. Mais il y avoit néanmoins de graves dissentiments. Fidèles aux principes des Réformateurs et aux notions de la véritable liberté , les Stadhouders défendoient , par attachement et par devoir , d'abord la liberté de conscience pour tous , puis la foi et l'indépendance de l'Eglise Réformée, tenue de faire respecter dans son sein les points fondamentaux de sa croyance ; libre de refuser toute intervention de l'Etat ; lequel , à moins de circonstances exceptionnelles , ne prenoit connoissance de ses décisions, en matière de dogme et de discipline , que pour les faire exécuter. L'Aristocratie avoit des vues moins larges et plus intéressées. Le parti anti-Stadhoudérien eut constamment des affinités, des rapports, des alliances avec le parti hétérodoxe. Désirant étendre sa domination, il prêtoit facilement l'oreille aux suggestions des sectaires qui, pour n'être pas mis au ban de l'Eglise , faisoient assez bon marché de ses libertés. Un tel accord eût produit un contrat de servitude pour prix d'une protection funeste. Ici encore les Stadhouders intervinrent en faveur de l'Eglise établie et de ses principes constitutifs. De là de nouvelles invectives ; ils prenoient , disoit-on , les dehors de la piété, les apparences de la ferveur religieuse, pour acheter l'appui du Clergé orthodoxe. Ce

fut pis encore quand à l'hétérodoxie succéda l'incrédulité. Elle admit à peine dans le passé la sincérité d'une foi qu'elle avoit abandonnée; dans les efforts des Princes d'Orange et de leurs adhérents elle ne vit que deux mobiles, l'ambition et le fanatisme.

Ces préventions injustes se propageoient avec facilité. Le parti anti-Stadhouérien, qui longtemps eut en mains un pouvoir arbitraire et exclusif, fut constamment nombreux dans les classes qui donnent le ton à l'opinion publique; il domina surtout dans la province de Hollande, contre les empiétements de laquelle les Stadhouders avoient eu le plus fortement à lutter, et qui, plus qu'aucune autre, étoit le centre des lumières et la résidence des gens de lettres. L'affluence des étrangers étoit extrême, par suite du commerce et par les événements politiques; la plupart contractoient des relations avec les familles opulentes de nos grandes villes. Endoctrinés par la noblesse bourgeoise; encouragés, salariés par leurs patrons, ils répétoient la leçon qu'on leur avoit faite; de bonne ou de mauvaise foi, ils adoptoient les préjugés de la caste qu'ils avoient le plus habituellement fréquentée; excités par l'ambition et la reconnoissance, ils les répandoient dans de nombreux écrits. Ainsi l'opinion des Aristocrates devint générale, à force d'être proclamée; et l'écho de ces mille voix réagit souvent sur les habitants des Provinces-Unies émerveillés de ce nombre infini de témoignages, dont il eût toutefois été facile d'expliquer l'admirable concert.

Il fut démontré que les Stadhouders, auxquels du reste on vouloit bien ne pas refuser, ni quelques talents militaires, ni quelque habileté diplomatique, avoient eu le

pouvoir absolu pour but constant, principal, unique; que, pour y atteindre, ils avoient employé toute espèce de moyens; caressé, excité les passions de la multitude, provoqué la guerre, favorisé l'intolérance et la fougue dogmatique des Calvinistes; et que notre histoire pouvoit se résumer dans le récit de leurs projets d'usurpation, déjoués chaque fois par la prudence extrême et le dévouement sublime des autorités municipales. On ne se contenta point de vanter les talents extraordinaires des Barneveld et des de Witt, de louer leur caractère énergique, de déplorer la triste fin d'une carrière, dans laquelle d'importants services semblent avoir racheté de graves erreurs; mais l'on s'obstina à métamorphoser ces chefs habiles et audacieux d'un parti lequel aspirait à réunir tous les pouvoirs, en véritables démophiles, en martyrs sublimes de leur amour pour la liberté. La détermination hardie de Guillaume II, subjuguant, jeune encore, ses adversaires par son audace, devint un crime de lèse-majesté-aristocratique. Guillaume III, sauvant l'Europe par les combinaisons de son génie, ne fut qu'un ambitieux ordinaire, sacrifiant les intérêts de la République au désir de se ceindre le front du bandeau royal; Maurice, après quarante années de victoires, après l'abaissement de ses adversaires dans l'Eglise et dans l'Etat, se refusant à toute augmentation de pouvoir, et donnant ainsi par le fait, le plus éclatant démenti aux accusations d'absolutisme, fut, à force de calomnies, assimilé au dernier des tyrans; le père de la patrie, le fondateur de la liberté, Guillaume I lui-même, malgré une vie de sacrifices, ne put échapper au soupçon d'avoir été guidé par un égoïsme hypocrite. Ainsi, grâce à l'esprit de parti, notre his-

toire, travestie, défigurée, étoit, par des métamorphoses successives, devenue un recueil de contre-vérités.

Vers la fin du siècle dernier il y eut une dissonnance au milieu de cet accord presque-universel. Le célèbre KLUIT, Professeur à Leide, dans des Ouvrages d'une rare érudition, souleva le voile qui couvroit une foule d'erreurs; mais ses écrits, rédigés avec beaucoup de ménagements et de réticences, eurent fort peu de retentissement en dehors du monde savant. Ce n'étoit pas à cette époque qu'on approfondissoit sérieusement des doctrines peu en harmonie avec les idées reçues. On ne s'inquiéta guère des preuves; on crut faire assez en condamnant hautement les résultats. On admira la science prodigieuse de l'écrivain; on regretta la tendance des opinions qu'il avoit professées. Aussi ne franchirent-elles pas les bornes de quelques dissertations académiques. La protestation contre les préjugés fut, pour le moment, à peu près inutile. Auprès du public ils se maintinrent dans leur droit mal acquis de chose jugée: on mettoit au ban de l'opinion quiconque osoit émettre un doute modeste et discret.

Mais il n'est pas donné à l'homme d'exclure la vérité pour toujours. Quand, en 1813, au terme de la triste époque de nos disputes révolutionnaires et de notre anéantissement politique, une nouvelle lumière se leva sur la patrie réhabilitée, un souffle de rénovation en toute chose se fit sentir. Il y eut alors une de ces époques trop courtes et qu'il faut saisir au passage, parcequ'elles ne reviennent qu'à de longs intervalles, où le sentiment religieux et national, longtemps comprimé, réagit avec force et promet un meilleur avenir. L'influen-

ce favorable sur les études historiques fut manifeste. Le mouvement spontané contre le double joug d'un Gouvernement anti-national et d'un despotisme militaire et administratif, le retour à une existence indépendante, le loisir d'une situation pacifique et tranquille après des troubles multipliés et des guerres qui sembloient ne devoir jamais finir; le besoin d'échanger le vague des théories arbitraires contre quelque chose de positif; le désir si naturel de fonder et d'affermir le patriotisme sur la base inébranlable des traditions communes, firent reporter les regards avec amour sur les actions mémorables de nos Ayeux. Un examen libre et impartial devenoit plus facile; l'organisation de la République ayant été abandonnée, ce qui avant 1795 se rattachoit d'une manière plus ou moins directe aux intérêts de la génération contemporaine, tomboit définitivement dans le domaine paisible du passé: le feu de la souffrance, on le croyoit du moins, avoit consumé jusqu'au dernier germe de la discorde.

Cependant il falloit laisser beaucoup à l'action lente et régulière du temps. On ne détruit pas en un jour des opinions qui ont joui, durant plusieurs générations successives, d'un empire incontesté. D'ailleurs la tendance anti-Stadhouderienne avoit, non pas réellement, mais moyennant une légère illusion d'optique, assez de conformité avec les idées libérales qui, dans notre pays comme ailleurs, reprenoient un libre cours après la chute de Bonaparte. Il étoit donc à craindre que longtemps encore les tentatives de réforme céderoient à l'influence de la routine. Mais un esprit d'une trempe extraordinaire vint bientôt par ses attaques hâter la démo-

lition de l'édifice que plusieurs auroient encore voulu élayer. BILDERDYK, homme d'un rare génie et d'un caractère ardent, et qui n'avoit jamais fléchi devant les nouveaux systèmes, soit en religion, soit en droit public, saisissant avec ses forces gigantesques les armes préparées par Kluit, rattachant l'étude de notre histoire aux grands principes de la légitimité et du Christianisme, fondit tout à coup sur ceux qui se traînoient paisiblement dans le sentier battu ; troubla, terrassa ces foibles antagonistes, qui, dans un doux sentiment de quiétude, ne songeoient qu'à se livrer à leurs goûts littéraires, ou à leurs penchants politiques. Dans le sentiment de sa force, il attaqua de front ce qui sembloit inattaquable ; il renversa des réputations usurpées, et, comme s'il eût visé à des résultats inverses, il exalta ce qu'on avoit coutume de traiter avec mépris ; il traîna par la boue ce qui avoit été l'objet d'une constante adoration. Il y eut, pour l'étude de notre histoire un choc violent, une espèce de tremblement de terre du monde moral. L'impression fut vive, particulièrement sur les jeunes étudiants auxquels il communiquoit ses vues et le feu dont il étoit dévoré ; leurs thèses et leurs écrits en firent foi.

On jeta les hauts cris. C'est la coutume et presque le droit de ceux qui se sentent grièvement blessés. On accusa Bilderdijk de paradoxe, d'obscurantisme, et, malgré l'absurdité du reproche, vû la tendance prononcée du Gouvernement vers les principes libéraux, on ne rougit pas de parler même de servilisme. Peu s'en faut qu'en l'honneur de la liberté de penser ce qu'on veut et de dire ce qu'on pense, on eût imposé à Bilderdijk le silence ou

l'exil¹. On le regardoit comme un perturbateur public. Quoi de plus naturel? Il contesloit à la plupart de nos hommes de lettres la légitimité de leurs affections, et de leurs antipathies, et, ce qui peut-être leur étoit plus douloureux encore, il les dérangoit dans le repos de leurs convictions et de leurs habitudes; et, si, lors de la première apparition des Institutes de Gajus, des Professeurs en Droit se sont irrités contre le malencontreux

Aux mérites de M. KEMPER, Professeur à Leide, qui en 1813, par un dévouement énergique, s'est acquis des droits impérissables à la gratitude de ses concitoyens, il faut ajouter l'indignation généreuse avec laquelle il repoussa de pareils desseins. « In een land waar vrijheid van denken en schrijven een grondwettig beginsel van Staat is, zoude men met gezag tusschen beide komen, in de behandeling van geschiedkundige geschilpunten; en zij die dit voorstellen, noemen zich voorstanders van liberaliteit? » *Verhandelingen enz. van Kemper*, III. p. 165. — Toutefois, les doctrines du libéralisme régnant presque sans contradiction, on conçoit parfaitement l'animosité contre les enseignements de B. — KEMPER lui même, défenseur zélé des principes de la Révolution et ne voyant dans leurs conséquences funestes qu'une fausse application de ce qu'il croyoit être la vérité, écrit en 1805: « Ik versoei zijne staatkundige gevoelens, omdat zij in mijne oogen alle zedelijke waarde van den mensch als zoodanig te gelijk met alle burgerlijke vrijheid ondermijnen: » *Id.* p. 153. Ses opinions s'étoient beaucoup modifiées en 1823: « Hoe zeer ik van onzen grooten B. in de meeste zijner Staatkundige resultaten verschille, is het echter niet te ontkennen dat... zijne verdiensten aan onze Vaderlandsche geschiedenis zeer groot zijn: » p. 166. Mais cette espèce de palinodie, disons mieux, ce noble aveu de préventions exagérées, ne trouvoit alors guère d'écho. — Du reste nous ne prétendons nullement embrasser toutes les doctrines de B., surtout en politique; au contraire nous croyons que parfois il est tombé dans de graves erreurs; entr'autres en faisant de la Monarchie la forme essentielle de la légitimité.

antiquaire qui bouleversoit leurs études par sa découverte, comment n'auroit-on pas repoussé avec indignation Bilderdijk, provoquant un remaniement complet de nos Annales par sa violente attaque! En outre, liant le passé à des vérités universelles, il avoit donné à ses principes et à ses idées une actualité menaçante. Une levée de boucliers étoit donc inévitable. Mais il étoit trop tard; le coup étoit porté. Bilderdijk avoit dissipé le prestige d'infailibilité dans lequel l'opinion dominante avoit trouvé sa sauvegarde; il avoit fait sentir, même à ses antagonistes, la nécessité de revenir sur des questions qu'on avoit crû décidées. Nous regrettons l'aigreur, l'amertume, qui, de part et d'autre, vinrent trop souvent changer les discussions en disputes; mais au moins, et ce fut là un gain immense, la science, longtemps stationnaire, parce qu'on croyoit avoir atteint les limites de la vérité, reprit sa marche par l'impulsion du doute.

Il nous semble qu'on peut résumer à peu près de la manière suivante l'opinion actuelle de la plupart des hommes modérés et impartiaux. Son principal caractère est de n'être pas encore définitivement fixée, mais de marcher à la conquête de la vérité avec une hardiesse qui, après la découverte de beaucoup d'erreurs, n'a qu'un très-foible respect pour les jugements traditionnels. Se rappelant qu'il n'y a pas de marque de partialité plus sûre et plus ridicule à la fois, que de vouloir louer ou condamner les adhérents d'un parti en masse, on convient que l'aristocratie communale a rendu de très-grands services et qu'une foule d'hommes distingués est sortie de ses rangs, mais on se demande si les efforts de cette classe ont mérité les éloges qu'on lui a si prodigalement donnés;

si , jalouse de son indépendance , elle a eu un respect égal pour les libertés publiques ; si elle n'a pas eu constamment en vue l'extension de ses privilèges et l'agrandissement de son pouvoir , accaparant , aux dépens des Stadhouders et du peuple , la direction de l'Etat ; si sa domination n'est pas devenue un joug difficile à porter , insupportable même à plusieurs époques ; si ses relations à l'étranger ont toujours été marquées au coin d'un véritable patriotisme ; et si , dans le cas que ses empiétements successifs n'eussent rencontré que de foibles obstacles , elle n'eût pas dégénéré aisément , à l'instar de Venise , dans un gouvernement d'Oligarques. De même , sans se laisser égarer par un enthousiasme sans bornes , on croit qu'il est juste d'examiner si les Princes d'Orange , auxquels on reproche de s'être opposés plus d'une fois à la paix , n'ont pas déjoué ainsi les manoeuvres d'un ennemi doublement redoutable lorsqu'il sembloit vouloir déposer les armes ; si , en maintenant la Religion Réformée , ils n'ont pas , à part leur conviction personnelle , agi conformément à leurs obligations envers Dieu et envers les hommes ; si les jugements sévères sur chacun d'eux en particulier ne reposent pas , en grande partie , sur des bruits controuvés et des calomnies accréditées ; enfin , pour ne pas oublier ici une accusation qui leur fut commune , si , au lieu de pencher vers la tyrannie , ils n'ont pas avec un zèle , qui souvent au moins , fut désintéressé , combattu la tendance d'une caste égoïste , disposés à lui laisser une influence légitime , mais décidés à ne pas sacrifier à ses exigences hantaines les droits du reste des citoyens.

On ne craint plus d'aborder même les points sur lesquels autrefois l'esprit de parti ne pouvoit supporter la moindre contradiction. La mémoire de Guillaume II a

été, jusqu'à un certain point, réhabilitée. On rend plus de justice aux actes et aux intentions de Guillaume III. On convient que le titre d'amis du peuple va mal aux chefs d'une faction oligarchique. On reconnoît que les Régences avoient, par de longues menées, mis successivement les droits des bourgeoisies à néant. Si tous ne voient pas en Maurice le défenseur de l'Eglise et de l'Etat contre l'oppression des Arminiens et des Aristocrates, plusieurs avouent que sa conduite en 1618 et 1619 a été atrocement dénaturée. On comprend même, chose qui longtemps parut si difficile à concevoir, que le fameux Synode de Dordt n'a pu être l'objet d'un jugement équitable à une époque d'incrédulité ou d'indifférence, et que cette Assemblée, en condamnant des erreurs, déplorables en elles-mêmes et plus funestes encore par leurs conséquences, a rendu un service important à la Chrétienté et sauvé l'Eglise de la corruption, comme le Stadhouder a préservé l'Etat de la guerre civile. Enfin l'on est d'accord que l'ignorance ou l'esprit de parti ont beaucoup omis et beaucoup exagéré, qu'ils ont dépeint une multitude de faits sous des couleurs fausses, et qu'avant de se disputer sur l'appréciation des événements et des personnages, il faudra savoir si les hommes et les choses ont réellement été tels qu'on a eu coutume de se les représenter.

Voici donc où nous en sommes. Une Histoire des Pays-Bas, ou même des Provinces-Unies, n'existe pas encore et ne sauroit encore exister. L'insuffisance de tout ce qu'on nous a donné sous ce titre, est manifeste, et l'on commence à se défier, même plus ou moins, croyons

nous, à se moquer de l'outrecuidance avec laquelle plusieurs de nos écrivains ont raconté les événements, indiqué les causes, déduit les conséquences, tracé les portraits, analysé les caractères, et démêlé, comme par un art magique, jusqu'aux plus fines nuances du coeur et de l'esprit. Dans l'investigation des faits l'on a recours aux sources contemporaines et aux pièces inédites. On comprend qu'il faut une autre base à l'édifice et que les travaux préparatoires ont à peine commencé.

Quels sont les devoirs que cet état de choses prescrit? Mettre une grande ardeur dans les recherches, éviter toute précipitation, quand il s'agit de juger; s'abstenir de toute arrière-pensée, de tout but particulier qui pourroit rendre suspect le dévouement à la vérité.

Ces réflexions préliminaires nous permettent d'être brefs en ce que nous avons à dire sur

1°. les Ouvrages relatifs à l'Histoire générale de notre Pays.

2°. ceux qui se rapportent spécialement aux temps de Guillaume I.

3°. quelques écrits récents qui, sans traiter directement des Pays-Bas, nous ont néanmoins été fort utiles.

Nous ne ferons mention que d'un nombre d'Auteurs très-restreint: non seulement parceque nous ne voulons ici parler que de quelques uns d'entre les livres que nous avons le plus fréquemment cités; mais encore parcequ'il y a une infinité d'écrits de divers genre sur notre Histoire, qui ont joui durant un temps d'une grande renommée, et que toutefois nous avons passé sous silence dans notre

Recueil. Des compositions souvent détestables , où l'ignorance le dispute à la mauvaise foi , eurent la vogue , aussi longtemps que les passions y trouvèrent leur écho. L'éclat trompeur de ces productions éphémères est un grand mal : la satire contemporaine auroit dû en faire bonne et prompte justice ; les réfuter maintenant seroit un anachronisme ; on ne feroit que les sauver de l'oubli. En outre , parmi la multitude des Auteurs d'un vrai mérite , nous avons été contraints de faire un choix¹ ; sans cette précaution il n'y eût pas eu de fin à nos recherches.

— — —

Nous avons , quant aux Histoires générales des Provinces-Unies , laissé de côté plusieurs mauvaises rhapsodies qu'on a décorées de ce nom ; ne citant que les Ouvrages de WAGENAAR et de BILDERDYK , qui nous semblent être l'expression des deux tendances que nous avons décrites.

En effet le premier représente l'opinion anti-stadhoudérienne et le *statu quo* , prolongé chez plusieurs jusqu'à nos jours ; l'autre les principes nationaux et orangistes et le réveil historique dont nous sommes témoins.

Le travail de WAGENAAR² a été durant de longues années l'objet de panégyriques outrés. On se félicitoit d'avoir le récit complet de nos annales ; puis l'écrivain appartenoit à la clientèle de la Régence d'Amsterdam , et sa prédilection manifeste pour ses patrons étoit un titre aux éloges des

¹ Par ex. , sans négliger entièrement *Bentivoglio* , *Burgundus* , *Dinothus* , *v. d. Haer* et tant d'autres , nous avons cru devoir , entre les écrivains étrangers sur les Troubles du 16^e siècle , nous attacher spécialement à STRADA.

² *Vaderlandsche Historie* , Amst. 1752—1759 , 21 Tom. 8^o.

modérateurs de l'opinion publique. Il y eut compensation plus tard ; car l'on conçoit que , dans la lutte contre les traditions aristocratiques, son ouvrage ait été l'objet des plus violentes attaques. En bonne justice, WAGENAAR ne pouvoit échapper à la sévérité de la critique. Il a traité le Moyen Age sans les connoissances requises et surtout avec une profonde ignorance du Droit Féodal , qui néanmoins est la base de tant de droits et de rapports. Il a considéré la République d'après le point de vue étroit des Etats de la Hollande. Son talent de rédaction est médiocre , le style lourd et diffus. Toutefois on ne sauroit l'accuser de mauvaise foi ; et , s'il est aisé de rassembler dans sa longue histoire une quantité de bévues et d'erreurs , qui maintenant nous semblent même ridicules , l'équité exige qu'on lui rende le témoignage qu'à son époque il a fallu un labeur prodigieux pour composer un ouvrage lequel , encore de nos jours , malgré tant de critiques , n'a pas été remplacé de manière à ce qu'on puisse entièrement s'en passer.

Il faudroit être peu jaloux de la gloire de BILDERDYK pour prétendre que le récit superficiel , entremêlé d'observations acerbes et d'invectives parfois très-inconvenantes , qu'on a publié sous le nom d'Histoire de la Patrie¹, soit une oeuvre digne de lui. Peut-être, malgré tous les vices de cette composition informe et bizarre , est-il néanmoins permis de dire que Bilderdijk, poète incomparable, sublime, avoit le génie de l'histoire ; car un génie tel que le sien a toujours quelque chose d'universel. Ajoutons qu'avec des principes arrêtés , avec un coup-d'oeil pénétrant et ferme,

¹ *Histoire des Vaderlands*, Amst. 1832—39. 12 Tom. 8^o.

il lui a été facile de saisir le caractère des événements et de les grouper autour des grandes lignes qui déterminent leur cours. Un homme comme lui a le tact de bien choisir ses sources; c'est ainsi que, dans le commencement des Troubles, on le voit suivre pas à pas, mais toujours avec discernement, le *Mémorial de Hopper*, petit ouvrage très-propre à contrebalancer l'exagération de nos historiens. Toutefois, s'il eut les prérogatives du génie, il en eut aussi les inconvénients : cette confiance qui s'abandonne aux inspirations faciles d'une espèce de divination historique; cette surabondance de force qui ne permet pas la médiocrité même dans les écarts; cette ardeur qui, au lieu de guider, emporte; cette inflexibilité devant laquelle les événements se plient, pour ne point la heurter. Idéalisant, en bien ou en mal, les objets de ses sympathies ou de ses répugnances, son zèle à refouler l'erreur lui fait outrepasser les bornes de la vérité¹. D'ail-

¹ Après s'être élevé avec raison contre les détracteurs outrés du régime féodal, il va jusqu'à prétendre que l'oppression même n'avait rien d'humiliant et que la classe qui gémissait sous le despotisme, étoit ennoblie (anoblissement d'un genre nouveau!) par le caractère élevé de la Noblesse dont elle avoit à supporter le joug cruel. « Daar was onderdrukking, ja, maar zij verlaagde, zij schandvlekte, zij flettriseerde niet.... Alles strekte om den mensch te verheffen, ook de onedelen werden veredeld door den invloed dien het op hen had: » I. p. 123, *sq.* Le passage entier, véritable dithyrambe sur les avantages de la Féodalité, est très-curieux, en ce qu'il nous montre le poète, se livrant tout entier à une idée favorite et perdant de vue les considérations qui chez un simple historien, eussent aisément contrebalancé et modifié cet enthousiasme. — Après avoir parfaitement senti qu'on avoit exagéré les torts et méconnu les droits et la situation difficile des Espagnols nos antagonistes, il

leurs rien ne sauroit suppléer à la connoissance des faits, et Bilderdijk, dans la plupart des sciences humaines fort au dessus de la médiocrité, ne possédoit cependant pas en histoire le degré de science indispensable pour éviter une foule d'inexactitudes et d'erreurs. Et nous ne parlons point de ces erreurs de détail, que personne, dans un ouvrage d'une telle étendue, ne sauroit éviter; nous parlons d'erreurs graves et fondamentales, qui font révoquer en doute la compétence de l'écrivain'. Pour apprécier cet ouvrage, il faut se rappeler son but spécial. C'est une ébauche; une récapitulation des principaux faits, assaisonnée de remarques piquantes, une analyse raisonnée, servant de fil conducteur à des enseignements particuliers. Bilderdijk avoit déclaré une guerre à mort à cette histoire stéréotypée qui avoit pris possession des esprits. Dans la chaleur du combat, il se laissoit entraîner parfois à frapper plutôt fort que juste; et on lui en voudra moins peut-être, si, comme il est probable, il avoit le dessein, non de faire adopter aveuglément des convictions opposées, mais de provoquer un examen nouveau et de sérieuses recherches. C'est par cette ardeur de polémique

excuse leurs intentions et leurs actes de manière à briser de nouveau l'équilibre qu'il avoit entrepris de rétablir (voyez ci-après T. IV. p. 35).

' B. prétend que les Capitulaires des Rois de France se faisoient de commun accord avec le Peuple (T. I. p. 131); tandis qu'aucune classe d'habitants n'avoit à intervenir dans la volonté du Monarque. Puis il attribue à de fort ignobles motifs le zèle des Princes Allemands pour la Réforme (ci-après, II. 266); tandis que, s'il avoit étudié cette époque, il auroit vu que, durant deux générations au moins, leur désintéressement, leur dévouement fut hors de doute.

qu'on peut expliquer la critique perpétuelle et violente de Wagenaar ; celui-ci sembloit avoir posé des bornes aux recherches, et ces bornes il falloit les renverser. Sous ce rapport les leçons de Bilderdijk ont rendu de grands services ; mais ces cahiers ont fait leur temps ; on a pu subvenir à leur aridité par des remarques parfois très-intéressantes, mais il n'en est pas moins vrai que cet écrit, en lui-même, ressemble déjà à une armure antique, objet curieux, mais inutile dans nos luttes et qu'on transporte de l'arsenal au musée.

Ici nous devons parler des Ecrivains qui, traitant un objet spécial, poursuivent leurs recherches à travers toutes les époques de la République. Ainsi, par ex., M. BOSSCHA a exposé la suite de nos faits d'armes sur terre-ferme¹, et M. DE JONGE les fastes de notre Marine². M. MEYER, en décrivant nos Institutions judiciaires, a raconté, d'une manière fort intéressante, la marche et les excès de l'Aristocratie communale ; ses prétentions, ses empiétements, son insolence ; les causes qui contrebalancèrent l'action funeste d'une multitude d'abus³. Nous omettons d'autres écrits plus ou moins recommandables ;

¹ *Nedèrlands Heldendaden te Land* : voyez Tom. III. p. 211.

² *Geschiedenis van het Nederlandsche Zeewezen*.

³ *Esprit, origine et progrès des Institutions Judiciaires* ; la Haye et Amst. 1819—1823. 6 T. 8°. Le Tome IV traite des Pays-Bas. — Israélite et libéral, on ne s'étonne pas qu'il ait méconnu la nature de notre révolution, s'imaginant « qu'elle ne prit qu'accidentellement un caractère religieux » (p. 207). Comme la plupart des révolutions du 16^e siècle, elle prit nécessairement ce caractère ; c'étoit l'esprit de l'époque et la conséquence de la persécution systématique contre la Réforme.

mais nous ne saurions entièrement nous taire sur l'Histoire Ecclésiastique de M. M. YPEY et DERMOUT¹ et la réfutation par M. VAN DER KEMP². Sans vouloir examiner si l'Ouvrage attaqué est réellement une accusation perpétuelle du Clergé orthodoxe et une Justification, quelquefois même un panégyrique, de ses antagonistes, il nous semble évident que l'Eglise Réformée des Pays-Bas, fidèle à son origine, fidèle à l'ensemble des vérités qui la caractérisent, ne pourroit ratifier la mission d'historiographes que M. M. Ypey et Dermout se sont attribuée, et nous devons avouer en outre que les progrès de la science depuis l'impulsion donnée par Kluit n'ont été mis à profit par eux, ni durant l'époque si particulièrement importante de Leicester, ni dans celle de Guillaume I. Les rapports de celui-ci avec l'Eglise sont même défigurés³. La franchise est ici d'autant plus impérieusement prescrite que plusieurs écrivains venus plus tard ont suivi à l'égard de M. van der Kemp (dont l'Ouvrage, quoiqu'on aimeroit à y effacer un bon nombre d'expressions trop acerbes, a sans contredit de grands mérites) une tactique, qui, pour être assez commune, n'en est pas moins digne de mépris. Un livre ébranle-t-il les opinions reçues, on a garde de le réfuter; on feint de ne pas le connoître; on évite d'attirer sur lui l'attention publique; on tâche de le tuer par le silence et l'oubli. Triste manège qui peut réussir pour un temps, lorsqu'un parti s'est emparé de la direction des journaux et que la

¹ *Geschiedenis der Nederlandsche Hervormde Kerk*, Breda 1819—1827, 4 Deelen 8°.

² *De Eere der Nederl. Herv. Kerk gehandhaafd*, Rott. 1836—1833, 3 Deelen 8°.

³ T. V. p. 272.

somnolence d'un peuple et d'une époque double la force de ces influences soporifiques. Toutefois à la longue ces petites intrigues tournent à la confusion de leurs auteurs; elles trahissent leur manque de courage et leur peu d'amour pour la vérité'.

' Reconnoissons qu'ils ne se taisent pas toujours par un sentiment d'impuissance et que souvent aussi le désir de conserver la paix est leur principal mobile. On ne doit point, disent-ils, réfuter l'erreur, de crainte d'occasionner des disputes. Même si la chose n'étoit pas de notoriété publique, nous ne serions pas dans le cas de devoir chercher nos preuves au loin; car ce système de mutisme est prôné dans l'Ouvrage de M. M. Y. et D., comme une garantie contre la renaissance des excès du fanatisme. « Men hield er » zich van overtuigd dat, hoe krachtiger ongedronde gevoelens » wederlegd worden, zooveel te heviger doorgaans de gemoederen, » en van hen welke tegenspraak lijden, en van de tegensprekers, aan » het gisten geraken, wijl de ijver van den eenen dien des anderen » gaande maakt: » T. IV. p. 670. Et il ne s'agit pas de points secondaires; car ils appliquent immédiatement leur théorie à un Auteur dont ils déclarent eux-mêmes: « Hij had zich eenige vrijheden » veroorloofd die veler aandacht tot zich trokken.... Die vrijheden » bestonden in het maken van allerlei bedenkingen tegen of op de » voornaamste hoofdwaarheden van het Evangelie, gelijk dezelve » van de protestantsche kerkgenootschappen beleden worden, als op » die aangaande de Godheid van den Zaligmaker der wereld, den » oorsprong van het zedelijk kwaad, de eeuwigheid der straffen, » inzonderheid den waren aard der verzoening door J. C. te wege » gebracht, enz. » p. 671 et p. 433, *sq.* Cet exemple est un entre mille par lesquels on pourroit aisément montrer que cette doctrine craintive et paresseuse, assez généralement admise dans notre pays, s'étend même aux erreurs les plus funestes. Dès lors l'on conçoit que la prudence humaine donne des conseils de ce genre; seulement il est assez difficile de les concilier avec les préceptes Evangéliques. On avoit cru jusqu'ici que la défense et même l'attaque contre des

Parmi les Ecrivains qui ont plus spécialement traité les temps de Guillaume I, nous avons eu recours surtout à trois auteurs contemporains, BOR, VAN METEREN, et VAN REYD¹; on hésite à leur donner le titre d'historien et toutefois ils méritent un nom plus relevé que celui d'annaliste.

L'Ouvrage de BOR² est sans contredit le plus remarquable. C'est le récit des événements de 1555 à 1600, composé en grande partie par l'insertion textuelle ou l'analyse scrupuleuse de pièces authentiques. L'exactitude de cet homme laborieux est étonnante et sa véracité ne saurait être révoquée en doute. Son livre est un magasin rempli de documents précieux; et l'intérêt qui s'attache à une narration simple et circonstanciée, fait oublier ce que le manque total d'art historique et d'agréments de style a de monotone et de déplaisant.

Le travail de VAN METEREN³ embrasse la période de 1559 à 1612. Même bonne foi, même ardeur dans la recherche de faits et de documents; beaucoup de particularités

opinions subversives du Christianisme faisoit partie du *bon combat de la foi* (1 Tim. 6. vs. 12 et 2 Tim. 4. vs. 7): on ne s'étoit pas persuadé que la paix avec le mensonge étoit recommandée par le Seigneur, quand il dit: « Je suis venu mettre en la terre la division » (St. Luc. 12. vs. 51); ni que ce fut cette paix de l'indifférence et de la mort dont il parloit à ses disciples: « Je vous laisse la paix: Je vous donne ma paix: Je ne vous la donne point comme le monde la donne » (St. Jean. 14. vs. 27).

¹ BOR a vécu de 1559 à 1635, van Meteren de 1535 à 1612, van Reyd de 1550 à 1602.

² *Oorsprongk, begin en vervolg der Nederl. Oorlogen*, Amst. 1679, 4 Tom. fol.

³ *Historien der Nederlanden*, Rott. 1647. fol.

remarquables que son prédécesseur semble avoir ignorées: ce second Ouvrage est le complément indispensable du premier.

On trouve plusieurs Lettres de VAN REYD dans notre Recueil¹. Secrétaire du Comte Jean de Nassau, il fut témoin oculaire de beaucoup d'entre les faits qu'il raconte; admis dans la société des personnages marquants, il apprit à connoître à fond les événements et les hommes. Son Histoire² ne parut qu'après sa mort. Elle va de 1566 à 1601, mais ne devient détaillée qu'en 1583. Homme franc et droit, il étoit incapable de déguiser la vérité.

Peut-être les admirateurs de Hooft nous reprocheront de n'avoir presque jamais fait mention de celui qu'ils appellent le Tacite des Pays-Bas. Son Ouvrage³, par l'éloquence des discours, par la beauté et le fini des tableaux, par la concision et le style vigoureux du récit, est un monument impérissable, un chef-d'œuvre national. Toutefois, s'il nous est permis de communiquer franchement nos impressions personnelles à la lecture d'un Auteur si vanté, il nous semble que l'imitation de l'historien Romain y est trop souvent forcée, qu'elle devient presque un tour de force, et se montre beaucoup plus dans la coupure des phrases que dans la profondeur des idées ou dans la pénétration du coup d'oeil politique. Dans bien des endroits on sent le travail du rhéteur; et nous aimons la rude et naïve simplicité des écrivains à la manière de *Bor*, s'inquiétant fort peu de la forme, beaucoup

¹ Voyez surtout T. VI. p. 324, *sq.*

² *Historie der Nederl. Oorlogen*, Leeuwarden, 1650. fol.

³ *Nederl. Historien*, Amst. 1703, 2 Tom. fol.

plus, que cette composition au style prétentieux et aux couleurs éblouissantes, où la forme souvent emporte le fond. Quelque grand que puisse être son mérite sous le rapport littéraire, nous ne voyons pas que l'histoire ait beaucoup profité de son travail.

Nous devons beaucoup aux Lettres de LANGUET. — François et l'un des hommes les plus remarquables de son époque par ses talents littéraires et politiques, amené à la Réforme par les écrits de Mélanchthon, et longtemps en divers pays agent secret de l'Electeur Auguste de Saxe, il avoit un grand talent d'observation, beaucoup d'usage des Cours, voyoit de près les événements et les intrigues, et rendoit un compte détaillé de ses remarques¹. Il entra en rapports avec la Maison de Nassau². Il étoit intimement lié avec le S^r Du Plessis-Mornay. C'est un bel éloge d'avoir été l'ami de ce personnage si remarquable, qui unissoit aux talents de l'homme d'État la foi simple et fervente d'un véritable disciple de

¹ Son épitaphe décrit fort bien son aptitude à une vocation si délicate: «*Excellens ingenium, prompta memoria, peracris iudicium. Praestans morum elegantia, comitate gravitateque perinsignis, fide animique magnitudine, sapientia et pietate.* »

² Déjà en 1559 il accompagna en Italie le Comte Adolphe de Nassau. En 1564, le Prince d'Orange ayant voulu l'employer auprès de sa personne (*l.l.*), il s'offrit à le servir dans sa Principauté: «*non quod sperem me meis rebus bene consulturum (nam non possum ibi sine summo periculo vivere), sed quia turpe iudico vivere in otio et in nullâ re prodesse Reipublicae aut Ecclesiae Dei:* » *l.l.* Cette offre n'eut pas de suites; ce ne fut qu'en 1579 qu'il se rendit auprès du Prince et, après avoir fait pour lui un voyage en France (*T. VII. p. 335, sq.*), il mourut dans les Pays-Bas en 1581.

Christ. — Les Lettres d'un tel voyageur abondent, on peut le croire, en détails précieux.¹

Les écrivains que nous avons cités, avec la meilleure volonté d'être justes envers leurs antagonistes, vivoient cependant au milieu des passions agitées et ne pouvoient toujours se soustraire à ces influences, pour ainsi dire, atmosphériques. Delà de fortes préventions contre le Roi, les Espagnols, et les Catholiques². En outre ils ne sont pas suffisamment instruits des faits qui se passèrent en Belgique; leurs renseignements ne sont très-exacts, ni sur les commencements des troubles, ni sur l'époque où les 17 Provinces firent de nouveau cause commune. Il a donc fallu prendre des renseignements chez l'ennemi, et consulter surtout le principal Auteur Catholique, STRADA³. Il est parfaitement informé, ayant à sa disposition beaucoup de documents secrets, entre autres la correspondance inédite et confidentielle du Roi

¹ La Collection principale contient les rapports à l'Electeur (*Epistolae secretae ad Augustum Saxoniae Ducem*, Halae 1709, 4. 1559—1581). Puis il y a les Lettres aux Camérarius, père et fils, savants distingués (*Epp. ad Camer.*, Groningae, 1646, 8°. a°. 1554—1580). Enfin celles au jeune Philippe Sidney, si connu par sa valeur, ses talents, et sa piété (*Epp. ad Ph. Sydnaeum*, Lugd. B. 1646, 8°, a°. 1573—1580). Le premier de ces Recueils est publié avec une négligence extrême; plein de fautes typographiques, et quelquefois dans un désordre complet. Une nouvelle Edition des Lettres de *Languet*, rangées par ordre chronologique, en y ajoutant les inédites qui se trouvent encore, par ex., à Cassel, seroit très-désirable; on en a fait jusqu'ici trop peu de cas.

² Par ex., ci-après p. 221 et VI. p. 448.

³ *De Bello Belgico*, Antw. 1649, 2 Tom. 8.

avec la Duchesse de Parme¹. Jésuite, il n'étoit nullement porté pour le Prince d'Orange, ni pour les Protestants en général; on s'en aperçoit; mais sa partialité n'est pas aussi excessive qu'on pourroit le supposer². Il semble, malgré ses préventions nationales et religieuses, s'être souvenu

¹ « Cognitio mihi abunde suppeditatur ab illorum qui haec ipsa aut gesserunt aut gerenda mandârunt, autographis et commentariis; quorum a copiâ delectuque instructor haud facile quis aliquando scripsit historiam: » I. 4, *sq.* « Apud me supra centenas literae Philippi Regis ejusdem manu aut arbitrariis notis exaratae ad Margaritam: » p. 170. Nous n'avons trouvé que deux faits sur lesquels il a des rapports inexacts. D'abord il partage l'opinion commune sur le départ de Granvelle *par ordre du Roi* (ci-après, p. 220). Ensuite il attribue dans la Conférence de Bayonne beaucoup d'ardeur contre les Huguenots à la Reine Cathérine de Médicis; toutefois elle avoit montré des dispositions bien différentes (ci-après, p. 380, *sqq.*) Mais *Strada* se justifie en citant le témoignage de Philippe II: « conjecturis omissis, ex literis manu Regis ad sororem super hoc colloquio scriptis comperta haec habeo. » (I. 181): et il paroît en effet que le Roi, craignant de décourager sa soeur, avoit cru, en cette occasion, devoir dissimuler (ci-après p. 419).

² On a pris plus d'une fois pour des calomnies ce qui ne méritoit pas ce nom. Par exemple, s'il accuse le Landgrave de Hesse d'avoir offert sa fille en mariage au Prince d'Orange, même en consentant à ce qu'elle devint Catholique, il paroît en effet que ce bruit, quoiqu'indigne du caractère de Philippe de Hesse, avoit trouvé créance en Allemagne (ci-après p. 59, *sq.*). S'il reproche au Prince d'Orange d'avoir promis à la Duchesse de Parme que sa seconde épouse se conformeroit aux usages de l'Eglise Romaine, il est maintenant avéré que de telles promesses furent données dans les termes les plus formels (p. 53). Quelquefois *Strada* écarte d'odieux soupçons, ou du moins les révoque en doute (III. p. LXVII et T. VI. p. 512). M. *Broes* loue cette modération, dans ses remarques sur *Strada* (*F. van Marnix*, Amst. 1838, I. p. 289—365).

de la loi fondamentale de l'histoire : peut-être faut-il remarquer qu'il étoit Italien, que son ouvrage est dédié au Prince de Parme, Italien, et qu'en Italie on n'aimoit pas les Espagnols¹.

Le Recueil de M. HOYNCK VAN PAPENDRECHT² nous a fourni plusieurs Mémoires curieux.

D'abord la *Vie de Viglius*, qu'il a écrite ou dictée, et dont le meilleur commentaire se trouve dans ses Lettres, soit à Hopperus, soit à d'autres personnages³.

Puis les Commentaires de *J. B. de Tassis*⁴, de 1559 à 1598, moins remarquables cependant qu'on ne pourroit le supposer d'après ses talents et les relations du général diplomate.

Surtout le *Recueil ou Mémorial des Troubles des Pays-Bas* par Hopperus, de 1559 à 1565; opusculé très-intéressant; où, parfaitement informé, il retrace l'origine et les progrès du mécontentement universel⁵.

¹ Cette antipathie perce dans le passage suivant : « nimia Hispanorum gratia apud Regem offendi paullatim Belgæ; inde in amores, quorum ubique retinens est Hispanorum natio, transferre so dia. » (I. 80).

² *Analecta Belgica*, Hagæ, 1743, 3 Tom. 4^o.

³ A quoi il faut ajouter les Lettres de Hopperus publiées séparément (*Hopperi Epist. ad Viglium*, Traj. ad Rhenum, a^o. 1802), et qui du reste ne donnent pas une haute idée des talents de l'écrivain. Peut-être les passages inédits, en dialecte Frison, contiennent-ils des détails plus importants.

⁴ T. VII. p. 29.

⁵ Il y a quelques erreurs de détail. Lui aussi fait partir Gravelle par la volonté secrète du Roi. La fameuse Lettre des trois Seigneurs (p. 153) est donnée, mais à tort, comme résultat direct de

Nous avons cité plus d'une fois la biographie de Guillaume Premier, par M. DE BEAUFORT¹. Quant à l'investigation des faits, ce travail n'est pas sans mérite ; mais il y a des longueurs, des hors-d'oeuvre, des dissertations et des diatribes continuelles contre toute espèce de tyrannies et de tyrans, sauf l'aristocratie et les aristocrates ; et, ce qui est plus à regretter encore, l'auteur, appartenant au parti des Régences, à une époque où ce parti étoit tout-puissant, ne se borne pas à cette influence indirecte, mais trop souvent il dénature les faits en les décrivant au point de vue de ses passions politiques. Nous aurons occasion d'en faire la remarque².

Il nous reste à indiquer quelques publications récentes sur l'histoire des divers pays de l'Europe au 16^e siècle.

C'est surtout en Allemagne que nous avons trouvé de puissants secours.

Une érudition solide est l'apanage de ce pays. L'étude y absorbe la vie des savants. L'existence est concentrée dans le travail du cabinet ; on le poursuit, quelquefois malgré le bruit des armes, et plus souvent au milieu des distractions plus étourdissantes encore des discussions

l'Assemblée des Chevaliers ; l'une fut écrite en 1563, l'autre eut lieu une année auparavant. Simon Renard quitta les Pays-Bas plusieurs mois après le Cardinal ; cependant Hopperus place son départ avant celui de Granvelle. — Ces inexactitudes se retrouvent chez Bilderdyk (voyez *Hist. des Vaderlands*, VI. p. 31 et 34, et ci-dessus, p. 32^e).

¹ *Leven van Willem I.* Leiden en Middelburg, 1732. 3 T. 8^o.

² Par ex. T. II. p. 170, T. VII. p. 10, *sqq.* et p. 590, *in f.*

politiques. Là est encore un ardent amour de la vérité et une stricte fidélité au devoir, qualités précieuses dont le dévouement consciencieux est le résultat.

Il a fallu ce mobile relevé à M. von ROMMEL pour le faire persévérer dans une tâche aussi laborieuse que son Histoire de la Hesse. Les trésors des Archives de Cassel sont dispensés avec choix et largesse dans ce beau travail, sans contredire une des plus excellentes compositions historiques de notre époque.

Le même témoignage est dû aux écrits de M^r. RANKE¹. Non seulement par ses laborieuses recherches, il a découvert une infinité de documents, mais avec une grande sagacité il a mis à profit d'autres qu'on connoissoit déjà; il a indiqué des rapports, des aperçus nouveaux; faisant jaillir la lumière où avant lui il n'y avoit eu que ténèbres; enfin il a réussi à rendre ses écrits populaires par la fraîcheur et l'intérêt du récit. Il réunit quelques traits de caractère et dépeint ainsi, avec des couleurs naturelles, les personnages marquants². Souvent cette réunion de science et de vie nous a rappelé les paroles de M^{me} de Stael sur Jean de Muller: « Son érudition, » loin de nuire à sa vivacité naturelle, étoit comme » la base d'où son imagination prenoit l'essor, et la

¹ Ses deux principaux ouvrages sont l'Histoire des Princes et des Peuples de l'Europe Méridionale (*Fürsten und Völker von Süd-Europa*, Hamb. und Berlin, 1827—1836, 5 Th.) et l'Histoire de l'Allemagne durant l'époque de la Réforme (*Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, Berlin 1839, 2 Th.).

² La figure est reproduite alors par la lumière historique et non par le pinceau de l'écrivain: ce sont, pour ainsi dire, des portraits daguerréotypés.

« vérité vivante de ses tableaux tenoit à leur fidélité scrupuleuse' »

Ayant cité plusieurs fois deux Ouvrages de M. von RAUMER, nous sommes tenus d'exprimer, sans détours, notre opinion à leur égard.

Le premier, ses *Lettres écrites de Paris*¹, ne nous semble pas un modèle à suivre; au contraire c'est, à notre avis, *res mali exempli*. Même sans avoir les connoissances étendues et variées de cet écrivain renommé, il est très-facile, pour quiconque aura fait quelques études historiques, d'extraire dans les Bibliothèques, en compulsant les Manuscrits, un bon nombre de passages saillants, de les ranger dans un certain ordre de matières, et d'y ajouter quelques remarques; mais, si des travaux de ce genre sont bons pour piquer la curiosité des oisifs, la science en profite peu. Il lui faut plus que des morceaux détachés, pris au hasard, en grande partie traduits, qui rarement donnent une idée de l'ensemble et de l'esprit des originaux, et dont l'assemblage ne paroît pas être le résultat de sérieuses recherches.

Le second Ouvrage est son *Histoire de l'Europe depuis la fin du 15^e siècle*². C'est, ce nous semble, un des meilleurs résumés de l'Histoire Moderne; et comme tel, nous avons cru pouvoir y renvoyer nos lecteurs, bien

¹ Comme exemple de la touche vigoureuse avec laquelle il caractérise une époque, nous citons, entre beaucoup d'autres morceaux, le remarquable fragment *Ueber die Zeiten Ferdinands I und Maximilians II*, inséré dans le *Historisch-politische Zeitschrift* (Hamburg, und Berlin, 1832—1839), I. p. 223—339.

² *Briefe aus Paris* (Leipzig 1831, 2 Th.)

³ *Geschichte Europas seit dem Ende des fünfzehnten Jahrhunderts* (Leipzig 1832—1838).

que nous ne soyons d'accord avec l'Auteur, ni en religion, ni en politique¹. Nous devons faire observer en outre que dans le jugement qu'il porte sur ce qui a eu lieu dans les Pays-Bas, il a tout uniment adopté les erreurs traditionnelles, avec cette conviction naïve et facile qui ne tient pas compte des opinions opposées².

¹ Quant à sa manière de juger le Christianisme, il suffira de transcrire un seul passage, relatif à une prédication en Ecosse : « Als der Geistliche immer wieder darauf zurückkam : Gottes Zorn habe nur durch das Blut seines einzigen Sohnes gestillt werden können, ward mir diese Theorie einer Versöhnung der Menschen mit Gott zum Entsetzen, und die alttestamentarische Erzählung » (wo statt des Sohnes der Bock geschlachtet wird) erschien mir milde, » im Vergleich mit der umgewandelten Lehre dieses angeblich intensivsten und tiefstinnigsten Christenthums » (*Briefe aus England*, II. 374). Avec une telle ignorance de l'Evangile, exprimée sur un ton pareil, on est incapable de comprendre les Réformateurs et la Réforme. — La profession de foi de M. v. R. en politique ne semble pas très-explicite. On doit le ranger parmi les admirateurs de ce semi-libéralisme changeant, qui prend pour de l'impartialité et de la modération son manque de fixité et de force, et, presque sans le vouloir, se plie aux impressions du présent et du passé; opinion vague qui tantôt rampe à terre, et tantôt se perd dans les nuages, pour ne pas marcher sous l'empire d'un principe positif. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir son Opuscule *Ueber die geschichtliche Entwicklung der Begriffe von Recht, Staat, und Politik*, où il lance ses arrêts avec une assurance et une légèreté qui contraste singulièrement avec la profondeur des vues dont parfois il ne semble entrevoir, ni le caractère, ni la portée.

» Ainsi, par ex., dans le triste épisode de 1618, il dit du Prince Maurice : « er ging darauf aus sich fast unumschränkt zu machen » (III. p. 205); il nomme Barneveld « einen unbefangenen parteilosen Vertheidiger der Rechte und Gesetze seines Vaterlandes » (*l.l.*); il prononce anathème sur le Synode de Dordrecht (*l.l.* p. 209).

Dans un livre qui embrasse des siècles , il seroit injuste et ridicule de vouloir une exactitude parfaite dans les détails. Mais on est en droit d'exiger , d'abord que là où l'écrivain tranche les questions les plus difficiles et les plus délicates , il soit à la hauteur de la science , au lieu d'être un demi-siècle en retard ; ensuite que , précisément à cause de l'imperfection inévitable dans une oeuvre pareille , il mette de la circonspection dans ses arrêts et parfois s'abstienne de juger. Une Histoire générale doit constater les conquêtes que l'étude a faites ; si , au contraire , l'Auteur accrédite , par un suffrage respectable , des erreurs déjà réfutées , plus sa renommée est grande et son mérite réel , et plus il contribue à retarder les progrès de la vérité.

Le France d'autrefois peut , en matière d'érudition , marcher de pair avec l'Allemagne moderne. On est saisi d'admiration à la vue de ces Collections gigantesques où des générations successives d'ouvriers obscurs transpirent à la postérité le résultat de leurs travaux et de leurs veilles. Mais que dire du temps présent ? Nous serons le premier à citer avec respect les noms de M. CHAMPOLLION-FIGEAC, GUÉRARD, WEISS , et de plusieurs autres savants , dans lesquels les Bénédictins trouveroient encore de dignes émules ; mais eux-mêmes , placés dans l'époque actuelle par exception et , pour ainsi dire , par anachronisme , reconnoissent et déplorent la décadence des études historiques , au moins pour ce qui en concerne les bases et la véritable solidité.

Nous n'en rechercherons pas ici les causes. On pourra , croyons nous , les trouver en grande partie dans l'esprit

d'une génération qui répugne à ces travaux sans éclat, dont l'amour de la science est le mobile et le progrès de la science le but. L'histoire en France est devenue un moyen; on l'étudie pour y trouver des armes¹. Dès lors elle devient une cire molle que chacun façonne d'après ses préoccupations diverses. Les faits se plient aux systèmes avec une facilité étonnante; les raisonnements contraires trouvent leur appui dans des événements identiques. On aborde l'histoire avec des convictions arrêtées; on veut les y retrouver; il est rare qu'on ne croie les y retrouver en effet. Des hommes doués du génie historique par excellence n'ont pas entièrement évité cet écueil. Voyez M. Guizot! Méditant les révolutions de l'Angleterre pour y indiquer la prophétie d'un changement dynastique, il a, malgré sa rare sagacité, méconnu l'influence des opinions religieuses; c'est-à-dire, la cause déterminante des événements qu'il a du reste décrits avec un si admirable talent. Voyez encore M. Thierry! Se livrant à l'investigation du Moyen Age, avec la ferme assurance d'y rencontrer la réalisation des doctrines du libéralisme, il a, nonobstant sa pénétration dans le génie aussi bien que dans les moindres détails d'une époque, sous quelques rapports mal

¹ « Die Schriften französischer Autoren sind im Grunde eben so viele politische Acte: völlig zu verstehn und zu erklären nur durch die Lage des Verfassers in jedem Momente... Eine deutsche Arbeit wird dagegen immer das Product einer dem Gegenstande gewidmeten Einsamkeit seyn; auch werden wir übereinkommen, dass die Historie sich von den Tendenzen des Augenblicks frei zu halten und den Inhalt ihrer Epoche rücksichtslos und objectiv an das Licht zu bringen hat: » *Ranke, Hist. polit. Zeitschrift*, II, 604.

caractérisé l'affranchissement des Communes ; en attribuant l'origine de ce mouvement universel au besoin d'une liberté dont les hommes d'alors n'auraient pas même saisi le sens et la portée. Toutefois on profitera toujours à lire et à méditer les ouvrages d'écrivains pareils. Il y a une autre classe d'auteurs dont on ne sauroit dire autant. Ce sont ceux qui, se donnant l'air d'avoir fouillé les Bibliothèques, pâli sur les MSS., épuisé les textes, cachent souvent une ignorance extrême sous les dehors d'une profonde érudition. Plus nous admirons le style inimitable de M. DE CHATEAUBRIAND, et plus nous éprouvons un sentiment pénible (car c'est une douleur réelle de voir le génie se mettre au niveau de la médiocrité) en lisant ses *Etudes historiques*, où la connoissance la plus superficielle des faits semble vouloir se déguiser par un ton tranché et par une présomption inconcevable dans les jugements. De même nous ne saurions grandement nous féliciter de l'apparition des nombreux volumes publiés sous le nom de M. DE CAPEFIGUE. Cet écrivain *cum suis* (car, malgré le peu de profondeur des recherches, nous n'admettons pas même la possibilité qu'il ait composé cette bibliothèque historique à lui seul), désirant exciter l'intérêt de ses lecteurs, use et abuse à cet effet de deux moyens. D'abord il donne avec profusion des lambeaux de Manuscrits, et il faudroit jouer de malheur, si, dans le nombre, il n'y en avoit pas d'intéressants ; ensuite il manie fort bien le levier de l'exagération. Toutefois, quand il outre les caractères, quand il pousse les suppositions à l'extrême, quand il prend le contrepied de l'opinion reçue ; quand il frappe d'étonnement par ses paradoxes ; quand il saisit

une idée piquante, mais qu'il en fait une source d'erreurs, en l'isolant, en la fortifiant, en lui faisant dépasser sa véritable portée¹, il sera permis de dire que des ouvrages pareils, quel que puisse être, sous d'autres rapports, leur mérite, servent plus à embrouiller les études historiques qu'à les faire avancer.

Il nous est également pénible de devoir parler du Recueil des *Archives curieuses de l'Histoire de France*². Rarement nous fumes à un tel point désappointé, comme en parcourant les volumes publiés sous ce titre pompeux. Au lieu de pièces inédites, des documents déjà publiés; au lieu de pièces rares, un bon nombre de documents très-connus³; au lieu de pièces intéressantes, beaucoup d'un intérêt médiocre, ou qui même, loin de mériter une édition nouvelle, n'auroient jamais dû voir le jour⁴. Et c'est à Paris, au milieu d'une abondance de Manuscrits dont l'impression seroit pour la science un service réel, qu'on fait une publication⁵ pareille!

Quant à des ouvrages Anglois, n'en ayant guère cité, nous nous bornons à émettre le voeu que les savants de

¹ Voyez, par ex., ci-après III. 498, 500.

² 1^{re} Série, Paris 1834—1837, 15 Vol. in 8°; Louis XI à Louis XIII.

³ Par ex., le Testament de Mornay, T. XV. p. 305—345.

⁴ Par ex., la Vie de Calvin par Bolsec: T. v. p. 303—386 Catholique ou Protestant, on devoit avoir honte de reproduire un ramas de calomnies pareilles.

⁵ *Spéculation* seroit plus caractéristique. M. Nisard a écrit spirituellement contre la Littérature légère; la Littérature *vénale* offriroit ample matière à un Manifeste.

la Grande-Bretagne nous donnent, à l'exemple de M^r ELLIS¹, un choix des Lettres historiques enfouies encore dans les collections particulières et surtout dans les Bibliothèques et les Musées Nationaux².

¹ *Original Letters illustrative of English History*; London, 1825--1827.

² Après la composition de ce Tome nous avons lu le *Coup-d'Œil sur la Révolution Belge du 16^e siècle*, inséré par M. de Gerlache dans son *Histoire du Royaume des Pays-Bas*, Brux. 1839, 2 Vol. 8°. Cet aperçu est remarquable; l'auteur est instruit, il est doué d'une grande perspicacité, et d'ailleurs il se connoit en révolutions. Toutefois il commet de graves erreurs. Il nie (T. I. p. 55) que Viglius se soit opposé à l'impôt du 10^e denier: cependant, dans une autobiographie de V., on lit, à l'an 1571: «Opponit se fortiter et imperterritus, quantumvis Albanus visus sit gravius aliquid in eum attenturum;» et l'on peut voir dans les *Analecta Belgica*, I. p. 287—320, les détails de cette résistance courageuse. — Il affirme (p. 83) qu'après le départ de Granvelle, «l'esprit du Gouvernement ne changea point; les anticardinalistes n'ayant pas plus de part aux affaires qu'auparavant, continuèrent à cabaler;» toutefois il est évident, par le témoignage unanime des historiens, auquel on pourra joindre maintenant de nombreux passages de nos Lettres, que les Seigneurs devinrent tout-puissants et la Gouvernante elle-même anticardinaliste. — Il prétend (p. 24) que, depuis la mort de Charles-quin, «les Belges se voyaient dégradés du rang de nation, pour n'être plus que de simples provinces espagnoles:» et toutefois l'histoire est là qui prouve que, si jamais Philippe II eût nourri un tel projet, il eût perdu l'Espagne avant de pouvoir l'exécuter. — «Il est digne de remarque, » dit-il, «que le calvinisme qui avait envahi les Flandres, s'arrêta presque aux limites du pays Wallon. Cela s'explique, je crois, par le caractère différent des deux peuples » (p. 85). Avant de vouloir expliquer un fait, il est bon de le vérifier. C'est précisément le pays Wallon qui fut envahi par la Réforme: «primae inter Belgas urbes nutavere Tornacum, Insulae. ac Valen-

»cetera : » *Strada*, 1. p. 126. Elle y poussa des racines et ce ne fut que par la violence, par les supplices, et par des expéditions militaires (voyez par ex I. p. 180 et III, p. 13) qu'on parvint à l'en extirper. — M. de G. se fait l'écho de tous les préjugés et de toutes les calomnies contre le Protestantisme. Ce fut, selon lui, « un élan vers la servitude;... chaque chef de secte se mit à la place du Pape » (p. 31) : nous renvoyons ici à la 2^e Sect. de notre 2^d Chapitre. — Durant la première époque des Provinces-Unies, dit-il, « les »Hollandais ont peu de chose à reprocher à l'inquisition espagnole »elle-même. » (p. 88). Puisque M. de G. ne croit pas à la tolérance Chrétienne de nos Ayeux, nous nous bornerons, pour preuve de la fausseté de cette accusation, à citer notre remarque T. V. p. 69, où l'on verra que le nombre des Catholiques, à l'époque dont il parle, n'eût pas permis de suivre les errements, je ne dis pas de l'inquisition espagnole, mais en général des inquisiteurs papistes. — Enfin M. de G. cite (p. 67) *le Mire*, qui dit, dans sa *Chronique Latine*, qu'en « France, pendant la seule année 1562, »les calvinistes donnèrent, d'après leur aveu, la mort à 4000 »religieux des deux sexes, déshonorèrent 12000 religieuses; dévas- »tèrent 20,000 églises, détruisirent 2000 couvens, 90 hôpitaux, »etc. » La citation est exacte : *le Mire* dit : « Hugonotti ipsi suis »in libris fatentur. » Il est toutefois fort à regretter qu'il n'ait pas jugé à propos de nommer ces auteurs. Ce n'est pas apparemment de *la Noue*, qui, parlant précisément de cette époque et du commencement des guerres civiles, écrit : « Quand il se »commettoit un crime en quelque troupe, on bannissoit celui »qui l'avoit commis, ou on le livroit ès mains de la justice, et »les propres compagnons n'osoient pas mesmes ouvrir la bou- »che pour excuser le criminel, tant on avoit en détestation les »méchancetez, et estoit-on amateur de vertu : » *Discours*, p. 819. Ce n'est pas de *Bèze*, qui consacre deux volumes de son *Histoire des Eglises Réformées de France* à l'an 1562, et raconte en détail la série de massacres commis par les Cath. Romains, à laquelle s'applique en général ce qu'il dit des horreurs qui eurent lieu en Provence : « s'ensuivirent infinis et incroyables désordres, n'y ayant espèce »de cruauté plus que barbare et inhumaine qui n'y ait esté exécu-

stée » (III. p. 318); tandis que, du côté des Protestants, le nombre des traits de vengeance est extrêmement restreint; et que, par ex., même le Baron des Adrets, un des plus cruels, entra à Grenoble, après que la Principauté d'Orange eut été mise à feu et à sang par les Catholiques, « avec si bon ordre qu'il n'y eut pillage ni sacca-
gement fait en la ville » (III. p. 269). Sans doute, et *de Bèze* lui-même en convient, il y eut, de part et d'autre, « d'horribles et plus
» qu'énormes desbordements » (II. 251); mais la proportion, chez les deux partis, ne fut point la même, et on put remarquer, dans le tumulte des camps et des discordes civiles, l'influence salutaire des principes Evangéliques. — Il est souvent difficile de se tenir en garde contre la partialité outrée de récits pareils; ici au contraire, (et il est assez surprenant que *M. de G.* ne s'en soit point aperçu) il est difficile d'être induit en erreur, l'exagération et le zèle mensonger du Chroniqueur étant poussés décidément jusqu'au ridicule. Que deviendrait l'Histoire, si, pour faire prévaloir ses opinions, il étoit permis de mettre de côté toute espèce de critique, et de présenter, comme arguments sérieux, de pareilles balivernes!

CHAPITRE II.

ORIGINES DE LA MAISON D'ORANGE-NASSAU.

En faisant dans les Archives de la Maison d'Orange un triage parmi les documents antérieurs à Guillaume I, il y aura de quoi former un Recueil curieux¹. Nous laissons cette tâche, qui demande de fortes études préparatoires, à ceux qui viendront après nous. Toutefois, mais sans tracer une espèce d'aperçu généalogique², nous croyons devoir jeter un coup d'oeil rapide sur les ayeux de Guillaume premier.

L'histoire des Nassau remonte au douzième siècle ; au delà l'on se perd dans les incertitudes et les récits fabuleux. Vers 1159 WALRAM, Comte de Laurenbourg, ayant hérité du Château de Nassau, en prit le nom ; ayeul de Walram II et d'Otton qui, au milieu du 13^e siècle, partagèrent les Etats de leur père Henri, et furent les chefs des deux lignes perpétuées jusqu'à nos jours.

La branche aînée resta en Allemagne ; y produisit les rameaux de Nassau-Idstein, Usingen, Sarbrück, et Weilbourg ; parvint un instant à l'Empire dans la personne du fils de Walram, Adolphe, élu Empereur en 1292 et mort en 1297, de la main de son compétiteur Albert de Habsbourg ;

¹ Surtout par le grand nombre de Commissions et d'autres actes authentiques. — Quant à des Lettres, il y en a fort peu.

² Mieux vaut renvoyer à l'excellente Histoire de M. Arnoldt ; on y trouvera une infinité de détails d'histoire et de géographie, depuis les temps les plus reculés.

donna plusieurs Archevêques à Mayence et à Trèves ; à l'Allemagne des Electeurs, des Conseillers, des Capitaines ; entretenit, par des mariages et par le service militaire, des rapports fréquents et intimes avec la postérité d'Otton ; s'illustra, et dans les armes, et dans la politique ; et ne fut éclipsée que par la branche cadette qui, transplantée dans les Pays-Bas, devint, par un concours de circonstances providentielles, l'objet d'un intérêt universel.

OTTON en fut le Chef'. — Déjà à l'entrée du ~~X~~^{15^e} siècle, par le mariage de l'héritière de Polanen avec le Comte ENGELBERT de Nassau, cette Maison, considérable en Allemagne', acquit des possessions fort étendues dans les Pays-Bas'. Ainsi, de bonne heure, elle prenoit pied dans la contrée qui devoit être le théâtre de sa grandeur. Bientôt les Nassau acquirent une grande influence auprès de la puissante Maison de Bourgogne, qui alloit, en peu d'années, régner sur la presque totalité des Pays-Bas'. Engél-

15^e

Jean.

¹ Dillenbourg, Herborn, Siegen, le Westerwald, Beilstein, endroits fréquemment mentionnés dans notre Correspondance, lui échurent en partage.

² En Brabant, la ville de Bréda, bientôt résidence habituelle de la famille, Oosterhout, Rosendael, Steenberghe, les Seigneuries de Geertruidenberg et du Klundert ; plus tard (a° 1420) en Luxembourg, le Comté de Vianden et la Seigneurie de St. Vit.

³ Le Comte Engelbert aida le Duc Jean de ses conseils dans la fondation de l'Université de Louvain en 1426 ; il suivit à la guerre le Duc Philippe le Bon. Son fils Jean IV, qui lui succéda en 1442, rendit des services très-importants à l'Electeur de Cologne, qui, en récompense, lui conféra la charge honorable et lucrative de Maréchal du Duché de Westphalie. En 1436 Drost ou Sénéchal du

bert mourut en 1475 à Dillembourg, après avoir régi ses Etats durant 33 années.

Ses deux fils, Engelbert II et Jean V, aieul de Guillaume I, se partagèrent les biens de la famille. L'aîné eut les possessions dans les Pays-Bas; préférables aux autres, moins encore par leur étendue que par l'importance des relations avec les Ducs de Bourgogne¹.

ENGELBERT est un des personnages les plus marquants de cette époque agitée. Né à Bréda en 1451, il suivit dès 1470 la Cour de Charles le Téméraire, reçut l'Ordre de la Toison d'Or, et fut admis en 1473 à la Conférence de Trèves, où l'Empereur Frédéric III, soit qu'il se proposât de réaliser les espérances qu'il faisoit naître, soit qu'il voulût simplement ménager et flatter un personnage remuant et redoutable, fit entrevoir au Duc le bandeau royal. Puis il fut nommé en 1475 Lieutenant de Charles en Brabant, « avec autorité de pouvoir mettre sus tous » les fiefs et arrière-fiefs du Duché²; prit part à la dernière expédition de Charles, après l'avoir déconseillée; et fut fait prisonnier dans cette fameuse bataille de Nancy, qui fit échouer le projet de créer un Etat enveloppant la France depuis la Mer du Nord jusqu'à la Suisse.

Remis en liberté, il contribua beaucoup à la réussite du mariage de Marie de Bourgogne avec l'Archiduc Maxi-

Brabant, il fut confirmé dans ce poste par le Duc Charles en 1469. Ayant épousé l'héritière de Loon et Heinsberg, il acquit Milten, Gangelt, et Vucht, échangés ensuite contre Diest, Sichem, et le Margraviat d'Anvers.

¹ Ce partage a duré jusqu'à la mort de Guillaume III en 1702.

² MS*.

milien; union qui, en dépit des entreprises de Louis XI, resserroit les liens des Pays-Bas avec l'Allemagne. En 1479 il gagna contre les François la journée de Guinegates¹. Ainsi, par la victoire aussi bien que par les combinaisons de la politique, il préludoit à ces longues luttes où plus tard les Nassau devoient contenir ou refouler la France dans de justes limites.

On rencontre partout des indices de la bienveillance et de la gratitude de Maximilien. A son départ pour l'Allemagne, en 1486, il lui donne une part considérable au Gouvernement. A son retour, Roi des Romains, il reste un jour à Bréda². Le Comte, défait, blessé, et pris par les François près de Béthune en 1487, est relâché en 1489³, pour une rançon énorme, dont le Roi aura payé une forte part. Engelbert ne tarda pas à lui rendre de nouveaux services. En 1490 il punit les habitants de Bruges des mauvais traitements qu'ils s'étoient permis envers Maximilien⁴. En

¹ « Ayant par son assurance retenu les gens de pied ensemble, restans les gens de cheval mis en route, au moyen de quoy furent arrestées les grandes conquestes du Roy Louis XI, ce qui assura depuis l'estat de Maximilien: » *Apol.* p. 387^b.

² « Excipiturque a Nassavii uxore lautissime » (*Pontus Heuterus, Rer. Austriac. II. 76, Lovanii, 1643 fol.*).

³ Par Phil. de Crevecoeur, moyennant 80000 francs.

⁴ Le Prince écrit dans son Apologie: « mon grand-oncle Engelbert fit entretenir l'accord aux habitans de Bruges, dont encores en demeurent aujourd'huy les marques illustres et de sa fidélité et de la gratitude des bourgeois: » *l.l.* Toutefois, après avoir énuméré les conditions sévères qu'il leur dicta, *P. Heuterus* ajoute: « Omitto majorem fere summam urbi ac agricolis extortam et in rem Nassavii numeratam, e qua certum est Palatium Nassavicum, quod hodie Bruxellae visitur amplissimum, pro majori parte fuisse constructum: » p. 108.

1492 il eut à remplir une fâcheuse mission. Charles VIII, Roi de France, avoit fait une double injure à l'Empereur, en renvoyant sa fille Marguerite, à laquelle il étoit fiancé, pour épouser Anne de Bretagne, promise à Maximilien. Engelbert ramena Marguerite; lui aussi avoit conclu ce mariage de Bretagne qui eût si admirablement complété le cercle dans lequel la Maison de Habsbourg, venant de tous côtés avoisiner la France, sembla bientôt vouloir la resserrer.

Maximilien ayant remis en 1493 les Pays-Bas à son fils l'Archiduc Philippe, devenu majeur, Engelbert servit ce dernier avec le même zèle. En 1496, il signe à Londres un traité de commerce; en 1498, à la mort de Charles VIII, il est envoyé à Paris; en 1501, Philippe, marié à l'héritière de Castille et se rendant en Espagne, lui confie des pouvoirs fort étendus¹. Il en jouit peu; et meurt à Bréda, en 1504, sans postérité. Il avoit consolidé la puissance de sa Maison; la Bourgogne et l'Autriche le comptèrent parmi leurs plus fermes soutiens; la France parmi ses plus redoutables antagonistes.

La vie de son frère JEAN V, né à Bréda en 1455, fut moins brillante, mais toutefois ne s'écoula pas dans un repos uniforme. En 1483 il se joignit à l'expédition de Maximilien contre le Duc de Clèves, terminée sans effusion de sang. En 1484 il fit, apparemment pour remplir

¹ Archidux praeficit Belgis Nassavium: » *P. Heut.*, *l.l.* p. 140.
« Les mérites et valeurs du Comte Engelbert furent si grands en
ce pais, qu'il fut Lieutenant-Général par tout le Pays-Bas: »
Apol., *l.l.*

un voeu, un voyage en Palestine. Il fut souvent mêlé aux affaires très-confuses de l'Allemagne, Maximilien lui témoignant beaucoup de considération et demandant parfois ses avis. En 1482 il épousa Eizabeth de Hesse-Catzenelenbogen, par qui la Maison de Nassau acquit une partie considérable de ce Comté.

Mort en 1516, il laissa deux fils; Henri le confident de Charles Quint; Guillaume, le réformateur du Pays de Nassau et le père du libérateur des Pays-Bas.

Le Comte HENRI¹, né à Siegen en 1483, fut élevé dans les Pays-Bas par son oncle Engelbert. Dès sa 16^e année il fut à la Cour de l'Archiduc Philippe, devint son ami, le suivit en 1501 en France, en Espagne; reçut en 1505 la Toison d'Or; puis, après la mort de Philippe, survenue en 1506, l'Empereur lui confia, conjointement avec Guillaume de Croy et Adrien d'Utrecht, l'éducation de l'Archiduc Charles son petit-fils, né en 1500. Maximilien le nomma en 1511 « Lieutenant et Capitaine-Général de

¹ Espérons que bientôt il y aura des matériaux pour écrire avec détail sa biographie. *Arnoldi* a publié une partie de sa Correspondance (*Hist. Denkw.* p. 186—226), tirée apparemment de nos Archives, bien qu'on ne semble point l'y avoir replacée; et *M. Mone* a donné, dans différents numéros de son Journal historique, plusieurs Lettres du Comte relatives à l'élection de Charles-Quint, trouvées par lui à Lille. Il ajoute: « viele haben ich freilich zurück lassen müssen: » *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*: VII. 1. p. 14. Peut-être *M. L. Ph. C. van den Bergh*, qui a visité la même ville en 1838, (voyez son *Verslag van historische nasporingen in Frankrijk gedaan*; Arnhem, 1839) nous donnera-t-il le reste.

» Brabant et Pays d'Outremeuse, Chef et conducteur général
» des gens de guerre ; en 1513 Chef et capitaine de l'armée¹. »

Charles, devenu majeur, envoya le Comte en France, en 1515, pour y requérir en mariage Renée, fille de Louis XII, négociation qui ne réussit point ; puis encore pour conclure avec le Roi un Traité et représenter l'Archiduc, en qualité de Comté d'Artois et de Flandre, à l'avènement de François I. — La même année Henri devint Gouverneur de Hollande, Zélande, et Frise².

Peu après, il détermina, par son influence, la nomination de Philippe de Bourgogne à l'Evêché d'Utrecht.

En 1517, au moment où, Roi de Castille par la mort de Ferdinand le Catholique, Charles se préparoit à partir pour l'Espagne, la Légion noire, ramassis de gens sans aveu, fit une invasion en Frise et en Hollande, à l'instigation du Duc de Gueldre. Le Comte Henri repoussa ces brigands³ : Charles, déjà prêt à mettre à la voile, lui envoya une Commission comme chef et capitaine général de l'armée, avec la Lettre autographe qui suit :

« Mons^r de Nassou, je vous envoie par ce porteur le
» mandement de Capitaine Général de la Gendarmerie de
» par deçà, et combien que je n'y met que deux mille
» Phil.⁴ par an de pension, si est ce que, quant vous séré

¹ MS*.

² Il y a une promesse de Charles, en cas que le Comte d'Egmont résigne ; une convention entre celui-ci et le Comte Henri ; enfin la Commission de l'Empereur (MS*).

³ « Wassenarius et Nassavius, subitario e Belgis collecto milite : »
P. Heut., l.l. p. 175.

⁴ Philippus.

» au chans¹, que vous aurés quiconque² moi³ pour tres-
» tement, comme on a accoustumé de bailler aux Capi-
» taines Généraux ou [tien⁴] qu'il sera avisé avec vous.
» Mons^r de Nassou, vous savés mes affaires [qui où] ils
» sont, et le tour que Mons^r de Geldre me fit; mais je
» vous prie que vous me serviés bien en ceste guerre. Car
» je suis délibéré de mestre le tout pour le tout, et ne
» vous soussiés⁵; car je ne vous lesseray en dangier et
» recognoisteray ancores mieulx les services que vous
» m'avez faict et que j'espère que vous me ferés encores.
» A tant fai fin, priant Dieu qu'Il vous donne quelque
» bonne fortune contre les ennemis. Escript à Middel-
» bourg, ce 12 de juillet de l'an VII et [dice]. Vostre bon
» mestre et cousin CHARLES.»

Arrivé en Espagne, Charles en donna immédiatement connoissance au Comte Henri, par une Lettre également autographe¹:

» M^r de Nassou. Il a pleut à Dieu me donner ci bon
» temps que suy arrivé en mes royaumes de par-deçà et
» ocy⁶ toute ma compagnie.

» M^r de Nassou, pour ce que vous cuydoie⁷ bien revoir
» devant mon partement, je ne vous rescrivis point et ocy⁶
» pour ce que le vous espérois dire de bouche.

» M^r de Nassou, je vous mercye du bon service que vous
» m'avez fet, lequel n'oublieray jamais, et vous assure et

¹ Les deux Lettres, très-bien conservées, se trouvent aux Archives.

¹ champ, camp. ² chaque. ³ mois. ⁴ tant(?). ⁵ inquiéter.

⁶ aussi. ⁷ pensois.

» promets que je le reconnoitray quelque jour et bien
» tost , car jesuy icy en lieu , là où je vous peulx bien ferre¹ ,
» et verrez que ne suy point ingrat et qu'il fest bon servir
» tienle² mestre.

» M^r de Nassou , pour ce que j'ay grand desir de savoir de
» vostre besoigne de Geldres , je vous prie que m'en rescri-
» viés ce que y avés fait , et vous prie que ayés toujours
» bon vouloir à me ferre³ service , comme je ne doute point
» que me ferés , et vous me trouverez toujours vostre bon
» mestre. Nous cuidions arriver à Saint-Anders à Biscaye , là
» où toute la compagnie nous attendroyt , mès nos pilotes
» nous ont un peu fourvoyés et nous a fallu prendre ce
» port , qui est au principauté de Asturias , là où n'avons
» trouvé guerres de gens ; et sommes tous arrivés , sauf le
» navire de mon escurie , là où étoit Montrigart et Henry
» de Bruxelles , deux vieux serviteurs dont suy bien mary
» les avoir perdu ; toutes fois nous ne savons de vrai si
» c'est [sti la⁴] ; car je ne fay que arriver et ne l'avons vu de
» tout le voyage , qui a duré XII jours , mes il a esté si beau
» qu'il n'est possible de plus. A tant fai fin , priant Dieu
» vous donner bonne vic et longue. Escript à Ville Viciosa ,
» ce 19 septembre , de la main de [sti⁴] qui a esté , est , et
» sera à jamais votre bon maistre et Cousin , CHARLES. »

L'Empereur Maximilien vint à mourir le 12 janvier 1519.
Le succès de la négociation en faveur de Charles fut l'ou-
vrage du Comte de Nassau. Comme Engelbert II^a a main-
« tenu l'Empereur Maximilien , employant ses biens , sa vie ,
» et son entendement pour le conserver¹ , » de même :

¹ *Apol.* p. 387^b.

² faire.

³ tel (?).

⁴ celui-là (?).

⁵ celui (?).

« personne ne peut nier que de son temps il n'y a eu Seigneur en ces Pays qui plus ait travaillé pour le service de l'Empereur Charles que le Comte Henri. » Mais c'est surtout par les négociations pour l'Empire que cet éloge fut bien mérité. Henri, par sa constance et son adresse, triompha de tous les obstacles¹. Il prépara la grandeur de Charles-Quint² et fit échouer les projets ambitieux de la France, lui suscitant une puissance rivale qui devoit un jour, auxiliaire des Provinces-Unies et guidée avec elles par la Maison de Nassau, maintenir en Europe l'équilibre politique.

En 1521 Charles, Empereur, envoya le Comte contre le Duc de Bouillon qui, soutenu par la France, lui avoit déclaré la guerre. Après plusieurs succès, Henri, réduit, par les maladies des soldats, à lever le siège de Mézières, défendue par Bayard, donna, en s'emparant de Tour-

¹ « C'est luy qui a mis la Couronne Impériale sur sa teste, ayant tellement poursuivy cest affaire, lorsque l'Empereur, pour son jeune âge et pour son absence, n'estoit capable de le poursuivre, qu'il persuada aux Electeurs de préférer l'Empereur au Roy de France: » *Apol.* p. 388. Les alliés du Comte prirent chaudement le parti de l'Autriche. « Le Conte de Conicstein m'advertit que luy, mon frère, et autres Contes de ceste ligue se sont trouvés vers aucuns Princes Electeurs, et leur ont dit ouvertement, par la bouche du dit de Connicstain, que s'ilz se jouent d'eslire le Roy de France à roy des Romains, que les dessus dits Contes, avec trente ou quarante telz qu'eulx, mettront le tout pour le tout, jusques à la dernière goutte de sang, pour l'empescher, à l'ayde de beaucoup d'autres qui n'entendent d'estre François pour leur singulier prouffit, » *Monc.* l. l., VII. 1. p. 125.

² « La Couronne Impériale a esté le pont qui par après a fait passage à l'Empereur pour tant de conquestes: » *Apol.*, l. l.

nai, une nouvelle preuve de sa valeur et de son habileté¹. Il paroît avoir aussi rendu de grands services au frère de l'Empereur, l'Archiduc Ferdinand : celui-ci en 1521 lui assure une pension annuelle de *f* 1000.

L'Empereur aimoit à l'avoir auprès de sa personne. De 1522 à 1526 le Comte est avec lui en Espagne. En 1530 il l'accompagne à la Diète, et reçoit de lui l'original de la Confession d'Augsbourg en Latin, pièce conservée longtemps dans les Archives de Bréda. En 1531 il fut créé Grand-Veneur du Brabant; en 1535 chargé d'assister au mariage du Comte Palatin avec Dorothée de Danemark, nièce de l'Empereur.

En 1536, les François ayant recommencé la guerre, l'Empereur lui confia son armée dans les Pays-Bas. Expédition de courte durée! Charles-Quint ayant été repoussé, le Comte dut se retirer aussi; toutefois, entré en Picardie, il avoit assiégé Péronne, et par son invasion rapide fait trembler Paris.

Il mourut en 1538 à Bréda, n'ayant qu'un fils, René, issu de sa seconde épouse.²

¹ Dans un Diplôme de 1523, Charles Quint s'exprime ainsi : « Comes H. de N., primarius et supremus Cubicularius et Consiliarius noster Longum³, ... Mouson, Douserium, et Tornacum summâ in bellicis rebus et peritiâ et virtute et strenuitate expugnavit: » *Arnoldi, Gesch.* III. 224.

² Il avoit été marié trois fois.

D'abord, en 1503, à Françoise de Savoie, fille du Comte de Vaux, décédée en 1511.

Puis, en 1515, à Claudine de Châlons-Orange. Ce n'étoit pas

³ Longwy (?).

GUILLAUME, né en 1487, succéda en 1516, par la mort

sans de bons motifs; savoir, écrit-il à son père, « om gehoïrsam »te zyn der Keis. Maj. ende ooc om te wille te zyn den Coninc van »Vrancryk, endesonderlingen' om myner eeren ende prouffsyts wille:» *Arnoldi, Hist. D.* p. 187. Le parti étoit brillant. Guillaume I. écrit: « Je confesse que la succession de Châlon et du Principauté »d'Orange a esté un grand accroissement à nostre Maison; si nous »en sommes obligez à quelqu'un, vrayement c'est au grand Roy »François... Quoiqu'il sçavoit ce que mon oncle avoit fait pour »son compétiteur, ne laissa de luy donner en mariage ceste Prin- »cesse, héritière présomptive de son frère le Prince Philibert:» *Apol.* p. 388. — Remarquons que Charles-Quint compta celui-ci parmi ses plus vaillants capitaines et que probablement il en fut redevable à l'influence du Comte de Nassau; car Philibert, dans le conflit entre la France et l'Autriche, devant craindre la confiscation de ses biens, soit en Provence, soit en Bourgogne, avoit longtemps hésité.

Trois ans après la mort de sa seconde épouse, le Comte se maria, en 1524, en Espagne, à Menzia de Mendoza, Marquise de Zenette, jeune, belle, et riche. Dans la pensée de Charles-Quint ce fut un mariage politique. Il prévoyoit qu'un Grand d'Espagne, en se mariant avec une aussi riche héritière, pourroit devenir trop puissant: Le Comte écrit lui-même: « I. M. sagte mir, wo sie einem »hern von Hispanien, der von seiner seiten her auch von den mächtig- »sten were, vermahelt sein werden, und derselbig Her ire gemahel »vielleicht darnach nit für I. M. in diesen iren Königreichen, wie die »nu zur Zeit steen, seyn, und mit samt seiner und seiner gemahel »freundschaften gegen I. M. etwas fürnemen oder handeln wult, das »der I. M. zu mechtig werden und solches I. M. zu grossen nachteil »gelangen möcht:» *Arnoldi, H. D.* p. 192. Il semble que le Comte se fit prier. « Nachdem mir I. M. für meinen langgethanen schweren »getrewen Dinst bissher nie keine sunderliche Gnade gegeben, das »sie mir deszhalb hie in Hispanien etwas und so vill gueter ausz gna- »den will geben, das ich auf dieselbigen der Jungfraw Ires widomps »versichern müge:» *I. I.* p. 195. L'Empereur lui accorda « des jara

¹ singulièrement, surtout (*Holl. voorals*).

de son père , à la partie Allemande des biens de la Maison de Nassau'.

Il ne consuma point sa vie, comme le Comte Henri, en de lointains voyages et de fréquentes expéditions militaires. Il quitta peu l'Allemagne. Il se prononça vivement, il est vrai, contre les intrigues des François', et, en 1521, il se trouva au siège de Mézières; mais, en général, il recherchoit les occasions d'être utile beaucoup plus que celles de remporter des succès éclatants. Il semble avoir sacrifié l'amour de la gloire au désir de se vouer exclusivement au bien-être de ses Etats. Il n'a pas été apprécié comme il auroit dû l'être. La gloire de son fils, en rejaillissant sur lui, a beaucoup trop

»am Renten fünf Cuenten nach Hispanischer Rechnung: » p. 200. Puis on se disputa sur le rang des Familles; les Espagnols vouloient donner la préséance à Zenette; le Comte jugeoit « das es dem »Hause Nassau etwas vercleinerung were und sein wurde: » p. 199. Il fut convenu qu'en Espagne Zenette auroit le pas, et en Allemagne Nassau. — Ce mariage, désagréable à la Noblesse Castillane, le fut spécialement au Duc d'Albe: « der Hertzog von Alva ist »mein widerparthey etwas gewest, darumb, das er sie für seinen »Enckel selbs gern gehabt hette: » p. 198. — Veuve de Henri, la Marquise, en 1539, se remaria à Ferdinand d'Arragon, fils du Roi de Naples. Peut-être le Comte eut-il à se plaindre de sa prodigalité: écrivant, en 1529, à son frère sur le choix d'une épouse, il observe, on diroit presque, avec un pénible retour sur lui-même; «das die »ein gut Hairatsgut mitbrachte; [waad] was sie ainem dickmals »zubringen, das vertzehren sie auch wol: » p. 211.

Le Comte avoit ajouté aux biens de sa Famille quelques endroits, Hooge en Lage Zwaluwe, Dongen, Heusden.

• M. *Arnoldi*, dans son Histoire, a donné une excellente biographie de ce Prince; III 1. p. 76—296.

• Voyez ci-dessus p. 63*.

éclipse ses propres mérites. Il est juste de rappeler qu'il tient un rang distingué entre les Princes les plus estimables de l'Allemagne et parmi les plus courageux témoins de la foi.

Il faut qu'on ait eu confiance en sa valeur et son habileté ; car, en 1532, on lui offrit un commandement supérieur dans les armées Impériales.

Il avoit à lutter contre l'exiguité de ses ressources. Le surnom de *Riche* lui fut donné mal à propos. Après de longues et vives disputes avec la Hesse, il acquit enfin une partie du Comté de Catzenellenbogen ; mais moyennant bien des fraix, et des sacrifices¹.

La principale affaire de sa vie fut l'introduction et le maintien de la Réforme². Il montra dans cette oeuvre beaucoup de courage, de fermeté, et de persévérance ; il y joignit la prudence et la modération doublement nécessaires à cause de sa position difficile. La petitesse de ses Etats lui rendoit le courroux de l'Empereur redoutable, et la résistance à ses ordres ou à ses désirs étoit pénible, son frère et plus tard son fils se trouvant à la Cour de Charles-Quint³.

¹ « Il a consumé en ceste poursuite son bien et son âge » (ci-après p. 12). La Lettre 51 fait voir que la succession du Comte ne fut rien moins que brillante, et un de ses fils écrit en 1564 : « maintenant enfin nous connoissons l'état de nos affaires mieux que personne n'a pu le savoir depuis cinquante ans et au delà » (p. 343).

² « Ensuiuant les exemples des bons Roys David, Josias, et autres, il a réformé les Eglises de ces Terres qu'il tenoit en Allemagne et les a répurgées des abus, selon la parolle de Dieu : » *Apol.* p. 386.

³ On a prétendu que le Comte Henri étoit partisan de la Réforme. « Aan het hoofd der regenten die het werk der Hervorming

Déjà en 1517, c'est-à-dire, lorsque la lumière du réveil Evangélique ne faisoit encore que poindre à l'horizon, le Comte s'opposa sérieusement au scandaleux trafic des indulgences. Il assista en 1521 à la Diète de Worms ; il n'aura pas entendu sans émotion la défense courageuse de Luther. Mais il semble surtout avoir reçu une impression salutaire et durable d'une visite que le jeune Duc Jean-Frédéric de Saxe lui fit en 1526 à Dillenbourg'.

»begunstigen stend Hendrik van Nassau... Verbazend groot was de »invloed van dezen voortreffelijken Vorst op het werk der Hervor- »ming in de Nederlanden:» *Ypse en Dermout, Gesch. der Neder- »landsche Hervormde Kerk*, I. 67. Cette assertion ne repose sur aucun fondement solide. Le Comte, quoique déplorant peut-être la corruption du Clergé, étoit fort loin de faire cause commune avec les adhérents de Luther. Au contraire, il combattoit avec zèle les ennemis du Pape. Il n'épargna pas les insinuations et les instances pour détacher son frère du parti Protestant. A l'occasion d'un projet de mariage, il lui écrit, en 1529: « die von Saxon ist mir etwas zu- »wider, ausz dem das ich nit zweifel E. L. sei Ires tails unsers alten »christlichen loblichen Glaubens und wesens, und so weisz E. L. »wie es deszhalb in Sachsen stet. Und solt nu zweierlei Glauben »in einem Hause sein, so kan E. L. wol ermessen wie sich das »zusamen schicken wurde, das mich besser vermieden dünkt. Und »so hets mit denen von Wirtemberg, sorg ich, deszhalb auch vast »dieselbe Gelegenheit:» *Arnoldi, Hist. D.* p. 210. Il y a aux Archives une Lettre Papale du 4 mars 1531, permettant au Comte et à son épouse de faire gras les jours défendus († MS.). — *Arnoldi* dit avec raison: « Es ist ganz ungezweifelt dasz Heinrich, eine ifriger »Anhanger Carls und der Religion, in der er erzogen war, keine »Gelegenheit unbenützt liesz den Grafen Wilhelm ebenfalls bei »derselben zu erhalten:» *Gesch. III.* p. 166.

' Le 16 mai le Duc lui écrit: « Nachdem ich euch auch zu »Tillenberg zugesaget ettliche Lutterische Bücher zu schicken, so »thue ich euch der so fyl ich ir hah in disser eile bekommen

En 1530 il se rendit à la Diète d'Augsbourg. L'Empereur le chargea de détacher l'Electeur de Saxe du parti Evangélique. Ignoroit-on ses croyances, ou bien vouloit-on dissimuler, espérant peut-être, par cette marque de confiance, le faire revenir de son penchant vers la Réforme? En ce cas on fut désappointé: au lieu de ramener les autres au Papisme, il se décida bientôt à embrasser ouvertement la Confession d'Augsbourg.

A son retour il introduisit à Dillenbourg et à Siegen des pasteurs Evangéliques. Successivement il abolit la

»mügen, überschicken, und hoff ich wil damit eynen gutten
 »Christen aus euch machen mit Götlicher Hülff: » l. l. p. 167. — Il
 semble y avoir eu également plus tard entre lui et le Comte des
 rapports assez intimes. Dans les papiers de celui-ci nous trouvons
 la lettre suivante de Luther adressée au Duc et relative à Mélanch-
 thon: « Ich bitte gantz undertheniglich E. L. wolten *Magistro*
 »*Philippo* im nahmen Gottes erlauben in Franckreich zu ziehen.
 »Zu solcher bith bewegen mich der ehrlichen frommen leut
 »klegliche schrifft, so dem feur kaum entgangen sindt, undt,
 »auff *M. Philippi* zukunft, den König mit allem vleisz dahin
 »bracht das des mordens undt brennens ein endt worden ist. Solt
 »nun den guten leuten ihr trost feilen', möchten die bluthunde
 »ursachen gewinn die sachen mehr zu verhithern undt mit brennen
 »undt würgen weither fahren, das ich acht *M. Ph.* kan fast nit
 »wol mit guthem gewissen sie in solchen nöthen lassen . . . Wer
 »weisz was Gott thun will, welchs gedancken seindt ja alzeit
 »höher undt besser dan die unsern.... Unser gebet ist ohn das E.
 »Chf. G. für Goth teglich erbothen, darzu auch in vleyszigen
 »werck; Derselbig stercke und leite E. Chf. G. mit Seinem heiligen
 »Geiste zu seinem gnedigen guthen willen, Amen. Dinstags nach
 »Assumpt. 1535. E. Chf. G. undertheniger MART. LUTHER. »
 († M.S.)

¹ fehlen.

Messe et les autres cérémonies contraires à la Parole de de Dieu. — En 1536 il prit part à la Ligue de Smalcalde. C'étoit une détermination hardie pour un Prince auquel la prudence humaine devoit conseiller tout au moins une stricte neutralité.

La violence n'est pas ce qui ébranle le plus aisément la foi. Souvent on y résiste, tandis que l'on tombe bientôt dans le piège tendu à l'ambition et à la cupidité. Les séductions de ce genre ne furent point épargnées au Comte; d'autant plus dangereuses que, sans exiger de rétractation formelle, on essayoit de le gagner d'une manière indirecte.

En 1531, la Maison d'Autriche, ayant pris possession du Würtemberg, lui en offrit le Stadhoudérat. Son frère lui conseilla d'accepter ce poste important, dont il pourroit tirer honneur et profit¹; mais Guillaume ne se laissa point amorcer par ces avantages, ne voulant, en aucune façon, prendre part à des actes nuisibles à la cause Evangélique.

En 1532 on voulut le nommer général de l'armée impériale. Refus pour les mêmes motifs.

En 1533 on tâcha de lui faire accepter la Toison d'Or. Les Chevaliers juroient le maintien de la Religion Catholique Romaine². Le Roi Ferdinand invita le Comte à venir recevoir les insignes; il s'excusa sur l'impossibilité d'observer fidèlement les Statuts.

Le Comte avoit extrêmement à coeur l'affaire de Catze-

¹ Il refusa, « wie es scheint, aus Rücksichten auf Religion: » *Ann., Hist. D.* p. 215.

² Voyez ci-après p. 111.

nellenbogen. En 1546 la guerre ayant éclaté entre les Protestants et Charles-Quint, celui-ci désiroit que Guillaume, attaquant le Landgrave de Hesse, son voisin, s'emparât de ce Comté. Conformément aux intentions de l'Empereur, la Gouvernante des Pays-Bas, Granvelle, le Comte de Buren, soufflant volontiers la discorde entre les partisans de la Réforme, l'excitoient à profiter de cette occasion unique pour faire valoir ses droits si longtemps méconnus¹. Guillaume avoit trop de noblesse dans le caractère pour écraser un antagoniste abattu. Il fut inébranlable. Ne se joignant pas aux Protestants, soit par suite de ses différends avec le Landgrave qui même avoit paru le repousser; soit à cause de ses rapports avec l'Empereur, soit aussi parce que l'opposition lui sembloit outrepasser les justes limites, il ne voulut, ni spéculer sur les embarras de son adversaire, ni surtout nuire, même indirectement, à la Réforme². Et lorsqu'en 1547 il fut obligé, en janvier, de se rendre à Ulm vers l'Empereur, d'y séjourner un mois, et de promettre

¹ Le Landgrave de Hesse lui-même ne doutoit pas que son antagoniste ne saisisse une proie facile; il écrit, sous un nom supposé, au réformateur Bucer: « dartzu helffen auch die fromen Graven inn der Wetteraw, und sonderlich ewer Christlicher schuler Grave Wilhelm von Nassau, von welchem man auch sagt, er und andere wolten den Landgraven übertziehen » (*von Rommel, Philipp d. Gr. III. p. 227*).

² Dans une Instruction au Comte de Stolberg il écrit: « E. L. » will ich auch zu bedenken geben, dasz mich das allerhöchst dünkt, da es das Gemein antreffen solt, da Gott vor sey, und ich mich itzo also erpietten thet, wie ich mich alsdenn gegen Gott und den Menschen zu verantworten hett, da ich lieber alles das ich uff Erden hab verlieren wolt: » *Arn., Gesch. III. 1. 125*.

600 chevaux , il parvint , sous divers pretextes , à différer l'exécution de cet engagement jusqu'à la paix.

S'il dût se soumettre à l'*Interim* fait en 1548 , il adoucit, autant que possible , ce que les dispositions de cet acte avoient de fâcheux. A cette époque Granvelle le sollicita , avec de magnifiques promesses , de retourner au Catholicisme¹. Il y perdit sa peine : le Comte , après avoir affronté tant de périls et résisté à des tentations si diverses , n'étoit pas disposé à renier sa foi.

Il mourut en 1559. Avoir été le père du Prince d'Orange , n'est pas son titre unique au souvenir de la postérité.

Les Lettres de sa seconde épouse, la Comtesse Julienne²,

¹ Le 29 mars 1551 un Conseiller du Comte écrit : « ex quodam magno et fide digno viro audiui Dominum Atrebatensem cum domino nostro Comite de mutandâ religione, ubi nunc iudicatum consecutus fuerit, acriter egisse, eumque satis constanter respondisse : » *Arn.* III. 1. p. 197. — « Er ist ein Evangelischer Her gewesen bisz in seinen todt, » écrit le Landgrave de Hesse (v. *Rommel, Ph. d. Gr.*, III. p. 321).

² Fille de Botho Comte de Stolberg, née le 27 févr. 1506. Elle avoit cinq soeurs et huit frères. L'un d'eux , le Comte Louis de Königstein, né en 1505, mort en 1574, marié à une Comtesse de Wied, étoit Protestant zélé (*Apol.* 386b, II. 498). Julienne étoit veuve de Philippe Comte de Hanau, né en 1501, mort le 28 mars 1529. Elle en avoit cinq enfants; Catherine, Comtesse de Wied, Reinhard, Philippe, Reinhard le jeune, et Julienne. — Le mariage de Guillaume eut lieu le 20 septembre 1531. La dot fut de f 8000, auxquels le Comte de Königstein, son oncle maternel, en ajouta f 7000. — La première épouse de Guillaume, de 1505 à 1529, fut Walpurg, fille du Comte Jean d'Egmont. Il en eut Madelaine née en 1522, mariée en 1538 au Comte Herman de Nuenar né en 1514, mort en décembre 1578; personnage, à ce qu'il paroît, lâche (III. p.

qui lui donna douze enfants, attestent que les fils de cette pieuse mère pouvoient s'écrier, comme David : « Seigneur, » tournetoï vers moi et aie pitié de moi; donne la force à » ton serviteur, et délivre le fils de la servante'. » — Il est » écrit : Je fais miséricorde en mille générations à ceux qui » m'aiment et qui gardent mes commandements, » et l'on ne sauroit, en se rappelant la piété des parents du Prince et les destinées de leur Famille, ne pas être frappé encore de la fidélité de l'Eternel.

RENÉ fils unique du Comte Henri, né en 1518, devint en 1530 Prince d'Orange, d'après le testament de son oncle maternel, Philibert.

Ici nous pourrions entrer dans de nombreux détails sur la Maison d'ORANGE et citer ou extraire les Chartes et autres Documents de nos Archives. Nous préférons renvoyer à l'Ouvrage de *de la Pise*¹.

La Principauté d'Orange avoit appartenu successivement, et sans relever d'aucun Suzerain², à trois Maisons; Orange, Baux, et Châlons. — Celle de Châ-

15), colère (L. 103; ci-après, p. 366), qui fit le malheur de son épouse (p. 173) et se dit très-affligé de sa mort (en 1567 : III. 118).

Le veuvage du Comte Guillaume lui fut bientôt à charge. Une Lettre de son frère, où celui-ci passe en revue les Princesses de Lorraine, de Wurtemberg, et de Saxe, est du 14 octobre 1529.

¹ Ps. 86, v. 16.

² *Tableau de l'Histoire des Princes et Principauté d'Orange*, La Haye 1640. folio.

³ Le Prince d'Orange dit : « das Fürstenthumb ist mein aigen » frey gut... Die jurisdiction gehoert mir als dem Landfürsten und » Oberherrn allein und suuset niemandt zu : » ci-après, p. 232. p. 391. II. 48.

lons , très-puissante dans les deux Bourgognes¹ , y parvint par mariage en 1393. Elle donna cinq Princes ; Jean I, Louis le Bon , qui régna durant 44 années , et Guillaume VIII ; puis Jean II , de 1475 à 1502 , mêlé aux guerres entre la France et la Bourgogne , et le plus souvent , ainsi que ses prédécesseurs , ennemi de la France ; enfin son fils le Prince Philibert , frère de la Comtesse Claudine de Nassau. Celui-ci , né en 1502 , fut à 24 ans , par la mort du Connétable de Bourbon , généralissime de l'Empereur en Italie ; il conclut le Traité avec le Pape. Mais il périt en 1530 , « faisant contre les Florentins , plustot « debvoir de soldat que de capitaine². »

A la mort de son père , en 1538 , René étoit donc un personnage très-considérable. Aussi Charles-Quint , en 1540 , lui donna le Gouvernement de la Hollande , Zélande , Utrecht , et Frise. La même année il épousa Anne fille d'Antoine Duc de Lorraine , née en 1522. — Digne fils d'un capitaine auquel l'Empereur étoit redevable d'une bonne partie de ses succès , il ne trompa point la confiance que celui-ci lui témoignoit déjà. En 1542 , surpris près d'Anvers par les troupes du Duc de Clèves sous les ordres de Martin van Rossum , célèbre par sa bravoure et son audace , il répara promptement cet échec ; encore la même année il remporta des avantages considérables dans le Luxembourg. En 1543 , Général de l'armée contre la Gueldre , il força le Duc de Clèves à se désister de ses prétentions sur ce pays , dont il devint Gouverneur³.

¹ V. 89.

² *De la Pise.*

³ Par Commission du 20 septembre (*MS.).

En 1544, accompagnant l'Empereur dans son expédition contre Paris, il fut blessé mortellement devant St. Dizier et mourut le 21 juillet : « Prince valeureux qui avoit fait » tant de services à l'Empereur: ayant par la force des » armes non seulement réparé le dommage d'une bataille » perdue, mais aussi luy ayant reconquis le Duché de » Gueldre, et par après venu iceluy mesmes mourir aux » pieds de l'Empereur et pour son service¹. »

N'ayant pas d'enfant légitime², il institua, par Testament du 20 juin³, Guillaume, son cousin germain, son héritier.

Ainsi périrent, à 28 et 26 ans, Philibert et René, jeunes héros qui sembloient destinés à marquer sur la scène du monde, et qui, dans les desseins de la Providence, ne firent que préparer les voies à un enfant de onze ans, sur lequel désormais se concentrèrent les souvenirs et les espérances des Maisons d'Orange et de Nassau.

¹ *Apol.* p. 388.

² Un fils naturel, Palamède (II. 109).

³ Cet acte fut confirmé par Charles-Quint au camp de St. Dizier, le 14 juillet († MS.).

CHAPITRE III.

SITUATION RELIGIEUSE ET POLITIQUE.

Le titre de cette partie de nos Prolégomènes fera nécessairement pressentir que nous ne pouvons qu'effleurer un sujet si vaste. Nous exposerons d'abord quelle étoit, quand le Moyen Age fit place à l'Histoire Moderne, la nature des Gouvernements ; ensuite quel fut le principe et que'le a été l'influence de la Réforme ; à quoi nous ajouterons, dans une troisième Section, pour l'intelligence des commencements de notre Recueil, quelques remarques sur la position des différents Etats à cette époque.

§ I.

Nature des Gouvernements.

Assez généralement on a prétendu que les Monarchies de l'Europe au seizième siècle étoient des Républiques dégénérées.

Cette opinion, entièrement fausse, à notre avis, étant celle de la plupart des historiographes, des littérateurs, des philosophes politiques, et des politiques philosophes, il est urgent de montrer que leur accord apparent se résout et se dissipe en une foule d'assertions diverses ; qu'au lieu d'unité de vues, il y a variété et contradiction, et qu'à vrai dire, ils ne se réunissent que pour proclamer, comme axiômes politiques, les bévues les plus énormes.

En effet les écrivains qui ne voyent à l'entrée du Moyen Age que des Etats populaires avec un Chef électif, dès

qu'ils en viennent à exposer leur système, soutiennent avec ardeur et opiniâtreté des thèses diamétralement opposées.

C'est ce qu'a remarqué M. Guizot lorsqu'il écrit, à l'égard des temps où chacun a nécessairement placé les bases de son édifice: « L'époque du 5^e au 10^e siècle s'est » prêtée à toutes les vicissitudes de la société, à tous les » besoins de l'esprit de parti, à toutes les hypothèses de » la science... Elle a été complètement et diversement » méconnue¹ : » Se condamnant, se réfutant, s'entredétruisant, comme autrefois les soldats de Cadmus, nos adversaires nous épargnent presque, par cette espèce de suicide collectif, la peine de les combattre.

En outre, la variété de leurs hypothèses correspond à leurs préjugés de caste ou de secte, et se ressent des opinions et des principes dominants de leur époque. « Les vicissitudes, » dit encore M. Guizot, « de l'opinion savante, » lisez à demi-savante, « ont toujours correspondu aux vicissitudes politiques de la société même² : » Cette conformité remarquable n'est assurément pas un indice d'un jugement impartial.

Enfin leur adhésion unanime à la supposition d'une démocratie royale, aboutissant à une usurpation monarchique, repose sur des données fausses et en outre par fois ridicules. Les trois exemples suivants peuvent faire juger du reste.

On affirme l'existence presque non-interrompue d'Assemblées nationales, décidant avec le Roi les affaires de l'Etat; des Champs de Mars ou de Mai législatifs³; tandis

¹ *Essais sur l'Histoire de France*, p. 349.

² *Ibid.* p. 346.

³ Louis XVIII lui-même a jugé devoir en faire mention hono-

qu'il n'y a rien, nous ne disons pas de moins avéré, mais de plus positivement faux.

On soutient avec opiniâtreté que la Monarchie étoit élective; tandis qu'il est indubitable que, dès qu'elle eut acquis de la fixité, la Couronne fut considérée comme héréditaire et patrimoniale, et les Etats partagés, comme un commun héritage, entre les Princes du Sang.

On répète à satiété que le Roi et la Nation se partageoient le pouvoir législatif, et, pour preuve, on s'appuie sur un Capitulaire de Charles le Chauve qui n'a aucun rapport à l'objet auquel on le rattache¹.

nable dans le Préambule de la Charte. Qui croiroit, en lisant ce qu'on a débité à cet égard, que, parmi les Annalistes de la première race, il n'y en a qu'un, Grégoire de Tours, qui fasse mention d'un Champ pareil; qu'il en parle une seule fois, et que, dans ce passage unique, il s'agit d'une revue simplement militaire, sans le moindre rapport à des loix ou à des délibérations communes; « phalanx ostensa suorum armorum nitorem. » Qui croiroit que dans la Collection de Formules par le moine Marculfe, où se trouvent les protocoles des procédures même les moins intéressantes, il n'y en a pas une qui se rapporte, de près ou de loin, à la tenue de l'Assemblée générale de la Nation. Qui croiroit enfin que, ni sous la première, ni sous la seconde race, il n'y eut de réunions générales, si ce n'est les Plais Royaux; c'est à-dire le Conseil du Monarque, auquel n'assistoient que ceux qu'il vouloit bien y admettre, et où, sans être lié par des avis, même unanimes, il décidait à volonté.

¹ Il y est dit: « Lex fit consensu populi et constitutione Regis. » La simple lecture de l'acte en son entier fait voir qu'il ne s'agit nullement d'une loi générale; mais, selon le contexte et la signification usuelle des termes *populus* et *legem facere*, uniquement de l'instruction d'un procès d'après le témoignage des habitants, de la population, d'une Cité. La chose est prouvée jusqu'à l'évidence par Moreau, *Discours sur l'Histoire de France* (Paris, 1789), IV. p. 283—301.

Les écrivains les plus illustres sont tombés dans mille erreurs de ce genre. Il est bon d'en faire la remarque, afin de n'être pas entraîné par l'influence de leur renommée.

Durant une longue suite d'années nulle autorité, en histoire et en politique, ne fut plus imposante que celle de MONTESQUIEU. La parole du maître (*ipse dixit!*) ne souffroit pas de contradiction. Sans discuter ici la valeur de ses conceptions sociales et législatives, nous le récusons comme autorité historique. Moreau observe spirituellement : « il a trop plané au dessus de tous les Gouvernemens de l'Univers ; il les voit de trop loin , et , pour » défricher les premiers siècles de notre Histoire , il faut » ramper à travers des broussailles¹. » De même M. Guizot , ayant spécialement en vue *l'Esprit des Loix* , écrit : « Un grand nombre d'écrivains , et des plus érudits , sur- » tout dans les deux derniers siècles , sont souvent tom- » bés dans cette erreur de prendre les documens et les » témoignages historiques pêle-mêle , sans critique , sans » en examiner l'authenticité , sans en bien établir la date » et la valeur... Delà néanmoins dépend toute la valeur » des résultats². »

M. DE MABLY³ , « proximus , sed longo proximus inter-

¹ I. I. V. p. 265.

² *Histoire de la Civilisation en France* (Brux. 1835), IV. p. 243.

³ *Observations sur l'Histoire de France*. — Sur les bévues des historiens de la France, même les plus renommés, il y a des remarques frappantes dans les *Lettres de M. Thierry* (Paris, 1827). Il a raison de dire : « sans une vue ferme des premiers temps de notre histoire, il est impossible de bien juger les événements postérieurs : » p. 38.

« vallo, » a eu, de son temps, un grand nombre d'admirateurs. A une époque où l'on dédaignoit la science modeste, une manière tranchée et hautaine d'exprimer des idées jusqu'alors inouïes sembloit un gage de pénétration et un signe de talent. Nous nous bornons à transcrire l'opinion de M^r de Châteaubriand, pas trop exigeant, croyons nous, quant à la profondeur des recherches : « Ses observations » dit-il, « sont écrites d'un ton d'arrogance et de fatuité ;... » il a le désir de dire des choses immenses en quelques « mots brefs ; il y a peu de mots en effet et encore moins « de choses' ». »

Nous professons une haute admiration pour le rare génie de M^{me} DE STAËL ; mais elle est un exemple de plus qu'en histoire le génie, sans de fortes études, est un don dangereux. On n'en bâtit que plus aisément des systèmes qui pèchent par la base. Parcourez, dans les *Considérations sur la Révolution*, le chapitre sur l'Histoire de la France. Elle y cite avec approbation le passage d'un auteur renommé, M. de Boulainvilliers : « les Français étaient des peuples libres qui se choisissaient des Chefs sous le nom de rois, pour exécuter des loix qu'eux mêmes avaient établies. » Elle ne craint pas d'affirmer « qu'il ne reste aucune Ordonnance des deux premières races de la monarchie qui ne soit caractérisée du consentement des assemblées générales des Champs de mars ou de mai. » Elle déclare, sans aucun scrupule, que « les Rois de France, depuis Saint-Louis jusqu'à Louis XI, ne se sont point arrogé le droit de faire des loix sans le consentement des Etats-Généraux. » En histoire cette femme illus-

¹ *Etudes Histor.*, I. 61.

tre, malgré son indépendance d'esprit et de caractère, a été l'esclave des préjugés de son temps.

La plupart des écrivains influents à une époque encore plus récente répètent, avec un redoublement de hardiesse, les assertions de leurs devanciers. M^r MIGNET, par exemple, dans les premières pages de son *Histoire de la Révolution Française*, donne à plein dans les erreurs accréditées. Avec la concision et la netteté de style qui le distinguent, il a l'art de réunir un très-grand nombre d'assertions antihistoriques dans un très-petit nombre de lignes; son résumé de Droit Public est véritablement la quintessence des préjugés traditionnels. Il s'exprime ainsi : « Sous les premières races la Couronne était élective, la nation était souveraine, et le roi n'était qu'un simple chef militaire, dépendant des délibérations communes, sur les décisions à porter et les entreprises à faire. La nation élisait son chef; elle exerçait le pouvoir législatif dans les Champs de Mars, sous la présidence du roi, et le pouvoir judiciaire dans les plaids sous la direction d'un de ses officiers¹. » On voit que cet écrivain n'est pas homme à biaiser et que, en ce qui regarde les commencements de la Monarchie Française, il a toute la hardiesse requise pour réformer l'histoire, disons mieux, pour mettre l'histoire à la réforme.

Ici encore M. DE CHATEAUBRIAND doit être nommé. Peu d'auteurs ont eu autant de crédit sur cette classe nombreuse de lecteurs auquel le travail de la réflexion répugne; aucun peut-être n'est, à un tel degré, à la fois superficiel et positif. Il se débarrasse fort lestement des problèmes les

¹ I. p. 4. 19.

plus difficiles. Jamais il ne doute, toujours il affirme. Il dit, par ex. : « Le chef du gouvernement était *électif* sous » les deux premières races...; des Conseils *décidaient* les » affaires avec le Roi'.... L'élection du Maire du Palais » appartenait à la nation tout aussi bien que l'élection du » roi, » et, pour prouver cette double erreur, il cite un passage de Tacite relatif aux Germains vivant encore dans leurs antiques forêts² : Il parle de « liberté politique carlo- » vingienne, » et prétend qu'au 8^e et 9^e siècle existoient déjà les Etats « tels qu'ils reparurent sous Philippe le » Bel³. » Lui aussi copie d'anciennes erreurs ; mais, par un bon nombre de suppositions hasardées, et surtout par les vives couleurs de l'imagination et du style, il leur prête du relief, et leur donne une apparence de nouveauté.

En regard de cette diversité d'opinions manifestées par les écrivains qui, recherchant les élégances du style et les beautés de la forme, désirant faire sensation dans le monde politique, n'eurent garde de descendre fort avant dans les profondeurs de la science, nous placerons le jugement constant et unanime des savants véritablement érudits et consciencieux, qui, peu occupés du présent, se vouèrent presque exclusivement à la méditation des siècles écoulés. M. de Châteaubriand a parfaitement raison, plus même qu'il ne croit ou ne désire, en disant : « Il n'y a pas

¹ III. p. 213.

² « Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt. »

³ III. p. 269.

« de frère lai, déterrant dans un obituaire le diplôme
« poudreux que lui indiquait Don Bouquet ou Don Mabil-
« lon, qui ne fût mille fois plus instruit que la plupart de
« ceux qui s'avisent aujourd'hui, comme moi, d'écrire
« sur l'histoire' ». » Pour connoître un pays, le simple témoi-
gnage d'un habitant est préférable aux descriptions pom-
peuses de cent hommes, d'esprit et de talent sans doute,
mais qui donnent, par oui-dire et suppositions, leurs im-
pressions de voyage sur une contrée où ils ne mirent
jamais le pied. De même il est bon d'ajouter plus de
crédit à un seul de ces Bénédictins ou autres, ornements
de la France érudite, au plus obscur des infatigables
travailleurs qui passèrent leur vie au milieu des diplômes
et des chartes, qu'à tous ces écrivains brillants qui, sans
avoir jamais sérieusement consulté les sources, mettent
les intérêts de l'histoire au second rang et visent, en pre-
mier lieu, à la renommée littéraire ou au pouvoir politique.
En effet, tandis que ceux-ci, à la lumière vacillante de
quelques recherches vagues et incomplètes, s'égarent par
mille sentiers, en courant après le feu follet d'une hypo-
thèse, ceux-là, véritables contemporains du Moyen Age
par leurs travaux et leurs veilles, marchent tous ensemble
dans la même direction et se rencontrent au moins sur les
principaux traits et les linéaments distinctifs de chaque
époque. Les grandes questions que l'opinion dominante
tranche souvent avec une admirable naïveté, sont depuis
longtemps décidées par eux, dans un sens diamétralement
opposé, et ces prétendus Gouvernements républicains
placés en tête du Moyen Age n'existoient, à leur avis,

' I. I. I. p. 30.

que dans le cerveau des rêveurs philosophico-politiques¹.

Si les Gouvernements, tels que l'Europe Moderne au seizième siècle nous les offre, n'ont pas été populaires et électifs à leur origine, de quelle autre manière ont-ils donc été formés ?

On ne s'attendra pas ici à une réponse détaillée à cette question. Nous ne pouvons que donner le résumé de ce qui eut lieu en France, faisant remarquer que, dans le développement de sa Constitution historique, il y a eu longtemps identité, plus longtemps encore analogie, entre ses destinées et celles des pays voisins. Et comme il est impossible de conduire le lecteur aux sources mêmes à moins de donner à une remarque faite en passant l'extension d'un volume, nous ferons appel au témoignage de deux écrivains, auxquels, pour la science des faits, aucun de ceux que nous venons de citer, ne sauroit être comparé ; à MOREAU dans ses *Discours* et à M. GUIZOT dans ses *Essais sur l'Histoire de France*. Le premier, historiographe de France du temps de Louis XVI, s'oc-

¹ Aucun d'eux ne prétendra, par ex., que le Royaume de France ait été électif sous la 1^{re} race. Du Tillet, Fauchet, Bignon, les Bollandistes, le Cointe, Adr. de Valois, toutes ces lumières de la France avant la Révolution, ont fait voir le contraire, et surtout M. de Foncemagne, dans une Dissertation spéciale, insérée aux *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (T. VI. et VIII) et où la chose a été prouvée jusqu'à l'évidence. (Ik verbeelde mij dat die verhandeling de zaak tot een betoog gebracht heeft, ten minste voor dezulken die niet willens blind zijn, of door sterke vooroordeelen beneveld : *Kluit, Hist. der Holl. Staatsreg.* V. 119.) Aucun aussi ne prétendra assimiler aux Etats du 13^e et 14^e siècle les Plaids de Charlemagne ou les revues militaires des Mérovingiens.

cupoit, sous la protection du Gouvernement, de former une Collection générale des documents authentiques; dirigeant tous les efforts, il savoit en mettre à profit les résultats pour ses propres études et dans la composition de ses écrits¹. Quant à M. Guizot, nous n'oserions affirmer que, ramené chaque fois dans la sphère des intérêts du moment, il ait eu assez de loisir pour fouiller, à la manière des Bénédictins, dans les Archives et dans les vieilles Chroniques; nous avons avoué déjà qu'il a transporté par fois les souvenirs de son époque dans les événements des siècles passés et que ses espérances en ont coloré souvent le récit: toutefois il pénètre fort avant dans l'esprit du Moyen Age, et ne dédaigne pas les traditions de la science historique, pour mettre de vaines hypothèses à la place. On ne niera point sans doute qu'il surpasse de beaucoup la plupart de ses compatriotes par le travail de ses recherches, par la profondeur de ses vues, et par la rectitude de ses jugements.

¹ « L'organisation du travail, » écrit M. Champollion-Figeac, « étoit sagement centralisée dans ses mains. » Position unique pour l'historien: voici ce qu'il en dit lui-même. « Plus à portée que personne de profiter des lumières de ces Savans, j'assiste à leurs conférences, et intéressé à tirer d'eux toutes les connoissances qui me manquent, je parcours tous ces documents, je les distribue, je les classe, je profite des notes dont ils les enrichissent » (T. X. p. XLIII). Et Kluit, dont le jugement met, croyons nous, quelque poids dans la balance, atteste à l'égard de ses *Discours*: « Ad veras origines, progressus, ac pristinum regni ac populi Gallici per varias Epochas statum, et ad diversa publici Regiminis fata recte intelligenda, plus, me judice, conferunt quam sexcenti alii qui nostris diebus in lucem protruduntur in Galliâ libri ac libelli: » *Hist. Federum*, p. XIV.

Gardons nous d'abord de chercher sous la première race, au milieu des désordres et des brigandages, conséquences inévitables de la corruption des Gaulois et de la barbarie des Germains, une Monarchie bien organisée; et toutefois ne perdons pas de vue, à travers cet assemblage confus d'éléments en fermentation, la tendance monarchique se faisant jour et prévalant, par les nécessités de la guerre, par les souvenirs des Césars, et par l'acquisition des domaines royaux. Pas d'assemblées populaires, pas de Princes électifs, pas de séparation des pouvoirs; la Royauté est une propriété de puissance, est transmissible, est un véritable patrimoine: « un pouvoir personnel, non un pouvoir public; une force en présence d'autres forces, non une magistrature au milieu de la société' ». »

L'avènement de la seconde race ne change rien à cet état de choses; bien au contraire, la nécessité de maintenir le pouvoir royal contre les usurpations des grands fut le principe de la révolution¹. Les Maires du Palais sauvent la Monarchie défailante, en se mettant à la place du Souverain. Ici encore, dans ce retour au principe monarchique, il n'est question, ni « d'un peuple qui se gouverne lui-même en vertu d'institutions nationales, ni d'une aristocratie forte et constituée qui partage avec un Monarque le pouvoir Souverain¹. » — Charlemagne sur-

Guizot, Essais, p. 305.

¹ « Le pouvoir ne fut que déplacé, il ne fut point dénaturé: » *Moreau, T. XI. Avert. x.*

² *Guizot, l. I. p. 335. Moreau, réfutant l'opinion de Mably que Charlemagne ne fut que le premier Magistrat de la Nation, chargé de publier et d'exécuter les loix d'une immense Démocratie, consacre*

vient ; singulier Chef d'une république : « il est le centre » et l'âme de toutes choses ;... en lui résident la volonté » et l'impulsion ; c'est de lui que tout émane pour venir à lui' : »

La Couronne est héréditaire et le génie est personnel. Charlemagne ne le transmet point à ses descendants. Dès lors, plus l'Empire avoit étendu ses limites, plus sa dissolution fut inévitable. Elle eut lieu par la nature des institutions même et par le développement de leurs germes vicieux. Les offices, c'est à dire, les hautes Magistratures, devinrent inamovibles ; les bénéfices, c'est à dire, les terres dont le Monarque avoit cédé l'usufruit, furent conférés à vie ; de là vers l'hérédité, et de l'hérédité à l'indépendance, il n'y eut qu'un pas. Le Roi fut dépouillé par le Clergé et la Noblesse. Les Grands traitèrent bientôt avec lui d'égal à égal ; s'interposèrent entre le Souverain et le corps de la nation ; et, n'étant plus sujets que de nom, se mettant au dessus des loix constitutives de l'Etat, rendirent leur protection nécessaire à tous ceux qui, après l'affoiblissement du pouvoir central, ne pouvant se défendre eux-mêmes, avoient besoin d'un appui. Il n'y a pas de confusion si affreuse qui ne tende à se régulariser. La société monarchique fut remplacée par une hiérarchie basée sur des pactes individuels. Le Souverain, quelque

deux volumes (VII et VIII) à examiner quelle fut, sous ce règne, la nature du Gouvernement et de la Législation. Partout il arrive au résultat que la Souveraineté indivise appartenoit au Roi. Il y avoit des délibérations sans doute : « Charlemagne écoutoit, examinoit, consultoit ; mais non seulement on n'ordonnoit point sans lui, on n'ordonnoit point même avec lui : il commandoit seul : » XIII, p. 148.

p. 336.

temps encore , fut le suzerain de ses vassaux ; plus tard , en dehors d'un territoire fort restreint , le pouvoir royal fut entièrement annulé , oublié. Il y eut « une Confédération de petits despotes¹ ; une collection de despotismes individuels , exercés par des aristocrates isolés , dont chacun , souverain et législateur dans ses domaines , ne devoit compte à aucun autre et ne délibéroit avec personne de sa conduite envers ses sujets² : » le peuple perdit son défenseur naturel et subit leur joug. A la fin , comme résultat , « un certain nombre d'hommes , sous le nom de seigneurs et de vassaux , établis chacun dans ses domaines , et liés entr'eux par les relations féodales , étaient les maîtres de la population et du sol³. »

Ce despotisme multiple , ce pouvoir d'autant plus violent qu'il étoit plus rapproché , devoit avoir un terme. Deux causes le battirent en brèche : la régénération de la Royauté et la naissance des Communes. Le nom de Roi , dévolu à Hugues-Capet , longtemps un vain titre , reprit une valeur réelle. A l'aide de ce titre , seul reste de son pouvoir , « le premier des Seigneurs féodaux travailla à se faire le maître de tous ; » et , par une révolution en sens inverse , « à changer sa suzeraineté en souveraineté⁴ : » « De son côté la masse du peuple essaya de reconquérir quelques libertés , quelques propriétés , quelques droits : »

¹ Guizot , p. 355. — « Une foule de despotes qui ne reconnoissent plus ni règle , ni autorité commune. Le Roi et la Nation vont toujours ensemble , et , lorsque l'un est sans pouvoir , il faut que l'autre soit esclave : » Moreau , T. XI. p. xi.

² Guizot , p. 358.

³ p. 354.

⁴ p. 363.

Les Rois, par politique, par instinct, favorisèrent ces efforts; la Royauté et la liberté se prêtèrent un mutuel appui, et le Tiers-Etat naquit à l'ombre du pouvoir royal. « Au commencement du 14^e siècle la royauté est à la tête » de l'Etat, les communes sont le corps de la nation. Les » deux forces sous lesquelles devait succomber le régime » féodal ont atteint alors, non pas certes leur entier » développement, mais une prépondérance décidée¹. » La Monarchie féodale, organisant la féodalité que plus tard elle devoit abattre, au lieu d'être la dégénération d'une République, fut la résurrection de la Royauté presque anéantie par les Officiers de la Couronne, par les Magistrats et le Clergé.

Après avoir tracé ces linéaments de l'histoire constitutionnelle et monarchique de la France, qui se retrouvent dans d'autres contrées avec des différences secondaires, montrons encore comment on en est venu à se tromper si généralement à cet égard.

Les erreurs que nous venons de combattre, datent de loin, et il ne suffit donc pas pour les expliquer, d'avoir recours à l'influence des opinions révolutionnaires cherchant, depuis un siècle, des analogies, et, grâce à leur prisme trompeur, s'imaginant en faire une riche moisson. Sans exclure cette cause pour les publications de notre époque, nous ferons remarquer, en outre et en général, que si le Gouvernement, en France et ailleurs, n'a pas été Republicain, néanmoins, au 15^e et au 16^e siècle, il courut risque de le devenir et que c'est précisément cette

¹ Guizot, *Hist. de la Civilisation en Fr.*, IV. p. 7.

dégénération de la Monarchie qui a faussé dès lors les doctrines politiques.

La tendance vers la République eut sa source entr'autres dans la convocation fréquente des Etats pour subvenir aux besoins du Monarque.

Ces Assemblées n'avoient aucune influence directe sur le Gouvernement. En effet, qu'arrivoit-il ? De simples sujets se réunissoient, par ordre du Monarque, pour subvenir à ses embarras financiers ; comme toujours, ils lui devoient obéissance et respect ; ils ne recevoient aucune parcelle du pouvoir. Leurs refus ne mettoient pas le Souverain aux abois ; car celui-ci, sans leur concours, percevoit le revenu de ses domaines, les impôts et les droits régaliens ; il étoit maître de faire des emprunts ; et l'adage « point de redressement de griefs, point de subsides » ne pouvoit avoir la signification anarchique que l'organisation actuelle des Gouvernements constitutionnels lui donne. La réunion des Etats étoit quelque chose d'irrégulier, d'accidentel ; une mesure extraordinaire et exceptionnelle ; non pas un élément constitutif, non pas une autorité permanente dans le système gouvernemental. Toutefois leur influence grandit bientôt ; et cela s'explique aisément. Avant de satisfaire à la demande, il falloit, pour en examiner les motifs, entrer dans le détail et l'appréciation des actes du Souverain. Puis, dans l'occasion, on mettoit le consentement à prix ; on formoit obstacle aux déterminations du Monarque ; des Privilèges, qu'autrefois on eut reçus comme dons gracieux, prenoient aisément l'apparence d'un contrat synallagmatique ; et, à mesure que les Rois s'habituèrent à mettre la main qui

reçoit au dessous de celle qui donne, les Etats, la Nation, et quelquefois jusqu'au Souverain lui-même, surtout au milieu de l'agitation des crises politiques et sociales, se méprirent sur le véritable caractère de ces assemblées, sur l'origine de leur droit, sur sa nature, et sur ses limites.

D'autres causes encore vinrent, au 14^e et au 15^e siècle, donner aux tendances républicaines de la force et de l'essor. L'organisation démocratique ou aristocratique des communes, faisoit confondre la nature de l'Etat avec celle de la cité. Le retour fréquent des guerres nationales et des troubles civils contraignoit le Souverain à recourir sans cesse à la libéralité des sujets. Les rapports avec l'Italie, morcelée en Républiques, dont quelques unes avoient atteint un haut degré de splendeur, généralisèrent les doctrines de Machiavel. L'usage de la langue Latine introduisit des locutions républicaines, pour désigner des institutions monarchiques. L'autorité du Droit Romain mêloit aux souvenirs du Moyen-Age un autre ordre d'idées. L'enthousiasme pour les monuments impérissables du goût dans la littérature et dans les arts faisoit de la Grèce et de l'Italie une seconde patrie pour les savants; ils vivoient dans la Rome et dans l'Athènes des siècles passés; on désiroit imiter ces cités-modèles; les théories du Droit Public prirent l'organisation des communautés Grecques et Romaines pour base, et par là même devinrent hostiles aux Gouvernements et incompatibles avec la réalité¹. Elles

¹ Il y a beaucoup de vérité dans ce que dit M. VON HALLER : « On ne peut se dissimuler que l'étude exclusive de la littérature romaine, l'usage de la langue latine généralement répandu parmi les savans, et un certain respect idolâtre pour le droit romain n'aient été la première et presque imperceptible cause qui fit mé-

s'insinuèrent d'autant plus aisément qu'elles sembloient se prêter aussi bien aux exigences du pouvoir qu'à celles de la liberté. Les Jurisconsultes exploitèrent les souvenirs des Césars en faveur de l'autorité du Monarque. Ce fut un déplorable calcul et qui devoit aboutir à un résultat opposé. Tandis qu'ils s'imaginoient établir le pouvoir sur des fondements solides, ils en sapoient la base; car d'autres, s'appuyant sur les mêmes données, en tiroient des conséquences d'un genre tout différent. Oui, disoient-ils, le pouvoir des Empereurs ne connut pas de limites. Mais la situation de Rome alors, dans ces siècles de despotisme, étoit-elle un état normal? Au contraire; la liberté étoit anéantie, le droit du peuple méconnu, et les formes républicaines s'élevoient encore en témoignage contre l'usurpation d'une longue série de tyrans. — Les adversaires de l'autorité monarchique, profitant ainsi des faux pas de leurs antagonistes, se gardèrent de nier l'identité du pouvoir Impérial et de la Royauté moderne; ils acceptèrent la comparaison; mais ce fut pour attaquer le pouvoir dans son origine. D'analogie en analogie, on en vint à considérer la Royauté comme une oppression permanente des libertés populaires; et dès que diverses circonstances amenèrent des collisions, des griefs, on se persuada aisément que les Rois étoient des tyrans, des magistrats rebelles, des mandataires infidèles et coupables, et que les Assemblées des Etats étoient les organes légitimes d'un peuple souverain.

« reconnaître la différence essentielle entre les monarchies et les républiques (entre les seigneuries et les communautés), et donner l'idée d'un contrat social pour base à tous les empires: » *Restauration de la science politique*, I. 98.

Ainsi les Monarchies de l'Europe étoient essentiellement héréditaires et patrimoniales. L'autorité n'avoit, ni son origine, ni sa règle dans la volonté du peuple; mais, indivise et absolue, elle n'étoit cependant ni arbitraire, ni illimitée¹; elle avoit pour loi suprême les préceptes de la justice et de l'équité et pour bornes les droits des vassaux et des sujets; par intérêt aussi bien que par devoir, elle tenoit compte des libertés et des privilèges des individus, des corporations, et des différents Ordres, des classes, des Etats de la Nation. Mais cette Constitution primitive étoit en effet fort dégénérée. Par les changements successifs des relations sociales, la plupart des institutions du Moyen Age avoient perdu leur signification et leur force. On avoit des formes surannées, sans esprit, sans vie; et le despotisme sembloit presque l'unique préservatif contre la dissolution. L'Angleterre étoit servilement soumise aux Tudor; la France avoit appris

¹ Ne confondons pas l'autorité absolue avec ce que, de nos jours, on appelle communément absolutisme; c'est-à-dire, un pouvoir sans frein et sans limites. « Dire que le pouvoir de nos Rois est absolu, c'est dire qu'il n'y a en France d'autre Souverain que le Roi: » *Moreau, Discours*, I. p. 15. « Etre absolue, est la nature de toute espèce de Souveraineté, appartient-elle au peuple: » p. 2. « Ce n'est pas le pouvoir absolu qui caractérise le Despotisme, c'est son usage arbitraire, c'est l'absence des loix, c'est le mépris des formes, c'est la funeste habitude de substituer à l'autorité constante et à l'exercice uniforme de la règle, les volontés passagères et les caprices injustes du prince: » p. 13. « L'autorité royale est absolue. Pour rendre ce terme odieux et insupportable, plusieurs affectent de confondre le Gouvernement absolu et le Gouvernement arbitraire; mais il n'y a rien de plus distingué: » *Bossuet, Politique tirée de l'Ecrit.*, IV. art. 1.

à fléchir sous la violence systématique et cruelle de Louis XI; l'Allemagne étoit livrée, sous des chefs foibles par position ou par caractère, aux maux de l'anarchie et aux tiraillements des partis; là aussi on sentoit le besoin d'un pouvoir plus concentré et plus ferme. L'organisation historique, faussée par des abus et des empiétements divers, étoit en outre sourdement minée par les progrès de l'esprit républicain, manifestes dans les délibérations des Assemblées, dans les tendances des événements politiques, et dans les écrits des savants. Il y a de la réalité et de la force dans une opinion même erronée. Elle tend à maîtriser, à transformer ce qui existe. Partout à cette époque il étoit aisé d'apercevoir les commencements ou les signes précurseurs de l'agitation, du désordre, d'un bouleversement universel. On vit alors une situation qui devoit se reproduire, avec des symptômes semblables, mais d'après des principes bien autrement anarchiques, deux siècles plus tard. Heureusement au seizième siècle, au lieu de l'esprit impie de la Révolution pour élargir l'abyme, on eut l'esprit Evangélique de la Réforme pour le fermer.

§ II.

Principe et conséquences de la Réforme.

A l'entrée d'un Recueil consacré à l'histoire d'une Dynastie Réformée qui, dans un pays Réformé, se voua constamment au service de la Réforme, il est indispensable de caractériser la grande et sainte querelle qui,

durant 150 années, domina l'Histoire Moderne. Cette nécessité se fait doublement sentir à une époque où, d'un côté le Catholicisme-Romain, et de l'autre un Protestantisme bâtard et incrédule s'efforcent, comme à l'envi, de dénaturer et de rendre méconnoissables les principaux traits de cette régénération Chrétienne et d'en faire un simple mouvement politique ou social.

C'est pourquoi nous résumerons brièvement ce qu'il y a de constaté touchant les *motifs*, la *nature*, le *point de départ*, la *marche*, et les *résultats* de la Réforme.

— —
Ses motifs. — Ce n'est pas surtout dans tel ou tel abus, c'est dans l'essence même du Papisme qu'on doit les chercher. La Réforme ne fut rendue inévitable, ni par le joug des cérémonies, ni par la corruption des mœurs, tant du Clergé que des laïques, ni par les prétentions de la hiérarchie, ni par les abominations des Couvents, ni par le culte des images, ni par la vente des indulgences, ni par le despotisme Papal, ni par les persécutions atroces contre ceux qu'on désignoit sous le nom d'hérétiques. Même sans commotion violente, il y eût eu moyen de s'entendre sur l'abolition d'horreurs et de scandales pareils. Beaucoup d'entre les Catholiques, sans vouloir toucher le moins du monde au dogme, déploroient ces énormités flagrantes; sentoient la nécessité et l'urgence d'un remède; déclaroient hautement qu'il falloit rétablir la discipline, veiller sur les mœurs, mettre fin à un honteux trafic, donner une autorité plus efficace aux Conciles, ne plus chercher dans les supplices une garantie de la foi. Mais, en admettant la possibilité de ces améliorations réelles, qu'en fût-il résulté? On eût ébranché

l'arbre, mais sans couper le mal dans sa racine. Un prétendu vicaire du Christ s'arrogeoit insolemment l'autorité divine; l'oeuvre de l'Esprit par lequel le fidèle est scellé pour la vie éternelle, n'étoit plus reconnue, si ce n'est par l'intermédiaire de l'Eglise visible, et sous le sceau du Vatican; les prêtres, par des traditions, souvent fausses et supposées, tordoient les S. Ecritures à leur perdition; la justification gratuite par le sang de Christ et le sacrifice vivant en actions de grâce faisoient place à l'observation des oeuvres cérémonielles et aux offrandes d'or et d'argent; un homme, pécheur et mortel, fermoit à volonté l'accès au trône des miséricordes ouvert par le Fils de Dieu. Une partie du Clergé ne connoissoit plus la Bible; le culte d'une foule d'idoles avoit remplacé celui du Seigneur; le pardon du crime étoit devenu vénal; l'incrédulité, quant au fond, étoit protégée, pourvu qu'il y eût hypocrisie dans les formes; on eût dit, sur le tombeau du Christianisme, la superstition, l'immoralité, et l'athéisme se tendant la main. Lors donc qu'il plut à Dieu de répandre son St. Esprit sur cette génération impie et perverse, tous ceux qui eurent faim et soif de la justice de Christ, éprouvèrent le besoin, non seulement de s'élever contre la manifestation extérieure et les conséquences funestes de l'erreur, mais avant tout de retremper les croyances de l'Eglise de Rome dans la Parole Sainte et dans les eaux vivantes de la foi.

- La *nature* de la Réforme, devant correspondre à la nature du mal, fut un retour à l'Evangile. La lumière avoit été ôtée du chandelier, elle y fut replacée; on avoit obéi à

l'homme , à son autorité , à sa parole , à ses commandements : on obéit de nouveau à l'autorité , à la Parole , aux commandements de l'Eternel ; le Seigneur étoit enlevé , il fut retrouvé ; le salut étoit obscurci , il fut remis en évidence ; le Ciel étoit fermé : on entendit de nouveau la voix de Celui qui a les clefs de l'enfer et de la mort , qui est le chemin , la vérité , la vie , et la porte du Ciel.

A chaque réveil de l'Eglise Chrétienne il y a un *point de départ* ; savoir un dogme Evangélique qui , pour ainsi dire , ouvre la marche ; et , vû la liaison intime et l'unité admirable de toutes les croyances dont l'ensemble forme la voie du salut , ce dogme devient l'anneau par lequel on ressaisit la chaîne entière de la vérité. Comme l'abandon d'un seul article fondamental entraîne nécessairement l'abandon de tout le reste , de même le retour à un seul point essentiel , pour peu qu'on suive la voie à l'entrée duquel il est placé , conduit à une épuration complète et fait reconquérir l'ensemble de la doctrine par laquelle l'homme pécheur peut être sauvé. Ce point essentiel , cette vérité première fut , pour la Réforme au 16^e siècle , la justification par la foi , le salut accompli , le pardon gratuit , au nom des mérites de notre Seigneur ; pardon dont l'obéissance est le fruit , au lieu d'en être la condition et le moyen¹.

La *marche* de la Réforme fut successive et scripturaire.

¹ Aussi le Landgrave Guillaume de Hesse écrit-il : « Quand un vieux bâtiment s'ébranle en un ou deux endroits , et surtout lorsque l'article de la *justification* commence à retentir , toute la boutique Papale est près de couler : » p. 235.

La Parole de Dieu fut le flambeau ; on avança guidé par sa lumière : elle fut un glaive ; avec cette arme flamboyante de l'Esprit, on renversa les ennemis , à mesure qu'ils se présentoient sur la route. A chaque erreur on opposa une vérité. On répondit à la doctrine des oeuvres : « vous êtes sauvés par grâce , par la foi ; et cela ne vient » point de vous ; c'est le don de Dieu ; non point par les » oeuvres, afin que personne ne se glorifie¹. » Aux inepties sur la tendance qu'auroit le salut gratuit à rendre les Chrétiens inactifs , le verset par lequel cette déclaration sur la foi pure et simple est immédiatement suivie : « nous sommes créés en J. C. pour les bonnes oeuvres que Dieu a » préparées , afin que nous marchions en elles. » Au culte des images : « abstenez vous des idoles². » A la messe : « nous sommes sanctifiés par l'oblation qui a été faite une » seule fois du corps de J. C.³ » A la domination du Pape : « Paissez le troupeau de Christ, non point par contrainte , » mais volontairement ; non point pour un gain déshon- » nête , mais par un principe d'affection ; et non point » comme ayant domination sur les héritages du Seigneur , » mais en telle manière que vous soyez pour modèle au » troupeau⁴. » A l'invocation des Saints : « il y a un seul » Médiateur entre Dieu et les hommes.⁵ » A l'exclusion des laïques : « il sembla bon aux Apôtres et aux anciens , » avec toute l'église⁶ : » « vous avez été oints par le St. » Esprit et vous connoissez toutes choses⁷. » A l'interdic- » tion de la Bible : « que la Parole de Christ habite en vous

¹ Eph. 2, v. 8 et 9.

² 1 St. Jean. 5, v. 21.

³ Hebr. 10, v. 10.

⁴ 1 Pierre 5, v. 2.

⁵ 1 Tim. 2, v. 5.

⁶ Actes 15, v. 22.

⁷ 1 St. Jean. 2, v. 20.

« abondamment¹. » — En général les Réformateurs pouvoient dire : « Tu m'as rendu plus sage par tes commandemens que ne sont mes ennemis, parceque tes commandemens sont toujours avec moi. J'ai surpassé en prudence tous ceux qui m'avaient enseigné, parceque tes témoignages sont mon entretien². »

Au reste, durant le seizième siècle, on remarque dans l'histoire de la Réforme trois phases, assez distinctes en général, bien que différentes en divers pays, quant à leur durée; les temps du *martyre*, de la *résistance*, et de la *sécurité*.

Epoque de souffrance. — Dans la sainte guerre commencée contre l'erreur de l'homme par la vérité divine, d'un côté on employoit le fer et le feu, de l'autre « le bouclier de la foi, le casque du salut; et l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu. » L'Evangile se propagea rapidement³; la prédication la plus éloquente, la plus efficace partit des bûchers.

Epoque de lutte. — Après un demi-siècle les Chrétiens, las d'être martyrs, prirent les armes. Dieu lui-même sem-

¹ Col. 3, v. 16.

² Ps. 119, v. 98, *sq.*

³ Le triomphe ne fut pas douteux; les souffrances devinrent des victoires. Il fut prouvé que l'Evangile, comme le disoit *de la Noue*, « ne se plante es entendemens des hommes qu'avec la prédication accompagnée de la sainteté de vie, » (p. 540) ou, comme disoit le Landgrave Philippe, que « Dieu maintient la cause des Chrétiens Evangéliques, non par l'épée et la violence, mais par la prédication, la confession, les souffrances, la mort, et la croix. » *Henry, Leben Calvins*, II. 361.

bloit préparer les voies et susciter des libérateurs; mais; par une conséquence inévitable de notre nature déchue, à une cause, si pure jusqu'alors, se mêlèrent bientôt les passions mondaines et les combinaisons politiques. La voix de l'Evangile, si pénétrante du milieu des tortures et du fond des cachots, fut moins persuasive sur les champs de bataille. Les Eglises se consolidèrent davantage, mais l'œuvre se développa moins. Il y eut désormais rupture ouverte; il y eut deux camps à part et comme deux populations séparées; cette séparation mit des bornes au prosélytisme et arrêta les progrès et les conquêtes de la vérité.

Epoque de repos. — Le Papisme ayant senti que la violence n'étoufferoit plus la Réforme, se résigna et posa les armes; la vérité Evangélique eut son terrain, comme aussi l'erreur eut le sien. La sécurité est souvent pour l'homme ce qu'il y a de plus fatal. N'ayant plus rien à craindre du dehors, les Protestants commencèrent à se disputer entr'eux; les Catholiques-Romains en profitèrent; dès lors il y eut une décadence marquée de la Réforme, jusqu'à ce que de nouvelles guerres de religion, amenant pour les Chrétiens une longue suite de désastres, ranimèrent les flammes languissantes de la foi.

Les résultats de la Réforme firent, depuis les thèses de Luther jusqu'à la paix de Westphalie, le fond de l'histoire Moderne. Sans entreprendre de les résumer, nous en dirons un mot sous le rapport religieux et politique.

La foi vivante créa des Eglises dont le mot d'ordre fut le salut gratuit par le sang de la Croix. Prenant la Bible pour règle unique, elles formulèrent leurs croyan-

ces dans ces Confessions si simples, si belles, si énergiques, dont le merveilleux accord est le témoignage le plus irrécusable de l'influence du St. Esprit qui conduit en toute vérité. Les disputes violentes qui formèrent souvent un déplorable contraste avec cette harmonie et cette unité, avoient leur source, non dans une différence de vues sur les vérités nécessaires au salut, mais dans la susceptibilité de l'orgueil humain, impatient de contradiction, voulant soumettre les vues de tous à ses vues particulières, et oubliant le précepte de St. Paul aux Philippiens: « Marchons suivant une même règle pour les choses auxquelles nous sommes parvenus, et ayons un même sentiment... » Et, si en quelque chose vous avez un autre sentiment, » Dieu vous le révélera aussi'. » — Quoiqu'il en soit, la foi ne demeura point stérile; l'amendement des mœurs et le progrès des lumières manifestèrent l'influence des Eglises Evangéliques.

La condition de l'Eglise de Rome devint meilleure sous un rapport et pire sous un autre. Meilleure; car cette Eglise, déchue si profondément, fut émue à jalousie et entra dans la carrière d'amélioration et de progrès: indirectement les Protestants eurent une influence très-salutaire, même sur le Papisme. Par contre le Concile de Trente fut un misérable replâtrage; il donna à des assertions erronées une sanction solennelle et irrévocable. En face des Eglises Protestantes, l'Eglise Romaine formula ces erreurs; et, après avoir, jusqu'à cette époque, gémí, comme le disoit Luther, dans la captivité de Babylone, elle devint dès lors positivement hérétique.

' Ep. aux Philipp. 3, v. 15.

La question religieuse domina les rapports politiques. On lui subordonna tout ; organisation intérieure , guerres , alliances , traités. Les liens d'une foi commune eurent infiniment plus de force que ceux du patriotisme ; et la lutte prit et garda longtemps le caractère d'une guerre , à la fois intestine et universelle. Dans le co-religionnaire étranger , on voyoit un frère ; et dans le compatriote , un hérétique et trop souvent un réprouvé. L'unité de croyances devint le principe d'après lequel se formèrent les Etats. Ils furent désormais Protestants ou Catholiques-Romains. Leurs alliances eurent les sympathies Chrétiennes pour mobile et les intérêts religieux pour but.

La Réforme opposa une digue à la superstition , à l'impie , et au libertinage. Bref , la lumière reparut dans les ténèbres et l'esprit débrouilla encore une fois le chaos.

Examinons maintenant ce qu'en disent les Catholiques et ceux d'entre les Protestants qui n'ont du Protestantisme que le côté négatif. Nous avons à faire à des détracteurs fougueux et à de malencontreux panégyristes.

Et d'abord renversons l'assertion première d'où les reproches des uns et les éloges des autres découlent : savoir que la Réforme a eu pour principe une liberté d'examen illimitée.

Oui sans doute , la Réforme a voulu la liberté de conscience. L'homme , vis-à-vis des autres hommes , est libre de repousser l'Evangile , libre de négliger un si grand salut , libre d'interpréter la largeur , la longueur , la hauteur , et la profondeur de la charité Divine d'après les proportions de son entendement borné et de sa raison déchuée ; il est

libre de renier Christ, de renier Dieu ; libre de méconnoître le sens, et des paroles de l'Apôtre: « lorsque vous » étiez esclaves du péché, vous étiez libres quant à la justice¹ ; » et des paroles du Seigneur lui-même: quiconque fait le péché est esclave du péché... ; si le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres². » Il est libre de rester dans la situation où se trouve tout homme irrégénéré ; situation que l'Ecriture appelle la mort du péché et la servitude de Satan. Le Chrétien déplore cette liberté funeste : mais il sait que l'homme n'a, ni le droit, ni le pouvoir de contraindre son prochain à renoncer à l'incrédulité ; que la foi est un don de Dieu, que la conviction ne cède point à la force, que le cœur doit être un sanctuaire inviolable au prêtre et au Souverain, et que tout fanatisme persécuteur est en abomination à l'Eternel. Si c'est là ce qu'on entend, l'on a raison ; les martyrs Protestants ont prouvé, par la victoire de leur foi, l'insuffisance des bâchers, et la Réforme Evangélique a proclamé que les supplices ne sont pas un moyen de conversion à l'usage des Chrétiens.

Mais on se trompe grossièrement, dès qu'on suppose que la Réforme ait exigé la tolérance pour la manifestation publique des croyances les plus diverses ; en d'autres termes, qu'elle ait, pour ainsi dire, inauguré la souveraineté de la raison.

Si les Protestants demandèrent, outre la liberté de conscience qu'ils jugeoient devoir être commune à tous, l'autorisation de leur culte, ce fut parceque ce culte étoit Chrétien, conforme aux principes et aux Confessions de

¹ Ep. aux Romains, 6, v. 20.

² St. Jean, 8, v. 34 et 36.

la sainte Eglise Universelle, et nullement d'après un droit général, dont ils n'avoient aucune idée et dont ils eussent eux-mêmes contesté la légitimité.

Les Protestants, car c'est des Chrétiens Protestants qu'il s'agit, prenoient pour guide, non pas la raison de l'homme, mais la Parole de Dieu. Toutes leurs Confessions sur ce point sont unanimes. « Tous les hommes d'eux mesmes sont menteurs et plus vains que la vanité mesme. » Pourtant nous rejettons de tout nostre coeur tout ce qui ne s'accorde pas à ceste reigle infallible'. » Examiner, non pas si la Parole de Dieu est conforme aux idées des hommes, mais si les enseignements des hommes sont conformes à la Parole de Dieu, telle est la liberté d'examen que Rome avoit proscrite et que la Réforme revendiqua pour le Chrétien. Elle répudia l'autorité humaine, pour accepter l'autorité divine et pour amener toutes les pensées captives à l'obéissance de Christ.

Les Protestants n'eurent garde de vouloir former une Eglise nouvelle, en se détachant de celle du Seigneur. Au contraire dans le maintien des vérités Evangéliques ils reconnurent l'oeuvre permanente du St. Esprit, et continuèrent la ligne des fidèles qui forme, à travers les siècles, la grande communauté des saints. Aussi leurs Confessions ne furent-elles, par rapport aux Confessions antérieures, qu'un travail complémentaire, une protestation contre des erreurs nouvelles, qui, de cette manière et comme

¹ *Confession de Foi des Eglises Réformées du Pays-Bas :*
Art. 7. Les Confessions ne sont donc pas la règle, mais l'expression et le témoignage de la foi.

toutes choses tournent en profit pour la vérité, ne firent que donner un développement nouveau à l'expression variée d'une foi toujours identique.

La Réforme, qui ne vouloit pas de la licence en religion, en voulut tout aussi peu en politique.

Elle sanctifia l'obéissance en sanctifiant le pouvoir; elle rendit l'homme libre, non par le renversement de l'autorité, mais en lui faisant voir qu'en obéissant au souverain légitime, il obéissoit à Dieu, qui est le maître aussi du souverain. Les inégalités sociales furent à la fois maintenues et adoucies par ce sentiment d'égalité devant Celui par qui règnent les Rois et à qui tous rendront compte de leur administration. Les Principautés et les Trônes, ébranlés par les doctrines démocratico-républicaines du 15^e et du 16^e siècle, furent replacés sur leurs véritables bases par le principe conservateur et par les doctrines anti-révolutionnaires du Protestantisme Chrétien¹.

¹ Et cependant on reproche à ces doctrines de favoriser les révoltes et les révolutions. Et pourquoi? Parcequ'à la suite de la Réforme il y a eu des excès, des bouleversements politiques. Mais ces excès étoient-ils des déviations ou des développements de la Réforme? Voilà ce qu'il falloit examiner. On fera aisément le procès à la vérité même, dès qu'on rend une doctrine responsable des méfaits commis en son nom, mais contre son esprit et ses préceptes. Les révolutions des Pays-Bas, les guerres civiles de la France, que furent-elles, si ce n'est les suites nécessaires d'un despotisme qui vouloit régir les consciences par la terreur du supplice et des massacres? On a cité des écrits révolutionnaires de quelques Protestants; mais il n'y a pas solidarité entre les écrits des Protestants et les principes de la Réforme. D'autres doctrines (les opinions républicaines, fruit de la confusion des temps anciens et modernes) égarent ces publicistes. D'ail-

Il est incroyable jusqu'à quel point les premières illustrations de l'époque ont dénaturé ce qui se rapporte aux temps de la Réforme.

Les grands écrivains Catholiques ont multiplié des

leurs livres qu'on a surtout en vue, sont, pour la plupart, des déductions historiques, applicables à tel ou tel pays en particulier, mais auxquelles on n'avoit garde de vouloir donner un caractère d'universalité. Ni *Buchanan* dans son livre sur l'Ecosse, ni *Hotoman* dans sa *Franco-Gallia*, qui n'est qu'un malentendu historique perpétuel, ne semble avoir formulé une théorie générale, un corps de doctrine. *Languet* lui même, dans ses *Findiciae contra Tyrannos*, tout en considérant les Rois comme les Magistrats suprêmes de la République, n'exclut néanmoins pas la possibilité et la légitimité de Gouvernements où le Monarque seroit véritablement le Souverain. — Quoi qu'il en soit, un acte d'accusation doit se fonder sur des faits personnels à l'accusé; et puisque les Eglises Réformées ont donné leurs Confessions de foi, c'est d'après ces pièces qu'il faut les juger. Dans celle des Eglises de France on lit: « Nous croyons que Dieu veut que le monde soit gouverné par loix et police, afin qu'il y ait quelque bride pour réprimer les appétits désordonnez du monde; et ainsi, qu'Il a établi les Royaumes, Républiques, et toutes autres sortes de Principautez, soit héréditaires ou autrement... Il faut donc, à cause de Lui, que non seulement on endure que les supérieurs dominant, mais aussi qu'on les honore et prise en toute révérence... Nous tenons donc qu'il faut obéir à leurs loix et statuts, payer les tributs, impôts, autres devoirs, et porter le joug de sujection d'une bonne et franche volonté, encore qu'ils fussent infidèles; moyennant que l'Empire souverain de Dieu demeure en son entier: » *Art.* 38 et 39. Citer une de ces Confessions, c'est les avoir citées toutes; chacune d'elles contient, en termes à peu près identiques, un résumé du droit public Chrétien. En comparant ces déclarations si simples et si évangéliques aux écrits verbeux des publicistes, on seroit porté

attaques, disons le hautement, indignes de leur talent et de leur juste renommée.

à s'écrier, comme Cicéron, en parlant de la législation antique des Romains: «*Fremant omnes licet; dicam quod sentio; bibliothecas mehercule omnium philosophorum unus mihi videtur libellus, et auctoritatis pondere, et utilitatis ubertate, superare:*» *de Oratore*, I. 44. Ceci suffit quant à la théorie; voyons maintenant la pratique. Irons nous chercher des excuses? Non certes; ce n'est pas à de pénibles justifications que nous aurons recours. La résistance des Protestants aux persécutions les plus atroces, constamment entremêlée de ménagements envers le Prince légitime et naturel, fournit à chaque instant la preuve d'une fidélité scrupuleuse au Souverain; on en trouvera des exemples nombreux dans notre Recueil. Et, préalablement à cette résistance, quel spectacle s'offre à nos regards? Un demi-siècle de dévouement sublime; des hommes, non seulement prêts à mourir pour leur foi, mais, qui plus est, par respect pour l'autorité établie de Dieu, se laissant passivement égorguer. Et puisqu'on reproche souvent à Luther d'avoir favorisé une opposition séditieuse, nous rappellerons ici, en les traduisant, les paroles de M. Runke (*Deutsche Geschichte*, III. p. 185, *sq.*), sur ce que firent en 1529, d'après les conseils du Réformateur, les Princes Evangéliques de l'Allemagne. L'Empereur se préparait à leur faire la guerre; on ne se faisoit aucune illusion sur ses desseins; on étoit convaincu qu'il alloit se porter aux plus terribles extrémités; on étoit encore à même de former contre lui une Alliance redoutable; et néanmoins on repousse cette idée. Par crainte, par défiance de ses propres forces? Nullement; par des motifs de religion. Malgré la grandeur et l'imminence d'un danger qui semble inévitable, on ne veut pas mêler à la défense de la foi des intérêts politiques; puis, on ne veut défendre que sa propre foi, non par intolérance, mais parcequ'on tient à péché de s'associer sans être complètement d'accord sur tous les points essentiels au salut: enfin, malgré l'avis contraire des juristes et d'un grand nombre de théologiens, on doute si, d'après le Droit Public de l'Allemagne, il est permis de résister. Luther; «*séducteur, De ligues, de complots pernicieux*

M. DE CHATEAUBRIAND, abuse du privilège qu'il a de faire lire tout ce qu'il écrit. Dans ses *Etudes historiques* il affirme gravement que le Protestantisme, qui cependant ne fit que tendre la main aux Pères de l'Eglise par dessus les superstitions du Moyen-Age, « se détacha du passé » pour planter une société sans racines, et qu'il avoua pour « père un moine allemand du 16^e siècle¹. » Puis il lui fait le procès dans quelques assertions dont la hardiesse va jusqu'à l'absurdité. Ainsi il prétend, par ex., que, « retranchant » l'imagination des facultés de l'homme, le Protestantisme « coupa les ailes au génie et le mit à pied ; qu'il soulage l'in- » fortune, mais n'y compâtit pas ; que le pasteur protestant » abandonne le nécessaire sur son lit de mort² ; que la » Réforme ébaucha Gustave-Adolphe, et n'aurait pas fait » Bonaparte³ : » de toutes ces phrases étincelantes il forme un feu d'artifice, un acte d'accusation très-brillant, mais qui, dès qu'on veut le soumettre à l'analyse, s'évanouit.

M. DE HALLER, si admirable « quand il foudroie et » pulvérise les fausses et dangereuses doctrines d'un contrat social originaire et de la souveraineté du peuple⁴ : » sembloit avoir gardé dans sa *Restauration politique des*

l'auteur ; » Luther, le révolutionnaire Luther déclare que, si l'Empereur paroît pour exercer des violences, il faut lui donner libre entrée et le laisser agir d'après sa volonté. On ne consulte qu'avec Dieu et la conscience. On attend le péril. Le Seigneur est fidèle, dit Luther, et ne nous abandonnera point. M. Ranke ajoute : « Gewisz, » klug ist das nicht, aber es ist grosz. » Ce n'est pas de l'habileté politique ; mais c'est de la grandeur d'âme ; c'est mieux encore, c'est le renoncement et la confiance à toute épreuve du Chrétien.

¹ I. 177. ² IV. 271. ³ IV. 276.

⁴ Ancillon, *Nouv. Essais*, II. 139.

ménagements envers la Réforme. On aimoit à croire que le petit-fils du fameux Albert de Haller, en qui le génie et l'érudition s'unirent à la simplicité et à la ferveur de la foi, qu'un homme élevé lui-même dans les doctrines de la Réforme et qui ne pouvoit ignorer son histoire, entraîné vers Rome par une fausse application de ses théories politiques, répugneroit toujours à se faire l'écho des outrages dont lui du moins devoit sentir l'injustice et le néant. Il a donné un éclatant démenti à cet espoir dans sa *Réforme Protestante de la Suisse Occidentale*¹. L'ignorance et l'immoralité du Clergé, vers l'époque de la Réforme, est reconnue, même des plus zélés Catholiques; néanmoins M. de Haller, oubliant l'adage, « qui nimis probat, nihil probat, » affirme qu'avant la révolution du 16^e siècle, « la presque totalité » des pontifes, des évêques, et des prêtres étaient irréprochables². Répétant, sans hésiter, les invectives contre Luther, il l'appelle « un homme orgueilleux, impudique, » qui se signale par un effronté libertinage³ : « S'il eût consulté les sources, il n'eût pas copié les calomnies contre les Réformateurs⁴ ; il n'eût pas dit du Catéchisme de Heidelberg, où respire d'un bout à l'autre la foi et la charité, « qu'il ne consiste que dans une polémique sèche, haineuse » et pleine de mauvaise foi contre les Catholiques⁵ : » il n'eût pas, après la lecture même d'une seule page des magnifiques commentaires de Luther sur l'Épître aux Romains, ou sur celle aux Galates, écrit qu'il « fallait, selon lui, » pécher beaucoup pour que la grâce abondât⁶ : » S'il eût lu et médité ce qu'il cite, il n'eût pas trouvé dans les Actes du Synode de Berne de 1532 (qu'il a, dit-il, attentivement

¹ 3^e Ed, Paris, 1838.

² p. 6. ³ p. 7. ⁴ p. 264. ⁵ p. 398. ⁶ p. 294.

examinés) que « toute la religion se réduit à une vague » croyance en J. C..., sans s'embarrasser de ses commandements': » et, s'il eût voulu conserver quelque ombre d'impartialité, il n'eût pas cité aux Protestants Chrétiens, comme témoins irrécusables de leur croyance, le sceptique Bayle et le rationaliste Paulus*.

* p. 96. * p. 340, *sq.* — Nous donnerons, sans le qualifier, encore un exemple frappant du crédit qu'on peut ajouter aux assertions de M. de Haller dans ce libelle si peu digne de lui; même quand il déclare avoir puisé dans les documents authentiques. Il s'agit du Colloque de Lausanne en 1536 et spécialement de la thèse sur la justification par la Foi. L'auteur cite l'excellent ouvrage de M. *Ruchat sur la Réformation Suisse*. En parcourant, dans le 15^e Livre de cette Histoire, les actes abrégés de la dispute, il a dû lire plusieurs déclarations du pieux et courageux Farel semblables à celles-ci : « Il faut » en l'affaire de la Foi tenir le droit chemin, sans décliner n'à la » dextre n'à la senestre... Ceux vont droitement et selon Dieu, qui... » croyant vraiment en Jésus, n'ont une Foi vaine et oisive, sans » rien faire et pour demeurer en la fange, mais font les bonnes » oeuvres: » T. IV. p. 216. « On a grand tort d'accuser les réformés » de détruire la nécessité des bonnes oeuvres, puisqu'ils les incul- » quent de tout leur pouvoir, mais ils veulent enseigner aux hom- » mes quelle en est la véritable source, savoir la Foi; car sans la » Foi nous ne pouvons pas avoir l'Esprit de Dieu. Et sans l'Esprit, » nous ne pouvons pas faire les fruits de l'Esprit: » *Id.* p. 227. Maintenant dans le résumé de M. de H. que lit-on? La plus acerbe des remarques, en contradiction manifeste avec ces témoignages positifs. « La justification par la foi sans les oeuvres, » dit-il, « méritait le premier rang, car les réformateurs avaient pour cette » doctrine commode,... une prédilection particulière... Quant aux » oeuvres, ils en étaient dispensés: » p. 294.

« Point de salut par les œuvres, point de salut sans les œuvres; » tel est le principe de l'Evangile remis en évidence par la Réforme.

M. DE LA MENNAIS, lorsqu'il prêchoit la fidélité à l'Eglise de Rome, lorsqu'il ne persifloit pas encore le Pape, et qu'il avoit horreur des sophismes révolutionnaires, écrivoit que la Réforme « ne fut dès son origine, » qu'un système de philosophie anarchique et un monstrueux attentat contre le pouvoir général qui régit la société des intelligences. Elle fit reculer l'esprit humain

Cela n'empêche pas que ce qu'on vient de lire, ne soit une des calomnies les plus habituellement répandues dans les écrits de beaucoup de Catholiques. Récemment encore M. l'Evêque de Liège n'a pas craint d'écrire : « le Protestantisme admet la nécessité de la foi, *moins* l'obligation d'y conformer sa vie, en niant la nécessité des bonnes œuvres : *Exposé des vrais principes de l'Instruction publique* (Liège, 1840), 3^e Partie, p. 383.

¹ Cette expression n'est pas trop forte envers l'Auteur des *Affaires de Rome* et des *Paroles d'un Croyant*. Nous pourrions citer bien des passages qui la justifient. Celui-ci par ex. : « le gouvernement pontifical, si renommé pour sa sagesse, n'a garde d'embarrasser le moins du monde sa politique par rien de ce qui ressemble à de la gratitude, et c'est le côté par où il s'élève le plus au-dessus des choses humaines : » (*Oeuvres complètes*, Brux. 1839 II. 524). Ailleurs, le récit du voiturier Pasquale, qui, célibataire, « peut-être serait devenu cardinal, peut-être pape : qui sait ? on avait vu des choses plus extraordinaires... Un peu de bonheur, un peu de faveur, on arrive à tout avec cela. Et quelle douce vie, que de loisir, que de repos, que de *far niente* ! » *l.l.* p. 546. Il est vrai, l'auteur a soin d'observer : « j'ai voulu seulement donner une idée du genre d'esprit qui caractérise le peuple romain et de sa mordante verve : » *l.l.*). Puis l'antithèse foudroyante par laquelle il nie que le christianisme auquel les peuples se rattacheront, puisse être jamais celui qu'on leur présente sous le nom de Catholicisme : « d'un côté le pontificat, de l'autre la race humaine : cela dit tout : » p. 600.

» jusqu'au paganisme¹. » C'est là le thème qu'il a reproduit sans cesse avec la flexibilité et l'énergie de son style de feu.

Une foule de passages tout aussi curieux et significatifs se trouve dans les écrits de M. DE BONALD, MICHELET, et autres que nous nous abstenons de citer.

Encore si nous n'avions à combattre que nos antagonistes Catholiques; mais il faut se défier en outre du secours de nos prétendus alliés Protestants.

Prenons pour exemple, « ex uno disce omnes », M. Guizot, si distingué par ses talents et son érudition, et dont on aime à supposer la foi plus vivante que ne semblent l'indiquer plusieurs de ses écrits. Eh bien ! en traitant la question dans son *Cours d'histoire moderne*, il s'imagina pouvoir considérer la Réforme, « sans rien dire » de son côté purement dogmatique, de ce qu'elle a fait » dans la religion proprement dite, et quant aux rapports de l'âme avec Dieu et l'éternel avenir². » C'est parler de la Réforme, sans parler de son principe, de son but, et de son essence. On comprend toutefois l'opinion de l'auteur, en lisant ensuite : « la Réforme a été » un grand élan de liberté de l'esprit humain, un besoin » nouveau de penser,... une grande tentative d'affranchissement de la pensée humaine, et, pour appeler les » choses par leur nom, une insurrection de l'esprit » humain contre le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel³ : » « La crise du 16^e siècle n'était pas simplement réformatrice, elle était essentiellement révolutionnaire.

¹ *Ouvres complètes*, I. p. 30.

² 12^e Leçon, p. 33.

³ p. 18.

« Il est impossible de lui enlever ce caractère, ses mérites et ses vices'. » — En décrivant la Réforme d'une manière si opposée à sa nature, à sa règle, et à son but, on justifie complètement les assertions des Catholiques touchant les affinités entre elle et les aberrations les plus terribles de la Révolution.

Ces idées se retrouvent chez une infinité de philosophes protestants et de théologiens rationalistes*.

Il y a plus. Ces reproches injustes et ces éloges non mérités, reparoissant partout chez les auteurs dont les études

* p. 22. — La Réforme sans doute fut un progrès, mais en quel sens? Voyez notre Tome III. p. LXXIII.

* Un de leurs chefs de file, *J. J. Rousseau*, très-fort en théologie, comme chacun sait, après avoir parlé des Réformateurs, s'écrie : « Voilà donc l'esprit particulier établi pour unique interprète de l'Écriture; Voilà l'autorité de l'Eglise rejetée; voilà chacun mis pour la doctrine sous sa propre juridiction. Tels sont les deux points fondamentaux de la Réforme: reconnoître la Bible pour règle de sa croyance et n'admettre d'autre interprète du sens de la Bible que soi. Ces deux points combinés forment le principe sur lequel les Chrétiens Réformés se sont séparés de l'Eglise Romaine » (*Lettres de la Montagne*, dans les *Oeuvres de J. J. R.* Amst. 1764 IX. p. 43). On est conduit nécessairement à se former des notions aussi fausses sur le caractère de la Réforme, dès qu'on méconnoît les doctrines des Réformateurs et de l'Evangile touchant le Saint Esprit et la Sainte Eglise Universelle: l'oubli de ce point fondamental a été et est encore l'erreur capitale de mille et mille auteurs et même prédicateurs Protestants à la Rousseau. Si nos antagonistes s'en prévalent pour dénaturer la Réforme, nous pourrons riposter en caractérisant le Catholicisme-Romain d'après les opinions de Voltaire et par les écrits d'abbés et de prêtres déistes ou athées. Néanmoins, avant de prendre part à cette ignoble lutte, nous attendrons qu'on nous fasse voir ce que la vérité gagne à des discussions pareilles.

et la carrière sont en rapport direct avec la théologie, l'histoire, et la politique, ont été adoptés aveuglément et ardemment par ceux qui dans d'autres genres, en poésie, en littérature, exercent une grande influence sur l'opinion publique. On a répété, commenté, dépassé leurs bévues et leurs fausses hypothèses. Les Réformateurs et la Réforme ont été indignement travestis dans des tragédies et des romans soi-disant historiques, et dans mille et mille articles de Journaux. Chacun a lancé sa pierre ou apporté sa couronne; Voltaire et Robespierre, à n'en pouvoir douter, descendoient en droite ligne de Luther¹.

Les moyens ne manquent point aujourd'hui pour rectifier de pareilles erreurs. M. MERLE D'AUBIGNÉ publie son *Histoire de la Réforme*², si propre à dissiper les préjugés d'une ignorance, souvent presque complète, par la simplicité et les détails du récit. M. RANKE répand avec profusion les trésors de la science dans des Ouvrages où l'on trouve partout l'exposition consciencieuse des faits³. En Allemagne et ailleurs on se livre avec une

¹ «Wer hat es nicht gesagt das die Reformation eine Art von Vorbereitung war für die Bewegungen der Revolution? Victor Hugo drückt es so aus: »Luther devait, préparant l'anarchie politique par l'anarchie religieuse, introduire le germe de la mort dans la vieille société pontificale et royale d'Europe.« Es sind das Gedanken, die Allen angehören, die alle nachsprechen und keiner untersucht: » Ranke, *Hist. pol. Z.* II 606.

² Paris et Genève, 1835 et 1837.

³ L'artifice grossier et ridicule par lequel, à Paris, on a voulu catholiciser son Histoire des Papes en la traduisant avec des variantes qu'on présentait comme conformes à l'original, n'a servi qu'à couvrir de honte ceux qui ne craignoient pas de commettre un faux littéraire à leur profit.

ardeur nouvelle à l'étude des temps passés. Ayons donc confiance; un examen critique et de bonne foi nous suffit.

Nous n'avons qu'un mot à ajouter sur le Papisme et sur la Révolution.

Le reproche de favoriser les tendances révolutionnaires, adressé à la Réforme, sied-il bien aux Catholiques? Ici encore remarquons d'abord qu'il est malaisé de saisir l'unité de la foi Romaine à travers ses transformations successives et ses contradictions manifestes. Nous ne prétendons pas nier que la Cour de Rome ait recommandé quelquefois l'obéissance au Souverain; bien au contraire, elle aussi invoquoit les principes de soumission, quand les circonstances rattachoient ses intérêts propres à l'affermissement des pouvoirs politiques. Mais, et voici ce qu'il est important de signaler, nous ne nous souvenons guère qu'à l'instar des Protestants, les Papistes persécutés aient respecté les droits de l'autorité, à leur détriment, à leur péril, à leur perte. D'ailleurs l'obéissance au Monarque vient en seconde ligne, après celle qu'on doit au Pontife Romain. Rome semble établir dogmatiquement une suprématie complète de son Evêque sur l'Eglise et sur l'Etat. Rien de plus naturel. Le Chrétien reconnoit que toute Souveraineté temporelle, comme tout pouvoir spirituel, émane de Dieu, et qu'au Christ seul est donnée toute puissance dans le Ciel et sur la terre. Rome met le Pape à la place du Christ. Dès lors l'Evêque de Rome, s'arrogeant en tout point le Vicariat du Seigneur, se croit appelé à commander aux Empereurs et aux Rois, qu'il considère comme ses Ministres, soumis ou rebelles,

auxquels il prête son appui ou qu'il destitue à volonté'. Il domine par les Rois sur les peuples, ou par les peuples sur les Rois. Il se sert à cet effet de voies diverses. Tantôt il délie les sujets de leur serment de fidélité; tantôt il fait tourner à son profit les principes les plus dangereux.

En outre il est digne de remarque que les sophismes anarchiques reproduits de nos jours et qu'on a complaisamment déduits des principes et des raisonnements qu'on supposait avoir été ceux de Luther et de Calvin, forment au contraire la base des théories exposées, à différentes époques, avec l'assentiment formel ou tacite de la cour de Rome, dans les écrits des Auteurs Catholiques. On y prêche la souveraineté du Peuple, comme un dogme universel, applicable aux formes les plus diverses de la société; la permanence de ce pouvoir souverain; la légitimité du tyrannicide. Au dessus de tous, peuples et Rois, plane l'autorité du Pape; songer à lui désobéir est un crime de lèse-majesté divine: au reste c'est là l'unique différence d'avec les doctrines du contrat social et les dogmes du plus fougueux radicalisme*.

* Ce système est parfaitement formulé dans la fameuse bulle de Boniface VIII: «Le glaive spirituel et le glaive matériel sont l'un et l'autre en la puissance de l'Eglise; mais le second doit être employé pour l'Eglise, et le premier par l'Eglise. Celui-ci est dans la main du prêtre; celui-là est dans la main des rois et des soldats, mais sous la direction et la dépendance du prêtre. L'un de ces glaives doit être subordonné à l'autre, et l'autorité temporelle doit être soumise au pouvoir spirituel.»

* Tel étoit bien le système de M. de la Mennais. De nos jours Rome le désavoue; mais désavouoit-elle également ces principes au temps de la Réforme? M. Ranke a donné à cet égard des renseignements curieux. Il expose le Droit public des Jésuites d'après leurs principaux Auteurs; d'abord dans son *Hist.-Pol. Zeitschrift* (Die

On parle souvent des analogies de la Révolution et de la Réforme; tâchons de les résumer.

Idee der Volkssouveränität in den Schriften der Jesuiten; II. p. 606—616); ensuite dans son Ouvrage *Fürsten und Völker* (III. p. 179—190; *Kirchlich politische Theorie*). Il montre, par de nombreuses citations, qu'ils avoient, pour ainsi dire, greffé l'omnipotence du Pape sur la souveraineté du peuple. « Sie trugen kein »Bedenken die fürstliche Macht vom Volke herzuleiten. Mit ihren »Lehren von der päpstlichen Allgewalt verschmolzen sie die Theorie von der Volkssouveränität zu einem Systeme: » *F. u. V.*, t. I. p. 184. Ainsi, par ex., en 1562 Lainez, Général des Jésuites, se trouvant au Concile de Trente, affirme qu'originellement tout pouvoir réside chez le peuple ou la commune; celle-ci le délègue à ses magistrats, mais nes'en dépouille point. *Hist.-P. Z*, t. I. p. 608. Bellarmin, en citant l'Ep. aux Romains, chap. 13, ajoute: « Potestas »totius est multitudinis... Nota hanc potestatem transferri a multitudine in unum vel plures eodem jure naturae... Pendet a consensu multitudinis super se constituere regem, vel consules, vel valios magistratus. » *Mariana* pose en principe la guerre de tous contre tous. La société, selon lui, est née du chaos: « adjuncta est regia »majestas. » La monarchie n'est qu'une forme de la république. La volonté du peuple est toujours le droit suprême. « Respublica »non ita in principem jura potestatis transtulit ut non sibi majorem »reservârit potestatem. » Il est aisé de s'apercevoir où ces maximes aboutissent. Le peuple change les loix à volonté; le Roi est sa créature, à laquelle il commande, de même qu'un père commande à son fils. Quiconque prend ou retient le pouvoir contre le gré du peuple, est tyran; le tyrannicide est glorieux. Telle étoit la doctrine; en France, en Angleterre, et dans les Pays-Bas, des assassins se chargèrent de la pratique. Les Jésuites, à ce qu'on dit, ont condamné le livre de Mariana: ont-ils condamné ceux de Lainez et de Bellarmin? La Cour de Rome a-t-elle manifesté sa réprobation? Il nous semble que M. de Haller, en écrivant l'Histoire philosophique de la théorie révolutionnaire (*Restauration de la Science*

La Révolution part de la souveraineté de l'homme; la Réforme de la souveraineté de Dieu. L'une fait juger la révélation par la raison; l'autre soumet la raison aux vérités révélées. L'une débride les opinions individuelles; l'autre amène l'unité de la foi. L'une relâche les liens sociaux et jusqu'aux relations domestiques; l'autre les resserre et les sanctifie. Celle-ci triomphe par les martyres, celle-là se maintient par les massacres.

L'une sort de l'abyme et l'autre descendit du Ciel.

§ III.

Situation des Etats.

Quand on considère au seizième siècle les rapports mutuels des Etats, un fait dominant se présente; savoir *la rivalité entre la FRANCE et l'ESPAGNE, entre la Maison de VALOIS et celle de HABSBOURG*. Les autres Etats, les autres Dynasties se trouvoient dans une position secondaire et souvent presque subalterne.

Déjà la FRANCE préludoit à ses magnifiques destinées. Son étendue, sa population, les richesses de son sol, le caractère vif et ardent de ses habitants, lui assuroient une prépondérance marquée, surtout depuis que les ressources du pays se concentroient sous l'influence renais-

politique, I. p. 86), auroit pu faire aux Jésuites une plus large part. Leur système, comme on vient de le voir, étoit le Contrat Social de Rousseau — plus un Pape.

sante du pouvoir Royal , et après que les longues guerres contre les Anglois , en ranimant la nationalité, en avoient fait sentir le prix et la force. Toutefois, à l'entrée de la carrière, elle rencontra un antagoniste; ce fut l'Autriche. Cette puissance, qui de longtemps n'eût pu se mesurer avec aucun Etat du premier ordre, décupla rapidement ses forces par la plus douce des combinaisons politiques¹. Trois mariages lui valurent sa grandeur. Par Marie de Bourgogne, elle eut le riche domaine des Pays-Bas; par le Roi Louis, la Hongrie; par Jeanne d'Arragon, l'Espagne, Milan, Naples, et la Sicile. La France fut, de toutes parts enveloppée; surtout quand la Couronne Impériale, pomme de discorde que convoitoit François I, fut devenue le partage de son heureux rival. Dès lors, par nécessité de position non moins que par les inspirations de la jalousie, la guerre devint imminente, inévitable, interminable; jusqu'à cinq fois² elle éclata avec fureur; les Traités n'étoient que des Trêves, arrachées, par le besoin de réparer ses forces, à la lassitude des combattants. Les Pays-Bas et surtout l'Italie furent le théâtre de cette lutte. Le partage de l'Italie sembloit le seul moyen efficace pour concilier les antagonistes³. Même après une tentative pareille, le résultat n'eût pas répondu à l'attente. Quand deux puissances formidables se rencon-

¹ « Bella gerant alii, tu, felix Austria! nube. »

² En 1521, 1525, 1528, 1536, 1541.

³ C'étoit l'opinion du Landgrave de Hesse : « wen der Franzose Mailandt, der Keiser Romaniam hette, und weren die grossen häubter also in vermügen einander gleich in Italia,... so wurd das mistrawen zwischen den grossen häubtern gestilt mügen werden : » v. *Rönnel*, *Ph. v. H.* III. 91.

trent partout ; quand chacune d'elles aspire à une domination universelle ; après s'être partagé le monde , elles redoubleroient d'acharnement pour le posséder en entier. Cette rivalité a eu de grands avantages ; elle a été la sauvegarde des foibles et la garantie efficace de l'équilibre politique. Elle a préservé l'Europe du despotisme de Louis XIV ; elle a rendu inutiles , à une époque antérieure , durant la guerre de 30 ans , les tentatives ambitieuses et fanatiques de l'Autriche ; et l'on vit les Princes d'Allemagne , déjà au 16^e siècle , recourir à la France et faire échouer , par son secours , les projets de Charles-Quint¹.

Il n'y eut que la Réforme qui rapprocha plus d'une fois ces ennemis , par le triste lien d'une haine commune. En 1526 , l'Empereur et le Roi s'allient pour des « expéditions tant contre les Turcs et infidèles que contre » les hérétiques aliénés du grème de la St. Eglise². » En 1559 , Philippe II traite avec Henri II une alliance d'extermination contre la Réforme³. Et en 1563 Charles IX offre du secours pour le maintien de l'obéissance dans les Pays-Bas⁴.

Néanmoins en France on étoit assez porté , par sagesse humaine , à ne pas entraver par des scrupules de religion le libre cours des intrigues politiques. La persécution des Huguenots n'empêchoit pas le Roi de former alliance avec les

¹ *De la Noue* écrit : « Les Allemands ne voudroient pas aussi » aider à la ruine de la France , la quelle ils sçavent estre , pour le » dedans de la Chrestienté un bon contrepoids et pour le dehors un » très-ferme escusson : » *Discours* , p. 543.

² *Dumont* , IV. 1. 405^e.

³ p. 34.

⁴ p. 171.

Protestants d'Allemagne. Dans cette complication d'intérêts divers l'Autriche suivoit une marche simple et facile; car, en combattant la France, elle réprimoit en même temps les entreprises des Princes Evangéliques. Au contraire les Princes de la Maison de Valois flottoient entre deux idées impossibles à concilier; l'extinction du Protestantisme, considéré par eux comme le germe fatal des discordes civiles, et l'abaissement de l'Espagne, dont ils voyoient avec déplaisir les formidables ressources. Tantôt, brûlant de se mettre en garde contre leur voisin, ils tâchent de le supplanter dans la succession au Trône Impérial; ils lui suscitent des difficultés dans les Pays-Bas, ils lui cherchent des ennemis jusque chez les Turcs. Tantôt, au contraire, ils craignent de nuire aux intérêts catholiques et de favoriser l'hérésie en s'alliant aux Chefs du parti de la Réforme'.

— — —
Henri II régnoit en France depuis 1547. Ses fils lui succédèrent, François II en 1559, Charles IX en 1560.

La Cour étoit livrée à la corruption et à la débauche; le Royaume en proie aux troubles religieux qui prenoient de plus en plus une couleur politique. Longtemps les Protestants avoient pu dire « nous ne sommes pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles.... Eprouvés par des moqueries

' Surtout dans notre 4^e Tome il y a, durant l'année de 15 St. Barthélemy, des exemples frappants et déplorables de ce revirement continuel.

• Le Duc Christophe de Wurtemberg écrit en 1564: « Adi France mit aller seiner Untrew, Leichtfertigkeit, Ueppigkeit, und Unglaubens: » *Pfister, H. Chr.* p. 417.

« et par des coups , par des liens et par la prison ; mis à
« mort par le tranchant de l'épée , errants çà et là , réduits
« à la misère , affligés , tourmentés , errants dans les déserts
« et dans les montagnes , dans les cavernes et dans les
« trous de la terre¹. » Mais enfin l'Evangile avoit pénétré
dans les hautes classes. Deux partis puissants s'étoient
formés. D'un côté les Guise , de l'autre les Princes du
sang et les Clâtillon. La résignation eut un terme. On se
groupa autour des hommes puissants , que Dieu sem-
bloit appeler à être les défenseurs de la foi. Bientôt le
choc des armées succéda au brûlement des hérétiques.
Notre premier Tome est plein de détails sur les événe-
ments de la guerre², sur le caractère des personnages³ ,
tant des zélés défenseurs de Rome ou de la Réforme , que
de la Reine Catherine de Médicis , longtemps contraire
aux persécutions , abhorrant les guerres civiles⁴, et dont
Granvelle caractérise fort bien la politique , lorsqu'il
écrit : « elle croit qu'en perpétuant la discorde entre les
« deux partis , elle avancera ses affaires et établira son

¹ Cela n'empêche pas que M. de Châteaubriand ne dise , « le
« protestantisme s'introduisit par la tête de l'Etat , par les princes ,
« et les nobles , par les prêtres et les magistrats , par les savans et
« les gens de lettres , et il descendit lentement dans les conditions
« inférieures : » *Etudes histor.* I, p. 175.

² Voyez par ex., les Lettres 46, 47, 50. Aussi p. 97, 132 ,
270.

³ Sur Condé et Coligny voyez T. III p. 283. Sur le Cardinal
de Lorraine I. p. 240. « Il touche véritablement au doigt que la
« [présence] des pasteurs (dans leurs diocèses) est un d's souverainz
« remède aux calamités de ce temps. »

⁴ p. 380.

» pouvoir' » « Elle est longuement persuadée que , pour
» se maintenir en auctorité, il convient maintenir les deux
» parties, que, comme je tiens, sera la ruyne du Royaulme
» et du Roy son filz'. »

Bien que des motifs particuliers se mêlassent de part et d'autre aux discordes civiles¹, chez plusieurs le zèle de la religion ne fut pas douteux; et, quoique les Calvinistes de France, après avoir saisi les armes, n'ayent pas toujours, dans la pratique, respecté scrupuleusement les droits du Souverain, ils étoient bien loin cependant de les méconnoître entièrement, même au plus fort de la lutte⁴.

Les événements de la France agirent puissamment sur les Pays-Bas. La foi est communicative; des émissaires et des émigrés François y prêchèrent l'Evangile, et le désir de suivre l'exemple des Huguenots se fortifioit à l'ouïe aussi bien de leurs souffrances que de leurs succès. La situation des `partis, la nature des intérêts, étoit à peu près la même³. En 1560, Granvelle redoute une

¹ p. 382.

² p. 419. Voyez aussi T. IV. p. 109. *De Bèze* écrit : « jusqu'alors (en 1559) la Royne-mère avoit donné quelques signes de n'estre point ennemie de la religion: » *Hist. des Egl. R. I.* 211. Et en 1560 « elle sembloit ne servir que d'ombre en les entreprises des Guise: » *Id.* p. 250.

³ Le Prince d'Orange écrit : « les picques et inimités sont si grandes.. qu'i, je suis seur, ne cherchent aultre chose, que comme ils pourront donner ung coup de bâton l'ung à l'aultre...; et tous sur prétexte de maintenir la religion: » p. 430.

⁴ T. III. p. xxxvi.

⁵ *Strada* a relevé ces ressemblances et ces analogies. « Haec Galiorum mala in Belgium plane eadem transmissa facile comperiet

altération dans les Pays-Bas, si les mouvements de révolte en France continuent¹ : en 1562, il craint que quelques uns ne soient à l'affût, désirant le succès² : en 1564, on se plaint « que les Franchois et même les Huguenotz de » France mènent incessamment les practiques contre ces » pays³. Les Franchois se vantent de beaucoup d'intelligences⁴. »

La fraternité Chrétienne avoit ici des antipathies à surmonter. On n'aimoit pas les François dans les Pays-Bas, pas même dans les Provinces Wallonnes⁵. La déhance envers eux avoit de bons motifs. « Quand ils » flattent, » dit Granvelle, « ils ont desseing de tromper⁶. » De même Madame de Bréderode : « quand ils montrent » bon visage, on est assuré qu'ils couvent quelque chose » de mal⁶. »

Nous allons considérer la Maison de Habsbourg dans ses relations avec l'Empire et avec ses Etats patrimoniaux.

En 1555 eut lieu l'abdication de Charles-Quint. Son âge mûr fut l'époque de ses revers. Peu d'hommes furent, à un tel degré, le favori et le jouet de la fortune. A sept ans, Seigneur des Pays-Bas ; à quinze, Roi d'Espagne et de Naples, et Duc de Milan ; à dix-huit, Chef de l'Empire ; à vingt-quatre, maître, par la bataille de Pavie, de son rival captif ; quelle destinée, quel avenir ! Mais des événements divers

« cui otium sit conferendi haereticorum utrobique conatus, utrius-
» que aulae dissidia ;... eadem ferme omnia, nempe ex eisdem
» causis. » I. 126.

¹ p. 61.

² p. 130.

³ p. 336.

⁴ p. 339.

⁵ T. II. p. 196.

⁶ p. 270.

interrompent le cours de ces prospérités : l'ennemi terrassé se relève, la guerre recommence, les difficultés se multiplient ; l'Allemagne, divisée par la Réforme, augmente les embarras de tout genre ; les Princes Allemands se coalisent, résistent, menacent. Toutefois ce n'est qu'une crise passagère. La France accepte la paix ; Charles-Quint en profite ; il écrase les Protestants d'Allemagne ; tout tremble, tout obéit, et la guerre de Smalcalde, en 1547, semble mettre un terme à toutes les résistances. Jeux bizarres du sort, disons mieux, dispensations justes et sévères de l'Eternel ! A son apogée, cet astre brillant pâlit et marche rapidement vers son déclin. Amis¹ et ennemis se réunissent, et le vainqueur superbe se sauve à peine par une fuite précipitée, poursuivi par ceux-mêmes qu'il avoit comblés de bienfaits. Après avoir acheté la paix par de grands sacrifices, il veut venger ses injures sur la France et ressaisir les districts envahis par elle : nouveau mécompte ; il est forcé de lever le siège de Metz. Aux souffrances de l'âme se joignent celles du corps ; des maladies l'assaillent, sa vigueur l'abandonne ; et, tandis que les dangers redoublent, la force pour les affronter lui échappe. Ayant eu trois projets favoris, l'union de l'Empire avec l'Espagne, l'extirpation de la Réforme, et l'abaissement de la France, il désespère de leur réussite. Ferdinand son frère, jaloux de la Couronne Impériale, lui refuse ce qu'il désiroit, soit pour le bien de l'Empire, soit pour la grandeur de la Maison de Habsbourg ; et les vicissitudes que l'Empereur éprouve, lui

¹ « Les Allemands ne le désirent pas plus puissant, de crainte qu'il ne jettast la patte sur eux, comme sur le Duc de Saxe et sur le Landgrave : » *de la Noue, Discours*, p. 542.

font craindre d'être forcé à ternir l'éclat de son règne en signant à la fois le triomphe de la France et celui des Protestants. Faut-il s'étonner qu'il ait senti les atteintes du découragement, qu'il ait déposé la couronne, qu'il ait cherché la solitude, le recueillement, et la mort; que, dégoûté des choses de la terre, il ait cherché peut-être celles du Ciel!

L'opposition très-vive de Ferdinand¹ fut un bonheur pour l'Allemagne et la Chrétienté: sans elle, la Maison de Habsbourg eût acquis une puissance presque irrésistible². Au contraire, le souvenir d'une tentative pareille fut un germe de désaccord dont les ennemis de cette Dynastie surent tirer plus d'une fois parti. Philippe II semble

¹ En 1547 à Augsbourg l'Empereur négocia pour qu'on élût son fils Roi des Romains. Mais Ferdinand «*respondit Philippum Hispaniae ac tot aliis iugentibus aliquando Regis imperaturum, addito Germaniae Imperio magis obrui ac pessundari quam juvari honorarique*» *Pontus Hent., Rer. Austr.* p. 301. L'Empereur n'insista point, soit qu'il vit que son frère étoit inexorable, soit qu'il sentit la justesse de sa remarque: il paroît que la Duchesse Marguerite de Parme croyoit à ce dernier motif: p. 112. *sq.* Outre la difficulté de régir un si grand nombre d'Etats, il étoit évidemment impossible de ne pas sacrifier quelquefois aux intérêts de l'Empire ceux des pays patrimoniaux. On y voyoit rarement le Prince; on y étoit entraîné dans des guerres sans fin. Les Pays-Bas avoient beaucoup souffert. En Espagne on disoit: «*das Kaiserthum sey eines groszen Baumes Schatten, ein Nichts, welchem der König keineswegs aus leerer Eitelheit nachirachten solle*» *v. Raumer, Gesch. Europas*, I. 114.

² Mornai écrit en 1584, «*l'Empire d'Allemagne et tout l'Estat que tient le Roy d'Espagne se verront rejoints ensemble. Alors ce sera la plus grande Monarchie qui fut onc, redoutable sans doute à tous les Princes de l'Europe*» *Mémoires*, I. 363.

avoir entièrement abandonné l'idée de fixer l'Empire dans sa Famille¹ ; formant des relations en Allemagne, il évite tout ce qui pourroit alarmer Ferdinand : étant « d'intention de faire et dresser quelque ligue avec aulcuns » Princes de l'Empire , sa M. n'a voulu mestre ce en train » sans préalablement en avoir le bon avis du Roy des » Romains² ; » et celui-ci de son côté répond avec une grâce et une obligeance parfaite³. Mais le trait avoit pénétré fort avant dans l'âme de Maximilien⁴. Du même âge que Philippe , il y avoit entr'eux antipathie et contraste⁵. La défiance et la jalousie fortifièrent cette inimitié naturelle. Rival , adversaire du Roi d'Espagne dans tous les intérêts de famille , Maximilien , par là même , étoit l'espoir des mécontents⁶.

Les forces de la Maison de Habsbourg perdirent l'unité

¹ p. 112. ² p. 30. ³ p. 31. ⁴ p. 30. ⁵ T. III p. 473.

⁶ En 1562 le bruit courut que les Grands Seigneurs des Pays-Bas lui offroient la Souveraineté (p. 128, sq) ; et trois ans après Granvelle écrit : « J'entendis , il y a diverses foiz par desà que » tous les Pays désiroient l'Empereur ou ses enfans , sinon nostre » Maison. » (p. 394). Auparavant il écrit : « Plusieurs , pour leurs » particuliers respectz et désirantz la ruine de la Maison , procurent d'y mestre deffiance » (p. 115), et l'on ne sauroit douter que beaucoup de personnes n'aient désiré et fomenté le désaccord. Plus tard la tentative de l'Archiduc Matthias vint causer de nouveaux embarras à Philippe : « il ne nous manqueroit , en sus de » tant de maux , que la division dans la famille , pour achever de » perdre le tout » (T. VI. p. 195). Du reste le Roi d'Espagne songea de bonne heure au mariage d'une Infante avec un Archiduc (T. IV. p. 33*, 39*), projet accompli dans les personnes d'Albert et d'Isabelle , et qui sembloit concilier tous les intérêts par un terme moyen.

qui les avoit doublées sous Charles-Quint. L'Autriche et l'Espagne furent des Puissances distinctes et quelquefois séparées.

La ligne AUTRICHIENNE eut Ferdinand I et Maximilien II pour Chefs. Tous deux se concilièrent, ce qui n'étoit pas alors chose facile, amour et respect.

Maximilien II étoit partisan de la Réforme. Les Protestants attendoient de lui de vigoureuses résolutions. Il alloit, croyoit-on, marcher sur Rome et contraindre le Pape à se renfermer dans les limites de ses droits spirituels¹. Mais il s'aperçut bientôt qu'il ne suffit pas de vouloir, qu'exécuter est moins facile que promettre, et

¹ Voyez p. 282. Cette opinion étoit exagérée. « Nous avons de nouveau, » écrit Guillaume de Hesse, « un Empereur pieux, intelligent, et pacifique » (p. 293). Et Schwendi : « le nouveau Empereur embrasse fort ses affaires et crois qu'il gouvernera singulièrement bien » (p. 295). Maximilien ne put réaliser, quant à la Réforme, les belles espérances qu'il avoit données. L'Electeur Palatin lui écrit, à son avènement : « als ich mich des gantz christlichen und trewhertzigen Gesprechs so E. M. mit mir zu Heydelberg, gleich nach jüngst gehaltenem zu Franckfürth Wahl- und Krönung-tag, auch etlicher massen daselbst unser wahren ungezweifelten Religion halben gehalten, ... so hab ich nicht umbgehen sollen dessen E. M... zu erinnern dasz sie in solcher ihr Kayserlicher Regierung ihr die Bekanntnisz, Pflanzung und Fortsetzung unserer wahren Christlichen und allein seeligmachenden Religion fürnemlich befohlen sein lassen... » *Struве, Pfälz. K. Historie*, p. 145. Déjà Schwendi ajoute : « Je ne pense pas qu'il fera quelque soudain changement ès choses de l'ancienne religion, mais je crois que peu à peu il les accommodera à quelque réformation, toutefois le plus modérément et avec la moindre offence de ceulx d'Eglise qu'il peult faire : » *l. l.*

que la position de Prince héréditaire n'est pas la même que celle de Souverain.

Le pouvoir Impérial étoit considérablement diminué. Au 15^e siècle l'Empereur Frédéric III fut réduit par fois à un dénuement qui faisoit pitié¹ et qui rendoit fort difficile le maintien de ses prérogatives. Maximilien I, son fils, eut à soutenir, de 1493 à 1517, une lutte presque non interrompue contre les Etats de l'Empire; ceux-ci formèrent avec persévérance une organisation, une opposition compacte², dont la résistance étoit redoutable et qui sut profiter aussi, d'abord de la jeunesse³, et plus tard des embarras de Charles-Quint.

Ce que nous avons dit de l'Europe en général, touchant le manque de fixité dans les rapports, s'applique particulièrement à l'Allemagne. Là surtout il y avoit cette agitation intérieure⁴, ce balancement des esprits, inséparable de chaque époque où les institutions, ayant survécu à leur principe, ne possèdent plus aucune garantie de leur

¹ « Der Inhaber einer Gewalt, welche ihrer Idee nach die Welt beherrschen sollte, forderte gleichsam das Mitleiden heraus : » *Ranke, Deutsche Geschichte*, I. 84.

² « Die Städte traten den Magnaten in Deutschland nicht entgegen, sondern zur Seite. Zusammen bildeten diese Stände eine compacte Corporation, gegen welche kein Kaiser etwas ausrichten konnte, in welcher die Summe der Reichsgewalt representirt war : » *Ranke, l. l.*, p. 92.

³ « Im J. 1521 setzten die Stände ihren alten Gedanken durch und brachten es zu einem Antheil an der Reichsregierung, den ihnen Maximilian nach dem ersten Versuch niemals wieder hatte gestatten wollen : » *Ranke, l. l.*, p. 458.

⁴ « Eine innere Gährung ; » décrite par *Ranke, l. l.*, p. 200 — 218.

durée. Chacun aspirait à l'indépendance, et faisoit bon marché de celle d'autrui. L'affaissement du pouvoir légitime amenoit le règne de la violence et du désordre¹. On en étoit à cette alternative fatale où il n'y a de choix qu'entre l'anarchie et le despotisme. La Réforme (car c'est à elle qu'est dû ce service immense) remit au jour un principe d'obéissance et de liberté; toutefois elle ne mit l'ordre dans le chaos, qu'après un demi-siècle de déchirements affreux. Outre les luttes sans cesse renouvelées contre les Turcs et contre la France, il y eut la guerre des paysans, en 1525; les ligues et les contreligues des Catholiques et des Protestants; les excès criminels des Anabaptistes; le rétablissement du Duc de Wurtemberg à main armée, en 1534; l'expédition contre le Duc de Brunswick, en 1545; les triomphes de l'Empereur, en 1547, et ses défaites, en 1552. Et quelle fut, dans l'organisation politique, l'issue de cette série de guerres, de révolutions, et de désordres? La consolidation et l'accroissement du pouvoir des Princes; leur Souveraineté territoriale triompha².

Ils profitèrent aux dépens de l'Empereur et du Pape³.

¹ « Da die höchste Gewalt sich so wenig geltend machen, so wenig Billigung und Anerkennung erwerben konnte, so erwachte ein allgemeines Streben nach Selbständigkeit auf eigne Hand, eine allgemeine Gewaltsamkeit, welche diese Zeiten höchst eigenenthümlich charakterisirt: » *Ranke, l. I., p. 203.*

² « In den Fürstenthümern machte sich die Landeshoheit » weitere Bahn: » *Ranke, l. I.*

³ Par ex., en 1521, « Die Bestimmungen gereichten hauptsächlich zum Vortheil des Fürstenthums... Für den gemeinen Mann geschah eigentlich gar nichts...; der Adel war und blieb von aller Theilnahme an den Reichsgeschäften ausgeschlossen: » *Ranke, l. I., p. 464.*

La Réforme agrandit le cercle de leurs attributions. Le pouvoir Impérial fut de beaucoup restreint. L'Allemagne devint ainsi une espèce de République fédérative et presque une association de Souverains¹, présidée, d'après les loix d'un contrat réciproque, par un chef électif.

La résistance, au lieu d'ébranler, vint encore consolider ce pouvoir. Les Comtes, les Chevaliers, les Villes, accoutumés aux rapports directs avec l'Empire, qui d'ordinaire mettoient peu d'entraves à leur liberté, redoutoient fort une suprématie souvent insolente et tracassière de la part de cette nouvelle classe de Seigneurs. La répugnance à plier sous un joug que plusieurs considéroient comme illégitime, le désir de conserver ou de reprendre une indépendance à laquelle on attachoit un si haut prix, causèrent une fermentation prolongée², qui, par de sourdes menées et des commotions violentes, trou-

¹ Le Landgrave Philippe de Hesse, écrivant en 1530 à Luther, lui décrit le droit Public de l'Allemagne: « Es ist mit den deutschen fürsten vil ein ander ding dan mit den vorzeiten, die schlecht landpfleger gewest sein, und nit erbhern... Nie hat ein kaiser macht gehapt einichen underthan eines fürsten mit gewalt zu faben... Kein Kaiser hat jhe in deutschen landen macht gehapt einichen fürsten mit gewalt 1 gulden abzufordern... Der kaiser ist uns so wol gelobt und geschworen als wir Ime; wir seind Ime nicht allein geschworen, sondern Im und dem reich zugleich: » v. *Rommel*, *PK. v. H.* III. 43.

² « Die Reichsritterschaft war über den Einflusz unzufrieden der von den Mächtigen auf das Gericht ausgeübt werde: » *Ranke*, *D. Gesch.* I. p. 202. « Vor allen fühlten sich die Ritterschaften von der zunehmenden Fürstenmacht eingeeengt: » p. 204 « Grafen, Herrn und Edelleute waren über die rechtlichen Austräge gegen Fürsten und Churfürsten, die sie schleuniger und gleichmässiger verlangten, in steter Aufregung: » p. 464.

bla le repos de l'Allemagne. Les projets vagues et gigantesques de Sickingen se rattachoient à cette opposition turbulente¹ ; ceux de Grumbach, mis à mort comme brigand, mais dont les desseins avoient une haute portée, en furent, un demi siècle plus tard, pour ainsi dire, un dernier écho. Sa défaite fut pour la Noblesse moyenne un coup mortel.

L'Allemagne, plus qu'aucun autre pays, mérite le nom de patrie de la Réforme. Les destinées de la vérité Evangélique y sont le centre vers lequel tous les événements aboutissent. Le Protestantisme (nous parlons ici des armes, non de la chair, mais de l'Esprit) attaqua d'abord ; il fut réduit à se défendre plus tard. Entre ces deux époques la Paix de Religion, en 1555, forme la limite. Le besoin impérieux de repos assura seul quelque durée à ce pacte ; c'étoit du reste un singulier compromis ; car, au lieu de résoudre les difficultés, il ne faisoit que constater, par des décisions et des réserves, les points sur lesquels devoit un jour recommencer la lutte.

Après cette paix, l'incompatibilité entre Rome et la Réforme fut bientôt constatée. « Il n'y a pas d'accord possible, » disoit un Prince Evangélique, « entre Christ et

¹ « Sickingen und die Ritterschaft bielten die Opposition » (gegen die Fürsten) allein aufrecht. Der Gedanke erhob sich in ihnen noch einmal die alten Grundlagen der Unabhängigkeit des Adels zu beleben, sich der Territorialherrschaft geistlicher und weltlicher Fürsten zu entledigen, der neuen religiösen Ueberzeugung Bahn zu brechen : » *Ranke, D. G. II. 119.*

« Der Adel war in einer allgemeinen und lebhaften Gährung gegen die... Fürstenmacht. In dieser Gesinnung fand W. von Grumbach Anhalt und Hoffnung : » *Ranke, Hist. Pol. Zeit. I. 300, sq.*

« Béliar : les Papistes trouveront toujours moyen de faire » condamner et de poursuivre les vrais Chrétiens¹. » Aussi les Protestants n'étoient pas toujours dupes des prévenances Catholiques : on n'a qu'à lire la réception peu amicale des envoyés du Pape à la Conférence de Naumbourg². Bientôt la séparation devint complète ; il dût en être ainsi, quand le Concile de Trente eut stéréotypé les erreurs de Rome, en les résumant sous la forme de dogmes irrévocables³.

Il y eut réaction du Catholicisme-Romain, dans une grande partie de l'Europe et surtout en Allemagne ; les Jésuites mirent à cette œuvre de la suite, et y déployèrent une extrême persévérance et une grande habileté. Il y avoit une question bien importante, sur laquelle dans les Diètes les Protestants revenoient chaque fois à la charge. Ils prétendoient que les Evêques devoient rester Evêques, même après avoir embrassé la Réforme : Rome, au contraire, ayant le sentiment que, privée de l'appui des intérêts mondains, elle seroit perdue sans ressource, n'osant donc lutter à armes égales, écartoit chaque année⁴

¹ p. 361.

² p. 91.

³ C'est cette réaction que M. *Ranke* a décrite dans son Ouvrage *ueber die Römischen Päbste* : « Nach den tridentinischen Concilium ward Rom noch einmal eine erobernde Macht ; es machte Entwürfe, es fing Unternehmungen an, wie sie von diesen sieben Hügeln in der alten Zeit, in den mittlern Jahrhunderten ausgegangen waren : » *Fürsten u. Völker*, III. p. 4.

⁴ Déjà en 1545 le Landgrave Philippe écrit : « Man hat auf allen Reichstage hart darauf bestanden das man di religion nit solt einzeunen lassen : » v. *Rommel, Ph. v. H.* III. p. 114. Ailleurs il dit qu'il faut mettre « Got aus der acht und bann : » *l. l.*, p. 91.

une solution qui lui eût, complètement et définitivement, enlevé l'Allemagne.

Les liens de la communion Evangélique ne furent que trop souvent déchirés par les disputes entre les Luthériens et les Calvinistes; relatives à la signification de quelques dogmes, particulièrement au mode de la présence réelle du corps de notre Seigneur dans les signes Eucharistiques. On n'examina point ces questions subtiles avec la modération et la tolérance que l'Evangile prescrit à l'égard de tous et surtout envers des frères en Christ. Les passions s'en mêlèrent; la jalousie, l'ambition, l'orgueil, l'animosité, la haine; la science qui enfle, au lieu de la charité qui édifie¹.

¹ Les Calvinistes des Pays-Bas déplorent ce manque de charité, d'une manière belle et touchante, dans leur allocution à l'Empereur et aux Etats de l'Empire, à la Diète de Spire, en 1570 :
 « Nos qui unum Deum ac Patrem Jesu Christi, qui unum
 » Servatorem Christum Jesum verum Deum verumque hominem
 » pro nobis crucifixum, qui unum Spiritum Sanctum vobiscum
 » profitemur: in unâ Christi satisfactione acquiescimus: ejusque
 » nomine, patriâ bonisque omnibus privamur, et quasi oves ad
 » occisionem destinamur: unam sanctam Ecclesiam agnoscimus:
 » unum Verbum Dei pro salutis nostrae fundamento recipimus:
 » unam denique a mortuis Resurrectionem vitamque aeternam ex
 » gratiâ Dei misericordiâ ac liberalitate vobiscum expectamus:
 » nolite existimare diversam a vobis religionem profiteri. Quod si in
 » nonnullorum verborum explicatione quaedam fortasse est discre-
 » pantia, cogitate ne Apostolos quidem ipsos eorumve discipulos
 » per omnia ita ad amissim convenisse, ut non esset aliqua parte
 » dissensio. Cogitate in veteri Patrum Ecclesiâ multa summorum
 » hominum ac praestantissimorum doctorum non modo errata, sed
 » apertas inter se repugnantias extitisse. Quod certe Domini pro-
 » videntia certissima ac sapientissima ita comparatum fuit, ut

Ces différends, que le Landgrave de Hesse avoit bien raison de nommer une querelle maudite¹, eurent une influence fatale sur les affaires de la Chrétienté. Les ennemis des Réformés de France endormoient les Princes Evangéliques d'outre-Rhin, en leur assurant que ce n'étoit pas le Protestantisme, mais l'exécrable Calvinisme qu'on vouloit extirper². Les Princes Luthériens ne vou-

« imbecillitate ingenii nostri agnitā, in uno Dei Verbo discamus
« acquiescere, neque vel hominum auctoritatem, vel nostra judicia
« Verbi Dei auctoritati antepone: sed alteri alterorum onera
« portare, atque errata et infirmitates Christianā charitate tegere ac
« prudentiā tolerare... Nolite permoveri neque committite ut ad-
« versariorum calumnia plus ad disjunctionem corporis Christi,
« quam ipsius Christi Jesu praeceptum ac verbum... ad conjunc-
« tionem copulationemque ejusdem corporis valuisse videatur, neve
« plus momenti habuisse unius vocis paulo diversior interpretatio
« quam totius reliquae Scripturae, fidei, religionis certa atque
« indubitata consensio. » *Gerdes, Scrinium Antiquarium sive Miscellanea Groningana*, VIII. 647.

Chez plusieurs théologiens, « écrit le Landgrave Guillaume de Hesse, « l'amour fraternel est si refroidi et l'orgueil diabolique « s'est tellement accru qu'avant d'abandonner le plus petit point de « leurs opinions, ils préféreroient laisser périr des Royaumes « entiers: et dès que quelqu'un ne veut pas approuver en tout leurs « chimères et leurs raisonnements scolastiques, ils fulminent contre « lui, comme s'il étoit le plus méchant Arien sur la terre. »

¹ « verfluchten Zank: » II. p. 391.

² *Mezeray* (V. 51) en donne un exemple. « Le Duc de Guise « et le Cardinal son frère feignirent adroitement une grande propen- « sion vers la doctrine de Luther, et firent entendre au Duc de « Wirtemberg que s'ils étoient d'intelligence avec les Princes Alle- « mans, qui suivoient presque tous cette croyance, ils rangeroien- « t à la raison, et les Catholiques, et les Zwingliens, et par ce moyen « rétabliront l'unité de l'Église. Le Duc de Wirtemberg se laissa

loient guère faire des sacrifices pour les Pays-Bas, à moins qu'on n'y abjurât les opinions calvinistes¹.

»prendre à cet appât et se détacha d'autant plus aisément des
»Huguenots, que les Luthériens ne les haïssoient guères moins que
»les Catholiques Romains. » *Languet* écrivoit, en 1561, à Auguste,
Electeur de Saxe, qui lui-même étoit un des partisans les plus
outrés de l'opinion Luthérienne: « Miror aliquos principes Germa-
»nicos esse adeo faciles, ut possint ipsis persuadere Guisii se hoc
»agere ut Augustana confessio hic (Lutetiae) recipiatur, sed impe-
»diri a Genevensibus... Si cupiunt consultum iis qui causam
»Christi agunt, credant nostrorum hominum actionibus potius
»quam verbis.... Quam deplorandum est multos ex Germanis ita
»esse affectos, ut magis favere videantur parti Pontificiae; cujus rei
»causam si quis ab iis requirat, nihil aliud respondent quam nos-
»tros esse Calvinistas; quasi vero dissentire in modo praesentiae
»corporis Christi in coena, et in ipsius coenae effectibus et in
»omnibus aliis religionis partibus consentire, sit aliquid multo
»deterius quam more Pontificiorum totam religionem profanare.
»Si vel minimum in nobis esset istius charitatis et fraterni amoris
»quem tantopere commendat Christus, is haec omnia odia facile
»restringeret. Sed usitatum est hominibus dicere se hoc zelo
»pietatis facere quod faciunt indulgentes suis affectibus. » *Epistt.*
secre. II. 142.

¹ En 1566 et 1567 les Calvinistes ne cédèrent point à ces exigen-
ces; et dès lors le secours fut refusé et la résistance devint impos-
sible. III. 66. La Députation des Princes Allemands, en faveur de
leurs co-religionnaires, fut presque sans objet: III. p. 80, *sq.* En
1575 l'Empereur favorisoit les Pays-Bas, prévoyant que « si l'on
»ne pacifie avec les Gueux, l'Empire sort de la Maison d'Autriche,
»et que c'est la résolution des Electeurs: » V. 81; mais bientôt
l'ultra-Luthéranisme, en lui ôtant cette crainte, par l'élection de
son fils Rudolphe, fit rentrer la Diète dans son insouciance et dans
son inactivité: V. p. 299, 342. Durant les troubles, l'obéissance
des Luthériens en Hollande, à Anvers, et ailleurs (II. 475, III.
51), semble avoir été motivée aussi par le désir de se distinguer
avantageusement des Calvinistes.

Ce zèle outré, en soufflant la discorde parmi les Protestants, fut extrêmement favorable à la restauration du Papisme. L'influence de l'Allemagne au dehors fut longtemps neutralisée. Une stérile orthodoxie, remplaçant la foi, étouffa la charité. Les mœurs se relâchèrent; l'ardeur que donne l'esprit de parti, en tout ce qui a trait au dogme, s'allia fort bien à la tiédeur, l'indifférence, et l'égoïsme dans la pratique. — La religion de Rome poussa de nouveau des racines; s'étendit, s'affermir, répara ses pertes, refoula la Réforme vers le Nord, et l'Allemagne expia par une guerre de trente années sa négligence et son lâche abandon¹.

Il y a peu de chose à dire sur les possessions patrimoniales de la Maison de Habsbourg en Allemagne; l'Autriche, la Bohême, et la Hongrie. La Réforme y avoit fait des progrès considérables². Quant à la Hongrie, elle étoit continuellement assaillie par les Turcs.

Si maintenant nous feuilletons notre premier Tome pour y chercher ce qui concerne les différents Etats de l'Allemagne, nous n'y trouverons guère de détails sur les Princes Catholiques-Romains; pas même sur ces puissants Ducs de Bavière, qui, se concertant avec le Pape, profitèrent de la Réforme, et obtinrent, pour prix de leur fidélité intéressée, une espèce de suprématie sur le Clergé.

Il y a exception pour les Ducs de Brunswick. Henri le

¹ Ce fut un sujet continuel de désolation et de plaintes pour le Comte Jean de Nassau: on le remarquera dans un grand nombre de ses Lettres.

² Sur l'Autriche voyez la Lettre 83; sur la Hongrie la Lettre 120, *in f.*

Jeune, déjà vieux, étoit ami du Prince d'Orange¹; amitié qui ne tint point contre le dévouement au Pape. Il étoit peu recommandable²; « fort suspect à ses voisins à cause » de la religion³; « ayant « le corps remply de sang Espagnol et mauvais François jusqu'à la gorge⁴. »

Son cousin, Eric II de Brunswick-Calenberg, né en 1528, abjura la Réforme et mourut en 1584. En 1563 il est « à Bruxelles, pour certaines grandes entreprises, *more solito*⁵; » personnage turbulent, ne visitant ses Etats que pour les exploiter; courant le monde pour chercher des occasions de faire la guerre; et préférant la mort au repos. Les Protestants redoutoient sa présence dans les Pays-Bas⁶.

Guillaume, Duc de Clèves et Juliers, ne fut ni décidément Protestant, ni décidément Catholique. Né en 1516, allié de la France, il fit valoir ses prétentions sur la Gueldre contre Charles-Quint. Défait, humilié en 1543, il devint en 1545 gendre de l'Empereur Ferdinand et demeura fidèle à l'Autriche. Il ne sut pas résister aux exigences des Papistes. Toutefois ses antécédents le rendoient suspect au Roi d'Espagne; d'autant plus qu'il entretenait

¹ p. 51.

² Philippe de Hesse fait sans doute allusion à lui, quand il parle de Princes qui trahissent l'Evangile « um ihres hasz willen » den sie etlichen personen haben, deshalb das ihn ire laster angezeigt worden seind: » c. *Rommel*, Ph. v. II. III. 44. Il donne à entendre qu'il a fort peu de confiance en ses promesses: p. 306.

³ p. 108.

⁴ T. IV. p. 2*.

⁵ p. 182.

⁶ p. 209.

longtemps des rapports assez intimes avec les Chefs de l'opposition dans les Pays-Bas¹.

Parmi les Princes réellement Evangéliques, parmi les hommes qui se servirent de leurs biens, de leurs talents, de leur influence, pour l'avancement du règne de Christ, il faut compter le Duc Christophe de Wurtemberg, l'ami intime de l'Empereur Maximilien II². Très-exclusif dans ses opinions ultra-Luthériennes, il étoit excellent Chrétien.

L'Electeur Palatin³, si distingué par une foi vivante, active, et ferme, et qui plus tard fit à la cause des Pays-Bas de si grands et de si douloureux sacrifices, y étoit, comme en Allemagne⁴, mal vu de plusieurs, à cause de son attachement aux opinions qu'on décrioit sous le nom de doctrines Calvinistes⁵. On admiroit néanmoins la fran-

¹ p. 161 et *passim*. Ce personnage, dont la jeunesse fut très-agitée, avoit beaucoup de foiblesse dans le caractère et une grande susceptibilité (T. III. p. xxxi. « Le moyen sera un peu difficile à trouver pour contenter le Duc de Clèves; car cognoissés l'umeur de ce bon Prince: » I. p. 186. « Vous cognoissés l'home, » je ne le veus fascher: » p. 374. « Vous congnessés l'homme, il y voroit assés à grogner pour toute ma vye: » p. 384).

² Nous avons publié deux de ses Lettres (L. 77 et L. 297).

³ Ses trois prédécesseurs avoient professé les croyances Evangéliques; Louis, de 1517 à 1544, avec modération; Frédéric II, de 1544 à 1546, avec timidité; Otton-Frédéric, de 1546 à 1559, avec zèle.

⁴ On comprend que le Prince d'Orange, allié à la Maison de Saxe et nullement porté pour le Calvinisme, n'étoit pas content que son frère voyageât « avecque un gentilhomme Alleman qui at esté au Conte Palatin ou avecque son fils: » p. 400.

⁵ L'Electeur écrit en 1566 au Comte de Henneberg: « Sie sollen wissen das ich weder uff *Calvinum* oder einigen Menschen, sondern uff *Christum* getaufft bin, darum ich mich auch desselbigen

chise avec laquelle, au risque de perdre la dignité Electorale, il confessoit sa croyance; on attachoit du prix à ses conseils'.

Dans le Brandebourg régnoit, depuis 1535, l'Electeur Joachim II, né en 1505, et qui avoit, en 1539, embrassé la Réforme; modéré, pacifique, ayant une influence considérable en Allemagne'. Mais il fut loin de prendre aux grands événements de son époque une aussi large part que trois Princes dont le nom revient à chaque page des premiers Tomes de notre Recueil : savoir Auguste de Saxe et les Landgraves de Hesse.

L'Electeur de Saxe étoit frère et successeur de ce Maurice, dont Charles-Quint récompensa la fidélité, probablement pas tout-à-fait désintéressée', en transférant l'Electorat

»Nahmens allein herühme... Ich kau es, mit Gott und meinen
»Christlichen Gewissen, bezeugen das ich *Calvini* Bücher bisz
»daher nie gelesen : » *Struve, Pff. Kirchen-G.* p. 211.

' Le Landgrave Philippe aimoit à prendre ses avis : voyez par ex. p. 218, sq. La Lettre 102^b (p. 357—365) est apparemment de lui. Il y montre que les propositions d'accord de la part des Papistes en France ne sont qu'un leurre pour mieux tromper les Huguenots.

' «Gutmüthig, prachtig, freigebig: ein Fürst, welcher lebte
»und leben liesz. Seine Politik war die Reformation ohne Unge-
»stüm, durch allmähliche Aenderungen, ohne viel Streitigkeiten
»mit Kaiser und Reich, ins Werk zu richten : » *Ranke, Hist.-pol.
Zeit.* I. p. 240. Il est fait mention de lui T. II. p. 512, parmi les
Princes qui vouloient intercéder auprès du Roi d'Espagne pour les
Luthériens des Pays-Bas. — Il y avoit un pacte de famille entre le
Brandebourg, la Saxe, et la Hesse.

' Le Landgrave Philippe connoissoit parfaitement son gendre :
en 1543 il écrit à Bucer : « wir gleuben unser lieber sohn herzog

de la branche Ernestine à la branche Albertine ou cadette ; dont on a pu dire, en quelque sorte, que, par son secours nécessaire et par son intervention subite, il avoit deux fois changé la face de l'Empire, et qui périt en combattant, n'ayant encore atteint que sa 32^e année. Auguste fut un des Princes les plus puissants de l'Allemagne¹, ami de Maximilien II, et beau-frère du Roi de Danemark, mais du reste distingué, à notre avis², ni par la grandeur de son âme, ni par la sagacité de son esprit³.

»Maurizen mocht ein gute reformation leiden und gern sehen das
»man zu einer vergleichung keme; dasz aber sein liebte solten
»di spitz gegen den pfaffen abbeissen, haben wir ursach das solchs
»schwerlich beschæen werde: dann gegen euch vertreuelich zu
»melden,... halten wirs dafür es werl seiner liebten ein beinlein
»im mund geworffen sein, mit einem stift vor iren Bruder Herzog
»August: » v. *Rommel, Ph. d. Gr.* III. 98. En 1547 Maurice ne
se fit pas scrupule d'accepter les dépouilles de l'Electeur : Philippe
écrit: « es bekomert mich nit wenigdas S. L. sich des überreden lest
»das S. L. des Churfürsten landt einnehmen und ime ein verwa-
»rung zuschikt: » p. 170. « Es ist on zweiffel die Pfaffen werden
»lachen und frolocken das sie diese beide Chur- und Fursten, so
»eines gepluts, standes und glaubens..., selbst under ein verder-
»ben: » p. 192. Plus tard, indigné de la détention de son beau-
père et de l'influence Espagnole en Allemagne, Maurice tourna ses
armes contre l'Empereur.

¹ « Der mächtigste und reichste Fürst von Deutschland: »
Ranke, Hist.-pol. Z. I. 239.

² T. III. p. xxix.

³ Nous le verrons manquer de procédés et même de bonne foi
envers le Landgrave de Hesse dans une affaire très-délicate: p. 88.
Il ne pouvoit exister entre eux une fort grande amitié; car Auguste,
successeur de Maurice, avoit, au moins d'une manière indirecte,
participé aux évènements qui causèrent la longue captivité du

Il se montra peu généreux envers son cousin le Duc Jean-Frédéric II¹, devenu odieux par son ultra-Luthéranisme², suspect et dangereux par ses rapports avec Grumbach³. Mis au ban de l'Empire, assiégé, saisi, jeté en prison, cet infortuné Prince mourut après une captivité de 28 années.

Philippe le Magnanime, Landgrave de Hesse, durant

Landgrave: celui-ci n'avoit pas oublié en 1552 la crise fatale de 1547; L'Electeur, de son côté, n'en avoit pas perdu le souvenir, et l'on hait aisément ceux à qui on a fait tort. — Auguste n'aimoit pas la guerre; le Comte de Schwartzbourg, qui donnoit dans l'excès contraire, semble lui reprocher ses goûts pacifiques et sa parcimonie extrême: «er thut mit das mist seines holzes ab und »macht eine mappa, bekümmert sich umb keinen krieg: » p. 158. — Il donna l'exemple déplorable de jeter les Calvinistes dans les prisons. M. *Ranke* écrit: «er befolgte, wie in dem Innern des »Landes, das er zu guter Aufnahme brachte, mächtig und »rücksichtslos bewältigte, so in den Sachen des Reiches eine »entschlossene Politik: » *Hist.-pol. Z. I.* 240

¹ Né en 1529 et régnant depuis la mort de son père, Jean-Frédéric le Magnanime en 1554.

² Seul il refusa, lors de la Conférence de Naumbourg, de signer la Confession Augustane. Le Comte de Schwartzbourg, du reste peu compétent en pareille matière, écrit: «denn seine »schwermer haben es ihm widerrathen: » p. 90. Et le Comte Louis de Nassau observe, d'un ton moqueur, qu'il «est parti opiniâtre, »comme une principale personne qui s'entend mieux aux choses »de la religion que tous les autres, comme il présume: » p. 87.

³ Aussi le Landgrave de Hesse déconseille-t-il au Prince d'Orange de former des relations avec lui: «damitt hiedurch der »Churfürst, an dem mehr gelegen, nicht von E. G. alienirt: » T. II. p. 420. Le Prince tenta des voies de réconciliation: *l. l.* p. 451.

vingt-cinq années chef des Princes Evangéliques, défenseur des libertés de l'Allemagne, antagoniste redoutable de Charles Quint, avoit une grande habileté¹ ; mais sa force consistoit moins encore dans ses talents que dans la bonté des principes et la fermeté du caractère. Franc et intrépide, sa hardiesse auroit pu dégénérer en imprudence, si elle n'eût été contenue et dirigée par les sentiments Evangéliques ; elle avoit sa source dans un dévouement qui, dès que le devoir a clairement parlé, ne calcule, ni les sacrifices, ni les périls. Presque toutes les mesures de vigueur de la part des Protestants émanèrent de lui : leur attitude courageuse en 1530 à Augsbourg ; la ligue de Smalcalde, qui manifesta la résolution de ne pas se renfermer dans un système passif ; la réintégration du Duc Ulric de Wurtemberg en 1534, qui enlevait à l'Autriche un pays qu'elle avoit eu dessein de garder ; l'envahissement subit du Duché de Brunswick, en 1542, qui mit hors de combat un des ennemis les plus acharnés de la Réforme ; enfin la guerre de 1547 qui, après quelques années de revers, eut néanmoins l'abaissement de l'Em-

¹ Il étoit bon capitaine ; dans plusieurs expéditions il en donna des preuves non équivoques. Il est vrai, en 1546 l'issue de ses efforts fut malheureuse ; mais on l'abandonna : « Denmark, Pfaltz, Pommern, Leunenburg haben gar nichts zu disem zug gethan ; die neutrals unserer religion haben zum theil gantz nichts, und zum theil gar wenig gethan... ; Franckreich und Engelland haben viel verhaissen und wenig geleistet : » v. *Rommel, Ph. der Gr. III.* 174. Durant la bataille on ne suivit pas ses conseils : « het mann des Lantgraven bedencken gevolgt, so wer (wie die freundt und zum theil auch die vheindt sagen und offentlich bekennen) der Keyszer des tags geschlagen gewesen : » p. 143.

pereur, la liberté de l'Allemagne, et la paix de Religion pour dernier résultat. Sans dissimuler ses écarts et ses chutes; sans atténuer le scandale et le désordre qui, par un second mariage, du vivant de sa femme, deshonorèrent, malgré les prétextes et les apologies, sa vie domestique¹, on auroit tort de révoquer en doute la sincérité de la foi d'un homme, qui non seulement avoit une connaissance très-approfondie de la vérité², mais dont l'esprit Chrétien se révèle dans ses écrits, ses discours, et ses actes, et qui, à la lueur de la Parole de Dieu, évita, presque toujours au milieu des orages, un grand nombre d'écueils. Il ne foiblit pas devant la sédition et le fanatisme, même

¹ Il en fut puni, comme le Roi David, par les malheurs de sa famille. Le jugement de Dieu s'exerça d'une manière terrible sur les enfants de cette seconde union. Trois fils périrent en 1569 et 1570, en combattant contre les Huguenots; un quatrième mourut, la même année, à l'Université de Tubingue; un autre, peu après, dans une expédition contre la Suède; le sixième, de maladie en 1575; enfin le dernier expia ses écarts par une captivité de plus de 30 années. Une fille unique vécut jusqu'en 1608. (v. *Rommel, Neue Geschichte Hessens*, I, p. 87, *sqq.*). Le Landgrave Guillaume écrit en 1595: « Man erkenne nun den schrecklichen Zorn Gottes ueber das unordentliche Beilager, und dasz der Eltern Missethat an den Kindern gerochen werde. Aber Gott müsse man demüthig bitten dasz er nicht an ihnen ihre eigenen und ihrer väter Missethaten strafe, denn da sechs junge Personen so plötzlich gestorben seyen, so könnte Gott auch sie züchtigen : » l. l. 91.

² Pour s'en convaincre on n'a qu'à parcourir le 3^e volume de sa Biographie (v. *Rommel, Gesch. Philips des Gr., Urkundenband*). Dès les premières pages, les Lettres qu'il écrit, à l'âge de 15 et 16 ans, à sa mère Anne de Mecklembourg et à son beau-père le Duc George de Saxe, montrent un esprit nourri de la Bible, et qui en fait l'application pratique aux différentes circonstances de la vie.

quand ils prenoient le zèle religieux pour masque ; il contribua puissamment à terminer la guerre des paysans et à délivrer la Westphalie des excès et des fureurs des Anabaptistes. Dans les disputes contre les Papistes, sa fermeté fut inébranlable, en tout ce qui se rapportoit aux bases de la foi, et sa condescendance extrême sur tout le reste¹. Enfin dans les dissidences des Protestants, il insista toujours sur l'obéissance au précepte Apostolique : « la vérité dans la charité² ». Ses Lettres, par la naïveté et la fraîcheur du style, semblent indiquer la droiture et la franchise de l'écrivain³. Après s'être opposé au mariage du Prince

¹ Encore en 1542 il veut conserver la dignité du Pape : « dem »Bapst musz auch ein z'mlich underhalt gelassenn werden, als das er »ein Bischoff zu Rom wie von altershero, bliebe: » v. *Rommel*, III. p. 91. Il ne considère pas toutes les cérémonies, en elles-mêmes, comme un si grand mal : «sein viel Ceremonien im Babstthum welche man »leiden konte: » *Ibid.* p. 117; mais il en réprovoit l'abus, et jugeoit beaucoup d'entr'elles illicites. « Die papistische und deren kirche »Ceremonien, ler, und satzung seint widder Got und sein wort: » P. 77.

² Déjà en 1530, il écrit à ses Députés à Augsbourg : « In kei- »nen weg verwilligt das man die Zwinglischen mit gewalt dempffe, »noch verjage oder überziehe. Dann Christus hatt uns nitt berufen »zu vertreyben, sonder zu heilen: » v. *Romm.* III. 41. Il se consuma en efforts inutiles pour réunir les opinions divergentes : à Marbourg en 1529, à Wittemberg en 1536. Peu avant sa mort il écrivoit douloureusement aux Chrétiens de Zurich : « Wir befin- »den das der Zangk so grosz, und deme das mehrer Theil in »Teutschland so geheszig auch das kein theil von seinem fürneh- »men abweichen will, das wir also nicht wissen wie der Handel »antzufahen unnd antzugreifen ist. » *Ibidem*, III. 339.

³ En compulsant le Recueil de M. von *Rommel*, on pourroit citer de nombreux documents, où l'on admire la simplicité, la bonhomie,

d'Orange avec sa petite-fille Anne de Saxe, sans user de détours¹ et pour de bons motifs², il ne garde pas rancune³; il montre un intérêt touchant pour le salut éternel de la jeune Princesse⁴, et le Prince d'Orange eut à se louer de la sagesse de ses conseils⁵.

Durant sa longue captivité, son fils Guillaume le Sage, très-jeune encore, fit preuve de cette prudence qui lui valut un si honorable surnom. Lors de la réaction des Protestants contre Charles-Quint, qui amena la paix de Passau, non seulement l'Electeur Maurice, par un calcul égoïste, inclinoit à accepter des conditions insuffisantes, mais en outre le Landgrave Philippe, captif et craignant que l'Empereur, poussé à bout, ne se vengeât en le faisant mourir, enjoignoit à son fils, dans les termes les plus formels et qui trahissoient la vivacité de ses angoisses, de ne pas se montrer trop difficile⁶. Guillaume, dans ce conflit appa-

autant que la foi, la grandeur d'âme, et la fermeté de Philippe: par ex. la Lettre à Luther (n. 11); celle à l'Electeur de Brandebourg, trop circonspect peut-être et qu'il adjure de permettre la prédication du pur Evangile (n. 19).

¹ Il le déclare au Prince lui-même (voyez la Lettre 28).

² p. 49, p. 58, 57. ³ Voyez la Lettre 38.

⁴ Voyez la Lettre 41, où il s'enquiert de la Princesse « ob E. L. bey der religion, darinnen E. L. uff erzogen ist, bestendig pleiben. »

⁵ Il leur dut peut-être la vie. Le Landgrave, instruit par l'expérience, lui recommandoit, en 1567, à l'approche du Duc d'Albe, « sich durch wörrt nit das mau schmirren oder zu viell versichern lassen wollen : » T. III, p. 42.

⁶ « Gueter und geldt kaun Gott dir und mir noch wol geben, » sein andern Vatter aber von natur kannst du nit bekommen : » v. *Rommel*, III p. 283.

rent de devoirs, sans oublier les intérêts de son père, n'oublia point aussi qu'on avoit commencé la lutte pour les intérêts de la liberté politique, et surtout pour ceux de la Réforme¹.

Ce Tome contient dix-sept Lettres du Landgrave Guillaume, presque toutes au Prince d'Orange, ou à son frère Louis de Nassau. Il respectoit l'un²; il chérissoit l'autre³. Zélé pour la cause de l'Évangile⁴, il détestoit la polémique haineuse des théologiens⁵. Marchant avec plus de précaution que son père, il marchoit néanmoins droit et ferme. Ses Lettres abondent en expressions qui dénotent l'énergie et la vivacité⁶.

¹ Il écrit à l'Electeur Maurice : « E. L. wolte auch in alwege dahin verdacht sein das man bevor allen Dingen unsere wahre Christliche Religion und lobliche Freiheit erhalte, da ohne das wehre beszer wir hetten dieses wercks nie nit gedacht, viel weniger das wir ausgezogen wehren : » *v. Rommel*, III. 291.

² La première Lettre en est déjà une preuve remarquable : p. 133, sq. Dans l'affaire du mariage du Prince il avoit usé de beaucoup de réserve : lui-même affirme « se ne, aut parentem, aut principem offenderet, nec suasisset, nec dissuasisset : » *Languet*, II. 116.

³ « Ich wolte Lotzgen sonderlich gern in der compaignie mit haben : » p. 154.

⁴ Ayant appris qu'on vient d'octroyer en France la liberté Évangélique, il s'en réjouit vivement; ne doutant point que la parole de salut, désormais annoncée en beaucoup d'endroits, ne pousse racine par la grâce du St. Esprit : p. 148. Il sent très-bien quelles sont les bases de la vérité qui sauve : p. 235.

⁵ Il veut leur imposer silence, *sub gravi poenâ*, quant aux questions abstruses et inutiles, et spécialement sur le mode de la présence de Christ dans la S. Cène : p. 349.

⁶ « Die beyde Cardinal... samptt iren hellischen Vatter, dem

La Suède et le Danemark étoient unis à l'Allemagne par des affinités d'origine et de langage, par des sympathies religieuses et politiques.

En Suède, au noble et brave Gustave-Wasa succède, en 1560, un fils très-peu digne de lui; Eric XIV, soupçonneux, vindicatif, et qui, pour prix de sa défiance et de sa cruauté, perdit le trône en 1568 et la vie en 1578.

Sa légèreté et son étourderie se montrent dans une double négociation de mariage entamée, en Hesse avec une fille du Landgrave; en Angleterre avec la Reine Elizabeth¹.

Dans le Danemark Christiern II avoit été dépossédé en 1523 par le Duc de Holstein, Frédéric I, dont le petit-fils, Frédéric III², monta sur le trône en 1559. Le Roi déchu étant mort la même année, sa fille, la Duchesse de Lorraine, se flattoit de faire reconnoître les droits du Duc de Lorraine son fils, et se donna des peines infinies pour exécuter ce projet³. Mais elle avoit surtout compté sur l'appui de la Maison d'Autriche, l'épouse de Christiern ayant été soeur de Charles-Quint. Cet appui lui manqua: ni l'Empereur, ni le Roi d'Espagne ne profitèrent des embarras du Danemark⁴, et loin d'attaquer le Roi, on

«Bapst, werden die *decreta* ires gottloser *conciliabuli* vortsetzen: » p. 294. « Die papisten werden die protestirenden Stende selbst in einander verhetzen, dasz sie sich ausmatten und selbst fressen mussten: » p. 329.

¹ La lettre 73. ² T. III. p. 109.

³ Il en est souvent question: par ex. p. 193.

⁴ La guerre de la Suède contre le Danemark, de 1563 à 1570, sembloit le prélude de plus vastes desseins: le Landgrave écrit en 1564: «man mormelt von einer seltzamen Handel, als solten Schweden,

n'épargna rien pour gagner et conserver l'amitié d'un Monarque qui pouvoit nuire au commerce, en fermant à volonté le Sond¹.

Venons à la ligne ESPAGNOLE. Jetons d'abord un coup-d'œil sur le caractère et les actes de celui qui en fut le Chef; pour considérer ensuite les différents Etats soumis à son pouvoir.

Le nom de Philippe II, mêlé comme celui de Charles-Quint, durant un demi-siècle à tous les grands intérêts de la Chrétienté, inspire sous quelques rapports, une hor-

« Lottringen, und etzliche vorneme evangelische fürsten im Reich *in tractatibus* stehen deutsch und ander kriegsvolck auffzuprengen und Denmark ein bancket zu schencken: » p. 328. La discorde entre les Protestants lui faisoit craindre des conséquences funestes pour la Réforme. « Darüber würd *totus orbis* erschüttet werden: » *l. l.* « Es würde dem lauff des Heiligen *Evangelii* einen mercklichen schaden zufügen: » *l. l.* Ailleurs il nomme cette lutte « *cruentum, perniciosum et civile bellum.* » p. 407. — La Duchesse de Parme écrit en 1561 que le Roi de Danemark a « peu sçavoir » que, quelque pratique que l'on aye mené à l'encontre de luy, le « Roy d'Espagne n'y a jamais voulu donner l'oreille, ains conserver l'amitié inviolablement: » p. 111. Même Philippe II s'efforça de détourner la Duchesse de ses desseins; p. 254. Et l'Empereur écrit à Granvelle; « que deusse conseiller la Duchesse à mouvoir chose » préjudiciable au repos publicque, soit par guerres, pratiques, ou » autrement, plustost que par l'amiable voye, je ne fus oncques de » l'opinion, ni le seray encores: » p. 255. Granvelle étoit également contraire à la chose: neanmoins plus tard il paroît avoir été ébranlé: p. 301, *in f.*

¹ La France et l'Espagne se la disputoient. La lettre 36 est très-curieuse sous ce rapport.

reur très-légitime ; car la réprobation attachée aux doctrines, rejaillit inévitablement sur leurs défenseurs. Toutefois on a fait peser trop exclusivement sur lui une responsabilité commune à son époque. C'est pourquoi, désirant être juste envers tous, nous ajouterons à ce que nous avons dit ailleurs¹, quelques remarques sur la tendance et les motifs de sa politique.

On doit repousser les calomnies, admettre les excuses, et préciser les griefs.

Il n'est point avéré que Don Carlos ait péri de mort violente² ; il est hors de doute que ce jeune homme, doué, de par les romanciers et les poètes, de toutes les qualités imaginables du cœur et de l'esprit, étoit non seulement inhabile à régner, mais tout-à-fait incapable de se gouverner soi-même ; que, loin d'avoir des relations intimes avec les grands Seigneurs des Pays Bas, on y faisoit peu de cas de sa personne³ ; que sa mélancolie habituelle dégénéroit

¹ T. III. p. xxxviii—xlii.

² En 1827 M. Ranke n'ose décider si Don Carlos est mort de mort naturelle ou s'il a été décapité : « Genug, in so unglückseligen Verhältnissen lebte Philipp, dass er von seinem Sohne sterben oder sich tödten lassen musste : » *Fürsten u. Völk.* I. p. 129. — M. von Raumer, en 1831, se fondant sur denouveaux manuscrits, n'a plus aucun doute : « Er und die Königin sind natürlichen Todes gestorben, und niemals hat auch nur das geringste Liebesverhältnisz zwischen ihnen statt gefunden : » *Briefe aus Paris*, I, 157. Voyez T. III. p. 187, sq. p. 195.

³ Viglius écrit : « on parle de la venue de notre Prince, au lieu du Roy, mais je ne le croy, ni ne seroit ce qui convient : » p. 292. Longtemps il eut la parole embarrassée : Granvelle écrit, en 1564, d'après des lettres d'Espagne : « maintenant il parle beaucoup plus expéditement qu'il ne souloit par le passé : » p. 301. M. de Chan-

par fois en véritable fureur, et qu'il nourrissoit contre son père d'abominables desseins. Il est résulté d'un examen approfondi qu'il n'y a aucun motif de croire à l'empoisonnement de la Reine Isabelle; peut-être des recherches ultérieures réduiront d'autres accusations du même genre à néant.

Apprécions ensuite les difficultés de la position de Philippe II. Pour lui autant d'ennemis que de voisins. La France étoit en état permanent d'hostilité ouverte ou cachée. Les Princes d'Allemagne, qui avoient souffert pour l'Evangile ou qui s'étoient crus lésés dans leurs droits politiques, haïssoient en lui le fils de Charles-Quint. Le Roi d'Espagne, malgré son zèle pour la religion Romaine, comptoit, chose incroyable! même le Pape parmi ses antagonistes. Puis il faut mettre en ligne de compte l'étendue et la variété de ses Etats: car la diversité et l'antipathie mutuelle de tant de nations dont il étoit le Souverain, lui causoit des soucis et des embarras continuels. Ensuite il voyoit le culte Catholique-Romain, dont l'organisation étoit entrelacée par une infinité de liens avec les institutions politiques, assailli de toutes parts par des croyances qui sembloient tendre au renversement de l'ordre social. Enfin il fut le successeur d'un Prince, dont le règne avoit eu un très-grand éclat, qui avoit su se concilier l'affection de ses sujets', et il monta sur le trône, à une époque

tonay écrit, en 1565: « on dist que nostre Prinche est asteure sy morne, sy mélancolique et pensif qu'il ne prent plésir à chose quy soit: » p. 347. Voyez aussi la Lettre 119.

' « Erat, supra quam credere posteritas facile queat, incredibilis cum veneratione observantiaque in Caesarem voluntas: » *van der Haer, de init. tumult.* p. 58.

où Charles-Quint lui-même avoit quitté les grandeurs de la terre parcequ'ayant épuisé ses ressources¹, il reculoit devant une situation presque désespérée².

On reproche à Philippe II de s'être ingéré des affaires des autres, afin de parvenir à la domination universelle par l'intrigue et la discorde. Mais on n'a pas suffisamment remarqué peut être que, dans les grands intérêts de la Chrétienté, le maître de tant d'Etats avoit le droit et que même c'étoit son devoir d'exercer une influence considérable sur les délibérations communes. On a trop aisément ajouté foi à des inculpations hasardées; il auroit fallu s'en défier; car la puissance d'une Monarchie telle qu'étoit alors l'Espagne, excite nécessairement des craintes, des soupçons; qui, pour être chimériques, n'en acquièrent pas moins presque toujours un certain degré de consistance et de

¹ « Wenn man im J. 1567 die Summe, für welche so viele Besitzthümer Philipps II verpfändet waren, auf 35 Millionen Duc. berechnet, so fällt davon bei weitem der grösste Theil auf Karls Rechnung: » *Ranke, F. u. V.* I. 346. « Karls Mittel waren erschöpft. » Es ist leicht möglich dasz diese Erschöpfung zu seinem Entschlusse » (das Reich nieder zu legen) beigetragen: » *l. l.* p. 347. Le Comte Louis de Nassau écrit en 1566 que les Pays-Bas ayant « librement » accordé à sa M. de grandes et excessives aides . . . , ce fust cause » que, jugent sa M. n'estre possible de se pouvoyr plus longuement » maintenir, et qu'ilz avoient plus fait que ne pouvoient porter, se » délibéra de s'en aller en Espagne: » ci après, II. p. 446.

² « Nicht leicht wird ein Fürst seinen Thron unter miszlichen » Verhältnissen bestiegen haben, als Philipp. . . . In dem ihm zugleich » an niederländischen, mailändischen und neapolitanischen Grenzen » gefährliche Kriege drohen, -- findet er alle Hülfsmittel erschöpft, » die Quellen der regelmässigen Einkünfte aufgezehrt, die Lande » mit Schulden beladen, die Zinsen drückend, den Credit schwach » *Ranke, l. l.* p. 355.

probabilité¹. La conduite de Philippe II, durant tout le cours de son règne, a été en général pacifique² ; il a constamment désiré la paix ; il n'a fait la guerre qu'avec réputation, après de longs délais, et le plus souvent parce que ses adversaires l'y avoient contraint par leur perfidie et par leur astuce³.

On l'accuse d'avoir maintenu le Papisme, d'avoir obéi,

¹ Les Princes Protestants d'Allemagne voyoient toujours Philippe II prêt à leur tomber dessus. « Der argwohn und verdacht damit die protestirende Fürsten und Stende die kön. M. mit dem Pabst einer bundtnüs verdencken, ist noch unerloschen : » p. 132. Aussi se rejouissent-ils de chaque embarras qui lui survient : les nouvelles touchant les troubles dans les Pays-Bas, écrit le Landgrave Guillaume à son père, « geben mir die hoffnung es sollen die grosse potentaten mit iren eigenen undertänen so viel zu schaffen bekommen dasz sie uns zu reformiren vergessen : » p. 165. Ils songent même par fois à le prévenir « den vorsprung einemen und Brabant anfallen : » p. 156. — Le Roi avoit en Allemagne de nombreux pensionnaires ; p. 67, 104. « Plusieurs secrétaires des princes, » écrit le Prince d'Orange, « sont pensionnaires des princes estrangers : » p. 367. On peut croire que Philippe désiroit la ruine de tout Souverain Evangélique ; mais il y a loin de là à des projets positivement hostiles. Il souhaite fort mettre fin à ces soupçons : p. 65, *in f.* Et le Cardinal de Granvelle écrit qu'il est faux que le Roi « veuille mouvoir, pour la Religion ou aultrement, quelque chose contre les Princes Protestans, et qu'il est véritable que, ny à Trente, ny ailleurs, ne s'est oncques négocié chose quelconque quand à l'exécution du Concile à l'endroit [des Princes] Protestans : » p. 248.

² Voyez, spécialement sur la dernière partie de son règne et sur ses rapports avec l'Angleterre et la France, T. VII. p. 87—89.

³ M. Ranke écrit : « er ward ein groszer Beförderer und Vermehrer der Entzweigung der Welt : » *Fürst. u. P.* I. 124. Ce jugement me paroît sévère et même injuste.

en esclave, aux volontés du Pape, d'avoir persécuté la Réforme. — La première accusation n'en est pas une; les yeux fermés à la lumière, il confondoit l'Eglise de Rome avec la Sainte Eglise Universelle; il étoit donc tenu de la maintenir; devoir auquel, d'après un usage immémorial, il s'étoit obligé par serment¹. Quant à son obéissance au Pape, elle ne fut jamais implicite; dévoué à la Religion Romaine, il veilloit néanmoins à l'indépendance de l'Etat². Enfin l'hérésie lui parut un crime digne de mort; mais cette opinion détestable est presque un dogme essentiel du Papisme.

Avec des talents très-médiocres, Philippe II avoit une aptitude, disons mieux, une application extrême au travail; c'étoit peut-être le plus grand travailleur de ses

¹ II. 353.

² Comme Charles-Quint, il sut résister plus d'une fois à l'influence et aux ordres du Pape. « Er gebot (in 1561) jedweden zu züchtigen, wer die Dreistigkeit habe, irgend ein Decret ohne seine Billigung im Reiche bekannt zu machen: » *Ranke, F. u. V.* I. p. 277. Il fit occuper Rome par ses soldats en 1557, sous le Pontificat de Paul IV: ce Pape, ennemi juré de l'Autriche, disoit que « le roy Philippe tenoit de race de vouloir ruiner le St. Siège et le confondre entièrement: » *l. l.* II. p. 297. Le Roi eut plusieurs démêlés avec Pie V: « so devot Philip II auch war, so hat er doch einmal den Papst erinnern lassen er möge nicht erproben was ein aufs Aeuszerste gebrachter Fürst zu thun vermöge: » *l. l.* II. 357. Le Landgrave Guillaume se flatte, qu'ayant appris à connoître les vues du Clergé, il commencera bientôt à douter de l'autorité du Pape: ci-après, p. 411. — En cédant au Pape, le Roi songeoit sans doute aussi à ses propres intérêts: « seine Macht in Spanien war zum groszen Theil auf geistliche Interessen gegründet: » *Ranke, l. l.* II. 337. Puis il ne vouloit pas que ses disputes avec le Pape préjudiciassent en aucune façon aux intérêts de l'Eglise: ci-après, p. 288, *in f. et sq.*

Etats'. Absorbé dans les petites affaires, incapable, par là même, de s'élever jusqu'aux grandes, il se faisoit illusion par son incroyable activité de cabinet. Il n'étoit pas exempt de cet orgueil, de cette morgue Castillane, si odieuse aux autres nations¹; toutefois il s'efforçoit de surmonter ce penchant; peut-être même, par suite d'une timidité naturelle, l'embarras, le manque d'aplomb, le sentiment de ne pas être à sa place, contribuèrent-ils beaucoup à lui donner des apparences hautaines².

¹ « Die Geschäfte des weitaufigsten Reiches versammelten sich sämmtlich an seinem Tische... Die Bittschriften, die Briefe, die an ihn einliefen, die Berathungen seiner Minister, die geheimen Berichte kamen hier sämmtlich in seine Hand. Sein Arbeit und sein Vergnügen war, sie zu lesen, zu bedenken, zu beantworten, zu expediren: ...so war er der allerthätigste Geschäftsmann von der Welt. » *Ranke, F. u. V. I. p. 118.*

² Le Prince d'Orange atteste qu'en sa présence et en celle de plusieurs autres Seigneurs, Charles-Quint dit à son fils que, « s'il ne retenoit cet orgueil d'Espagne, il prévoyoit bien qu'il seroit cause de la ruine entière de ce pays: » *Apologie* chez *Dumont*, V. 1. p. 391^b. A sa première venue dans les Pays-Bas « et esse et videri omnibus Hispanus; parce loqui nec nisi Hispanice: publico libenter abstinere, et quasi ex abdito venerationem intendere: » *Strada*; I. 80.

³ « Im Jahre 1554... zeigte er sich bescheidener und leutseliger, er gab gern Audienz und genügende Antworten: » *Ranke, F. u. V. I. 115.* Mais M. *Ranke* croit que c'étoit uniquement par intérêt et calcul: *l. l.* — M. *Bilderdijk* suppose que le Roi n'ayant pas dans les Pays-Bas cet ascendant si utile et même si nécessaire à un Souverain, étoit embarrassé, et que ce sentiment lui donnoit de l'aigreur; tandis que, si un des Seigneurs eût eu le bon esprit de le mettre à son aise, il eût facilement gagné sa confiance et son affection: *Gesch. des Vad. VI. p. 111.*

On vantoit généralement sa bonté et sa douceur¹. Il avoit peu d'énergie; il étoit habituellement indécis, irrésolu². Quelquefois il s'est montré magnanime³. Il étoit religieux, non, comme son père, principalement par politique⁴, mais avant tout par conviction sincère et avec un dévouement qui ne connoissoit ni exception, ni limite. Hors de l'Eglise de Rome il n'admettoit pas la possibilité du salut: donc il falloit contraindre à y entrer; il falloit sauver les âmes par le supplice du corps; il falloit être, en quelque sorte par charité, inexorable et cruel⁵. Dès lors on ne sauroit être surpris, en examinant l'administration de ses Etats, de rencontrer partout des

¹ II. 443, 447, 487.

² p. 426.

³ Par ex. lors qu'après la destruction de son Armade, par la tempête, revoyant son Amiral, il lui dit: « Je vous avois envoyé combattre les hommes, et non pas les vents et les flots. » Ce fut aussi une belle parole, celle qu'il adressa à une Dame qui se tenoit sur les marches de l'autel; « ce n'est là, » dit-il, « une place, ni pour vous, ni pour moi: » *Ranke, F. u. V. I. 122.*

⁴ « Es ist klar dasz die Politik an dem Verfahren Carls V in Luthers Sache den grössten Antheil hatte. » *Ranke, Deutsche Gesch. I. 489.*

⁵ « Roi catholique, il se croyait responsable envers Dieu du salut de ses sujets; les sectaires étaient, à ses yeux, des criminels pires que des empoisonneurs et des assassins, puisqu'ils tuaient les âmes; sa charité s'émouvait, en faveur des victimes, et non des coupables, et sa sévérité s'excitait par sa pitié même: » *de Gerlache, l. I. I. 97.* « Es werden ihm die Fortschritte seiner Macht und die Fortschritte der Religion, identificirt, und in jenen sieht er diese... Wenn er England zu erobern, wenn er die Krone von Frankreich an seinen Neffen und an seine Tochter zu bringen sucht, so überredet er sich, er thue das zum Besten der Welt, ja zum Heile der Seelen: » *Ranke, F. u. V. I. 123.*

marques, disons mieux, des flots de sang, de ce sang innocent que rien n'efface; et c'est ainsi qu'on a pu donner le nom de Démon du Midi à un Roi qui cependant écrivoit à la Duchesse de Parme, sa soeur, dans une Lettre destinée à rester secrète : « Dieu sait que je n'évite rien plus » volontiers que l'effusion du sang humain et tant moins » de mes subjects de par delà, et je tiendrois bien pour un » des plus heureux poincts de mon règne qu'il n'en fust » jamais besoin¹. »

L'ANGLETERRE est tout-à-fait en dehors du cercle de ses Etats. Il fut, pendant quelques années, le mari de la Reine, de cette Marie Tudor, dévote et sanguinaire, qui fit heureusement place à Elizabeth. Celle-ci, demandée en mariage par Philippe, se soucia fort peu de suivre l'exemple de sa sœur². Elle maintint son indépendance personnelle et celle de son Royaume et, loin d'entrer dans les vues du Roi d'Espagne, favorisa la Réforme³.

Dans notre Correspondance il n'est guère fait mention de l'ITALIE; ni de Naples, ni du Duché de Milan.

Il y a plusieurs passages relatifs à l'ESPAGNE. Une Lettre à Gonzalo Pérez⁴, une autre du Duc d'Albe; celle-ci est très-caractéristique⁵.

On voit souvent percer des sentiments de crainte et de jalousie envers les Espagnols⁶.

¹ *Procès des Comtes d'Esmond et de Hornes*, II. p. 349 (Lettre du 6 mai 1566).

² p. 56. ³ Il y a quelques détails sur Marie Stuart, p. 352.

⁴ L. 58^a. ⁵ L. 61^a. ⁶ p. 339.

Toute influence étrangère blesse partout et toujours l'amour propre national. En outre le caractère des habitants de Espagne avoit quelque chose de particulièrement offensant par sa hauteur¹. Race opiniâtre et passionnée, ils avoient contribué à étendre la domination de Charles-Quint et à établir son pouvoir: ils aspiraient à une suprématie que les autres nations n'étoient guère disposées à leur déférer. On les haïssoit en Italie² et en Allemagne.

Plusieurs parties de la Monarchie étoient des pays conquis. Les Espagnols le leur faisoient durement sentir. Même sans parler des horreurs commises en Amérique, leur domination, par exemple, à Naples et en Sicile étoit de nature à inspirer aux autres peuples un amour d'autant plus vif pour leur indépendance et leurs libertés³.

On frémissait à l'idée de leurs institutions religieuses et politiques. Le Gouvernement en Espagne étoit très-absolu; surtout depuis la repression du mouvement des

¹ «Es war eine Mischung von Verachtung und Ingrim, mit der man diese fremdgebornen halbbarbarischen Herrscher im Lande sah:» *Ranke, F. u. V.* II. 102.

² En Sicile il y avoit, pour le moins, «58 Familien Sicilianischer Baronen, welche alle catalonischen Geblütes waren:» *Ranke, F. u. V.* I. p. 257. A Naples, «hatte die aragonesische Faction der Baronen dreymal den Sieg für ihre Könige davon getragen und dafür eine ausgezeichnete Stellung empfangen:» *l. l.* p. 265. Il en étoit de même dans le Milanois.

³ Philippe de Hesse écrit en 1558: «da nun die Spanier widerumb Lust hetten eine Reformation in Deutschland, und, wie sie es hievor fürgenommen, ein blutbad über die Teutschen anzurichten, sie werden es so leichtlich nicht anfaben können noch vermügen:» *v. Rommel, Philipp d. G.* III. p. 208. — Voyez plus tard les tentatives de l'Empereur Rodolphe II. *T. V.* p. 424, sq.

Communes en 1520. Une attaque qui échoue étant toujours doublement avantageuse au vainqueur, l'influence des Cortès fut depuis lors en grande partie annulée¹ : en Castille la Noblesse entouroit presque dévotement le trône et les Evêques étoient nommés par le Roi². Partout les libertés avoient grandement souffert, si du moins on peut parler de libertés dans un pays qui tolère les procédures atroces de l'Inquisition.

Les PAYS-BAS étoient, depuis le 15 siècle, le centre du commerce, de l'industrie, et des richesses de la Chrétienté. La fertilité du sol dans les superbes plaines de la Belgique, l'accroissement rapide de la navigation, une position centrale offrant de tous côtés des débouchés et des ressources, la prospérité croissante de tant de populeuses cités, l'augmentation des fabriques, le courage des bourgeoisies et la valeur brillante de la Noblesse, le luxe et la civilisation importés par les Ducs de Bourgogne, une Cour distinguée par sa magnificence et par son éclat; surtout un peuple industrieux, entreprenant, actif en tout genre de négoce et de travail; tant d'avantages réunis faisoient de ces Provinces, bien que peu étendues, un des Etats les plus florissants et les plus remarquables, et dont

¹ Surtout sous Philippe II. — Un de ses secrétaires écrit en 1563 au Prince d'Orange : « Ir Ma. registirt die Stende diser drey Könige reich weit anderst und mehr als etwa Kay. Ma. gethan; dörffen schier nichts wider ir M. mauchen : » p. 192.

² « Von den drey Ständen, welche früher dem Könige Widerstand geleistet, ging nun jene Unterwürfigkeit, jene Ruhe aus, welche Castiliën in diesem Jahrhundert so auszeichnete : » *Ranke, F. u. F. I.* 239.

l'influence n'étoit pas à dédaigner dans le balancement des intérêts politiques¹.

La Constitution y étoit Monarchique. Les Ducs et Comtes, ayant succédé aux droits de l'Empereur, par l'hérédité des bénéfices et par l'abandon successif des prérogatives du Suzerain², ne conservant avec l'Empire que des rapports vagues et insignifiants, étoient Seigneurs du territoire³; vivant de leurs domaines, donnant des loix, faisant administrer la justice, déclarant la guerre ou concluant la paix, levant des tributs, exerçant les droits régaliens, accordant des faveurs et des Privilèges, et y

¹ Mornay disoit avec vérité: « le Roi d'Espagne en tout ce qu'il possède, n'a rien plus beau, plus riche, plus poli que les Pays-Bas; rien qui ait plus nui à la France: » et l'on ne s'étonnera pas s'il ajoute: « rien qui la puisse plus accommoder en toutes sortes. » *Mém.* I. p. 364.

² « Majestate Imperatoriâ paulatim imminutâ, ea quæ Imperatores possederant *Dominia* in manus *Episcoporum, Ducum, Comitum* devenerunt, qui etsi nexu cum *feudali*, tum *allodiali* adstricti Imperio manebant, tamen jura *Superioritatis Territorialis* pleno jure sibi vindicârunt: » *Kluit, Primæ Lineæ Collegii Diplomatico-historico-politici* (Lugd. B. 1780), p. 78. Cet ouvrage du célèbre *Kluit* est peut-être le meilleur qui existe sur la Constitution des Pays-Bas. — Déjà au 12^e siècle « waren de Graafschappen ten eene-male van aard veranderd, en verre van, naar de oorspronkelijke beteekenis des woords, in een ambt of eene persoonlijke bediening te bestaan, erfelijke bezittingen geworden van hoog en laag regtsgebied en andere koninklijke en heerlijke regten, gedeeltelijk met grondeigendom verbonden: » *Nyhoff, Gedenkwaardigheden uit de Gesch. v. Gelderland*, I. p. v.

³ On avoit coutume de les nommer: « rechte Landsheer, rechte geboren Landsheer, natuurlijke Heer, natuurlijke en erflijke Heer, » souveraine Prinse en Vorst: » *Kluit, l. l.* p. 78.

ajoutant des conditions d'après leur bon plaisir; c'est-à-dire, non pas en violant les droits des autres, mais sans être tenus à demander, dans ce qui concernoit l'exercice de la Souveraineté, l'avis et le consentement de leurs sujets.

Ce pouvoir absolu n'étoit donc, ni sans règles, ni sans limites. Maître de ses domaines, le Souverain des Pays-Bas étoit soumis aux loix de la justice et de l'équité; lié par les droits du Clergé, de la Noblesse, des Villes, des corporations, des particuliers, il avoit besoin, pour le plus léger subsidé extraordinaire, du consentement formel des Etats. Leurs Assemblées, où les différentes classes des habitants envoioient des députés, inconnues dans les Pays-Bas avant le quatorzième siècle, se réunissoient par ordre du Prince, quand il le vouloit, aussi longtemps qu'il le jugeoit bon, pour délibérer sur les propositions qu'il leur faisoit soumettre.

Malgré le nom générique de Pays-Bas, il n'y avoit ni fusion, ni amalgame. — Au contraire, chaque Province, par son existence propre et ses souvenirs particuliers, formoit une agrégation séparée. On remarque une opposition de races tranchée entre les Provinces Wallonnes et Germaniques. Il y avoit dans les Pays-Bas des idiômes, des peuples différents, des antipathies, des hostilités par tradition et presque par instinct. Les guerres entre Namur et l'Artois, entre la Flandre et le Brabant, entre la Hollande et la Frise, entre la Hollande et la Flandre, avoient laissé des traces presque ineffaçables dans la mémoire des habitants. A peine se fait-on une idée de la diversité des loix, des droits, et des coutumes que le Prince étoit tenu de respecter. Le droit public ne varioit pas avec le changement de Souverain. La Maison d'Autriche avoit acquis ces

provinces successivement et à différents titres, comme Duchés, Comtés, Seigneuries; les nouveaux sujets stipuloient presque toujours le maintien et l'inviolabilité de leurs droits spéciaux; et même il n'étoit pas besoin de le stipuler expressément.

Les Ducs de Bourgogne et les Princes de la Maison d'Autriche s'étudièrent à délier les liens de suzeraineté qui unissoient ces Provinces, soit à l'Empire¹, soit à la France, à les ranger peu à peu sous des lois communes, et à faire de tant de Principautés diverses, sans effaroucher l'esprit de localité, des parties intégrantes d'un seul et même Etat². Ils restèrent en deçà du but de leurs efforts. L'union plus intime des Provinces devoit naître plus tard de la résistance au Souverain³.

Durant le Moyen Age l'histoire des Pays-Bas est le récit presque non-interrompu de séditions et de révoltes⁴.

Les villes puissantes, où se concentroient les travaux et les trésors de l'industrie et du commerce, étoient le plus souvent en proie au luxe, aux passions, et au désordre. Leur administration, d'abord très-populaire, avoit pris, de degré en degré, un caractère très-aristocratique. A des émeutes contre le pouvoir souvent oppressif des Ma-

¹ Voyez, par ex., sur le Traité d'Augsbourg en 1548, T. II. p. 501.

² Charles-Quint ne tarda pas à voir les difficultés de ce projet : « Moribus, lingua, institutisque et, ut inter finitimos, aemulatione » discrepantes populi ad unam regiminis formam aegre omnes coacerari posse videbantur : » *Strada*, I. 33.

³ On s'en aperçut bientôt; et alors on chercha des moyens « pour rompre cette généralité : » II. 450.

⁴ « Licentiae interdum quam libertati propiores : » *Strada*, I. 31.

gistrats, succédoient des rebellions contre le Souverain. Toutefois, depuis l'avènement de Philippe le Bon, l'autorité du Prince, malgré des réactions funestes sous Charles le Téméraire et durant la régence de l'Archiduc Maximilien, avoit triomphé enfin de ces soulèvements du peuple; et Charles-Quint, en châtiant l'insolence des Gantois, réprima, pour le reste de son règne, les velléités d'indépendance et les tentatives de l'esprit républicain'. — Le

' Notre histoire sous les Ducs et Comtes a été étrangement défigurée. Aux causes indiquées ci-dessus (p. 16*, *sqq.*) ajoutons la défaveur extrême qui, par les horreurs de la guerre contre Philippe, rejail'it sur le pouvoir Monarchique, même durant les temps antérieurs à cette lutte. Tout acte d'autorité parut de la tyrannie, toute rébellion sembla légitime; il n'y eut pas jusqu'aux atrocités et aux fureurs du peuple à Gand et à Bruges qui acquirent un caractère de grandeur et de force. A mesure que les institutions se modifièrent, on voulut retrouver le présent dans le passé; on s'efforça de justifier et d'ennoblir le gouvernement républicain, en lui cherchant une antique origine. Les plus beaux traits de nos Annales furent effacés. On ne se souvint plus, ni de Florent Vassassiné par les Nobles et victime de son zèle pour le peuple; ni de toute cette antique Maison de Hollande, si glorieuse et si populaire; ni de Guillaume le Bon, auquel ses sujets offrirent le double de la somme qu'il leur demandoit et qui alors ne voulut rien accepter, sachant que leurs bourses lui étoient ouvertes; ni de Philippe de Bourgogne, Prince puissant et magnifique, mais dont le plus beau titre est d'avoir été également surnommé *le Bon* et le Père de la Patrie. Sous l'impression des opinions républicaines cette série de Souverains devint une succession d'usurpateurs et de tyrans; foulant aux pieds les Contrats et les Privilèges, qui formoient, disoit-on, la base unique de leur pouvoir. — Le Droit Divin fut transféré du Monarque aux Etats. Voici à cet égard un passage curieux d'une Déclaration du Comte Jean de Nassau en 1578. « Die Staten van den Lande zijn dieghene die Godt Almachtig uyten » Volcke verkiest ende roept om immediate naest Hem te verkiessen

Brabant avoit sa Joyeuse Entrée. En cas de violation des libertés du pays, on n'étoit pas tenu d'obéir avant que les torts fussent réparés; mais ce refus d'obéissance étoit temporaire et tout-à-fait exceptionnel.

La Réforme, nonobstant les placards sévères de Charles-Quint, avoit jeté dans les Pays-Bas de profondes racines. L'Evangile y pénétoit de tous côtés, à la faveur des rapports de commerce multipliés et continuels avec la France et l'Allemagne; puis il y avoit parmi les troupes beaucoup de Suisses et d'Allemands, qu'on ne pouvoit priver entièrement de l'exercice de leur culte; en outre des milliers d'Anglois, proscrits par le fanatisme de la Reine Marie, s'étoient réfugiés en Belgique¹; et, quoiqu'ils ne pussent professer ouvertement leur croyance, ils faisoient beaucoup de prosélytes. La persécution opposoit inutilement des digues au torrent. — L'exemple de la France, où le Roi étoit contraint de pactiser avec les Protestants, donnoit du courage et de l'espoir: du reste, malgré les affinités

reenen Coninck ofte Gouverneur, Wetten en Statuyten te ordonneren, mitsgaders zekere ordre en beleyt van de Gemeente ofte Republieke: » *v. d. Spiegel, Onuitg. St. I. 71*. Conformément à de telles idées les Etats de Hollande affirment hardiment en 1587 que « dit Land van Holland en Zeeland sedert 800 jaren geregeert is by Graven en Gravinnen, den welken by den Edelen en Steden, representerende de Staten van denselven Lande, de heerschappie en soverainiteit derselver Landen wettelyk is opgedragen en gedefereert geweest: » *Bor, II. 921*. C'est un anachronisme de huit siècles. Nos historiens répétèrent à l'envi ces erreurs. Toute la science de Grotius ne l'empêcha pas de venir, dans son traité de *Antiquitate reipublicae Batavae* (qu'on s'étonne de voir citer encore de nos jours comme une autorité) se briser contre le même écueil.

¹ Non pauciores 30 hominum millibus: » *Str. I. 76*.

de langue et d'origine, on n'aimoit pas les François, même dans les Provinces Wallonnes¹.

Les Pays-Bas fournirent des sommes considérables au Roi d'Espagne: ils supportèrent la plus grande partie des frais de la guerre de 1552 à 1559². — Les Villes, dont les trésors étoient incessamment alimentés par le commerce, avoient peu souffert et promptement réparé leurs pertes. La Noblesse au contraire étoit fort appauvrie³, par les dépenses des camps et surtout par celles de la Cour, où régnoit souvent un luxe effréné.

Le Roi avoit dans les Pays-Bas trois Conseils; celui des Finances, pour l'administration de ses domaines et de ses revenus; le Conseil Privé, pour les affaires de la Justice; le Conseil d'Etat, pour le Gouvernement. Mais ce Conseil, comme les autres, n'avoit que des avis à donner, obéissant du reste au Souverain⁴.

Il y avoit en outre dans les Pays-Bas l'Ordre de la Toison d'Or, créé par Philippe le Bon et dont les Chevaliers avoient sur les affaires importantes une influence au moins indirecte⁵.

¹ Le Prince d'Orange, écrivant en 1576, parle de « la défiance naturelle que la pluspart de nostre nation ont de la nation Françoisise: » T. V. p. 446.

² « Les pays d'Embas ont comporté les plus grands frais, oyres » que la guerre ne fust commencé à leur occasion: » p. 73. Cependant le Prince d'Orange, en 1559, fait mention « des grandes et excessives sommes que le Roi avoit tiré de ses autres pays et royaumes pour la deffence et tuition de ces Bas Pays: » p. 45.

³ « Inter magnas mercatorum atque urbium opes una egebat Nobilitas: » v. d. Haer, p. 123.

⁴ v. d. Haer, p. 114. Et ci-après, p. 39.

⁵ Quand Philippe II eut accepté le Concile de Trente, « les

Revenons encore un instant à Philippe, pour examiner sa conduite particulièrement envers les Pays-Bas.

D'après l'opinion universellement admise il vouloit y conquérir un pouvoir sans limites ; y établir la domination des Espagnols, y extirper la Réforme par l'inquisition d'Espagne ; et il tendoit à ce triple but sans modération, sans concession quelconque. Considérons chacun de ces reproches séparément.

On prouveroit difficilement, croyons nous, que Philippe II ait eu dessein de mettre les libertés du pays à néant. Au commencement de son règne rien ne justifie cette supposition¹. Puis, dans la question des privilèges, il ne faut jamais perdre de vue que le maintien de la religion Romaine étoit précisément un des privilèges les mieux établis, que la violation des libertés et des coutumes fut plutôt une conséquence de la guerre qu'elle n'en fut la cause², et que l'administration violente du Duc d'Albe fut, on peut le dire, une anomalie dans le règne de Philippe II. En effet, ce ne fut qu'après de longues hésitations que le Roi se décida à envoyer ce général, étant poussé à bout par les excès, à son avis, sacrilèges des iconoclastes³. D'ailleurs,

« Seigneurs dirent que c'estoit chose pour plus peser et prendre l'avis des Chevaliers de l'Ordre : » I. 290. Le maintien de la Religion leur étoit spécialement recommandé : II. 40.

¹ Le Comte Louis de Nassau vante extrêmement les premières années du gouvernement de Philippe dans les Pays-Bas ; probablement pour faire ressortir d'autant plus le contraste ; toutefois on ne sauroit révoquer en doute la vérité de cet éloge : II. 447.

² Il ne fut pas très-scrupuleux à cet égard : II. 9.

³ Les Chefs de l'opposition en étoit eux-mêmes indignés. Le Prince d'Orange se hâta de sévir contre les briseurs d'images. M. M.

tout ne se fit pas d'après ses ordres. Puis, quelque horrible que fut la réalité durant ces années d'extermination et de massacre, le pinceau des historiens en a encore surchargé le tableau. Enfin, il seroit en tout cas, injuste de vouloir apprécier la vie entière et le gouvernement du Roi d'après cet affreux épisode.

Espagnol, il donnoit la préférence aux Espagnols; il aimoit à s'en entourer; il en formoit sa Cour, son Conseil¹. Il n'avoit pas le talent de faire oublier aux autres nations le tort de son origine. Mais on prétend sans motif qu'il donna à ses compatriotes une autorité excessive dans les Pays-Bas. La Gouvernante étoit née en Belgique²; dans les Conseils il n'y avoit, parmi les adhérents du Roi, que Granvelle auquel on pût donner le nom d'étranger; encore étoit-il Bourguignon. Le nombre des soldats Espagnols, dont la présence, après le départ du Roi, fit jeter de si hauts cris, n'étoit certes pas tel qu'on put fonder sur eux des projets d'arbitraire et de despotisme.

En voulant déraciner la Réforme, il ne fit que suivre l'exemple et les conseils de Charles-Quint³. Sous le règne

de Montigny et de Berges trouvoient que « tant de Seigneurs et personnages principaux ne devoient souffrir semblables actes : » II. 362. Louis de Nassau condamnoit aussi la violence du peuple : p. 213, *sq.*

¹ T. II. p. 7. De même, en composant la Maison de Don Carlos, « on ne y ast voulu admettre ung seul de par dechà, ny d'autre nation » que de la sienne propre : » p. 346.

² « In his provinciis nata et educata, earum idiomata tenebat : » v. d. Haer, p. 102.

³ Dans une Lettre du 6 mai 1566 à la Gouvernante, le Roi écrit : « Ny au faict de l'administration de la Justice, ny en celluy de la Religion, j'ay prins aultre pied que celluy y a tenu en son

de celui-ci on avoit fait les Placards contre les hérétiques, et l'Empereur en avoit recommandé l'exécution à son fils.

En refusant d'admettre l'exercice d'une autre religion que la sienne, le Roi agissoit conformément au droit public de cette époque¹. Un tel refus étoit son droit. La publicité des prêches eut été une concession énorme² : on n'en trouve guères d'exemple, si ce n'est en France en 1561, et encore ce fut le signal de la guerre civile. Tolérance envers les Réformés étoit un motif de rebellion pour les Papistes. Eux aussi approuvoient, exigeoient la repression de ce qu'ils nommoient l'hérésie ; s'il y eut des excep-

« temps l'Empereur, mon bon Seigneur et père : sous lequel les
« subjects n'ont matière de dire qu'ils ne soyent esté heureux et bien
« maintenuz : » *Procès des Comtes d'Egmont et de Hornes*, II. 348. Et les
Nobles Confédérés, s'adressant en 1566 à la Gouvernante, font un
aveu bien remarquable : « Nous ne doubtons point que tout ce que
« sa M. a par ci-devant et maismement astheure de nouveau ordon-
« né, touchant l'inquisition et l'estroicte observation des placars sur
« le faict de la religion, n'ait eu quelque fondement et juste tiltre, et
« ce pour continuer tout ce que feu l'Empereur Charles avoit à bonne
« intention arrêté : » ci-après, II. 80, *sq.* — En quittant les Pays-
Bas, le Roi fit dire aux Etats qu'il se rappeloit constamment « quae
« discedens Ordinibus audientibus Caesar imperasset, quibusque de
« rebus moriens testamento studiose cavisset : » *v. d. Haer*, p. 103.

¹ Même en Allemagne la liberté de religion étoit extrêmement restreinte, et ne consistoit qu'à pouvoir librement quitter le Pays : II. p. 353.

² On peut en juger par l'impression que firent les prêches publics en 1566, même sur l'esprit des Seigneurs qui favorisoient la Réforme. Le Prince d'Orange ne les aimoit point : II. 158. Il ne les permet pas dans sa ville de Bréda : p. 273. M. M. de Montigny et de Berges recommandent « d'oster les presches avant la venue de sa
« M. » p. 365.

tions, ce fut lorsqu'ils eurent besoin des Protestants, pour des intérêts, soit de commerce, soit de liberté.

Philippe II n'eut jamais l'intention d'établir dans les Pays-Bas l'Inquisition d'Espagne. Il faut, afin de s'abstenir d'une accusation gratuite, distinguer trois espèces d'Inquisition : celle des Evêques dans leur diocèse, celle du Pape qui envoyoit des Commissions extraordinaires dans des cas particuliers ; enfin le régime inquisitorial introduit en Espagne et tout-à-fait exceptionnel¹. On ne pouvoit s'élever contre la première, conséquence nécessaire et attribut naturel du ministère épiscopal. On voyoit de mauvais oeil² les juges délégués extraordinairement par le Siège soi-disant Apostolique, soit pour remédier à la nonchalance des Evêques, soit pour soutenir leurs efforts ; mais le but de ces Commissions spéciales, nullement innutées dans les Pays-Bas³ devoit en grande partie cesser précisément par l'augmentation des Evêques, projetée par Philippe⁴. En tout cas il étoit déraisonnable de confon-

¹ D'après M. Ranke, « ein Königlicher, nur ein mit geistlichen » Waffen ausgerüsteter Gerichtshof : » *Fürst. u. Völk.* I. 241. On s'y opposoit en Espagne en 1519. Ranke, *D. G. I.* 471.

² « Ne se pouvant (comme on l'avoit en 1566 dans le Conseil d'Etat) » exercer l'office Episcopale sans sçavoir la vie et » conduite de ceulx qui leur sont commis : » *Procès d'Egmont*, II. 340.

³ Le Conseil d'Etat le reconnoissoit : seulement il croyoit que » voyant maintenant le peuple tant abhorrer icelle, il en faudroit » user, comme le médecin fait des maladies, baillant la médecine » par aultre moyen plus agréable au patient : » *Procès d'Egmont*, II. 311. Il est vrai qu'en 1550 on avoit changé le nom odieux d'Inquisiteurs en celui de Ministres Ecclésiastiques.

⁴ « Prétendre que ces pontifes seraient les instrumens et les sup-

dre ces Commissions avec l'Inquisition d'Espagne, dont le Roi, pour plus d'un motif¹, ne pouvoit guères désirer l'introduction; tribunal perpétuel, terrible par son activité secrète, par le raffinement des tortures, par l'absence de toute garantie pour les accusés, et par sa tendance à affermir l'autorité du Clergé Romain et le despotisme royal.

Enfin il est complètement faux que le Roi se soit refusé opiniâtement à toute espèce de modération. Bien au contraire, excepté sur un seul point, à l'égard duquel toute transaction lui paroissoit illicite, il inclinoit constamment à temporiser. Il y eut de 1561 à 1567, comme on peut le voir ci-dessus, une série de concessions, qui semblent quelquefois à peine compatibles avec la dignité du

« pôts de l'inquisition espagnole, était absurde et contradictoire, » puisque l'inquisition même eût été destructive du pouvoir de l'épiscopat, juge naturel en matière de foi: » *de Gerlache, l. l. I. p. 39.*

¹ On avoit tenté d'introduire l'Inquisition d'Espagne à Naples sous Charles-Quint: mais le Vice-Roi fut obligé de donner une promesse par écrit qu'il n'en seroit plus jamais question: *Ranke, F. u. V. I. 269.* A Milan en 1553 on échoua pareillement: *l. l. p. 295.* On n'eût guères, après cette double leçon, hasardé la chose dans les Pays-Bas. Le Conseil Privé avoit raison de déclarer en 1566 « que sa M. ne veut aucune nouveleté et moins l'introduction de » l'Inquisition d'Espagne, selon que les mauvais faisoient courir le » bruit, mais tant seulement garder et entretenir ce que par le passé » avoit esté ordonné avecq si grande délibération et solemnité: » *Hopper, Méorial, p. 59.* Les mots ont beaucoup d'empire sur les masses; et le mot d'*Espagne*, ajouté à celui d'Inquisition, produisit un effet merveilleux. Le Prince d'Orange se défend d'avoir contribué à cette excitation: *Bor, I. Byr. p. 9.* L'aveu des Confédérés II. p. 81) est peu en harmonie avec leur Compromis: T. II. p. 3. — Voyez aussi *l. l. p. 18, 36.*

Souverain. La venue du Duc d'Albe, il est vrai, y mit un terme; mais bientôt on s'aperçoit que le Roi revient à un système de pacification. On en trouve des preuves sensibles dans la nomination du Duc de Médina-Céli et de Requesens¹, dans la délégation du pouvoir au Conseil d'Etat, dans l'envoi de Don-Juan², dans celui du Duc de Parme, et dans le retour de sa mère pour gouverner les Pays-Bas. Les Provinces qui se rallièrent à l'Eglise de Rome obtinrent la paix à des conditions extrêmement avantageuses³.

Avant de terminer nos Prolégomènes, il convient d'énumérer encore les principaux personnages qui, par leur position, leurs talents, leur caractère, eurent de l'influence sur la marche des affaires au commencement des troubles dans les Pays-Bas.

D'abord le Comte d'Egmont, Prince de Gavres; fameux par les victoires de St. Quentin et de Gravelines. Son mariage avec Sabine de Bavière et l'amitié de l'Empereur Maximilien II⁴ lui procuroient beaucoup de relations en Allemagne. Il avoit, à un trop haut degré, peut-être, la

¹ En 1575 Hopper, écrivant au Roi, nomme l'administration du Duc d'Albe « un très-exécrable gouvernement: » T. V. p. 229.

² Notre Tome VI fait voir qu'on a jugé son caractère et ses actes avec des préventions extrêmes.

³ «Es ist ein Irrthum, wenn man glaubt Philipp II habe in der flandrischen Sache nichts zu versuchen gewusst als Gewalt:» *Ranke, F. u. V. I.* 126.

⁴ Il y avoit entr'eux une grande familiarité durant la vie de l'Empereur Ferdinand: p. 129.

conscience de ses mérites, il savouroit sa renommée; il avoit de la fierté, il n'étoit pas sans orgueil¹. Toutefois, si, d'après le témoignage de plusieurs de ses contemporains, il étoit altier, présomptueux, irascible², on convient qu'il ignoroit la dissimulation, l'intrigue, et les arrière-pensées. Franc³ jusqu'à l'imprudence⁴, accessible à la flatterie, et se laissant mener par de plus habiles que lui, il fut plus grand capitaine que politique. Son esprit flottoit souvent entre les opinions diverses⁵.

Philippe de Montmorency, Comte de Hornes, Amiral⁶. Le Prince d'Orange se servit de son nom et de son crédit: du reste il semble devoir être rangé parmi ces hommes que les révolutions mettent en évidence, parceque leur position les grandit malgré leur médiocrité.

Son frère, Florent de Montmorency, Baron de Montigny, étoit plus habile que lui; zélé pour la religion

¹ L'orgueil s'allie aisément à des manières populaires. « Innata comitas innoxiaque nobilitati popularitas: » *Strada*, I. 40.

² Delà beaucoup de jalousie et de disputes entre lui et le Prince d'Orange: p. 177, 415.

³ D'après Granvelle, un des plus sincères, des plus ouverts (« uno delos mas claros: » p. 129), des plus traitables, des plus accessibles à la raison: p. 152.

⁴ Il déclare en 1564 « que ce n'étoit point à Granvelle que l'on en vouloit, mais au Roy, qui administre très-mal le public et mesmes ce de la Religion: » p. 247.

⁵ Il hésite, il vacille (II. 43, 422); il étoit opposé à la persécution, ayant « toujours soutenus que le chastoy et sang n'ont profité: » I. 374. Mais il n'étoit pas le même à Bruxelles et à Madrid: en Espagne il montre un grand désir de satisfaire à la volonté du Roi, spécialement quant au maintien de la Religion: p. 383.

⁶ p. 104.

Romaine; mais pas disposé à obéir aveuglément au Souverain¹.

Antoine de Lalaing, Comte de Hoogstraten, leur beau-frère²; homme de grand mérite, distingué par son courage militaire et politique³.

Jean de Glymes, Marquis de Berghes; fort populaire, ayant des talents et de la hardiesse, mais ingrat et intéressé⁴.

Philippe de Croy, Duc d'Aerschot, Prince de Chimay. Le souvenir de ses ayeux, riches, puissants, comblés d'honneurs et de grâces par leurs Souverains, servoit de nourriture à son orgueil et de fondement à des prétentions démesurées⁵. Attaché au Roi et à la Religion de Rome⁶, il avoit une ambition extrême, et sa fidélité à ses

¹ D'après le Seigneur de Chantonay, « un des plus dange-reux: » p. 426. Il fait brûler des Protestants: p. 130. On l'envoya deux fois en Espagne, afin de faire connoître les griefs; p. 137. Voyez la Lettre 220.

² Epoux d'Eléonore de Montmorency (Lettre 60 et T. III. 291).

³ « Nullus ex proceribus Belgis de quo esset major spes: » *Languet, Epp. secr.* I. 77.

⁴ Il dénigroit la Reine de Hongrie auprès du Roi, « usant de » remarquable ingratitude, ayant esté nourry de la dicte Dame, comme » elle eust peu faire de son propre fils. » p. 39. Quand il fut envoyé en Espagne pour exposer au Roi les doléances du pays, le Comte de Brédérode écrit: « le Marquys est plus que soufflyssant pour cest effect... M. » d'Egmont est bon sygneur, mès cestuy dict Marquys est aultre hom-me pour anfoncer jusques aus abymes les affaires: » II. 107. Voyez aussi ci après, p. 230, 239, 267, 332. « Magna ejus apud vulgus laus » existebat, gravitas in moribus, prudentia in consiliis, religionis » Catholicae verum studium, Regis observantia, patriae libertatis- » que, quod ferebatur, summi amor: » *v. d. Haer, l. l.* p. 231.

⁵ Guillaume de Croy, Seigneur de Chièvres, avoit été Gouverneur de Charles-Quint. ⁶ II. 423.

intérêts le rendoit parfois inconstant dans ses opinions et dans ses actes¹.

Le Comte de Berlaymont, distingué par ses talents, sa fermeté, son zèle pour les intérêts du Roi. Avec sa nombreuse famille il étoit un des plus fermes soutiens du pouvoir monarchique².

Puis le Comte d'Aremberg et le Comte de Megen; le Seigneur de Glajon³. Pierre Ernest, Comte de Mansfeldt, capitaine vieux et expérimenté, Gouverneur du Luxembourg; Allemand, mais depuis un grand nombre d'années demeurant dans les Pays-Bas; compagnon d'armes de Charles-Quint; brave et vaillant⁴.

Parmi ces Seigneurs (dont aucun n'eût favorisé les Espagnols) quelques uns refusoient décidément d'entrer dans la voie des innovations. Le Comte de Berlaymont, sans être ami de Granvelle⁵, résistoit à toutes les sollicitations des Seigneurs ligués. Il étoit en mauvaise grâce

¹ V. 459. *sqq.* VI. 142, *sq.* — La Duchesse, sa femme, étoit fille du Seigneur de Comines.

² « Regiarum partium cum quatuor paterni animi filiis studiosissimus : » *Strada*, I. 34. Granvelle le nomme entre ceux auxquels le Roi peut surtout se confier (ci-après, p. 129, *in f.*) écrivant plus tard qu'il « monstre toujours zèle au service du maistre : » p. 272.

³ « Supremus rei tormentariae magister : » *Strada*, I. 37. Le Roi peut compter sur lui : p. 129, *in f.*

⁴ Né en 1517; vient en 1543 dans les Pays-Bas; Gouverneur de Namuren 1549; défend courageusement, mais en vain, la ville d'Yvoy en 1552 : p. 4. — Il avoit été marié à Marguerite de Bréderode : il se remaria : p. 131.

⁵ « Il avoit lessé de hanter Granvelle ung an devant les Seigneurs : » p. 373.

auprès d'eux¹. On tâchoit de les réconcilier²; mais lui, qui pénétrait leurs desseins, répondoit toujours « qu'il tiendrait la ligue du maître, demandant s'il y pouvoit estre meilleure ligue que celle qu'il portoit, monstrant son ordre; qu'il tiendrait le parti du Roy et point d'autre³. » Aerschot suivoit cet exemple⁴; Mansfeldt, au contraire, se rangeoit du côté des mécontents⁵. Aremberg et Megen de même: ils reprochent amèrement à Montigny d'avoir fait mettre à mort des hérétiques⁶: toutefois Aremberg ne persista pas longtemps dans sa résistance⁷. Quant à Montigny, Hoogstraten, et Berghes, leur marche étoit plus franche et plus décidée. Toutefois les véritables chefs de l'opposition étoient le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont et de Hornes, espèce de

¹ p. 230. ² p. 331.

³ p. 372. Il accusoit les Etats de vouloir faire république: p. 267. « Les Etats de Brabant vouloient tout faire et tenir le Roy sujet: » *l. l.*

⁴ Il écrit à Granvelle: « l'on s'estrange fort de moy... , de quoy me treuve fort satisfait; .. povés disposer de ma personne et biens: » (p. 347) et un des confidents du Cardinal lui fait savoir qu'« Aerschot demeure ferme comme un rocq. » p. 413.

⁵ P. 131, p. 345. Le conseiller Hopperus écrit en 1576 au Roi: « j'ay veu par mes yeulx au Conseil d'Estat qu'il at esté ung des premiers excitateurs de ces troubles » (V. p. 374); mais Mansfeldt changea bientôt d'opinion, ou du moins de conduite. II. 39. Son fils, le Comte Charles, aussi vaillant que son père, fut encore plus variable que lui: II p. 7, p. 192.

⁶ p. 130.

⁷ En 1564 on parloit déjà d'une ligue entre Granvelle, Berlaymont, Aerschot, et Aremberg: p. 267. « Berlaymont dit qu'Aremberg est encore piz avec les Seigneurs que luy: » *l. l.*

triumvirat qui, comme d'ordinaire, se résuinoit dans la direction et la suprématie d'un seul.

Ces trois Seigneurs étoient à la tête de la plus grande partie de la Noblesse¹. Cependant il y avoit déjà plusieurs personnes dont les voeux et les espérances dépassoient de beaucoup les projets du Prince d'Orange et des siens.

Le Comte Henri de Bréderode, issu de la Maison des Comtes de Hollande, mais dont les sentiments répondoient mal à la noblesse de son origine. Il ne méritoit les éloges que l'esprit de parti lui a prodigués, ni par son caractère peu recommandable, ni par ses mœurs très-dissolues, ni par ses talents fort médiocres: les circonstances le portèrent en avant; sa prééminence apparente et passagère ne fut due qu'à son nom illustre et peut-être à cette étourderie qui l'emportoit au delà des limites que prescrivait la raison. Ce jugement, bien que sévère, est pleinement justifié par les détails que l'histoire a transmis à son égard et surtout par les Lettres de notre Recueil. L'écriture même est caractéristique; souvent presque inlisible, tant les mots sont tracés avec négligence et désordre. Le style aussi retrace l'écrivain par le décousu des idées, par l'inconvenance des expressions, quelquefois telle que nous avons dû les omettre. Plusieurs passages respirent le vin et la débauche²; d'autres abondent en locutions triviales et

¹ Ils avoient « la moyenne Noblesse à leur cordelle: » p. 426.

² « J'ay beu à vostre santé: » p. 307. « J'espère que après un drunck il vous en ressouvendrast: » p. 374. « Je m'an voye boyre ung bon trect ce dynner à vous et à vostre frère Adolff: » p. 376. « Reguardé de ne boyre trop d'eau: » p. 397. « Je vous pryé me mander sy l'eau vous semble aussy bonne que le vin: » p. 397.

déplacées¹. La violence et la forfanterie semblent lui avoir été habituelles². Ses vues politiques n'avoient pas une haute portée : fougueux, irréfléchi, écervelé, il vouloit une rupture, sans en calculer les suites³ ; il amenoit les dangers, faute de les prévoir. Il compromettoit ses amis, en donnant l'éveil à ses antagonistes. Il mourut misérablement⁴.

Le Conseiller Renard, natif de Bourgogne, créature des Granvelle, paya très-mal leurs bienfaits⁵. Son ambi-

¹ Parlant du retour présumé de Granvelle, il écrit : « l'on dict icy pour certayn que le rouge est sur son retour et seroit desjà aryvry à Namur, où Berllemonst l'est allz recepvoyr ; le dyable après deus deux, seroyt ungne belle chasse : » p. 305. A l'égard des concessions de Madame de Parme : « La néCESSYté faict la truye troter, et... » assurez vous qu'elle nous brasse le chaudyau sans sucre. Je vous pry de l'y pansser meurement, que nous ne nous coupyons la gorge de nostre mesme couteau. » II. p. 255. — En parlant de ses ennemis, il leur souhaite d'être brûlés vifs et s'exprime ainsi : « Mon Dieu, le beau feu que ce fust esté ! je n'eusse eu peur d'aultre chose que la fumée de ce feu ne fust esté sy infectée de la distylatyon que leu fayct ce frit de tant de meschantes carongnes d'ommes que ceux quy fussyont esté espryns de la fumée, n'eussyont tous eu la peste : » II. 254.

² « Ceux d'Utrecht menassent me mestre à feu ma vylle et ma meson ; s'yl s'y jouent, je leur an ferey ung tell qu'il se pourront chauffer pour tout l'yver : » p. 304. » p. 305, 308.

⁴ T. III. p. 170. — Morillon l'appeloit l'anfechrist : II. 254. M. de Montigny écrit : « J'ai toujours craint pour lui une mauvaïse fin, pour la vye qu'il menoit. » T. III. p. 61. — *Bilderdyk* dit : « dus eindigde die fraaie Held dien men in later tyd zoo belachlyk... » vergood heeft : » *Hist. des Vads*. VI. 79. Et M. de Gerlache l'appelle le Clodius du parti : vain léger, audacieux, expéditif, toujours pour les moyens violens ;... au dessous de sa position : » *Hist. du Roy. des Pays-Bas*, I, p. 60.

⁵ Il avoit servi dans des missions diplomatiques : p. 126 : ainsi

tion n'étant pas satisfaite, il voulut se venger de ses mécomptes en suscitant des embarras au Gouvernement¹. Le Duc d'Albe écrit qu'il cause les troubles, qu'il en est le levain². « Grand remueur de mesnage³, » d'après l'Ambassadeur d'Espagne en Angleterre. Il s'entendoit parfaitement avec les Seigneurs de la ligue⁴, et ne quitta les Pays-Bas que lorsqu'il y fut contraint par l'ordre du Roi⁵.

Lazare de Schwendy, capitaine Allemand, servit avec distinction, sous Charles-Quint et Philippe II, et acquit une très-grande renommée par son habileté dans les guerres contre les Turcs⁶. En prudence et en expérience de l'art

« imbeu des affaires d'Angleterre : » p. 261. Du reste peu estimable : p. 205, 327.

¹ « Il avoit laissé de soy-mesme le Conseil d'Estat : » p. 261.

² « La levadura de todas estas alteraciones : » p. 177.

³ p. 268.

⁴ Morillon, au sujet des plaintes du Comte d'Egmont et d'autres, ajoute : « Ceci vient de l'escole de Renard, qui est souvent près des » Seigneurs : » p. 248. Granvelle parle aussi d'inventions renardesques : p. 246. D'après le Comte de Schwartzbourg, Renard étoit « bien fin pour eux : » p. 416.

⁵ Granvelle écrit en 1564 : « il est trop renard pour se laisser » attirer en Espagne : » p. 262. Mais il reçut un ordre positif : p. 310, *sq.*

⁶ « Freyherr von Landsberg und berühmter Kaiserlicher General... Er starb auf seine Güter in 1584, im 62^{ten} Jahre. Man hat » von ihm eine kleine Schrift *de bello contra Turcas gerendo* : 2.^o Kriegs- » discours von Bestellung eines gantzen Kriegswezens : 3.^o von Regie- » rung des H. Röm. Reichs und Freystellung der Religion : » *Jöcher, Gelehrten-Lexicon*, IV. 315. *De la Noue*, en écrivant ses observations sur la guerre contre les Turcs, commence ainsi : « il seroit » mieux séant à quelques excellens Capitaines, comme... L. Schveude » Allemand... de discourir des moyens pour réprimer la puissance » des Turcs : » *Discours*, p. 544.

militaire il n'avoit guères d'égal¹. Le Prince d'Orange avoit en lui beaucoup de confiance². Dans les Pays-Bas il fut lié avec ceux qui vouloient marcher en avant³; mais son séjour auprès de l'Empereur Maximilien II, qui le prit à son service, semble avoir modifié sensiblement ses opinions⁴. Il étoit pour la Réforme; du moins la liberté de conscience lui paroissoit devoir être accordée⁵. Ses Lettres sont pour la plupart, très-intéressantes⁶; mais son amitié pour le Prince d'Orange ne fut pas toujours la même dans les revers et dans les succès⁷.

Günther, Comte de Schwartzbourg⁸, surnommé le Belliqueux, beau-frère du Prince d'Orange⁹. Il servit le Danemark contre la Suède; il étoit poussé aux combats par le désir de la gloire et par les ennuis du désœuvrement.

¹ C'est le jugement de *Languet*: « prudentiâ et rei militaris peritriâ superat quotquot ego novi: » *ad Sydæ*. p. 141. Et ailleurs: « Ejus viri juvat meminisse, tum propter ipsius virtutem et candelorem... , tum quia video propemodum ea evenire quæ mihi prædixerat, ex iisdem quidem causis, sed mutatis tantum personis: » *ad Camerac.* p. 20.

² Selon Granvelle, Schwendi lui avoit fait « grand damage: » *IV.* p. 36^e.

³ p. 282, 29. Il n'oublie pas de saluer les Seigneurs: p. 297. — Bollwiler écrit de lui au Cardinal: « on pouvoit bien appercevoir qu'il tenoit pour vos malveillants des Payz d'Embas: » p. 283.

⁴ p. 296, 313, 339.

⁵ Toutefois les Protestants, dans leurs démêlés en Allemagne, n'avoient pas eu à se louer de lui: v. *Rommel, Philipp der Gr.*, III. 277. 306. *Pfister, Herzog Christoph*, p. 313.

⁶ Surtout les Lettres 48, 92, 96, 98, 120.

⁷ Voyez *Tom. VII*, p. 228 et 231.

⁸ Né en 1529, mort en 1583.

⁹ Ayant épousé le 18 nov. 1560 sa soeur Catherine de Nassau.

ment¹. Il avoit de l'habileté et de la finesse². Le ton de ses Lettres est léger³. Se souciant assez peu des disputes sur la Religion⁴, il étoit enclin à favoriser l'opposition contre le Cardinal.

Le frère du Prince, le Comte Louis de Nassau, né en 1538⁵, fit des études à Strasbourg et à Genève, vint de bonne heure dans les Pays-Bas, à la Cour et à l'armée; et prit part à la bataille de St. Quentin⁶. Ce jeune héros dont la valeur jeta un si vif éclat, qui fut l'âme de la Confédération des Nobles et le bras droit du Prince d'Orange dans la délivrance des Pays-Bas⁷, s'étoit voué, de bonne

¹ Ou le croyoit même en état d'assister les Papistes en France: «Dicunt Rhingravium jam in Germaniam ablegandum ut... recuret adduci equitem a Schwartzburgensi: ajunt enim eum hoc promississe, quod miror:» *Lang, Ep. secr. II. 219.*

² Après une conversation fort intéressante entre lui et le Seigneur de Chantonay, celui-ci écrit à Granvelle: «Je cognoys bien l'umeur du Conte, qui est fin et caut et cortesan:» p. 413.

³ Voyez, par ex., la Lettre 31.

⁴ Encore en 1575 le Comte Jean écrit au Prince d'Orange que le Comte de Schwartzbourg ne veut pas «die sache gründlich erfor-schen, lesen, und ausz Gottes wort judiciren:» V. p. 157.

⁵ Le 10 janvier à Dillenbourg. — Il paroît avoir été petit de stature:» T. III. p. 320. «Ein Männlein:» ci-après, p. 165.

⁶ p. 29.

⁷ Par ex. T. II. p. XII, *sqq.* IV. p. XLVI—LV, et p. 399. — *V. Reyd*, qui l'avoit connu personnellement, le dépeint par quelques traits fort caractéristiques: «Hij was wel ter tale, minlijk in het omgaan en om der menschen hart tot zich te trekken; voorts nuchteren, van weinig slaap, altijd onverdroten om te arbeiden, hetzij met zinnen of ligchaam, en bovenal Godvreezende. Hij zou de vermaardste krijgsman van zijn tijd geworden zijn; want hij had beide scherpzinnig verstand in aanslagen, en schier al te veel stoutheid in het vechten, en zonderling gezag om te gebieden.»

heure, au service de son frère¹. Il lui étoit d'une grande utilité, par ses relations en France et en Allemagne². Ses Lettres sont écrites d'un ton éveillé, gai, jovial³. Il ne semble pas s'être astreint à un genre de vie extrêmement sévère⁴; toutefois, en lisant sa correspondance, on s'aperçoit bientôt que l'exemple et les enseignements de ses parents, la pieuse tendresse de sa mère, et les fréquentes discussions sur les grandes vérités Evangéliques n'avoient pas été sans fruit pour son âme⁵; il avoit de la foi et du

¹ Comme étant le Chef de la Maison de Nassau: p. 47. Le Prince l'envoie vers le Duc de Saxe (p. 93.) et auroit bien voulu en faire son Lieutenant en Bourgogne: p. 131. Il tâcha de lui faire donner la charge importante de Capitaine-Général de la Westphalie (p. 181.) et mit en train un projet de mariage: p. 145.

² Il étoit bien informé des affaires de France (p. 354); beaucoup de Princes Allemands lui vouloient du bien. Tantôt le Landgrave de Hesse le vouloit pour compagnon de voyage en Suède (p. 151, 154, 165), tantôt Schwendi le désiroit pour compagnon d'armes en Hongrie: II. 77. Il se met « en malaise et fâcherie » pour le Prince, en garantissant une dette: p. 185.

³ Après un service que le Prince lui avoit rendu, il écrit: « ne vous sçauroyz asses remercier tant que viveray, et cercheray tout le moyen de le déservir avecques ma peau: » p. 146.

⁴ Bréderode prend avec lui un ton fort léger. Voyez, par ex., le commencement des Lettres 94 et 96, et la plaisanterie p. 397.

⁵ Il travaille tous les jours, excepté le dimanche, p. 150. Il prie Dieu ardemment: *I. I.* Il est zélé pour la Réforme. Il craint qu'on ne force son frère Henri à des cérémonies superstitieuses: « *nolumus eum, hac in ætatis juditii sui imbecillitate, ullis contra conscientiam præceptis teneri:* » p. 205. Voyez aussi p. 234, 398, 403. Même en 1566 il n'étoit pas encore Calviniste: « *der Calvinismus reisset an aller örten mit gewalt ein, weisz in der wahrheit nicht wie man inen wehren mag:* » II. p. 215. « *Der Calvinismus, aus*

lèze; son exemple et ses exhortations ont été bénies pour plusieurs et pour le Prince d'Orange en particulier.

Le Gouvernement des Pays-Bas étoit confié à Marguerite, Duchesse de Parme, fille naturelle de Charles Quint, née à Gand, en 1522; fort habile, très-attachée au Papisme¹. S'il y eut une époque à laquelle, intimidée par les dangers et les menaces, ou gagnée par les flatteries et les promesses, elle laissa presque flotter les rênes au gré de l'opposition, elle reprit bientôt courage, et sut, en 1566, parfaitement profiter des fautes et des excès de ses antagonistes. A son départ elle fut généralement regrettée; surtout quand l'administration sanglante de son successeur eut mis les Pays-Bas au régime de la potence et du feu. Granvelle, qui avoit à se plaindre d'elle, faisoit en 1578 son éloge et désiroit son retour²; mais l'honneur de réconcilier une partie des Pays-Bas avec le Roi étoit réservé au fameux Alexandre de Parme, son fils³.

» mangell gueter Lehrer, reiszt an vielen örten ein: » p. 307. De même p. 403.

¹ Elle avoit eu Loyola pour confesseur: *Strada*, I. 51.

² « S'il est en pouvoir humain, elle eust mieux achevé l'oeuvre que personne aultre: » VI. p. 342. D'après l'opinion du Conseiller d'Assonleville « elle fut venue merveilleusement bien à propos pour diriger et perdre à la fin ceste besogne. Elle est Princesse d'auctorité, prudence et expérience, studieuse de la raison, auctorité du Roy, et du bien du pays. » *l. l.* p. 373. Elle ne savoit pas toujours dissimuler: Viglius parle des « mines qu'elle monstroït. » I. p. 269. Et Louis de Nassau, racontant la manière dont elle avoit reçu une députation des Nobles Confédérés, écrit: « elle s'est mise en une telle colère contre nous qu'elle a pensé crever: » II. 178.

³ Alexandre vint en 1566 dans les Pays-Bas. Le Seigneur de

Dans un poste aussi difficile Marguerite avoit besoin de conseils. Probablement le Roi comptoit le plus sur les talents et le dévouement d'Antoine de Perrenot, Evêque d'Arras, ensuite Cardinal de Granvelle, né à Besançon en 1517, et fils de Nicolas de Perrenot, qui fut Chancelier sous Charles-Quint et l'un des hommes les plus remarquables de cette époque¹.

Personne n'a contesté les talents de Granvelle et son étonnante habileté; au dire de tous, il étoit actif, infatigable, clairvoyant dans les desseins des autres, persévérant dans ses voies, fécond en moyens².

Mais on le haïssoit, et cette haine datoit de loin. Les Princes d'Allemagne imputoient à son père et à lui les mesures les plus odieuses de Charles-Quint; les empiétements sur la Constitution Germanique, les violences con-

Chantonay écrit : « certes jusques à maintenant *nihil est in homine*; je ne sçay que ce sera avec le temps : » p. 394.

¹ Charles-Quint écrivoit, en 1545, à Philippe II : « Je suis assuré que personne n'entend mieux les affaires de mes Etats que Granvelle, particulièrement celles qui concernent l'Allemagne, la Flandre et les deux Bourgognes, et les négociations à faire avec les Rois de France et d'Angleterre : il m'y a servi et il m'y sert encore actuellement avec utilité... Je sais qu'il n'a rien oublié pour former son fils l'Evêque d'Arras et je compte que les soins qu'il a pris de ce jeune homme répondront à son attente : » *Mém. de Granv.* I. 179. Et, lors de son décès : « mon fils, je suis extrêmement touché de la mort de Granvelle ; car nous avons perdu, vous et moi, un bon lit de repos : » *l. l.* 180.

² Le Prince d'Orange écrit : « wir haben mit einem schlawen und listigen vogell zu thun : » p. 259. Schwendy parloit de lui fort honorablement; et disoit qu'il devoit « aller à Rome, pour y devenir Pape : » p. 283. Voyez les sages conseils à Viglius : p. 272, 323, 37. En général ses Lettres sont parfaitement écrites.

tre les Protestants, la détention du Landgrave de Hesse et de l'Electeur de Saxe'. Cette haine redoubla de violence dans les Pays-Bas. On détestoit en lui un étranger, un ami des Espagnols, un ennemi des libertés publiques, un conseiller astucieux et perfide, auteur de tous les griefs*, tâchant de garder des troupes Espagnoles dans le pays, désirant faire augmenter le nombre des Evêques, poussant à la violence, perdant les Seigneurs dans l'esprit du Roi, homme faux, vindicatif, n'ayant pour but que son intérêt personnel. — Examinons le fondement de ces griefs.

Un étranger? — Mais, né à Besançon et par conséquent dans le Cercle de Bourgogne, Granvelle observoit avec raison: « le Comte de Mansfelt se peult dire estrangier, l'argument plus que moy, qui suis, moy et les miens, vassal et subject de sa M.¹

Un ami des Espagnols? Mais il les juge sévèrement²; il attribue à leurs excès tous les malheurs qui affligèrent les

¹ Le Landgrave Guillaume écrit: «Es mag sich die Kön. M. zu Hispanien wol fürsehen dasz der Cardinal derselben in iren erbländenn nicht ein spiell anrichte, wie er Keyser Carolo vor zeitten im Reich einen lermen angerichtet hat:» p. 170.

² p. 163.

³ p. 239. Et le Prince d'Orange, étoit-il moins étranger que Granvelle? Voyez *l. l.* — Le Landgrave Guillaume de Hesse écrit qu'en remplacement du Prince et d'Egmont, le Roi enverra « andere ausz Hispanien, doch Niederländer, nemblich den Cardinal von Grandvel und den Herzogh von Arschott: » Lettre 123.

⁴ « La nation Castillane procure de partout usurper le tout et comporte mal que eulx soyent employés aux charges, voyres que souvent ils ne donnent pas fort bon compte de celles auxquelles l'on les employe: » p. 72.

Pays-Bas¹ ; il se justifie , sur ce point par , plusieurs faits , d'où il résulte qu'au commencement du règne de Philippe II il écarta les troupes Espagnoles² , que jamais il ne favorisa ceux de cette nation³ ; qu'il hâta en 1560 le départ des soldats⁴ , que lorsqu'il étoit question de la venue du Roi , il l'engagea à mener avec lui peu d'Espagnols⁵.

Ennemi des libertés publiques ? — Mais il ne vouloit pas la violation des privilèges et des libertés⁶ : même dans un

¹ T. VI. p. LXXX. En 1579 « il ne se mesle des affaires d'Espagne , pour éviter l'envie et la jalousie de ceux d'icy : » VII. p. 90. « On fait entendre aux villes... et à plusieurs de la Noblesse aussi , que je tasche de les soubmettre aux Espagnols , qu'est faulx , et n'y pensay oncques , ny eusse choisy ma retraicte par delà , sy je pensoys que cela eust dû advenir : » I. p. 237.

² « Lorsqu'on voulut faire entretenir aux Pays-d'Embas un terce de douze mil Espagnols... , je dis que l'on feroit bien d'en parler avec feu sa M. Impériale , qui connoissoit les pays , que je suis rassuré l'eut rabrouhé et rejetté : » p. 75. « J'en heus lors le mauvais grey , de quy depuis a cogneu que j'avoy raison de soustenir le contraire , et vélà comme je veulx leur soubmettre les pays : » p. 238.

³ « Pour ce qu'ils dient que je les veulx soubmettre aux Espagnols , je voudrois qu'ils me dissent quy j'ay avancé en charge du pays de la dite nation ; il ne s'en trouvera ung seul. » p. 239.

⁴ « Qui trouva les expédients pour donner la commodité pour les embarquer , quy fit les lettres pour y persuader le Roy ? mais cela s'oblye : » p. 238.

⁵ p. 170. Il écrit au Roi : « puisque vous êtes le Seigneur de tous , il est bon que vous agissiez de manière à faire connoître que vous les considérez comme vos enfants , et que vous ne tenez pas les Espagnols seuls pour légitimes : » p. 153.

⁶ En 1564 il écrit : « il n'y a quy que ce soit des Seigneurs , quy plus hardiement et résolument que moy voulust employer sa personne et sa vie pour le sousténement de la liberté et privilèges du pays. » p. 238.

écrit où il semble déposer sa pensée intime, il justifie le zèle des habitants des Pays-Bas pour la conservation de leurs droits¹.

L'augmentation des Evêques fut décidée par le Roi à son insu².

Loin de conseiller des mesures violentes, il engagea constamment à revenir aux voies de modération et de douceur³.

Au reproche d'avoir desservi les Seigneurs auprès du Roi, d'avoir dénaturé leurs intentions et leurs actes, il oppose la dénégation la plus explicite⁴, et nous avons la preuve en main que ce témoignage est conforme à la vérité⁵. —

¹ « C'est un point que les Castillans, en leur pays, et aultres d'Espagne ont aultant pour recommandé, quoy qu'ils disent de leur affection envers leur maistre, que ceulx des Pays-d'Embas de leur, ... témoin ce que tous les jours l'on voit aux Royaumes d'Aragon, de Valence, Catalogne, et le mesme au Royaume de Naples, ny partant sont tenus les Siciliens pour rebelles, ni se doit pour ce le Prince irriter contre eux. » p. 77. * p. 56 et 76.

² « Il fault du mol avecque le dur et retirer aucuns des moings scoulpables, et des coupables ceux qui se voudroient réduire » : IV. p. 35*. « J'ay tousjours escript .. pour procurer que le tout se peut tost et paisiblement accomoder, et ne m'en repentz : » T. VI. p. 411.

³ Il en appelle au Roi : « V. M. sait mieux que personne si je cèle le bien qu'ils peuvent faire : » p. 128. « Sa M. peut le dire en toute vérité et sa M. le sait : » p. 169. « On donne à entendre mille choses qui ne sont jamais entrées dans mon esprit ; par ex. que le Prince d'Orange auroit commis un crime de lèse-Majesté. » p. 203. Aussi Chantonay répondoit-il au Comte de Schwartzbourg ; « pour ce qu'il disoit que Granvelle avoit escript beaucoup de plaintes contre le Prince, que c'estoient abus, et mesmes quant à la Religion ; car je sçavoie » ajoute-t-il, « que en ce cas mesme, avec occasion, il avoit faict bon tesmoingnage de luy par escript : » p. 415.

⁵ En 1560, le mariage du Prince avec une Luthérienne étant

Profond politique, il avoit de la réserve, il ne dévoiloit pas les secrets du Souverain, il n'épanchoit pas ses craintes, ses espérances, ses projets dans le sein de ses antagonistes; toutefois il n'y a guères de motif pour l'accuser, du moins quant aux Pays-Bas, de fausseté et de perfidie. Loin d'être un courtisan empressé, adulateur, et servile, il exhortoit la Duchesse de Parme avec beaucoup de liberté¹, et ne craignoit pas de dire souvent et, sans détours, de dures vérités au Roi lui-même².

probable, Granvelle écrit au Roi: « Jamais je n'ai vu chose qui m'ait donné soupçon contre lui; au contraire. » p. 52. « En ce qui concerne la religion tous ceux du Conseil s'évertuent, et certes, avant tous, le Prince d'Orange et le Comte d'Egmont ont montré, en tout ce qui jusqu'à présent a pu se connoître, une très-bonne volonté: » p. 53. « Il montre en toutes choses un très-grand désir de servir v. M.: » p. 65. En 1561, quand le mariage fut décidé: « j'espère encore, vu la bonté et la vertu du Prince, que tout ceci ne suffira point pour le détourner de la vraie religion: » p. 70. « Même en 1562: « du Prince on ne sauroit dire qu'il soit gâté quant à la religion, et je n'ai rien oui sur quoi je pourrois fonder cette opinion: » p. 131. Il se plaint seulement de ce qu'il n'enseigne pas à son épouse la vraie doctrine. *l. l.*

¹ « Je ne veux délaïsser de supplier v. Alt. qu'elle tienne tous-jours regard à l'auctorité du maistre, et jointement à la sienne, et de ceulx qui luy succéderont après en la charge; à la religion, que tous les jours vad de pis en pis;... et aussi que la justice soit auctorisée, libre et esgale, comme il convient; puisque sans ce les Royaulmes et Estatz ne se peuvent longuement.... soubstenir: » p. 312. Voyez aussi p. 257, *in f.* et *sq.*

² Rappelant ses conseils pacifiques à l'égard des Pays-Bas, il écrit: « J'en ay tousjours escript à sa M. propre et à ses ministres, quoy qu'en puisse advenir, franchement et rondement, pour la vérité et pour son service: » VI. p. 411. « L'on pensoit que avec une grande crainte de tant de morts, forces et violences, que tout

On auroit tort de lui attribuer un caractère vindicatif. Au contraire, il juge et traite ses adversaires les plus violents avec une modération peu commune¹; il étoit fort disposé à pardonner les injures²; il savoit rendre le bien pour le mal³.

«se pouvoit faire; que je contredis... usant en ce de ma rondeur et sincérité accoustumée: » p. 75. Voyez VII. p. 568.

¹ Il est fort réservé dans ses soupçons: ainsi, par ex., au moment même où les Seigneurs l'ont enfin forcé à quitter le pays, il dit, en parlant de ceux qui voudroient amener un bouleversement: « ils ont leurs fins et desseins peult-estre bien différent de ce que les Seigneurs entendent; car je veux croire d'eulx qu'ils ne les pourteroient en ce, comme ils font, car ce seroit contre leur devoir: » p. 237. « J'ay tousjours dict que je tenoye pour certain qu'en la Ligue qu'ont faict ces Seigneurs des Pays-Bas, il n'y a point de mal pour le présent, ny chose contre sa M.: » *l. l.*

² Granvelle écrit à Viglius: « Ma théologie ne dict pas que l'on doibve souffrir de sorte que par souffrir vous donniez moyen à vos ennemys de vous pis faire: » mais du reste « je sçay fort bien *quod Domino vindicta* et je pense jusques à ores vous avoir donné assés à cognoistre que je l'entends ainsy, et Dieu m'est tesmoing que je pardonne, pour Son service et Luy obéyr, fort vouluntiers tout le passé: » p. 287 et 288. Et à M. de Chantonay, son frère: « Je n'ay voulu en façon quelconque imputer à nul des Seigneurs ces termes et démonstrations de resentment dont ils ont usé en mon endroit...; et vous avés assez congneu que je me suis tousjours tenu en ces termes, disant à tous ceulx qui m'en ont parlé, que, quoyque les Seigneurs fussent abusez, ... si ne laisseroy-je pourtant de tousjours leur porter respect, et de leur faire plaisir et service, vouldissent ou non, en tout ce en quoi j'en pourroye avoir le moyen: » p. 423. — A son départ, il avoit intention de rendre visite à Orange et Egmont: p. 417.

³ La Correspondance en offre un exemple frappant. En 1563, environ trois mois avant son départ, à l'époque où les Seigneurs, et le Prince d'Orange surtout, l'avoient offensé de bien des manières

Il ne se distinguoit, ni par la ferveur de sa piété, ni par la régularité de sa conduite. Il aimoit le luxe, la magnificence; l'orgueil de la vie¹. Il n'avoit pas renoncé aux convoitises mondaines, pour vivre dans le présent siècle sobrement².

Quels que puissent avoir été ses défauts et ses travers, il servoit le Roi avec zèle et fidélité. Il croyoit devoir s'opposer aux entreprises de la Noblesse³.

res et lui rendoient le séjour dans les Pays-Bas presque insupportable, Granvelle intercédait à Rome en sa faveur. Le Prince étoit menacé de perdre sa Principauté par le courroux du Pape: alors (c'est ainsi que Granvelle raconte sa démarche dans une lettre confidentielle) « je dépeschay moy-mesmes à l'Ambassadeur et adverty » Madame de Parme, afin que avec la première occasion elle fit le semblable, et toust après en escripvis aussi au Roy mon maistre, l'exhortant à faire de son coustel que il fit les offices requis pour empêcher ce desseing: » p. 423. Trait de générosité d'autant plus remarquable qu'il demeura secret: « Je n'en fiz oncques semblant au Prince ny aux siens; mais bien m'en pourroyent donner tesmoignages leur Majesté et Altèze et l'Ambassadeur: » l. l.

¹ Delà ses besoins pécuniaires et ses sollicitations indiscrètes. Charles Quint lui écrit en 1552: « A ce que dites que n'avez merced » *ni ayuda de costa*, c'est bien merced et *ayuda de costa*, quand on a » bons bénéfices, et pensions, et traitements, dont on se peut bien » entretenir: » de Gerlache, l. l. I. p. 47.

² De Besançon, il écrit à ses amis: « je sayz icy bonne et joyeuse » chière: » p. 428. « Il fault procurer de tirer profit de ce en quoy » les adversaires procurent faire dommage; vèlà ma philosophie, et » procurer avec tout cela de vivre le plus joyeusement que l'on peult, » et se rire du monde, des appassonnez, et de ce qu'ilz dient sans » fondement: » p. 240.

³ Il ne vouloit pas voir « étendre la Joyeuse-Entrée contre » raison, au préjudice de l'auctorité du maistre, pour corrompre et » perdre la justice, et consentir à ce que Brabant et, sous Brabant,

Il redoutoit fort la réunion des Etats-Généraux, qu'il considéroit comme une anomalie dans la constitution du pays¹. Il vouloit le maintien de l'autorité royale et de la religion Romaine; et, pour leur défense, il faisoit preuve de courage, de fermeté, et de dévouement².

Ses ennemis eux-mêmes lui rendirent témoignage après son départ³; l'administration des affaires s'en ressentit.

» les aultres pays soient tirannisés... J'aymeroyz mieulx que mon Prince me tirannisast ung petist que non que, se perdant son auctorité, plusieurs nous tyrannisassent et le Pays, que seroit bien avoir perdu les privilèges et la liberté: » p. 237.

¹ Il supplie la Duchesse de Parme de n'y point consentir: « si se fera à l'auctorité de sa M. une playe sans remède et dont v. Alt. aura, tant qu'elle sera au gouvernement, ressentement, et, plus de trente ans après, ceux qui auront le gouvernement après elle: » I. p. 246; voyez aussi V. p. 32. — Il s'opposoit à la suprématie du Conseil d'Etat. Hopperus raconte que, dans une conversation avec Egmont, celui-ci ayant dit: « de bono Reipublicae tantum agi; eamque in unius manu esse non debere; hoc se non posse perpeti: » lui Hopperus avoit répondu: « quantum ego videam, non videri mihi Cardinalem hoc agere ut solus imperet, sed potius ut omnes, ad quos ea res pertinet, in suam quique partem vocentur: » *Epist. Hopp. ad Viglium* p. 55.

² Après avoir dit qu'il ne désire nullement rentrer dans les Pays-Bas, il ajoute: « sy le Roy commande, ores que ce fust pour entrer en ung feug, je y obéiray, quoy qu'en doibve advenir, ...et est la teste dure assez, quand je veulx entreprendre quelque chose, et puis souffrir avec patience et porter la peyne quand je m'y détermine, et suis nourry en ces agitations et traverses, *nec animum despondeo* » : p. 311.

³ Le Prince d'Orange disoit que c'étoit un Seigneur de beaucoup de mérite: p. 299. Le Comte d'Egmont croyoit « qu'il y auroit bien moyen de le rejoindre avec Granvelle » : p. 289. « Le Prince se radoucist envers Granvelle » (p. 327) et en Espagne Egmont « parle

Il fut bientôt question de son retour¹ ; plusieurs de ceux qui avoient contribué à le faire partir, eussent été charmés de le revoir. Le principal grief de ses antagonistes étoit qu'il avoit l'œil trop ouvert sur leurs desseins².

fort honorablement du Cardinal et ne souffroit que l'on en parlât autrement : » p. 415.

¹ p. 413. — Il est à remarquer que Schetz, d'abord un des antagonistes les plus violents du Cardinal, lui écrivoit en oct. 1565 : « en matière de finances les affaires sont au mesme estat que v. S. les a laissés, ou, s'il y a changement, c'est empirant : » p. 424. — Granvelle étoit extrêmement laborieux : p. 416.

² Viglius lui écrit : « Nostre Seigneur a doué v. S. de magnanimité et prudence pour andurer l'iniquité des malvueillans et pourveoir à leurs machinations, et, facent-ilz ce qu'ilz veulent, si ne scauront-ilz oster dé coeurs des gens de bien l'opinion qu'ilz ont de voz vertuz et mérites pour l'avancement du service de la République : » p. 269. Et Granvelle déclare : « Je n'ay jamais prétendu chose, quelle qu'elle soit, à l'encontre des Seigneurs au respect de mon particulier, mais seulement que le maître fût servy et l'estat publicque conservé avec seurté et tranquillité, mais l'on n'a pas bien pris que j'aye voulu substenir l'autorité du maître, pour ce que l'on vouldroyt lui donner la loy et reigle, et non la recevoir de luy : » p. 251.

Les fausses accusations contre Granvelle ont été accréditées, non seulement par nos historiens, mais encore par d'autres et spécialement par *Strada*. L'auteur des *Mémoires de Granvelle* (Paris, 1753), du reste son plagiaire constant, lui reproche d'avoir « deshonoré le cardinal, n'ayant d'autre engagement que d'exalter le Duc de Parme : » II 132. *Strada* a donné lieu à ce soupçon. Il impute à Granvelle le séjour des Espagnols (« Non differendam navigationem conficiebant omnes, praeter unum Granvellanum, qui . . . ad extremum . . . et quidem, ut videri voluit, haud gravate consensit : » I. 105, sq.) bien à tort sans doute : voyez p. 185*. Puis la non-réussite du mariage du Prince d'Orange avec une fille de la Duchesse de Lorraine (I. 87) ; tandis qu'il avoit conseillé cette union. *Strada* rapporte que le Duc

Nous publions trois lettres¹ intéressantes du Seigneur de Chantonay², frère de Granvelle. Il étoit assez bien avec les Seigneurs³, qui le trouvoient franc, ouvert, et libre, moyennant que son frère ne le gâtât⁴. Impatient, frondeur, mettant de l'impétuosité dans ses discours et dans ses démarches, il n'aimoit pas les Espagnols⁵, il avoit coutume de se plaindre assez vivement du Roi⁶ : de là des sympathies. Mais d'un autre côté il n'abandonnoit pas son frère⁷ et il étoit extrêmement zélé pour la religion

d'Albe avoit, à la prière du cardinal, conseillé au Roi de l'appeler en Espagne (citant une lettre d'Armenteros écrite en Octobre 1563); tandis que le Duc donnoit, le 20 du même mois, un conseil diamétralement opposé: ci-après, p. 176. Il nomme celui-ci, un ancien ami de Granvelle (p. 163), tandis, qu'au sù de tous, cette amitié ne fut jamais intime. Il explique les fautes commises en 1564 et 1565 par la mauvaise volonté des cardinalistes (« cardinalitii haec segnius curabant, vel Margaritae nonnihil offensi, vel ut absentiam cardinalis » ostentarent simulque desiderium hominis elicerent: » I. 155); tandis qu'il est évident que leur influence étoit nulle. Enfin il dit: « Belgae ex uno Granvellano Hispanorum omnium similitates experti sunt: » I. 82); tandis que Granvelle ne fut, ni ennemi des Belges, ni ami des Espagnols.

¹ L. 110^a, 114^a, 117^a. ² p. 104. ³ p. 392. ⁴ p. 417.

⁵ « Au lieu que les Espagnolz accroissent leurs bien au service du Roi, je n'y veux pas fondre le mien. » p. 425.

⁶ Aussi conseilloit-il à son frère de ne pas se rendre victime de son zèle: « n'estant chief des affaires, je ne me voudroye mesler de tenir la main à ce que les autres fissent ce qu'ilz doibvent: » p. 393.

⁷ Il écrit au Cardinal avoir dit au Comte de Schwartzbourg « qu'il pouvoit estre bien assuré que, si j'eusse sceu vous faire déplaisir, ny je ne fusse entré en la maison des Seigneurs, ny les eusse receu en la mienne, pour le moins de si bon cuer: » p. 417.

Romaine¹ : de là des soupçons et des dissentiments².

Viglius ab Ayta, Président du Conseil Privé, joignoit à une grande érudition et à une prudence consommée beaucoup de fermeté dans le caractère. Il étoit entièrement dans les principes et dans les idées de Granvelle³. Avancé en âge, incapable d'opposer aux Grands une résistance efficace, découragé surtout par la connivence de la Gouvernante, qui voyoit de fort mauvais œil les amis du Cardinal, Viglius aspirait à quitter les affaires⁴, mais Granvelle l'animoit toujours et fortement à rester⁵. Aussi se laissa-t'il persuader⁶; et, malgré une santé délabrée⁷, il

¹ « Véritablement, » écrit le Cardinal, « le plus long séjour de M. de Chantonnay en France n'estoit plus convenable selon la hayne qu'avoient conceu contre luy les Huguenotz qu'estoient retournéz en crédit, et la Royne-mère pour leur respect : » p. 252.

² Sur M. de Champagny, autre frère de Granvelle, voyez T. V. p. 487.

³ « Fort opposé à la réunion des Etats-Généraux : p. 269. Plus tard il crut qu'il falloit y souscrire, pour ne ne pas y être plus ouvertement contraint : II. p. 239. De même, quoiqu'il eut en horreur jusqu'à la liberté de conscience dans les maisons particulières (II. p. 145; III. 36), il sentoit la nécessité de modérer l'inquisition et les placards : II. p. 39.

⁴ p. 329. *in f.* « Je vouldrois bien, pour toutes mes peines de l'âge passé, avoir quelque peu de temps pour compter avec nostre Seigneur mon escot, avant que je desloge de ceste vie : » p. 291.

⁵ *l. l.*

⁶ « *Non animus est abrumpere*, ains chercher tous moyens de l'obtenir avec le bon gré du maistre : » p. 292. « Certes je ne suis de si bas cuer que je ne voulsisse jusques au bout assister la république et religion : » p. 319.

⁷ Une apoplexie le mit pour quelque temps hors d'état de prendre

vécut assez longtemps pour montrer sous le Duc d'Albe une constance admirable à repousser ses mesures oppressives et illégitimes.

Il nous reste à parler du Prince d'Orange.

Fils aîné du Comte Guillaume, il naquit à Dillenburg, le 25 avril 1533.

On sait peu de chose de son enfance. Son éducation fut soignée¹ et surtout très-religieuse. Son père savoit que craindre Dieu et garder Ses commandements est le tout de l'homme; sa pieuse mère l'aura élevé dans la crainte du Seigneur².

Il devint un personnage important par les dispositions testamentaires du Prince René. Ces dispositions n'avoient rien que de fort naturel. Le jeune Comte de Nassau, proche parent du testateur, alloit être un jour le chef de la Famille, et Charles Quint devoit souhaiter ne pas voir s'éteindre dans les Pays-Bas une Maison à laquelle sa Dynastie, et lui en particulier, avoit eu, durant une longue suite d'années, de grandes obligations.

A l'âge de onze ans Guillaume se trouvoit avoir une existence des plus brillantes. Héritier de la succession de Châlons et de celle de Bréda, il étoit le représentant de ces Princes d'Orange, qui avoient illustré l'Italie par leurs faits glorieux; le représentant de ces Comtes de Nassau,

part aux affaires : p. 340. En 1566 il rentra en crédit auprès de la Gouvernante, au moins jusqu'à un certain degré : II. p. 279.

¹ Il vivoit « sous la puissance de ses maîtres et gouverneurs : » *Apologie*, chez *Dumont*, V. I. p. 392*.

² « Dès le berceau j'avois été nourri dans la religion : » *Apol.*, l. I.

soutiens de la Bourgogne et de l'Autriche, respectés depuis un siècle, par leur richesse, leurs dignités et leurs talents.

Les Pays-Bas revendiquoient à juste titre le rejeton de cette noble race. S'il étoit né ailleurs, là néanmoins devoit être la patrie de son choix; son éducation devoit y être achevée. Aussi vint-il à Bruxelles peu de semaines après la mort du Prince René¹.

On en a fait un reproche à ses parents; on est allé jusqu'à prétendre que, pour des intérêts terrestres, ils avoient fait changer de religion à leur fils.

Ce reproche provient d'une fausse supposition. On a confondu les époques.

La scission des Protestants d'avec Rome n'étoit pas consommée. Ils admettoient encore qu'une réconciliation étoit possible; d'autre part on vouloit une réforme des abus; on ne se refusoit point à examiner de commun accord dans des Conciles la valeur réelle des doctrines accréditées².

Les Protestants ne désespéroient pas de Charles-Quint. Malgré la sévérité des Placards dans ses Etats héréditaires, l'Empereur sembloit par fois, dans ses relations avec les Princes d'Allemagne, s'adoucir envers les Luthériens. L'inimitié du Pape³ devoit lui faire rechercher leur

¹ «Sexto Septembris die:» *Pont. Heuterus*.

² «Nicht sogleich stellten sich die Meinungen fest und noch lange liesz sich eine Vergleichung der streitigen Lehren hoffen; — erst um das Jahr 1552 waren alle Versuche hierzu vollständig gescheitert:» *Ranke, F. u. V. II. p. 235.*

³ Sous Clément VII (1523 — 1534), jaloux des libertés de l'Italie, Rome avoit été saccagée par les troupes Impériales: Paul III, de la

appui¹ ; il faisoit des tentatives pour opérer un rapprochement de doctrines ; ses espérances, loin de paroître chimériques, avoient été presque réalisées dans les Conférences de Ratisbonne, en 1541².

L'on ne craignoit pas de proposer à Charles-Quint des résolutions très énergiques à l'égard du Pape³. Remarquons aussi que, même en 1548, après que l'Empereur eut remporté sur eux un triomphe complet, il se garde de montrer un dévouement servile aux intérêts de la Cour de Rome. On n'a qu'à se rappeler l'*Interim* qui ne satisfait guères aux prétentions des Papistes⁴.

Maison Farnèse (1534 — 1549), penchoit constamment vers la France : Paul IV, Caraffa, (1549 — 1555) suivit la même politique.

¹ « Der Kaiser konnte nicht beabsichtigen die Protestanten dem » Papst so geradehin aufs neue zu unterwerfen ; er bediente sich vielmehr ihrer Bewegung um diesen damit in Schach zu halten : » *Ranke, F. u. V. II. p. 120.*

² Mélanchthon avoue : « adsentiantur justificari homines fide et » quidem in eam sententiam ut nos docemus : » *Ranke, F. u. V. II. 161.* Bucer dit, que dans les articles sur lesquels l'on est tombé d'accord, tout est compris « was dazu gehöre um vor Gott und in » der Gemeinde gottselig, gerecht, und heilig zu leben : » *l. l.* La chose échoua, moins par l'opposition de Luther que par celle des Catholiques zélés, ennemis de l'Empereur et de sa politique. « In » Rom, Frankreich, und Deutschland erhob sich unter den Feinden » Carls V, unter den, sey es im Wahrheit oder zum Schein, eifrigsten » Catholiken, eine scharfe Opposition wider das vermittelnde » Vorhaben desselben : » *l. l. p. 167.*

³ Par ex. le Landgrave de Hesse écrit en 1540 à l'Archevêque de Lund : « der Pabst musz reformirt werdenn.... ; wollen die Welt » schen inen für ein Gott anbeten, mugen sie thun ; wir konnens » aber nit loben : » *v. Rommel, Phil. d. Gr. III. p. 88.* Et ci-dessus, p. 145.

⁴ Le mariage des prêtres et la Communion sous les deux espèces

Précisément en 1544, c'est-à-dire, à l'époque où le jeune Guillaume quitta ses parents, l'Empereur montrait de fort bonnes intentions'. En effet il avoit des motifs pour désirer la paix de l'Allemagne; il refusoit de prêter l'oreille aux exhortations du fanatisme'.

Enfin la confirmation même du Testament de René, malgré ceux qui ne vouloient pas laisser succéder le fils d'un hérétique¹, étoit une preuve de modération.

Le départ du jeune Prince n'entraînoit nullement une abjuration de sa foi². Des parents Chrétiens pouvoient consentir à un éloignement que les circonstances rendoient naturel et inévitable; puis ils virent avec plaisir sans doute que leur fils alloit être élevé à la Cour de la Reine Marie, veuve du Roi de Hongrie et Gouvernante des y étoient permis. « Es schien den Catholiken mehrere Ketzereien » zu enthalten, » dit M. *Arnoldi*, *Gesch. der N.-Oran.* L. III. 1. p. 193. « Hic liber, quum pleraque Catholicae Ecclesiae consentientia, sed contrariis tamen nonnulla contineret (quippe a Catholicis haereticisque conscriptus) neutris, ut accidere solet, partibus satisfacit : » *Strada*, I. p. 19.

¹ « Er wünschte auf den Reichstag zu Speyer Deutschland zu beruhigen, und versprach in einem Decret dasz alles was die Religionspartheyen beträfe, auf dem alten Fusz bleiben solle. » *Henry*, *Leben Calvins*, II. p. 271.

² Calvin lui écrit à cette époque : « Bis jetzt, Kaiser, hat man dich nicht gegen uns gewinnen können, wenn man dir auch, so zu sagen, den Degen in die Faust gab, du hast stets deine Gelassenheit behalten : » *Henry*, II. p. 281.

³ Filius heretici non debet succedere : » *Apol.*, p. 386^b.

⁴ La participation du Prince aux cérémonies du Papisme leur causa une douleur amère et un désappointement cruel : « der Vatter des Prinzen hat öffentlich gesagt er sey woll inn der Religion erzogen, aber inn den Nidderlanden gargewendet wordenn. » v. *Rommet*, l. I. III. p. 326.

Pays-Bas¹, qu'on savoit pencher vers les croyances Evangéliques².

Le jeune Prince étoit d'ordinaire à Bruxelles³.

Le soin de son éducation fut confié à un des fils du Chancelier de Granvelle, à Jérôme, frère cadet du Cardinal⁴.

¹ « Omnium quae retro exstiterunt et quae forte sunt futurae, laudatissima domi, prudentissima in imperio Regina: » *v. d. Haer, de initiis tum.* p. 60.

² « Während des Reichstags zu Augsburg, da die Confession übergeben wurde, liesz sie in ihrer Wohnung evangelisch predigen; selbst auf der Jagd las sie in der Bibel. Der Pabst verklagte sie bei dem Kaiser, dasz sie die schmalkaldischen Bundesverwandten unterstützte und die Verbindung der Katholischen verhindere. » *Pfister*, IV. p. 278. — La Lettre de Charles-Quint, par laquelle en 1530 il insiste sur ce qu'elle accepte le Gouvernement des Pays-Bas, montre qu'il n'étoit pas sans inquiétude sur ses opinions. Il revient sur « les propos que eusmes à nostre parlement touchant la foy; » il l'exhorte à ne pas souffrir auprès d'elle des hérétiques: « sy d'aventure en amenez quelque ung qui fut entaché, et qui infecta les Pays-Bas. . . ; vous en auryez la charge: » *Gachard, Anal. Belg.* p. 385. — En 1545 le Réformateur Myconius écrit à Calvin: « die Königin Maria hat ihren Capellan nicht vertheidigen können: » *Henry, Leben Calvins*, II. 332.

³ Aussi en 1576, lorsqu'il étoit question pour le Prince d'y retourner, après une absence de plusieurs années, il écrit qu'il a un grand désir de revoir sa chère patrie et jouir de la bonne compagnie de ses meilleurs amis et frères, où de sa jeunesse il a esté nourri: » *T. VI.* p. 158.

⁴ Voici la Lettre que le Comte Guillaume de Nassau écrivit à ce sujet, le 9 juillet 1549, à l'Evêque d'Arras (elle se trouve à Besançon dans les Mémoires de Granvelle et M. Duvernoy a eu la bonté de m'en donner une copie).

« Reverende ac Illustris Princeps, Domine observande! Ex Reverendissimo Domino Archiepiscopo ac Principe Electore Coloniensi,

L'Empereur lui témoigna toujours une bonté et une confiance extrêmes¹.

domino meo gratioso, cognovi Vestrae Celsitudinis fratrem tertio
natum filio meo Principi Auraicensi ac morum ac vitae gubernatore
ac instructorem prefici. Quo sane nuntio magis gratum ad
meas pertingere aures haud potuisset. Rogo itaque V. C. quam
obnixe ut dictus filius meus, quam primum id fieri poterit, fratris
discipline ac fidei comittatur, quo tenera adhuc ejus ætas, que jam
ad quevis addiscenda est apta ac apposita, optimis moribus rebus-
que civilibus, tam pacis quam belli tempore necessariis, Principe-
que vero dignis formetur; oroque insuper ut Vestra Celsitudo cum
domino parente causam Catzenelnbogen sibi in posterum com-
datam esse velit, quo ea, [que] jam dudum ad multa tempora, legi-
bus silentibus, protracta fuit, pro aequitate sua, felicem et laetam
tandem catastrophem sortiatur. Nam pars adversa, spreto Imperia-
libus Executorialibus, dudum antea promulgatis, etiam de prediis,
nuper Augustae adjudicatis nihil omnino fructuum admodiatoribus-
que hactenus exolvit, sed ex more quem obtinet antiquo antiquas
et usitatas tergiversationes quibus judicatum eludere possit, querit
ac satagit. Ea in re V. C. me et filium meum sibi obligabit ad
regratificandum ut quam maxime... Omnem meam operam et
studia offero paratissima. Sigenae, 9 Julii anno 49 »

WILHELM GRAFF ZU NASSAU.

Il est très-curieux de remarquer les rapports intimes du Prince
avec les Granvelle, spécialement avec l'Evêque d'Arras : « Granvel-
lanorum in se studium ita Orangius excipiebat ut Legationes, caete-
rarum rerum negotia, si quae publica cum Atrebatensi inciderent,
summâ animorum consiliorumque concordia procuraret; de rebus
privatis, nisi auctore Atrebatensi, rem graviorem nullam consti-
tueret; peregre Bruxellam adveniens, saepenumero prius apud Atre-
batensem quam domi ex equo descenderet; multaque, Atrebatensi
vel impedito, vel absente, ejus in aedibus libertate uteretur : »
v. d. Haer, p. 126.

« L'Empereur m'honora grandement, m'ayant nourri et fait
de sa Chambre l'espace de neuf ans : » *Apol.*, p. 388^b.

En 1551 il épousa Anne d'Egmont, Comtesse de Buren¹.

Ses talents étoient extraordinaires; les charges qui lui furent confiées, en font suffisamment foi².

Ses opinions et sa conduite étoient à peu près semblables à celles des autres jeunes Seigneurs à une Cour où le luxe et la prodigalité étoient extrêmes et les mœurs assez relâchées. Il vivoit magnifiquement, sa table étoit somptueuse³, son hospitalité sans bornes⁴. Il menoit une vie joyeuse et dissipée; la religion n'étoit alors pour lui qu'une affaire de bienséance et de routine⁵.

Son premier mariage semble avoir été médiocrement heureux. Les Lettres à son épouse contiennent des expressions de tendresse tout-à-fait charmantes⁶, mais qui

¹ Née ainsi que lui en 1533, fille unique et héritière de Maximilien Comte de Buren, fameux entre les Capitaines de Charles-Quint et mort en 1548. ² p. 15.

³ « Audivi rem domesticam sic splendide habuisse ut ad ordinarium domus ministerium haberet 24 Nobiles, pueros vero Nobiles » (Pagios nominamus) 18; culinam sic calentem ut ad minuendam familiae impensam uno fuerint ab eo die dimissi 28 Magistri coci. » Quam rem miranti hoc mihi dicere memini virum honestum nomine Coels, Bruxellensem, qui domum Orangii Bruxellis ad custodiam procurabat; vixque ullum fuisse totâ Germaniâ Principem qui non ibi suos haberet cocos, quibus ex eâ scholâ domi uteretur: » *v. d. Haer, de initiis tumult.* p. 182.

⁴ p. 40.

⁵ « J'avois plus à la teste les armes, la chasse, et autres exercices des jeunes Seigneurs que non pas ce qui estoit de mon salut: » *Apol.*, p. 392^a.

⁶ « Je vous assure, écrit-il, que ne souhaite autre chose que d'être aimé comme je vous aime; car, après Dieu, je pens que vous estes la mieulx aimée: » p. 21.

peut-être n'étoient pas superflues pour écarter de tristes soupçons; il paroît du moins, par d'autres indices, qu'on avoit une opinion peu favorable du Prince sur ce point¹, et qu'également plus tard durant son mariage avec Anne de Saxe, dont la conduite fut d'abord si bizarre² et ensuite si scandaleuse, il y eut matière à récrimination³.

Il ne se piquoit ni de sévérité⁴, ni d'une fort gran-

¹ p. 59. On écrivit de la Hesse à une Dame de la Cour de Saxe: « Nachdem ein erschrecklich geschrei durch fyller hern ländler were »gegangen, als sult der printz sein Gemal erstochen haben, was »sulcher ordichten reden mucht ursache sein: » à quoi elle répondit: « ich kann nicht wissen was sulche erlogen Leutt zu sulchen »geschwynden Loygen verursacht, denn des wuszte ich gewysz und »vor war, dasz ein gar freundliche holdselige Ehe were yn fester Libe »und trawbt: » *Hist. Tsch.* 1836, p. 98. Nous n'entreprendrons pas de réfuter sérieusement une calomnie à laquelle même les antagonistes du Prince n'attachoient pas la moindre foi; mais, quant à la justesse de l'épithète « holdselige, » il nous sera permis d'en douter.

² p. 49. « Elle est quelquefois quinze jours sans sortir de sa »chambre, ne sans vouloir avoir compagnie: » p. 257. « Ne prenoit »autre lumière en sa chambre que de la chandelle, tenant par tout »le jour ses fenestres fermées: » p. 386.

³ Dans une Instruction du 26 mai 1575, l'Ele. teur de Saxe et le Landgrave de Hesse font exposer au Comte Jean de Nassau « das »inen mancherlei fürkommen, als sollte der Prinz seiner Gemahlin »zur angegebenen, doch im Recht noch unerwiesenen verbrechung »durch sein selbst dergleichen ärgerliches Leben.. grosze Ursache »gegeben und gleichsam dazu gereizt haben: » *v. Raumer, Hist. Tsch.* p. 159. Toutefois la Princesse, ayant déjà bien avant 1571 refusé de suivre son époux, le reproche a rapport évidemment aux premières années de leur union.

⁴ Voyez son billet en style galant et langoureux: p. 67. La sobriété n'étoit pas le trait distinctif des petites Cours d'Allemagne; Par ex. le Comte de Schwartzbourg fait mention d'un repas chez lui, « wo »mehr getruncken worden dan gessen, » et où l'un des convives a

de économie¹. Il étoit dominé par l'ambition et par l'égoïsme².

A l'Electeur de Saxe il fait affirmer qu'il a des sentiments très-favorables à la Réforme. Il promet que son épouse ne sera nullement gênée dans l'exercice de sa religion³. Il s'exprimoit sur les intérêts de la Réforme de

été frappé d'apoplexie « von einem trunck Malfasir : » p. 93. — Souvent aussi l'on jouoit gros jeu : « der Churfürst sammt anderen Fürsten haben gar ser gespielt : » p. 89; et le Prince, de retour d'un voyage en Saxe, écrit être arrivé en bonne santé, « combien » que ay fait assés de désordre sur le chemin » (p. 68), et avoir bu si souvent à la santé de l'Electeur de Saxe qu'il en est devenu indisposé : p. 67.

¹ Il est embarrassé à payer ses dettes : voyez p. 40. « Le Prince » confessa à la Reine de Hongrie, devant le partement d'icelle pour » Espagne, qu'il devoit 800 mille francs lors : » p. 38. Granvelle ajoute : « et la despençe qu'il fit depuis pour gagner crédit et gens, fut » beaucoup plus grande. » *l. l.* Voyez cependant p. 196. En 1564 il écrit à son frère : « Je suis tousjours empêché pour faire mon estat,... » et me samble que nous venons de race de ester un peu mauvais » mesnagiers en nostre jeune temps; mais, quand nous serons vieu, » serommes meilleurs. » *l. l.* Du reste il ne soignoit pas mal ses intérêts et ceux de sa famille : p. 400, *sq.*

² Il semble transporté de joie par des lettres de la Reine Marie, « les melieures que je pense qu'el ast escripte toute sa vie à personne, » de quelque quallité qu'il puis avoir esté. » p. 1. Il désire le succès de l'Empereur; « car sans cela je voi mavèse apparence de nostre » affaire de Catzenelenbogen : » p. 4. « Et ailleurs il souhaite la » rupture du Traité de Passau, « ce qui nous sera beaucoup plus » profitable pour nostre cause de Catzenelenbogen : » p. 9.

³ p. 50. — L'Electeur étoit parfaitement satisfait de ces assurances; seulement il vouloit les rédiger par écrit. La Déclaration présentée de sa part au Prince (p. 102, *sq.*) donne la mesure des promesses que celui-ci avoit faites. Mais il s'excusoit prudemment : pour plusieurs raisons, il vouloit éviter un engagement solemnel : p. 96.

manière à ne donner nul ombrage aux Princes Evangéliques¹.

En même temps il avoit garde de trop effaroucher Philippe². Quelquefois il affectoit un beau zèle pour le maintien du Papisme : Granvelle lui-même y fut trompé³.

Le Prince ne songeoit pas encore sérieusement aux intérêts de son âme⁴ ; il étoit beaucoup plus occupé des

¹ On s'en apperçoit, par ex., à la manière dont le Comte de Schwartzbourg lui communique les détails de la conférence de Naumbourg : p. 92.

² Il faisoit dire au Roi que « même sans le désir de sa M. et pour le repos de sa propre conscience, il n'en fût jamais venu à se marier avec la Princesse de Saxe, que sous la condition qu'elle vivroit en Catholique » p. 164. Même il écrit à la Duchesse de Parme : « j'ay fait nouvelle difficulté, quant au point de la religion, et ay demandé avoir déclaration particulière de la damoiselle, pour oster à sa M. et à v. Alt. tout scrupule, et me assurer aussi de tant plus moi-même. » p. 54.

³ Dans la Principauté d'Orange il prenoit des mesures assez sévères en faveur de l'Eglise Romaine. Il écrit à M. de Chantonnay : « je désire singulièrement la tranquillité publique,... principalement en nostre vraye et ancienne religion ; je faitz tous les office... pour contenir mes subjectz en nostre vraye et ancienne religion » : p. 106. De même il écrit au Pape qu'il a donné ordre de punir de proscription et de confiscation des biens tous ceux qui enseignoient contre la doctrine orthodoxe et Catholique : p. 120. Ainsi encore, en écrivant au secrétaire du Roi une lettre ostensible, il s'exprime sur le triomphe des Catholiques en France en ces termes : « das es sich wiederumb zuw der alten religion und besserung schicket : » p. 132. Toutefois ses Edits étoient rédigés et exécutés de manière à ne pas trop nuire aux hérétiques.

⁴ Il en donna une bien triste preuve dans sa réponse très-inconvenante aux instances de l'Electrice de Saxe touchant la religion de sa nièce : « il ne l'occuperoit point de ces choses mélancoliques, mais

jouissances et des grandeurs du monde que de son salut éternel. N'ayant aucune idée de l'importance réelle des questions agitées par la Réforme, il devoit, vû la liaison intime entre les rapports politiques et les institutions religieuses, considérer avec défaveur les ébranlements d'une foi traditionnelle, dont le renversement alloit, selon l'opinion de plusieurs, amener inévitablement le désordre, l'anarchie, et la ruine des Etats. D'un autre côté les souvenirs d'enfance ne s'étoient pas complètement effacés; les relations de famille et de parenté agissoient sur lui; il prévoyoit d'ailleurs que l'amitié des Protestants pourroit lui être utile, et, même avant de s'être pénétré des vérités Evangéliques, il sentoit la nécessité de mettre un terme à une foule d'abus¹. Il s'indignoit, en voyant, à cause d'une différence en matière de foi, livrer aux plus affreux supplices un grand nombre de Chrétiens, et ces horreurs avoir lieu au nom de Celui qui a dit: « vous ne savez de » quel esprit vous êtes: car le Fils de l'homme n'est pas » venu pour faire périr les âmes, mais pour les sauver »². Il tâchoit d'être bien avec tous les partis, vivant en Catholique Romain³, accueillant les Protestants, montrant, selon les circonstances, du zèle pour l'Eglise Romaine et de la commisération pour les hérétiques; trouvant dans le vague de ses convictions⁴ des facilités pour sauver les

« il lui feroit lire, au lieu des Saintes-Ecritures, Amadis de Gaule » et d'autres livres amusants du même genre; » p. 123.

¹ Delà ses relations avec Baudouin : p. 403.

² *St. Luc*, 9, vs. 55, *sq.*

³ Ses enfants furent baptisés d'après le rit catholique : p. 139, 341.

⁴ Il fit des progrès rapides dans la connoissance de la vérité

apparences, mais non pas pour se mettre à l'abri des soupçons¹.

Si depuis le départ du Roi, le Prince fit une opposition systématique; s'il voulut, d'abord, un gouvernement ou comme une espèce de contrôle national, pour garantie contre les empiétements des Espagnols; puis, le maintien et même l'extension des droits de la Noblesse, comme moyen de contenir le pouvoir du Monarque; enfin la révocation des Placards, pour mettre les consciences en liberté; si même, de temps à autre, il prévoyoit la possibilité d'un recours aux armes²; ses arrière-pensées à cette époque n'alloient certes pas au delà d'une résistance à des ordres iniques et cruels; résistance que ses propres convictions et de nombreux exemples dans la Chrétienté lui faisoient considérer comme parfaitement légitime.³

(T. II. p. 455); toutefois, en 1565, il n'avoit pas encore le dévouement de la foi. On n'a qu'à lire la Lettre 113, où il parle assez dédaigneusement de ceux dont la franchise compromet leurs intérêts terrestres.

¹ Les Protestants ne se fièrent pas entièrement à lui; et il étoit fort suspect aux Papistes (L. 66^a et p. 339).

² Ecrivant à son frère que « plusieurs pensent que tout ce que le Duc Erich faict, c'est contre nous aultres, » il ajoute : « si il seroit ainsi, il y faudra mestre remède et en temps : » p. 431. Du reste il étoit de l'avis de Schwendy : « il fault travailler extrêmement que le peuple au Pais-Bas demeure en repos, et qu'il ne se deshonte et desmande en rien. » p. 314.

³ La ligue de Smalcalde, en 1531, avoit été conclue par des motifs, applicables en partie à ce qui se passoit dans les Pays-Bas. En Ecosse les Nobles prenoient la défense des pauvres Chrétiens. Sur-tout les rapports de position avec la France étoient frappants. « En

Le Prince, par la mort de son père en 1559, devint le Chef d'une nombreuse famille. Ses frères, les Comtes Adolphe¹ et Henri² étoient fort jeunes encore; mais le Comte Jean³, aîné du Comte Louis, et qui, distingué par sa prudence et sa piété⁴, rendit plus tard de grands services aux Pays-Bas par lui-même et par ses enfants, pouvoit l'assister déjà de ses utiles conseils. Parmi les beau-frères du

» 1560, » écrit de Bèze, « les façons de faire ouvertement tyranniques, » les menaces envers les plus grands du Royaume, le reculement des » Princes et des grands Seigneurs, le mépris des Etats du Royaume... , bref le gouvernement violent... esmeut de merveilleuses » haines... et fit que plusieurs Seigneurs se resveillèrent, comme » d'un profond sommeil... Et commencèrent plusieurs à se rallier » ensemble pour regarder à quelque juste défense, pour remettre sus » l'ancien et légitime Gouvernement du Royaume. Cela estant pro- » posé aux jurisconsultes et gens de renom de France et d'Alemagne, » comme aussi aux plus doctes théologiens, il se trouva qu'on se » pouvoit légitimement opposer au Gouvernement usurpé par ceux » de Guise et prendre les armes à un besoin pour repousser leur » violence, pourveu que les Princes du sang, qui sont nais' en tel » cas légitimes Magistrats, ou l'un d'eux, le voulust entreprendre, » surtout à la requeste des Etats de France, ou de la plus saine part » d'iceux : » *Hist. des Egl. Réf.* p. 249, *sq.*

¹ Né le 11 juillet 1540, à Siegen. Il avoit fait d'excellentes études à Wittemberg, où même il fut élu recteur de l'Université : *Arnoldi, Gesch. der N.-O. L.* III. 1 291. « Kloek, vroom, en on- » vertsaegt voor den vijand, seer beleeft en vriendlijk en bemind van » eenen iegelijk : » *Bör, Oorspronk der Ned. Beroerten*, I, 236^a.

² Né le 15 oct. 1550.

³ Né le 22 nov. 1535.

⁴ Longtemps il fut très-opposé aux opinions Calvinistes qu'il partagea plus tard : p. 344 et II. 269. — Voyez. quant à son zèle religieux, II. p. 112 et les Lettres 196 et 218; et, sur son caractère et ses mérites en général, T. III. p. xi, *sqq.* et VII. p. xix, *sqq.*

⁵ nés.

Prince¹, les Comtes de Nuenar et de Berghes étoient peu recommandables. Le dernier embrassa les croyances Calvinistes et joua d'abord un rôle assez considérable dans les troubles; mais la suite des événements dévoila son caractère et ses motifs: plus d'une fois, au moment du danger, il se rendit coupable de lâcheté et de trahison, et compromit gravement les intérêts de la cause qu'il avoit favorisée. Le Comte Gunther de Schwartzbourg fut parfois utile au Prince, pour autant qu'il pouvoit l'être sans nuire à ses propres intérêts.

Le Recueil commence au mois de juin 1552; c'est-à-dire, à la mémorable époque où l'Empereur Charles-Quint, surpris par l'Electeur Maurice de Saxe, attaqué par le

¹ Les soeurs du Prince étoient :

Madelaine, née en 1522, du premier mariage du Comte Guillaume; mariée en 1538 à Herman, Comte de Nuenar; † 1567, sans postérité.

Marie, née en 1539, mariée en 1556 au Comte de Berghes; † 1599, sans postérité.

Anne, née en 1541, mariée en 1559 au Comte Albert de Nassau-Sarbrück; mère de 14 enfants; † 1616.

Elizabeth, née en 1542, mariée en 1559 au Comte Conrad de Solms-Braunfels; mère de 14 enfants; † 1603.

Catherine, née en 1543, mariée en 1560 à Gunther, Comte de Schwartzbourg; † 1583, sans postérité.

Julienne, née en 1546, mariée en 1575 à Albert, Comte de Schwartzbourg-Rudelstat et frère du précédent; mère de 6 enfants; † 1605.

Madelaine, née en 1547, mariée en 1567 à Wolfgaug, Comte de Hohenlohe; mère de 15 enfants; † 1630.

Roi de France Henri II, alloit être forcé à constater son humiliation par le Traité de Passau¹.

¹ Pag. 125*.



CORRESPONDANCE.

1552 — 1565.



LETTRE I.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Départ pour l'armée. 1552.

Juin.

Ma femme, ceste sera pour vous aduërtir comme je receu hier lettres de la Royne, les melieures que je pense qu'el at escripte toute sa vie à personne de que¹ quallité qu'il puis avoir esté, tant qu'el m'escript qu'el at eu gran contentement de ma diligence, me priant voloir toujours continuer, et au surplus qu'el mestoit tous les affairs à ma discrétion. Je prie le Créateur me voloir donner Sa grâce pour continuer en ceste bone réputation davan-taige. Je part demain pour aller au camp et coucheray ung lieu près de Thongre, où je attendray cinq de mes enseignes, espérant que nostre Seigneur me donera Sa grâce de revenir en bonne santé et bone réputation, pour alors avoir melieur moien d'estre plus longtems l'ung après² de l'autre avec la mesme amité comme à la cou-

¹ quelque.

² auprès.

1552. stume. Ma feme, je vous prie voloir fair mes excuses
Juin. devers madame nostre gran-mère et madame nostre mère
que je ne les ay escript, que je ne lé faict pour aultre occa-
sion que sçassant nulle nouvelles et pour le poin si tost
fâcher de mes lettres, et que je faulderay pas de leur es-
cripre incontinent sçachant quelque nouvelles, et quant à
quant' vous prie voloir faire à toute la compaignie mes
humbles recommandations, et leur fair si bonne chiere
que puissiés retenir plus long temps la compaignie, affin
que ne soiés si tost fâché d'estre seule comme vous estes.

A tant ma femme prieré¹ le Créateur vous voloir doner
tous vous désirs, me recommandant de bien bon ceu² à
vostre bonne grâce. De [Thore], ce 10 de juing.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE II.

*Le Prince à la Princesse d'Orange. Invasion du Roi de
France.*

*. « Le Roi de France passa dans le Luxembourg, où il prit
» Rochemars, Danvilliers, Yvoy, et Montmédy » *Mézeray*, IV. 352.

Ma femme, combien que je n'ay nulle mattièr, ne⁴
nulle nouvelles pour vous escripre, toutefois n'ay volu
fallir de vous escripre ceste, seulement pour vous donner
um peu d'envie de me advertir accungfois de vos novel-
les et de votre sancté, car je ne vous serois⁵ assés⁶ es-

¹ en même temps.

² prierai.

³ coeur.

⁴ ni.

⁵ saurois.

⁶ assez.

cripre comme le temps me semble long, n'ayant nouvelles 1552.
de vous. Jay ne veus délessier ausi de vous escripre quel- Juin.
que nouvelles, combien qu'i sont un peu vielles et que je
pense bien que déjà erés eu. Les nouvelles est comme le
Roy de France at gaingé¹ la ville Damvillers, à demi par
force, à demi par traison, car l'on dit qu'il y avoit ung
boursгой qui luy avoit insigné² le lieu où i debvoit faire
basteri; toutefois il ne l'a gaingé par force, mès par apoin-
temen, et de là s'at incontinent retiré devers Mommédi,
laquelle vile, selon que l'on dit, n'est pas si forte comme
Danvillers, parquoy l'on crain bien fort que le Roy l'am-
porterat avecq l'autre ville. La Royne m'escrivit, passé
trois jours, comme je debvrois incontinent dépéché trois
de mes enseignes devers Luxembourg, pour aller aider à
la garder et pour assister Mons^r d'Egmont. . . . De Gem-
blours, le 17 de juing.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE III.

*Le Prince à la Princesse d'Orange. Expédition en Cham-
pagne.*

* « Marie, Reine de Hongrie, ravageait et brûlait la frontière
de Champagne. » *Mezeray*, p. 352.

Sur les droits de la Maison de Nassau dans l'affaire de Catzenel-
lenbogen, voyez *Arnoldi, Gesch. der Oran. Nass. Länder*, III. 1.
81—163.

¹ gagné.

² indique.

1552. Ma femme.... Au surplus, touchant de moi, vous ad-
Juin. vertis comme je suis issi bien fâché, et vous assure que
se n'est sans vous sobhaité bien souventefois, et ne pense
ancore passî tost parti d'issi, selon qu'i veoi l'apparence,
car nostre camp est desjà marché en France, et ont brullé
deux cens cinquante villaige. Je voulderoi bien estre après
de eulx, mais voant que ne se peut estre, je présupos que
la Royne me sçait autant de gré comme aus aultres, voant
qu'el me le commande ansi, et combien qu'el me doroit
congi, je m'en iroi que avec deux de mes enseignes, car
tous les autres sont reparti et mi en garnisons. J'espère
que Dieu me donera Sa grâce de povoir veoir tous dis'
ensemble. L'Empereur faict grant amas de gens, tant de
pié que de cheval, et espère que Dieu luy donera Sa grâce
pour prospéré en ces affaires, car sans cela je veoi mavése
apparence de nostre affaire de Catzenelenbogen. — Le Roy
de France at assiégé Ivos et le commense à bastre bien
fort, mais j'espère qu'il ne le prendera pas, avec l'aide
de Dieu et les bons gens qui sont déans; car le Conte de
Mansfeldt, avec aultre bone compagnie, sont là déans....
De Bins, le 24 de juing.

Je vous prie voloir fair mes humbles recommandations
à madame nostre mère.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges

LETTRE IV.

*Le Prince à la Princesse d'Orange. Affaires particulières,
prise d'Yvoi.*

* * « Dans Yvoi on disoit être près de 3000 hommes de pied...;

¹ dix.

la compagnie du Comte Mansfel de cent hommes d'armes avec 1552.
environ cinq cents chevaux .. et croi fermement qu'ils eussent été Juin.
ropiniastres jusques au bout, si la volonté de tous eut esté sembla-
ble à celle du chef. » *Fr. de Rabutin*, dans la *Collection universelle*
des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France, Tom. 37.
p. 251 et 252.

Ma femme. Jé receu aujourdui vostre lettre , ensamble
celle de M. d'Arrenberge , de quoi suis esté bien aise , et
vous remerci de la bone volonté que avés mounstré; et
touchant vostre bien , je vous asseure que je serois plus
mari que vous , ni pas ung de vous gens , en cas que je
pensis que deussiés avoir fâcheri pour mon occasion , et
espère que trouverés ansi¹ , et si n'eus esté pour la gran
nécessité que sçavés vous-mesmes , ne vous eus jammais
parlé de ce argent de Lingen , et trouverés ausi , si plait à
Dieu me donner quelque temps um peu de sancté , que je
dépendré le mien pour esparnié le vostre , et que je ne
suis pas de sè gens qui veulte² dissimulé. Et , pour chan-
ger propos , vous advertis comme la Royne parte demain
devers Avesnes , où l'on concluerât le tout....; mais je
pense qu'el ne ferât long séjour , et qu'el retournerat in-
continent issi. Le Roy de France a pris Ivo³ et a pris
tous lé capitaines et le Conte de Mansfelt , pour le pre-
mir³ ; vous priant voloir cellé⁴ cela et attendre que les
autres en parlent , et crains bien fort qu'i s'en iroint devers
Luxembourg où Mons^r d'Egmont et⁵ déans , et qu'i nous
doront⁶ gran [ruse].... De Bins , le 25 de juing.

Vostre bon mari ,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

¹ ainsi. ² veulent. ³ tout le premier. ⁴ celer. ⁵ est. ⁶ donneront.

LETTRE V.

1552. *Le Prince à la Princesse d'Orange. Succès du Roi de France.*

Juin.

Ma femme. A ce instant ay receu deux de vos lettres , l'ung du xv et l'autre du xvi du présent , par où porrés veoir comme je n'ay pas mocqué touchant que vous avois escript qu'il l'i avoit si long temps sans qui je avois eu nouvelles de vous , et ausi me ay bien aperceu que vous aviés faict vostre debvoir , et que tout nostre desbat et' venu de aultre chose que de la mavèse diligence que les messagieres ont faict. Et touchant des nouvelles, vous adverti comme le Roy de France prospère en tout chose qu'i comence, jusques à maintenant , mais espère que Dieu n'orrat pas de tout' oblié nous aultres, et peuttetre, quan nous penserons que nous serrons en la plus gran nécessité, que pour ung coup nous serons relevé. Je croy ausi qui je ne feray asthore¹ plus long séjour, et qui je me porrois bien tost aller au camp, car je pense que mon régiment se commensera à ressembler⁴ :.... De Avesnes, le 29 de juing.

Vostre bien bon mari ,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE VI.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Même sujet.

. On peut juger par cette lettre de la frayeur que l'invasion subite des François avoit causée.

¹ n'est. ² entièrement. ³ à cette heure. ⁴ rassembler.

Ma femme, ceste sera pour vous advertir comme il y a 1552.
at trois jours que je suis venu au camp avecq sept de mes Juillet.
enseignes, où nous faisons gran chier; seulement qu'i faict
oum peu froit pour dormir ou¹ tentes.... Je pense que
nous partirons demain pour plus aprocher les inennis,
affin qu'in ne viente² ou pais de Brabant: car je pense
bien que erés³ la craint, comme les aultres, et que les
aultres qui s'enfuie⁴ des Bruselles ou de aultre part, vous
orons mi la peur, mais j'espère qu'i ne veront⁵ si avant....
Ma femme, je voudrois bien estre le vir du présent après
de vous, pour fair le [recroissement⁶] des nopce. Du
camp de Chastelineau⁷, le 6 de juillet.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE VII.

*Le Prince à la Princesse d'Orange. La Reine lui confie
la défense de la ville de Quesnoi.*

Ma femme, ceste sera pour vous advertir comme la
Royne me amvoiot⁸ hier mander au camp, marchant avec
l'avangarde pour venir dever elle, et estant arrivé à Mari-
mon, me dict qu'el voloit amvoyer ma compagni à Quen-
noye pour garder la ville, mès qu'el estoit empêché⁹ pour
trouvé ung chief; sur quoy je luy respondi que, en cas
qu'el me volis commander de aller au dit Quennoy, que
je ferois mon mieulx pour le garder. Sur quoy elle me

¹ aux. ² viennent. ³ aurez. ⁴ s'enfuient. ⁵ verront, viendront(?).

⁶ la commémoration (?). ⁷ Village près de Chatteroy. ⁸ envoya.

⁹ embarrassée.

1552. remerciat bien fort de la bone affection que je avois de Juillet. fair service à l'Empereur, et qu'el se fiat bien à moy que je ferois mon devoir, mès que pour ce fois el n'estoit pas ancore délibéré de me là amvoier, et qu'el me commanderait aultre chose où je porrois fair autant de service à l'Empereur, mès pour cest heur ne sçai encore où el me voudroyt emploier. Je vous advertis comme le Roy a fait samblance de assiégé Avesnes et qu'il ont eu grant escarmouche devant, mais comme je peus entendre, il se at retiré aujourd'hui de là, mē l'on ne sçait qué chemin qu'iouldrat prendre: l'on crain bien fort qu'i viens devan Landerchy, qui est que troi lieu près de Quennoy, où mon régiment est déans, mais j'esper qu'in ne ferat rien et que nous prendrons coraige, car la ville est assés forte et mounie. Je vous assure bien que le Roy de France at prosperé jusques à maintenant pour les villes qu'il at pri au pais de Luxembourg, mais j'espère que Dieu nous dorra la grâce de mieulx garder les places de ce cousté. L'on ast aussi advertance comme le chevaulcheurs du Roy son fort abastu et fort hallé, et que les piétons ne sont pas si gran chose comme l'on dict, car il y at grande maladie entre eulx, si bien comme yl commence entre les nostres, car y commencent fort à venir malades.... De Mons, ung demi-lieu près du camp, le 10 de juillet.

Vostre bien bon mari,
GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

¹ mois.

² fatigué par la chaleur.

LETTRE VIII.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Préparatifs de l'Em- 1552.
pereur. Juillet.

Ma femme , jé receu oujourd'hui deux de vous lettres , vous assurant que ne me seroit¹ venir chose plus agréable que avoir nouvelles de vous et estre advertir de vostre sancté ; mès touchant les nouvelles que la Royne a receu oujourd'hui , n'ay pas voulu déless²er d'en vous advertir ; et est comme les gallères sont arrivé avecque gran nombre de deniers et aussi bon nombre de souldars Espaniols , environ neuf mil et environ deux million d'or , parquoi espère que le coraige des Allemans et des Fransoi serat abastu , comme l'on ast déjà partout advertance , et que l'appointement qui debvoit avoir esté faict entre l'Empereur et le Duc Moris serat rumpu , lequel nous serat beaucoup plus provitable pour nostre cause de Catsenelenbogen : car j'espère que l'Empereur errast souvenance de nous aultres , en cas qu'il prospère , comme jé³ l'espère que Dieu lui dorra Sa grâce et aussi selon la bone apparence qui je en voi , car il ast déjà resablé soissante et cinq enseignes de piétons Allemans , qui sont déjà après de l'ung l'autre après de Ulm , et attent ancores quarante aultres , sans les Espaniols qui sont arrivé avec les gallères. Parquoi vous prie que veulliez avoir bone couraige , et espère que nous vinderons à nostre enterprise et que nous leur ferons abasser leur cacquet.... De Mons, le 11 du juillet.

Vostre bien bon mari ,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

¹ sauroit.

² omettre , négliger.

³ j'ai.

1552. Les espérances du Prince furent déçues. Le 23 juillet on conclut le Traité de Passau. « Comme en plaine assemblée de l'Empire, par advis des Electeurs, l'Empereur eslevé en son throsne et Siège Impérial nous eust adjugé et par arrest, le Comté de Catzenellenbogen, avec plus de deux millions de Florins d'arrérages, il fit toutesfois sa Paix à nos despens, remettant par l'Accord de Passau nos Parties en possession, sans aucune récompense : » *Apologie*, p. 388^b.

LETTRE IX.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Retraite du Roi de France.

Ma femme, Nous sommes hier arrivé en ce lieu avecq tout nostre chevalerie et avecq mon régiment seul, pour regarder si nous puissimes fair quelque embus¹ au Roy de France, lequel n'estoit gers² long de nous aultres, et estoit de vers Terllon³ et Chimay; et avons esté tout ce matin à cheval, pour attendre si il y eus eu accuns qui se eusent descarté, pour rué⁴ sur eus, mais à la fin avons entendu qu'i se retiroit et qu'il avoit faict démollier le dit Terllon et Chimmay, et est le bruit qu'i se veult retiré en son Royaulm. Je ne sçay si se veult reposer um peu avecq sé gens, tant de pié que de cheval, car entendons qu'i sont fort foullé et fort deshallé, tant pour le mauvé temps, comme pour le mauvé chemin, car il n'est croiable la paine qu'il ont de passer leur artillerie par chemin; et, en cas que cé nouvelles continute qu'i se veult retiré en son roiaulm, com il y at grande apparence, car il at déjà campé de ce jourdui en son Royaulm, et tout qui porrat

¹ embûche, embuscade. ² guères. ³ château entre Avesnes et

Chimay.

⁴ ruier.

avenir, ne faudrẽ vous advertir le tout : et, touchant nous 1552. aultres, partirons demain pour aller retrouvẽ la gran Juillet. troupe, car ay de rechief amvoĩẽ mon rẽgiment à Quennoy, pour garder qu'iln ne treuve dẽproveu¹, car il n'est pas encore si long qu'i retourneroit, en cas qu'il sçeut qu'el fusse dẽproveu. Je ne feray ceste plus longe, tant qu'il est prẽs de douce heures et qu'il i at trois jours que n'avons ger² dormi et fauldera demain arrier³ estre debou au poin du jour..... Du camp de Dorle, le 15 de juillet, escripte à doux heures de nuit.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE IX.

Le Prince d'Orange à l'Empereur. Il lui recommande les intẽrẽts de la Maison de Nassau (G.).

* * Le Prince avoit demandẽ de pouvoir se rendre vers l'Empereur avec son rẽgiment. La Reine lui rẽpondit, par une Lettre du 14 sept. : « J'y condescends trẽs-volontiers quant à vostre personne . . . ; mais, quant à vostre rẽgiment, puisque la chose a estẽ rẽsolue que doit tirer vers Artois, je persiste en la dite rẽsolution : toutefois, en cas que vous veulliez aller avec vostre bende de chevaux qui est au pays de Luxembourg, pour non vous trouver vers sa M. sans charge, je suis contente de mander au Conte d'Egmont qu'il la vous envoie » (G.).

Sire!.... m'estant prẽsentement de nouveaul commandẽ de tirer en Arthois avec le rẽgiment de gens de piet que

¹ dẽpourvu.

² guẽres.

³ de rechief.

1552. j'ay au service de v. M., je rendray paine de faire en toute Octobre. occasion que icelle en puisse avoir contentement ; et combien que faisant ce voiage, je m'esloigne de l'espoir que j'avoye de povoir plustost en personne la supplier très-humblement qu'il lui plust avoir en recommandation à fair encheminer à quelque bone fin la cause commune de Mons^r mon père et moy contre le Landgraff, en laquelle, après tant de fraiz et longues poursuites, nous fusmes si préjudicialement recoullés¹ par le traicté de Passault, si est-ce que j'espère que, ayant v. M. souvenance des services de mes prédécesseurs et considération à la volonté que j'ay de y continuer jusques à l'extrême, ensamble à l'équité de nostre dite cause, sans ce qu'il soit besoing de plus instante remonstrance, il plairat à icelle avoir pité de la viellesse de mon dit S^r père, lequel a consumé en ceste poursuite son bien et son aage, et ce que de mon costel jay ay soubstenu, la suppliant par ceste très-humblement que son plaisir soit y voloir avoir tel regard que nostre Maison ne soit frustrée de l'espoir que tous nous avons à la bonté, justice, et auctorité de v. M., et l'équité évidente de nostre dite cause De Brusselles, ce premier d'octobre.

De v. M. très-humble et très-obéissant serviteur,
GUILLAUME DE NASSAU.

A l'Empereur.

LETTRE X.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Prochain retour.

Ma femme, Ceste sera pour vous advertir comme nous

¹ recués.

sommes hier arrivé en ce lieu d'Arras, et ay tardé quelque 1552.
tems de vous escrire, pensant journellement avoir quel- Novembre.
que absolute résolution de ce que nous debvons fair, car
ung jour estions d'avis d'aller fair encore ung aultre reze¹,
l'aultre jour tout au contraire, assavoir que estions d'avis
de nous mestre en quelque bone ville pour refressi² nous
gens de piet que de cheval, comme nous aultres; laquelle
opinion fust trouvé bonne; ausi sommes venu Mons^r de
Bréderode et moi en ce lieu, Mons^r de Hogstraten et le
Marischalk de Geldres à Duay et le Duc d'Arcot à
Cambray, où nous sommes attendans la résolution de la
Royne, laquelle, ou nous donera congé, ou nous retin-
dera au service et nous mestra en quelque garnison,
craindant que le Roy François viendroit assiégé Hédin,
sanchant nostre force estre amoïé³. Mais, pour mon opi-
nion je croys fermement que l'on nous licenciât, pour
autant que je pens que l'argent commens à fallir et qui me
faict encore plus subsons⁴, c'est que l'on nous passera
après-demain les mounstres, attendant nouvelles de la
Royne, lesquelles ne porront tardé plus long tems; et
quant cé nouvelles seront venu, ne délesséré d'en vous
advertir incontinent, et, en cas nous sommes licencié, vien-
dray moi-mesme, si plait à Dieu, vous porter les nouvelles
et voulderoy que se fust plus tost aujourdui que demain,
car ne vous serois assés escrire le désir que j'ay de vous
veoir, car il me semble que suis esté ung an arriér de
vous. Jay achevéray ceste, priant le Créateur vous garder
de tout mal et nous donner la grâce que nous nous puis-

¹ expédition, *Holl. reis* (?).

² rafraichir.

³ renvoyé.

⁴ soupçon.

1552. sons bien tost veoir, me recommandant de bien bon cœur
Novembre. à vostre bonne grâce. D'Arras, ce 13 de novembre.

Vostre bien bon mari,
GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE XI.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Siège de Metz.

* * La guerre contre le Roi de France n'étoit pas terminée.
Vers la fin d'octobre l'Empereur fit cerner Metz; le 20 nov. il se
rendit en personne devant la ville; mais la courageuse défense du
Duc de Guise et les difficultés de la saison le forcèrent à lever le
siège le 1 janvier.

M^r d'Arras est Granvelle, Evêque d'Arras.

Ma femme, ceste sera pour vous advertir comme je suis
arrivé en ce lieu de Tiomville en bon sancté, Dieu merci,
et ay issi trouvé ung courri qui se retournoit au Pays-Bas,
parquoi n'ay volu lésier de vous escrire ce peti mot,
vous advertissant que jé reçu issi la responce de Mons^r
d'Arras seur ma lettre, lequel trouvoit fort bon que je
deus aller ung jour vers l'Empereu, ne scassant que j'es-
tois si près; je ne vous feray ceste plus longe, pour autant
que le dit courri veult incontinen: seulement vous adver-
tiray que j'espèr vous trouver bien tost, avec la grâce de
Dieu, car l'on dict que l'Empereur ne le ferat guèr long
devan Mets.... De Tiomville, ce 20 de décembre.

Vostre bien bon mari,
GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE XII.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Ses appointements 1553.
comme Général. Juillet.

« * « Combien que je n'eusse atteint encore l'âge de 21 ans (par conséquent en 1553) estant mesmes absent de la Cour, à sçavoir à Bieren, néanmoins le Duc de Savoye (Gouverneur-Général des Pays-Bas) faisant un voyage, l'Empereur me choisit pour Général de l'Armée, combien que les Seigneurs du Conseil et la Royne mesme en présentassent plusieurs autres, desquels la capacité étoit très-grande, à sçavoir M.M. les Comtes de Bossu, de Lalaing, Martin van Rossem, vieux Chevaliers, et les Comtes d'Arenbergh, de Meghen, et d'Egmond qui estoit âgé de douze ans plus que moy : ce néanmoins, ores que je ne fusse nommé d'aucun (comme depuis ils répondirent à l'Empereur) à cause de ma jeunesse, si est-ce qu'il pleut à l'Empereur me choisir pour les raisons que lors il déclara, et... lesquelles j'ayme mieux taire que les exposer, pour ne sembler me vouloir moy-mesmes par trop haut louer et priser. J'avois en teste Monsieur de Nevers, et feu Monsieur de Chastillon, Admiral de France, qui a bien fait depuis cognoistre qu'il estoit une rude partie ; ce néanmoins, Dieu mercy, n'emportèrent rien sur moy, ains j'édifiai à leur barbe Philippeville et Charlesmont, ores que la peste affligeat estrangement notre Armée. » *Apol.*, p. 388b.

« Estant Lieutenant-Général de l'Armée, je n'ai reçu pour tous gages que 300 Florins par mois, qui n'estait pas pour payer les serviteurs qui tendaient mes tentes.... » *l. l.* Il reçut donc encore moins qu'on ne lui avoit promis.

Ma femme, comme je suis maintenant sur mon parlement, ne veulx lesser de vous advertir le traitement que l'Empereur m'a fait, touchant la charge d'ester cappitain-général, et est que sa Maté me donne tout autant, comme il a fait au Prince d'Oranges, Duc d'Arscot, et Mons^r de Boussu ; et est cinq cent florins par mois et douse halbar-

1553. tiers¹, chaceung a deux paie, esse² toute le traictement
Juillet. que je auré: je vous prie vous voloir enquester, tant par
ceux de mon conseil, comme par les comptes, pour
sçavoir si le Prince d'Oranges n'avoit point plus, et me le
mander; et quant à ce que demandés sçavoir combien
que je pens bien de despandre³ par mois, il me samble
qui viendra bien à deux^m cinq^e florins et suis tant tenu à
vous que volés prendre ceste paine de chercher l'argent
qui me fauldera, espérant que le porré ung fois mériter
vers vous de toute l'amitié que me portés..... De Brussel-
les, ce 23 de juillet.

Vostre bien bon mari,
GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE XIII.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Même sujet.

Ma femme,... Je suis tant fâché de avoir perdu vostre
compagni que ne vous serois⁴ escripre, parquoy me rap-
port à ce que je sent toulejour. Quant à ma charge de
Général, l'on n'est ancores résolu de mon traictement et
est-on bien empêché de me réduire, affin que je ne
demande nulle traictement, mès je parlis hier à l'Empe-
reur, lequel me dict qu'il aura regart..... Je vous prie
voloir prendre regart affin que nous puissions avoir quel-
que argent, car de cé trois mil florins que jé receu de
l'argent de Madame de Cullenbourg, ne porray porter
avec moy au camp que mil florins, pour-ce que les aultre

¹ hallesbardiens.

² et c'est.

³ dépenser.

⁴ saurois.

deux mil seront bien tous distribué en ceste ville, selon 1555. les debtes qui sont issi, et pour les xv^e florins que suis Juillet. redevable à mon clerc de [pense]... De Brusselles, ce 31 de juillet.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE XIV.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Abdication de Charles-Quint.

* * « Il pleust à l'Empereur me faire venir du camp, lorsqu'il déclara sa volonté qu'il avait de remettre ses Royaumes entre les mains du-Roi, et luy pleust encores tant m'honorer qu'il ne voulut faire cet Acte solennel en mon absence. » *Apol.*, 388b. « L'Empereur entra en la salle, appuyé sur les espauls du Prince: » *Gachard, Analectes Beligiques*, I. p. 78.

A la même époque, le 26 sept., on conclut à Augsbourg la Paix de Religion.

Ma femme. J'ay receu aujourd'uy une lettre de l'Empereur, par laquelle sa M. me ordonne de me trouver le 13 octobre à Brusselles, avec les aultres Seigneurs et Estas, pour recevoir le Roy pour nostre Maistre et Prince, et pour ce quil jé moien de vous pover veoir, ceste servira que, si vous poiés tant faire, ou que Madame la Duchesse d'Arscot, ou Madame d'Egmont, vous vuellient recevoir pour si peu de temps que je porrois ester au dit Brusselles, à leur logis, que vous vous trouvés, si vous samble bon, le 13 du dit mois à Brusselles; car je viendré, si plait à Dieu, le mesme jour par la poste et ne sçay le séjour que je porray faire. J'espère qu'ilz ne vous refu-

1555. seront, vous priant m'en vouloir advertir en tout, afin
Septembre. que selon ce je me puis quant à prendre logis
sur ung de mes amys.... Au camp près de Essereine', ce
28 de septembre.

Je vous prie de rechief me vouloir advertir du tout avec
la plus grande diligence ce que vous estes d'intention de
faire et là où vous pensés loger.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE XV

*Le Prince à la Princesse d'Orange. Il ne peut encore
venir à Bruxelles.*

Ma femme, J'ay receu ce matin par Warick³ vostre
lettre, ensamble ceste que Madame la Duchesse vous
escript, responsive à la vostre, laquel me semble ester
fort courtose et bien à propos, quant à ce que luy
demandés, de quoy suis très-aise : il ne resteroit que
avoir mon congié pour vous veoir, mais par ma dernière
lettre aurés⁴ jà entendu comme la Royne m'at contre-
mandé⁽¹⁾, mais toutefois point de tout⁵, par quoy il me
samble que ferés bien de escrire une honeste lettre à
Madame la Duchesse d'Arscot et accepter l'offre qu'el

(1) *contremandé*. La solennité de l'abdication fut différée jus-
qu'au 25 octobre : à ce qu'il paroît, pour attendre l'Archiduc
Maximilien : Gachard, *Anal. B.* p. 76, *sq.*

¹ Une déchirure a enporté un mot. Résoudre ? Arranger ?

² Petit village tout près de Philippeville.

³ Varich(?) : voyez la Lettre 110. ⁴ déjà. ⁵ Pas entièrement.

vous faict de vous loger à sa maison, attendant aultres 1555.
nouvelles de moy, que j'espèr seront assés bonnes, sellon Octobre.
que je me peus appercevoir..... Du camp près de Esche-
renne, ce 4 d'octobre.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE XVI.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Nouvelles du camp.

Ma femme..... J'ay receu à ce soir vostre lettre du 12 du
présent, et quant à ce que me mandés que ne serés à
vostre aise, tant et si longement que ne aurés nouvelles
de moy touchant l'aprochement des inemys vers nostre
camp pour ravictallier Mariebourg, je ne vous serois
mander aultre chose, si non qu'il ont faict courrir le
bruit qu'ilz nous viendront veoir et après revictallier
Mariembourg; mais il me semble qu'ilz commencent fort
à refroidir, selon les nouvelles que je en peus entendre,
mesmes que receus hier ung raport, par lequel l'on me
advisoit que les inemis défaisoint¹ leur camp, mais
toutefois l'on ne le sçait pour certain. Je pens que, com-
bien qu'il auroient² gran envie de revictuallier le dit Ma-
rienbourg, que toutefois pour le mave³ temps qu'i faict
continuelement, il leur seroit *quasi* impossible, et quant
à venir devers nous, ne prennés nulles soussies⁴, ne
fâcheries pour cela, car je vous assure qu'ilz se garderont
bien et qu'ils nous lesseront en pais, en cas que nous

¹ défaisoient.

² auroient.

³ mauvais.

⁴ soucis.

1555. les leçons. Je vous lés¹ penser la bonne vie que je dois
Octobre. avoir issi par ce beau temps. Je vous assure que tout le
plaisir que j'ay issi, c'est de aller par la pluie et fange,
depuis le matin jusques au soir, seur nos ouvraiges. Je
vous lés penser que, s'il me seroit licite, si ferois long
séjour issi. Au surplus, à ce que desirés savoir comme
vous vous aurés à régler, véant que tous les principaulx
dammes [viete²] en Cour pour prendre congé des Roy-
nes⁽¹⁾, il me samble que, quant vous aurés certaine nouvelles
que les dites Roynes se doivent partir, que alors sera bien
faict que vous allés fair ung tour jusques à Brusselles
pour prendre vostre congé, mais pource que estes ancores
incertain du partement et aussi que avés bien petite com-
paignie avec vous pour aller la première fois depuis la
venu du Roy à Brusselles, ce que peust ne seroit bien
pris de plusieurs, me semble que porrés ancores um peu
attendre, si longement que sassés³ plus véritablement le
partement des dites Roynes, et alors aller vers eulx pour
faire vostre debvoir..... Du camp près d'Escherenne, ce
15 d'octobre.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE XVII.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Protestations d'attachement.

Ma femme..... Je vous avois jà prié, par deux de mes

(1) *Roynes*. La Reine de Hongrie et Eléonore, veuve du Roi de France François I, soeurs de Charles-Quint, le suivoient en Espagne. Le départ n'eut lieu que dans l'été de 1556.

¹ laisse.

² viennent.

³ sachiez.

lettres, que vous usiés de mes affaires, comme vous feriez 1555.
des vostre, mesmement come je vous ay aussi mandé que Décembre.
tout ce qui est à moy est vostre, parquoi me avois remis
à vous, mesmement aussi pour ce que jé' issi tant de rom-
pemens de teste, que ne peus entendre bonnement à mes
affaires..... Au surplus, ma femme, quant à ce que m'es-
cripvés par vostre dernière lettre, que vous estes en
paine pour ce que ne vous ay escript en si long temps,
ne sçassant si set¹ par adventure que je serois coursé à²
vous, je eus pensé que l'amitié qui est entre nous deux,
eus esté si bonne, que tous ses suspicions serient amvoié,
mesmement que me eussiés tenu plus discret que de me
coursé sans occassion, et ce que jé attendu si long temps,
a esté pour vous pouvoir escripre absolument ce que le
Roy voloit faire de ce camp, vous asseurant que ne sou-
haide aultre chose que je puis ester⁴ aimé comme je vous
aime; car, après Dieu, je pens que vous estes la mieulx
aimé et si ne fust que je pens fermement que vous me
aimés, je ne serois si bien à mon aise comme suis main-
tenant; que sçait le Créateur, auquel je prie nous donner
la grâce que puissions tout nostre vie vivre en ce⁵ amitié
sans nulle dissimulation, me recommandant de bien bon
ceur à vostre bonne grâce. Du camp près de Escherenne,
ce 5 de décembre.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

¹ j'ai. ² c'est. ³ courroucé contre. ⁴ être. ⁵ cette.

LETTRE XVIII.

1582. *Le Prince à la Princesse d'Orange. Licenciement des troupes.*

*. G. van Holl étoit un Officier Allemand très-distingué. On se donna en 1556 et 1557 beaucoup de peine pour le faire rentrer au service de Philippe II. Le 12 janvier 1557 le Prince d'Orange écrit au Roi : « j'en ay tant fait qu'il est content de s'y mettre, moyennant... qu'il puisse obtenir congé du Duc de Saxe » (G.).

La Maison de Lannoy est une des plus considérables de la Flandre; quinze de ses Membres furent Chevaliers de la Toison d'Or : Don F. de Lannoy nous est inconnu.

La guerre alloit cesser: une Trêve de cinq ans entre la France et l'Espagne, fut signée le 5 février à Vaucelles près de Cambrai.

Ma femme, passé deux jours j'ay licencié le régiment de Georg van Hol lequel se parti hier fort bien content et n'attens maintenant aultre chose que le paiement pour le régiment de don Fernando de Lannoy..... Si Georg van Hol vien peutester¹ à Breda, je pens qu'il vous présentera une hacquené, par quoi seroit bien faict que vous luy fisciés quelque présent pour sa femme, car vous sçavés qu'i fault tenir lé gens pour amys (1).... Du camp près d'Esserenne, ce 20 de décembre.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

(1) *pour amys*. De même le Prince écrit le 12 de mai 1557, de Bréda, au Duc de Savoie : « besoignans naguères le Conte de Nuenar et moy avec M. l'Archevesque et Electeur de Cologne sur la charge à nous commise, nous y trouvâmes un sien conseiller, le

¹ peut-être.

LETTRE XIX.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Dénueement des soldats. 1555.

Décembre.

Ma femme Quant à ce que demandés sçavoir de mon retour, ne vous say mander aultre chose, si non que je suis attendant journèlement après l'argent pour don Fernando de Lannoy, mais comme jé entendu ce jourduy par quelc'ung, me samble qu'i passera bien ancores 15 jours avant que le paiement de gens de guerre porroit ester issi, et vous assure que c'est maintenant la plus povre chose de nostre camp que l'on en auroit pitié, car nous sommes issi maintenant sans ung denir¹ et que les souldas se meurt² de fain et de froit, mais l'on ne ast non plus de souvenance de nous à la Court que si nous fussions tous mors. Je vous lés penser la bonne pacience que je doibs avoir..... Du camp, ce 29 de déc.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

On voit déjà percer la répugnance du Prince contre Philippe II. Le Roi l'avoit fait Conseiller d'Etat, par Commission du 17 nov. 1555, pour en icelluy Conseil d'Etat assister nous et nostre Gouverneur-Général, le Duc de Savoye, Prince de Piedmont, etc. A ceste cause et pour les grands sens, prudence, [dextérité], et expérience que sçavons estre en la personne de nostre très-chier et féal cousin, Chevalier de nostre ordre, Messire Guillaume de

»Docteur Frans Burckhart, auquel il communiquoit cest affaire,
»bien enclin au service de sa M., et nous sembloit que une bonne
»chaine ne y seroit mal employée » (G.).

¹ denier.

² meurent.

1555. » Nassauw, Prince d'Orenges, Conte du dit Nassau ; en considéra-
 Décembre. tion aussy des bons, léaulx, et agréables services qu'il a faicts à sa
 » M. l'Empereur, mon Seigneur et père, et à nous, et mesmes der-
 » nièrement comme Capitaine-Général de nostre armée à Philippevil-
 » le, et fait encoires journellement » (MS.). Mais il repousoit pres-
 » que les faveurs qu'on désiroit lui faire. « Avant le départ du Roi,
 » avions renoncé au degré qu'avions au Conseil d'Estat, et à celui
 » de Chef des finances, tant apparent pour gagner la vogue et suyte
 » de tous Estats; voire nous mettant *quasi* toute la superintendence
 » des affaires ez mains, si eussions voulu;.... avons remis à sa M.
 » l'un et l'autre des dits Estats, puisque n'y pouvions faire bon
 » service, comme bien eussions désiré, opstant les trafiques des
 » autres: » *Justification*, p. 178^a. — Le Roi néanmoins ne se laissoit
 pas rebuter. « Comme sa M., par' cestuy nostre déport et renvoy
 » de noz Commissions, ne laissa de nous adjoindre souvent éz déli-
 » bérations, nous nous en sommes en nostre possible acquittez. » *l. l.*
 Ses avances furent inutiles. Le Prince ne se fioit pas à ces démon-
 strations; le Roi le consultoit, il est vrai, mais suivoit d'autres
 conseils. « Nous trouvant² à grand crévecoeur de voir que quelques
 » deux ou trois traversoyent ainsi la bonne intention de sa M.: »
l. l. — Déjà, redoutant l'influence des étrangers, il méditoit
 une résistance aux desseins de son nouveau maître. « De ce
 » temps là moy, et les autres Seigneurs, et plusieurs des plus
 » gens de bien et entendus de la Noblesse et du Peuple, trouvions
 » bon de faire sortir du País les Espagnols....; mais, partie pour
 » autres occupations, partie pour mon voyage et de quelques Seig-
 » neurs en France,.... l'affaire fut interrompue et l'exécution em-
 » peschée: » *Apol.* p. 392^a.

* LETTRE XIX^a.

*Le Prince d'Orange au Duc de Savoie. Sur des aides à
 accorder par la ville de Bois-le-Duc (G).*

*. Emmanuel-Philibert, Duc de Savoie, dit Tête de Fer, né

¹ Lisez pour.

² tournant (?).

en 1528, Chevalier de la Toison d'Or en 1548, Général au siège 1556. de Metz, avoit reçu de Philippe II le Gouvernement-Général des Pays-Bas. En 1557 il gagna la bataille de St. Quentin. En 1559 il épousa Marguerite de France, soeur de Henri II. Il mourut en 1580.

Monseigneur. Suivant ma dernière lettre que j'ay escript à v. Alt., les députés du troiseinme membre de Bolduc¹ sont venuz à ce mattin devers moy pour me remonstrer que , nonobstant leur pouverté et qu'i sont en[arrière] jusques à la somme de cent et cinquante[mil] florins, ilz n'ont volu délessier de mounstré [le désir] qu'il ont à faire très-humble service [au Roy; à] cest effect m'ont donné copie de [l'accord que] ilz ont amvoié à leur pensionair, qui [vat] avec ceste à v. Alt., par où [icelle porra] plus amplement veoir leur oppinion et, combien que leur dit opinion n'est du tout si [favorable] comme el debveroit estre, si ès qui me [persuade] que par là l'on porra prendre bonne [occasion] de remounstré vivement aux aultres deux membres le gran tort qu'il ont à refuser [ceste] si juste demande, véant qu'il peuvent [mieulx] considérer le dangier qui peult sourdre², en cas que nous ne volons aider nostre Prince, que le commun peuple, et me samble certes que ont bien gran tort les dit deux membres de le refuser si plat, comme ilz font, véant que son lé plus riches et qu'il auriont plus à perdre³, si un inconvéniétiendroit en ce païs fault d'argent, et véant que le dit troisiemme membre l'at accordé à peu près, qu'i ne seroit que bien de monstré qu'ilx ont faict comme bon subjects son tenu de faire, et qu'il ont faict en cela service au Prince, et que le Prince cognoit par cela la bonne

¹ Bois-le-Duc.

² surgir.

³ perdre.

1556. volonté qu'il luy portent, comme il s'a bien aperceu qu'il
Septembre, ont faict jusques à maintenant à l'Empereur, son Seigneur
et père.... De Bréda, ce 25 de septembre 1556.

De v. Alt. très-humble serviteur,
GUILLAUME DE NASSAU.

A Monseigneur le Duc de Savoye.

Le 30 sept. Philippe II écrit au Prince : « Je treuve que ce que
»ceulx de Bois-le-Duc demandent qu'on leur quitte des cheminées
»monte bien à xxiiii florins et l'intérêt à neuf mille, que sont som-
»mes entierement excessives et mesmes de mauvais exemple, et
»povant donner ressentement à ceulx de Brabant que iceulx de
»Bois-le-Duc vinssent par cecy estre *quasi* entièrement supportez
»des impôts des cheminées, mais quant ce seroit à faire pour
»supporter les pources¹ et en faisant payer le dit droit aux riches,
»je m'y enclinerois plus facilement.... Porez négocier le mieulx
»qu'il vous sera possible, sans toutesfois rompre avec eulx, ains
»que, en les menant si avant que poiez², les entretez toujours,
»pour, en cas que l'on ne sceust achever avec ceulx de Bruxelles,
»que encores ne se sont laissez réduire, je demeure tousjours
»libre selon que les affaires exigeront » († G.).

Au printemps de 1557 le Prince fut chargé d'une mission auprès
de l'Archevêque de Cologne. Le 27 mars il écrit, de Bréda au Duc
de Savoye : « Quant à mon voiaige vers M. l'Archevêque de Cologne,
»je pense qu'il sera de retour en déans huit jours » (G.). Le 19 avril :
»pour la continuation de ma maladie, je n'ay encoires peu avoir
»le moyen de me mettre en chemin vers M. l'Archevêque de Colog-
»ne. » (* G.). Il s'y rendit peu après (p. 22, *in f.*).

Le 9 avril : « J'ay cest après-midy receu lettres du Roy des
»Romains, par lesquelles sa M. me ordonne ne faire faulte de me
»trouver pour le 1 may à Egger, où sa M. espère que les Princes
»Electeurs de l'Empire s'assembleront pour le dit jour » (* G.).

¹ pources. ² pourcez.

La chose fut différée. Le 21 avril le Duc de Savoie écrit 1557.
« que les Electeurs ont fait excuse de venir pour ceste saison à Avril,
» Egher » († G.).

Il paroit qu'en juin le Prince partit pour l'Allemagne. Par une lettre
du 18 mai, il demande au Duc de Savoie la permission de s'éloigner :
« aucuns Princes Electeurs et aultres du St. Empire ayant consti-
» tué à M. mon père et moy, pour le 13 de juing venant, à Francfurt,
» pour y appoincter le différent qu'avons avec le Landgrave, où
» piecà ils se sont entremis : tant pour avancement de la tranquillité
» commune du St. Empire que pour le bien et repos des parties »
(* G.). Et le 22 mai : « Je remercie bien humblement à v. Alt. que
» luy a pleu me consentir de faire le voyage... Je suis d'intention
» me partir déans sept ou buict jours et attendre à Francfurt ce que
» Dieu et les bons Princes médiateurs en disposeront » (* G.). La
convention fut signée le 30 juin.

LETTRE XX.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Campagne de France

* * Malgré la Trêve (p. 22), les François, déjà en janvier 1557,
avoient recommencé les hostilités, en Italie et dans les Pays-Bas.—
Le 3 août le Duc de Savoie mit le siège devant St. Quentin. L'A-
miral de Coligny se jeta dans la place. Le 10, le Connétable de
Montmorency, voulant le secourir, essuya une défaite, « la plus
» funeste, » dit Mézeray, « de toutes celles que la France a perdues
» depuis les journées de Crécy et de Poitiers. »

Ma femme..... Quant à ce que m'escripvés que avés
faict tout vostre dehvoir pour trouver quelque argent
pour me amvoier, et que avés trouvé la somme de deux
mille florins,.... me semble que serat le mellieur que me
amvoies le dit argent par porteur exprès..... Quant aux
nouvelles d'issi, nous sommes toujours empêché' pour faire

¹ occupés.

1557. nous entré au fossés , et jà sont esté quelque soldas dedens,
Août. et espèr, avec l'aide de Dieu , devant qui soit 6 ou 7
jours, que la ville serat bien basse..... Du camp devant
Saint-Quentin, ce 20 d'aust.

Vostre bien bon amys,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE XXI.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Même sujet.

. « L'armée de Philippe passa le reste de la campagne à prendre le Catelet, Han, Noyon » (*Mezeray*, IV. 389), et Chauny.

Ma femme. A ce matin, après avoir tiré le jour devant
jusques à mil coups de canons, c'est rendu le chasteau
de Hann, à miséricorde de sa Maté, et poion¹ ester dans
le dit chasteau jusques à mil ou xi^c hommes. Je pens bien
que l'on en pendera aulcungs, pour avoir attendu
le camp de sa Maté et une si grande basteri. Je vous
asseur que c'est une dé plus belle assiette de maison que
l'on pora souhaitter, et avoit, joindant de la dite maison,
une dé plus belle ville que l'on porra veoir, mais lé Fran-
çois à nostre arrivé la brullèrent. Je pens que nous le
fortiferons, la ville et le chasteau ensemble. Je ne sçay ce
que devindrons après; le sassant, vous l'advertiray incon-
tinent. Ceulx qui accompaignent nous fourageurs, que
c'estoient trois enceignes de noir harnois, ont semons² la
ville de Chany⁴, qui s'est rendu aussi. Je vous assure que

¹ s'.

² pouvoient.

³ sommé.

⁴ Chauny.

les François sont bien empêché'.... Du camp près de 1557.
Han, ce 11 de septembre. Septembre.

Je vous prie me mander comme Mabus (1) se port.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

LETTRE XXII.

Le Prince à la Princesse d'Orange. Maladie au camp.

*. Le Duc de Sesse est peut-être le même auquel Philippe II confia plus tard de grandes charges en Italie: *Languet, Ep. s. I. 1. 55*. Le Prince d'Ascoli étoit fils d'Antoine de Lève, fameux capitaine Navarrois en faveur duquel la Principauté fut créée par Charle-Quint. Le Comte de Féria, Capitaine des Gardes du Corps, fut Ambassadeur de Philippe II en Angleterre. Le frère du Prince est le Comte Louis de Nassau.

Ma femme..... J'ay eu avant-hier ung petit excès² de fièvre et aujourduy le suis attendant, mès j'espèr avec l'aide de Dieu que sera bien tost faict: ce qui en adviendra, vous en advertiray. M. d'Egmont est bien fort malade, aussi est le Duc de Cese³, le Prince Dusculi⁴, le Comte de Férie. Mon frère se port depuis avant-hier aussi bien mal..... Du camp près de Han, ce 27 de sept.

Vostre bien bon mari,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Princesse d'Oranges.

(1) *Mabus*. Peut-être *Hugo Maubuis*, Conseiller de René Prince d'Orange.

¹ embarrassés.

² accès.

³ Sesse.

⁴ d'Ascoli.

LETTRE XXII.

1558. *Le Prince d'Orange au Roi Philippe II. Dispositions bienveillantes de l'Empereur Ferdinand I (6.).*

* * Charles-Quint abdiqua en faveur de Ferdinand, à Gand, le 27 août 1556; et le 4 sept., à Sudbourg¹ en Zélande, il donna un Edit à cet égard. Il voulut que le Prince d'Orange portât au nouvel Empereur les insignes de sa haute dignité. « Je fus contraint, contre ma volonté et plusieurs protestations faites à l'Empereur et à la Royne de Hongrie, de porter la Couronne de l'Empire à l'Empereur Ferdinand, d'autant qu'il ne me sembloit convenable que j'emportasse la Couronne de dessus la tête de mon Maître qui y avoit esté mise par mes Prédécesseurs: » *Apologie*, p. 388b.

Longtemps Charles-Quint s'étoit flatté de faire passer la Couronne Impériale, après la mort de Ferdinand I, à Philippe II. Ce plan non seulement avoit échoué, mais semble avoir été une des causes de la Ligue des Princes Allemands en 1552: *Ranke, Historisch-Politisches Zeitschrift*, I. p. 235, sq. Ce qui est certain, c'est qu'il en résulta un refroidissement sensible entre les deux branches de la Maison d'Autriche, surtout entre Philippe II et Maximilien II. Les Députés de Namur y font allusion, écrivant le 18 oct. 1555 que, « pour la venue de l'Archiduc on espère bonne amitié et réintégration entre le Roy, le Roy des Romains, de Bohême et ses alliez avec les païs de pardeçà: » *Gachard, Anal. B.*, I. 76.

Sire! J'ay receu la lettre qu'il a pleu à v. M. m'escrire le dernier jour du mois passé.....; aussi ay-je le jour de hier présenté la lettre de v. M. au Roy des Romains, luy déclarant que pour les grandes pratiques que se démaient² maintenant par deçà, au nom et de la part du Roy de France, v. M. seroit bien d'intention de faire et dresser quelque ligue avec aulcungs Princes de l'Empire,

¹ Soubourg (Wester-Souburg) près de Flessingue, ou Zeeburg (Rammekens).

² se démenent, se font par des menées

ce que toutefois elle n'a voulu mester en train sans préa- 1558.
lablement en avoir le bon advis de s. M., confiant que Mars.
icelle en ce luy assistera d'avancer cest affaire; surquoy
sa ditte Maté m'a respondu qu'elle trouveroit très-bon
que v. M. fist autant d'amis et ligues qu'elle porroit, et
que si ad ce elle porra faire de son costel quelque assi-
stence, que s. M. se y emploieroit très-voluntiers, comme
en tout aultre chose que reviendrait au bien et repos de
v. Maté et de ses païs, y offrant l'office du vray bon père.

Et comme, devant la délivrance de la dite lettre, icelle
sa M. déclaroit au docteur Seldt⁽¹⁾ et moy que les Princes
Electeurs avoient librement accepté la renunciation de
l'Empire par nous faicte de la part de l'Empereur, sup-
plians au dit Roy des Rommains de vouloir prendre le
nom, sceptre, et entière administration d'icelluy, il nous
sambloit que, en vertu de ma dite lettre de crédence, je
y porroys bien encores adjouster et supplier à sa M.,
puisque les Estas du dit S^r Empire seroient maintenant
relaxées du serrement avec l'Empereur, et que pour ce
le chemin serat tant plus ouvert aux François de mener
leurs pratiques, que sa M. veuille obvier à icelles par tous
et les mellieurs moiens que faire se porrat, comme à
chose que touche également à l'une et l'autre de voz
Matés; et m'a dict le dit S^r Roy que de sa part je debvrois
entièrement assurer v. M. qu'il y mesterait tout l'empê-
chement à luy possible, bien considérant qu'il en emport
à sa M., comme à la vostre, et que si, oultre ce, il y ast
chose en quoy il porra faire plaisir et amitié à v. M., que
icelle le luy ait à mander franchement et à la mesme

(1) *Seldt*. Vice-Chancelier de l'Empire, né en 1516, mort en 1565.

1558. sorte et confidence qu'il ast faict toujours envers l'Em-
Mars. pereur

Quant aux nouvelles de par deçà, il n'i ast aultre
chose sinon que l'Evesques de Baiona se tient issi secrè-
tement, pratticant, comme il faict bien à penser, le plus
qu'il peut, enquoy je luy résisteray, par le moien du dit
S^r Roy des Romains et aultres, le mieulx qui me sera
possible, comme je treuve que sa M. est fort affectionnée....
De Francfort, ce 8^{me} de mars.

De v. Maté très-humble et très-obéissant
serviteur et vassal,

GUILLAUME DE NASSAU.

Au Roy.

A son retour d'Allemagne le Prince, tombé lui-même malade,
eut le malheur de perdre son épouse; elle mourut à Breda le 24 mars.
Deux (1) enfans lui restoiènt; Philippe-Guillaume, né le 19 déc.
1554, et Marie, née le 7 févr. 1556.—Il écrit le 27 mars à son père :
« Lieber herr Vatter. E. G. kan ich ausz betruetbem hertzen unan-
getzaigt nit lassen, das sich die schwachait darin meine freuntliche
« liebe hauszfrau seit einen monat heer gefallen, wie E. L. jungst
« zu Dillenburg von mir vernommen, vor und nach meiner wider-
« khunfft alhie von tag zu tag gemehret und letzlich dermassen
« zugenommen hat, das ire L. nechstvergang. donnerstags, den 24
« disz zuin endt lauffenden monats, zwüschen sechs und sieben

(1) *deux*. Ce n'avoient pas été les seuls. Dans des états mensuels
de la dépense du Prince, depuis avril 1553 jusqu'en avril 1554,
où sont notées jour par jour les courses ou voyages du Prince, les
noms de ses convives, l'état de sa Maison, le prix courant des
vivres, on trouve indiqué au 12 décembre, un festin de baptême, à
Bréda. Les convives étoient la Reine de Hongrie, l'Evêque de
Cologne, le Duc de Savoie, la Duchesse d'Aerschot, le Comté de
Hornes, l'Abbé de Tongerlo et plusieurs autres.

führen, zu Gott dem Almechtigen christlich und wol verschiedent¹ 1558.
 ist, welcher der seelen gnedig und barmhertzig sein woll² (* MS.). Mars.
 Et le 14 avril: «Wie beschwerlich der verlust, so mir derwegen
 entstanden, mir und meinen jungen kindern fallen würt, haben
 E. L. liderlich bey sich abzunemen. Nuhn weil esz aber nit zu
 ändern, noch dem geschafft des Herrn in ungedult zu widerstre-
 ben ist, musz ich's dem ewigen Gott, als dem herscher und
 gewalthaber aller dbing, heimstellen, und mich an Seinen gnedi-
 gen willen gnügen laszen, sonderlich auch damit trösten, dieweill
 Er der verstorbenen seligen an irem end die gnad erzeigt das sie
 mit gutem verstand, christlich und woll abgescheiden³ (* MS.).»

Le Roi s'empresse de lui témoigner la part qu'il prenoit à sa
 perte. Il écrit de Bruxelles le 25 mars: «Mon Cousin, comme
 ayant entendu la si grieve indisposition de feu ma Cousine vostre
 compagne, et que dois³ vostre retour de Franckfort à Bréda
 vous esties tombé grièvement malade, je dépeschoys le S^r de
 [Sombernon], pourteur de ceste, pour vous aller visiter tous
 deux, et au temps de son partement nouvelles me sont venues, à
 mon grand regret, du trespas de feu ma Cousine, que j'ay certes
 très-fort sentu, et pour la qualité de sa personne, et pour vostre
 respect, bien cognoissant la perte que vous y avez faict » († G).
 Et le 28: «Vos Lettres m'ont renouvelé le displeisir que j'avois
 eu de la mort de la Princesse vostre compagne...; et n'estoit besoing
 vous excuser que n'aviez encoires peu venir faire rapport de
 vostre négociation de Franckfort, ce que bien se peult reconvrer,
 pour quant serez ung peu plus à repos de vostre esprit » († G).

La paix de Câteau-Cambréisis fut conclue le 3 avril 1559. «Le
 Roy, s'il lui restoit unegoutte de gratitude, ne pourroit dénier que je
 n'aye esté l'un des principaux instruments et moyens pour le faire
 parvenir à une telle Paix et si avantageuse, l'ayant traicté en
 privé avec M.M. le Connestable de Montmorancy et Mareschal
 de S^t André, à l'instance du Roy, qui m'asseura que le plus
 grand service que je pourrois luy faire en ce monde, c'estoit de

¹ verschieden.

² abgeschieden.

³ dès.

1559. «faire la Paix, et qu'il la vouloit avoir, à quelque prix que ce fût, Avril. »pour ce qu'il vouloit passer en Espagne : » *Apol.* p. 391b.

En juin le Prince dut se rendre en France. « Nous y fusmes envoyés en hostage, aussi pour assister au mariage de la Fille de »France : » *l. l.* p. 392^a. Il y apprit que la paix étoit, dans l'intention de Granvelle et du Cardinal de Lorraine, le moyend'une alliance »d'extermination contre la Réforme : » Quand j'eus entendu, de la »propre bouche du Roy Henry, que le Duc d'Alve traictoit des »moyens pour exterminer tous les suspects de la Religion en France, »en ce Pays, et par toute la Chrestienté, et que le dit Roy (qui pensoit que, comme j'avois esté l'un des commis pour le traicté de la »paix, avois eu communication de si grandes affaires, que je fusse »aussi de cette partie) m'eust déclaré le fond du Conseil du Roy »d'Espaigne et du Duc d'Alve, . . . je confesse que je fus tellement »resmen de pitié et de compassion que dès lors j'entrepris à bon »rescient d'ayder à faire chasser cette vermine d'Espaignols hors »de ce Pays : » *l. l.*

Aiguillonné par cette découverte, il se hâta de retourner dans les Pays-Bas : « je ne cessay que, par le moyen de Madame de »Savoye, je n'eusse obtenu congé de revenir : » *l. l.* — Il étoit encore à Paris, lors de la mort (1) du Roi Henri II, le 10 juillet.

De retour, il trouva Philippe II faisant ses préparatifs de départ. Il ne tarda pas à s'opposer, en plus d'une affaire importante, à ses désirs et à ses desseins.

Il fit élire des Chevaliers de la Toison d'Or, peu agréables au

(1) *mort.* Les années 1558 et 1559 sont remarquables par le décès de plusieurs Souverains. Charles-Quint étoit mort le 21 sept. 1558; Marie, Reine d'Angleterre, le 21 sept. Le Pape Paul IV mourut le 17 août. Le Landgrave Philippe de Hesse écrit le 18 sept. « Dasz Gott der Herr ein grossen scharmutzel under den »grossen Potentaten gehalten hette . . . , und so seltsam unter den »grossen Herren rumorte, glaubten wir dasz es eine strafe Gottes »sei, weil sie so tyrannisch die armen Christen verfolgten : » *v. Roumel, l. l. III. p. 313.*

Roi: « il sçait que, contre son advis et sa volonté, nous esleumes 1559.
 au dernier Chapitre de l'Ordre tenu en ces Païs, à pluralité de Juillet.
 suffrages, plusieurs Chevaliers, et les fismes recevoir: » *Apol.*
 p. 389. « Orangius ut adlegerentur aliqui quos ipse noverat infen-
 sos Regi, credo Montinium et Hochstratanum, . . . pervicit: »
Strada, I. p. 98.

Il fut le principal auteur de la requête que les Etats-Généraux
 à Gand présentèrent au Roi pour le départ des soldats Espagnols.
 « Je sollicitay, non pas des banqueroutiers, mais des gens de bien
 et d'honneur, et des premiers et plus notables personnages du
 Païs, pour demander, au nom des Estats, que les Espagnols
 fussent contraints de se retirer: » *I. I.* p. 392^b. Le Roi, piqué au
 vif, répondit néanmoins avec modération et promit le départ. Tou-
 tefois il différa la chose: « tria millia retinuit eisque Orangium
 Egmontiumque praecepit, inani specie honoris, reverà ad immi-
 nuendam externae militiae invidiam: » *Str.*, I, p. 60.

Le Roi nomma Gouvernante des Pays-Bas sa soeur, Marguerite
 de Parme, fille naturelle de Charles-Quint, mariée d'abord au Duc
 de Florence, ensuite à Octave Farnèse, Prince de Parme.

Strada prétend que le Comte d'Egmont et le Prince d'Orange
 aspirèrent à ces hautes fonctions. Il ajoute que celui-ci s'intéres-
 soit aussi pour la Duchesse de Lorraine (fille du Roi de Danemark,
 Christiern II, et, par sa mère, nièce de Charles-Quint), dont il désiroit
 épouser la fille cadette Dorothée: « intelligebat apud socrum guberna-
 tionis titulum, penes se vim ejus futuram: » I. 41. De là sans doute
 la jalousie dont parle Granvelle dans sa Lettre au Roi, le 4 oct. « Y
 pues hay la emulacion que v. M. sabe, de Madama de Lorrena
 con la de Parma, lo mejor seria tener las apartadas, porque estas
 aydas y venidas y ayuntamientos no pueden dar ningun buen
 fructo; agora va à Lorena, veremos que determinacion tomará
 dende allí, y si dexará sus hyunas en alguna parte destes estados
 no las llevara consigo, mas cierto do qui era estarian mejor que
 aquí, y ella y ellas, por servicio de v. M. » (†MS. B. Gr. VI.
 p. 90).

Le mariage n'eut pas lieu. Les deux filles de la Duchesse épous-

1559. serent, l'aînée le Duc Guillaume de Bavière, la cadette le Duc
Août. Eric de Brunswick On reproche à tort à Granvelle de s'y être
opposé (*Beaufort, Leven v. W. I, I* p. 108). Il parolt au contraire
qu'il eût désiré cette union. Mais le Prince n'avoit pas pris une
détermination positive. Peut-être la nomination de la mère fut-
elle, dans ses calculs, une *conditio sine quâ non* pour épouser la
fille. D'ailleurs ses affections étoient alors assez immobiles. *Languet*
écrit de Paris le 15 mai: « Dominam de Touthville, vivente Rege
» Henrico, ambivit Princeps Arangiae et magnam spem de eo con-
» jugio conceperat: » *Ep. secr. II. 52.* Mad. de Touthville étoit
fille unique et héritière du Comte de St. Paul, oncle du Roi de
Navarre. Elle n'avoit été mariée que deux ou trois mois à M.
d'Enguien frère du Roi de Navarre, tué devant St. Quentin; en
1560 elle avoit 16 ou 17 ans. Et le Prince n'aura pas ignoré ce
que *Languet* ajoute: « omnium quae sunt in Galliâ est longe ditis-
» sima: » *l. l. p. 37.*

Le Prince eut une large part, quoique peut-être, à son avis,
trop petite, aux faveurs du Monarque. Il devint Gouverneur de
Hollande, Zélande, et Utrecht, par Commission du 9 août; le 28
il fit le serment. Cette Commission et deux Instructions, l'une
générale, l'autre particulière, ont été publiées par M. *Gordon, de*
Potestate Gulielmi I. Hollandiae Gubernatoris (Lugd. Bat. 1835).
Dans l'Instruction il est dit que le Prince « tiendra sa conti-
» nuelle résidence es Pays de son gouvernement, estant icelle tant
» plus requise pour les inconvéniens qui pourroient en son absence
» survenir, tant au fait de la religion que autrement: » art. 1.
» Il sera tenu d'obéyr et obtempérer aux lettres, commandemens,
» et ordonnances de la Duchesse, ayant superintendence et aucto-
» rité, comme a mesmes sa M. seule sur tous les gouvernemens de
» ses pays: » art. 2. En 1561 il fut nommé en outre Grand-
Veneur de Hollande et Gouverneur de la Bourgogne (Lettre 32,
in f.). — Il rentra (1) au Conseil d'Etat: « Comme sa M. avoit
» tout ce temps cognu la syncerité de noz actions et prompti-

(1) *rentra*. Plusieurs historiens, ignorant sa nomination en 1555
(p. 23), l'y font entrer.

stude à son service, estant en Zeelande pour partir vers Espagne, 1559.
nous fit de rechef grande instance de reprendre le degré de Con- Août.
seiller d'Estat, à quoy avons obéy, après nous avoir grandement
excusé: » *Justif.*, p. 178.

Le Roi laissoit beaucoup de germes de trouble dans les Pays-Bas. Né en Espagne, moins accessible que son père, il n'étoit pas sûr, comme lui, de l'affection des habitants. Son absence devoit avoir de nombreux inconvénients. La paix récente amenoit des dérangements et des secousses, inévitables avant de parvenir, après de longues guerres, au véritable repos. Ajoutez la jalousie contre les Espagnols, les progrès de la Réforme, les prétentions des Villes, les mécontentements et les embarras d'une Noblesse dont différentes causes avoient épuisé les ressources.

Ce dernier point est développé par Granvelle dans l'écrit suivant, espèce de *Memorandum*, pour son usage particulier.

Mémoire des sources et causes des troubles des Pays d'Enbas, des progrès d'iceulx, pour, si après il estoit besoing en donner plus particulier compte, y pouvoir avoir recours (†MS. B. Ga. xxxiij. p. 274).

« Le premier et principal est la volonté de Dieu et les jugements
infaillibles et irréfragables pour chastier les péchés de l'insolence,
estant ja la prospérité de ses pays par trop grande et de sorte
qu'ilz ne pouvoient comporter l'aise, et se adonnans à tous vices,
sortants tous des termes et borne de leur estat, voulans les Sei-
gneurs estre adorés pour Roys, tenants estats grands hors de
mesure, que les plongea en debtes, de telles sortes qu'il n'y avoit
plus moyen de soustenir l'estat auquel il s'estoient mis, et les
consumoient les intérêts des marchands, de sorte qu'ils ne voyoient,
pour remédier à ce point, aultre meilleur moyen que change-
ment de l'administration publique et se souslever de l'auctorité de
la justice, pour non estre forcez par icelle à payer leurs debtes.
Estant l'auctorité de la dicte justice fort abolie par les guerres;
ayant les dicts Seigneurs alors les charges, qu'ils avoient déjà

1559. » prins sur icelle plus de pied qu'il ne convenoit , traictans mal et
Août. »oultrageusement aucuns d'iceux les ministres d'ycelle, qui ve-
»noient à eux , pour l'exécution des sentences. Et voyant l'Evesque
»d'Arras le mal qui pouvoit succéder de tant des debtes, et d'estre
»les dicts Seigneurs tant arrière, escrivit à sa M., et les lettres en
»peuvent faire foy, que, si pour deux millions l'on les pouvoit
»déscharger, que pour éviter plus grande perte, il fut esté d'avis
»que sa M. les eust deschargés, ne fût la craincte qu'ilz vou-
»droient continuer leurs estats superflües, avec espoir que tous-
»jours sa M. se chargeroit de leurs debtes tant exorbitantes, que
»les rançons des prisonniers François, qu'ilz acheptarent des
»soldats (chose à la vérité mal séante et que noz bons vieux pères,
»amateurs de la vertu, n'eussent trouvé louable), ores que les dicts
»rançons montassent à plus de deux millions, l'on ne void que
»cela eust servi de quelque remède, mais plustost avoit donné
»occasion à plus libéralement despendre. Et afin que l'on entende
»quelles estoient les debtes, le Prince d'Oranges confessa à la feue
»Royne d'Hongrie à [Fuinod¹], devant le parlement d'icelle pour
»Espagne, qu'il devoit 800 mille francs lors, et la despence qu'il
»fit depuis pour gagner crédit et gens, fut beaucoup plus grande.
»Les marchants faisoient aussy des despences superflues oultre
»mesure, se veuillant en ce esgaler et surpasser les Seigneurs, se
»faisant leurs compaignons, et les Seigneurs les comportoient et
»les honoroient, fréquentant leurs banquets et maisons, pour ce
»que, par leurs moyens, ils recouroient argent pour fournir à leurs
»despenses, et de sorte, que prenans intelligence avec eux, quant
»l'assemblée des Estats-Généraux se fit si mal à propos, l'on osta la
»maniance des aydes à ceux des finances, et la mirent entre la
»main des marchants, que leur prestoient deniers et entretenoient
»leur paye des gens de guerre, pour ce pendant profiter de l'argent ;
»et par le bout se mescontentoient les gens de guerre, que servoit
»aussy d'artifice pour les aliéner de l'affection qu'ilz devoient à sa
»M., leur Prince et Seigneur naturel, et les tirer à leur dévotion ;
»ceux qui monstroient leur avoir compassion et avoient à leurs
»plaintes, offrant d'ayder et chargeant² sur le Roy et ses Ministres,

¹ Furnes ou Tournay (?).

² chargeant.

pour les rendre odieux. La conversation aussy des estrangers que 1559.
ne s'est peu excuser pour le commerce, ha faict grand domage, Août.
signament en la Religion, et aussy s'aïda d'aulcuns Allemans,
Italiens, Bourguignons, et aultres entre les Seigneurs, leur mettant
le foinz en teste¹; leur preschant liberté, les aveuglant de l'opinion
de leur grandeur, et qu'ilz ne devoient comporter d'estre gouver-
nés, mais devoient tenir fin de gouverner eux mesmes. Et n'ont
pas donné petite ayde, pour ouvrir le chemin à tant de maux,
aulcuns Seigneurs nourris avec sa M. en sa chambre, tant Espag-
nols que Flamands et aultres, que estant Prince le souffloient aux
oreilles, qu'il estoit mal séant que l'Empereur son père le² lascia
gouverner et guider par conseil de peu des gens, et qu'il estoit
plus séant dresser un Conseil d'Estat, d'un bon nombre des dits
Seigneurs principaux, qu'entendroient mieux les affaires, et les
guideroient plus au contentement des subjectz et mesme luy
mirent³ de la bonne Royne Marie, disant qu'elle
présumoit vouloir tout faire, qu'elle vouloit mal à la nation, et
que, demeurant au gouvernement des pays, elle pourroit tout, et
luy non à sa valeur, et en ce sur tous aultres, tenoit la main le
Marquis de Berges (1), usant de remarcable ingratitude, ayant esté
nourry de la dicte Dame, comme elle eust peu faire de son propre
fils, et ayant faict avoir à son frère, pour lors à la vérité de peu
de mérite, l'evesché de Liège, mais le dict Marquis entendoit
bien que, gouvernant la dicte Dame, elle l'eust bien gardé de
parvenir au bout de ses malheureux desseins.

En général ces observations étoient exactes. La Noblesse étoit
rainée par les dépenses du Camp et surtout par le luxe de la
Cour. « Alle de groote Heeren staecten in schulden en armoedt,
men waren derhalven tot veranderinghe niet ongheneycht: » V.

(1) *M. de Berges*: Jean, S^r de Glymes, en 1560 Gouverneur et
Capitaine-G^l pour le Hainaut, Valenciennes et la Citadelle de
Cambrai. Son frère Robert devint Coadjuteur de Liège en 1548,
Evêque en 1557.

¹ les rendant dangereux (*foenum in cornu*: voyez la Lettre 69). ² ou se.

³ Inutile.

1552. *Reidt*, p. 1. Le Comte de Hornes écrit le 16 juin 1562 : « je suis Août. » pour donner ordre à mes biens que je treuve fort diminuez : » *Procès des Comtes d'Egmont et de Hornes* (Amst. 1729), II, p. 276. Le Prince lui-même étoit en effet fort endetté. On n'a qu'à parcourir ses Lettres à la Princesse : p. 5, 16, 27. Voyez aussi la Lettre 68. — Mais il faut ne pas perdre de vue les remarques suivantes.

Les dettes du Prince provenoient, selon lui, « des grandes despenses faites tant pour le service de l'Empereur que du Roy : » *Apol.* p. 388^b. Chacun sçait, » dit-il, « que ma Maison a tousjours esté ouverte et que j'avois ordinairement la descharge et le défray, » soustenant les despenses de la Cour, pour le peu d'ordre qu'il y avoit de la part du Roy. » *l. l.* Il habitoit à Bruxelles le palais bâti par Engelbert de Nassau, Gouverneur des Pays-Bas du temps de Philippe I, père de Charles-Quint. « Rem domesticam ditissimorum Principum exemplo splendide habebat : peregrinos Legatos nobilitatemque comiter liberaliterque excipiebat. » *V. d. Haer, de initii Tumult.* p. 123. « Rei domesticæ splendor famulorumque et assecularum multitudo magnis Principibus par. Nec ulla toto Belgio sedes hospitalior, ad quam frequentius peregrini Proceres legatique diverterent exciperenturque magnificentius quam Orangii domus : » *Strada*, I. 95. « Un chacun, » poursuit-il, « sçait aussi la grande et excessive despense qu'il me convint soustenir au voyage vers l'Empereur Ferdinand (p. 30). Depuis je fis, le voyage de France, . . . tellement que je puis bien assurer qu'en ces trois articles, jointés aussi aux frais que j'ay faits aux dernières armées, . . . j'ay fait despense de plus de quinze cents mil florins : » *Apol.* 388^b.

Susciter des troubles, pour se débarrasser de ses dettes, étoit une mauvaise et dangereuse spéculation : « il faut que tous confessent qu'estans retirez en noz maisons et à noz affaires, avions beaucoup meilleur moyen d'amasser trésors et richesses, et par là gagner, conserver, et maintenir autorité que, despendant largement en Court, espérer ladite autorité par usurpation d'administrations : » *Justific.* p. 177.

Sa répugnance contre les supplices, pour cause de foi, étoit déjà un principal motif de son opposition. Il prévoyoit des persé-

cutious affreuses. Il décrit lui-même ses sentiments à cet égard 1559.
 « Quant à ceux qui avoient la connoissance de la Religion, je Août.
 » confesse que je ne les ai jamais haïs. Car puisque dès le berceau
 » j'y avois esté nourri, Monsieur mon Père y avoit vécu, y estoit
 » mort, ayant chassé de ses Seigneuries les abus de l'Eglise, qui
 » est-ce qui trouvera estrange si cette doctrine estoit tellement
 » engravée en mon coeur, et y avoit jetté telles racines, qu'en
 » son temps elle est venue à apporter ses fruits? Car pour avoir
 » esté si longues années nourri en la Chambre de l'Empereur et
 » restant en aage de porter les armes, aussitost enveloppé de gran-
 » des charges, j'avois lors plus à la teste les armes, la chasse, et
 » autres exercices de jeunes seigneurs, que non pas ce qui estoit
 » de mon salut: toutefois j'ay grande occasion de remercier Dieu,
 » qui n'a point permis cette sainte semence s'estouffer, qu'il avoit
 » semée luy-mesme en moy, et dis d'avantage que jamais ne m'ont
 » pleu ces cruelles exécutions de feux, de glaive, de submersions,
 » qui estoient pour lors trop ordinaires à l'endroit de ceux de la
 » Religion: » *Apol.* p. 392^a.

« Les ordres qu'il recevoit du Roi, n'étoient pas de nature
 à diminuer ses appréhensions. Son Instruction portoit : « Et pour
 » restre l'affaire que¹ la conservation de nostre sainte foy et religion
 » Chrestienne la chose que sa M. a plus à coeur, sa M. ordonne
 » au Prince bien expressément d'avoir bon et soigneulx regard de
 » faire corriger et extirper les sectes réprouvées de nostre mère
 » Ste. Eglise, suivant les placcards et édicts cy-devant statués et
 » publiez par sa M. imp., et depuis par sa M. royalle renouvellez sur
 » le faict de la religion. Et que les juges... les exécutent sans
 » infraction, altération, et modération, puisque l'on les ha constitué
 » juges pour selon la loy juger et non pour la modérer et déclairer,
 » ou pour disputer et juger selle² convient ou non: » art. 4. L'In-
 » struction secrète avoit surtout rapport à la religion. « Wy ver-
 » staen de executie der Edicten gedaen te wordene mit alle rigeur
 » en zonder daerinne yemandt aen te zyen ofte respecteren, wye³
 » zy: » art. 2. « Diversche, luttel achtende op die Lutheranen en
 » Sacramentarissen, doen alleenlyk eenich debvoir tegens die erdoo-

¹ Lisez de (?).

² si elle.

³ wie hy.

1559. »pers. Wacromme en want die andere secten die poorten en
 »vinganck zyn om van d'een quaet in arger te vallen, willen en
 »ordonneren wy dat die placcaten generalicken geobserveert zullen
 »worden : » art. 6. Et « le Roy, quand il partit de Zeelande, lieu
 »dernier qu'il laissa en ce Pays, me commanda de faire mourir
 »plusieurs gens de bien, suspects de la Religion, ce-que je ne
 »voulus faire, et les en advertis eux-mesmes, sachant bien que
 »je ne le pouvois faire en saine conscience, et qu'il falloit plutost
 »obéir à Dieu que non pas aux hommes : » *Apol.* p. 396^b.

En outre il vit bientôt les commencements d'exécution du plan
 dont-il avoit découvert la trame. En France la mort de Henri II
 sembloit une délivrance pour les Réformés. «Ejus interitu, » écrit
Languet en octobre, «impiorum putabamus repressos esse conatus
 »omnes, futurumque ut piis aliquantum ad respirandum daretur
 »otii : » *Ep. secr.* II. 4. «Mais Dieu en avoit disposé tout autre-
 »ment, voulant avoir l'honneur qui Luy appartient d'avoir redressé
 »son Eglise par Son seul bras et effort, d'autant plus admirable
 »que la résistance des plus grands auroit esté plus forcenée. Ce fut
 »doneques durant le règne de François II que la rage de Satan se
 »déborja à toute outrance : » *Th. de Bèze, Hist. des Eglises Réfor-*
mées (Anvers, 1580); I. p. 212. Déjà le 11 déc. on écrit à ce
 sujet de Wittenberg : «nunquam ita saevierunt Pontificii, nec antea
 »fuit acerbior persecutio. Carceres sunt pleni miseris hominibus,
 »et sylvae ac solitudines vix capiunt fugitivos : » *Languet, Ep. secr.*
 II. 30.

Le prompt départ du Roi (dont le Prince donna connoissance
 à son père le 2 sept., promettant d'envoyer sous peu le Comte
 Louis pour plus de détails) avoit sans doute la répression du
 Protestantisme en Espagne pour principal motif. «Philipp II hatte
 »mit Frankreich Frieden, und mit dem Papste einen Vertrag
 »geschlossen...; nun begann das blutige Verfolgungswerk mit
 »einer Kraft und Konsequenz, wie kein anderes Land etwas
 »Aehnliches je erlebt hat : » *Evang. K. Zeitung*, 1834, p. 381. Son
 retour fut célébré par des *auto da-fés*. I. I. «In Hispania est horri-
 »bilis saevitia adversus eos qui nostrae sunt religioni addicti...
 »2 Juni, 1561. » *Languet, l. l.* p. 117.

Les tentatives du Papisme se lioient, dans l'esprit du Prince, 1559.
aux desseins des Espagnols, voulant soumettre le pays à la domi-
nation absolue d'un Roi dirigé par eux. Ainsi il étoit conduit à
désirer l'affoiblissement du pouvoir royal par l'influence du Conseil
d'Etat et des Etats-Généraux. Septembre.

LETTRE XXII^b.

*Le Prince d'Orange à la Duchesse de Parme. Il doit se
rendre au sacre de François II (G.).*

* * « J'obtins congé (voyez p. 34) de revenir en ce Pays sur ma
» foy et avec promesse de retourner à Rheims pour le sacre du Roy
» François II : » *Apol.*, p. 392^b. Il paroît que le Prince fit en effet
un second voyage en France : *Languet* écrit, de Wittemberg, le 18
nov. : « Albanus et Rigomus de Sylva, qui erant obsides in Gal-
» liâ, iverunt ad regem Philippum, et eorum loco sunt in Galliâ
» Princeps Orangiae et Comes Egmondanus : » *Ep. secr.*, II. 21.

Madame. Comme ce matin j'ay receu par ung courrier
lettres du Roy de France, par lesquelles il me mande de
me trouver le 15 de ce mois à son sacre de Rems, et pour
ce, Madame, que je me treuve bien empesché quelle
responce je luy doibs rendre, à cause que, d'ung costel
le Roy mon maistre et v. Alt. m'ont commandé d'effec-
tuer l'aide dernièrement demandée en Hollande, dont
les Estatz sont desjà assemblez, et que, de l'autre costel,
pour le service de sa M. et bien de la paix, j'ay promis au
dict Seigneur Roy de France de me retrouver vers sa M.,
toutes et quantes fois icelle me-manderoit, à laquelle pro-
messe, pour mon honneur, je suis obligé ; qu'est cause
que j'envoie à v. Alt. le double de la responce que j'es-
crips au dict S^r Roy, afin que, si icelle la trouve bonne, la
face incontinent passer oultre, l'originalle du dict double,

1559. par ce courrier, afin de povoir avoir responce en temps
Septembre. s'il me prolongue mon terme ou non, ou corriger la dicte
lettre à vostre bon plaisir, et en dilligence m'envoier
icelle pour d'icy despescher le dict courrier..... De Dor-
drecht, le 6 sept. 1559.

D. v. Alt. très-humble serviteur,
GUILLAUME DE NASSAU.

LETTRE XXII^c.

*Le Prince d'Orange à la Duchesse de Parme. Négocia-
tion avec les Etats de Hollande (6.).*

Madame! suivant la charge qu'il a pleu au Roy et à
v. Alt. me donner, je suis le 7^e jour de ce mois... entré en
communication avec les Estatz de Hollande, touchant les
pointz à eulx et aux autres Estatz du pays de par deçà de
la part de sa M. proposez en la ville de Gand, et premiè-
rement touchant la commutation des trois-cens mil florins
pour l'entretènement des trois-mil chevaux pour résister
aux soubdaines invasions qui faire se pourroient par ci-
aprez par les ennemis contre ces pays, lesquels, après
plusieurs remonstrances et persuasions par nous à eulx
faictes, et entre autres que ce touchoit leur propre def-
fence, garde, et tuition, qu'ils eussent à eulx conformer
à aucuns aultres particuliers Estatz, qni desjà avoient
déclairé avoir trouvé util et nécessaire le concept faict
par sa M. touchant ceste commutation, nous ont respon-
du que, comme cecy estoit chose faicte et accordée par
tous les Estatz-Généraux, qu'il leur sembloit raisonnable
que la commutation et changement sur ce poinct se deb-
vroit faire avecq communication et consentement de tous

les aultres Estatz-Généraux , néantmoins se sont résoluz 1559.
d'envoier leurs Députez vers v. Alt. , le 17 ou 18 de ce Septembre.
mois , ou bientost après , qu'ilz rapporteroient sur ce
point telle responce qu'ilz espéroient v. Alt. , au nom de
sa M. , en auroit contentement.... En la fin , comme nous
les requismes que , en contemplation de la grande néces-
sité où le Roy se trouvoit présentement , et aussi pour
leur propre bien et utilité , et pour le peu de moyen que
sa M. avoit de se pouvoir aider des deniers de ses autres
pays et royaulmes , à cause des grandes et excessives som-
mes qu'il avoit tiré d'iceulx pour la deffence et tuition de
ces Bas Pays , et que c'estoit la première demande que
leur avois proposé de la part de sa M. , ils voulsissent con-
descendre en icelle , finablement ont demandé dilay , afin
de pouvoir communiquer chascun en son endroit avecq
leurs confrères. Sur ce les ay de rechieff prié qu'ilz eussent,
chascun en son endroit , faire si bon rapport à leurs con-
frères qu'ilz pourroient rapporter à v. Alt. si favorable et
fructueuse responce que icelle pourroit entendre qu'ilz se
seroient , à ma contemplation , renduz moins difficilles
d'entendre à ceste demande , ce qu'ilz m'ont promis de
faire.

Madame , je me partiray , s'il plaist à Dieu , aujour-
d'hui après disner pour Utrecht , pour y semblablement
faire mon extrême debvoir vers les Estatz dudit pays... ;
mais , comme ma demeure eust peu beaucoup avancer
l'affaire , je suis mary que pour maintenant je n'auray le
moien de faire mon debvoir d'aller en chascune ville ,
comme j'avois¹ proposé , pour leur persuader de faire l'of-
fice requis , sachant combien qu'il importe , pour le ser-

¹ je m'étois.

1559. vice de sa M., que ceste demande puisse venir à bonne
Septembre. fin, à l'occasion que le jour que je doibs estre en France
est si prochain, comme v. Alt. sçait, pour y me rendre
hostaigier.... De la Haye en Hollande, le 9 sept.

De v. Alt. très-humble serviteur,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Duchesse de Parme,
de Plaisance, etc.

La Duchesse répond, de Bruxelles le 13 sept., «... A semblé
»très-bien le chemin que vous avez tenu pour persuader ceulx
»d'Hollande.... Certes j'eusse bien désiré que les François se fus-
»sent passez de vous appeller en ceste saison, pour l'espoir concen-
»que vostre présence eust grandement servi, moyennant le devoir
»que je suis certaine vous eussiez continué de faire, mais l'on me
»donne espoir que vostre séjour en France ne sera point pour long
»temps, et s'ilz usent de diligence d'achever à rendre, l'on leur
»donnera occasion de ce costel de vous tost délivrer, par la restitui-
»tion des places, suyvant le commandement que j'en ay de sa M.,
»incontinent que j'auray nouvelle que la restitution soit faicte du
»costel de France.... Quant au repartissement des Espaignolz (i) qui
»sont sous vostre charge et scubz M. d'Egmont, affin que chacun
»des tertios soit plus uny, il ha semblé le plus expédient de faire
»changement au billet de sa M.,... et que le tertio de M. d'Eg-
»mont debvroit estre en son gouvernement, et ès lieux plus voi-
»sins d'iceluy, et que les aultres qui sont soubz vostre gouverne-
»ment, se repartissent sur la frontière de Luxembourg et de Hay-
»nault » († G.).

(1) *Espaignolz*. Voyez p. 35, *medio*.

LETTRE XXIII.

*Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Décès du 1559.
Comte Guillaume leur père.* Octobre.

* * Le Comte étoit mort le 6 octobre. Le Prince, fils aîné, devenoit Chef de la Maison.

Mon frère, je ne vous serois¹ assés escrire le marisement que se m'act esté d'avoir entendu le trespas de Monsieur notre bon père, que Dieu perdoin², pour avoir perdu ung tel père à qui nous tous luy estions tant obligé, pour si grande amour et affection qu'i nous portoit; mais, puisque se ast esté la volonté de Dieu, il nous fault regarder tous nous conformer à icelle et en oultre regarder de ensuivre ses vestiges, affin que nostre Maison, qui toujours ast esté, avecque l'aide de Dieu, en si bonne renommée et estimation, ne soit perdu, ains³ plus tost augmenté; ce que facilement se porra faire, en cas que nous aultres, ses enfans, vivons en bonne accord et amour, dont vous veulx bien asseurer que, de ma part, il n'y aura jammais faulte et que je vous assisteray, toujours à vous tous, et de conseille, et en tout aultre chose où me vouldrés emploier, me tenant seur que de vostre costé ferés le mesme, et principalement entre vous aultres frères, qu'il emport⁴ pour le bien de la Maison que vivés en bonne amitié et accord ensamble, et que ne faictes rien que par conseille et bon advis; aultrement nostre Maison qui ast toujours esté en si bonne réputation, se viendroit à se perdre et deminuer; et, de ma part, comme je vous ay dict, me emploieray très-voluntiers pour vous

¹ saurois. ² pardonne. ³ mais. ⁴ importe.

1559. assister en tout ce que sera pour vostre bien et augmen-
Octobre: tation de nostre Maison, ce que vous porrés bien asseu-
rer de ma part à tous mes aultres frères, comme cellui
qui avés toujours cognue l'affection que les¹ ay porté, et
oultre regarder de assister Madame nostre mère, selon la
grande obligation que nous avons à icelle, et la servir et
complaître en tout ce que vous porrés; car ne ferés que
vostre debvoir, et service très-agréable à Dieu, et chose
qui toutte vostre vie vous serat réputé pour honeur....
De Bruxelles, ce 15 d'octobre.

Vostre bien bon frère à vostre commandement,
GUILLAUME DE NASSAU.

— — —
² Mon frère, quant à voyage que debviés faire avecque
le Conte de Schwartzembourg pour les affaires que sca-
vés, vous prie me mander ce que porrés faire et sil vous
ferés le voyage ou non, affin que selon cela, je me aurois
à rigler³; et vous prie baiser les mains de ma part au
Conte de Schwartzembourg et à masseur⁴ Caterina et luy
asseurer que toute ma vie luy demoreray bon frère,
comme je seray aussi à Juliana et Madalena, et s'il ont
perdu ung père, qu'il trouveront ung aultre à moy (1).
Je vous prie me mander la résolution que le Conte de
Schwartzembourg aura prins⁵, quant à son mariage et de
tout ce qui se passe là, et faire mes très-humbles recom-

(1) *moy*; comme étant désormais leur tuteur naturel. Les autres
soeurs étoient mariées, et la Comtesse Catherine promise au Comte
de Schwartzbourg.

¹ leur. ² *Cet alinéa est écrit sur une feuille à part.* ³ régler.

⁴ ma soeur. ⁵ prise.

مندations à madame nostre mère. *Dat. ut in literis.* 1559.

Vostre bien bon frère , Octobre.

GUILLAUME DE NASSAU.

Au Comte Ludwig de Nassau , mon bon frère.

L'expression *les affaires que scavés* se rapporte au projet de mariage du Prince avec Anne de Saxe , enfant unique de l'Electeur Maurice. Née le 23 avril 1544 , elle perdit en 1553 son père , en 1555 sa mère , Agnès , remariée au Duc de Saxe Jean-Frédéric et fille de Philippe , Landgrave de Hesse. D'après une convention avec celui-ci , la jeune orpheline avoit reçu son éducation à Dresde , auprès de son oncle l'Electeur Auguste.

On trouve des particularités très-intéressantes sur les préliminaires de cette Union dans les *Historische Denkwürdigkeiten d'Arnoldi* (Leipz. 1817) , p. 103—137 ; l'ouvrage de M. von Rommel , *Philipp der Grossmüthige* , I. 586—590 , II. 656—661 , III. 314—330 ; et la dissertation de M. Böttiger , insérée dans le *Histor. Taschenbuch* de M. von Raumer , a° 1836 , p. 78—174.

C'est une supposition assez vraisemblable qu'Anne , dont le caractère et les écarts causèrent au Prince tant de chagrins domestiques , devint son épouse surtout à cause de sa fortune et de sa parenté. En s'alliant aux Maisons de Saxe et de Hesse , il se ménageoit de puissants appuis. La Princesse étoit riche : « die baare » Ausstattung solle , mit Hinzurechnung eines erst nach Johann » Friedrichs von Gotha Tode flüssig werdenden Capitals von 30,000 » Rthlr. , und von 35,000 von August selbst zugesprochenen Thälern , sich auf 100,000 Rthlr. belaufen ; eine für jene Zeit höchst » sehnliche summe : » *Hist. Tasch.* p. 86. — On ne louoit fort , ni sa douceur , ni sa beauté , « Sie war » ungeschickten Leibes » , vielleicht » etwas hinkend : » *l. l.* p. 87 : « von einer seltsamen Gemüthsart » und hartem Sinne , und man müsse daher billig auf ihre Ver- » sorgung bedacht sein : » *l. l.* p. 93. Il ne paroît pas que le Prince l'avoit vue , lorsqu'il fit demander sa main. Dans le cas contraire , l'Electeur Auguste n'auroit pas jugé nécessaire de retenir son portrait « als zu sehr geschmeichelt : » *l. l.*

1559. On prétend, et la chose est possible, qu'elle plut au Prince :
Octobre. *l. l.* p. 95. Elle au moins l'aima bientôt éperdument. Une dame de la Cour à Dresde écrit à la Comtesse Palatine : « das auch E. F. » Gn. gern wissen wollte ob es das Frewlein gerne thäte oder nicht, » mögen E. F. G. gewisz glauben dasz sie niemand hiez zu beredet, » viel weniger gezwungen noch gedrungen hat. Denn E. F. G. werden ja des Frewleins kopf und synn kennen und yre ferttigkeit » wissen, der warlich sich noch dyssen tack wyder zwingen noch » bereden lassen wyl, sondern techlich hertter wert obber den » dyngen so sy ze synne nymet, ungeacht aller sachen und groszer » fleyss so by yr ongewendt wert ; ich habbes gar fylmals von yr » gehert von alle yre freundschaft sy solten sy zw keiñem heren » bereden, der yr nicht gefylle : » p. 98. Disoit-on du mal du Prince, elle répondoit plaisamment : « Er ist ein schwarzer Ver- » rather, aber ich hab keine Ader an meinem Leibe, die ihn nicht » herzlich lieb habe : » p. 97. Mais le Landgrave Philippe écrit le 29 déc. 1560 : « Das Frewlein Anna ein gute neigung zum Print- » zenn hatt, glaubenn wir woll, es ist aber kinderwerg, dann sie » warlich noch ein kindt : » v. *Rommel*, III. 328.

Le Comte de Schwartzbourg se rendit peu après à Dresde, non avec le Comte Louis, mais avec George van Holl. Ils affirmèrent : « Wilhelm sei dem Protestantismus heimlich sehr gewogen ; wenn » er ihn auch öffentlich noch nicht predigen lassen dürfe, werde » er der Prinzessin doch einen Evangelischen Prädicanten und die » Sacramente nach ihrer Weise verstatten ; die Kinder dieser Ehe » sollten zu Markgrafen erhoben und mit 70,000 fl. jährlicher Ein- » künfte versehen werden : » *l. l.* p. 93.

LETTRE XXIV.

L. de Schwendi au Prince d'Orange. Entrevue avec le Duc de Brunswick.

* * Le Prince projetoit un voyage en Allemagne (p. 55).

Henri le Jeune, Duc de Brunswick, né en 1489, fut chassé 1560. de ses Etats, en 1542, par le Landgrave Philippe, et rétabli peu après. — Il gardoit rancune: le Landgrave écrivit le 4 mars 1558 à l'Electeur de Saxe: « Herzog Heinrich hat itzo gesagt, dasz im Landt zu Hessen viel alter Hünere weren, die hofte er noch selber zu pflücken... unnd... den Ziegenspeck in unserm Lande zu essen, da wir doch nicht wissen das wir... die allerwenigste ursach dartzu gegeben: » v. *Rommel*, II. 504. — Peut-être n'étoit-il pas fâché de favoriser un mariage désagréable à son ancien ennemi. Peut-être aussi les rapports avec le Prince avoient d'autres motifs. Encore le 16 juin 1561, *Languet* écrit d'Anvers: « dictum est mihi nuper fuisse Lovanii Secretarium Ducis Henrici Brunsvicensis ad quem Bruxellis venerunt Princeps Orangiae et Lazarus à Swendii. » Oportet non fuisse levem causam : » *Ep. secr.* II. 119.

Monseigneur. Soiant' arrivé ce soir icy, le Duc m'a envoyé son Maréchal, pour dire à moy et ma compagnie le bien venu. A qui j'ay touché une parolle de vostre Seigneurie le plus courtoisement que j'ay sceu faire, surquoy il l'a déclairé au Duc, qui me manda incontinent qu'il désiroit avoir v. S. icy et qu'il escriroit et que je dusse escripre aussi. Ainsi sera v. S. le bien venu. Je croy qu'il sera le mieulx que v. S. arrive avec quarante ou cinquante chevaux, renvoyant le reste droict vers George van Holl. A tant, Monseigneur, je prie Dieu qu'il vous donne vos désirs. A Gandersheim', le 5 de janvier.

De v. S. humble serviteur,

LAZARUS DE SCHWENDI.

A Monseigneur le Prince d'Orange.

1. Etant. 2. Petite ville de la Principauté de Brunswick-Wolfenbüttel.

† LETTRE XXIV.

1560. *Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Affaires de la Religion; mariage du Prince d'Orange* (MS. B. GR. VIII. Mars. p. 125).

*. Depuis son avènement la confiance de Philippe II pour Granvelle ne s'étoit pas démentie. « Toto quadriennio nihil ferme domi forisque transegit, ... nisi administro atque interprete Granvellano ; » *Strada*, I. 84. Quittant les Pays-Bas, il voulut l'avoir pour correspondant et le recommandoit à la Duchesse pour Conseiller le plus intime : « praecipuum regiminis instrumentum : » *l. l.*

Le Roi ne pouvoit voir avec plaisir le mariage du Prince avec une hérétique, fille de cet Electeur Maurice qui avoit mis un terme aux prospérités de Charles-Quint : voyez p. 64.

...Lo de la religion va como v. M. vera por las cartas de Madama ; ella haze lo que puede ; en algunos de los ministros querria ver mas calor , y v. M. no podria creer el buen efecto que haze encomendar este negocios tantas vezes y tan expressamente por sus cartas de negocios d'Estado , y no havrá sino aprovechado lo que v. M. ha scripto al Chanciller de Brabante , y assi suplico à v. M. sea servido dar muchas vezes estos acuerdos y tan vivas espuelas por sus cartas , que nos aprovecharemos dello quanto se pudiére.

Este casamiento del P. d'Oranges me dapena , y holgara mucho que lo platicara aqui antes de scrivir lo à v. M. , mas el deve saber porque no lo hizo ; yo à la verdad nunca hé visto cosa en el que me haya dado sospecha mala de su persona , antes lo contrario , mas , ny por lo del estado , ny por lo dela religion , quisiera que se huviera puesto en ello , y v. M. vera , por la carta larga

que sele scrive sobre esto , lo que ha passado , à que me remito... Brux., 17 mart. 1560. Mars.

Granvelle ne devinoit pas encore le Prince. Le 5 avril il écrit :
«... En lo de la religion harto trabaja Madama y todos los del
«Consejo; y cierto, demas de todos los otros, el Principe d'Oran-
«ges y Mons^r d'Aïmont han mostrado à todo lo que hastagora se
«ha podido conoseer, inuy buena voluntad, y en esto se va pro-
«veyendo lo mejor que se puede à los desorderes que succeden y à
«castigar lo que se puede... . Tengo alguna esperança que el
«Principe d'Oranges no passará adelante en lo del casamiento ,
«ahunque no deven de estar lejos aquellos que esperaba para tractar
«sobre ello » (†MS. B. Gr. VIII, p. 127).

LETTRE XXIV^b.

Le Prince d'Orange à la Duchesse de Parme. Relative à son mariage (G.).

* * Strada rapporte également : « Orangius affirmavit actum
«diserte cum Augusto Annae tutore, non ducendam a se puellam
«nisi Catholice victuram; in eamque conditionem et Augustum et
«ipsam obsignatis literis convenisse: » p. 109. Il est difficile de
concilier cette déclaration et ce que le Prince dit ici à la Duchesse,
avec les assurances positives données en son nom par le Comte de
Schwartzbourg et G. van Hol (p. 50); assurances qu'il réitéra
souvent.

Madame. Je me suis trouvé le 5 à Déventer, selon que
je avois déclaré à v. Alt. avant mon partement d'icelle ,
et ay trouvé l'affaire que v. Alt. sçait , tellement disposé
qu'il ne restoit que de me déclarer et résoudre du tout,
et ay trouvé le Duc de Saxon de la mesme volonté comme

1560. par ci-devant l'ay déclairé à icelle; toutefois, puisqu'il sam-
Avril. bloit à sa M. et à v. Alt. que la dite assurance n'estoit
bastante', j'ay faict nouvelle difficulté quant au point de la
religion, et ay demandé avoir déclaration particulière de
la damoiselle, pour oster à sa M. et à v. Alt. tout scrup-
pule, et me assurer aussi de tant plus moi-mesme. Et ce,
Madame, qui succéderat sur cela, ne faudray de la adver-
tir..... De la Hay, ce 9 de avril.

De v. Alt. très-humble serviteur,

GUILLAUME DE NASSAU.

† LETTRE XXIV^e.

La Duchesse de Parme au Prince d'Orange. Réponse (G.).

Mon bon Cousin. J'ay veu, par la lettre que vous m'avez
escript de vostre main du 9, comme vous avez esté à
Deventer, et trouvé la volonté du Duc de Saxe telle
que cy-devant vous aviez entendu, mais que, pour plus
de seureté, vous avez voulu plus esclarcyr le point de la
religion et mesmes sçavoir de certain sur ce la volonté
expresse de la Dame; que me semble fort bien, et me
sera¹ plaisir de, comme vous l'escripvez, entendre comme
les choses se poulront² plus avant. Cependant j'espère
qu'il ne tardera que du Roy, mon Seigneur, je n'aye quelque
responce sur ce que je luy ay escript, luy donnant compte
de ce que j'entendis de vous de l'estat où l'affaire se trou-
voit, et de ce que sur les difficultez mues par sa M. vous
m'avez respondu..... De Bruxelles, le 15 d'avril.

¹ suffisante.

² Lisez fera (?).

³ Lisez porteront (?).

Le Prince fit en 1560 deux voyages en Allemagne ; en mai et en novembre. 1560. Avril.

Le 18 avril il écrit à la Duchesse de Parme : « Je tiens v. Alt. souvenante que, passé trois ou quatre mois, pour le trespas de feu mon père..., je disois à v. Alt. que j'avois grandement et nécessairement pour lors à faire en Allemagne, pour y pouvoir entendre aux affaires concernans la conservation de nostre maison mortuaire... Je ne l'ay sceu plus longuement délayer.... Suppliant à icelle de vouloir prendre de bonne part cestuy mon partement si nécessaire » (* G.). La Duchesse répond, de Bruxelles, le 23 avril : « Combien que . . . vostre personne seroit icy bien requise pour les affaires que journellement surviegnent, et que avec ce je crois que en vostre absence l'on ne sçaura si bien achever avec les Estatz de vostre Gouvernement, . . . si est-ce que, considérant ce que requérez estre plus que raisonnable, . . . je suis très-contente que y allez » († G.). Son absence fut courte. Le 4 mai il étoit encore à Utrecht. Déjà le 20 juin la Duchesse lui écrit : « Ce m'a esté singulier plaisir d'avoir eu avis de vostre retour du voiaige que nagaires avez fait en Allemaigne » († G.).

Dans la Lettre 24^d, il est fait mention d'une mesure qui eut une grande influence dans les troubles des Pays-Bas ; la création de nouveaux Evêchés.

Le Duc Philippe le Bon y avoit déjà songé et reconimandé la chose à son fils : *Str.* I. 37. Charles-Quint avoit donné le même conseil à Philippe II. Celui-ci écrit, le 2 janvier 1562, à la Duchesse de Parme : « se induci ad augendum eo potissimum tempore Pastorum numerum, quod et multo in dies frequentius oppidis pagisque incoletetur Belgium; et haeresis e finitimis locis in eas conferretur provincias gradum faceret; et consilium imperiumque patris haereret animo, qui hanc unam esse rationem procurandae in Belgio religionis edocuerat : » *L. I.* p. 38.

Sonnus, Docteur de Louvain, fut envoyé à Rome. Les Papes Paul IV et Pie IV approuvèrent les vues du Roi, par les Bulles du

1560. 19 mai 1559 et du 8 mars 1560. Au lieu de quatre Evêchés, on en créa dix-sept; celui de Malines fut érigé en Archevêché.

Beaucoup d'intérêts se trouvoient lésés. Les anciens Evêques se plaignoient de voir le cercle de leur autorité restreint. Les Abbés s'indignoient qu'on attribuât aux Evêques les revenus des Abbayes. La Noblesse prévoyoit une trop grande influence de personnages aussi considérables dans l'assemblée des Etats. En général Nobles et peuple craignoient surtout que ce ne fût une mesure préparatoire de l'Inquisition et par là destructive de la liberté et du commerce. « Tout ce dessein ne servoit à autre fin que pour » établir la cruelle Inquisition d'Espagne, et les dits Evêques pour » servir d'Inquisiteurs, brusleurs de corps et tyrans de conscience : » *Apol.* p. 398b.

Cette innovation fut vivement reprochée à Granvelle. Cependant elle avoit été décidée à son insu : T. VIII, p. 54.

Du reste l'inspection de Diocèses trop étendus ne pouvant se faire d'une manière satisfaisante, il semble que la mesure, en elle-même, étoit fort naturelle et légitime. Le Prince semble en faire l'aveu : T. II, p. 17.

† LETTRE XXIV^a.

Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Affaires d'Angleterre; nouveaux Evêchés (ms. B. GR. VI. p. 66).

« Philippe II eût volontiers épousé Elizabeth. Sans cet espoir, auquel se joignoit la crainte de voir les Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, et de France obéir au même Souverain, il eût pressé le Pape de la déclarer hérétique et bâtarde et d'appeler Marie Stuart à la Couronne. Mais la jeune Reine répugnoit à toute espèce de tutelle. Bientôt elle se déclara contre les Papistes. Déjà le 2 juillet 1559 elle écrivoit au Landgrave Philippe: » *wir seindt » bedacht die auszlegung und erklerunge des Glaubens und die » Lehr von Kirchengebrauchen, inmassen solchs alles inn der » Augspürgischen Confession beschrieben ist, hintutzethun und*

anzurichten; v. *Rommel*, III. p. 311. Granvelle écrit le 16 janvier 1560. au Roi que lui et le C^{te} de Feria ont remontré à l'Ambassadeur de Mai. la Reine « en quan mal estado estava el Reyno de Inglaterra para emprender y tentar cosas nuevas, y quan bien huviera hecho la Reyna de no entrar en las novedades en que ha entrado, y de casar se con alguno que tuviesse poder para sostenerla, y acordadole los consejos que v. Mad. lo havia dado, y la obligacion en que le era por ello, y por haver le salvado la vida⁽¹⁾, y sido principal causa de que ella succediesse à la corona, y el peligro en que se ponía si, viniendo à las manos con Franceses, le ganassen una batalla . . . » (†MS. B. Ca. VI. p. 114).

...La que al presente mas urge, es, si, no sabiendo la Reyna d'Inglaterra tomar partido, ny teniendo ella consejo, ny tomando lequal seria, menester para acomodar sus cosas, succediesse alguna rebuelta contra ella en el mesmo Reyno, de que se valiessen los Franceses para poner y afirmar el pie en Inglaterra, que seria, sin ningun remedio, la ultima ruina nostra, como v. M. mejor sabe, y es muy claro que, succediendo alli tumulto, y no queriendo v. M. poner la mano en ello, recurrirán comovedores, que serán verissimilmente catholicos, à los Franceses, los quales Franceses creo que ya huvieran tentado de mover alli algo, y de poner el pie sobre la Isla de Wicht, o en algun puerto de Inglaterra, si v. M. tan expressamente no huviera mandado dezir al Obispo de Limoge que resolutamente no cufrirá que se apoderen Franceses de Inglaterra, como tambien se ha dicho aqui à M. de la Forest, y, sino fuessen tan baxos los Franceses, assi por

(1) *la vida*. Elizabeth avoit été impliquée dans la tentative faite au nom de Jeanne Grey. Elle fut détenue dans la Tour de Londres, depuis le 15 mars jusqu'au 19 mai 1554. Philippe II prétendoit avoir intercédé en sa faveur.

1560. los tumultos internos, como por ser cansados de las guer-
 Mai. ras passadas, que deven temer de dar ocasion à v. M.
 de mover algo contra ellos, que seria su ruina, tengo
 por cierto que no havrian tardado tanto. — En lo de los
 Obispados de aca, es necessaria la breve resolucion de
 v. M., por las contradicciones que cada dià refuerçan en
 Roma, como el Embaxador Vargas(1) lo havrà scripto à
 v. M., el qual es alli, o sea quedando Embaxador, o
 en otro grado, muy util ministro de v. M., para las cosas
 que se puenden ofrecer, tanto mas faltando el Cardinal
 de Siguença, y siendo el tan docto y diestro, y de tantos
 años ya platico de las cosas de Italia.... De Envers, à 20
 de mayo 1560.

L'Electeur désiroit le mariage du Prince; le Landgrave s'y
 opposoit. Il expose ses motifs: dans la Lettre 28 et dans sa protes-
 tation (du 26 avril 1561). On y remarque les passages suivants: «Ob
 » woll uns E. L. einen Articull zugeschickt denn D Lauther der ehe
 » halbenn gesetzt, wie auch im *Paulo* stehet, das ein ungleubiger
 » mann magh ein gleubig weib nehmen....; das ist wahr,.... wann es
 » die noth also gebe.... Dweil aber alhie kein noth, sondern Fürsten
 » gnung die unnsere Religion sein, denn man sollich Frewlein ver-
 » heurathen kann, vorhandenn; wo dan *Lutherus* uff diessen tag
 » noch gelebt, wurde er nicht gepillicht haben das disfals Christli-
 » cher Churfürsten und Fürsten söhne uszgeschlagen, und eyn
 » solch junges Frewlein einem der noch papistisch ist, der noch

(1) *Vargas*. François Vargas, Ambassadeur d'Espagne à Rome.
 « Il se distingua par son habileté, son zèle, sa générosité, et sa
 » fermeté: » *Mémoires de Granvelle* (Paris, 1753) I. 59. « Literas
 » Pontificias non submittebat....; indignatione Pontificis aliquà,
 » nonnullorum aulicorum operâ, qui offensi ob res in Pontificiis
 » Comitibus nuper gestas, magnum Legato dispendium afferebant: »
Strada, I. p. 135.

»Mesz höret, und andere papistische ceremonien und gebrauch 1560.
 »heltet, gegeben wurde. . . . Sovil des Printzen personn belangt, Mai.
 »wollenn wir sein personn nit lestern; wir halten inen vor der
 »welcht vor einenn frommenn ehrlichenn herrn; seine reichthumb,
 »ob sie schonn grosz seint, so fallenn doch die besten particuln.....
 »dem *primogenito* heim.... Das er einen groszenn prechtlichenn
 »standt helt, glauben wir woll, habenn auch gehört das er ein
 »grosz Pancket gehabt, da Dischdeucher, Thelernn, und anders
 »alles Zucker gewessenn, und gleuben warlich das er seinem guet
 »viell zue viell thue, wie dann warlich und glaubhaftiglich ausz
 »dem Nidderlanndt geschriebenn und gesagt das er inn groszenn
 »schuldenn, und etliche herschafften erblichenn verkaufft.... Grave
 »Wilhelm ist ein Evangelischer Her gewessen bisz in seinen todt.
 »Diesser ist ein Papist, Graf Wilhelm ist inn Reich gesessenn und
 »nit der Tirannei, widder die Luttherische Lehr.... underworfen.
 »Der Printz ist ohne alle mittell'; dann warlich auch sein Leib,
 »Landt, und gut König Philippsenn unnderworfen.... Vonn der
 »tugennt des Printzenn lassenn wir inen einen welcht thugentsamen
 »mann seinn; so er aber bey diesser unser dochter dochter sein
 »hehe hallten wirt wie bei der vorigen, so wirt es ir beschwerlich
 »genug sein: v. *Rommel, Philipp der Gr. III, p. 319, sqq.* —
 Quant à cette dernière assertion, sans prendre sur nous de la con-
 tredire, nous ferons remarquer que Justin de Nassau, fils naturel
 du Prince, Gouverneur de Bréda et Amiral de Zélande, naquit
 en 1559. Sa mère étoit Eve Eliver, mariée plus tard à A. Aron-
 deaux, Sçcretaire de la ville de Hulst.

† LETTRE XXV.

*Le Comte de Schwartzbourg à Auguste Electeur de Saxe.
 Opposition du Landgrave de Hesse au mariage du Prince
 d'Orange.*

* Le reproche fait ici par le Comte est aussi rapporté par
Strada, I. 109. Mais le Landgrave écrit à Auguste: «Dass nun ewer
 »L. antzeigen es wehr nit heimlich das wir hetten mügen leideunn
 ' Il semble qu'on doive entendre moyens de résister à la tyrannie par
 l'intervention de l'Empire, ou quelque secours pareil.

1560. »das dem Printzen unnsere Tochter gebenn worden, hatt vñ ein
Aout. »ander maynung unnd uhrsach dann diesser fall, wiewoll wir nit
»wissenn ob wir vom Prinzen sonderlich gesagt; wir hettenn aber
»woll leidenn müßen dasz unnsere Tochter einem Graven vonn
»Nassaw, des Printzen bruder einen, gebenn worden.... Wir wur-
»denn auch ohne zweifel, der Religion halbenn, ein ander versehung
»wollen gehabt habenn. » v. *Rommel*, III. 320.

Durchleuchtiger hochgeborner Churfürst..... Das nun
der mangel an dem Landgraven zu Hessen, des puncts
halben die religion betreffende, sollte gestanden haben,
das hette ich mich weniger dan nicht befahret; sunder-
lich weil ich in newligkeit von einem beglaubten man
(welchs E. Churf. G. ich hiemit auff vertrauwen under-
theniglich vormelde¹) berichtet, das der alte Landgrave
in einem gesprech und *colloquio* under anderen sich mit
volgenden wortten hat vornemen² laszen: » Der Printz zu
» Uranien wolte seiner tochter tochter haben, ehr wolte
» ime aber seine eigene tochter geben; wolte ehr die nicht,
» sollte ehr die andere auch nicht bekommen; » Daraus
E. Churf. G., als der höchstverständige, bey sich, worauff
solche disputation gehet, gnedigst zu ermeszen. Und die-
weil sich der Printz zu Uranien, durch mich und den
Obersten Georgen vonn Holle, vormals von wegen die-
ses puncts nottürlichlich unnd gnugsamb ercleret, so
können sich s. L. auch noch zur zeit mit keiner andern
resolution vornemen laszen..... Datum Arnstadt, sonna-
bents den 24 Augusti A^o 60.

E. Churf. G. underthenig, gantzwilliger
GÜNTHER Grafe zu SCHWARTZBURG,
Her zu Arnstadt und Sundershausen.

Alm dem Churfürsten Herzogh Augusten zun Sachssenn.

¹ vermelde.

² vernemen.

† LETTRE XXV.

Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Départ des Espagnols ; affaires de la Religion (MS. B. GR. VII. p. 1). 1560. Octobre.

. Les Espagnols partirent au commencement de 1561. Soit défiance du Roi, soit crainte de compromettre leur popularité, Orange et Egmont ne vouloient plus en avoir le commandement. Il semble que jusqu'alors ils s'étoient prêtés, quoiqu'avec répugnance, au désir de Philippe II. Voyez p. 46.

...Conferi con su Alt. sobre el negocio de la quedada aqui de los Espagnoles, y se han intendado todas las vias humanamente posibles, mas enfin no veo formâ ny camino que, sin poner estos estados en manifesto peligro de subita rebuelta, se pueda diferir la excêcucion de su yda, si el tiempo lo consiente...

...Hasta qui, con el buen gobierno de Madama, las cosas esta en lo exterior harto pacificas, y, en la externa demonstracion, lo dela religion como quando v. M. estava aqui, ny se conosce ahun mas daño en esto enlos nobles ny aun en lo universal del pueblo delo que entonces havia, y los que sienten tachados se ausentan y huyen, que no es mala señal; no digo que, si las rebueltas (1) de Francia passassen adelante, las cosas de aqui no pudiessen recibir alteracion, y aun que no la pueda haver en casa sin esto, y tanto mas hallandonos tan baxos y necessitados como v. M. sabe, que es lo que algunas vezes nos haze perder y alas, y animo....

(1) *rebueltas*. La conjuration d'Amboise avoit eu lieu en mars. Coligny présenta en août, dans l'Assemblée des Notables, une requête très-énergique. — Granvelle fait allusion sans doute à l'arrestation du Prince de Condé.

1560.Y harto se declaran, y el Pr. d'Oranges, y Mons^r d'Aig-
Octobre. mont que, aunque tuniessen la mayor voluntad del mundo
para servir en esto à su M., de tener cargo tiempo mas de
los Espagnoles, no lo osarian emprender si voluiesen,
por no perderse, y su credito, y reputacion con estos esta-
dos, haviendo de vivir con ellos, y lo primero que harian
las tierras muradas, seria cerrarles las puertas y desobe-
decir à Madama en quanto sobre esto se mandasse, y
perdiendo le una vez la verguença, y poniendose por
esta via en delicto... Brux., 28 oct. 1560.

LETTRE XXV^b.

*Le Prince d'Orange à la Duchesse de Parme. Levée de
troupes en Allemagne (G.).*

. Le Prince s'étoit rendu en Allemagne pour assister aux
nôces du Comte de Schwartzbourg. Elles eurent lieu le 18 nov.

G. de Grumbach, auparavant au service du Margrave Albert de
Brandebourg, ayant des disputes avec l'Evêque de Würzburg,
l'avoit fait assassiner le 15 avril 1558. Proscrit, mais comptant
entr'autres sur la protection du Duc Jean-Frédéric de Saxe-
Weimar, il se préparoit à attaquer le nouvel Evêque. En 1563
il remporta des succès; mais en 1567 les troupes Impériales mirent
un terme à ses dangereuses menées; il fut supplicié. — G. de Stein
eut le même sort.

Madame! Je suis esté adverti pour chose certaine qu'il
en y¹ ast aulcungs qui font une assambléau pais de Franc-
qui² de deux-mil chevaux, mais jusques à maintenant
n'ay sceu sçavoir en quoy il les veuillent employer, ne

¹ y en. ² Franconie.

aussi qui est leur principal chief; car il en parlent par 1560. deçà différemment; les ungs disent que les Ducques de Novembre. Saxon de Weimert' ont quelque question avecque l'Evesque de Wirspurg, à cause de quelque engagière que le dit Evesque doit avoir eu de leurs prédécesseurs, ce qu'ilz veulent ravoir maintenant; mais l'on tient que toute cette practique procède par l'instigation de Wilhelm van Grumbag et Wilhelm van Stein, qui ont une particulière question avec l'Evesque: des aultres disent que les Contes Oettingen font faire ceste levée..... Il seroit à craindre que, si l'entreprise des Ducques de Saxe de Weimer contre l'Evesque de Wirtzburg allis en avant, que la chose ne se appéseroit légierement, et qu'il y auroit des aultres quil s'en porriont bien meller..... De Steina uff der strassen, le 12 de nov. 1560.

De v. Alt. très-humble serviteur,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Madame la Duchesse de Parme.

† LETTRE XXV^c.

Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Mariage du Prince d'Orange (MS. B. GR. VII. 240).

* * Cette affaire donnoit au Roi beaucoup de soucis. Il en écrit souvent à Granvelle. Le 7 sept., de Tolède, «...Pues no he entendido mas de lo del casamiento del Principe d'Oranges, no deve de rhaver passado como m'escrivistes que teniades esperança que seria, y cierto holgaria mucho dello » († MS. B. GR. VI. p. 214). Le 12 sept., Granvelle écrit de Bruxelles: «...Espanta se el Principe d'Oranges de lo que despues de tantos meses v. M. ha respon-

1 Weimar.

1560. «dido en lo de su casamiento con la hija de Mauricio, diciendo
Décembre. «v. M. que no responde à ello juzgando que haya cessado la
«plática, la qual dize que está todavía en pie, y que espera la
«respuesta sobre lo que les ha dicho de querer antes de todo saber
«qual será la voluntad de la donzella en lo de la religion, y esto
«sera solo por que v. M. sepa lo que passa, pues Madama scivio
«tan prolixamente las consideraciones que en esto hay...» († MS. B.
Ga. vi p. 225). Et le 5 oct. le Roi. «... Vos me scrivistes que
«teníades esperança, que no passaria adelante la platica del
«casamiento del Principe d'Oranges, y con esto, y con ver que no
«se me scivia mas della, yo pensé cierto que havia cessado, de
«que no holgava poco, porque fuera lo mejor, y lo que yo holgaria
«tanto que se hiziesse; mas si todavía passa adelante, no sé que
«me dezir en ello, sino remitirlo à mi hermana, pues como quien
«está sobre el negocio, verá méjor lo que se podrá hazer en el, o si
«se podrá estorvar; y, quando no huviere otro remedio, dar la
«licencia; mas quando le huviesse, seria lo mejor tomarle, por
«que no sé como pueda parecer casarse el Principe con hija del
«que hizo con su M., que hya gloria, lo que el Duque Mauricio
(† MS. B. Ga. vi. p. 233).

..... Yo holgáva que esta yda del Principe se
pudiera escusar, y aun la de muchos otros destos estados
que el Conde (1) ha combidado, mas esta tan puestos
en ello que no se podria contradézir sin algun escandalo,
y, à lo que veo, se determina de partir brevemente, porque
las bodas serán en noviembre. Allà piensa el Principe que
se volvera à la platica del casamiento, y dize que, aunque
v. Mad. no estuviesse de por medio, por su propria con-
sciencia, jamas vendria à casarse con ella, sino fuesse
haviendo de vivir catholica, y como v. Mad. no le ha
respondido nada sobre este punto, ny contradicho le en

(1) *Conde*. Le Comte de Schwartzbourg.

esto, piensa de poderlo resolver, sinque parezca mal à 1560, v. M. Yo no sé lo que sucedera, ny me acuerdo de haver Diciembre. afirmado que no se hará este matrimonio, ahunque muchas cosas seme ofrecen, assi porlo de la religion, como por tener el Principe hijos del primer matrimonio, y otras, por donde yo tengo probable conjectura que podria facilmente ser que los de Saxonia, al apretar de la llave, no quisiesen venir en el matrimonio, y que se rompiesse sobre las condiciones. Quanto al Principe, creo que lo dessea, por parecer le que le vernia muy bien por respecto de su casa de Nassau. Pidio à Madama el Principe que cosa podria hazer en aquellas bodas por servicio de v. M. con los Principes que alli se juntarian en gran numero, y sele dixo que, pues él sabia la buena voluntad que v. M. tiene à los Principes de Alemana, y quan falso es lo de las sospechas que les han querido poner, procuré de desenganarles, lo qual ha ofreido que hará quanto pudiere, y todo esto me ha dicho Madama que scriviria ella à v. M. en sus cartas particulares, y tengo por cierto que el Principe lo hará bien (1), y muestra agora en todas cosas muy gran desseo de servir à v. M., y verdaderamente en lo que se ha ofrecido estos dias, se ha empleado bien, mas nunguno lo haze aqui mejor ny con mas amor que Madama..... En lo dela religion se va haziendo todo quanto humanamente se puede, y la condicion destos estados, y los fueros, y la natura delos hombres pueden çufrir ;

(1) *hará bien.* Le 4 déc. Granvelle écrit au Roi: «.....Yo tengo esperança que, y el Principe d'Oranges, y Lazaro de Svendi, havran hecho muy buen oficio, come se ha scripto à v. M. que seles havia encargado, para que conozcan los Alemanes la buena voluntad que v. M. les tiene.... » († MS. B. Gr. VII. p. 21).

1560. que yo confieso que no es todo quanto se devria con
Décembre. razon, mas es quanto, sin hazer peor, se puede, y es assi
que y delo antigo, y delo nuevo movido por causa delos
vezinos hay harto mal, mas no se puede executar come se
querria el remedio.... Brux. 6 déc.

† LETTRE XXV⁴.

*La Duchesse de Parme au Prince d'Orange. Elle désire
fort son retour (G.).*

. Le Roi François II fut, le 5 déc. « soudainement emporté de
ce monde, sur le point que ceux de Guise ne doutoient nulle-
ment que leur grandeur ne fust établie à jamais: » *De Bèze*, I,
p. 401. Il laissoit pour successeur Charles IX enfant

Mon Cousin ! Ce m'a esté bien grand plaisir d'entendre,
par voz lettres du 30 du mois passé, le progres de vostre
voiaige, et que, s'estant si bien achevées et en si bonne
compagnie les nopces du Conte de Schwartzberg, vostre
beau-frère, vous soyez en délibération de, après avoir
visité le Duc Auguste et entrevenu aux nopces de la fille⁽¹⁾
du Conte George de Mansfeldt, que se feront tost, vous
mettre en chemin pour retourner ; et certes, comme il y
a longtems que vous estes party et que tous les jours
surviennent choses d'importance, et tant plus, estant,
comme vous aurez entendu, survenu le trespas du Roy
très-Chrestien, avec le contentement que ce m'est de
vous avoir tousjours en présence, je désire singulière-

(1) *filie*. Anne, fille du Comte Jean-George de Mansfeldt,
mariée le 15 déc. 1560 à Jean-Philippe de Jeiningen-Dachsburg.

ment vostre retour, et lors espéré-je d'entendre plus par- 1560.
ticulièrement ce que vous aurez jà entendu et descouvre- Décembre.
rez encore de l'estat présent d'Allemagne, et mesmes du
costel de Saxe, la volonté et inclination des Princes et
aultres personnages de sorte, tant ceulx qui sont pensio-
naires de sa M. que ceulx qui ne le sont, pour, avec
vostre advis et communication, adviser sur ce que de ce
costel se pourroit faire plus à propos de cé qui convient
au service du maistré, pour lequel je suis certaine qu'à
vostre accoustumé, vous aurez faict et ferez aux lieux où
vous vous serez treuvé, tout le bon office possible . . .
De Bruxelles, le 22 déc. 1560.

— —
Le Prince rendit visite à l'Electeur Auguste. Le 17 déc. 1560,
remerciant l'Electrice « für die in Dresden erwiesene Gnade
und Freundschaft, » il ajoute: « wie wohl ich E. L. im letzten
Abscheit der bewusst sach halben gepetten, so hab ich doch
nit können underlassen E. L. mit dissem kleine Brieffle gantz
underthänig zu ersuchen, mit bit Sie wolle Ire die bewusste
sache lasse bevolen sein, und helfen das beste darinne thun,
damit es balt geschehen möchte, uff das ich einmal der mar-
stel möcht abkommen. Denn wenn E. L. wuszten wie mir das
würmlein dach und nacht das hertz durchfrieszt, so wert Sie
sunder zweiffel ein grosz mitteleiden mit mir haben; und thun
hiermit E. L. in dem schutz des Allmechtigen in gesuntheit
bevelhen. — E. L. allezeit undertheniger williger Diener in ehren,
W. Printz zu Uranien: » *Hist. Tsch.* p. 99. — Et huit jours
plus tard, de Sondershausen, à l'Electeur: « E. L. F. Gn. gesundheit
haben ich neben den andern Heren so dicke und oft getruncken
das ich mich letztlich schier auf E. L. F. Gn. gesundheit eine
schwachheit erwerckt und geursacht haben sehn musz: » *l. l.*

LETTRE XXVI.

1561. *Le Prince d'Orange au Comte de Schwartzbourg. Retour ;*
Janvier. *affaires de France.*

* * On s'étoit hâté de relâcher le Prince de Condé. La Régence, qui sembloit devoir appartenir au Roi de Navarre, fut, par son irrésolution et sa foiblesse, déferée à la Reine-mère. Le Connétable de Monmorency se joignit bientôt au Duc de Guise et au Maréchal de St. André; de sorte que les conséquences de la mort du Roi furent moins favorables aux Réformés qu'on ne l'avoit cru. Voyez p. 96, *sq.*

Mons^r. Aiant la commodité par ce porteur de vous mander de mes nouvelles, je n'ay volu délessier de vous advertir comme je suis arrivé issi en bonne santé, combien que ay faict assés de désordre sur le chemin, comme vous aurés le tout plus amplement entendu par vostre frère Grave Hans Guntert. Je vous assure que je me treuve issi bien seulet¹, depuis que suis parti de vostre compagnie, et ne sçay oblir la bonne chièrè que nous avés faict. Je me souhait arrier² après de vous, tant pour vous veoir, comme pour estre plus près de fraiellè Ainge³. Jé gran désir d'entendre ce qui ce ast passé à ceste journé de Nauenbourg (1) et mesmement les propos qui sont passé entre le Lantgrave et le Duc de Saxe touchant mon mariage. Je ne me sçaurois assés louer de tant de favorables et amies lettres que le Duc m'ast escript depuis mon partement, par lesquelles il me déclaire de plus en plus sa bonne volonté. Je ne suis ancores esté à la Court, car pour quelques affaires je suis allé

(1) *Nauenbourg*. Voyez p. 77.

¹ solitaire.

² de rechef.

³ Fraülein Annchen.

ung tour en Holande, de sorte que pour le présent je ne 1561.
sçay rien de nouveau, car tout chose est quoy' issi. — De Janvier.
France l'on dict que Monsieur de Vendosme⁽¹⁾ et le Cones-
table gouvernent le tout et que ceux de Guise ont perdu
beaucoup de leur crédit, combien qu'ilx sont ancores au
gouvernement: il l'on faict assampler leurs Estas, mais
jusques à maintenant l'on ne sçait ce qu'ilx auront résolu.
J'espèr par mes premières je vous advertiray de plus de
nouvelles, parquoy feray fin de ceste..... Datum² Breda,
ce 30 jour de janvier l'an 61.

† LETTRE XXVI.

*Granvelle, Evêque d'Arras, au Roi. Evêchés; mariage du
Prince d'Orange* (MS. B. GR. VII. p. 51).

En lo delos Obispados scrivi aun conla postrera oca-
sion, y quanto mas se dilata el despacho, mas crescen
las dificultades, porque ganan tierra los contrarios, y
por no tener nada en la mano conque resistirles, se puede
hazer poco en favordelos dichos Obispados, sino respon-
der en las coyunturas que se ofrecen, álas dubdas que se
siembran por imprimir mal el pueblo: y vengán, o no,
las bullas de Roma, creo que llegando las cartas de
v. M. de mano propria para el Principe d'Oranges,
y para el Conde d'Aigmont, sera menester dar selas, y
juntamente con ellas informarles mas particularmente de
todo lo que hay, y si antes deste tiempo viniessen las bul-

(1) *M. de Vendosme*; le Roi de Navarre.

¹ coi.

² Datum — 61. *Pas autographe.*

1561. las, de que tengo todavia poca esperança, viendo como lo Février. toman en Roma, seria menos mal, y procurariamos de intentar el negocio, para ver quienes se querrian abiertamente oponer, y con que fundamento, con procurar que porfiando se llevasse adelante, si se pudiesse.

El dicho Principe d'Oranges es buuelto à su casa, y esta esperando passo para Hollanda, para hallarse en la junta de aquellos Estados, y procurar el servicio de v. M., enque se muestra harto prompto: el me ha scripto lo que v. M. vera por la copia, por donde se vee claro que el casamiento està concluydo; no sé si todavia le pornàn Alemanes en ausencia embaracos, como muchas vezes acontesse, y mas quando personalmente el Landgravio havrà hablado con el Duque Augusto, haviendo se opuesto al dicho casamiento por lo dela religion, como v. M. havrà entendido, y parece que podria hazer con mas fuerça la dicha oposicion, quando hayan concertado lo que tractan en Nambourg. Yo cierto quisiera mucho que no se hiziera el dicho casamiento, por todos los respectos que en ello se han considerado desde el principio, mas ya seria tarde para contradezir, y yo todavia espero dela bondad y virtud del dicho Principe que no bastarà todo esto para apartarle dela verdadera religion, aunque me da pena que, hallando desto de la religion en lo que me scrive, habla de se, ay no dize nada dela Señora.... 4 de hebrero, de Brussellas.

A cette époque Granvelle, que le Roi pressoit déjà d'accepter l'Archevêché de Malines, fut élevé au Cardinalat. Durant plusieurs mois encore il refusa ces honneurs. Et non sans motif. Une faveur si marquée, de la part, et du Roi, et du Pape, accrédita les soup-

cons. On le considéra de plus en plus comme celui qui devoit non 1561.
seulement introduire l'Inquisition d'Espagne, mais encore préparer Février.
les voies à la tyrannie des Espagnols.

La pièce suivante, écrite après que les troubles des Pays-Bas eurent duré déjà plusieurs années, semble devoir trouver ici sa place. Elle est de Granvelle et contient des éclaircissements sur sa politique.

« Il n'y a nulle nation au monde de laquelle ceux que en sont, s'aydent plus l'un l'autre que l'Espagnole, et mesme la Castillane, et de sorte que, combien entre eux ils ayent leurs passions et discords, et peult estre plus vives, combien que plus dissimulés que aultres, si est-ce que, pour se soustenir l'un l'autre et s'ayder, de tant plus où il est question de la réputation de la nation, ils font tout ce que leur est possible; lequel je ne dis pas pour les blasier, mais j'en les louerois grandement, ne fût que, pour s'ayder en ce, ils chargent souvent les aultres à tort pour couvrir leur faultes, que leur provient de la gloire que leur est si propre et naturelle, et que les stimule aussy à faire choses mémorables, et ordinairement s'attribuent en tout ce qu'ils traictent, soit en faict de guerre, négociation, ou aultres entremises, tout ce que se faict bien, oyres que quelquesfois ils y ayent, à la vérité, ou peu ou point de part, et, si quelque faute succède en partie par leur faulte, comme il advient souvent, pour s'en démesler, procurent de la jeter sur aultres qui ne sont de leur nation, oyres qu'icieux n'ayent culpe quelconque; j'en pourrois dire infinies exemple, pour les avoir hanté tant d'années et tenu lieu où j'ay pen veoir beaucoup des choses et mesme de leurs faict, estant yà la quarantiesme année que je suis receu au Conseil d'Estat de feu sa M. impériale et tousjours au service jusques oyres, depuis que le Roy son filz luy succéda à l'administration deses Royaume et pays; ayant suivi sa M. impériale en tous ses voyages qu'elle a faict, dans celuy de Provence, au retour duquel je le vins trouver à Gennes, et aultres que le père et le filz ont faict depuis, où ils se sont trouvées en personne, ayant tousjours hanté les dicta

1561. «Espagnols, les ayant recueilly¹ et favorisé, et de sorte que je pour-
Février. rois faire un volume, si je voulois faire réit de ce que j'ay sollicité
à leur occasion, et pour avoir si vivement, et sans aultre respect
que de mon devoir, tenu le party de mes dits deux M., post-
posant à ce toutes aultres choses, et m'estant employé en services
notables et d'importance avec grand et continuel travail, combien
que d'iceux, et de ceux faicts par les miens, nous soyons à pro-
portion estés fort mal recognus et recompensés; mais le mesme
est entrevenu à plusieurs qui ne sont de la nation Castellane,
laquelle procure de par tout usurper le tout, et comporte mal que
aultres que eux soyent employés aux charges, oyres que souvent
ils ne donnent pas fort bon compte de celles aux quelles l'on les
emploie, que provient, oultre tant d'aultres causes, qu'il me
d'une [constance³] qu'ils ont d'eux-mesmes,
se persuadants que de toutes entremises ils puissent donner bon
compte, oyres que le plus souvent ils soient mal propres à icelles,
ny n'ont le sçavoir ny la patience pour comporter le soing et
travail requis à ce qu'ils entreprennent, d'où provient souvent
gran fortcompte, au grand préjudice des affaires; et, si voulons
réduire en mémoire ce qu'est passé au Pays-d'Embas, depuis dix
ans ençà, et les maux que ils sont entrevenus par leur mauvais
gouvernement et à l'ur occasion, je serois trop prolix, mais la
mémoire en est freische et y aura plusieurs qu'en auront tenu
notte et en escriront, pour excuser ceux du Pays-d'Embas des
calomnies que l'on leur a voulu imposer, pour les mal imprimer
envers le Roy, afin de pouvoir continuer tant les chefs que les
officiers et soldats particuliers, et à tirer leur prouffit particulier,
comme ils ont fait largement, du sang innocent et de la substance
de plusieurs bons subjects, au lieu qu'ils donnoient à entendre
que la guerre qu'ils faisoient estoit pour le subject du maistre;
mais en plusieurs endroicts, comme il se pourra bien monstrier,
c'estoit contre sa vie propre, luy minant⁴, comme ils ont fait,
ses pays pour en tirer leur profit particulier, luy ayant consumé
subtilement si grand nombre de millions d'or, que c'est horreur

¹ leur ayant fait accueil. ² *Laune.* ³ *euidance, bonne opinion ?).*

⁴ *Peut-être ruinant.*

de le penser et grand regret, quant l'on considère qu'avec si 1561.
grandes sommes l'on pourroit conquérir tout l'Orient, au grand Février.
bien de la république chrestienne, honneur extrême et prouffit
de sa M., et, au lieu de ce, il trouvera que si grandes sommes ne
se sont employés que à la ruine de ses propres pays, mettant en
extrême nécessité, et tous ses affaires à tous costés en confusion,
sans que de si grandes sommes subtilement consumées l'on
aye donné jusques oyres compte quelconque, pour ce que ceux
de la nation de Castille, qui s'aydent, comme dessus est dit, l'un
l'autre, et ceux qui ont dépendu d'eux, en ont heu la maniance.
Je ne veux pas nier qu'il n'y ayt heu du désordre au dits Pays-
d'Embas, qu'avoit besoing de remède, et n'est de merveille que
les dits désordres fût entrevenu après une guerre continuelle de
neuf ans contre France, aux frays la plus part de dicts pays,
qu'ont comporté les plus grands frais, oyres que la guerre ne fust
commencé à leur occasion, et si chacung an des dictes n'en sont
soustenu en campagne armée Royale, comme le sçavent ceux
qui se sont trouvés, et après les guerres, pour les reliques de la
licence que l'on y prend facilement, se treuve après en la conti-
nuation des dits desordres; à ceux icy n'a rien aydé ce que sa M.
fut forcée se partir incontinent après la conclusion de la paix
vers Espagne, devant que d'avoir donné l'ordre requis, tant de
son partement, combien que de luy fut faicte très-humble requeste
par plusieurs de son Conseil mesme, où que je me suis trouvé, sur
les dicts advertissements de maux que, faute de ce, pourroyent
succéder; et à tout cecy aydoit le changement du père au fils,
en ce qu'en plus de choses ordinairement entreviennent qu'il
n'est besoing icy plus particulièrement déduire; mais tout ce
désordre, ne déplaist à ceux qui y on mis la main, se pouvoit
mieux, plus facilement, avec moindre frais, et sans si grande
ruine, remédier, si avoient volu croire aux advis et advertissements
sincères de ceux qui cognoissoient autant ce que convenoit au
service de sa M. et au bien du dicts pays que ceux qui y sont
restés entremis, qui par les œuvres ont monstré combien peu il
entendoient, et se devoit prendre l'exemple de ce que de fresche
mémoire s'estoit faict en Espagne pour remédier aux Communau-

1561. «tés(1) advenues avec moins de fondement et plus légère occasion,
Février. «et de ce que fit feu l'Empereur, quant, si facilement et si bien,
«il remédia à ce de Gand, que plusieurs fois et à temps a esté
«rainentu', mais les fauls advertissements que l'on donnoit à sa M.
«et vains espoir aucuns de luy former, de confiscations et nouvelles
«inventions des impositions et charges grandes, revenus ordinaires
«et trésors pour soustenir par delà la guerre, sans y employer
«deniers de Castille, et beaus espoirs de grande victoires de temps
«à aultre et de tost achever le tout, et bien tout entretenir [aux]
«frais, et faict si longuement différer les remises d'où l'on la chante
«longuement sans effect, et cependant ce suyvnt tout ce que pou-
«voit contre ceux des Pays pour le mestre en ombre et diffidence,
«pour faire entendre que sans eux les dits Pays ne se pouvoient
«soustenir en obéissance de sa Majesté, afin d'y continuer leur
«absolu commendement et les pilleries et roberies² d'où les soldats
«se sont enrichys, enchargant tous les désordres et fautes des
«guerres sur ceux des pays, qu'eux-mesmes faisoient, pour suivre
«en ce leur accoustumé, comme dessus est dit; mais de ce ensui-
«virent, comme je dis plus particulièrement, aultres, pour deschar-
«ger aucuns que l'on a voulu charger à grands torts; et, de fraische
«mémoire, nous avons veu si, quand ilz sont seuls, ils font des
«fautes lourdes et qu'ils ne peuvent charger sur aultres que sur eux-
«mesmes, et signamment en la guerre advenue depuis peu d'années
«contre les Moures de Grenade et ce qu'ils ont souffert, je peu dire
«si honteusement, d'une poignée des gens que se anne à leur
«barbe et, si d'Afrique et de Turquie ils fussent estés aydés, comme
«ils sollicitoient, l'on en eut veu aultre jeu, et ne diront yà ceux de
«leur nation que la faulte soit d'aultre que d'eux-mesme, puisque
«aultres n'y sont estés entremis; et pour retourner à ceux des
«dits Pays d'Embas, il est clair que les derniers tumultes qu'ont
«endurés et [pourtés], n'ont heu aultre principal fondement que
«l'imposition de vint et dix en Alcanal³ qu'on les vouloit sans

(1) *Communautés*. Il s'agit des troubles dans les Villes d'Es-
pagne en 1520.

¹ rappelé. ² déprédations. ³ decimus denarius, quod *Alcanales* Hispani
vocant: *Figlii Comm. super impos. dec. den.*, in *Anal. Belg.* 1. 1. p. 288.

nul fondement de raison charger, et l'on se garda bien de les 1561.
 mestre en pratique au Royaulme de Naples, dont l'on parla Février.
 avec aulcuns; car c'est un discours que yà de long temps on a
 fait, que l'on a voulu donner ceste charge et de faire entretenir
 aux Pays d'Embas un terce de douze mil Espagnols, que je me
 souviens avoir contredit au retour du peu heureux siège de Mets,
 et que je dis que l'on feroit bien d'en parler avec feu sa M.
 impériale qui connoissoit les pays, que je suis asseuré l'eut
 rabrouhé¹ et regetté, et je désiroys que luy en parla devant sa
 retraite, de laquelle il nous avoit à aucuns déclaré confidemment
 son intention, et je ne sçay si l'on luy en parla, mais l'on n'en
 fit depuis semblant; et quant au dict Alcanal, ceux à qui l'on le
 communiqua à Naples, le reboutarent² fort loing, disant que, si
 l'on le veuloit mettre en pratique, que le Royaulme salteroit³,
 et les choses estoient lors en termes, que l'on se contenta de n'en
 faire plus semblant. Mais au Pays d'Embas l'on pensoit que avec
 une grande crainte de tant de morts, forces et violences, que tout
 se pouvoit faire, que je contredis dois lors et ensuivant où il
 appartenoit, et à ceulx-mesmes qui le vouloient mettre en termes,
 usant en ce de ma rondeur et sincérité accoustumée, mais je n'en
 fut creu, ou l'on voulu porfier⁴, dont il succéda que, au lieu que le
 Prince d'Orange ne trouva en sa première entrée le pays, ny en la
 noblesse, ny aux villes que l'on craignoit, et que tous montrèrent
 l'affection due à sa Majesté et prompt vouloir à se maintenir à
 son obéissance, pour garantir et défendre contre la diete imposi-
 tion, aulcuns appelarent le dict Prince d'Orange et nuls des pays
 de toutes les dix-sept provinces n'y voulurent consentir, et aussi
 n'estre chose, comme je l'escript, praticable en lieu de commerce,
 où une mesme chose se vent en un jour et dix et douze fois, et
 ont mieux entendu les anciens ce qu'emporte entretenir le
 commerce pardecà, puisque sans iceluy le pays ne se peut sousten-
 nir, comme l'entendent ceux qui de la qualité d'iceluy ont

¹ repoussé. ² reboulèrent. ³ sauterait, se perdrait, ou falterait, ferait
 faute. ⁴ persévérer (de l'Espagnol *porfiar*). De même, par ex. se
 espanteroit pour s'étonneroit (de *espantarse*): Procès du Comte
 d'Egmont. II. 268.

1561. delue cognoissance, et que du dict commerce peut provenir,
Février. non d'aulte la prospérité d'iceluy, toutefois l'on y porfia et y
voulloit-on donner à entendre que les Estats l'avoient consenti,
que ne se trouva, mais bien par crainte et avec ruse. [Lors m'est
long] je dis aucuns à tirer à ce que consentissent aulcune chose
dont par argument sophistique l'on vouloit persuader qu'ils
eussent indirectement consentu les dicts impositions, que ne fust
jamais leur intention, comme ils ont bien monsté, et pour penser
soutenir ceste faulte, et donner à entendre que ceste imposition
n'estoit la cause de la dicte altération, l'on l'a pensé jeter sur les
nouvelles éveschés, l'érection desquelles despleu véritablement
à aucuns des Estats, et mesme l'union des abbayes, et l'on a voulu
persuader aucuns que je fusse autheur de ceste nouvelleté, mais
le imputant à ambition, comme si par ce moyen j'eusse prétendu
à l'archevesché de Malines, mais en ce nul ne me peut donner meil-
leur tesmoignage que sa M. propre et je l'ay, escript à moy de la
main de sa M. propre, respondant sur ce que je me plaignois de
ce qu'il l'on me chargeoit de ceste invention; et par sa lettre sa M. me
dict que l'on me faisoit grand tort, confessant que en cette négocia-
tion elle s'estoit caché de moy, d'autant que les aultres et trois
Évesques que nous estions lors et moy le contredisions, comme il estoit
vraysemblable, pour que il est plus honorable estre und de quatre
que ung de dix-sept, et n'avoir besoing de ce titre pour croistre de
dignité, estant yà Cardinal avec l'Évesché d'Arras; et quant au
prouffit je feroiy appaioir qu'au revenu que je y ay receu perte
notable, et n'auront oblié sa M. et Mad. de Parme, combien de fois
et combien long temps jé refusé d'accepter Maline, et avec quel
terme et persuasion l'on me persuada de l'accepter à mon très-
grand regret, car je prévoyois fort bien de quelle qualité estoit
cette nouvauté. S'il estoit bien ou non dresser ces éveschés, je le
laisseray débactre; il me suffit que je n'y eus part, ny ne m'en
parla onques sa M. que à son parlement, après les bulles des-
peschées, que lors elle fit avec moy la mesme instance que avec
Madame de Parme à feu l'Evesque de Liège de Bergues, que
souffrit beaucoup, que fut que nous voulussions ayder à ceste
sainte oeuvre et non la contredire; et je m'assure que l'intention

de sa M. a esté fort bonne, et que, si selon icelle l'on procédoit, 1561.
elle seroit bonne, et si pour les causes qui le meurent à procurer Février.
la dicte union des abbayes, et c'est que l'on la contredit encore, et
que aucuns qui debvroient ayder l'intention du Roy et mesme
Espagnols, pour donner peult-estre à entendre que ce fut le fonde-
ment des derniers troubles, ont sollicités la contradiction, et
ayder et monstrier de vouloir traverser à icelle, et y en y a tesmoi-
gnage notoyre, mais réalement les derniers troubles sont fondés
sur les nouvelles contributions et ont continués pour le mauvais
gouvernement, foules et cruautés incroyables dont l'on a usé
pour l'hayne entre les nations, et pour prétendre à l'observation
des privilèges des pays, qu'est un point que les Castillans, en leur
pays, et aultres d'Espagne ont aultant pour recommandé, quoy
qu'ils disent de leur affection envers leur maistre, que ceux des
Pays-d'Embas dé leur, et que qui y toucheroit, ils ne salvere-
roient moyens, tesmoins les dictes Communautés, et ce que se
passa aux Courts¹ de Tolédo l'an 38, et ce que tous les jours l'on
voit aux Royaumes d'Aragon, Valence, Catalogne, et le mesme
au Royaume de Naples, ny partant sont tenus les Siciliens pour
rebelles, ni se doit pour ce le Prince irriter contre eux. Or je
laisseray ce propos, que ne [sert] que incidamment à ma [nation]
présente, et quant quelqu'un voudra mettre la main à escrire
ce qu'est passé en dix ans au dict Pays-d'Embas, il n'aura faulte
de matière, pour faire connoistre le tort que en plusieurs endroits
l'on a faict aux dicts Pays et faire connoitre d'où proviennent les
désordres, ce que les a fomenté et accreu . . . » († MS. B. Ga.
xxxii, p. 275).

Comparez les Lettres 797 et 834.

* LETTRE XXVII.

*Auguste, Électeur de Saxe, au Prince d'Orange. Il consent
au mariage, malgré l'opposition du Landgrave.*

* Au commencement de 1561, un grand nombre de Princes
Protestants se réunirent à Naumbourg. Les opinions Calvinistes,

¹ Cortés.

1561. dominantes dans le Palatinat, ayant excité une opposition très-vive en Allemagne, on croyoit devoir (surtout au moment où le Pape se disposoit à reprendre les erreurs du Concile de Trente) mettre un terme à cette désunion. Déjà en avril 1559, le Landgrave Philippe écrivoit au Duc Jean-Frédéric de Saxe: « Wir bitten Gott dasz die wege möchten fürgenommen werden dasz wir alle die diesser evangelischer Religion anhängen, zu einhellichem verstandt in der spaltung khommen mügen; welches warlich hoch vonnöthen sein wirdet, dan in kurtzen Jaren ein Concilium wirdet auszgeschriben werden: » v. Rommel, *Ph. der Gr.* III. 309.

...Unser freuntlich dienst, hochgeborner lieber Oheim. Nachdem wir mit E. L. inn Irem abschiede freuntlich verlassen, derselbenn auch seit der zeit zugeschriebenn das wir E. L., nach volendung des Naumburgischen tags, unser gemüth in Irer heiratssach halbenn und was darinnen fernner fürlauffenn wurde, freuntlich zu erkennen gebenn wollten, als mögenn wir E. L. freuntlich nicht verhalten das uns unser freundlicher lieber Vetter, Lantgraff Philips zu Hessenn, unter dem 13 *Januarij*, und also noch eher dann sich s. L. auff die reise nach der Naumburgh erhaben, geschriben und unsz zum höchsten vermahnet und gebethenn diese heirat mit E. L. nicht vor sich gehen zu lassenn, und s. L. nit zu vordeneckenn das sie inn solche heirat, ausz ursachenn die s. L. uns durch unsern Cammer-secretarium (1) hette zugemüth führen lassenn, nit bewilligen köndten, auff welch schrei-

(1) *secretarium*; Jénitz. Lui et Knüttel « quälten mit ihren Vorstellungen den krank im Bette liegenden alten wunderlichen Herrn so, dasz dieser heftig auffuhr und erklärte, er wolle nun nichts mehr hören und sich lieber erwürgen lassen als einwilligen: » *Hist. Tusch.* 1836, p. 97.

benn wir s. L. unbeantwortet gelassenn. Wie nun s. L. 1561. etzliche tage nach uns kegen¹ der Naumburg kommen, Févrer. hetten wir uns gentzlich vorsehenn, s. L. wurde mit unnsz von dieser sache gerehdet habenn. Es haben aber s. L. (ungeachtet das wir dasz Fräulein derhalben mit unnsz genommen) disz handels, weder kegen unnsz, noch unser freundtlich liebenn Gemahl, oder auch dem Fräulein selbst, welche s. L. doch sonst angesprochen, mitt keinem wortt nichtt gedachtt noch erwehnet (1). Derhalben wir dan auch bedenckenn gehabt s. L., über unser albereit vielfältig geschehenn ersuchenn, fernner zum ersten anzusprechen, sonderlich dieweil wir aus derselben schreiben verstandenn, das s. L. nit darzu geneigt und wenig dardurch zu erhaltenn seindt; also beiderseits unerwenther sache von einander geschiedenn. Als wir aber wiederumb anher inn unser hofflager kommenn, habenn s. L. uns, von Eckersberga aus, ein schreiben bei irem reitendten bothenn hernach geschickt, darinnen s. L. ire vorige meinung nach lenge widerholet und ausführlich angezogen, das s. L., sonderlich der religion halbenn, dann auch von wegen der ungleichenn geringenn kegenvormechtnüs und des Fräuleins künfftigenn kinderniedrigung, diese heirat keines wegs rathenn, noch willigenn köndtenn. Und schliszlich mer dann ein mal, umb Gottes willenn, gebethenn diese heirat abzuwenden und nit für sich gehenn zu lassenn. — Wann wir uns aber zu erinnernn wissenn was wir derhalben mitt E. L. vor

(1) *erwehnet*. Le Landgrave répond: « Da unns nun E. L. oder »Ire rethe darann erinnert, hetten wir's herzlich gerun gethann. »*V. Rommel* III. 322. Voyez ci-après la Lettre 30.

¹ gegen.

1561. dieser zeitt handeln lassenn, sonderlich aber das letz-
Février. tere mahl alhier derselben freuntlich versprochen und
zugesagt, so seindt wir, ungeachtet aller fürgefallenen
ungelegenheit und verhinderung, nochmals erbottig
und bedacht demselbenn allenn unsers theils fürstlich
nachzusetzen und gebürliche würkliche volge zu thun.
Wir seindt aber darkegenn auch der freundlichen un-
zweifflichenn hoffnung und zuvorsicht, E. L. werde sich,
inn obberürttenn beschwärlichenn artickeln, sonderlich
die religion belangend, kegenn uns widerumb dermassen
verträulich ercleren, unnd auch kegenn dem fräulein vor-
halten, damit das fräulein an irer seelen heil und wolfart
nit gehindert, sie auch umb soviel desto mehr bei freunt-
lichem gutten willenn kegenn E. L. erhalttenn und unsz
inn dem nichts vorweislichs möge auffgerücktt, noch
zugemessen werdenn.... Soviell aber die zeit desz beilagers
belangt, wissen wir., aus vielenn bewegendenn ursachenn,
vor *Bartholomei* nechstkünfftig nit darzu zu kommen;
dann wir seindt bedacht unsere herrenn und freunde in
städtlicher antzahl dartzu freuntlich einzuladen und dem
fräulein ein solch fürstlich beilager auszurichtenn, das
es beidenn E. L. rühmlich und ehrlich sein soll; zweiffeln
auch gar nit dieweil es noch ein geringe zeitt, E. L. wer-
werdenn derselbenn mit gedult erwartten und freuntlich
damit zufriden sein... Dreszden, 17 *Februarij* A^o 61.

AUGUSTUS Churfürst.

Dem hochgebornnen... Hernn Wilhelmen,
Printzenn zu Uranien,...

Zu s. L. selbst eignen händenn.

* LETTRE XXVIII.

Philippe, Landgrave de Hesse, au Prince d'Orange. Motifs 1561.
de son opposition. Mars.

...Wir können nicht underlaszen E. L., inn freundtlichen vertrauen, zu vermelden das wir von dem.... Churfürsten zu Sachsen, freundtlichenn berichtet wordenn sein, was anfenglichen bey s. L., Graff Günther zue Schwartzbergh und George vonn Holl... unserer tichtern¹ halber, vor E. L. geworbenn unnd volgendts E. L. selbst deszhalbenn beim Churfürsten gesucht. Wie auch endlichenn E. L. unsz, das wir unserm consens und verwilligung hierinn gebenn woltenn, durch Iren rath, M. Wilhelm Knotteln, freundtlich angelangt habenn. — Wiewoll wir nun E. L. aller ehrenn und guts gönnen, auch dieselbig inn allen dem dasz ohne verletzung unsers gewissenns unnd mit ehren bescheen könte, gernn befördernn woltenn, so zweivellnn wir doch nicht E. L. werdenn vonn ermeltem Irem rath, etzlicher masszenn vernommen habenn ausz was hochwichtigenn trefflichenn uhrsachen unnsz diessze sachenn gantz beschwerlichenn angelegenn wehr. Darumb wir auch, ohne mergliche verletzung unnsers gewissenns, wie wir sonst E. L. gernne zun freundtlichem gefallenn sein wolten, nicht willigenn köntenn... Dann anfenglichenn haben E. L. freundtlichenn zu bedenckenn, das gleichwoll ermelte Hertzog Moritzenn seligenn dochter, unnserer eheleiblichenn dochter dochter und also unnser fleisch und blut ist. Zudemedasz auch unnser freundtlicher lieber sohn,

¹ petite-fille.

1561. Hertzog Moritz seliger, unnsz inn unserm höchstenn
Mars. nothenn treuw bewiesenn und guts ertzeigt; darumb wir
unnsz pillich schuldig achten, seiner nachgelassener
dochter und weisen herwidder alle vetterliche treuw zu
beweissenn und ir das beste, wie wir das vor Gott und
inn unnserru gewissenn zu verantworten gedenckenn, zu
rathenn. Nun tragen aber E. L. gut wissenns was es, der
wahrenn Christlichen Religionn halber, mit Hertzogh
Moritzen seligenn Dochter für gelegenheit hab, darinnen
sie nicht allein gezeugt, sonndern auch biszher ufferzo-
gen und ist unnsz und menniglichem hergegen unver-
borgenn, wie esz mit der religion inn E. L. und sonnst
allen Nidderländen gethann sey. Dasz wir nun ein solch
jung freuwlein und unnserru eigenn fleisch und blutt, inn
solliche abgöttische grenell und irthumb, die wir, aus
Gottes Wortt, der heiligenn prophetischen und aposto-
lischen Schrift zuwidder sein wissenn, steckenn lassenn
und sie dadurch, entwedder inn verlust desz ewigenn,
oder zum wenigstenn inn gefahr desz zeitlichen setzenn
soltenn, bitten wir freundlichem E. L. wollen bey sich
selbst bedencken wie wir doch solchs, nicht allein vor
Gott inn unserm gewissenn, sonderunn auch vor der
welddt mit einichem ehrenn verantwortten köntenn. Und
ob woll anfanglichenn, vonn E. L. wegeenn, der von
Schwartzburg und George vonn Holl sich gegenn dem
Churfürsten zu Sachsenn unnder anderm vernhemenn
lassenn, dasz ermeltem freulein inn irem zymmer ein
evangelischer predicant zugelassenn, auch der rechte
gebrauch der hochwirdigenn Sacramenten, nach ordnung
und einsatzung des Hern *Christi* unverhindert gestattet wer-
denn solte, wie der Churfürst zu Sachssenn unnsz solchs

vor gewisz anzeigenn laszenn, so habenn wir doch her- 1561.
nachmals befundenn, auch sonderlichenn von E. L. rath, Mars.
vernereckt, das E. L. inn irem Lannde ime, dem freuw-
lein, keinen evangelischen predicanten, noch auch den
brauch der heiligenn Sacramenten inn irem zymmer
gestatten, viel weniger sich deszhalbenn etwas schrift-
lichs verpflichten könttenn. Daher wir dann unvermeid-
lichen, unsers gewiszenns halber, genottrengt und ver-
ursacht werdenn denn vonn E. L. gesounenenn heurath
nicht zu bewilligen: dan, da gleich das fräuwlein inn irer
religion und glaubenn von E. L. ungeirret pliebe, ydoch
wann sie nicht einen evangelischemm predicanten, der
stets mitt vermanenn und Christlicher lehr bey ir anhilte,
umb sich habenn, noch auch der heiligenn Sacramenten,
zue becrefftigung ires schwachenn glaubens, sich inn
irem zymmer nach Christlicher ordnung gebrauchen
solte, so wurde sie, als ein jungesz freuwlein, das irer
jugent halber ire fundament noch zur zeit so gar gewisz
nicht habenn kann, entwedder baldt von rechtenn wege
abgeführt, oder zum wenigsten inn irem gewisszenn irre
gemacht werdenn.

Ferner ist unnsz auch unverborgen; das E. L. albereit
vonn irem erstenn Gemahl einenn Sohnn erzeugt, wel-
cher, alsz der *primogenitus*, vor allenn andern seinenn
brudernn, nicht allein im fürstlichenn stänndt und nah-
men, sondernn auch inn der succession desz Printzthumbs,
auch Breda und Diests und anderer vortrefflichenn güter,
und wasz sonnst weiter vonn seiner mutter herrüret, den
vortzug hatt. Dasz nun die kinder welche vonn eines so
vornehmen und mechtigenn Churfürstenn einigenn doch-
ter, mit segenn des Almechtigenn, ertzeugt wordenn,

1561. einesz ungewissenn nahmens (1) sein, auch E. L. erstge-
Mars. bornner sohn, nicht allein in fürstlichen stanndt und
nahmen, irein herkommen zu vercleinerung, sondernn
auch inn der succession nachgesetzt, und aller erst ein
frembter nahn uff sie bey andernn erlangt werdenn solte,
das ist unnsz, als dem groszvatter, zum allerhöchstenn
beschwerlichenn; tragen auch die vorsorge, da wir so
schlecht inn diessze sache gingenn, esz möchte unnsz solchs
bey andernn leuthenn, und sonderlichenn die esz auch
mit Hertzogh Moritzen treuwlich gemeint, verweiszlich
sein. Nachdem dann wir, nicht allein, als der groszvatter,
schuldig ermelter unnser dochter dochter das beste zu
rattenn, sondernn auch, vermüge einer sonderenn obli-
gation und verschreibung, diesszer dinge zu thun, und
unnsz ausztrücklichen darzu verpflichtet haben ir zu einem
sollichem heurath zu verhelffen der mit guttem gewiss-
zenn gescheenn kann, unnd es, nun desfals, der religion
halber und sonnst, die gelegenheit hatt wie oben erzelt,
daz wir unnsz, inn unserm gewissenn und ehren halbenn,
beschwert findenn diesszenn heurath zu bewilligenn,
und derwegenn solchs, berürter unnserer obligation und
verschreibung zuwider, nicht thun können; so bittenn
wir freundlichenn E. L. wollenn unnsz desszen nicht ver-
dencken, noch esz von uns unfreundlich vermerckenn,
sondern vielmehr dahin achtenn daz es, ausz angezeig-
tenn hochwichtigenn und unser gewissenn und ehren
betreffendenn uhrsachenn, beschicht. Sonnst, da esz

(1) *nahmens*. Le Landgrave écrit à l'Electeur: « Der Namenn
unnsz noch erst vonn neuem bei'm Keyser erlangt werdenn, esz
wer Markesenn, oder was esz vor ein Name sein solt: » v. *Rom-
mel*, III, 327.

hirumb dermassenn nicht gelegenn und wir disser sachen 1561.
nicht zu thun hettenn, auch zu solchen heurath unser Mars,
bewilligung, alsz des groszvatters und der ann der mitt-
giffit auch interesze hat, nicht von nöthenn wehr, die
gleichwoll (soll annderst ein bestendiger heurath gescheen)
da sein musz, wolten wir E. L. gernne aller ehrenn und
guts gönnen, als wir auch sonst inn allenn möglichen
dingenn die unuser gewiszenn nicht berüren und unsz
mit ehrenn verantworttlich, E. L. nach unserm vermö-
genn zu befördernn jederzeit gantz willig und gneigt.....
Datum Casszell, am 2 Martij Anno 1561.

PHILIPS L. Z. HESSEN....

Dem hochgebornnen Fürsten, unserm freuntlichen
lieben Vettern Hern Wilhelmen, Printzen zu Uranien...
Zu s. L. eigenn händenn,

LETTRE XXIX.

*Le Prince d'Orange à Auguste, Electeur de Saxe. Relative
à son mariage.*

Suivant vostre dernière lettre qu'il vous a pleu m'es-
cripre, par laquelle me advertissiés entre aultre chose que,
puisque le Lantgrave, sur la réquisition que luy avions
faict tous deux touchant mon mariage, ne se avoit volu
condescendre, que non obstant cela vous passeriés oultre
et que me debvrois asseurer de vostre promesse, et que
plus à plain vous me advertiriés, estant retourné de la
journée des Princes; surquoy ay tousjours attendu, et
ney¹ vous ay pas entandis² voulu importuner de mes let-

¹ ne,

² en attendant.

1561. tres, mais jusques à maintenant n'ay receu nulles nouvelles.

Mars. Depuis 5 ou 6 jours en ça, ay receu une lettre du Lantgrave (1), dont la copie vast si¹, par laquelle vous verrez que la mesme responce qu'il vous avoit mandé par vostre secrétaire Hans Jénitz, il me la répète maintenant, et, combien que ne fais gran cas de ceste lettre, pour la bonne confidence que jé en vous, que suivant vostre bonne affection et promesse, vous passerez outre du dit affaire, et que suis tousjours esté de ceste opinion que, où le Lantgrave eusse sceu empêcher le dit affaire, qu'il eusse faict, néanmoins tout cela, je n'ay volu délessen en vous advertir et l'eus faict incontinent, si n'eus esté que le messagier qui apportoit les lettres du dit Lantgrave, asseuroit qu'il y avoit ung messagier vostre parti devant luy pour² le même affaire, à ceste cause ne demandoit aulcune réponse et partit incontinent.

LETTRE XXX.

Le Comte Louis de Nassau au Prince d'Orange. Même sujet; journée de Naumbourg.

* * On s'étoit accordé à signer la Confession d'Augsbourg. Mais le procès-verbal, s'exprimant avec une grande modération sur les points controversés, déplut aux théologiens du Duc de Saxe. Laisant une protestation, il s'éloigna subitement le 23 février.

Mons^r. Ce page Kokritz arriva hier icy à Siegen bien tard, il vous apporte dé lettres de Mons^r le Duc de Saxon.

(1) *Landgrave*. Voyez la Lettre précédente.

¹ ici.

² pour — incontinent. *Pas autographe*.

Je suis tout esbahi pourquoy qu'il l'ast retenu si longue- 1561.
ment à Drésen', mais, à ce que je peux entendre par la Mars.
lettre du Conte de Schwartzembourg, le Duc n'a point
voulu tenir aucun propos avecques le Landtgrave tou-
chant vostre affaire, disant qu'il ne vouloit point com-
mencer le propos et qu'il luy avoit faict assés d'honneur de
l'avoir averty par son secrétaire Génitz; que ainsi ne luy
touchera plus, sinon quant il le priera aux nopces. Je ne
suis point content de ceste excuse du Duc; je pense bien
qu'il vous aura escrit des occasions assés, pourquoy qu'il
l'aura délaissé d'en parler au dict Lantgrave, car il me
semble qu'il eusse eu d'occasion assés. — Quant à la jour-
née de Nawembourg, je pense qu'avès entendu, passé lon-
guement, ce qu'il se aura passé là. Comme j'entends du
Conte de Schwartzembourg, ils ont accordé tous uniment²
la confession d'Auguste³. Reste le Duc Hans Friderich,
lequel n'a point voulu accorder tous les articles, et est
ainsi, après longue prière des aultres Princes, parti obsti-
niâtre, comme une principale persone qui s'entend mieulx
aux choses de la religion que tous les aultres, comme il
présume. Monsieur. Je ne vous sçauois mander beaucoup
de nouvelles, sinon que tout ce porte bien, Dieu mercy.
Nous sommes icy empêchés de ouir de vielles contes⁴;
lequel est droitement un passe-temps pour moy; car
nous y trouvons tel désordre que ne sçavons à quel bout
sortir: nous serons bientost prest, alors ne tarderai de
vous venir trouver incontinent; car le temps s'approche
qu'il faudra dire, heyda⁵ mon amy. J'espère que serés
cette année pour le moins bien fourni de lymiers ... ;

¹ Dresde.

² unanimement.

³ Augsbourg.

⁴ comptes

(Voyez la Lettre 51). Il joue peut-être sur la double signification.

⁵ Cri de chasse (?).

1561. mais si vous n'avez pas encore votre commission d'Es-
Mars paingne, ne ferons pas grand chose en Hollande. De
Siegen, ce 14 de mars 1561.

Vostre très-humble et obéysant frère à jamais,

LOUIS DE NASSAU.

A Monsieur le Prince d'Oranges à Bruxelles.

LETTRE XXXI.

*Le Comte de Schwartzbourg au Prince d'Orange. Dispo-
sitions de l'Electeur Auguste; journée de Naumbourg.*

Hochgeporner Diesen abschiedt hab ich von
dem Churfürst mit mihr genommen. — Was er einmal
E. L. zugesagt, vörsprochen, und verabschiedet, dem
wolte er Churfürstlich nachsetzen, unangesehen das der
Landgraff in diesen dingen sich weigerte, und wer an dem
das der Landgraff und sein Churfürstl. gnaden einen
vortragk mit einander aufgericht das keiner ahn' des
anderen vorwissen das freilein verändern² solte, solchem
vortragk weren ihr Ch. Gn. nachgelept, hette dem Land-
graffen, nicht einmal, sondern vielmal zu wissen gethan.
Dieweil er aber nicht willigen wolt, hette sein Ch. Gn.
gewilligt, dan im vortragk stunde nicht anders dan, ahne
vorwissen, und nicht, ahne vorwilligung, derwegen die
vorwilligung bei ihr Ch. Gn. allein stunde (1), hette auch

(1) *stunde.* Ce raisonnement à l'air d'un subterfuge peu honorable.
Philippe avoit droit d'écrire à l'Electeur: « Wir zweifeln nit, wann
die sach vor die ganze welt solt koinnenn, esz wurdenn alle die so
verbas gemüth sein, die verschreibung nit anders verstehen kön-

¹ ohne.

² veräuszern (?)

gern mit dem Landgraffen von dieser sachen geredt, so 1561.
hat s. Ch. Gn. nicht anfahren wollen, der Landgraff auch Mars.
nicht, da hat s. Ch. Gn. ihm, dem Landgraffen, auch nicht
die ehr gönnen wollen von diesen dingen zu reden und
den anfangk zu machen, sonder den rheten des Land-
graffen angezeigt, dieweil ihr Her von diesen dingen zu
reden nicht hette anfahren wollen und s. Ch. Gn. darmit
getrotzt, muste es ihr Ch. Gn. gescheen lassen und es
dahin stellen, es wolte aber ihr Ch. Gn. auch mit ihrem
Hern hinfürder kein wort von diesen dingen reden noch
schreiben, bis sein Ch. Gn. ihn, den Landgraffen, auff
die hochzeit lude; keme er, so wehr er ihm ein lieber
gast, wo nicht, so soll gleichwoll alda niemand traurig
sein. Sagte darbeneben ich solt E. L. schreiben das er in
kurtzem E. L. den tagk der hochzeit benennen wolte,
und wie ich vorneme, doch nicht eigentlich weis, so soll
es im herbst bescheen.

Es hat mich der Landgraff oft zu gast geladen unnd
mir viel ehr bewiesen. Ist's ihm ums hertz gewesen, das
kan ich nicht glauben; der Churfürst sammt anderen
Fürsten haben gar ser gespielt: hab auch mit machen
müssen, hab mehr vorlhoren dan gewonnen, doch also

wenn dann das E. L. nit gebürte unnsere dochter ohne
unnsere bewilligung hintzugeben, dann ye dar inn solcher ver-
schreibung stehet das unnsere keiner nichts verbindtlichs handlen
soll ann' denn andern. Esz mügenn nun die scharffen Juristen,
oder wer sie seindt, darüber einen deckell oder was sie machenn
zwollenn, so wird doch vor aller erbarkeit das wort verbindtlich
mit andersz verstandenn, nach recht und artt der Teutschenn
sprach, dann das einer ann denn andern nichts endlichs zu
schliessenn habe. v. Rommel, III. 316.

ohne.

1561. zimlich, allein das verdreust mich das es der Landgraff
Mars. gewonnen hat. So oft der Churfürst spielen wolt, sagt er
wieder mich, kumm lass uns mit dem untreuen man
spielen: es seind aber grosse Herrn, sie vertragen sich
wol wieder.

.....Auff diesem tage haben sie anders nicht gehandelt
dan, nachdem vielerlei schwermer und secten einreissen,
wie man dem vorkomen möcht, und entlichen sich mit
einander verglichen bei Augspürgischer Confession zu
bleiben, darauff und darbei zu sterben und zu genesen.
Solche Confession alle Chur- und fürsten, sampt der
abwesenden gesanten, unterschrieben, dahte¹ des Königs
von Dennemarcks gesanter auch, ausgenommen Herzoch
Hans Friederich zu Saxen zu Weimar, welcher frue
hinwegk gezug und das zu unterschreiben sich geweigert,
dan seine schwermer haben es ihm widerraten. Es haben
alle die Fürsten ihre gesanten zu ihm geschickt gegen
Weimar und ihm anzeigen lassen, das sie sich mit einan-
der vorglichen, darbei gedechten sie zu bleiben, auch
darbeneben einen Bund gemacht; wolt ehr mit ihnen eins
sein so hetten's sie es gern; wo nicht, so dechten sie also
zusammen zu halten: hat sich also letztlich bereden lassen
und sich mit ihnen vorglichen, und zihen itz der Chur-
und fürsten botschaffter zu den sehestedten², diesen
Bundt auch zu unterschreiben, folgens zu allen Gräffen;
Ich vor mein person wil mit ihrem Bunde nichts zu thun
haben, den ich hab dergleichen mehr gesehen.

Des Keisers gesanten seind auch dar komen und des
Bapst botschafft dahin beleittet: des Keisers gesante seindt
gewesen graff Ott von Eberstein, der Her von Hassenstein

¹ dazu.

² Villes Anséatiques (?).

und der vice-Behemsche Cantzeler, und des Kaisers 1561. suchen ist anders nicht gewesen dan das die Chur- und Marsfürsten des Papst gesanten hören und willige audientz geben wolten, mit bit die Chur- und fürsten wolten sich der gemeine Christenheit zum besten mit guther antwort vornemen lassen.....

Die Chur- und fürsten hab ihn lange kein audientz geben wollen: letztlich, auf anhalten der Keiserischen und kurtz vor ende des tages, haben der Chur- und fürsten und der abwesente gesanten ihnen audientz geben, haben sie die Chur- und fürsten gepethen, sie auff das rathaus, alda sie hinbescheiden, zu beleiten; welchs bescheen: seind also in einem verdeckten roten wagen hinnauff gefaren, mit aller Chur- und fürsten drabanten so bei dem wagen gegangen, auch vier *Doctoribus* und vier vom adel so vordem wagen gegangen, hinnauff beleitet worden: in der stuben da sie audientz gehapt, ist ihr banck mit hinein gesetzt worden und mit schwartzem samet vordeckt; hat sie keinn Fürst, wie der teutsch brauch ist, angesprochen, sonder nhur mit den ponet ein kleine reverentz gethan, folgens haben die gesante einem ideren seinen tittel gegeben und ire werbung, beneben einem ideren übergeben schriftlichen credentzbrief, lateinisch vorbracht, und *in summā* das ist ihr werbung gewest, das der Pabst ein unparteiisch *concilium* zu Trent' halten wil, mit bit sie, oder ihre gesanten, wolten da erscheinen, woll der Pabst sie geleiten, der zuvorsicht, es werde Got gnade vorlien¹ das man einigk werden mücht. Also hat man ihnen eine kurze antwort geben, man wolt die brieffe leszen und sie folgens beantworten: wie aber die

¹ verlicheu.

1561. gesanten wiederumb abgewichen, und ein ider fürst
 Mars. seinen brieff hat erbrochen und lesen wollen, finden sie
 drauff geschriben *filio nostro dilecto*, haben sie von
 stunden an alle brieffe den gesanten wider geschickt und
 ihnen anzeigen lassen, sie wisten sich nicht zu berichten
 das sie des Bapst söne weren, sonder sie hofften ihre
 mütter weren from gewesen, und hetten andere vetter
 gehapt, haben also damit ihren bescheidt gehapt (1), und
 der eine pebstliche gesante ist gezogen nach dem Könige
 von Dennemarck und Schweden, der ander nach den
 bisschöffen am Rhein gleichfalls sie aufs *concilium* zu
 bitten; was sie ausrichten werden, wirt die zeit geben.

Es ist sonst alhier im land fast stil, allein das man im
 land zu Saxen gern vorgarderung und anders anrichte
 wolt, wenn ein haupt und wenigk gelt vorhanden were...

Den ringk so ich kegen E. L. verspielt, hab ich zu
 Leipzick kaufft, den besten so in der stadt gewesen, hab
 ihn E. L. zukünfftigem Gemal zu einem neuen jhar von
 E. L. geschenckt, welche ihn zu ghar grossem danck an-
 genommen. Ich hab zur Naumburgk mit ihr Gnaden oft-
 mals geredt, finde aber in warheit bei ihr einen grossen
 vorstandt und bestendigkeit; da ich am letzten von ihr
 zoch, befahl sie mir E. L. zu schreiben, das sie E. L.
 viel mal hundert tauszent guther nacht entpote und bathe
 E. L. wolle ihr nicht vergessen, sie gedecht E. L. auch
 nummer mehr' zu vergessen und wan's der gantzen welt
 leidt were.....

(1) *gehapt*. « Neuburgi in Germania Lutherani principes lega-
 »tos Pontificis de concilio Tridentino perhumaniter acturos contu-
 »meliose a se rejecerant. » *Fl. v. d. Haer, de init. tumult.* p. 130.

¹ niemals.

Ich kan auch E. L. zum beschlus nicht bergen das es 1561.
mihr, Gott dem Almechtigen sei lob, im angefangenen Mars.
estandt' dermaszen und also wohl gehet das ich's dem
Almechtigen nicht zu voldanken, und besser dan's vel-
leicht viele leut gern sehen. Got gebe lenge mit gnade....

Des Reingraffen bruder hat sich zur Naumburg von
einem trunck Malfasir den abent übel befunden. Dan ich
etliche Fürsten und Gräffen zu gast gehapt, und mehr da
getruncken worden dan gessen, hat ihn der schlagk also
baldt gerürt und den tritten tagk verschieden, hat man
ihn balsomirt in sine lande geführt. Datum den 11 Martii
A° 61, Sondershausen etc.

E. L. alle zeit dinstwilliger Bruder,
G. G. v. SCHWARTZBURG.

A Monsieur le Prince d'Orange.

LETTRE XXXII.

*Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Il l'en-
voye vers l'Electeur de Saxe.*

...Je me suis advisé de amvoier quelque ung vers le Duc²,
pour luy déclairer de bouche mon intention (1) et point
par lettres, et cela pour certains raisons que entendreés
de mon secrétaire Alleman. Jé pensé de vous prier me
voloir faire ce plaisir et prendre ceste paine et vous en
prie par ceste bien affectueusement voloir aller vers le dit
Duc pour luy dire le tout, selon que je vous amvoie si

(1) *intention*: sans doute sur le point de la Religion.

¹ Ehestand.

² D. August: voyez p. 95, l. 21.

1561. joint une petite Instruction et selon que entenderés de Mars. mon dit secrétaire Alleman le tout plus particulièrement, auquel vous prie donner toute foy et crédece, comme à moy-mesme, et mesmement touchant le point de la Religion, et en cessi me ferés plaisir bien agréable, que regarderay de le déservir, en tout ce que me vauldrés employer. Je vous prie de bien volloir serrer la main au Fraille de ma part et luy dire que je vous port assés d'envie¹ que aurés ce bien de la veoir, est² moy point, et luy remercier quant à quant de la bonne affection qu'elle me monstre par tous ces³ lettres, et que je la prie, puisque le jour est prins pour nostre mariage et que les choses sont si avancées, qu'el veuille continuer à la mesme affection, et ne se lésse rien persuader qui porroit estre cause du relongement⁴ de cest affaire; fusse-on que l'on lui mise quelque chose en teste touchant la religion ou aultres persuasions: que elle se peult asseuré que de ma part chercheray tous moiens de tellement vivre avecque•elle que j'espère serat toujours à son contentement; par quoy, si aulecuns luy vouldriont mestre quelque chose en teste pour chercher tant plus de moiens pour diffculter le dit affaire, me semble qu'el ne porroit mieulx respondre, pour faire taire tout le monde, que de dire(1): «si il est permis » de Dieu que cest affaire doibt venir à une bonne fin, nous

(1) *dire.* Anne suivit ce conseil. Du moins le 14 avril elle écrit de Dresde au Prince, après avoir rapporté les instances du Landgrave: «mein gemüth ist gegen E. L. nicht anders dan wie ich E. L. in meinem vorigen schreiben zu erkennen geben habe, darin gedlencke ich auch zu vorharen⁵ und glaube gantzlich was Gott auszerseen hatt, wurde der teuffel nicht weren....»

¹ d'envie. ² et. ³ ses. ⁴ prolongation. ⁵ verharren.

« nous accorderons bien par ensemble », et par ce moien là 1561.
l'on¹ le luy parlerat de plus rien. Je vous prie le luy bien Mars.
persuader cessi, car vous sçavés combien qu'il importe
seulement pour la parlerie dé gens. Il me desplait qu'i
vault² que je vous donne ceste paine et que je seray tant
plus longement privé de vostre compaignie, mais le tout
est affaire pour ung quinze jours. Quant à la chasse de
Hollande, ma commission est venu d'Espagne; si m'ast
aussi le Roy donné le gouvernement de Bourgoigne (1).
L'on m'a donné le plus beau limmy³ du monde, car il est
blanc comme une naige... Je prins hier ung héron au
passaige fort haulst, est dura le vole ung quart d'heur
toujours montant.... De Brusselles, ce 23 de mars 1561.

Entièrement vostre bien bon et affectionné
frère à vous obéir,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Monsieur mon frère, le Comte Luys de Nassau.

Voici l'Instruction du Prince à son Secrétaire.

« Premièrement il se aura à trouver à Sigen vers mon frère le
» Conte Ludwick et luy déclairerast, de ma part, comme despuis
» peu de jours en çà j'ey receu lettres du Duc August, par lesquelles
» son Exc. me mande que, pour faire pour la dernière fois quelque
» démonstration vers le Landtgrave, il y ast mandé qu'il voulusse
» déans deux mois, emvoier ces⁴ députés à Franckfort ou Worms
» pour, avecque ceulx du Duc et les miens, concluire le traicté de
» mariage entre la fille du Duc Moritz et moy, et comme de ma
» part je n'eusse faict nulle difficulté, si ne fusse que, passé quelque

(1) *Bourgoigne*. Ces Commissions sont du 1 et du 22 février.

¹ ne

² faut.

³ limier.

⁴ ses.

1560. « Jours, j'ey reçu lettres du Landgrave, par lesquelles il démontre
Mars. « évidemment le peu d'affection qu'il ast que le dit mariage sortis
« bon effect, comme le tout il verrat plus amplement par la lettre
« mesme; il me samble que, en cas que la dite journé se fisse et que
« ceulx du Landgrave se trouvissoient là, qu'ilx chercheront tous
« les moiens du monde de empêcher le dit mariage, combien qu'il
« ne le porriont empêcher, pour estre les choses venu si avant, si-
« esse qu'il y mesteront tant de difficultés, tant pour la religion, que
« pour le douaire et sur la succession des enfans, et par aultres
« moiens de protestations et semblables, que, à ceulx quil ne sçavent
« comme l'affaire est, il leur seront à croire que c'est une affaire
« qui se traicte aultrement qu'il ne appartient à la Maison dont elle
« procède, ne moy aussi; et porront le commun et aultres, non
« sasant l'affaire, charger le Duc qu'il ast allé si légèrement sans
« rien peser, que à son Exc. mesme ils le porriont charger: à quoy
« obvier me ast samblé de amvoier mon dit frère, pour bien particu-
« lièrement mester en avant au dit Duc les inconvéniens si-dessus
« dicte et aultre que le secrétaire luy dirat de ma part, lequel
« aussi le prierat de ma part voloir prendre ceste paine et aller vers
« le dit Duc pour luy communiquer le tout. Et pour commencer
« à luy faire quelque petite Instruction, estant venu vers le Duc,
« ferast mais¹ humbles recommandations à la bonne grâce de son
« Exc. et luy déclairerat, de ma part, que je ne sçay avecque quel
« chose je porroys déservir la bonne et sincère affection qu'il m'ast
« monstré en cest affaire, mesmement de ce qu'il y ast pleu par
« tous ces lettres me le asseurer de plus en plus et que j'espère que
« Dieu me donnerast la grâce de le povoir déservir. Quant à ce qui
« me touche, qui je me veuille résoudre touchant ce que vous luy
« dirés, qu'il sçait ce que je luy dis au bois, et que nullement je
« porrois faire aultre chose, et moins en promestre quelque chose
« par escript, pour les raisons que entenderés du secrétaire » (MS.).

Le Prince écrivit, en avril, à l'Electeur une lettre assez détaillée
sur les affaires de France. « Erstlich so nimbt die verenderung der

¹ mes.

»jhe lenger jhe mheer überhant, wiewoll dannoch in gemein die 1561.
 »alte religion noch immer ihren fortganck hatt, und sonderlich der Mars.
 »gemein man derselben anhanggen soll. Es hatt der Admirall in
 »dieser fasten am Hofe öffentlich predigen lassen; das hatt man
 »ihm doch auch nit gern gestatten wollen... Hatt sich zwischen dem
 »von Vandomen und dem von Guisen vill widderwillens ein zeit
 »her zugetragen, also das sie auch ettlichmal gaer mit einander zu
 »worten kommen. Es hette auch der von Guisen gern fest gehalten,
 »und hatt ihm allerlei anhancks und beifals von den geistlichen
 »und ettlichen fürnemsten Hern undt vilen vom adell nit geman-
 »geltt, und sonderlich hatt er gern die alte Königin zu ihm gezo-
 »gen, aber die gemeine Stende, und sonderlich ir ausschuss,
 »der zu Hore geblieben, haben die von Guisen im Regiment nit
 »wissen wollen, sondern stracks haben wollen das die verwaltung
 »auff die nechsten Fürsten vom Küniklichen Bluet, nemlich den
 »von Vandomen undt seinen Bruder, gestellt wurde. Sie geen
 »auch damitt um, das sie gern die Cardineel undt andere geistli-
 »chen, so dem Pabst verwant, von der newen regierung, die sie
 »erkiessen, ausschliessen wollen. Aber der Conestable bleibt in
 »der Regierung, als der fürnembste nach dem von Vandome, des-
 »gleichen der Amirall und die drie Marschelcke des Künickreichs,
 »darunder sein eltester soon ist. Aber den Marschalck von Sanct
 »André wollen sie auch nit mer leiden, und ist etwas verhast, weil
 »er so ser an dennen von Guisen gehangen ist. Und itzo lestlich
 »schreibt man mir das sich die alte Königin entlich mitt dem von
 »Vandome der Regierung halber verglichen hab, dergestalt das er
 »Oberster Generall-regent und Hauptmann des gantzen Künickreichs
 »sein sollt, und allein gewalt über die frontir undt vestungen
 »undt das kriecksfolck haben soll. Er soll auch macht haben alle
 »pacquett und brieff zu eröffnen, aber doch soll er sonder der
 »alten Küniggin forwissen nicht darauff schliessen; und hält man
 »darfor der von Guisen werde numer balt gar vom Hoffe weichen
 »muessen, — Die gemeine Stende sollen auff irst Maij widder
 »zusammen kommen. Man will sagen sie gheen damitt um, das
 »sie kain gelt mher aus dem Künickreich nach Room lassen gheen,
 »und das sie den Geistlichen wollen aufflegen die versetzte ein-

1561. »kommen des Künikreichs widder ledig zu machen. Sie seint sonst Mars. »noch gantz arm und bloß, und gar wenich geltz vorhanden » (+ MS.).

* LETTRE XXXIII.

L'Electeur de Saxe au Prince d'Orange. Il veut une déclaration par écrit sur le point de la Religion.

Unser freuntlich dienst, hochgeborner lieber Oheim.... Nachdem in diesem handel die ungleichheit der religion am meistenn zu bedencken und sich E. L. durch Irem schwager, Graff Günthern von Schwartzburg, und Georgen von Holle, freuntlich erbietenn lassenn sich, soviel die religion belangendt, kegenn uns dermassen vertreulich zu erckleren, das wir und das Frälein unser gewissen halben zufridenn sein soltenn, als habenn wir eine Notell stellen lassen, welcher gestalt wir vonnöthen achten, das gleichwol dasz Frälein' halbenn vonn E. L. vorsichert werden möchte, welchs wir E. L. hirin verschlossen übersendenn, der freuntlichenn zuvorsicht, E. L. werde dieselbige also zu volnziehen¹ und uns bei ihren Rethenn zu unsern eignen henden zu überschicken kein bedenkenn tragenn, auff das baide, wir und das Frälein, unsz derhalben zu fride stellen können: solche versicherung soll von unsz inn gutter verwarung gehalten und E. L. zu nachteil nit offenbart werdenn.

Als wir auch berichtet wie dasz hausz und Ampt Hadamar, welchs E. L. dem Frälein, im fall ire L., der religion halben, inn den Nidderländern nicht sein noch bleiben dürffte oder wolte, vor einen ansitz fürgeschlagenn,

¹ der religion omiz (?).

² vollziehen.

nicht allein gantz gering und ungebauet, sondern auch 1561.
mit vielen umbliegenden herschaffen gemengt und irrig Avril.
sein soll; so bittenn wir E. L. freuntlich Sie wolte dar-
auff bedacht sein ob Sie ire L., auff denselbenn fall, etwo
mit einem stadtligherm und bessern ansitz in Deutsch-
landenn versorgenn und versehenn möchhte (1).....

Soviell dann die zeitt, so wir E. L. zu dem beilager
bestimptt belangt, seindt wir noch entlich entschlossenn
und bedacht, wo fernn der Landgraff solche angestelte
zeitt durch die begertte nidersetzung der Rethen oder
ander rechtfertigung (darfür wir doch s. L., wie obgemel-
det, zum höchsten gebethenn und ursachen angezeigt,
warumb es billich nit geschehen solte)¹ das fürstlich bei-
lager den fünff und zwanzigstenn *Augusti* nechstkünfftig
inn unser fürnembsten stadt Leipzig zu hallttenn.....
Dreszdenn, denn vierzehendenn *Aprilis* A^o 61.

AUGUSTUS Churfürst.

Dem hochgebornen unserm liebeenn Oheimenn,
Wilhelmen Printzen zu Uranien,
Zu s. L. eigen händenn.

(1) *möchhte*. Cette demande paroît le résultat des plaintes
du Landgrave. « Möchten woll leidenn das s. L. der Churfürst
sehenn was Hadamar were, wie sich sollichs eines Churfürsten
dochter zum widdum reumet, dann wir's Gott lob woll wissen,
haben's gehabt in unsern henden, hettenn woll andere Flecken
findenn können, als Siegenn unnd Herborn, » *V. Rommel*, III. 327.

¹ Apparemment ici deux ou trois mots ont été oubliés.

LETTRE XXXIV.

1561. *Le Comte Louis de Nassau au Prince d'Orange. Entrevue avec l'Electeur de Saxe.*
Avril.

Monsieur. Comem'aviés commandé par vostre secrétaire m'en aller incontinent vers le Duc de Saxon, pour l'affaire que sçavés, suis arrivé à Drésen le 13 du présent et me faict présenter à l'instant au Duc, mais je fust remis jusques au lendemain, où que je fus appelé au matin à six heures par son gentilhomme, Baltasar Wourm, et ainsi, après luy avoir présenté la lettre, commença à récit de bouche tout ce que m'aviés commandé par vostre Instruction, et principalement touchant le point de la Religion, sur quoy il me respondit: « Ich thu mich seines freuntlichen erpitens bedancken: so viel do belanget der tag » der do uff mein begeren angesetzt werden solte, werdet Ir das ausz den schrifftten, so zwischen dem Landgraven und mir sindt der zeit ergangen seint, gnugsam woruff es beruet, vernemen, wil Euch auch solche » schrifftten alle lesen lassen, » wie, mit beiwesen des Secretariën, beschehen, unnd ich meinem herren nach der leng, wil's Gott, erzehlen will. « Soviel die püncten belangt » do sich der Printz gegen mich erckleret hat allhie zu » Dresen, bin ich mit im gar wol zu friden und lasz es » auch darbey bleiben, auszgenommen so viel die religion belanget, so musz ich eine kleine verschreibung » von im haben, » daruff ich im in die redt gefallen undt gesagt: « Gn. Chf., das ist meinem herrn, dem Printzen, » nicht zu thun, dan es stehet sein leib, ehr, undt gut » darauff, wie Ewer Chf. Gn. ohn zweiffel wol bewust, »

hat er mir geantwort: » ja, der Printz hat sorg der Lant- 1561.
» grav oder andere möchten im solches bey dem König Avril:
» von Spanien uffmützen und im dasselb verräthen; ich
» wil im aber zusagen es soll nicht von mir kommen,
» die hohe not dringe mich dan dartzu, und wer mir von
» hertzen leidt das dem Printzen etwas zu nachtheil solte
» gereichen. Ich will mich aber darauff bedencken und
» Euch baldt ein gut wort d'rauf geben. » Hat mich also
bis uff den dritten tag uffgehalten und mir seine ant-
wort schriftlich zugesiegelt überantwort und mir gesagt:
» ich überschick alhier dem Printzen schriftlichen was
» ich im uff dissal zu antworten weisz, und hoff er werde
» damit zufrieden sein; » deszgleichen hab ich auch das
Freulein angesprochen und ir was mir mein herr befohlen
ahngezeigt, dorauff sie mir eine solliche antwort geben
hat, das ich's meinem herren nit alles schreiben kan und
hat es mir zum überflusz auch durch Baltasar Wurmb
weitleuffiger antzeigen lassen. Ich versehe mich aber,
wil's Gott, baldt bey meinem herren zu sein und im alles
nach der leng wie es ergangen ahnzutzeigen.

Es haben auch graff Günther undt ich des Chf. an mein
hern gethanes schreiben alhier zu Sundershausen erbro-
chen, damit Graff Günther was in der sach weiters vor-
zunemen sey, seinen rath desto beszer dartzu geben
möchte, welches ich meinem hern nach der leng, was
graß Günthers gutdüncken sey, ertzelen will, dan die
verschreibung etwas seltsam, weitleuffig, und spitzfinnig
gestellt ist und, mit meinem rath, meinem herren in keinen
weg zu willigen ist. Ich hoff aber, ob Gott will, der C. F.
werde sich weisen lassen, dan es ja uff beiden seiten eine
ewige schandt sein wurde, da disser heiradt, der nun

1561. mehr in der gantzen welt rüchtbar ist, zergehen solte. —
Avril. Que sera la fin, sur espoir de vous revoier bien tost,...
prieray le Créateur de vous donner bone vie et longue, et
que ce mariage ce puisse faire à vostre contentement.
Ce 20 d'avril 1561.

Entièrement vostre très-humble et obeissant
frère à vous faire service,

LOUIS DE NASSAU.

A Monsieur le Prince d'Orange.

Le document qui suit, est sans doute la Note rédigée par l'Electeur (p. 98). Il faut qu'il ait cru le Prince à peu près Protestant, pour lui proposer un engagement conçu en termes pareils. Mais aussi, se trouvant en 1560 à Dresde, « liesz Wilhelm sich fleiszig » beim evangelischen Gottesdienste sehen: » *Hist. Tasch.* p. 95.

« Von Gottes gnadenn. Wir Wilhelm etc., Thun kunth und bekennen hiermitt öffentlich gegen allermenniglich: Nachdem... in der » heiratshandlung, fürnemlich der religion halben, groszwichtige » bedencken und difficulteten fürgefallenn. Das wir uns darauff » gegen ermelten Churfürsten und dem Frälein vertreulich und » freuntlich erkleret, auch iren Liebden, bei unsern Fürstlichen » würden, treuen und wahren wortten, versprochen und zugesagt » haben, das wir das Frälein, wann ihr Lieb uns vermahlet wirdet, » von der wahren Christlichen religion der Augspürgischen Confession, darinnen i. L. ertzogen und unterwiesen worden, weder » mit bedrawung¹ noch berehdung, abwenden oder abziehen, » sondern bei derselben unverhindert und unbetrübt bleiben » lassen, auch i. L. freuntlich vergönnen und gestatten wollen » das sie Christliche bücher derselben religion haben und zu » sterckung ires erkenntnüs und glaubens ungescheucht darinne » lesen möge. Wir wollen auch i. L., so offtmals als sie dasselbige » im jar begeren wirdet, an die orth führen lassen do² sie das hoch-

¹ bedrohung.

² wo.

»würdige Sacrament des leibs und bluts unsers Herrn *Jhesu* 1561.
Christi, nach rechter einsetzung unter beiderlei gestalt, sicher und Avril.
 »ohne gefahr brauchen köune. Do i. L. aber mit leibesschwachheit
 »befielle, oder sonst in Kindes- oder todesnöthen (welchs Gott
 »gnedigklich verhüten wolle) were, auff denselbigen fall sollen und
 »wollen wir einen Evangelischen predicanter der Augsbürgischen
 »Confession tzu i. L. fördern und bringen, sie mit Gottes wort
 »trösten und ir das heilige Sacrament des leibs und bluts *Christi*
 »obberürter gestalt, wo nit öffentlich, doch in i. L. zimmer, reichen
 »lassen. Deszgleichen wollen wir auch, so viel uns immer möglich,
 »befördern und darobseinn, das die kinder⁽¹⁾, so wir nach dem wil-
 »len Gottes mit i. L. erzeugen möchten, auch in der wahren religion
 »der Augsbürgischen Confession treulich möchten unterwiesen
 »werden. Gerehden, geloben und verpflichten uns auch desz allen
 »wie gemeldet, inn kraft disz brieffs, welchen wir zu urkund mit
 »eigen händen geschrieben und unseren auffgedruckten secret
 »wohlbedechtig gesiegelt. Geben zu Breda.»

LETTRE XXXV.

Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Préparatifs des nœces.

* * Apparemment cette Lettre a déjà été écrite en mai, immédiatement après la réception de la Lettre 33.

Mon frère, puisque la journée de nocces est prins, je vous prie que, si vous trouvéz le Comte de Schwartzembourg, luy voloir demander bien particulièrement comme il luy samble que je me aurey à rigeler¹, tant pour venir d'issi à Dressen et par quel chemin; si je doibs mener beaucoup

(1) *kinder*. La clause relative à l'éducation des enfants fut, selon quelques uns, raturée par ordre de l'Electeur: *Hist. Tsch.* p. 168.

¹ *regler*.

1560. de gens de pardeçà avecque moy, qué présens qu'i me
Mai. vaudra donner, tant à la damme de nopce, comme aulx
demoiselles, où il luy samble que doibs faire le haimfait,
ou s'il ne serat besoigne de en faire, qué gens d'Allemaigne
qu'il luy semble que doibs prier est qué dammes, et ainsi
plusieurs aultres choses qu'i vous samblerast bon de sça-
voir devant. Je vous prie aussi vous enquester de Worm
comme la damoiselle serat accoustré', et à quel fasson,
est de quel couleur de robbes, et aussi quels couleurs que la
Princesse tient pour ces' couleurs.

En juillet le Prince se dispoisoit à partir. Le 3 juillet la Duchesse
lui écrivit: « J'ay veu par voz Lettres que vous désirez que je vous
advertisse de la résolution que sa M. a prins touchant les pensio-
naires d'Allemaigne, et spécialement à l'endroit du Conte de
Zwartzenbourg, affin que, estant continuellement sollicité d'eulx,
vous leur puissiés respondre et donner quelque satisfaction, ce
que certes je désirerois pouvoir faire, mais vous verrez, par la copie
que vad ci-jointes, ce que sa M. m'a escript, et comme il me remest
ad ce que dira à sa venue le Conte de Hoorn⁽¹⁾, lequel il dépes-
choit pour partir, et sur ce poinct et aultres me faire entendre sa
résolution, et l'attens avec le désir que vous povez penser, puis-
que par lui j'espère il nous envoira quelque secours pour les néces-
sitez publiques » (†G.).

* LETTRE XXXV.*

*Le Prince d'Orange à M. de Chantonay. Affaires de la
Religion dans sa Principauté* (MS. B. GR. VII. p. 119).

* Thomas Perrenot, frère de Granvelle, Seigneur de Chantonay.

(1) *M. de Hornes* Comme Amiral, il avoit accompagné le Roi
en Espagne.

* parée. * ses.

Major dome de Philippe II, Chevalier d'Alcantara, Ambassadeur 1561.
en France. Juillet.

Par la paix de Câteau-Cambrésis le Prince avoit été réintégré dans la jouissance de sa Principauté. La Réforme s'y étoit introduite depuis bien des années. « De tant d'Eglises qui ont été plantées en Dauphiné et ailleurs, la plupart ont été tirées de ceste » *pepinière Orangeoise* : » *de la Pise, Tableau de la Principauté d'Orange* (La Haye, 1640) : p. 273. Le voisinage de la France et du Pape, maître d'Avignon, y étoit une source continuelle d'inquiétudes et de périls. En 1560 de Mesmay, Commissaire du Prince, fit, au nom de celui-ci, un Edit « interdisant tous Presches » publics et particuliers, sans expresse licence des Conseillers et du » Vicaire de l'Evesque, à peine de confiscation de corps et de » biens : » p. 274. Les Etats de la Principauté, assemblés le 8 déc., conclurent « ne donner assistance aux rebelles du St. Père et du » Roy de France; . . de n'endurer aucuns Presches publics con- » traires à la S. Foy, . . . ains de vivre catholiquement, . . . le tout » sur peine de confiscation de corps et biens : » p. 279. Remède inutile ! Les Officiers du Prince lui écrivirent bientôt « qu'ils » voyent journellement pulluler et accroistre ceux qu'on appelle » Huguenots ou Evangélistes, . . . faisant mariage, baptêmes, » et sépultures à la mode de Genève, menaçans d'y faire la Cène, » faisant prescher jour et nuict : » p. 282. Cet avis déterminâ le Prince à écrire les lettres et à publier l'Edit dont-il fait mention à M. de Chantonay.

Monsieur de Chantonay, j'ay receu voz lettrez du xix^{me} de juing et entendu par le porteur d'icelle, les désordres succédez en Oranges à cause de la religion, et, comme vous sçavez que je n'estudie riens tant que d'y obvier par tous les moiens, si promptement qu'il est possible, comme j'ay fait aussi doiz le commencement que je suis esté adverti du tumulte et changement audit Oranges par le tesmoignaige que vous mesmes povés donner, je renvoie ledit porteur en diligence, avecq lettres de placart et def-

1561. fence contre ceulx qui sont contrevenans aux deffences
Juillet. et prohibitions, mesmes j'en ay fait prendre deux ou trois
quelz j'entens estre chiefz et principaulx des dits tumultes
et désordres, pour estre chastiez selon l'exigence de leurs
démérites et mésuz. J'escrips aussi à mon Gouverneur,
Conseil, nobles, vassaulx, et consulz dudit Oranges,
observer et faire entretenir lesditz Edictz et ordonnance,
procéder et laisser procéder à l'exécution d'icelles, sans
aucune dissimulation, port', ou faveur : j'espère que, ce
faisans, et que les principaulx en soient corrigez, les autres
prendront exemple, et sera occasion de plus grant repos
et tranquillité publique, lequel je désire singulierement,
principalement en nostre vraye et ancienne religion ;
je y faitz tous les office possibles, pour bien faire régir et
gouverner mes subjectz pardeçà en bonne justice et police
et les contenir en nostre vraye et ancienne religion. Si
d'aventure, à cause de ces divisions ou autrement, aucuns
voudroient solliciter ou entreprendre* sur et au préjudice
de ma souverainité dudit Oranges, je vous prie le voul-
loir empescher, et à ceste fin faire les remonstrances là et
ainsi qu'il vous semblera appartenir.... Bréda, 6 juillet.

L'entièrement vostre bien bon et affectionné amy,

GUILLAUME DE NASSAU.

Le Prince, dans son Edit (publié par *de la Pise*, p. 283),
s'élève avec force contre l'usage des S. Sacremens autrement
ou en autre lieu, ou avec autres cérémonies qu'on est accou-
tumé selon l'usage ancienne de l'Eglise Romaine. Il défend
sévérement les assemblées illicites avec port d'armes d'étrangers
bannis ou fugitifs à cause de la religion, leur commandant de se
retirer, et ne voulant pas « nosdite Cité et Principauté avoir le

* support, tolérance.

* entreprendre.

« tiltre de spelonque et retraite de telles gens réprouvés, séditeux, » 1561. « et mal conditionnés, ni en ce déplaire à leurs Princes et souverains » Juillet. « Seigneurs, » Puis il interdit « de publiquement ou secrètement » prêcher.... sans expresse licence, congé, et consentement de nostre » Gouverneur, Président, et autres gens de nostre conseil de Parle- » ment....; lesquels, avant que d'accorder telle permission, s'en- » quéront de la doctrine, vie, et conduite des Prêcheurs. » Mais Dieu qui tient les coeurs dans Sa main, ne permit pas que cette Ordonnance fût nuisible aux Siens. « Le Président Parpaille, » dit « de la Pise, p. 215, » qui auparavant avait employé tous ses » efforts pour sapper et ruiner la religion Protestante, sera désor- » mais un des principaux piliers qui la soutiendra.... Il est gagné » à la Réformation, et le plus grand nombre du Parlement reugé à » ce parti, la continuation de l'exercice est autorisé dans Orange, » sans contrevenir pourtant à l'Edict qui la permettoit, au cas qu'ils » y apportassent leur consentement. »

Déjà le Prince se montrait fort mécontent de la très-grande influence de Granvelle « (Gubernatrice, et suâ sponte, et Regis » jussu plurimum ei tribuente. Literas quae ab Hispaniâ aut » aliunde mittebantur ad Margaritam, non illa ad Senatum ante » referebat quam secretis aut colloquiis aut codicillis cum Gran- » vellano conferret: » *Strada*, I. 140). Le 23 juillet il écrivit au Roi pour demander sa démission comme Conseiller d'Etat, « voyant les choses aller à l'accoustumée et autrement que sa M. » nous en avoit donné espoir: » *Justif* p. 178.

Il visoit à devenir Gouverneur du Brabant, Province ordinairement soumise à la surveillance directe du Gouverneur-Général (T. VI. p. 208). A des tentatives de ce genre Granvelle opposoit décidément son *veto*. « Non defuit qui gratificaturus Oran- » gio in Senatu id attentaret: quum Granvellanus..... » « Quisquis » hominum, » » inquit, « hoc patrociniû capesseret, cogitare » debere se Brabantiae Principem creari, Regique socium adjungi » » in administratione Belgicâ. » » Neque hoc contentus, cum Mar- » garitâ transegit ut, quum paulo post de Magistratu Antverpiae

1561. «renunciando ageretur, in Senatum non vocaretur Orangius, ne
Juillet. «se authorem ejus beneficii Antverpiensibus vendicaret.» *Strada, l. 4.*

LETTRE XXXVI.

1. de Schwendi au Prince d'Orange. Nouvelles diverses.

Monseigneur ! J'ay escrit deux fois à v. S. et , combien qu'il ne soit grandement requis aulcune responce , si désiré-je sçavoir si les lettres sont esté bien rendues. Cy jointement j'envoie à v. Exc. certains lettres du Seig^r Ringraf (1) qui m'escrit de faire son mieulx pour se trouver à vos nopces , mais il ne l'asseure point. Le Duc Henrich de Brunswig m'escrivit passé deux jours et se recomende fort affectueusement à v. S. ; il faict mention des aultres lettres qu'il m'avoit escrit par vostre paige. Il me semble qu'il comence estre fort suspect à ses voisins, à cause de la religion, et que par son moyen les catholiques pourront pratiquer et attenter quelque conspiration contre eux ; dont doit aussi estre en train quelque conspiration contre luy.

Le Seig^r [Zelking] m'escrit qu'il ne pourra comparoir aux nopces de v. S., à raison que l'on attend au mesme temps le couronnement du Roy de Bohême en Hongrie.

(1) *Ringraf*. Il étoit au service de France (p. 110.) : «Ringravius mihi dixit se hoc summo studio agere ut liceat sibi istuc exspatiari ad nuptias Principis et se jam impetrâsse dimissionem a Regina matre Regis : esse autem admodum multos juvenes ex præcipuâ nobilitate Gallicâ qui cupiant se ipsi comites adjungere.... Lutetiae . » Cal, Julii, » *Languet, Ep. s. II. 120.*

M. d'Egmont désire fort l'arrivement de v. S.... A Bruxelles 1561.
les, le 14 de juillet l'an 61. Juillet.

De v. S. entièrement affectionné serviteur,

LAZARUS DE SCHWENDI.

A Monseigneur le Prince d'Orange.

Je supplie à v. S. de commander à son secrétaire qu'il m'apporte avec soy l'ordre de la confrérie des harquebussiers que v. S. at institué à Bréda.

† LETTRE XXXVI.

La Duchesse de Parme au Prince d'Orange. Pratiques de la France auprès du Roi de Danemark ; élection d'un Roi des Romains (G.).

*. * Le Prince écrit en avril à l'Electeur de Saxe: « Man hatt mir in geheim vom Hove geschrieben das der Künning von Dennemareck newlich seine Botschafft dae gehabt und um des verstorbenen Künings Wittwe (1) hab lassen werben mitt villem verbieten das er sich an das Künlichreich Frankrich hänggen und das er demselben, durch mittel der schiffung aus Oistland, die durch sein Künlichreich den pass nemen muessen, grossen vortell und nutz schaffen well. Es sollen auch itzo di Frantzosen eine bottschaft zu ir königl. werden abfertigen undt ihm den frantzosischen Orden geben, undt sich sonst auch weiter in handlung mit im einlassen wollen. Undt wiewoll ettliche diese handlung in grossen verdacht ziehen, als ob sie, insonderheit da sie ihren fortganck erreichte, disen Länden zu grossem nachteill sollt geraichen, so kan ich doch bey mir nichts sulches glauben » (†MS.).

(1) *Wittwe* : Marie Stuart. Elle venoit de partir pour l'Ecosse : *Languet* écrit de Paris, le 13 juillet: « Guisii prosequuntur in Normaniam Reginam Scotiae redeuntem in patriam: misera juvenacula noctes et dies flere dicitur: » *Ep. secr.* II. 127.

1561. On s'attendoit que le Roi de Danemark assisteroit aux nocés du Juillet. Un empêchement survint. Le Roi répond de Frederichsbourg le 9 nov., à une lettre du Prince écrite le 28 août à Leipzig. Le ton en est très-bienveillant et amical. « Da E. L. etwas zu »freundtlichem gefallen von uns widderfahren, ist solches aus »freundtlichen gutten willen gern gethan, wie wir dan voriger »unser freund- und kundtschafft, auch der jetzo newen und nehrer »verwandtung halber, gegen dieselbigen ... hillich auch gantz wol »geneigt sein » (MS.).

Quant à l'élection d'un Roi des Romains, voyez p. 30. Les tentatives en faveur de Philippe II avoient fort irrité l'Archiduc Maximilien. « Man darf vielleicht annehmen dasz er gerade aus »Abneigung gegen seinen Vetter die Talente und Richtungen »ausbildete, die diesem so auffallend abgingen. Geflissentlich »entfernte er denn alle Spanier aus seiner Umgebung und von »seinem Hofe.... Er wendete seine Neigung dem deutschen Wesen »zu: » *Ranke, Hist. Polit. Z. I. p. 281.*

Mon Cousin. J'ay depuis vostre partement pensé sur les deux pointz que, me disant l'adieu, vous me mistes en avant, et sur lesquelz je vous diz que, pendant que vous seriez à Bréda, je vous escriproys sur iceulx ce qu'il m'en sembleroit. Le premier estoit des practiques que vous entendiez les François vouloyent mener en Allemaigne, et que vous aviez nouvelles que le Roy très-Chrestien enverroient le Rhingrave devers le Roy de Dannemarcke, et qu'il luy porteroit l'ordre de France, avec ouffre des portz du dit France et de grandes commoditez pour la négociation', surquoy je ne voys, après y avoir pensé, ce que, pour contremener au contraire, l'on peut ouffrir au dit Roy de Dannemarcke spécialement, car de luy donner l'ordre de la Thoison, vous sçavez mieulx, comme estant

le commerce

d'icelluy, les causes (1) pour lesquelles il ne convient d'en 1561.
 parler, avec ce que, sans chapitre de l'Ordre, l'on n'a accous- Juillet.
 tumé créer nouveaulx chevaliers ; et, quant à la commodité des portz, les subgetz du dit Roy de Dannemarcke l'ont telle par deçà qu'ilz ne la sçauroyent désirer ny avoir aultre part plus grande, et si sont les capitulations de paix et d'amitié, faictes avec feu son père, telles qu'il ne peut nyer qu'il n'y soit esté traicté favorablement et aussi les a observé inviolablement son dit feu père et montré tousjours grande affection et volenté à l'endroit de feu sa M. Impériale ; et l'obligation du dit traicté passe aux successeurs, et, au commencement de l'advenue du Roy moderne au Royaulme, sa M. envoya devers luy et il démonstra clèrement de voloir suyvve les vestiges de feu son père, et ne sçay que dois lors sa dite M. luy aye donné occasion quelconque de changer de volenté, et mesmes qu'il aura peu sçavoir que, quelque pratique (2) que l'on aye mené à l'encontre de luy, sa M. n'y a jamais voulu donner l'oreille, ains conserver l'amitié inviolablement, et il fault espérer qu'estant obligé par les traictez, il ne vouldra, sans cause, prandre intelligence avec France qui soit contre sa M., et si sont les pays de par-deçà plus commodes pour la négociation de ses subgetz que ceulx de France, plus esloingniez et où il n'y a telle opportunité de distribution, ny sy grande affluence de marchandise, ce que cognoissant feu son père a tousjours estimé grandement ceste amitié et procuré icelle ; ce que dextrement et par devises¹ familiers vous luy pourriez bien, ce me semble,

(1) *causes*. Savoir l'obligation de défendre l'Eglise Catholique-Romaine ; le Roi étoit Protestant.

(2) *practique*. Voyez la Lettre 67.

¹ *propos*.

1561. modestement ramentevoir et la fermeté de l'amitié de ce
Juillet. coustel , la variabilité de celle de France , le peu d'appuy
qu'il peult espérer de là , estant si loing , luy faire cognoistre
le petit présent que c'est de l'Ordre de France , que se
donne à toutes gens , voyres et de basse sorte ; l'asseurer
et luy oster toute ombre qu'il pourroit avoir quant à l'a-
mitié du Roi mon Seigneur , que sont toutes généralitez sur
lesquelles il fault fonder ce que vous luy direz ; car d'en-
trer en plus de particularitez , je ne voys sur quoy , ny me
semble qu'il conviendrait que je m'y misse sans l'express
commandement du Roy , duquel je n'ay riens d'avantage
de ce que vous sçavez , ny sçay si Mons^r de Hornes ap-
portera quelque aultre chose ; et si de ses propoz , ou après
la communication qu'il aura tenu avec le dit Rhingrave ,
vous pouvez cognoistre qu'il prétende ou désire de ce
coustel spécialement quelque chose , l'on en pourra , à
vostre retour , avertir sa M. et , par vostre avis , escripray à
icelle ce qu'il m'en semblera , et comme ceste amitié n'em-
porte moins au dit Roy de Dannemarcke qu'à sa M. pro-
pre , comme feu son père et ses conseilliers l'ont bien
tousjours monsté , tant plus espéré-je que vous aurez
moyen plus facile de lui continuer le désir de persévérer
en icelle.

Quant à l'autre point , qu'est de l'élection du Roy
des Romains , je ne me suis apperceu que sa M. y aspire ,
et mesmes depuis que l'on vit le succez' de ce que l'on en
négocia cy-devant avec les Electeurs ; bien ay-je entendu
que feu sa M. Impériale vouloit² dire souvent que , pour le
bénéfice du Saint-Empire , il fust esté bien que le Roy ,

¹ la non-réussite. Ce mot est pris en loane et en mauvaise part.

² Peut-être souloit , avoit coutume de.

mon Seigneur, fût esté associé à l'espoir de la succession 1561.
de ceste dignité, mais que, pour son particulier de ses Juillet.
Royaulmes et pays, il treuvoit astant et plus d'argument
pour jugier qu'il neluy convenoit, que pour le contraire,
et que souvent, y pensant, il ne se sçavoit résouldre
lequel, pour son dit particulier, luy seroit plus convena-
ble; toutesfois non saichant la volonté de sa M., il vault
mieulx, comme il me semble, tenir entre deux et que
ceulx qui en parleront avec vous entendent que, voyant
sa M. que les Electeurs n'avoient démontré de le gous-
ter, elle s'estoit abstenuë de faire aultre diligence, se
contentant jusques à oyres de, avec la bonne voisinance
des Estatz du Saint-Empire, régir et bien gouverner les
siens, mais que vous ne sçavez si, congnoissant sa dite M.
quelque désir et bonne volonté de ceulx de l'Empire en
son endroict, elle viendroit à en faire poursuyte; et
vous sçauvez très-bien noter, sur les responcez qu'ilz feront
à telz propoz, quelle inclination l'on en pourra là avoir,
et, selon que vous pourrez descoverir l'estat des practi-
ques, l'on le pourra aussi faire entendre à sa M., afin
qu'entendant le tout, elle y puisse prendre résolution telle
qu'il luy plaira, et, si vous sentez qu'il soit question d'y
advancer le Roy de Bohème, il ne me semble qu'il con-
vienne, en façon quelconque, que vous le rebeutiez ou que
vous faictes office au contraire, ny dictes chose par où
qui que ce soit puisse prendre soubçon qu'il n'y aye toute
syncère et entière intelligence entre l'Empereur, les siens,
et le Roy, mon Seign^r; à quoy il fault tant plus avoir
regard que plusieurs, pour leurs particuliers respectz et
désirantz la ruyne de la Maison, procurent d'y mettre
defiance, ce que, s'il plaist à Dieu, ne succédera, et à

1561. tant prie le Créateur qu'il, mon Cousin, vous donne bon
Joillet, voyage et l'entier accomplissement de voz desirs. De
Bruxelles, le 25 de juillet 1561.

LETTRE XXXVII.

Scharberger au Prince d'Orange. Nouvelles d'Espagne.

* * Urbain Scharberger (Scharenberg) étoit secrétaire de la
Gouvernante, fort estimé de Viglius.

Le Prince se rendit au commencement d'août en Allemagne.

Durchleuchtiger hochgeborner Fürst..... Nachdem ich
wol waisz das E. F. G. sonders verlangen haben nach his-
panischen zeittungen und zuvorderst von des Grafen von
Horen ankunfft, darauff khan ich E. F. G. in under-
thenighkait nicht verhalten wie das gestern abent ein
currier aus Hispanien khomen, mit ainem sondern¹ de-
pesche an E. F. G.; bey demselben hab ich auch schrei-
ben bekomen,... und wie die sach ansiehet, so trägeich
grosse beysorg der von Horen werde ein langsamer hott
sein und khein beschaidt ervolgen, ehe E. F. G. wider-
umben aus Saxen vorrücken; mich gedünckht E. F. G.
sachen werden sich uff die letst bey den Hispaniern bosz
ansehen lassen, weder im ersten. Sonst stehen alle sachen
alhie im alten wesen, allain mich gedünckt das die reli-
gion bey den Französen khainen bestandt wolle haben.
Von anderen orten hat man khain sondere zeittung. Der
von Schwendi ist an gestern von hinnen uff Marburg
und volgendts nach Leipzig verritten. Thue mich also

¹ besonders

E. F. G. undertheniglich bevelhen, von Got dem Almech- 1561.
tigen wünschendt und bittendt, das Er E. F. G. das ange- Août.
fangen christlich werck, zu Seinen götlichen ehren,
E. F. G. zu wolfart, glücklich und woll verrichten und
volgends dieselb, mit Irer zukhünfftigen gemahel, mit gue-
tem gesundt, widerumben glücklich anhaimbs verheiffen
wolle. *Datum* Brussel, den 13^{ten} tag *Augusty* A^o 61.

E. F. G. gehorsamer dienner,
U. SCHARBERGER.

Dem.... Prinszen zu Uranien.

Les noces furent célébrées avec beaucoup de magnificence à
Leipzig, le 25 août, «nach vorausgegangener Trauung in der Nico-
laikirche, 7 Tage lang auf dem Rathhause in Gegenwart von 17
»fremden fürstlichen Personen... August war mit seinem ganzen
»Hofe und 1544 Pferden, Wilhelm mit einem groszen Gefolge von
»Niederländischen und Nassauischen Grafen, Obersten und
»Herren mit 1100 Pferden eingetroffen. Es sollen im Ganzen 5500
»Gäste und 6000 Pferde gewesen sein, so dasz man wol der
»Angabe, dasz 4000 Scheffel Weizen, 8000 Sch. Korn, 13000
»Sch. Hafer, 3600 Eimer Wein, 1600 Fasz Bier verbraucht wor-
»den, glauben schenken darf. Eine besondere Rennbahn war mit
»Ziegelsteinen ausgesetzt und mit Sand betreuet. Ein Stecher-
»Ringelrennen und dergleichen durfte damals nicht fehlen; »
Hist. Tasch. p. 109.

Il y a aux Archives deux listes, publiées par *Arnoldt* (p. 130
et 131) dont l'une indique les personnages invités par l'Elec-
teur, l'autre ceux invités par le Prince. Sur la première
sont le Roi de Danemark, l'Electeur de Brandebourg, l'Arche-
vêque de Magdebourg, le Duc H. de Brunswick, etc ; sur la
seconde, entr'autres, l'Electeur de Cologne, le Duc de Clèves,
le Duc de Lunebourg, les Comtes von dem Berg, Salm, Bréde-
rode, Lingen, Culenbourg; les Seigneurs de Maldegem, Dan-

» Batenburg.

1561. gins, Battenberg¹, etc. — *Strada* explique l'absence de plusieurs Août. Seigneurs des Pays-Bas. « Margarita non fecit potestatem Provinciarum praefectis Orangium comitandi, quod ipse flagitabat... » Ne tristis abscederet, permisit ei ceteram nobilitatem secutusque est... Montinii Dominus, qui Margaritae nomine nuptiam inviseret donaretque gemmeo monili: » I. 110. — Le 12 sept. le Prince remercie la Duchesse, et annonce son prochain retour (* G).

Le Landgrave, dans une lettre à l'Electeur, datée de Cassel le 15 juin, avoit prié qu'on n'invitât ni lui, ni ses fils. Cette lettre publiée par *Arnoldi*, p. 127, est écrite avec calme et dignité. « Hetten wir nochmals gehofft, aus unsern viel angezogenen ursachen, das der heyrath nit vortengig gewesen sein solle. Dieweil es aber also musz und soll sein, so gebe Gott der Almechtige das es wohl gerathen dem frälein an seel, ehr, leib, und gut, das wir iro wol gönnen.... E. L. haben wohl zu ermessen das unsz und unszern söhnen bei der hochzeit zu sein, nit gebühren will. » Sonst aber E. L. noch einst so einen weiten wegk zu gefallen zu reissen, seindt wir willigk. »

† LETTRE XXXVII.

*Granvelle, Evêque d'Arras, à l'Ambassadeur Vargar.
Evêchés (MS. B. GR. VIII. 132).*

* * L'opposition contre l'augmentation des Evêchés (p. 55) prenoit chaque jour un caractère plus sérieux. Les Etats de Brabant n'avoient pas été satisfaits de la réponse de la Gouvernante à leur requête: « lecta est apostilla, ... praesente Auraico Principe et Comite de Meghem; quibus non omnino satisfacit, sic ut novi aliquid adornent.... 22 Juni. *Hopperi Epp. ad Vigl.* p. 9. Ils se préparoient à députer vers le Roi. De même ils envoyèrent, vers la fin de 1561, Dumoulin à Rome, muni de lettres du Prince d'Orange et du Marquis de Berghes pour le Pape. Ce Jurisconsulte avoit été précepteur du Marquis, « Statibus Brabantiae a consilio; » nescio oblatusne ultro potius an vocatus: *l. l.*

. . . . Tanbien le quiero dezir como , à causa de lo 1561.
destas yglesias, todo va aquí en confusion, y temo de Septiembre.
peor, como à v. S. lo ha escripto, y causado todo por la
dilacion(1)... Verdaderamente nos veemos en gran confu-
sion y padece mucho la authoridad del Rey... Yo lo
siento todo en las entrañas, y mas quiza que otros aunque
callo, porque veo mas el peligro, y sobre mi lloverá mas
que me ha puesto su M. tan adelante en ello, que veo el
odio de los Estados cargar sobre mi, mas pluguiesse à
Dios que con sacrificarme fuesse todo remediado: bien
vera que el interesse no me mueve, que, no teniendo
nada, ya tiene mi successor la possession, y aunque yo
lo tenuiessem, pierdo en ello en renta y en colaciones:
todo no es nada à respecto del daño publico, que es tanto
que no se puede creer. Dios lo remedie todo, pues los
hombres no lo hazen, y perdone Dios alos que tiene la
culpa... Que pluguiera à Dios que jamas se huviera pen-
sado en esta erection destas yglesias; *amen, amen.* 14
sept. 1561.

Les craintes de Granvelle furent bientôt justifiées par les évé-
nements. « Plusieurs des Chevaliers et Seigneurs principaux commen-
cèrent petit à petit de s'estranger et retirer de l'amitié et conversa-
tion du Cardinal, et seirent par ensemble amitiés nouvelles et
plus fermes : » *Hopper, Recueil*, p. 24. La Gouvernante se défioit
de ces Seigneurs. Le Roi, ayant répondu avec bienveillance au
Prince d'Orange et peut-être communiqué ses plaintes (p. 107) à la
Duchesse, celle-ci, en décembre, écrivit au Roi: « non advocavi
» Orangium de industriâ, ne majorem quam ille exercet, in Brabau-
» tinos auctoritatem ex Magistratus creatione caperet; » *Strada*, I. p.
141. « Le Cardinal qui, comme vous le sçavés, est attaché au ser-

(1) *dilacion*. Voyez p. 69.

1561. «vice de v. M., sert l'Etat avec zèle et en toute droiture; je ne
Septembre. »puis m'empêcher de lui tout communiquer, car il est trop éclairé
»pour ne pas donner de bons conseils. Je n'en puis dire autant du
»Prince d'Orange et du Comte d'Egmont. Comme c'est l'ambition
»qui les guide, aussi ils ne cherchent que leurs intérêts, à conten-
»ter leurs passions, et faire éclater leur haine contre la personne
»de Granvelle.... S'ils savoient les secrets de l'Etat, ils pourroient
»s'en servir pour traverser nos desseins et faire échouer les affaires
»les plus importantes : » *Mém. de Granv.* I, p. 339.

• LETTRE XXXVIII.

*Philippe, Landgrave de Hesse, au Prince d'Orange. Il
envoie un cadeau à la Princesse.*

• Der Landgraf sendete seiner Enkelin eine goldne Kette : »
Hist. Tasch. p. 112. « Anna wünschte ihm für jenes Geschenk viel
»Tausend gute Nacht : » *l. l.*

....Hochgeborner Fürst, freundtlicher lieber Vetter und
Sohn, Nachdem wir E. L. durch unnserere Rethe und dien-
ner Simon Bingen und Anthonium von Wersabe zuw
Vach(1), habenn anzeigenn lassen das wir ijmandts zuw
unnserere dochter dochter, E. L. Gen ahl, fertigenn und i.
L. ein verehrung schicken woltenn, also übersendenn
wir i. L., bei gegenwertigen unserm rath, Heiderichen
Krugenn, der rechtenn Doctorn, solliche verehrung
zuw, und bitten freuntlich E. L. wolle unnserere dochter
dochter, E. F. Gemahl, bey dem glauben darinn sie er-
tzogen, pleibenn lassen und sie darvon nicht abwenden

(1) *Vach.* Le 10 sept. «Durch diese trug Anna « ihren Grosz
» Herrn Vatter » mit weinenden Augen auf, sie nicht zu verlas-
» sen; das werde ihm Go't vergelten : » *Hist. Tasch.* p. 112.

oder dringenn, auch sie freuntlich und woll halten und 1567.
sie Iro, als ein junges mensch und fraw, bevollen sein las. Octobre.
sen, wie wir dan ann E. L. deszhalhen nicht zweivelen.
Das wollen wir umb E. L. hinwider freuntlich verdie-
nen.... Datum Homberg in Hessenn, denn 16 Oct.

PHILIPS L. Z. HESSEN.

Den hochgebornen Fürsten, unserm freunt-
lichen lieben Vettern und Sohn, Hern Wilhelm-
men, Printzen zu Uranien.

† LETTRE XXXIX.

*Le Prince d'Orange au Pape Pie IV. Mesures prises
dans sa Principauté contre les hérétiques.*

. Publiée par *Arnoldi*, p. 251, d'après une copie. Il existe
encore une minute, datée de Bruxelles le 9 nov. : nous en donnons
les variantes.

Le Prince désire une meilleure prédication; il veut le maintien
de la religion Catholique, *telle que nous l'avons reçue de nos an-
cêtres*, il se montre piqué des démarches du Pape auprès de la
Gouvernante; il semble distinguer entre son autorité et celle de
l'Eglise. Cependant il fait une profession de dévouement très-ex-
plicité et conforme à son Edit (p. 104—107).

Beatissime Pater

post sanctorum pedum oscula.

Sanctissime Pater, posteaquam praeteritis diebus ex
Germaniâ superiori in Brabantiam reversus essem, Sanc-
titatis Vestrae literas sub vicesimo secundo Augusti ad
nos Româ datas, Bruxellis vicesimo octavo Octobris reve-
renter accepi. Exhibuit mihi insuper¹ et suas hujus Gal-

¹ similiter.

1561. liae Belgicae Gubernatrix, quas Sanctitas Vestra sub Novembre. eodem dato eademque de re ad eam dederat literas, legendas. Quanquam autem operae pretium non fuisset dictam Gubernatricem privatis commonere literis ut me in officio pietatis et obedientiae contineret, quippecum¹ nihil aliud desiderem quam Sanctitatis vestrae, Ecclesiaeque² Romanae receptis et paternis monitis ultro obedire, tamen et vestrae Sanctitatis ad me literae et dictae Gubernatricis fraternae³ admonitiones mihi fuerunt quam gratissimae. Et quidem optarem illam haereticam pestem quae praeter expectationem meam ex vicinis Galliarum locis in Principatum meum Aurāicum irrepsit, eadem facilitate⁴ quā invecta est, e medio tolli et aboleri posse. Quapropter cum mihi videretur huic communi malo, quod aliorum quoque principum populos infecerit, propter tum temporum horum injuriam, tum vero⁵ omnium hominum Christiani nominis hodiernam insaniam, non⁶ poenis solum, sed etiam, et quidem cum primis, purioribus iisdemque assiduis et severioribus concionibus subveniendum; illico ad meos Aurāici mei Principatus Officiarios scripsi, iisque, pro⁷ jure meo, severe mandavi ut curent passim in Ecclesiis dicti Principatus mei nostrae Orthodoxae et Catholicae religionis doctrinam, uti⁸ a majoribus accepimus, pure et in dies majori⁹ diligentia doceri, subditosque meos in eā omnimodo contineri; contra autem facientes, et aliud aut palam aut secreto docentes, sub proscriptionis et bonorum confiscationis poenā, nullius personae habito respectu, in carcerem puniendos conjici. Quorum¹⁰

¹ siquidem. ² E. B. r. et *abest.* ³ *abest.* ⁴ *additur* scilicet.

⁵ fere. ⁶ non—primis *In alt.* et civilibus edictis et. ⁷ pr. j. m. *abest.*

⁸ uti a. m. a. *abest.* ⁹ maj. d. *abest.* ¹⁰ qu. i. tr. et *In alt.* in.

in transgressores et reos ita me animadvertere constitui, ut 1561.
delicti gravitas religionisque nostrae tuendae necessitas Novembre.
postulare¹ videbitur. Idque potissimum ut tum meae
obedientiae, quā me Sanctitati Vestrāe devinctum confi-
teor, specimen edam, tum ut fidei meae Catholicae,
quam urice observavi et² colui semper, testimonium
perhibeam. Sperarem autem, Beatissime Pater, si S. V.
efficeret ut viciniora primum Galliae Helvetiorumque loca
vestrae³ Pontificiae potestatis emendationi parerent, meam
quoque provinciam quae inde infecta est, ab hoc malo
facilius levare et liberari posse. Interim tamen, quemad-
modum dixi, nihil intermittam operae, quin faciam ea
quae mearum partium et⁴ Catholici Principis propria
futura esse arbitrabor. Haec⁵ autem S. V. respondi solum,
ut quid sibi de me meaque diligentia, fide et operā in
conservandā nostrā Catholicā religione polliceri possit,
intelligeret. Deus O. M. sit solummodo meus adjutor, et
faxit ut exitus et rerum series pronae voluntati meae re-
spondeant. Hisce S. V. Deo O. M. meque S. V., tamquam in
Catholicae Ecclesiae gremium, humiliter commendatum
cupio. Ex Bredā meā Belgarum, decimo sexto Novembris
a^o 1561.

Vestrae Sanctitatis et Catholicae Romanae
Ecclesiae obediens membrum,

G. Uraniae Princeps.

¹ post. v. In alt. postulabit.

² et c. abest.

³ p. p.

⁴ scriptum erat Catholicae Ecclesiae idque deletum. In

alt. schedula totum abest. ⁵ et C. Pr. p. f. abest.

⁵ Haec — intelligeret abest.

LETTRE XL.

1562. *Juliane, Comtesse de Nassau, au Prince d'Orange son fils.*
Janvier. *Education du Comte Henri.*

...Hertzlieberson, ich hoffen E. L., met sampt derselbigen geliepten gemahel und kinder, seien noch bei gutter gesundtheyt, welgs E. L. alle, sampt ich, von hertzen wolgemuet; dan E. L. glückliche wolfart beger ich allezeit zu hören. Mein hertzlieber son, E. L. haben das meermal, als ich bei derselbigen zu Breda gewesen bin, mir angezeygt, das E. L. vor guet ansehen das mein son Heinrich nun weiter geschickt meog werden, dan seine rechte zeit zu studiren nun anget¹; ist derhalben an E. L. mein gantz fründlich bit Sie weollen dar uf bedacht sein, wie er hin zu schicken wer, das im zum besten reychen meog, dan ich gleub, je eher es gescheh, je besser es seolt sein; dorumb bitten E. L. ich noch eynmol gantz freundlich, Sie weollen anzeygen, wie es E. L. vor gut ansehen und befelen, wie Sie's gehabt weollen haben, damit Heynrich zum studiren gefordert meoche werde; hoffen der Almechtig Got sol im gnad erzeygen, das eyu mensch aus im werdt der E. L. dinen kenn. Mein hertzlieber her und son, E. L. bitten ich gantz hertzündlich Sie weollen's mir zu guttem halten das E. L. ich so oft und vil mit meinen kindern bemeuhe, dan ich bei niemantz drost² und heulf weys zu seuchen dan bei E. L., hoffen meine kinder seollen derselbige allezeit zu dinst und gefallen sein, und dun³ sie und mich F. L. allezeit befellen; es gebitten sich meines sons Johann gemahel (1) gantz fründ-

(1) *gemahel.* Comtesse de Leuchtemberg.

¹ angebet.

² trost.

³ thun.

lich zu E. L. und wunsche wir beyde E. L., mit sampt 1562.
Iren gelieptten, eyn glückselig new jar, und dun die- Janvier.
selbige dem Almechtigen Got allezeit befellen. Datum
den 6 Januarij A° 62.

E. L. getreuwe Mutter.

Den... Prinzen zu Uranien... meinen
freuntlichen herzlichen Sohnn.

LETTRE XLI.

Philippe, Landgrave de Hesse, à la Princesse d'Orange.
Il s'informe si elle persévère dans la religion Evangé-
lique.

Le Prince n'avoit pas répondu aux recommandations de
l'Electrice de Saxe d'une manière très-rassurante. On pretendoit
du moins qu'il avoit dit: » dasz er sie mit den melancholischen
» Dingen nicht bemühen wolle, sondern dasz sie, statt der heiligen
» Schrift, den Amadis von Gallien und dergleichen kurzweilige
» Bücher, die *de amore* tractirten wolle lesen und, statt Strickens
» und Nähens, eine Galliarde wolle tanzen lernen lassen, und der-
» gleichen Courtoisie mehr, wie solches etwa des Landes bräuch-
» lich und wohlانständig: » *Hist. Taschen.* p. 115. D'après *Strada*,
» *Orangius confestim rediit, renovato Gubernatrici promisso super*
» *uxoris religione*: I. p. 110.

. Freundliche liebe Tochter. Nachdem wir itzo
zuw E. L. botschafft gehabt, so habenn wir nicht under-
lasszen können E. L. zu schreiben, und ist ann E. L.
unser freuntlich bitt E. L. wollen unsz zu erkennen
geben wie esz E. L. ann leibs gesuntheit und sonsten
allenthalben gehet, und ob auch E. L. bey der religion,
darinnen E. L. ufferzogen ist, bestendig pleiben.

1562. Dasz thun wir unnsz E. L. freundtlichen verstehenn
Janvier. und seindt E. L. vatterlicher trew, auch viel ehr, liebs
und guts zu erzeigen, gantz geneigt. Datum Zapffenburg,
am 11 Jan.

PHILIPS L. Z. HESSEN.

Der hochgebornen Fürstin, unseren freundtlichen
lieben Toch'ern, frauen Annen.... Princessin, u. s. w.

† LETTRE XLII.

*La Princesse d'Orange au Landgrave Philippe de Hesse.
Réponse.*

* * Déjà précédemment la Princesse avoit écrit de Bréda: «daz
es ihr mit ihrem Gemahle wohl gehe, dasz sie nicht besser gehal-
ten werden könne, auch wenn sie eine Königin wäre, und dasz
sie ihrem Glaube treu bleiben werde: » *Hist. Tsch.* p. 113.

...Lieber herr Vatter. Ich thun mich gegen E. L. gantz
dhienstlich bedanken das mir dieselbig iren freundli-
chen, vatterlichen greusz und willen, bey gegenwertigen
Irem Radt, haben zuentbietten lassen. So hatt mir auch
ermelter E. G. Rath die verehrung, damit mich E. G.
begabet, behändiget, deren ich mich auch gantz hochli-
chen thun bedanken (1). Khan ich auch hinwieder umb
E. G. verdhienen, so will ich's gerne thun und zweiffel
nicht, es werde mein freundtlicher lieber herr auch zu
thun geneigt sein. Sunsten, was die religion belanget, will
ich mich demselben halten, das ich's mit götlicher hülffe

(1) *bedanken.* Voyez la lettre 38.

gegen den Almechtigen und die welt zu vertheidigen 1562.
gedenken. Daran E. G. khein zweiffell nemen mögen und Février
wünschen hiemit E. G. und desselben söhne alls glücks
und guts, dieselbigen sämptlichen dem Almechtigen in
gesundheit bevelhent. *Datum Breda.*

E. G. gehorsame dochter,
ANNA, geborne Herzogin zu Sachsen, Princessin
zuw Uranien, Gräffin zu Nassau Catzenelnbogen.

† LETTRE XLII.

*Le Cardinal de Granvelle au Roi. Affaires des Pays-Bas ;
relations de Maximilien d'Autriche avec le Comte
d'Esmond (ms. B. GR. VIII. p. 28).*

„ Dans la situation présente des Pays-Bas, on pouvoit craindre
d'autant plus le ressentiment de Maximilien, qu'il sembloit imbu
des principes de la Réforme : son père le détourna avec peine
d'embrasser ouvertement la religion Evangélique. *Languet,
Epist. secr. II, 27, 31. » Maximilianus dicitur tandem cessisse patri
in religione, quod est dolendum... VI. Id. April. 1560. » Ibidem ,
44. Encore en 1561, Maximilien demanda à ce sujet des conseils
au Landgrave Philippe. V. Rommel, I. 555. — Voyez aussi T. III.
p. 473.*

Le 22 déc. Hopper écrit à Viglius l'entrée solennuelle du Car-
dinal-Archevêque à Malines : *Epp. Hopp. ad Vigl. p. 13. » Per-
sonne ne s'y trouva des dits Seigneurs et Chevaliers (p. 117),
alléguans iceux qu'ils n'en avoient esté requis, et le Seigneur
Cardinal qu'il ne les avoit prié pour en être refusé : » Hopper,
Recueil, p. 24.*

L'animosité croissoit. Le 19 déc le Comte de Hornes, récem-
ment revenu d'Espagne, écrit à un secrétaire du Roi : « Il semble icy
que en faisant les Evêques, que le tout est remédié, et qu'en cecy
seul consiste le salut de ce pais. Je crains assez qu'il doibt estre la
principale ruine de ce pais.... Le Cardinal le commande tout, et

1562. « si les choses vont mal, sa M. n'impute la coulpe à autrui, sinon Mars. à lui seul, car puis il n'est souffisant pour gouverner les Estats, » il ne le debvroit entreprendre: » *Procès du Comte d'Egmont*, II. p. 268.

Simon Renard (p. 128) de Bourgogne, auparavant Ambassadeur en France et en Angleterre, et qui fit la Trêve de Vaucelles (p. 22), redevable de son avancement au Cardinal et au Chancelier son père, paya leurs bienfaits d'ingratitude: « Senator notae dicacitatis astutiarumque, nec minoris autoritatis apud Nobilium plerosque, praesertim apud Egmontium: » *Strada*, I. p. 138. Son ambition n'ayant pas été satisfaite par l'entrée au Conseil d'Etat, il paroît que, depuis 1559, il fortifioit les préventions des Seigneurs: *l. l.*

Les prédications Evangéliques à Tournai et à Valenciennes (p. 130) avoient eu lieu par deux Ministres Calvinistes venus de France. Déjà le 15 nov. celui de Tournai souffrit la mort pour le nom de Jésus-Christ. A Valenciennes le peuple empêcha longtemps l'exécution des ordres de la Duchesse: *Strada*, I. 127—134; voyez la Lettre 62.

...Entiendo que en Lorraina, y en otros pueblos se publican otros (1), y todo contra los Obispos, y contra la persecucion que se haze à los herejes, procurando de como ver el pueblo, à loqual si se viniessse, poco remedio havria, pues falta el poder, como v. M. sabe, y algunos delos que nos devrian ayudar se reyrian dello, aunque para mi creo que passarian ygual, o mayor peligro, andando el juego de veras. A Madama tengo lastima' que, demas delos continuos trabajos que tiene, siente esto, y el peligro en que las cosas de v. M. podrian caer, mas delo que nadie se puede imaginar, y se moriria de pesar si en su tiempo acontesciesse algo de malo, y tambien conozco en

(1) *otros*. Il s'agit de libelles.

1 la estima.

ella muy claro quanto siente que tarde aun la resolucion 1562.
sobre las cosas que el secretario del Duque su marido fue Mars.
à solicitar , cerca de dos años ha.

La possession de Namur ha sido tomada, como v. M. entenderà, con mucha satisfaction del pueblo , y verdaderamente creo que , si los señores principales mostrassen mas voluntad , y declarassen à boca abierta que les parece bien lo que en esto delos Obispados v. M. haze , todo passaria mejor , y à la verdad no hé visto ninguno que en esto haya dado mejor muestra que M. d'Aigmont , que siempre ha dicho que le parecia bien que à Ypre y à Brujas , que son de su gobierno , se embiassen los obispos , mas con todo esto de algunos dias aca parece que se ha hecho tibio , no sé si es por no apartarse delos otros , y si M. d'Hornes estuviera aqui estos dias : yo procurara , por via de Madama , que , conforme à lo que v. M. ordenò , bolviesse à hazer oficios , y todavia quiza podria ser que , continuando v. M. de solicitarlos por sus cartas , viniesen à estar mejor en el negocio , pues veen que bien lo hazen los obispos aquienes se ha dado la possession. No es de balde que à v. M. escrivi delos pleguezillos , que se sueltan algunas vezes à estos S^{res} palabras perdonde muestra tener mil sospechas , y aun delas cosas que no son ; y me dixo Assonlevila (1) tres dias ha , que le havia dicho M. d'Aigmont, paraque melo dicesse, sin querer que declarasse que venia del, que algunos destos señores estavan mal satisfechos demi , aunque no melo dezian , porque de España les avisavan que yo , por mis designos y fines , procurava que v. M. estoviesse mal con ellos , y demas delos pleguezillos sospecho que deven tambien venir cartas de

(1) Assonlevilla: membre du Conseil d'Etat.

1562. M. dela Chaux para Renard, con la gran correspondencia Mars. y intelligencia que entresi tienen, y pluguiesse à Dios que se determinassen todos à sostener la authoridad de v. M., y à procurar loque conviene al servicio de Dios, seguridad d'estos estados, que no viva yo si al menor de todos ellos no desseasse, y procurasse de hazer todo servicio; y mejor sabe v. M. que nadie, si, quando hazen algo en beneficio del servicio de v. M., lo callo, y lo pueden ver por las cartas que v. M. les escribe, agradeciendoles lo que hazen en su servicio; mas enfin ellos son assi, y espero que esta borrasca passará, y que, si v. M. viene, lo haran todos de manera que le daran causa para que les haga grandes mercedes, loqual sabe Dios que seria mi desseo. — Un discurso me han hecho que, aunque no le doy credito, como v. M. lo entendera despues, no me parece que lo puedo callar à v. M., que podria ser que, como à mi lo han dicho, assi tambien alla algunos lo escriviessen, y tanto mas soy obligado à dezirlo, porque quadra con lo que de otra parte me han dicho, que à uno destos Señores, no sé alqual, que no lo hé querido ahondar por buen respecto, le haya salido de boca que, antes que consentir que v. M. hiziesse en Brabante en esto delos Obispos contra de sus privilegios, llamarian por Señor algun otro dela sangre; loqual podria ser antes cosa ligera que salida de determinacion pensada, y lo que me han dicho, es que cartea muy à menudo M. d'Aigmont con el Rey de Bohemia, y que sospechan que pudiesse ser con fin de que le quisiesen por Senor en estos Estados, y añadian que, para executario, seria camino lo que han entendido que quiere procurar de hazer se elegir Rey de Romanos,

con dezir que , sino lo hazen de grado , lo haria hazer 1562.
à los Electores por fuerça , y que este podria ser el color Mars.
con el qual juntasse la gente para acometer estos Estados ,
y que aqui ternia correspondencia , y tanto mas , si se
levantassen los pueblos con soltarles la rienda en lo dela
religion : yo para mi no me espantaria , como respondi ,
que muchas vezes se escriviessen el Rey de Bohemia , y
M. d'Aigmont , por la mucha familiaridad que havia entre
ellos quando vivia su M. Cesarea , que sea en gloria ,
quando ambos estavan en su corte , aunque ny desto del
escribir tantas vezes tengo cierta congettura ; que qui-
siesse juntar gente para hazerse elegir por fuerça , harto
vano seria el discurso , y caro le podria costar el publi-
carlo , ny el ny su padre tiennuen las fuerças para empen-
der tal cosa , que seria ayre y todo sin fundamento , y
sabe muy bien v. M. la necessidad que passa el dicho
Rey , y las quejas que sobre esto hay ; juntar exercito
para acometer estos Estados sin su padre , no lo podria
hazer , y creo que antes elegiria su M. Cesar. el morir
que intentar tanta vellaqueria contra su M. : demas
desto , van agora procurando de embiar los hijos del dicho
Rey de Bohemia à España , y para ello se preparan las
cosas , y no es camino dando tales prendas para poder
sospechar cosa desta qualidad , y mas hay que , sino se
dañan mas los pueblos con malos oficios , no creo que nin-
guno delos grandes tenga poder para disponer destos
Estados , y assi rechacé este discurso y aviso como vano ,
aunque me dezian que salia dela casa propria del dicho
Conde , por que à la verdad yo le tengo por uno delos
mas claros , y de quien pudiesse v. M. mas confiar , y
de Berlaymont , y Glajon , si las aparencias no me enga-

1562. ñan : y pues veo que de España seles escriven tantas cosas,
Mars. por qualquier via , y mano que sea , no puedo dexar de
tornar à suplicar à v. M. que sea servido tener muy para
si mesmo lo que se se escribe.

...Pero delo de casa, hay mas que temer, por que, como
yo hé escripto à v. M. dias ha , no veo la mesma voluntad
en lo dela religion que se escrivio à v. M. que tenian
quando la mostravan buena (digo de algunos); antes sé
que, en lugar de dar las gracias à Montigni, se han burlado.
dèl aqui Aremberg , Mega , y otros , dizundole que tenia
ganado todo el favor, porlo que havia hecho en Tornay ,
mas que sabian ellos muy bien el camino por llegar
adonde èl , pues no era menester sino quemar (o con
razon , o sin ella) un par de hombres ; aunque èl no tenia
tanta culpa como le davan ; que , si los consejeros Asson-
levile y Blaser (1) no pusieran la mano en ello , no se hiziera
mas en Tornay que en Valencianes , y veo que las cosas
de Francia , y nuevas que cada dia de alla vienen , no las
toman todos , como cosa desta qualidad se devria tomar ,
y plega Dios no esten algunos à la mira , esperando los
successos ; que la junta que hizièron en Mastrich todos ,
so color de yr à ver el Conde de Schwartzemburg no me
contenta , y temo que delos viages que han hecho en
Alemana no se ha sacado mucho fructo para la conscien-
cia, ny el exemplo para los queacompanàron fuè bueno, de
ver conque ceremonias se hizièron los desposorios , ni la
conversacion , y me parece poco à proposito la junta que
de nuevo van à hazer en [Envers], so color delas bodas(2)

(1) *Blaser*. Conseiller à la Cour de Malines.

(2) *bodas*. « Petrus Ernestus Comes Mansfeldensis ducit in
uxorem viduam relictam Comitiss de Lalkin, quae dicitur esse

del Conde de Mansfelt y dela de Lalain , y parece que se 1562.
podian escusar tantas fiestas siendo casamiento de viudos, Mars.
y que ambos tienen hijos , y conla edad que tienen , por-
dónde vengo à tener mas sombra de tanta compania que
vernà , que parece affectado ayuntamiento , y poco conve-
niente en esta sazón : plega Dios que succeda mejor ; pro-
curaré alomenos , quanto pudiere , que haya gente que
haga buenos oficios , y que considere lo que se haze. Del
Principe no podria dezir que este dañado en la religion ,
que no hé oydo cosa dèl sobre que fundar tal opinion ;
mas yo no veo ny siento que à su muger instituyan en la
fé ; y sus hermanos y hermanas que viven en casa , y algu-
nos hermanos del Conde de Schwartzemburg que quasi
siempre estan alli , son los que solian ; y temo mucho tal
conversacion : y aun me han dicho algunos , no sé si mu-
dará de parecer , que el dicho Principe tiene fin de en-
biar su hermano , el Conde Lodovich , à Borgoña con pro-
curar que tenga el cargo del gobierno por el en aquel
estado , excluyendo M. de Vergi (1) , y esto con intelligencia
y platica de M. de Dissey , aunque à mi me parece poco
verissimil..... 12 de marzo.

† LETTRE XLIII.

*Le Prince d'Orange à P. Pfintzing. Les Princes Prote-
stants se défient du Roi.*

* * Pièce écrite avec circonspection et de manière à pouvoir
être , sans inconvénient , communiquée au Roi. — Paul Pfintzing

vetula deformis et morosa , sed putatur aliquid habere pecuniae : »
Lang. Ep. secr. II. 50.

(1) *de Vergi* : Lieutenant du Prince en Bourgogne : T. II p. 190.

1562. de. Genssenfeld, secrétaire du Roi, l'avoit accompagné en Espagne : Mars. *Hopper, Recueil*, p. 20.

Unser günstig grusz und alles guts zuvorn, ehrentvester, hochgelerter, besonder lieber. Wir haben Ewer schreiben in händen bekhommen und Ewern geneigten dhienst erpiettlichen willen darausz kegen uns vernommen, dessen wir uns dan kegen Euch zum vleissigsten thun bedancken, und begeren ferner gantz günstig Ir wollet kegen uns in also angefangenen guten willen, vertrauwlichen und bestendiglichen verharren, und unsz biszweilen mit Eweren schreiben besuchen, und uns, so ferr Euch gebuert, biszweilen zeittung mittheilen, dergleichen solt Ir Euch und auch sonst alles gutten zuw uns versehen. Wir wolten auch itzo Euch gerue zeittung mittheilen, so haben wir aber sonders nichts, das wir der örter unwissen sein erachten; dan das es sich in Franckreich wiederumb zuw der alten religion und besserung schicket, halten wir darfur, das es in Hispanien gleich als alhie bey uns, offenbar sey. Der argwon aber und verdacht damit die protestirende Fürsten und Stende in Theutschlandt die Kön. Ma^t zuw Hispanien mit dem Pabst einer bündtnüs verdencken, ist noch unerloschen, wollen sich auch uff die kegenmeynung mit nichten bewegen lassen; sonders dieweill sie nit vertrauwen, so haben sie sich auff die wege versehen und gerüstet, das sie demjhenigen so sie haimbsuchen wolte, die stirn anbiethen und begegnen wollen. *Datum Brussel, ahm 21 Martij A. 62.*

Les Réformés en France avoient acquis de grands avantages. Encore en juillet 1561, on avoit défendu les assemblées publiques, et même privées. Mais le Colloque de Poissy, en septembre, avoit

donné l'occasion d'exposer librement la doctrine Evangélique 1562.
devant la Cour et les principaux de l'Etat; et l'Edit de janvier 1562 Mars.
permit de prêcher par tout le Royaume, hormis dans les villes
closes. — « La France ne fut pas pourtant du tout remise en
» tranquillité, tant à cause de l'ardeur qui estoit en ceux de la
» Religion pour s'establis et conformer' en la liberté qu'ils avoient
» obtenue, que pour la crainte générale des Catholiques, qui ne
» pouvoient souffrir une telle nouveauté: » de la Noue, *Mém.* p.
73. Le 1 mars survint « le désordre de Vassy, où beaucoup de
» personnes qui estoient au presche furent occis: » *l. l.* p. 74. Les
Catholiques relevèrent le front abattu: « es schickt sich, » dit le
Prince, « zu der alten religion und besserung » — Ce fut le com-
mencement de la guerre civile.

Indirectement le Prince rendit service aux huguenots. Le Roi
ayant ordonné d'envoyer « duo equitum millia ex ipsis Belgarum
» armis adversus Galliae perduelles,.... Orangius et Egmontius in
» Senatu disseruerunt eas turmas sustentari a provinciis ad Belgii
» praesidium; quare ut extra Belgium educerentur, expectandum
» provinciarum consensum: » *Strada*, I. 124. La Duchesse ne put
envoyer que de l'argent.

LETTRE XLIV.

Guillaume, Landgrave de Hesse, au Prince d'Orange.
Projet de mariage.

* * Lettre très-confidentielle. Les moeurs de Guillaume n'étoient
pas irréprochables: v. *Rommel, Philip der Grsm.* I. 584. Il paroît
que le Prince lui avoit fait proposer un mariage dans les Pays-
Bas; vers la même époque il fut question d'une union avec la Reine
d'Angleterre: « aber Philipp, stolzen Projecten immer abgeneigter,
» erklärte, die Werbung seines Sohnes würde wenig Ansehens
» haben: *l. l.* I. 559. — Guillaume épousa, en 1566, Sabine de Wur-
temberg, fille du Duc Christophe.

...Hochgeborner Fürst, freundlicher lieber vetter und

1 Lisez confirmer.

1562. schwager. Es hat mir mein cammerer Bastian von Weiters-
Mars. hausen (1) angezaigt wasz freundlichen willen E. L. mir
tragen und wie begirig E. L. seien mit mir in kuntschafft
zu kommen und mir allen freundlichen willen und dienste
zu erzaigen, welchs ich alles von E. L. gantz vetterlich
und freundlich auffneme, mich's auch unzweifelich zu
E. L. versehe, mit erpieten, da ich E. L. hinwider, nach
meinem vermöge, freundliche und schwegerliche dienste
erzaigen könnte, dasz ich darzu an mir nichts wil lassen
mangeln, sondern E. L. sollen mich alzeit zu Iren diensten
berait und willig finden. Ferner hat mir gemelter mein
diener angezaigt wasz ime E. L. vertreulich offerlegt
haben mir in der gehaim, von E. L. wegen, zu vermел-
den, betreffend das mir E. L. gerne in ein besser und
Christlicher leben und wandel verhelffen wolte, mit ange-
hefften freundlichen erbieten, auch begeren, dasz ich
darauff E. L. mein gemüte und willen vertreulich wolte
zu erkennen geben; aus welchem allem ich abnem und
befinde das es E. L. freundlich und gout' mit mir mai-
nen, desen ich mich auch freundlich gegen E. L. thou
bedancken. Nachdem ich dan hiebevot von meinem gnedi-
gen lieben hern Vater verstanden hab dasz s. G. zu solcher
freundschaft nit ein geringe zunaigung tragen, ich auch
vor mich selbst bedacht das, wo es von Got versehen,
mir diese freundschaft nit ungelegen, noch ausz der
hand zu lassen were; also stel ich E. L. freundlich und
vertreulich zu bedencken haim, ob sich E. L. mit fugen,

(1) v. Weitershausen. * Hessischer Ritter, an der Schwalm,
auch an der Lahn begütert : v. Rommel, *Neue Gesch. von Hessen*,
I. 448.

Irem erpiten nach, als vor sich selbst und meiner unver- 1562.
merckt, erkunden und erlernen wolten was man jenes Mars.
tails vor willen und anmutung zu vorgeschlagener freund-
schaft dräge. Wo nun E. L. befunden das man jenes tails
handlung laiden möchte, so wollen mich's E. L. vertreu-
lich verstendigen. So wil ich, uff E. L. erfordern, underm
schain als ob ich die land und beuw besichtigen wollte,
mich zu E. L. nach Irem freundlichen gefallen verfügen,
und, wan ich die person gesehen, mit E. L. mich ferner
vertreulich beraten wie die sachen vörters sei zu voln-
führen; doch bit ich E. L. gantz vetterlich Sie wollen disz
alles vertreulich bei Ir lassen bleiben und, wo möglich,
aller diesser dinge persönlich selbst sich erlernen, mir
auch anderst nit als mit eigenen händen in dieser sachen
schreiben; aus ursachen das nit gut were das diese sach
solte under di leute noch zur zait ausgebracht werden,
wie E. L. selbst vernünfftig können bei Ir ermessenn....
Datum Cassel, den letzten Martii A° 1562.

E. L. treuer vetter alzait,
WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem.... Printzen zu Uraniën.

Zu s. L. eigen händen, sönst niemandts zu erprechen.

En mai les Chevaliers de la Toison d'Or se réunirent à
Bruxelles. Depuis longtemps on demandoit les États-Généraux,
comme seul remède au désordre croissant. « Rumor increbres-
cere paulatim coepit, dictitantibus multis, induci oportere
generalem Belgicorum Ordinum conventum, specie corrogandi
vectigalis, ac firmandi Belgii adversus propinqua Gallorum arma,
componendique simul domestica dissidia. » *Strada*, I. p. 141. La
Gouvernante s'y refusoit absolument: « sermones hujusmodi praeci-
dit, palam testata relictum sibi inter mandata Regis, ne illo

1562. «absente cogi Ordines universi Belgii pateretur : » p. 142. L'Assemblée des Chevaliers fut accordée, comme adoucissement à ce refus : «nam hoc quoque enixe poscebant : » *l. l.* La situation de la France rendit une délibération sérieuse doublement nécessaire. Elle avoit enhardi les Protestants. « L'on commençoit en aucuns lieux à prescher non seulement secrètement,... mais aussy publiquement,... à quoy donnoit, du moins augmentoit les occasions la liberté de la Religion accordée en France : » *Justific.*, p. 181. Puis «d'un costé et d'autre se faisoit grand amas de gens de guerre, chose fort périlleuse et à redouter si les parties se venoient à appoincter et autrement prendre quelque mauvais propos¹ et envie : » *Hopper, Recueil*, p. 24. Viglius tint un discours fort admiré de la Duchesse : «dixit se in totâ vita, nihil melius, facundius, ac convenientius audivisse : » *Vita Viglii*. En outre il y eut des délibérations secrètes chez le Prince : «Princeps ad suas aedes omnes praeter Cardinalem et Viglium vocavit : » *l. l.* p. 36. «Clam apud Orangium miscere colloquia coeperunt, Cardinalis Granvellani potentiam non ultra laturi. Haec conspiratio ducibus Orangio, Egmontio, atque Bergensi primum inita, an scripto firmanda esset, exploratis singulorum Equitum animis, attentatum; sed aliquorum discordiâ, quia nihil se in Cardinalem jure scripturos affirmârunt, desitum est : » *Strada*, p. 142. «Se proposarent deux choses, l'une estoit pour conjointement délibérer et consulter sur la proposition de son Alt. et conformer leurs opinions; l'autre qu'en icelle conjoncture auroit semblé bon et aussy nécessaire de communiquer par ensemble, estant Chevaliers et Seigneurs tant principaulx, sur le Gouvernement-Général.... Ne pouvant accorder..., non obstant la vive et grande instance que se faisoit par aucuns jours au contraire, rien ne se conclut alors : » *Hopper, l. l.* «Praesertim quod Margarita, evocatis crebrius apud se in Senatum, omnem fere conveniendi seorsim opportunitatem adimebat; ex quo etiam maturius conventui publico finem imposuit : » *Strada, l. l.*

En juin les Etats furent convoqués, simplement pour consentir des subsides, nullement une Assemblée comme les Seigneurs la

¹ résolution.

vouloient (T. V. p. 491): «sententia eo tandem deducta est ut 1562.
»Statibus convocatis de provisione aliquâ rei pecuniariae per Juin.
»ipsorum obligationes faciendâ postulatio fieret, eâque de re
»propositio ad Status facta sub finem Junii: » *Fita Viglii*, p. 36.

Environ vers la même époque le Seigneur de Montigny fut envoyé en Espagne, « qui Gubernatricis nomine de Belgii necessitatibus Regem edoceret: » *Strada*, p. 142. Une Lettre que le Comte de Hornes, son frère, lui remet pour le Roi, est datée le 16 juin: *Procès des Comtes d'Egmont et de Hornes*, II. 276.

† LETTRE XLIV.

Le Roi au Cardinal de Granvelle. Réponse à la Lettre 42^a
(MS. B. GR. VIII. p. 71).

...En lo del sentimiento que el Principe d'Oranges muestra de lo que le escrivi que, si èl quieria, podria hazer mucho en esto de los Obispos de Brabante, tiene tan poca razon, como encargar os à ves la culpa dello, y lo que havria de sentir es no hazer en ello lo que podria y devria, teniendo las obligaciones que tiene, y vos hazeys muy bien en avisarme de todo lo que se ofrece. — Y, porque viene à proposito, hé holgado de entender que èl este bien en lo dela religion, y no se sienta otra cosa dèl; pero hé sentido mucho que no se haga diligencia ninguna en la institucion de su muger, antes que tenga tales companeros que no podrian dexar de dañarla mucho; yo ternia buena ocasion de escribir al Principe sobre ello, por lo que passò antes de su casamiento, y despues (1); pero no lo hé querido hazer sin tener vuestro parecer,

(1) despues: voyez p. 123, l. 21.

1562. de como y por que forma se le devria escrivir, y si podria Juillet. traer inconveniente; serà bien que vos me aviseys dello con el primero.

En lo que piensa de embiar à Ludovico su hermano en Borgoña, para ponelle en lugar de Vergi, yo no sé que el tenga licencia para hazello sin mi sabiduria, y assi no creo que lo harà; pero, si lo tentasse, no se deve consentir en ninguna manera, y assi selo direys à la Duquesa mi hermana, y que se tenga aviso sobre ello, por el inconveniente que podria traer à mi servicio, y principalmente à lo dela religion.... De Madrid, 17 de Julio 1562.

Le 6 oct « le Roi fonda une Université à Douay pour oster l'occasion à ses subjects d'aller hors du pays pour cause de leurs estudes ès villes et Universitez estrangères, selon qu'ils avoient de coustume, notamment pour apprendre la langue François : » *Hopper, Recueil*, p. 21. « Die van Brabant murmureerden seer daertegen. .. den Prince van Oranje daertoe seggende dat men gheen Pauselycke Seminarien en behoorde te stellen in Frontiersteden, alsoo Florentius van der Haer schryft: » v. *Meteren*, p. 27^b. Apparemment le Prince, par son opposition, vouloit surtout se rendre agréable aux Etats de Brabant, jaloux à cause de l'Université de Louvain.

LETTRE XLV.

Gaspar Schetz, Seigneur de Grobbendonck, au Prince d'Orange. Nouvelles diverses.

« G. Schetz, Seigneur de Grobbendonck, trésorier royal. Lui aussi étoit jaloux des Espagnols et prit part aux hostilités contre Granvelle.

Le Prince se rendit en octobre à Francfort, afin d'assister à l'élection du Roi des Romains. *Strada*, I. 146. La Gouvernante y avoit envoyé le Duc d'Aerschot; « ut hominem Orangianis partibus infensum honestissimâ legatione remuneraret, similique spe caeteros alliceret. Sed Orangius privato nomine eundum sibi statuit....; cujus discessum licet Margarita non probaret inconsulto Rege; discessit ille tamen tantâ festinatione, ut nec sustinerit uxoris opperiri partum, quae triduo post enixa filiam, baptismo lustrari Catholico voluit, magnâ Gubernatricis gratulatione » *l. l.*

La Reine d'Angleterre avoit conclu le 20 sept. à Hamptoncourt un Traité avec le Prince de Condé contre le Duc de Guise, par lequel elle s'engageoit à fournir six-mille hommes : *Dumont*, V. 1. p. 94. Rouen fut pris par les Catholiques le 25 octobre.

Monseigneur, je tiens v. Exc. advertie de l'accouchement de madame sa compagne, aussy que l'enfant, à cause de faiblesse et apparence de mort, a esté baptisé en haste et sans les cérémonies requises, où ma femme ayant esté appelée au travail de ma ditte dame, se trouvant présente, a assisté pour commère an la haste, de manière, Monseigneur, que v. Exc. pour ceste fois sera déchargée de prier compère ou commère, dont ycelle se consulta avecques moy à Bosleduc, et ma femme demeurera avecques ceste réputation, plus grande que ne luy apertient.

Je croy que les nouvelles de la prinse de Rouan seront desjà veilles¹ par delà, mais ne sçay si la particularité y sera venue, laquelle jusques au présant se réfère ici diversement; mais la vérité est que ceulx de dedans sont esté abusé par ung faulx alarme qu'on leur a donné du costé de la bresse faicte par la batterie, à laquelle faisant

¹ veilles.

1562. semblant ceux de dehors de vouloir assalir, tout estoit Novembre. accouru à la défense, et ce pendant ont faict sauter la myne faicte d'ung aultre costé de la vylle, où estoient soldats en embuche tous prêts pour assalir aussytost que la myne auroit faict son opération; et, par ce stratagème, y sont entrés sans cop' donner, et ce voyant ceulx dedans se sont saulvés, partie sur le chasteau estant dedans la vylle, partie dedans Dièpe, mais depuis on a eu nouvelles que, n'ayant trouvé Dièpe tenable, l'ont sacagé et abandonné, et se sont mis en Hableneuf, dont l'on se doute aussy, à cause de la multitude des gens y estans sans y avoir victualles à l'advenant....

Le jour de toussains Sonnius a esté inauguré évesque de Bosleduc et, comme l'on m'a dict, frère Cnyf aussy; je croy que l'on s'est hasté pour avancer l'ayde de Bosleducq, estant en terme comme v. Exc. scet.

L'on tient la Reyne d'Angleterre hors du danger de son mal qu'elle a eu, et dict-on qu'elle continue encores de envoyer gens de guerre en France.... Ce 5^e de novembre, d'Anvers A^o 1562.

De v. Exc. très-humble serviteur,
GASPAR SCHETZ.

Monseigneur le Prince d'Orange à Francfort.

LETTRE XLVI.

Le Prince d'Orange à . . . Nouvelles de France.

* * Brouillon d'une Lettre écrite probablement à l'Electeur de Saxe peu après que le Prince fut retourné d'Allemagne.

¹ coup.

Monseigneur, estant arrivé issi n'ay trouvé nulles nouvelles de France, sinon que le bruit est issi que, pour deux raisons, les deux parties ne se sont sceu accorder; l'une que le Prince de Condé ust volu, sur toute chose, que l'édicte du mois de janvier dernier eusse son effect, tout ainsi comme il fust alors résolu par les Estas; l'autre point est, que le dit Prince ast volu ester le premier et le principal au gouvernement des choses qui touchent les affaires de la guerre, concédant à son frère, le Cardinal de Bourbon, comme son frère aîné, qu'il eusse le gouvernement de tout autre chose, excepté ceulx de la guerre; mais ne l'ung ny l'autre luy ont esté accordés, et se sont rendu de la part du Roy de tant plus difficiles, tenant pour chose assuré, que le dit Prince ne se porra maintenir à faulte d'argent, et prennent' la conjecture de ce qu'il disent que les députés du dit Prince, qui furent amvoïé à Francfort, ont eu bien maigre responce, tant des Electeur, comme des autres Princes, et que en peu de temps il espèrent que le dit Prince serat contraint d'accepter tel conditions de paix comme l'on luy voudra mestre en avant de la part du Roy.

† LETTRE XLVII.

Le Prince d'Orange à Affaires de France.

. Ecrite apparemment au Landgrave Philippe.

Le 20 déc. les Catholiques avoient gagné la bataille de Dreux. Le Prince de Condé étoit prisonnier. « L'espérance fut grande que M. de Guise conceut de mener bientost à fin ceste guerre, voyant

, prennent.

1563. «la belle victoire qu'il avoit obtenue, bien qu'elle luy eust cousté
Janvier. »cher: » *de la Noue, Mém.*, p 157.

...Hochgeborner Fürst, freundlicher lieber herr Vetter
und Vatter..... Wir vernemen das die khönigin Mutter
noch im leger sein und umb einen frieden handeln solle,
doch das ir die friedshandlung nit so hefftig angelegen
sey als hievormals; dan sie lassen sich bedüncken der
Condischen sachen nemen ab, und werden sich mit der
zeitt selbst ergeben und ires gefallens zum kreutz kriehen
müssen, und ausz denen ursachen halten sie ire sachen
und handlungen so gehaimbt, das man nichts eigentlichs
erfahren kan..... *Datum Brussel, ahm 7^{ten} Januarij.*

WILHELM, Printz zu Uranien, Graff zuw
Nassaw Catzenelnbogen, etc.

LETTRE XLVIII.

*L. de Schwendi au Prince d'Orange. Affaires de France
et des Pays-Bas.*

* * La mission de Montigny (p. 137) n'avoit pas eu de grands
résultats. « Reversus decembri mense lectisque in Senatu litteris...,
« multa addidit ipse de Principis animo erga Provincias : sed pleraque
« incassum. Namque Montinio absente suspiciones creverant contra-
« que ea quae ab illo promittebantur, Orangius disserebat, aliique
« nonnulli, qui malebant clandestinis litteris.... quam Regis soro-
« risve pollicitationibus fidem habere. Auxit eorum indignationem
« quod inaudissent à Montinio haberi se in Galliâ tamquam Hugo-
« notorum patronos: » *Strada*, I. p. 148.

Monseigneur! La lettre de v. S. me fut bien agréable,
pour entendre vostre retour en Bruxelles et que elle et

son ménage se porte bien. J'ay depuis Franckforth 1563. toujours suivy l'Empereur, mais je n'ay encore du tout Janvier. achevé mes affaires. Toutesfois je ne pense passer plus avant, ainsy acheveray ce qui touche mon particulier en ce païs et hasteray depuis mon retour vers le Païs-Baz, aultant que je pourray, ce qui toutesfois ne sera avant la fin de febvrier.

Le bruit de la bataille de France (1) est icy grand assés, mais le réjouyssement n'est pas égal envers tous, ny le tout est quoy, sinon qu'il a eu un bruit de quelque lesvée de piétons vers Lyon, mais je ne vois encore que l'effect suive. Je suis bien encore d'opinion, si la guerre continue ceste esté et si les hugenods se peuvent si longuement sustenir, par alors ils auront de nouveau secours. Des Suizes je n'entend que persone ne se veuille mouvoir, et de Saxon il est bon pièce² que n'ay eu de nouvelles. Le Cardinal d'Embs, évêq de ceste ville, ne se mesle de riens, sino³ qu'il vit assés estroictement et voudra avancer d'argent. Et, come j'entends, ne faict le Pape trop grand compte de luy et ses frères, et ainsy ne me peulz appercevoir de nulle guerre ou pratique qui soit à craindre en ce quartier, aussi ne veiulle³ l'Empereur plus pour aultre chose, que pour maintenir tranquillité en Allemagne. — Je désire que Mons^r de Montigny aye apporté telles nouvelles que tous les Seig^{rs} soient bien contentz et qu'il redonde au bien du païs. Mais s'il vat aultrement, il me désploit. Quant à ce que l'on faict avec moy, il emporte⁴ bien peu et me conviendra avoir patience. Je n'ay pas encore receu la lettre du Seig^r

(1) *France*: voyez p. 141, *in f.*

¹ long espace de temps.

² sinon.

³ veille.

⁴ importe.

1563. Erasso (1) sur ce que le Roy nostre maistre aura résolu et Janvier. ainsy ne sçauray que dire pour le présent.

Monseigneur, je ne vous sçaurois faire grand discours pour le présent, mais le remettray à mon retour ou pour une aultre fois. — L'Empereur désire que Mons^r vostre frère (2) viene bien tost en court, et n'y aura difficulté à luy donnèr la clefs de la chambre et entretenir quelques chevaulx davantaige que l'ordinaire, quand il aura servy quelque temps. Mais au commencement l'on ne veult sortir hors du chemin accoustumé, et ainsy me parlit ce Seig^r Maréchal [Strantsum], lequel je trouve estre affectionné à faire service à v. S. et aulx siens, come aussy l'Empereur mesmes, qui m'en parle fort honorablement et de bone affection de v. S. et des aultres Seig^{rs} du Pais-Baz.

Le Conte de Svarzenburg (3) se rendit serviteur de l'Empereur, comme v. S. aura entendu par son frère; il at gaigné icy envers un chascung fort bone réputation et est chascung bien aise qu'il at accepté ce service.

V. S. sçait que l'on m'at promis de me payer les 5000 florins que l'on me doit encore, sur l'arrivement de Mons^r de Montigny. Ainsy je supplie v. S. de vouloir tenir la main que l'effect s'en suive, car j'ay besoin des deniers.... A Constanze, le 16 de janvier l'an 63.

De v. S. humble et très-affectionné serviteur,

LAZARUS DE SCHWENDI.

A Monseigneur le Prince d'Orange.

(1) *Erasso*. Secrétaire du Roi.

(2) *frère*. Apparemment Adolphe, le Prince ne pouvant guère se passer des services du Comte Louis.

(3) *de Svarzenburg*. Le Comte Otton : T. VI. p. 517.

LETTRE XLIX.

Le Comte Louis de Nassau au Prince d'Orange. Projet de mariage avec l'héritière de Rittberg. 1563. Janvier.

* * L'affaire de Rittbergen est une demande en mariage de l'héritière du Comte de Rittberg pour le Comte Louis. *Arnoldi, Gesch. der O. N. L.* III. 1. p. 290. Sa richesse la rendoit l'objet de beaucoup de démarches pareilles : « L. Wilhelms erster plan war seinem Bruder Landgraf Philipp, a.º 1566, die reiche Erbgräfin von Rittberg zu verschaffen : » v. *Rommel, N. G. H.* I 812. L'influence des Comtes d'Einden paroît avoir été grande sur la mère; la jeune Comtesse devint l'épouse d'un de leurs fils. — *L'affaire de Königstein* est une dispute, entre la Maison de Nassau et l'Evêque de Trèves, sur la possession d'une partie du Comté de Dietz. *Arnoldi, l. l.* p. 201.

Agnès de Bentheim, veuve du Comte de Rittberg, venoit de perdre son frère, le Comte Erwin de Bentheim et Steinfurt.

Monsieur, j'ay receu ce soir letres du Conte de Nuenar où qu'il me mande qu'il n'ast encores receu responce de la Contesse de Benthem sur ses lettres que luy avoit escrittes depuis vostre partement de Hambach, pour l'affaire de Rytbergen, pource qu'elle estoit encores en Frise auprès de sa fille, femme de feu Monsieur de Rytbergen, et voiant qu'elle ne retourne point encores, qu'il ast trouvé nécessaire d'y envoyer son drossart jusques à là, sous umbre de plaindre le deuil, pour sçavoir de par le dict drossart de Hulchenrodt l'entière résolution de la grande-mère et aussi de la mère, ce que je treuve fort bon, car on sçait bien qu'il y ast beaucoup de gens qui le sollicitent. J'ay bien entendu par vostre letre la bone

deuil.

1563. diligence qu'avés faict au dict affaire , tant vers Monsieur
Janvier. le Duc de Clèves , come vers mon frère de Nuenarr et
aussi ma seur , de quoy ne vous sçaurois assés remercier
tant que viveray et cercheray tout moi en de le déservir
avecques ma peau. — Quant à l'affaire de Königstein , ne
sçay qu'escire ; car il font tant des estranges propositions ,
qu'on ne sçait à quel bout sortir...: si voudriont traiter
de la fazon come vostre instruction sonne , aurions bien
tost dépêché l'affaire , mais sur les moiens que eulx met-
tent en avant , ne se peult prester nul argent , car le hazard
seroit trop grand....

Le jeusne Lantgrav m'ast escript , desjà plus de trois
fois , me priant de vous vouloir escrire encores une fois
touchant de la poste ; je vous ay desjà escript pour sça-
voir vostre bon plaisir ; je pense que vous l'aurés receu
passé quelque temps ; il m'ast aussi prié de vous vouloir
escire et prier de sa part bien fort , que vous eussies
escript plus souvent à son père , et pour le moins tous
les huit jours une fois , encore que vous n'aiés nulles
nouvelles ; dan der alt soll einmal gesagt haben : « mich
» dünckt ich hab die post vergebens gelegt , man schreibt
» mir langsam. » Il me semble que vous luy pourriés bien
envoyer nouvelles d'Italie , quand vous n'aviés nulles de
France , car il en est fort refaict. Il serat aussi besoing de
donner ordre à la maison de Colonie¹ come on doit
envoyer les lettres , qui viennent sur la poste vers Brus-
selles , car les messagiers coustent beaucoup à Colonie.

Il m'a faict mal au cœur , Monsieur , quant j'ay leu en
vostre lettre le plaisir que avés journellement de vostre
faulconerie , pensant que n'y ayeu estre ; je me hasteray ,

¹ Cologne.

tant que pourrés¹, de venir. Nous avons peu de passe-tems 1563.
icy, car nous sommes levés tous les jours devant les six Janvier.
heures, pour négotier devant et après disner; j'espère
que me accoustumerés tant de négotier, que vous pour-
rés tant mieulx servir en tout ce qu'il vous plaira me
commander, et je n'y espargnerés riens en ma paine en
tout ce que je pourrés entendre. Mon frère Adolph vous
supplie, Monsieur, de luy vouloir mander ce que le Duc
de Clèves vous a respondu du commencement, puisqu'il
n'estoit pas fort content, de la reste se réglerat-il come
vous avés escript à mon frère Jehan..... De Dyllenbourg,
ce 20 de janvier 1563.

Entièrement vostre obeïssant frère et
humble serviteur,

LOUIS DE NASSAU.

Il viendrat un Seigneur de la chambre de l'Empereur à
Brusselles, qui s'appelle Herr Poppel, vous avés une fois
soppé en son logis à Franckfort, il mérite bien qu'on
luy fasse grand recado², car l'Empereur l'aime fort. Il
voudroit volontiers voir tout le Pais-Bas, en quoy vous
le pourrés assister beaucoup; l'Empereur me l'a fort re-
commandé en partant de Spires.

A Monsieur le Prince d'Oranges.

* LETTRE I.

*Guillaume, Landgrave de Hesse, au Prince d'Orange.
Conditions de paix en France.*

* * Le Duc de Guise mourut en février, assassiné par Poltrot.
¹ pourrai. ² régal (*mot Espagnol*).

1563. On ne fit depuis que parlementer. La paix, conclue le 19 mars à Mars. Amboise, fut assez défavorable aux Huguenots.

Le 12 mars, Coligny écrivit de Caen à la Reine-mère. «...Il ne se trouvera point que j'aye jamais sollicité Poltrot ny autre, pour faire tel acte; au contraire j'ay tousjours empesché de mon pouvoir que telles entreprises ne se missent en exécution, et de cela en ai plusieurs fois tenu propos avec Madame de Guise et mesme avec M^r le Cardinal de Lorraine, lesquelz se peuvent ressouvenir combien j'ay esté contrariant à cela; réservé cinq ou six mois ençà que je n'a y point fort contesté contre ceux qui monstroient avoir telle volonté... Et néanmoins puis-je dire avec vérité que de moy-mesme je n'ay recherché, sollicité, ni pratiqué personne pour tel effect... Et cependant ne pensez pas que ce que j'en dis, soit pour regret que j'aye de la mort de M^r de Guise; car j'estime que ce soit le plus grand bien qui pouvoit advenir au Royaume et à l'Eglise de Dieu, et particulièrement à moy et à toute ma Maison, et aussy que, s'il plaist à v. M., ce sera le moyen pour mettre le Royaume en repos » († MS. P. B. n.° 8676. p. 76).

...Lieber Vetter, Schwager und Bruder... Wir überschicken E. L. hierbey verwahrt copien was der Printz von Condé und Andelott ausz Franckreich an unseren herrn Vatter und auch unsz geschrieben, freundlich und vertreulich zu; und wiewol zu wünschen dasz die *condiciones pacis* dermassen wie die, so unsz E. L. jüngst zugeschickt, getroffen weren, dieweil esz aber, geliebtes friedens halber, jetziger zeit nicht anders sein können, muesz mann dannocht umb dieses dem Almechtigen Gott dancken und loben, dieweil dannocht so viel darin erhalten, dasz Sein seligmachendesz Wortt ohne schew ann vielen örtern mag gehört und gepredigt werden, der hoffnung esz werde solicher heilsamer sahme desz Worttsz mit verleyhung und erleuchtung des Heiligen Geistes, dermassen umb sich wurtzelen, dasz es in khurtzem von

den vorstetten inn die grossen stetten , und von dannen 1563.
inn die umbbligende lände sich werde auszubreiten.... *Datum* Mars.
Marcpurck , am 4^{ten} *Marcij* 63.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem .. Printzen zu Uranien ...

LETTRE LI.

*Le Comte Louis de Nassau au Prince d'Orange. Etat de
leurs affaires en Allemagne.*

Monsieur , je ne sçay come ferés' bien mes excuses
envers vous de ce que je tarde tant de venir , car je de-
meure trop longuement , encores que c'est à mon grand
regret ; si est-ce que nostre grande nécessité le requiert ,
come vous ay escript par ci-devant , car plus somes nous
entrés à besoigner , plus avons nous trouvé le fondement
de nous' debdtes , tellement que nous trouvons monter
nous debtes jusques à trois-cent-mille florins de Franck-
fort , lesquels nous font 14 mille florins de pension an-
nuelle et fust esté à craindre que , si nous eussions attendu
encores deux ans , que fussions entrés si avant que l'eus-
sions senti d'icy à cinquante ans. Aiant donques trouvés
nous affaires en tel désordre et nous debtes tellement
augmentées , avons résolu entre nous de point partir
d'icy , que nous ne aions premièrement mis ordre en tout
ce q'il serat possible , car nous avons veu et grandement
apperceu que nous gens avient entièrement perdu cou-
rage et estions devenus si négligent , que les aucuns ne
s'en soucient plus guères , les aultres des nous principaulx

¹ Holl. ferai. ² nous.

1563. nous venient demander leur congé, disant: « nous trou-
Mars. » vons, Messingneurs, que vous estes venus si avant, que
» ne pourrés plus entretenir vostre crédit et bone renom-
» mée, que vous avés tousjours eu, et puisque ne voions
» pas de remède, vous supplions de nous vouloir donner
» nostre congé, car nous ne sçaurions voire le misère. »
Quelles parolles c'estiont pour nous, pourrés vous bien
penser. Voiant donques qu'eulx, lesquels nous debviont
donner le millieur conseil, commanciont à décliner, y
avons mis la main nous-mesmes, et sommes venus si
avant, par la grâce de Dieu, qu'espérons de vouloir
diminuer nous debtes de soixante-mille florins entre ci et
Pentecouste, come vous dirés plus amplement à ma venue.
Es ist geringe kurtzweil vohr mich, dann wir noch allen
morgen, ausgenommen die sontag, umb fünf uhren
bey einander gewesen: wir sein aber noch nit gar reith',
es fehlen unns noch ein drey wochen zeyts, so will ich
dann E. G. trewlich helffen arbeiten, was in meinem
geringen verstandt unndt vermügen ümmer sein mag,
unndt Gott fleiszig bitten.

Come vous m'avés faict escrire par Wylpurg, ne faul-
drés d'aller trouver mon frère de Newenar incontinent,
pour entendre de luy le tout au long, et si je treuve que
la chose est d'importance, me trouverés vers vous à Brux-
elles, pour parler dè cecy et tout aultre chose. Lantgrave
Wylhelm m'ast escript encores ausjourdui, me priant de
rechef de vouloir aller avecques luy en Schweden, selon la
promesse que lui dois avoir faict à Franckfort: je luy ay
rendu responce, quand il fut dernièrement ces cares-
meaulx icy, avecques son beau-frère, le jeusne Conte

* Holl. reed, gered.

palatin (1), et aussi asteure', comment que je ne suis pas 1563.
à moy, sinon entièrement à vous, pourtant croi-je, qu'il Mars.
vous en escriverat; quant je viendrai, aviserons d'une
responce: il m'ast aultrement envoyé livrée et aultre
écippage, come aux aultres Contes que vont avecques
luy. — Quant à l'affaire de Königstain, attandons vostre
résolution sur le dernier offre que le Conte de Stolberg a
faict..... Espérant donques, Monsieur, d'estre bien tost
auprès de vous à Bruxelles, ferai fin, me recommandant
très-humblement à vostre bone grâce. De Dillenburg, ce
10 Martij 1563.

Entièrement vostre obéissant frère à vous
faire très-humble service,

LOUIS DE NASSAU.

A Mons^r le Prince d'Oranges.

† LETTRE LI.

*Le Cardinal de Granvelle au Roi. Ligue des Seigneurs:
on devoit leur donner des charges en Espagne ou en
Italie (MS. B. GR. VIII. p. 144).*

...Digo liga, porque assi lo dicen ellos, ny usan de otro
termino, aunque à algunos haya dicho yo, para que llegasse
à sus oydos y tuviessen este acuerdo, quan mal sonava
que vassallos de un Principe Soberano tractassen de ligas
sin voluntad o consentimiento de su Señor, y que en
otros tiempos por menos causa se havia mandado à Fis-
cales proceder; y como veo que esto no ha aprovechado

(1) *palatin*. Louis; marié à Elizabeth de Hesse, en 1560.
cf. Rommel, Ph. d. Gr. I. 586. II. 651.

' à cette heure.

1563. para que no usen del mesmo termino, no hablo mas en
Mars. ello, porque, no haviendo de aprovechar, no ofenda.
...De Erasso sospecho que no lo haze bien conmigo⁽¹⁾, y sé
que tiene intelligencias con M. d'Aigmont y otros aca,
no sé si con Renard; y estas pudiesen servir para quitar
à M. d'Aigmont lo que pudiese tener de opiniones no
convenientes, y confirmarle aun mas en lo que conviene
al servicio de v. M.; todo seria muy bien y yo holgaria
mucho dello: y cierto el dicho d'Aigmont es él que
destos, no sé si diré coligados, es mas tratable, y alle-
gado à razon, y la mayor culpa que tiene es dexarse
llevar y persuader por ruines, mas tengo esperança que
algun dia abrirá los ojos, y conocerá quanto le importa
el sostenimiento dela authoridad de v. M., y será uno de
los mas contrarios à los que la impugnan. Una cosa havia
pensado que, como se muestra universalmente aqui tan
mala satisfaction de todos quantos hay de la nacion
Española en estos Estados, loqual parece que nasce dela
sospecha que tienen de que se tenga fin de subgectar los
à los Españoles, y reduzir los à la forma que estan las
provincias de Italia que son debaxo dela Corona d'España,
que no sé que mal spiritu les haya puesto esto en la
cabeça, seria bien quitarles esta mala opinion y ruin
voluntad que à la nacion tienen, y yo no veo como esto
le pueda mejor hazer que interessando algunos dellos en
España, dispensando con la pregmatica y dando à algunos
algunas encomiendas, porque estos, con el interesse que
de alli sacarian, y por ser ayudados en sus cosas, serian

(1) *comigo*. Ce soupçon paroît avoir été fondé. Erasso étoit en correspondance avec le Comte de Hornes: «amicus homo et in aula praevalidus:» *Strada*, I. p. 137.

forçados sostener la parte dela nacion, y sus parientes y 1563.
deudos quedarian tambien por esta via ganados, y quan- Mars
do se diessen à dos o tres destos Estados que no tienen
el tuzon, sendas encomiendas, haria tambien que vivies-
sen con esperança otros 25, y seguirian à v. M. de
mejor gana, y perderian los destos Estados la opinion
harto dañosa que tienen, de que sea v. M. resoluta de no
dar les nada en España, lo qual haze harto mas daño
de lo que se podria creer; y tambien podria considerar
v. M. si seria bien dar à algunos delos Grandes cargos en
Italia, segun la ocasion los ofreciesse, como de gobiernos,
o cargos de guerra, o en tierra, o en mar, y à algunos
cavalleros principales otros, à cada uno conforme à su
qualidad, que bien han provado algunos de sus passados
en las cosas en que por alla les han empleado; y siendo
v. M. comun Señor de todos, es bien hazer de manera
que conoscan que los tiene por hijos, y no que piensen
que solos los de España sean legitimos, que son las
palabras deque aqui y en Italia se usa, y no creo que
serviria mal el Principe en Sicilia, si en algún mejor cargo
empleasse v. M. el Duque de Medina-Coeli (1).... De Brus-
selas, à 10 de Março 1563.

Le 11 mars le Prince d'Orange et les Comtes d'Egmont et de Hor-
nes écrivirent au Roi « que tant que le Cardinal aura le maniem-
ent des affaires de par deçà, jamais vos affaires n'auront icy le succès
que v. M. et nous désirons, pour estre si odieux à tant de gens : »
Procès des Comtes d'Egmont et de Hornes, II. p. 271. Ils deman-
dèrent aussi à ne plus faire partie du Conseil d'Etat : *l. l.*

(1) *Medina-Coeli*. En 1572 nommé Gouverneur des Pays-Bas :
T. III, p. 437.

LETTRE LII.

1563 *Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange. Il Mars. prie que le Comte Louis puisse l'accompagner en Suède.*

* * Le Roi de Suède, Eric XIV, avoit demandé en mariage Christine de Hesse, fille du Landgrave Philippe.

.....Auch freundlicher lieber Vetter und bruder. Wiewol ich wol genaigt gewesen were, mainer zusag nach(1), etwa umb die Ostern zu E. L. zu zien und maine freundliche liebe mhouffe und E. L. zu besuchen, diewail aber diese raisze so schwinde vorfelt, könne E. L. dencken dasz ich daran verhindert werde; ich hoff aber es solle sich uff ein andermal ein bessere gelegenhait darzu geben.

Es hat mir Graff Ludwig zugesagt, so verne er von E. L. erlaubnüs erlangen konte, mit mir zu zien in Schweden; so ist an E. L. mein gantz freundtlich bitte E. L. wollen's ime nit allain erlauben, sondern inen auch helfen anhalten das er mit zie, dan daran erzaigen mir E. L. ein sonder angenehmen dienst und gefallen. Es wirt platzgraff' Ludwig (2) und s. L. gemahl auch mit zien'

sampt viel andern guten hern und ge, darumb ich auch Lotzgen' sonderlich gern in der compaignie wolte mit haben. E. L. werden das, wan die gesante hie ankommen und im tags der hochzeit ist, gepetten konne E. L. kainen bessern an ire stat als Graff Ludwig verordnen. E. L. erzaige

(1) *zusag nach.* Voyez la Lettre 44.

(2) *Ludwig.* Voyez p 151.

¹ l'altgraff. ² Ici et dans les lignes suivantes une déchirure a emporté quelques mots. ³ diminutif familier de Louis.

sich hierin gutwillig, solchs wil ich hinwieder umb E. L. 1563.
verdienen. E. L. wollen auch E. L. gemal meine brüder- Mars.
lichen grusz und viel liebs und gutes vermelden. 12 Martii.

E. L. dienstwilliger bruder alzait,

WILHELM L. z. HESSZE.

Dem... Printzen zu Uranien... in s. L. eigen hände.

Le Prince répondit de Bruxelles le 21 mars, qu'à son grand regret, dans les conjonctures présentes, ni lui, ni son frère ne pouvoit quitter les Pays-Bas. « Es will uns unmöglich fallen » jetziger zeitt, der geschwinden nachbaurlichen empörung und » anderer ursachen halben, von hinden abzukommen... So hatt es » auch mit unserm Bruder, Graff Ludwigen, diesse gestalt, das er » alhier in unsern und seinen selbst sachen, daran uns baiderseitz » mercklich und hoch gelegen ist, soviell zu thun hatt » († MS.).

LETTRE LIII.

Le Comte de Schwartzbourg au Prince d'Orange. Dessein de quelques Princes Protestants contre le Brabant.

Le principal auteur de ce dessein étoit Wolfgang, Comte Palatin de Deux-Ponts et Neubourg, gendre de Philippe de Hesse, et d'humeur, à ce qu'il parolt, un peu aventureuse. « Wolfgang » beehrte vom Landgrafen Geldhülfe, Bewahrung seines Landes » und den Rittmeister Johann von Ratzenberg, um auf gut Glück, » mit drey Regimentern Fuszvolk und 5000 Reitern den Hugonot- » ten zuzuziehn, Condé aus der Gefangenschaft zu befreyn, und » beyläufig Metz, Toul, und Verdun zu erobern Der Landgraf » verhinderte für diesesmal durch die dringendsten Vorstellungen » diesen abentheuerlichen Zug: » v. Rommel, II. 590. — Déjà en 1562 on appréhendoit une attaque du côté d'Allemagne: voyez p. 128, sq. Strada écrit: « Altior fortasse Oranium et Egmuntium » cura habebat. Etenim credebatur, Condaeï rogatu, aliquos » Germaniae Proceres interminatos esse finitimis Belgis, si Guisiis

1563. « novae religionis hostibus opem ferrent, se, pro communi causa
 Mars. «tuendâ, arma in Belgium illaturos. Nec procul a vero duxerim
 »et Condaeum id attentasse, et Germanos praestitisse: » l. 124.
 Et dans les Lettres de Prosper de St. Croix, Evêque d'Albe et
 Nonce du Pape à la Cour de France, au Cardinal Borromée, il y a
 un Mémoire secret, de Paris le 20 juillet 1562, où il est dit: « On
 »écrit de Flandres que les Princes d'Allemagne ont déclaré aux
 »états des Pays-Bas que, s'ils font quelques mouvements pour
 »secourir les catholiques dans ce royaume, ils attaqueront le
 »Brabant. Cela fait voir que nous ne devons attendre aucun secours
 »de ce pais-là; soit qu'on écrive cela tout de bon ou par feinte: »
Archives curieuses de l'hist. de France, 1^e Sér. T. VI. p. 106.

Hochgeborner Fürst, freundlicher lieber her und ver-
 trauter bruder..... Man hat auch wol heimlich gemurmelt
 das man sich vor dem Königh von Hispaniën fürchte,
 der execution halber des *Concilii*, welchs in der Pabst sol
 aufflegt (1) und bepfolen haben: derwegen wolten sie,
 die Fürsten, den vorsprung einemen und Brabant anfal-
 len; dan sie meinen vor gewis, wan sie jederman freiheit
 und die Religion zusagen, sie solten nicht grossen wider-
 standt haben; was nhun ihr gemüt und meinung oder
 was draus erfolgen wirdt, das wirdt die zeit geben.....
Datum in eil, den 28 *Martij* A^o 63, Sundershausen.

E. I. jederzeit dienstwilliger bruder und knecht,
 G. G. v. SCHWARTZBURGH.

LETTRE LIV.

*Le Comte de Schwartzbourg au Prince d'Orange. Même
 sujet.*

Hochgeborner Fürst..... Das Pfalzgraffen gewerbe ist

(1) *aufflegt*. Voyez la Lettre 84.

gantz gefallen, aus ursachen das sie ihre sachen nicht heimlich gehalten, dan da die Königin, die alt von Franckreich, erfahren, das ihr anschlag auff Metz und folgens der Condischen zu hülff zu kommen, hat sie als bald zwölff fenlin Casconiër in Metz geschickt und den Hertzogen Hans Wilhelm von Saxen, Wilhelm von Grumbach, und andere bei die fünff tausent pferd auffgemant, ihnen auch vorsigelte bestallung zugeschickt, desgleichen dem Lutzeherger zehen fenlein anzulauffen bepholen; darauff der vortrag in Franckreich erfolget, hat die Königin den *commissarium* so zu Metz mit dem gelde gelegen, wider zurück gefodert, das also ein schwerdt das ander in der scheiden behalten, wiewol sie noch hoffen sie werden von wegen das die Englische noch in Franckreich liegen, gefodert werden; ich wil's aber nicht glauben. Sie weren vor längst angetragen und schon in Franckreich, so Pfaltzgraff Wolffgang mit gethan hette, dan ehe das anritgeld, auch den monat sold, so den reutern auff die hand hat gegeben werden sollen, in Metz vor kuntschaff und vorhoff, nachdem die strasse durch sein landt gehet und hiebevör alle das geldt dadurch gefürt, sie wurden es auch wagen, so wolt er mit solchem gelde seinen kriegk anfahren; sie haben's aber gemerckt und haben sich aus Metz nicht wagen dürffen.

Es haben auch alle Fürsten so in Franckfurd gewesen, dem Pfaltzgraffen zugesagt im etlich geld in diesem anlage zu leien, insonderheit dieweil ehr vorgewant, da ihm Got das glück geben wurde das ehr Metz, Tol' und Verdun wider zum Reich brechte und die Condischen entzetzet hette, wolt er seinen wegh auf Mastrich und

• Toul.

1563. folgens durch Brabant nemen , dan ehr weis das alle thor
Avril. in den Stedten wurden ihm auff' stehen ; dan sie an ihn
geschrieben sampt andere Chur- und fürsten , und gecla-
get wie sie der religion halbe bedrängte wurde , sie wol-
ten alle thor auffthun. Der Churfürst zu Saxen hat zu
diesem anschlage ihm zwantzig tausent taler lenen wol-
len , auch zugesagt , da ehr aber vernomen den Kundi-
schen anschlag mit Brabant , hat er es im wider auff-
geschrieben , und bestehet der guthe Fürst wie putter an
der sonnen , das ich also zu gar² hoffen wil wihr wollen
dis jhar fried haben , wie wol es den krigsleuten hart
eingehet. Ich vornem das herzogh Erich grosse [grumpen]
und lügen in's Niderlandt geschrieben , von wegen des
das ehr gern wolt das man ihm seine knechte unterhieltt,
dan ehr hat 4 feinlein angenommen und weis nicht war-
umb..... Der Churfürst zu Saxen thut mit das mist seins
holzes ab und macht eine Mappa (1), bekümmert sich
umb keinen krieg. Die heimfart mit des Landgraffen
tochter weis nicht wie mich's ansihet , ob es einen fort-
gang haben wirt oder nicht ; dan , wie man mihr schreibt,
so wolte der Schwede gern zurück und hat eine potschaff
hundertstarck , ahne geleit und pasport , durch Denemarck,
die braut zu holen , abgefertiget , welche der König von
Denemarck alle arrestirt und angehalten , und man mein
ess hat's der Schwede darumb gethan die sache aufzu-
ziehen..... Datum 8 April A^o 63, Sondershausen.

E. L. dinstwilliger knecht ,
G. G. v. SCHWARTZBURG.

(1) *Mappa*. » Kurfürst August fühlte Neigung zu den Künsten
» der Mathematik, Mechanik, und Architektur. » v. Rommel, I.

¹ offen. ² sogar.

LETTRE LV.

Le Comte d'Egmont au Prince d'Orange. Nouvelles de 1563.
France. Avril.

Monsieur. Comme se gentilhomme des vostre s'en alloit vers vous, je n'ay voullu lesser de fère ses deulx mots et vous dire, comme l'on at etté se soir en conseil, et y at ton lu une lettre de France, du dernier de mars, qui contenoit seulement la délivrance de don Fernando. Ceulx de Paris ont acépté et souffert de publier la paix (1). Si esse^a que les gens du Prince de Condé sont encores en piet, l'on ne scet encores si les Anglès feront restitution du Hable de gras^b ou non. Il semble, par les lettres du Duc Erneste, que l'on lève plus grandt nombre de chevaulx en Allemaine, que l'on n'avoit dit la première fois. Monsieur, je me parte d'issy le samedy et pense ettre le dimenche ensuivant à Bréda, par quoy ne feray sette plus longue, et sur ce vous veus bèsér les mains, priant le Créateur vous donner, Monsieur, ce que plus désirés. De Bruxelles, ce 13 d'avril.

Vostre bien bon amy et confrère pret à vous
fère servise,

LAMORAL D'EGMONT.

A Monsieur le Prinse d'Orange.

• 1 est-ce. ^a Havre de Grace.

(1) *la paix.* Voyez p. 148.

LETTRE LVI.

1563. *Le Comte de Schwartzbourg au Comte Adolphe de Nassau. Il l'invite à servir le Danemark contre la Suède.*

. La guerre entre le Danemark et la Suède (1563—1570) qu'avec un peu de modération on eût aisément évitée, fut très-préjudiciable aux intérêts Protestants.

...Lieber bruder. E. L. magh ich freundlichen unvormeldet nicht lassen das die Kön. Ma^t zu Dennemargk etc. sich wieder Schweden etc. in kriegesrüstung zu begeben dringend verursacht wirdett; und mich, sambt den Obersten Georgenn vonn Holle, reutter und knecht zu werben und antzunemen bestellet, E. L. auch ein fenlein knechten übergebenn, wie dann auch George von Holl dasselbige in E. L. namen inn kurtzem richten wirdet. Wiewoll ich nun, ob E. L. solchs antzunemen und sich hiertzu gebrauchen zu lassen bedacht seind oder nicht, nicht wissen kann, so hab ich's doch E. L., uff entphangenen bevhel der Kön. Ma^t, nicht pergenn³ wollen unnd werden E. L. sich darauff Ires gemüts unseumblichenn gegen mir ercleren, dan E. L. freundlichen zu dinen bin ich jederzeit willigk. *Datum* den 15 Maji A^o 63.

Freuntlicher lieber bruder, ich hab E. L. ein, und mein bruder Wilhelm das ander fenlein zum besten richten lassen, bit E. L. wolle je die sachen dahin richten das sie je nicht aussen bleiben; dan sie wissen sich zu errinneren was sie Georg von Holle zugesagt. E. L. werden so neulich keinen solchen zughsehen, dan ich albereit in die fünfftausent reuter und sechzig fenlein landt-

¹ Autographe depuis l'alinéa.

² hergen (verbergen).

knecht bestellet; da E. L. ausszbleiben, so wirt es Sie 1563.
gereuen, zudem wehrich beim George in vordacht kome, Mai.
als wan ich mein wort nicht hielte, dan ich von E. L.
zugesagt bin E. L. wollen sich nicht seumen, sondern zu
tagh und nacht komen *etc.*

E. L. u. S'.

G. G. v. SCHWARTZBURG.

Den Wolgeborner Hern Adolff, Graven zu
Nassau, Catzennelnbogen, Vianden und Dietz,
meinem freuntlichen, lieben Brudern.

A cette époque le Prince reçut la visite du Duc de Clèves, chez
qui il s'étoit rendu peu auparavant. Le 22 mai Granvelle écrit au
Roi: « Yo no puedo dexar de dar aviso à v. M. de una cosa que
passa, que es que el Principe d'Orange ha ydo al Duque de Cleves,
no sé paraque, y que despues el dicho Duque ha ydo à la casa
del Principe à Breda, donde estuvo un dia solo; podrá ser, y así
lo quiero creer, que no havrà mal en ello, pero descursan muchos
sobre esto diferentemente, y hay causa, y à muchos hombres de
bien parece muy mal, y tanto mas que dello hastagora no ha
hecho mencion alguna el Principe à Madama, ny por cartas ny
de otra manera » († MS. B. GR. VIII).

LETTRE LVII.

*Le Comte Adolphe de Nassau au Comte de Schwartzbourg.
bourg. Réponse.*

Myn früntlichen dienst mit vermoegen alles guthem
zuvorn, welgeborner, früntlicher, lieber Bruder.... So
will du weyders belanget dy ercklerung meines gemüts,
wessen ich zu thun hiermit vermeyndt sein, solds E. L.

† underthäniger Schwager (?).

563. wissen das myn gemüdt, sin, und hertz wohl zu solehs
 Mai. zuk stehet und itziger zeyt zu nichts auff der woldd grossen luste, gefallen, noch begerde hette als by solchen grossen hauffen und by so truilich, erlicher, gutter leuth zu seyn, wie ich mich dan zum öfftermahl gegen den Oberschten Gorgen von Holl hab lassen vernemen, das ich wohl wold das ich so gelückselich eynmahl möchte seyn und dye gelegenheyt haben auff den den overschten zu werden, do ich auch mir mitt zilychen klepfer auff meyns kost mitreid möchte, solde es mir ein gewünschte sach syn. Ich [beschwer dy] ich ein befelch über ein feulen Knecht solt haben, dar zu ich mich dann viel zu gering und unverstendich achte, als derjenige der bey krigslaufts nhi mehr gewessen und solcher sachen gantz und gar unerfaren ist, und do ich mit wurde ghen, wult ich, beide E. L. und den Oberschten, zu bedencken und heimgestellt haben, ob solcher befelch ausz obgemelden ursach mir ahn zu nemen were, damit ich, als der unverfarnen, nicht mehr schandt als ehr zulegen möchte. Doch was mir E. L. und der Oberschten hienn' zu thun befelen und raeden werden, wil ich mich jederzeit, so viell mücklich, gefellich und gans willich ertzighen', dan ich mir hienn noch zu zyt selbst nicht raden kan, als der solche sach gantz und gar erfaren yst; hab hy derhalben zu erklerung mynes gemüzt, desz E. L. unahngezeigt nicht wollen lassen.... Kan derhalben, auff E. L. früntliche begeren, mich anders nicht erkleren, dan das ich für myn perschon gantz und gar woll zufrieden were und nicht lebers auff erden en wuld begeren als by den handel zu syn; wihl¹ aber solches, nach myn wenigis verstandt, durch und mitt

¹ hierin.

² erzeugen.

³ weil.

vorwissen kayserlicher M. geschen musz , weisz ich nicht 1563.
wie der sachen zu duen ist unde bitt E. L. dy wolden hie- Mai.
mit mir denselbigen truwen raedt mittheyllen... Geben zu
Kleve , 27^{en} Maji A^o 63.

† LETTRE LVII.

*Le Comte Louis de Nassau au Landgrave Guillaume de
Hesse. Opposition contre Granvelle (ms. c.).*

Le Roi avoit répondu (p. 153) le 6 juin aux Seigneurs : « je sçay
que ce que vous me remonstrez , procède de bon zèle et affection
qu'avés à mon service , dont j'ay eu assez l'expérience du passé...
mais je ne voy que vous dictes aucune chose particulière qui
vous pourroit mouvoir à estre d'avis que je deusse faire le chan-
gement que vous m'escrivez » *Hopper, Recueil*, p. 32. Il espère
venir bientôt dans les Pays-Bas, désire qu'en attendant un d'eux
se rende en Espagne, et ajoute qu'ainsi seulement il sera « si bien
informé comme il conviendrait pour y prendre résolution. Car ce
n'est ma coustume de sans cause grever aucuns de mes minis-
tres : » *l. l.* — Malgré la justice et la modération de la réponse , on
n'en fut nullement satisfait. « Cette lettre receue seirent semblant
de grande fascherie et mescontentement et s'assembloient sou-
ventesfois avecq ceulx de leur ligue, tant en Bruxelles comme
ailleurs : » *l. l.*

Gnediger Fürst und Herr. Es ist mein herr der Printz
gestern ausz Hollandt widderumb hieher gein Bredaw
khommen, und ist willens übermorgen naher Brüssel
zu tziehen, da dann alle die herrn, so nit auff desz Cardi-
nalsz seiten seint, sich finden werden, umb mittell und
wege zu suchen wie sie desz Cardinals, als eines der alle
schelnerey und tyranney in diessen länden ein ansüffter

1563. ist, mögen queit' werdenn; seindt auch willens dem Khū-
Juillet. nig alle mit einander *unanimter* antzuzeigen dasz sy in
kheines wegs gesinnt seint sich weiters einiges regiments
oder handlung zu unternehmen, so lang der Cardinal im
regiment oder auch im landt ist.... Der Almechtig wolte alle
diesen herren Seinen göttlichen segen verleyhen, und inen
viel glücksz und heilz zu diessem Christlichen werck mit-
theylen.... Es haben die Khū. M. aus Spaniën den dreyen
herrn... ein antwort geben... Es dünckt mich eine schlechte
und kalte antwort sein, nachdem man so lang mit uffge-
schoben hat. E. f. G. werden wol sehen dasz der brief von
dem Cardinal geschmidt ist; *in summá*, es ist boesz ding,
wan sich die herrn von einer person allein regieren lassen.
Ich hoff zu Gott sein regiment soll nit lang bestandt haben.

...Wolte Gott dasz man einen guten vertrag zwischen
Dennemarck und Schweden treffen könnte. Denn, meinem
nerrischen bedüncken nach, werden sy uff beiden seiten
gegen einander nit viell ausrichten und allein ir geldt
vertzehr n; so werden sy dann wissen wasz kriegen ist.

Herzog Erichs krieg gefelt mir nit wohl. Ich hab sorg
er wartte uff Grumbach, dasz sy zween darnach zusammen
thuen und corrigiren die geistlichen Prelaten, einen nach
dem andern, welchs dem Reich ein ewige schende were.
Ich khann bey mir sonst nit finden waruff H. Erich solch
kriegsvolck erhalten khann; denn es ist zu besorgen die
landesknecht werden ausz seinem beuttel nicht reich wer-
den. Ich hoff zu Gott es soll ein Zweybrückischer krieg
daraus werden². Dasz er mit dem roten pfaffen (1) einen

(1) roten pfaffen. Le Cardinal.

¹ los (Holl. kwijt).

² J'espère qu'il aura affaire au Duc des Deux-Ponts (?): voyez p. 155.

verstandt haben soll , ist mehr zu besorgen dan zu hoffen , 1563.
dieweil er so hin und widder schwebt. Juillet.

Die Herrn seint allzeit inn gutter wacht , dann sy tra-
wen dem roten gesellen nit mehr dann ime gebuert.....

Datum Breda , den 8 Julij 1563.

E. f. G. undertheniger dinstwilliger , :

LUDWIG GRAVE ZU NASSAW.

An Landgrave Wilhelm zu Hessen.

Le Landgrave envoie de Cassel, 15 juillet, copie de la lettre à son père. Il ajoute en *Post-Scriptum* autographe. « Ich bit gehorsamblich
» E. G. wolten Graff Ludwigs schreiben in gutem geheim lassen blai-
» ben , domit's dem guten mänlain kain ungenad pringe : es seind
» gleichwol grosse zaitungen , und geben mir die hoffnung es sol-
» len die grose potentaten mit iren eigenen undertänen so viel zu
» schaffen bekommen daz sie uns zu reformiren vergessen werden »
(MS. C.).

† LETTRE LVIII.

*Le Prince d'Orange au Landgrave Philippe de Hesse.
Nouvelles des Pays-Bas.*

Le Prince donne ici l'analyse de la Lettre du 29 juillet.
Procès des Comtes d'Egmont et de Hornes II. 276. Répliquant ainsi
au Roi , les Seigneurs avoient également déclaré à la Gouvernante
ne plus pouvoir entrer au Conseil d'Etat , « tant que sa M. seroit
» servie de donner aultre ordre et remède au Gouvernement et affai-
» res du pays : » *Hopper, Recueil*, p. 34.

« Depuis ces lettres escriptes s'accroissoit de jour à autre la haine
» et malveillance contre le Cardinal : » / *l.* Ses ennemis le rendoient
» odieux au peuple ; et , dit *Hopperus* , « quoy que l'on faisoit au
» contraire , remonstrant les bonnes qualitez dudit Cardinal , de
» personnage docte , éloquent , et de beaucoup de langues , affable

1563. ret expérimenté ès choses publiques, amateur extrême du service
Août. »de Dieu et de sa M., et du bien et liberté du peuple, . . . rien
»ne prouffictoit pour effacer et oster du peuple celle opinion: »
Recueil, p. 31.

....Wasz uns und diesze Niederlände betrifft, so können wir E. L. in freundlich vertrauen nit pergen das der Graff zuw Egmont, der Graff zu Horr, und wir, mit vorwissen und gemeinem guetem rath der meherentheill von den fürnembsten Herrn und freunden diesser länden, ahn die Kön. Ma^t zuw Hispanien vor vier monatten haben ein schreiben auszugehen lassen in welchem wir irer Ma^t in wasz wessen die geschefften diesser irer Ma^t Nieder-Erbländen beruheten, desgleichen auch wasz für ein allgemainer unwill, des Cardinals Granvelles autoritet halben so er in dissen länden hette, bey jederman endstuede, zu wissen gethan haben, uff welchs unser schreiben wir erst ungefährlich vor dreien wochen von irer Ma^t ein andwortt empfangen haben, darin ire Ma^t begeren das sich unser obhemelten einer in der person hinein in Hispanien zuw irer Ma^t erheben und sie des Cardinals halben weitleuftiger und particularischer berichten wolle, damit sich ire Ma^t sovill desto besser resolvieren könthen. Wir aber (besorgent das solich wiederantwurt durch des Cardinals anstiftunge solang sey verzogen, auch dermassen gestellt, damit die sachen auff die lange bahne möchten gericht werden und er nittlerweill seine practiken besser ausführen könthe) haben uns itzo zuw Brussel der meherertheill von den fürnembsten Stadthaltern und Ordensherrs diesser Niederländen versamlet und under uns beradtschlaget was wir irer Ma^t hierauff vor eine andwortt geben solten. Und, nach erwägunge aller umbsten-

de, haben wir befunden das, weder irer Ma^t damit gedhie- 1563.
net, noch unserer reputation gemesz were, dasz sich Août.
unser einer in diessen geschwinden zeitten, des Cardinals
halben, uff einen solchen weitten und unsichern wegk
begeben solten; da aber ire Ma^t unser einen oder uns alle
sampt, von wegent irer selbst geschefften oder eines
gemeinen nutzens diessen ire länden halben, hinein begert-
ten, wolten wir sampt oder sunder nach irer Ma^t wollge-
fallen gehorsamblich erscheinen. Haben auch endtlich
entschlossen irer Ma^t solliches unser gutt/lüncken schrift-
lich zu vorstendigen, welchs den Cardinall, wie man
uns gesagt, merklich hoch soll verdrossen haben. — Fer-
ner ist auch in gemelter versamblung für gutt angesehen
und beschlossen worden das wir obhemelte drey uns hin-
füran des radts enthalten, wie wir auch thun wollen, bis
zo lang das ire Ma^t auff die pfüncten so wir derselben in
unserm letzten schreiben und hiebevör öftermals zu vor-
stehen geben, sich entschlossen, resolvirt, und bessere
ordnunge auffgericht hetten. Sonderlich aber derhalben
dieweil, underm gemeinem nhamen des Radts, viell grosser
und wichtiger sachen hinder uns hero, sonder unsern
mittwissen, und auch wieder unsern willen, gehandelt und
bevolhen werden, und gleichwoll wir bey jederman den
nahmen haben muessen das wir, als diejenige so mit im
rath sein, dasselbig handlen und in's werck brengen helf-
fen: so wir doch kheiniges wegs bedacht seien, solichs
auff uns zu beruhen lassen, dieweill es uns sämptlich
zuw sondern schimpff und nachtheill gereiche. Zudem
haben wir ire Ma^t darneben zu erkennen geben das wir
für uns, den gebrechen so in der politzey-, Religions-, und
andern sachen, vor zu khommen, keine bessere noch hai!

1563. samere mittel wissen dan das ire Ma^t der Gouvernantin
Août. wolten bevelhen die gemeine Stende der gantzen Nieder-
länden zu vorsambeln und mit derselben gemeinen rath
und guttdüncken die mittel funden, damit allerseitz ge-
brechen bei zeitten vorkommen werden möge, dieweill
wir bei uns befinden das nit allain die Ordinantzten und
Mandata so bis dahero ausgangen, keinen nützen gebracht
hetten, sonder auch hinfürters eines groszern nachtheils
ursach sein könthen.

Diesses alles, wie obbemelt, haben wir der Kön. Ma^t
mit ainem aigen courir übergesunden, auch der Guver-
nantin mündtlich⁽¹⁾ angetzeigt ausz wasz erheblichen ur-
sachen wir uns des Raths hinfürter zu endthalten verur-
sachtt, wir können aber woll ermessen das diesser unser
vorschlag dem Cardinall keiniges wegs gefallen wirdt,
dieweill er ime seine gehaimbde und gefährliche listige
fürhaben verhindertt: können auch bey uns leichtlich
ermessen er, der Cardinall, werde mit seinem grossen
credit so er bey der Kön. Ma^t hatt, allen möglichen vleyz
anwenden, solchen unsern vorgeschlagenen rath zu ver-
hindern und denselben bey irer Ma^t verdächtig zu machen,
damitt alle sachen in alten stande hienlauffen und er mitt-

(1) *mündtlich*. «Orangius, post multa quibus omnium nomine
»questus est, . . . subjecit ad extremum, quando ea omnia ex Car-
»dinalis asseclarumque dominatione provenirent, decrevisse se in
»posterum Senatu abstinere; non quidem Gubernatricis causâ,
»cujus prudentiam caritatemque in Belgium praedicaturi semper
»essent, sed ne in partem venirent earum rerum quae tanto cum
»Rege ac provinciarum detrimento fiant . . . Acriter in Cardinalem
»invecti Orangius et Bergensis, commemorâunt quibus ille artibus
»apud Regem eos insimularet, ut dubiae Religionis nec Principi
»fidos: » *Strada*, I. 154

ler weil seine sachen und anschläge besser volnbringen 1563.
möge.... Datum Breda , am ersten Augusti A^o 1563. Août.

WILHELM PRINZ ZU ORANIEN.

An Landgraf Philips zu Hessen *et mutatis*
mutandis ahn L. Wilhelm zu Hessen und
Churfürst zu Saxon.

† LETTRE LVIII.

*Le Cardinal de Granvelle à Gonzalo Pérez. Réponse à
donner aux Seigneurs des Pays-Bas* (MS. B. GR. IX. p. 64).

* * Gonzalo Pérez , premier secrétaire de Philippe II, « génie
vif et ardent, qui avoit l'esprit élevé et fait pour les grandes affai-
res: » *Mém. de Granv.* I. p. 74. « Il y a 37 ans, » écrivit-il, peu
d'années après, « que je sers, tant le Roi que l'Empereur, et je n'ai
rien eu d'eux qu'environ deux-mil ducats de revenu... Le Duc
d'Albe a voulu me supplanter, mais qu'il sache que j'ai les os
trop durs et qu'il n'a pas d'assez honnes dents pour les casser: »
l. l. p. 80 et 85.

Muy magnifico Senor.... creo que en la respuesta que
su M. les hará, sera tambien menester usar gran tem-
plança, con dezir que conosce claro, assi por lo que le
dixo Montigni, como por lo que han escripto, y lo que
alla resuena, que deve haver algunos que hazen malos
oficios y falsos, dandoles à entender que yo escriba y haga
cosas contra ellos que realmente no son assi; y puede lo
dezir su M. con toda verdad, y [su] M. lo sabe; rogandoles
que se quiten destas opiniones y que atiendan al servicio
de su M., como lo confia dellos, y que lo hagan como si
yo no estuviesse de por medio, pues no es razon que, por

1563. mi respecto, dexen de hazer lo que al servicio de su M.
Août. deven; y que anda preparando todas cosas para su
venida (1), y que viniendo, y informandose de todo,
proveerá, y remediará las cosas à su razonable satisfac-
tion.... Brux., 6 aug.

La Gouvernante envoya Thomas Armenteros en Espagne, «vete-
rem aulicum a secretis, cum accurato rerum commentario:»
Str., I. 154. Son Instruction étoit datée du 12 août: «Jam Guber-
natrix mutato animo in Granvellanum videbatur.» l. l. 153.

• LETTRE LIX.

*Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange.
Réponse à la Lettre 58.*

. La coalition en Allemagne contre Charles-Quint en 1552
fut, en partie, le résultat de mesures auxquelles Granvelle avoit
participé.

...Freundlicher lieber Vetter, Schwager, und Bruder....
Betreffende die vertreuliche antzeige des Cardinalsz vonn
Granvelle halben, wollen wirsz in gutem vertrauwen bey
unnsz lassen pleiben. Es mag sich die khö. Ma' zu Hispa-
nien wol fürsehen dasz gemelter Cardinal derselben in
iren erblännden nicht ein spiell anrichte, wie er ire khö.
W^o hernn Vatter, Keyser *Carolo* seligen, vor zeitten im
Reich einen lermen angerichtet hat. Wir bitten aber denn
Almechtigen dasz er alle ding tzur ehre Seins Nahmens

(1) *venida*. On croyoit à la venue du Roi. Le 23 juillet Gran-
velle l'engage à amener en Flandre peu d'Espagnols; il vaudroit
mieux se faire accompagner par des Catholiques qu'il feroit lever
en Allemagne. — Il le prie de faire écrire à d'Egmont et à quelques
autres Seigneurs pour leur ouvrir les yeux († MS. B. Gn. ix).

und erbreitterung Seines heiligen Reichsz wolte dirigiren 1563.
unnd richten..... Datum Cassel, am 17^{en} Augusti 1563. Août.

E. L. dienstwilliger Vetter und Bruder,

WILHELM L. z. HESSEN.

Dem... Prinzen zu Oranien.

Le 30 août Granvelle écrit au Roi : « El Principe d'Oranges
haze agora gran demostracion de procurar con efecto que los
Estados de Brabante consientan en las ayudas que tanta sollicitacion
han costado y tantos años, y para ello estan aqui juntos los
dichos Estados: verémos brevemente qual será el successo, y ha el
dicho Principe procurado que se llamasse el Marques de Bergaa
que havia comencado à hazer algo en lo de Valencienes (1), aunque
friamente.... De Brussellas, 20 de agosto » († MS. B. GA. 1x.
p. 74).

La Cour de France se montrait disposée à soutenir Philippe II.
St. Sulpice, Ambassadeur de Charles IX, écrit à celui-ci : « ... Je
dis au Roi que vous aviez eu si agréable l'office que j'avois fait
de moy-mesmes à lui offrir vostre secours pour la conservation de
l'obéissance de ses Pays-Bas, que maintenant vous me comman-
diez ne faillir à ceste présente occasion de le bien assurer que
vous aviez et la volonté et la délibération d'employer tout ce que
Dieu vous avoit donné de forces et de moyens pour maintenir sa
grandeur et Estats..... Sa M. respondit, quant au fait de ses
Pays-Bas, qu'il vous remercioit aultant qu'il lui estoit possible
du secours et faveur que luy présentiez pour la conservation de
son obéissance et repoz de ses subjects, et qu'il espéroit, par
l'apparence qui s'en voyoit de delà et par l'advis qu'il en avoit
eu le jour précédent, qu'il ne s'y changeroit ny innoveroit rien,
et que les choses y passeroient gracieusement, se tenant néant-
moins tousjours assuré de vostre bonne ayde et faveur, quand il
en auroit besoing. — Touchant la Royne d'Angleterre « qu'il estoit
marry de la veoir ainsy opiniastree en ce qu'elle avoit si mal com-
mencé.... 27 août 1563 » (MS. P. B. 9747).

(1) *Valencienes*. Voyez p. 126.

LETTRE LX.

1563. *Le Comte de Hoogstraten au Comte Louis de Nassau.*
Septembre. *Maladie du Baron de Montigny.*

Monsieur le Conte, je suis venu hier icy pour bayzer les mains à Monsieur le Prinche et pour sçavoir en quoy luy poldray faire service, et suis esté bien fort mary n'avoir eu ce bien de vous y trouver, pour faire le meisme en vostre endroit, et ne me doubte auez bien resentie la maladie de Monsieur mon frère de Montigny, pour vous estre tant amy et serviteur comme il est, et m'asseurant qu'ainsy serez bien ayze de sa guérisionne, vous veulx bien assurer quy luy eut merguedy dernier 8 jours que la feibvre continue luy quictat, comme aussy aultres grans accidentz et mortels qu'il avoit eu, de fachon que l'ay laissé à Tournoy, grâce à Dieu, hors de dangier. Je vy là le S^r de Wartwyck quy se recommande humblement en vostre bonne grâce et m'at pryé vous advertir que nostre homme, lequel cognoissez, luy at mandé que de brief il vous ferat tenir ce qu'y vous at promy. — Nous attendons encoires la [réponse] du Roy sur ce que sçavez et sommes bien esbahis tarde tant, meismes estant M^r de Waulx de retour, passé 8 jours, et n'ayant jusques oires entendu de par luy; dont n'y at matière, à mon grant regret, de prendre bon poinct, ny fondement dessus. Le temps nous enseignerat de ce quy conviendrat de faire, quy me faict plus désyrer vostre retour, pour discourir ung petit sur la matière. Sy ceste vous trouve estant après de quelque Seigneur de ma cognoissance, je vous pryé luy présenter mes deues recommandations en sa bonne

grâce, et y vous plaiserat en accepter aultant de vostre 1563.
part, Monsieur, avecq l'ouffre de mon service. De Bréda, Septembre.
ce dernier de 7 septembre 1563.

Vostre plus affectionné amys prest à vous
faire service ,

ANTHOINE DE LALAING.

A Monsieur le Comte Lodwick de Nassau.

LETTRE LXI.

*Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Affaires
de famille.*

Mon frère. J'ay receu vostre lettre et entendu par icelle,
ce que avés besoigné avecque M^r de Nuenar. Je suis
esté bien émervillé de la responce qu'il vous at donné et
de veoir le peu d'affection qu'il at de en faire une fin. Pour
vous dire la vérité, je n'en suis pas trop content de veoir
nostre povre seur, après avoir tant souffert avecque luy,
de demerer ainsi déproveu, sans sçavoir ce qu'il en serat;
et certes je ne le passerois ainsi, si je ne cognoissois le
personaige avecque lequel nous avons affair: enfin il fault
avoir la pacience jusques à votre retour, et veoir que
résolution qu'il prenderat alors, et si alors il faict du
froid, il nous vault regarder ce que aurons affaire, car
se nous seroit à tous une grande honte et déréputation
de abandoner ainsi nostre seur.... Depuis vostre partement
l'on m'at adverti, comme la fraucken¹ van Giefre et² em-
péché pour chercher ung héritier et qu'el se at lessé dire,
que, combien que les Contes d'Empde et ceulx de Olden-

¹ dame, femme : *Holl.* vrouwtje (?).

² est.

1563. bourg luy sont bien proches , néamoings que , si la fille
Octobre. aîné du feu Conte de Rittberge eusse épousé ung Seigneur
de bonne maison et qu'il ne fusse pas d'ung ceur tyrannique,
qu'elle aimeroit mieulx à celluy lesser son bien que non pas à person aultre. Je ne fais certes nulle doubte
que , si peussies parvenir au dit mariage de Rittberghe ,
que l'on porroit bien traicter avecq la vielle puelle de Giefre qu'el vous fisse son hériter , et comme
c'est chose de si gran importance pour vous et pour nous tous , que je le vous ay bien voulu advertir ; affin
que vous ne vous endormissies au dit affaire et que pensé
sur tous moiens possible , comme porriés parvenir au dit mariage : de ma part je ne dormiray pas et penseray
sur tous moiens , dont il me semble que nous porront aider à parvenir à nostre prétencion. Je aurois espoir que ,
si le Lantgrave voulusse faire ung tour d'ami et faire bon office devers la mère , que tout chose se porteroit bien ,
parquoy il fault que chercé¹ tous moiens pour le ganger.—
Il me vient merueilleusement mal à propos que le Juif nous at failli de ce xx mille florins , pour les raisons que
scavés. Je anvoie de rechief mon secrétaire Alleman devers le dit Juif pour veoir s'il ne vaudroit délessier la
condition de l'obligation par où il demande que mon frère Jehan et vous aultres luy vauldriés donner certain hypothèque
sur une terre à part , faisans les subjects et officiers serrement de se laisser exécuter , à faulte de paiement....
De Bréda , ce 15 d'octobre *anno* 1563.

Vostre bien bon et affectionné frère à vous obeir ,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Monsieur Louis de Nassau , mon bien bon frère.

¹ cherchez.

† LETTRE LXI.

Le Duc d'Albe au Roi. Réponse à donner aux Seigneurs 1563.

des Pays-Bas (MS. B. GR. IX. p. 134¹).

Octobre.

....Cada vez que veo los despachos de aquellos tres Señores Flamencos me mueven la colera, de manera que, si no procurasse mucho templanza, creo pareceria à v. M. mi opinion de hombre frenetico. Por cierto, Señor, me parece que v. M. deve guardar lo que yo creo muy bien, le deve tambien alterar para secutarla muy bien secutada à su tiempo, à pena de que, si v. M. no lo hace, no se guardará vasallo de ruyn intencion que no se desverguence; y ningun negocio, uno por uno, entiendo yo que v. M. al presente tenga de grande importancia, como procurar con gran brevedad de la commodidad para hacer de esto una demostracion muy exemplar. Aviendo mirado mucho de scripto y cartas destas, me parece que toda la cosa de su quexa, odio, y enemistad contra el Cardenal, nace de averlos contradicho la junta general de los Estados, aunque no deven faltar algunas particulares; pero quien no supiere mas que ver estos scrittos, de alli juzgará que nace, y lo que hechandole à el pretenden que se haga es esta junta, laqual, quien no supiere mas particularidad de los negoçios de aquellos Estados: pero hasta tener hecho esto, no me pareceria irritar mas la malicia de los otros: que à los que se ha de hacer desfavores, es à los que no meriten mas castigo que este; pero à los que destos meriten, quiten les las caveças; hasta poder lo hacer, dissimular con ellos, sin que tan poco conoscan en v. M. blandura. A su carta no me pareceria

1582. que v. M. respondiesse, sinó que Madama les dixiesse, de
Octobre. parte de v. M., que à v. M. no le avian satisfecho las
razones que en su carta y scripto le avian enviado, para
dexar de servir en la forma que v. M. avia dexado orde-
nado, y que assi v. M. no podia dexarles de enviar
amandar, tornassen à servir en él porque v. M. no se
podia contentar de que ellos tomassen ningun particular,
por causa para dexar de servir à v. M. de lo que les
mandava, y debaxo desto esperar lo que sucedera de la
venida de M. d'Egmont; que ni es blandura, ni rigor, y
que pueden pensar que tan poco dexa de ser lo: yo no
tengo esto por remedio verdadero, sino por entretenimien-
to, pero en negocios tan dificultosos, y que no se
puede venir al remedio verdadero, v. M. crea que buscar
otros caminos para remediarlo, y que no se pueden
aplicar sino medicinas muy flojas, y dudando mucho
de la operacion que podran hazer. El averles dicho Ma-
dama tenia orden de v. M. (1) para no juntar los Estados,
quisiera yo mucho que ella huviera escusado, sino que
con buen modo procurara hacer lo que v. M. le mandava,
que entender ellos este mandato de v. M., no de lo que
yo sé, viendo esto y sus intenciones no podria parecer
le bien, como à mi no me pareceria, que esto que aquel-
los pretenden se hiziesse, sino precediendo primero otras
cosas, conque se assegurasse lo que de la malicia de estos
podria suceder: sacar de alli al Cardenal, como ellos lo
pretenden, y se han desvergençado à escrivirlo à v. M.,
tendrialo por grande inconveniente, porque dello succe-
deria el hacerse luego la junta de los Estados, que es en

(1) v. M. Voyez p. 135, *in f.*

lo que ellos deven tener el fundamento de sus intencio- 1563.
nes, y si se vee que aora ellos, sin aver visto en v. M. Octobre.
blandura, se atreven à la desvergüenca que han hecho,
veêdo la tan grave, como seria hacerlo que ellos piden à
v. M. por tan malos terminos, se dexa muy bien enten-
der donde irian à parar este camino, me parece es menos
conveniente. El castigo, como tengo dicho, seria el que
aqui vernia mas justo, pero no pudiendo se al presente,
el que me parece que queda en el medio destos, es
procurar por todas vias que se pudièrè, separarlos, y
para esto me parece el mejor camino, el que v. M. ha
commençado con M. d'Egmont, y pues él en sus cartas
dice que vendrá, y me parece en ellas muestra gran
voluntad à ello, y dice que, siendo v. M. servido, mos-
trará venir à negocios suyos y verná, v. M. le deve man-
dar lo haga assi con toda brevedad que le séa possible,
y hazerle caricias, para removerle y apartarle de la liga;
y apartado él, entonces será tiempo de hacer desfavores
à algunos de los otros, y bien y regalo à él y à los que
él pudièrè atraher: podian en ninguna manera del mundo
inferir del suyo desconfiança y temor en el pecho de
v. M.: la levadura de todas estas alteraciones es Renard,
y si v. M. no le manda salir de alli, tengo por cierto que
cada hora yra enpeorando este negocio y otros muchos...
Huesca, 21 oct.

Déjà par sa Lettre du 17 juillet 1562 le Roi avoit recommandé
à la Duchesse de désunir le Prince d'Orange et le Comte d'Egmont,
« graviter olim . . . dissidentes et naturâ moribusque nimum diver-
sos: » *Str.* I. 144. D'après l'Auteur des *Mémoires de Granvelle*,
celui-ci auroit écrit au Roi: « la haute Noblesse a deux chefs qui

1563. « forment un parti, le Prince d'Orange et le Comte d'Egmont. Ce
Octobre. « dernier est bon serviteur de v. M., droit, sincère et ferme dans
« la Religion. Mais le Prince d'Orange est un homme dangereux,
« fin, rusé, affectant de soutenir le peuple, et de prendre ses inté-
« rêts, même contre vos Edits, ne cherchant que la faveur de la
« multitude, paroissant tantôt Catholique, tantôt Calviniste ou
« Luthérien.. Il est capable d'entreprendre sourdement tout ce
« qu'une vaste ambition et une extrême jalousie peuvent inspirer...
« Il seroit bon de ne pas le laisser en Flandres. On pourroit l'en
« retirer avec honneur, sous prétexte de quelque Ambassade qui
« eût un grand éclat, ou de quelque Vice-royauté; vous pourriez
« même le rappeler à votre Cour. A l'égard du Comte, il s'est
« laissé séduire par le premier, mais il seroit aisé de le faire reve-
« nir... , lui faisant sentir qu'on le préfère au Prince: » Il. 53.

LETTRE LXII.

*Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Lettre
de l'Archevêque de Cambrai au Cardinal.*

« Les affaires de Valenciennes causoient encore beaucoup
d'inquiétude à la Gouvernante: « là et à Tournay il sembloit du
« tout impossible de retenir le peuple de l'exercice de sa religion
« sans assidue garnison: » *Justif* p. 182. Voyez p. 126.

Mon frère, j'ay reçu votre lettre du 12 du présent et
suis esté bien aise d'entendre par icelle que estes arrivé à
Dillenbourg en bonne santé, et que avés trouvé madame
ma mère et toutte la compaignie au mesme estat. J'ay
très volontiers entendu que Riffenberge vous at mandé,
espérant que ce coup issi ferés une fin de voz affaires, ce
que surtout vous devés pourchasser, et pens que la gar-
bouille¹ que Wilhelm van Grumbach (1) at faict à l'Evesque

(1) *Grumbach*: voyez p. 62.

¹ querelle, rixa.

de Wirtzbourg, ferat celluy de Trèves tant plus doux et 1563. traitable. — Quant à l'affaire de Königstein, n'en sçay que Octobre. dire, car ses lettres sont si obscures que n'en poiés rien entendre. J'espér en Dieu que tous nos affaires se porteront bien, si ceulx qui touchent le Cardinal et noz aultres eussient une fin. Je vous anvoie extrait d'une lettre que Monsieur de Cambray⁽¹⁾ escript au dit Cardinal, par où verrés leurs bonnes intensions et la bonne amittié qu'i portent aux Princes d'Allemagne. Si vinsiés près du jeun Lantgrave, seroit que bien que luy montrissiés le dit extraict, et mesmement l'article du Roys de Dennemarck et Zwen, car certes il n'y at pas de mocquerie, ny pour ung ny pour l'autre; mais je vous prie ne luy donner nulle copie, affin que l'on ne sasse qu'i vient de moy, car l'on m'at dict qu'ils ont aucungz gens près d'eux quilx ont pension du cardinal. Quant aux nouvelles d'Italie, luy porriés bien lesser copie; certes en ung et en l'autre, il y a matière assés à y penser. Je vous anvoie aussi aultres nouvelles et lettres de M^r l'Admiral et M^r de Montigny, par où verrés ce que se passe, par quoy ne vous feray redite. Je vous porte assés d'envie des belles chasses que faictes, mais je me console que je prens le héron tout les jours au nues..... De Bréda, ce 22 d'oct.

Vostre bien bon frère à vous faire service,

GUILLAUME DE NASSAU.

¹ *Extraict de certaines articles, contenus en la lettre que Monsieur de Cambray at escrit au Cardinal de Granvelle.*

• *La présence de sa M. catholique en ces païs de pardeçà, feroit*

(1) *Cambray. Maximilien de Berghes, premier archevêque de cette ville.*

¹ *Ecrit de la main du Prince.*

1563. «merveilleusement, au cas Dieu veuille le nous ramener isi bien tost
Octobre. »pour cela et toutes aultres choses nécessaires : si l'on auroit si
»bon accès ver sa dite M. que d'issi jusques à Milan, je crains que
»bien mal je me sçaurois garder que je ne l'asse trouver.

«Quant aux affaires de ceste ville de Valenciennes où je suis
»arrivé avant-hier, je n'en sçauois encore dire grant chose à v. S.
»illme, pour n'avoir encores communiqué aux commissaires : une
»chose diraie bien, qu'il samble que le pot est découvert, et tiens
»que l'on cognoisterat astheur le tout, et ne fust qu'on dict que
»nous aultres de la profession ecclésiastique crions tousjours le
»sang, je dirois que, puisque l'on est à ceste heure à la besongne,
»il faudrat pousser vivement outre et s'atacher aux principaux,
»sans avoir regart s'ilx sont puvres ou riches, ny mesmes que par
»là la ville porroit venir en décadence; car certes, Monseigneur,
»restant le mal pour ce coup comme desouvert, il y faudra donner
»tel order comme il convient, ou aultrement, s'ilz voient qu'on les
»doubte¹ ou craigne, la liberté croisterat tellement, que après il
»n'y aura plus de remède, et non point seulement issi, mais en
»plusieurs aultres lieux aussi, en² lieu que si l'on chastie ceulx
»issi, les aultres se doubteront et se régleront plus tost à la raison.

«Il me semble que la guerre des Roys de Dennemarck et de Zwe-
»den, selon que v. S. m'escrit du Roy de Polloigne⁽¹⁾, se porroit
»bien trouver en la guerre de sorilz et de raines³ : il n'y auroit
»point de mal que le Lantgrave de Hessen et ses semblables fussent
»aussi embrouillés en guerre, affin que le Prince de Condé n'en
»dusse attendre aulcung secours. »

*Cessi estoit escript de la propre main de Monsieur
de Cambray.*

«Depuis ceste escrites l'on m'ast dict que l'on a trouvé quelque
»billet semé par les haies, fort séditieux et plain de menasse,
»disant qu'ilz meurent de faim, eulx et leurs femmes et enfans,

(1) *Roi de Polloigne.* Sigismond-Auguste. La guerre entre la
Pologne et la Russie recommença en 1563.

¹ redoute.

² a't.

³ grenouilles (*ranae*).

et si le Cardinal et M^r de Cambray pensent leur oster leur liberté, que ilx s'abusent, usans de fort grandes et hautes termes. Je tiens que, si ilx estiont résolu de le faire, que il ne le diriont. Il me semble que l'on se doit asseurer de ceste ville, et si l'on ne voldroit faire de si gran semblant, il faudroit simplement commander aulx capitaines qu'ilx eussent à remforcer leurs enseignes, chascung de deux-cens hommes; car certes la chose n'est trop asseuré par quatre enseignes, et quant aulx despences que cela cousteroit, je crains que l'on trouverat matière pour plus paier que cela; mais *hæc inter nos.* »

LETTRE LXIII.

Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Il désire que celui-ci devienne Capitaine-Général du Cercle de Westphalie.

Mon frère, je anvoie Wilpurch vers M^r le Duc de Clèves, pour luy parler et prier de ma part vous voloir avoir pour recommandé et vous dénommer en l'estat de capitain-général desoubs luy du cercle de Wesfale, aiant trouvé fort bon que le prochassions¹ le dit estat, pour les raisons plus amplement spécifiés en vostre lettre; mais ay commandé au dit Wilpurch se enquester premièrement fort bien de toutes les obligations, en quoy il vous faudrat mester, ensemble aussi de la forme et manière comme vous auriés le dit estat, affin que, si il trouve quelque difficulté, qu'il vous en advertisse incontinent, pour povoir après tant mieulx résoudre. Je eusse bien désiré que vous eusse peu parler de ceste affaire, pour regarder si n'eussions peu trouver moien que l'eussies eu

¹ pourchassions.

1563. avecques plus grande autorité, que n'at pas eu Mons^r Novembre. de Wel et les autres qui sont esté devant luy. — Je vous remercie et à mon frère Jehan de la bonne affection que me démonstres de me vouloir adsister au recouvrement de l'argent, vous priant vouloir faire vostre mieulx affin que le puissié recouvrir tost; car tous noz affaires et bon ordre demeurent là, à faulte dudit argent.... De Bréda, ce 8 de novembre 1563.

Vostre bien bon frère à vous faire service,
GUILLAUME DE NASSAU.

A Monsieur le Conte Ludwich de Nassau,
mon bon frère.

LETTRE LXIV.

Le Comte de Nuenar au Prince d'Orange. Guerre entre la Suède et le Danemark.

.....Je désire et prie Dieu ardemment d'oïr quelque bonne responce d'Espagne, dann, wo der turnier nit gut wird, solt mich wunder geben, dann er je langsam gnug angehet. On dict icy pour certain que le Duc Eric est à Bruxelles pour certaines grandes entreprises, *more solito*. Si ainsy est, je vous supplie d'avoir là quelque part d'icelles. De Schwede on m'escript que les gens du Roy de Dennemarck retournent assez mal fourny d'argent et de santé et que le Roy de Schwede se veult revenger cest yver; ayant rassemblé toutes ses forces et desjà prins quelque terre sur le Roy de Dennemarcq en Blekingia¹. Je

¹ Duché sur la mer Baltique, cédé à la Suède un siècle plus tard.

crains que ung troisième⁽¹⁾ ne s'y mesle..... De Meurs, 1563.
ce 8 de novembre 1563. Novembre.

Vostre humble et vray serviteur, amy, et frère,

H. G. Z. NUENAR.

A Monsieur le Prince d'Orange.

Malgré l'ordonnance du Prince (p. 106), la Réforme avoit fait dans la Principauté de grands progrès. On se saisit des Eglises; on y prêcha; les images furent brisées; beaucoup de Catholiques se retirèrent à Avignon. Après que l'Edit royal de janvier 1561 eût permis aux Huguenots l'exercice public de leur culte (p. 133), le Prince envoya « de la Tour, Gentilhomme de sa Maison, pour y porter ses » volontés de tout point conformes aux usages de France. Chacun y » acquiesce avec joye. Les Réformés à leurs Presches, les Catholiques » à leurs Messes : *de la Pise*, p. 290. Mais les troubles ayant recommencé après le massacre de Vassi, de la Tour se jeta dans Avignon, où Fabrice Serbellone, neveu du Pape et Gouverneur du Comté, ligué avec plusieurs Chefs Catholiques, lui découvre leur dessein » d'exterminer tous ceux d'Orange, source de la réformation en ce » pays.... A cela de la Tour n'ose contredire ... Sans avoir sondé le » fonds des intentions de son maistre, il les assure « qu'il seroit » bien aise que la race des hérétiques fût du tout esteinte en ses » terres, notamment sa ville d'Orange, de laquelle il avoit tant de » rapports faicheux et dangereux, pourveu toutefois qu'il ne » perdit pas son autorité ny son grade de Prince : » p. 291. En juin, la Ville fut saccagée : « 148 Chefs de famille meurtris, sans » y comprendre les estrangers, les femmes, les enfans, les serviteurs, » et les moissonneurs en grand nombre : 196 maisons entièrement » brûlées : » p. 297. En 1563 les Protestants reprirent le dessus, par le secours du Seigneur de Crussol, qui donna « le Gouverne- » ment à Gaspard Pape, Seigneur de St. Auban, ensemble de toute » la Principauté, des places conquises et de celles qu'on pourroit » conquister sur le Comté d'Avignon : p. 310. Le 26 d'aôut, à

(1) troisième. Voyez la Lettre 67.

¹ allât.

1563. Bruxelles, le Prince donna un Edit par lequel, en maintenant Novembre. l'exercice de la Religion Catholique «ès Eglises Cathédrales et autres, » il permettoit, «à la requête de nos subjects de la Religion »qu'ils appellent Réformée, de vivre librement par tout nostre Principauté,... leur accordant pour six mois l'Eglise et Temple des »frères Jacobins : » p. 313.

Le 30 septembre la paix fut conclue entre la Principauté et le Comtat: p. 314.

La Lettre 65 fait voir que cet accord ne termina pas réellement la guerre. «Inviolablement observé par les Réformés, il fut du tout »enfreint par les Catholiques.... Fabrice se résout à une guerre »ouverte. Le voilà courant les terres de la Principauté: » p. 315: »Orange étoit continuellément menacée de siège: » p. 317.

LETTRE LXV.

Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvelles diverses.

* * « L'assemblée des Etats ayant esté indite à Bruxelles le mois » de décembre pour la contribution des deniers, le Prince et ses » associés déclarent publiquement à la Gouvernante qu'ils n'y » adsisteront point si le Cardinal s'y trouve, ce qui obligea le Cardinal de se retirer à Malines. » *De la Pise*, p. 307. — Voyez p. 136, *in f.*

Mon frère. J'ai receu hier vostre lettre et entendu par icelle comme le maréchal Roltzhausen⁽¹⁾ n'est d'intention de donner son argent, si se n'est que mon frère Jehan et vous donnés vostre obligation et sur une Seigneurie, et que vostre amptmann et recepveur luy fassent serrement de luy paier annuellement la pension à Francfort: certes ce sont des obligations bien dures, et suis mari que, à

(1) *Roltzhausen*; Maréchal de Hesse: T. III. p. 273.

mon ocasion, vous vous mestés en ceste malaise et fâche- 1563.
rie, mais le temps est tel qu'i vault emplié¹ ses amys: d'une Novembre.
chose vous veulx-je bien asseurer que feray donner si
bon order que ne receperés ny domaige ny fâcheri; car
ne suis d'intention de laisser courir ceste rente oultre une
année, puis que les obligations sont si dures; car l'on
m'ast donné espoir que je porrei recouvrir bien tost une
bonne somme d'argent... Je ne vous fais issi beaucoup de
remercissemens, ny à mon frère Jehan, pour le gran plaisir
et amitié que me faictes, de vous mester en ceste obliga-
tion; car entre frères ny fault user de gran compliments,
mesmement puis que je suis asseuré que cognoissez la
volonté que j'ay de vous faire à tous service, en tout ce
que me vauldrés employer. — Madame m'at mandé de me
trouver le dernier de ce mois à Brusselles, et pens qu'el
at fait le mesme à tous les Seigneurs, car les Estats-
généraulx sont aussi mandés. Je vouldrois bien avant
partir d'issi que l'argent fusse arrivé, pour commencer à
mester l'ordre avant partir. Je vous souhait bien issi et
voudrois que vous affaires fuissient bien achevées là,
affin que puissiés bien tost retourner, car vous ay à dire
beaucoup de choses... J'ay receu, passé deux jours, lettres
d'Orange, par où l'on me adverti comme le S^r Fabricio,
qui est de la part du Pape à Avignon, at dévié² la princi-
paulté d'Orange à le faire le pis qui peult, et eulx me
mandent que se revengeront bien. Je ne sçay quel fin
que cessi prenderat. Nous avons tenu la S. Martin fort
joieulx, car il y avoit bonne compaigne. Mons^r de Bré-
derode at esté ung jour que pensois certes qu'i debvoit
mourir, mais il se porte mieulx. J'attens responce de

¹ employer.

² défié (?).

1563. Wilpurg et voudrois bien qu'i négociasse quelque chose
Novembre. de bon... De Bréda, ce 12 de nov. an 1563.

Vostre bien bon amy et frère à vous
faire service,

A Monsieur mon frère
le Conte Lodowick de Nassau.

LETTRE LXVI.

*Le Prince d'Orange au Conte Jean de Nassau. Nouvel-
les diverses.*

Mon frère..... Je me esbailis de la longueur dont Mons^r
de Treuves use à faire une fin du différent que avons
avecque luy touchant la Conté de Dietz, puis qu'il y at
déjà si long temps que le chapittre se doit assambler,
selon ce que Riffenberghe vous disoit issi et vous at
mandé despuis. Le plus que porrés solliciter pour en avoir
une fin serat le melieur, et serois d'avis que mon frère
s'en allis¹ devers luy pour sçavoir son intention, ou
pour le moins fissiés escrire à l'Electeur ou à Riffenberghe
pour an sçavoir une résolution. Quant à ce que
m'escrivés qu'il samble à mon frère et à vous que, puis-
que M. de Colloigne le désire avoir en son service et
M. le Duc de Clèves aussi, qu'i porroit bien servir à
tous deux, sans que M. le Duc de Clèves en porroit es-
ter mari; je serois bien du mesme advis, mais je crains,
pour les propos que M. le Duc at tenu à Wilpurg,
que le moien serat un peu difficil à trouver pour le con-
tenter; car cognoissés l'umeur de ce bon Prince, et plus-

¹ On a enlevé la signature.

tôt de l'offencer en quelque chose, vouldroit mieulx de 1563.
temporiser um peu avecque Mons^r de Colloigne. Néa- Décembre.
moins, quant vous retournerés issi et que mon frère et
vous le trouvés bon, serois d'avis que en parlissies pre-
mièrement à Mons^r le Duc, avant rien concerter avecques
Mons^r de Colloigne, et luy en parle: ouvertement, et,
selon qu'il vous responderat sur ce que luy allégerés¹ et
proposerés, porrons, vous et moy, alors tant plus facil-
lement mander nostre advis à mon frère; car pour moy
ne sçay quellz moiens luy proposerés qu'i pourroit trou-
ver bon, affin que mon dit frère puis librement accepter
le service de cé deux Princes, sans que l'ung et l'autre
se agravi?..... Les affaires d'issi sont tousjours au mesme
estat et ne nous at le Roy ancores rien respondu. Nous
avons esté issi avecque les Estas, leur faisant la melieur
chière qui nous at esté possible: il y a beaucoup de cho-
ses qui sont passés, trop longues a escrire et qu'i vault
mieulx dire de bouche que non pas escrire, pour les
raisons que sçavés; parquoy désirerois bien vostre venu
pour en discourrir à nostre plaisir. — Je me suis délibéré
d'amvoier le commissaire Schwartz (1) à la principaulté
d'Orange, pour y donner l'ordre qui je désir qu'i se tien,
et est content d'aller, dont certes il m'at faict plaisir. La
Tour (2) est arrivé ce soir, mais ne l'ay encores oui,

(1) *Schwartz*. Employé dans beaucoup de missions délicates. Il ne semble pas être parti alors. Au commencement de 1564 « Anthoine de Wolf, gentilhomme de la Maison du Prince, arrive à Orange et exhibe son pouvoir: » *de la Pise*, p. 318.

(2) *La Tour*. « Envoyé pour esteindre les troubles de la religion, y avoit mis le feu si avant que l'Etat en fut embrasé. » *De la Pise*, p. 289.

¹ allégeres.

² plaigne, sente offensé (*Exp. agraviarse*).

1563. parquoy ne vous mande riens de ces affaires. Le Roy
Décembre. de France est à Paris et le Conestable gouverne entière-
ment, si bien qu'il at faict venir à la court Mons^r l'admi-
ral et Mons^r d'Andelot. Je ne vous feray pour ce coup
plus longe lettre, car n'ay le moien pour plusieurs affai-
res... De Brusselles, ce 9 décembre *anno* 1563.

Vostre bien bon frère à vous faire service,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Mons^r le Conte Luys¹ de Nassau, mon bon frère.

Parmi les choses «qu'i vault mieulx dire de bouche que non pas
»escrire, » on doit probablement compter la résolution des Seig-
neurs de se distinguer par une livrée commune. Cette détermina-
tion, prise au commencement de décembre, dans un festin donné
par Schetz (*Strada*, I. 158), parut avoir pour but principal d'ex-
primer leur haine et leur union contre Granvelle: «à son desdaing
»et vilipendence ils firent faire une divise rouge à teste de fol,
»laquelle par ordonnance de Madame de Parme leur fust défendue;
»mais eulx et plusieurs autres de leur faction et ligue, et pour tant
»plus mettre au jour en quelle grande hayne ils avoient le dict
»personnage, firent tost après publicquement porter à la ville de
»Bruxelles, et en plusieurs autres lieux et provinces, une livrée de
»flesches: » *Procès des Comtes d'Egm. et de H.*, I. 107. *Hopper* dit
que ce fut «le signal d'une confédération et alliance avecq serment
»très-estroit: » *Recueil*, p. 35. Et le 20 mars 1564 *Viglius* écrit
au Cardinal: «Quant à la livrée son Alt. ne leur a sceu persuader de
»la laisser; ainsi crains que aurons avec le temps icy la rose rouge
»et blanche. Tout cecy s'eust peu remédier si le maistre eust peu
»venir.... » (MS. B. Gn. x. p. 200).

¹ *Erreur du Prince: il écrivoit au Conte Jean. Voyez p. 186, l. 20 et la Lettre 63.*

† LETTRE LXVI.

Le Pape Pie IV au Prince d'Orange. Plaintes et menaces 1563.
touchant la Principauté (ms. c.). Décembre.

.....Attende quam indignum sit dominari in urbe illà tuà tam manifestum haereticum (1)... omnes fere officiales ac magistratus ejus urbis haereticos esse, non tam justitiae ministros sed haereticae pravitatis magistros et personarum simplicium corruptores, recipi ibi haereticos....; sublata esse divina in Ecclesiis officia....; monasteriorum ac ecclesiarum redditus haereticorum arbitratu et quidem, sicut accepimus,.... permissu tuo dividi ac dispensari.... Heu, dilecte fili! quam haec Deo invisà, quam calamitosa illi civitati tuae, quam acerba catholicis omnibus sunt, quam turpem notam nomini tuo inurunt, heu, quam gravem in te Dei iram excitatura sunt, nisi ea festinaveris corrigere..... Sin tuo officio, quod absit, non functus fueris, nos quidem fungemur nostro et ea consilia inibimus easque vias et rationes tentabimus, quibus tantam pestem, antequam vehementius corroboretur, inde ejiciamus ac imminens oppidis atque hominibus ditionis ecclesiasticae periculum depellamus, ad quod, si vires nostrae et sanctae Romanae Ecclesiae non sufficient, ad omnia auxilia et remedia descendemus, quod si evenerint ea quae fortasse non putes, non nobis id, sed tibi qui paterna nostra monita neglexeris, tribuere et imputare debebis....
Româ, 29 dec. 1563.

M. Arnoldi (*Hist. Denkwürd.* p. 266) a publié la pièce suivante,

(1) *haereticum*. Le Seigneur de St. Auban: p. 183, in *f.*

1563. tirée sans doute des Archives de la Maison d'Orange-Nassau. Ce sont des nouvelles d'Espagne, du dernier décembre 1563. Il suppose qu'elle est d'un secrétaire allemand de Philippe II, peut-être de P. Pfintzing (voyez p. 192, l. 12, et la Lettre 71^b).

Ausz Hispanien , vom letzten Dec. 40 63.

« Die regierung im Niderland ergert sich je lenger je mehr , und
 » besorg laider , nachdem sich die zwitracht , wie Ir wist , dermas-
 » sen teglich anzündet , es werde zuletzt das feuer mit gewalt aus-
 » brechen , und in hohe und weitschwebende flammen gerhaten ,
 » also das er alsdan sunder vast grosse muehe und gefahr nicht mehr
 » werde zu dempffen sein. Ir Ma^t ist nit wol damit zufrieden und
 » thuet doch nichts darzu wie sich wol behoeret. Die Herren haben
 » irer Ma^t dort im *Julio* einen Courier hereingeschickt und ir gemuet
 » endteckhet , solcher ligt noch sunder ainzige andwordt alhie , und
 » sihet ime nit gleich das er noch so bald abgefertigt werden solle.
 » Und wiewol solcher aufzug den Niederländischen Herren nicht
 » gefellet , so ist doch auch irer Ma^t miszfallen genuegsam darauss
 » zu ermesen. Die Hertzogin halt zum heftigsten an , ir Ma^t soll
 » hinauskommen und den sachen rhat schaffen , auch mit betra-
 » wung sy müesz das gubernement sunst verlassen , dan sy nicht
 » gern wollte , das zu irer Regierung ein solche ergernüsz und
 » unrath (wie sich wol zu besorgen , da man nicht [darzuelhuen']
 » ervolgen werde) fůrfallen sollte. Aber ich befind im werckh das
 » ir M noch wenig darzu genaigt , sagt : « que no ay forma coa que
 » hazer » Besorgtte aber , die nott werde zu letzt solche *for-*
 » *man* wol finden und anbringen. Gott wolle das es alszdan nit zu
 » spät seye ; dan endtlich steen die sachen *in extremo* , und engan-
 » nieren¹ sich ettlich vil beij uns , so vermaioen , nachdem man jetz
 » ettlich jar her von dergleichen sachen und gefahr gesagt , das doch
 » bisz daher noch nichts ervolget , das hinfůrder auch die sachen
 » nit weitter gelangen solten ; dan sy wissen nicht , wan die byrn²
 » reyff ist , fellet sie von ir selbst , und bisz solches geschieht , musz
 » und bedarff es zeit darzu haben.

¹ darzu helfet on d. wil thunen (?). ² se trompent (*Esp.* enganarse).

»Sonst da sich ir Ma^t zu der hinauszkunfft resolviren wurde, 1563.
 »wolt ich, ausz villen ursachen und bedenckhen, vil lieber das es Décembre.
 »durch Italien und Teütschland geschehe, dan über mehr neben
 »Franckreich hin; dan, meines erachtens, khöndte sich i. M. am
 »durchzug mit vil Teutschen Fürsten dermassen bereden, würd
 »sich auch allenthalben also fridlich erzaigen, das gewiszlich die
 »gefast arkwohn⁽¹⁾ und misztrawen, wonicht gar, jedoch zum theyl
 »fallen wurde, und also in vil weg nutz und guet sein möchte. Und
 »da es geschehen sollte, wolten wir uns etwas anders in die sache
 »schickhen als etwa hievor geschehen. Der Almechtige weude und
 »ordne alles zum besten.

»Ich hab ir Ma^t vor ettlich tagen vermeldet was Ir mir von dem
 »religionskrieg und neuen argkwohn, so widderumb in Teutsch-
 »land bey ettlichen wider ir Ma^t emporschwebet, auch Engelland
 »betreffend, geschriben. Darauf, alsz sy dessen wol lachen mügen,
 »antwortt sy mir mit lachendem mündt: « por cierto mucho se
 »engannan de creer tales cosas per que nunca pensé à tal. » So
 »(hab) ich Euch hiemit auch wollen vermelden, solches ettwa da
 »es zu staten khombt, den leutten dargegen haben für zu werffen;
 »dan sy zu solchem geschrey jeder zeit gelachet und gesagt, man
 »werde in werkh und zuletzt wol sehen ob es war oder nicht,
 »wie dan biszhér befunden worden das hievor dergleichen falsche
 »auszbreittungen, deren fast vil erdacht worden, jeder zeit sunder
 »grundt gewest.

»Als ich auch dort im Julio des 62 jars, in irer Ma^t namen, ettli-
 »che schreyben an den Churfürsten von Sachsen und andere Für-
 »sten im Reich gefertiget, und zuvor solche *de verbo ad verbum* in
 »Spanisch translatiret und irer Ma^t referiret, in welchen sich ir
 »Ma^t der Frantzösischen hülff halben endtschuldiget, und ich und-
 »ter anderen disze wort gesetzt gehabt in Spanisch: « y pues que
 »su M. bien sabe que al praesente no faltaran sus mal querientes de
 »sembrar y publicar en Alemana à causa del praesente albarato y
 »rebellion de Francia, y del socorro que su M. tiene acordado à su
 »hermano el Rey Christianiss^o à su instancia, para assossegar y

(1) *arkwohn*. Voyez p. 65.

1563 » remediarla como conviene, muchas cosas falsas y sin fundamento
 Décembre. » contra y en perjuizio de su M., como si platicasse cosas en per-
 » juizio de los Estados del sacro Imperio y de su Religion, y aunque
 » que emporta poco à su M., y no duda que el tiempo hara parecer
 » la verdad del todo, todavia etc; » undterstriche ir Ma^t die wort
 » y de su religion, und schrib mit eigner hand darneben (alsz sy
 » dan vilnals zu apostilliren pflaget) nachvolgende wort: « Aunque
 » yo no platico nada, no quiero delode la religion. » Ausz welchem
 » Ir dan abermals, und sunderlich ausz-irer Ma^t letztern declara-
 » tion, der reservation der Religion halben in den newen bestallun-
 » gen, so jetzo fertig, irer Ma^t fürhaben genugsam zu erkennen.

» Ich wolt der Herr Cardinal sehe für sich *et cederet tempori*,
 » und machete sich ein zeit lang ausz dem gesicht, dan ich nicht
 » zweyfle man würdt zuletzt so fast nach ime schreyen, als man
 » in jetzo begert zu vertylen. Gleichwol ist *ambitio* und *el puncto de*
 » *la honrra* so grosz das keiner gern was nachgiebt, oder sich
 » willig überwinden läst; zudem das ir Ma^t kainswegs will er sol-
 » ches thue, und nicht gemeinet is das ir von iren underthänen
 » *leges* fürgeschriben werden sollen.

» Alhie werden auch wunderbarliche zeitungen umbgetragen, als
 » das ir Ma^t *titulum Imperatoris novi Orbis occidui* vom Babst erlan-
 » get und Engelland conquistieren werde, und vil dergleichen mehr;
 » aber an dem ist in der warheit nichts, sovill ich noch ergrüblen
 » und erfahren mögen. Wie dan auch ettliche vil personen seltzame
 » *chimeras* discurriren, und inen träumen lassen von des Römi-
 » schen Königs und irer Ma^t misztrawen gegen einander, und das
 » die jungen Herrn gewisz nit herein khömmen werden, und der-
 » gleichen vil mehr, in massen mich nich wundert das daussen¹ vil
 » gesagt würdet, dieweyl solches auch alhie bey uns geschicht. Aber
 » man khan nicht jedermann die meuler stopfen, musz recht hand-
 » len und Gott vertrauen, *et finis acta probabit*.

» Unsere Cortes gehen alhie dapffer fort und helt man für gewisz
 » ir Ma^t werde zu ende des monats *Januarij* oder anfang *Februarij*
 » von hinnen verrückhen; dringet ir Ma^t mit grossem ernst darauf
 » das man zum beschlusz khomme, und registirt die Stende diser

¹ draussen.

Idrey König, eich weit anderst und mehr als etwa Kay. Ma^t gethan, 1563.
Idörffen schier nichts wider ir Ma^t mauchzen Ist bey 14 tagen her Décembre.
Idalwege über den anderen tag in iren Rhat geritten und jeder zeit
Idaselbst von drey uhren an nachmittag bisz umd 1, 2, oder 3
Idnach mitnacht geplyben. Sy fertigtet jetz ire furier nach Barcelona
Idab, wiewol vil vermainen, ungeachtet das sy sich stelle als ob sy
Idahin khommen welle, werde sich doch nach vollendung der
IdCortes stragks wegs nach Madrid ziehen. Unser Printz khumbt
Idnicht hieher, sonder soll ime auf ditzmal *per procuratores* geschwo-
Idren werden. »

Pour (1) Mons^r le Prince d'Orange et Mons^r
le Comte d'Egmont.

• LETTRE LXVII.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Préparatifs de guerre du Roi d'Espagne.

— — —
* * Depuis longtemps on craignoit une entreprise de la Duchesse de Lorraine (p. 35) contre le Danemark. *Languet* écrit en nov. 1559: « multi hinc inde sparguntur rumores de conatibus Ducissae pro filio adversus Daniae regem: » *Ep. secr.* II. 22. Et le 13 févr. 1560: « Si transactio fieret inter Gallos et Scotos, forte verendum esset ne copiae missae ex Galliâ adversus Scotos, aliquid adversus Daniam molirentur: » *l. l.* p. 34.

— — —
...Esz hat uns ein guter, ehrlicher mann, der Euch auch wol bekant, inligende antzeige vertreulich thun lassen, die wir auch himit vertreulichen übersenden: und begeren günstiglich Ir wollet unnsz hinwider inn vertrauen verstendigen wasz Euch jederzeit hiervon bewuszt oder

(1) *Pour.* Cette pièce, communiquée au Prince d'Orange et au Comte d'Egmont, n'étoit pas destinée pour eux.

1564 khünfftiglich erfahren möchten; dann, da der Cardinal
Janvier. von Arras in Hispanien getzogen, auch die statliche
bewerbung solte vorsein, ist gut achtung darauff zu
geben, dasz nit ettwan diejenigen damit gemeint, den
gemelter Cardinal one dasz nit viel guts[gann']; dann dasz
ein solcher gewaltiger zeug gegen Engellandt und über
mehr solten gebraucht werden, ist unsz eben so ungläublich
alsz dem der unsz solche antzeigung gethan. Wo
auch der Khünig von Hispanien durch die seinen ann
Khünig von Schweden hette lassen gelangen dasz er
sich mit Denmarck nit verträgen solte, were wol zu ver-
mueten dasz etwan gemelter Khünig von Hispanien
möcht vorhabens sein, mit solchem kriegsfolck, die
Hertzogin van Lottringen in diessem tumult in's Khünig-
reich Dennemarck einzusetzen, daraus dann allerley
unnheilsz ervolgen möcht... Datum Cassell, am 13 Jan.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem Wolgebornen unserm lieben Vettern und
besonder Ludwigen, Graffen tzue Nassav Calze-
nelnpogenn, Viandenn und Dietz.

† LETTRE LXVII.

.....au Landgrave Guillaume de Hesse. *Même sujet.*

Gnediger Fürst und her, nachdem E. F. G. mir gne-
diglichen bevohlen mich bey dem bewusten mann ver-
träulich zu erkündigen wasz jetziger zeit vor kriegs-
bewerbunge vorhanden sein möchten, darauff hat er
mir vertraulich angezeigt E. F. G. zu vermelden dasz
Hertzog Erich in werbung sey, dem König vonn Hispa-

¹ gönnec.

nien zum pesten, und dasz er sich habe vernelimen 1564.
lassen, dasz er uff vier thaussennt pferde und vierzig Janv.
fennlein knechte bestallung habe, wie er, der Herzog,
dan auch albereitz viel leuthe ann der handt, jedoch sey
noch kein geldtt vorhanden, sondern esz solle der Bis-
choff von Arrasz zu dem Könige in Hispanien getzogen
sein, und werde derselbige von i. K. Würden bescheidt prin-
gen. Zuedem werdenn auch in wenig tagen darauff ettliche
leuthe zu dem Hertzogen in's Nidderlandt verreisen, wie
dan auch albereits etzliche hauptleuthe darhin gezogen;
und halte er, der bewust man, esz darvor, da Hertzog
Erich vier thaussent pferde und viertzig fennlein knecht
werben werde, dasz alsdan desz Bapsts bestallung werde
mit underlauffen; dann ime wol bewust dasz der König
von Hispanien Hertzogs Erichenn soviel leuthe nicht
halten werden, und obwol dasz geschrey dasz der zugh
widder Enngellandt gehen solte, so weisz er doch wol
dasz esz ohne zweifel darmit ein andere meinung habenn
werde, dan man in Engelandtt soviel pferde und ein
solchen reisigen zeugsz nicht bedürfft.

Ferner hatt er mir auch verträulich vermeldet dasz
etzliche des Königsz von Hispanien leuthe bey dem
Könige vonn Schweden die anregung gethan, dasz er
sich mit Denmarck nicht verträgen solte, darausz wol zu
vermutten was der König vonn Hispanien im sinne
habe; darumb sein rath wehre, dasz Chur- und Fürsten
sich vonn neuem in guttliche underhandlung zwischen
Schweden und Denmarck eingelassen hetten; dan, da
die beiden Königreich in andere hennde kommen solten,
wurde sulchs zu entlichem verderbenn Theutscher Nation
gereichenn.

LETTRE LXVIII.

1564. *Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Affaires*
Janvier. *de finances ; nouvelles.*

Mon frère.... Je vous prie me mander si nous aurons l'argent en point, affin que, en cas de faulte, je puisse faire regarder en temps après quelque aultre moien pour satisfaire à ceulx à qui nous devons. — Quant aux nouvelles, tous nous affaires sont bien près au mesme estat où ilx estiont quant vous partiés, et ne sorois dire si sont melieurs ou pires. Je suis toujours empêché pour faire mon estat, et peus bien dire, *sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in secula seculorum*, et me samble que nous venons de race de ester un peu movés¹ ménaigiers en nostre jeun temps; mais, quant nous serons vieu, serommes mellieur, comme feu Monsieur nostre père: la plus grande difficulté est, comme à la coustume, pour les faulconiers, lesquels j'ay réduit touttefois, qu'i ne me couttent que xii cens florins, et semble, si se point fusse gaingé², que je serois hors toutes debtes, mais j'espèr, puis qu'il ne reste que à xv cens florins par an, que serons bien tost délivré des debtes; à vostre venu en parlerons plus amplement. Quant aux nouvelles de France, l'Admiral et Monsieur d'Anelot gouvernent le tout, après le Conestable et le Prince de Condé. Les Englès et nous avons um peu quelque picque (1); Dieu pardoin à ceulx qui en sont cause. Quant à Orange, jé toulejours de nouveau ambassadeurs et suis bien empêché à y donner bon remède, car l'inimittié entre eulx

(1) *picque*; relativement à des affaires de commerce. Voyez les Lettres 88 et 104, *in f.*

¹ mauvais.

² gagné.

est si grant que l'on ne scait trouvé moien pour les 1564. appoincter, et de aultre costé le Roy de France se plaint Janvier. d'eux et d'aultre part le Pape ; je vous lésse penser comme je suis.... Je vouldrois que fuissies issi pour me un peu soulaiger, mais le melieur est que j'ay toujours si bonne compaignie qui me donne quelque soulagement, comme au jeu de paulme et aller voler¹, où je me vois encore à cest instant par le plus beau temps du monde, et espér bien de prendre le héron au mieulx.... De Bréda, ce xv de janvier A. 1564.

Vostre bien bon frère à vous faire service,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Monsieur le Conte Louis de Nassau,
mon bon frère.

Le 21 janvier Granvelle écrit au Roi : «No estuvieron aquellos señores con la compania que escrivi à v. M. en Envers mas de dos dias, y se fue el Principe à Bréda, y Aigmont bolvio aqui, ny hé entendido que alli se negociasse cosa alguna sino de hazer buena chera, no sé si con Strale (1) havia hablado alguno à parte... » Torno à dezir que fuera muy bien haver correspondido al dicho S^r d'Aigmont differentemente que alos otros, tractandole con todo amor, porque, como siempre hé escripto, yo creo que su intencion es muy buena y que tiene muy buenas entrañas, mas llevan le engañado.... » († MS. B. G. x. p. 14).

LETTRE LXIX

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Entrevue des Rois d'Espagne et de France à Nancy.

« A la sollicitation de plusieurs chefs des Catholiques, le

(1) *Strale*: T. III. p. 113.

¹ *Terme de chasse*: voler le héron.

1564. »Roi d'Espagne envoya une solennelle ambassade au Roi de
Février. »France.... pour l'exhorter à députer de sa part à Nanci, où l'As-
semblée des Princes Chrétiens était assignée pour aviser aux
»moyens de faire recevoir le Concile de Trente et d'extirper l'héré-
»sie de la Chrétienté, mais la Reine-Mère qui prévint les consé-
»quences de cette demande, l'évada par plusieurs délais » *Meserny,*
Hist. V. 83. Le baptême du fils du Duc de Lorraine Charles III, qui
avoit épousé Claudine de France, soeur du Roi Charles IX, sem-
bloit fournir un prétexte à cette réunion. *Languet (Epist. secr.*
II. 268.) écrit de Paris le 16 nov. 1563: « uxor ducis Lotharin-
»gici peperit nuper filium, ad quem in baptismo suscipiendum
»invitatus est Rex, quem putant brevi eo iturum. Multi existimant
»Pontificem Romanum hoc agere, ut in finibus Lotharingiae insti-
»tuatur colloquium plurium Principum, Regemque Hispaniae con-
»stituisse ante hyemem venire in Belgium. »

Wolgeborner lieber Vetter..... Jetzo kömpt mir kont-
schafft, darin ervolgt das der Cardinal in Spanien postirt
sei; desgelichen das baide Könige, Spanien und Franck-
reich, den ersten May zu Nancy auff die kindauff kom-
men, inmassen der so mir solchs angezeigt, das kint,
wilchs nit dot (wie man darvon gesagt) sondern ini leben
noch ist, gesehen, auch in den gemachen so uff baide
potentaten schon zugestellt, gewesen ist.

Wo das war ist, so hat's *foenum in cornu*; bitt was
Ir darvon wist mich zu verstendigen und bin alzait der
daine. *Datum Cassel, den 6 febr. A° 1564.*

WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem Wolgebornen unserm lieben
Vettern, unserm besondern Ludwigen
Graffen zu Nassau. etc.

D'après une Lettre du 12 avril de Granvelle à l'Empereur, la
Duchesse de Lorraine craignoit que, sous le prétexte de ces fêtes

de baptême, la Lorraine ne fût occupée, soit par les François, soit 1564.
par quelques Princes d'Allemagne († MS. B. Gr. xi. p. 45). Février.

† LETTRE LXX.

*Le Prince d'Orange au Landgrave Guillaume de Hesse.
Nouvelles diverses.*

Lieber Vetter, Schwager undt Bruder . . . Ist anfänglich wahr dasz Hertzog Erich in diessen Niederländen gewessen und noch ist, und sich zue Woerden gantz haimblich hält, das wir inen auch in Antorff zum nehermahll, als wir mit andern hernn, sampt unsern Gemahlin, daselbst gewesen, und er von uns nit weit gelegen, nit zu sehen bekhommen mögen. So vernhemen wir auch das er beim Cardinal Grandvellen, uff seinen hausz bey Antorff, gewesen sein sol und etwas mit eynander practizieren sollen, und stunde zu besorgen, wan ire anschläge einen fürgarg gewinnen, das es nit allain uns und diesse Niederlande, sonder auch andere mehr betreffen würde.

Das aber E. L. zugeschrieben ist es solt der Cardinal Grandvela nach Hispanien getzogen sein (1), daran ist nichts, dan er ist noch alhier in der stadt. So haben wir auch von seinem zugh' woll zufrieden gewessen, hat er inen beij sich zu pleiben gebetten und sich erbotten ime

(1) sein. Voyez la Lettre 67.

Ici la page finit et le sens devient inintelligible, ce qui nous fait soupçonner qu'entre ces mots et les suivans une feuille manque. La Lettre 71, qui traite dans le même ordre les mêmes sujets, n'est à l'appui de cette supposition, et nous autorise à croire que dans les passages perdus il s'agissoit de la guerre entre le Danemark et la Suède, et que le Cardinal qui s'est rendu à Paris, n'est autre que le Cardinal de Lorraine.

1564 alle kurtzwill und fröliehkeit, sonderlich aber diesse fast-
Février. tennacht mit dem frauenzimmer zu erzaigen. Es soll aber,
wie man sagt, darumb allein beschehen sein, das der
Cardinall nit ettwan gehn Parisz gezogen were und da-
selbst mehr unraths als friedens gestiftet hette.

Der Khönig zue Franckreich hatt auch baiden heussern
Chastillon und Guisen, bey verlust leibs und gutts, zum
ernsten gebietten lassen, das sie sich irer sachen halben
drei jair lang [unglig] halten und kheine partheij gegen
der andern nichts, es sey mit worten oder wercken, vor-
nehmen soll.

So hatt auch der Pabst ein brief⁽¹⁾ geschrieben und halt
uns hoch verdächtig das wir unsern armen underthänen
und angehörigen unsers Fürstenthumbs Uranien zue gue-
ten und erhaltung [von] ruhe und ainigkeit, die Relligion
der freien, unbefarten gewissen zugelassen und gestattet
haben, und können nit anders erachten, dan das er kerne¹
ursach hette, ahn uns, als dem schwachsten, antzufan-
gen, und das *concilium* zu exequiren, und also gemäch-
lich von einem zum andern vortzuschreiten. Wir schicken
E. L. des pabstlichen brieffs abschrift hiemit zue und
bitten E. L. umb getreuen rath, wan es die wege errai-
chen solte, das unsz der Pabst angerürter massen zusetzen
wurde, wesz wir unsz dan gehalten solten. Sunst seint
wir nach diesser lände artt still, unser sachen aber mit
dem Cardinal Grandvellen beruhen noch im alten stande
und wir haben noch ausz Hispanien kheine antwort....
13 Febr. 1564.

Ahn herrn Wilhelmen, Lantraffen zue Hessen,
et *mutatis mutandis* ahn Churf. zue Sachsen.

(1) brief: la Lettre 66^a.

1. germ.

† LETTRE LXXI.

Le Prince d'Orange à..... Nouvelles diverses.

1564.

Février

* * Cette Lettre, écrite à la même époque et destinée probablement à quelque Prince Allemand, est conçue en termes différents et supplée aux lacunes de la précédente.

. Für's erst ist wahr das der Hertzog Erich in diesse Nidderlände gewessen und wir anders nit abnehmen können, dan das er mit dem Cardinal und andern in haimblichen practiken stehe und solten die sachen ein fügung gewinnen, so könten wir woll erachten das sie fürnemlich unser und unser mitbrüder um besten suchen, und auch andere gutte herrn und freunde die desselben villeicht jetzo nit sorg haben, damit nemen würden. Der Cardinal aber von Arras ist nit in Hispanien verreiset. Es ist aber sein bruder Mons^r d'Champigny (1) hinein gezogen und, wiewoll wir seine werbung nit wissen, so können wir gleichwoll abhören was er uns und unser mitbrüder zum böszten aufspringen und zurichten mag, das er sampt seinen anhang solchs nit lassen wirdet.

Und soviel Schweden und Dennemarck anlangt, halten wir dafür das die Catholische gerne sehen das sich die beide potentaten also mit eynander abmerglen und ir macht verkriegen¹, möchten auch unsers erachtens woll leiden das sich ires kriegs andere Fürsten ahnnemen und ire krefften dargegen nach verkriegten, damit sie zue irer gelegenheit ihr macht sovil desto mehr und sicherer

(1) *Champigny*. Voyez T. V. p. 487.

¹ durch den krieg verlieren.

1564. zu¹ des concilie und andere irer anschlege, und
Février. dem desto weniger verhindert werden mach, und werden
sich E. L. noch wol zu errinneren wissen was uns der
apostolische legat ahn und wie E. L. fürters,
diesses kriegs halben, angezeigt haben, wie dasselbe auff
dem jüngst verlauffenen tag zue Franckfort. ...

Derwege were unser gutdüncken das sich etliche Für-
sten und herrn zwischen die baide potentaten begeben
und uff alle mittel gedächten wie sie die baiden potent-
aten zu den gut vertragen und machen, dan durch
dies mittel werden die vorschläge viel zurück
gerathen und deren nachtheil in's werck gethan wer-
den. Ausz Frankreich haben wir vernommen das der
Lothiger Cardinal von wieder hinein kommen ist
und nit weit von Parisz gewesen, das der König auff
der bain verritten ist zu und der Khönigin an
woll, soll sie sich in eine besondere cammer verschlossen
und ime khein anders gestatten wollen den
wider zu hoff khommen. Welchs den Cardinal rechts
sehr verlust haben soll.

Wie nhun der Khönig wider khommen, hatt er den Car-
dinal vor sich bescheiden lassen, in beysein des Printzen
von Condes und andere seine rethe, und seine werbung
vernhemmen wollen. So hatt der Cardinal geantwortt, es
seie über die mündliche werbung und woll sich nit ge-
bühren das dieselbe von ketserischen secten angehört
werde. Er woll aber ir. Ma¹ dieselbe allein anzeigen.
Der Khönig aber ist in dem verritten auff ein hausz, ligt
von Paris, genant [Mosveir²] gestaten daselbst die

¹ Les lacunes sont occasionées par plusieurs mots tout-à-fait indéchiffrables.

² Monsco (?) « à dix lieues de Paris près de Meaux : » Arch. curieuses de
l'Hist. de France. 1^{re} Serie, VI. 99

fastennacht zu halten und als er vernommen das der 1564. Cardinal nit woll zufrieden, hatt er im hinaus auffs Février balhausz geladen und im daselbst alle kurzweil und frölichkeit zu erzeigen angepotten, und das allein derhalben, wie man sagt und glaubt, das der Cardinal diezeit über nit etwan zu Paris mehr unrath als friede und guts erwekte...

† LETTRE LXXI.

Le Cardinal de Granvelle au Roi. Ligue des Seigneurs
(MS. B. GR. X. p. 55).

* * Malgré les dénégations souvent réitérées du Cardinal, le Prince d'Orange écrit en 1568 qu'il avoit dit que « le Roy ne pouvoit maintenir les Pays, sans retenir force Espagnols. ..; pour, en abolissant les contracts et privilèges, les gouverner à sa volonté, et mesmes alléguant que l'on n'y pourroit parvenir sans trancher la tête¹ à quatre ou cinq des principaux : » *Justif.* p. 179.

....Digo à v. M. que quanto alos humores malos que tenemos en casa, van todavia empeorando, y se ponen en cabeça desta gente cadadia [inversiones] nuevas perniciosas, dandoles à entender mil cosas nunca pensadas forjadas, a lo que yo creo, de Renard, como lo que dize publicamente el Principe d'Oranges à quantos topa y en mesa publica que yo hé dicho que el haya cometido crime de lesa M., y que cortandole la cabeça sería hecho todo: si yo lo hé dicho, à alguno lo havria dicho, y seria bien que nombrassen aquien; quieren dezir que à Madama, y su Alt. sabe que nunca tal [huno], antes digo que jamas me passo por el pensamiento, y v. M. sabe mejor que nadie si jamas directamente ny indirecta hé escripto cosa que sea deste

¹ Il y a l'acte; probablement par faute d'impression.

1564. [hon], mas yo creo que se busque causa, y que no la
Février. hallando la fingen, y en fin es menester çufrir por no
dañar nada y tener paciencia, aunque sea dura pues ny
justificacion ny desenganon admiten, sino que lo quieren
creer así, o mostrar que lo creen, porque lo crean otros,
alos que me hablan en ello, y donde me parece que con-
viene digo con modestia lo que yo puedo porque la
verdad salga à luz,... 15 febr.

† LETTRE LXXI.

*P. Pfintzing au Cardinal de Granvelle. Il lui conseille de
céder (ms. B. GR. X. p. 85).*

...Sa M. dépesche présentement le courrier des Seigneurs
qu'elle ha détenu si longuement, mais je m'en doute que
la responce qu'il rapporte ne contentera pas à toulz, et
moings mettera tel remède aux affaires et troubles, qu'il
convient et l'extrême nécessité requiert. Dieu doint, par
Sa grâce, que le tout succède mieulx que l'apparence ne
nous menasse. A moy me desplaict grandement que les
choses doibvent venir à telz et si dengereulx et scanda-
leux termes, dont M^r de Vaudenau m'a faict relation
bien particulière. Et certes, comme vostre très-humble et
affectionné serviteur, désireux de vostre salut, je désire-
rois que v. S^r regardast de se désenvelopper¹ de tels
dangiers *et cederet aliquantulum tempori*, avant que les
choses vinsent à l'extrême. Estant assuré que le temps,
veritatis mater, remédiera à tout. Je suis certain que

¹ *Esp. desenvolverse.*

Regnard fera le pis qu'il pourra; car, sans trouble du 1564. publique, son cas se porteroit mal, mais j'espère qu'il Février. luy en adviendra comme l'on dit en Alleman: « untreu » trifft seinen aignen Herrn... » Barcelone, 20 février 1564.

† LETTRE LXXII.

Le Comte Louis de Nassau à M. George Olandus. Sur le Comte Henri à Louvain.

.* Le Comte Henri, âgé de 14 ans, étudioit à Louvain. Sa mère et ses frères, les Comtes Jean et Louis, craignoient beaucoup l'influence de ce séjour sur ses opinions religieuses, et ne vouloient point qu'il assistât aux cérémonies catholiques. Le Prince avoit moins de scrupules à cet égard (voyez la Lettre 113).

Le Comte Jean dans un *Post-scriptum* à une Lettre au Comte Louis, du 8 sept. 1563, écrit: « Wollet doch meines bruders » Heintz, wie ich Euch nehmals geschrieben hab, ingedenk seyn: » dan beneben dem das es wider Gott ist, macht's unsz hin und » wider ein bösz geschrey » (MS.).

Cum tuas legeremus arbitrabamur fore ut nostro desiderio satisfaceret et intelligeremus quid tibi de fratris nostri Religionis statu videretur: idque ideo quod nolumus eum hac in aetatis iudicii sui imbecillitate, ullis contra conscientiam praescriptis teneri; sed, cum praeter expectationem nostram eâ spe ceciderimus, neque iter nostrum Germaniam versus per agrum Lovaniensem sumpturimus, non potuimus intermittere quin has secundas ad te perscriberemus et responsum iudiciumque tuum arctius urgeremus. Quamobrem cum praesentiarum latorem ad te expresse ablegaverimus et crastinâ die discedere constituerimus, tuarum partium esse memineris ad quesita

1564. nobis apposite et mature respondere. Interim curabimus
Fevrier Arnoldum medicum, quamprimum fieri poterit, Lovanium deduci, ut et corporis sanitati fratris nostri, divinà et ejus operà, probe consulatur. Dat. Bruxellae, die Februarij 24, Anno salutis 64.

LOUIS DE NASSAU.

Eruditione et morum integritate viro nobis singulariter dilecto
M. Georgio Olando Silesio, modo Lovanii.

* LETTRE LXXIII.

*Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange.
Le mariage de sa soeur avec le Roi de Suède rompu.*

* Christine de Hesse épousa en 1564 le Duc Adolphe de Holstein (voyez la Lettre 97).

...Lieber Vetter, Schwager und Bruder... Wollen E. L. freundlicher meinunge nicht verhalten das vergangener dreier wochen von wegen des Königs von Schweden, [eren'] Niclas Guldenstern Cantzler, [ern.] Georg Gera, Latzarus Möller und Hermann Praufer *Secretarius*, seint anhero kommen, sich bey unserm gnedigen liebenn hern und vatter angegebenn, das sie von irem hernn dem Könige bevelch hetten sich von wegen irer Kön. Wür. aller dero püncten, derhalben sich die heimfarth biszhero vertzuigert, mit unserm hern vatter zu vergleichen, entlich zu schliessenn, und die heimfuerung so balt in's werck zu richten, inmassen sie dan credentz und volmacht, so mit ires Königs händen unterschrieben und dem grossen secret versiegelt gewesenn, übergeben. Haben auch darbeneben ein Concept einer heurats-ver-

* erenfesten (?).

schreibung vorgelegt, welche fast durchaus, aus- 1564.
scheydenn in einem articul oder zweyen (daruff sie sich Février.
doch weiter erclerunge erbottenn) nach unsers hern
vatters willen und gefallenn gestelt und sich leichtlich
irem erbiethenn nach, mit ihnen zu vergleichen gewesen
were, wo nit nachvolgende inconveniencien dar zwischen
weren eingefallenn und befunden worden.

Aber eben umb die zeit wie die Schwedischenn anhero
gelangt, (welchs wir dan vor eine sonderliche schickung
Gottes achten) ist von wegen der Kön. Wür. zuw Denne-
marck, ein Gesandter bey unserm gnedigenn lieben hern
und vatter alhier ankommen, wilcher... von wegen der
Kön. Wür. zu Dennemarck weiter anbracht und vermel-
det hat. Es köntenn seine Kön. Wür., der freundschaft
und verwantnüs nach, unserm heren vatter unangezeigt
nicht lassen, daz kurzverlauffener weil ein Schwedi-
scher uff der sehe niddergeworffen were, bey wilchem
ein brieff an die Königin vonn Engellandt haltende
gefunden worden, so der König von Schwedenn an ire
Kön. Wür. geschrieben, davon sein Kön. Wür. ein copey
unserm heren vatter durch irem gesandten liessen zustel-
len; das Original aber hetten ire Kön. Wür. irem Schwa-
ger, dem Churfürsten zu Sachssen, zugeschickt, alda
hin unnser her vatter einen seiner vertrauweten rethe
schicken möchte, solchs recognoscieren zu lassen; aus
solchem würde s. G. befindenn mit was ernst und redt-
lichkeit der König von Schweden unserer freuntlichen
lieben schwester, freuwlein Christinen, heurat gesucht
hette, mit bit unser gnediger lieber herr und vatter
woltte solche antzeige von der Kön. W. zu Denemarck
anderst nicht als freuntlich, treuwlich und guit gemeint

1564. uffnemen, und es nicht dahin verstehen, das es ire Kön.
Février. Wür. dem Könige von Schweden zu vheindtschafft auff-
truege, sondern das es ire Kön. Wür. unserm hern vatter,
der verwandtnüs und freundtschafft nach, damit sie dem
haus Hessen zugethann, nit hett können verhalten.

Dieweill sich dan solehs deromassen zugetragen, so
hat unser gnediger, lieber herr und vatter die Schwedi-
schenn mit der antwortt nit allein ufgehalten, sondern
auch sich in keine fernuere handelung mit inen wollen
einlassen, bis das s. G. das Original des gemelttem brieffs,
nicht allein durch einem vertrauweten diener hat lassen
recognosciren, sondern auch beim Churfürsten zu Sachs-
sen so viel erlangt, das s. L. dasselbig uns durch s. I.
Secretarien einen *in originali* hatt zugeschickt.

Nun haben wir sulchs gegenn viel andere Schwedische
brieve, so derselbige König an unserm hern vatter und
uns geschrieben, vhleissig collacionirt und an Sigil und
handschrift unläugbar und eben mit demselbigen Sigil,
damit disser gesandten volmacht und credentz versiegelt
gewesen, und fünff tage nach diesser gesanten abferti-
gunge datirt, erkandt und befunden, inmassen dan die
Schwedische gesandten, als man's inen vorgelegt und
gezeygt, selbst nit haben können verneinen das es ires
hern handtschrift und secret gewesenn.

Darumb hat unser gnediger lieber her und vatter,
aus denen und andern ursachen, wilche in der antwortt
nach lengst und gründtlich deducirt, den Schwedischen
abgesandten einen abschiedt gegeben.... 25 Feb. A^o 1564.

E. L. treuer Vetter,
WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem... Printzen zu Oranien.

† LETTRE LXXIV.

*Le Prince d'Orange au Comte G. de Schwartzbourg. Nou- 1564.
velles. Février.*

...Lieber Bruder.... Ich wolt auch E. L. gerne etwas neuesz zuschreiben, so ist aber nichts besonders vorhanden, dan hierumb ist es noch allenthalben still, und unszer, der Niederländischen herren, sache mit dem Cardinall stehet noch also, doch versehe ich mich in kurtzen, das wir der Kön. Ma^t zu Hispanien genedigste resolution bekhommen werden, und wiewoll ich nit weisz wasz die resolution sein wirdet, so bin ich doch der gentzlichen hoffnung, ich und meine mitbrüder werden der warheit und unser unschuldt so vil [gewessen], das wir letztlich und zum lengsten innerhalb viertzehen tagen, eine gute andwortt bekhommen sollen. So ist auch Herzog Erich ein zeitlang in diessen länden gewesen, halt sich noch zu Worden¹ und man wil sagen er soll mit dem Cardinall ein gehaimbt verstendtnüs haben; wiewoll ich und meine mitbrueder in verstendiger halten, als das er sich in solche handlung einlassen solte, doch kan ich hievon nichts gewisz schreiben. Was nuhn anlangt das E. L. die Kön. Ma^t zu Hispanien, E. L. jetzigen dhienst halben, allerhandt gelegenheidt verstendigen wollen, daran thun E. L. recht, und wolt es were verlengst² beschehen, dan das hette E. L. zu hohen ehren und reputation gereichen mögen, und da es noch beschehen, könth es nit schaden. Sovil aber betrifft das E. L. von irer Ma^t itzo die underhaltung begeren lassen wollen die E. L. bey andern potentaten erlangen und haben mögen, darumb bihi ich freund-

¹ Woerden. ² verlängt.

1564. lich E. L. wolle noch eine kleine zeitt gedult tragen, die-
Février. weil es nuhn solang angestanden, dan ich versehen mich
gantzlich innerthalb vierzehnen tagen gewisse zeittung zu
haben, wie es in Hispani[en] und auch in diessen länden
gelegen ist; ich bedanck mich aber kegen E. L. gantz
freundlich der gute zunaigung, die E. L. kegen die Kön.
Ma^t und diesse lände träget *Datum* Brussell, ahn
letsten *Februarij* Ao 64.

* LETTRE LXXV.

*Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange.
Réponse à la lettre 70.*

*. * Le Prince ne se doutoit point que le Cardinal de Granvelle, auquel le Landgrave impute les desseins du Pape sur la Principauté d'Orange, intercédait, au contraire, en sa faveur (voyez la Lettre du Cardinal à M. de Chantonay, du 27 sept. 1565).

...Wir haben E. L. schreiben, de *dato* den 15 *Februarij* empfangen, gelesen... Und nachdem wir dafür achten, dasz uff desz Cardinalsz und Herzog Erichs practicken gut achtung zu geben, so bitten wir freundlich E. L. wolten vleissig achtung darauff geben, wasz sie etwa im Niderlandt mit einander kochen werden und unsz dessen berichten; so wollen wir hinwider, wo Herzog Erich hieraussen verdecktige gewerbe anstellen wurde, E. L. ver treulichen jederzeit auch zuschreiben.

Wasz dann antrifft den brieff so der Pabst an E. L. geschrieben, und das E. L. unser rathsam bedenckhen darin begeren, wolten wir, wann wir'sz verstuenden, E. L. unsern rath gern mittheilen. Wir haben auch, E. L. begeren nach, dasz gantz schreiben unsern gnedigen lieben herrn und vatter lassen lesen, und ist s. G. be-

denckhen , nachdem die sachen sehr wichtig und grosz , 1564. auch vieler leuthe hilff und bedenckensz erfordert , dasz Mars. E. L. in der sachen , nit allein s. G. , sondern auch vornehmlich desz Churfürstenn zu Sachsen , deszgleichen desz Pfaltzgraven Churfürsten und des Herzogen von Wirtenbergsz vertreulichen rath , wo nit schriftlich , doch durch iren bruder Grave Ludwigen , mündtlich hetten fördern und bitten lassen.

Unnsz aber siehet der handel dermassen an , dasz er , entwedder E. L. von dem Rotenhuett zugeschoben wirdt , oder aber dasz villeicht der Papst ein hoffnung hat mit E. L. fürstenthumb einen seiner vettern reich zuvorsenn¹ und dasz mann E. L. gern ann's ledder wehre.

Darumb wehre unser einfältig bedencken , E. L. hetten ihme , dem Papst , zur antwort geben , er wuszte selbst inn wasz confusion , von wegen der zweyspaltigen religion , nicht allein E. L. arm Fürstenthumb , sondern dasz ganze Khünigreich Franckreich und dartzu desz Papsts eigen landschafft , so er in demselben Khünigreich liegen hat , jetzt ein zeit jahr hero gestanden und noch dasz auch solcher zanckh nit allein bey den *verbis* plieben , sondern auch dermassen *ad verbera* gerathen , dasz nicht allein unsicher , sondern auch schier unmöglich gewesen wehre , dasz E. L. in einer guten zeit gewisse potschafft hett von denselben länden mögen bekommen ; zu geschweigen dasz E. L. sich eigener person dahin hett mögen verfuogen und denen dingen wie gebürlich , ordnung und mass geben können ; darumb hetten E. L. von den dingen weiter kein sondern , alsz wasz von ihme , dem Papst , E. L. gelangt , bericht. Nachdem aber vor augen dasz der reli-

¹ zuversen.

1564. gion so weit eingewurtzelt, dasz auch die Key. Ma^t sol-
 Mars. che lehr in iren eigenen erbländen, darbey sij stetig resi-
 diren, nicht allein nicht können erwehren, sondern auch
 inn vielen irer Ma^t erbländen und stetten öffentlich zulas-
 sen und gestatten muessen, zudem dasz auch der Khünig
 von Franckreich selbst, alsz under dessen bezirk E. L.
 fürstenthumb gelegen, solche lehr in seinem Khünigreich,
 wie hartt er sich'sz auch understanden, nit khan erweh-
 ren, sondern öffentlich gestatten muesz, wie dann auch
 er, der Papst, in seiner statt und lantschafft Avignon,
 solche religion nit könnte noch hentigsz tags erwehren,
 sondern getrungen wurde zu toleriren und zu leiden;
 dasz dann er, der Papst, gedenckhen wolte wie E. L.,
 alsz der gegen solchen grossen potentatten zu verglei-
 chen, vor nichts zu achten wehre, müglich sein könnte
 solche dinge zu wehren oder zu hindern, sonderlich in
 denen länden, da allenthalben zircksweisz herumb dieje-
 nigen angrentzen, so diesser religion zugethan und an
 denen örtten, die von E. L. so weit entlegen, unnd da
 E. L. eigner person selbst nit beywohnen könnten. Und
 dasz darumb er, der Pápst, E. L. unmögliche dingen nit
 aufflegen, oder umb dero dingen willen, die E. L. zu wen-
 den unnmüglich, E. L. schaden zufuegen oder zuschrie-
 ben, und dardurch E. L. ursach geben wolten, uff gegen-
 mittel, die seinem stuel nit zum besten gereichen möch-
 ten, zu dencken.

Simil modo könnten E. L. *mutatis mutandis* an Khünig
 vonn Hispanien, alsz dem Lehenhern (1), auch lassen

(1) *Lehenhern*. I.e Landgrave se trompe, le Prince étoit Sou-
 verain. Le 27 avril il répond: «es ist unser aigen frey gutt» (*MS.
 C. paquet N. Oran. n° 3.).

gelangen; mit underthenigster bitt, sein Khū. Ma^t wolten 1564.
E. L. bey dem Iren gnedigst schützen und dem Papst nit Mars.
gestatten E. L. desz Iren zu berauben und seine verwan-
ten damit reich zu machen.

Nichtz desto weniger aber ist darneben unsersz herrn
vatters rath, dasz E. L. derselbigen Irer landtschafft
Oranien inn guter acht haben und Ire vestenung darin-
nen wol lassen wahren und darneben verhueten dasz
ausz Irem länden niemants von den paptischen vergwal-
tigt oder beleidigt werde. Also könnte weder der Papst,
noch kein mensch auff erden E. L. mit der that zuzusetzen
einiche rechtmessiger ursach zufuegen.

Wo auch E. L. vor gut ansehe, dieweill solch E. L.
fürstenthumb im bezirek desz Khünigreichsz Franckreich
gelegen, dasz der Khünig zu Franckreich zu ersuchen
und zu bitten sein solte, dasz sein Khū. Ma^t solche E. L.
landschafft vor unbillichem gewalt desz Papsts beschützen
wolte; so mögen solchsz E. L. unserm herrn vatter oder
unsz vertreulich zu erkennen geben, auch uff wasz
weis und form esz E. L. gefellig dasz mann'sz an Khünig
zu Franckreich gelangen lassen sollte. So wollen s. G. bey
Pfaltz und Wirtenbergh, deszgleichen beim Churfürsten
zu Sachsen, die freuntliche befürderung thun, dasz
solchsz nach E. L. gefallen, entweder durch ein vertreuli-
che schickung oder schrift, an Khünig von Franckreich
zum treulichsten bracht werden soll; doch muessen, da
E. L. solcher weg gefellig, dieselbig beim Churfürsten zu
Sachsen (1), alsz der E. L. gemahl zum nechsten verwant,
auch mit vleisz selbst anhalten, dasz s. L. neben den andern

(1) *Ch. zu Sachsen.* Le Prince se gardoit bien de l'oublier.
Voyez l'adresse de la lettre 70.

1564. Fürsten auch mit schicken wolte.... Datum Blanckenstein,
Mars. am 3 Martij A^o 1564.

E. L. gutwilliger Bruder ,
WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem. . Printzen zu Uranien.

Armenteros (p. 170) étoit de retour depuis le 20 février, avec injonction aux Seigneurs de rentrer incontinent au Conseil (voyez la Lettre 80). Granvelle écrit le 5 mars à l'Emperem : «....Les Seigneurs se sont plaintz de la lettre du Roy à Mad. la Duchesse nostre Gouvernante, laquelle a faict tout le bon office qu'elle a peu, suyvant les lettres de sa M., pour les attirer à ce qu'est de raison; mais ilz se sont résoluz à non se vouloir déterminer sur ce qu'ilz avoyent à faire sur les dictes lettres que préalablement ilz n'en communiquent avec les aultres avec lesquels ilz avoyent prins la résolution de ce qu'ilz ont escript à sa M. L'on ne sçait encoires à quoy ilz viendront, Dieu doint que ce soit à ce que leur convient plus, et au bien, repoz, seurté, et pacification de ces pays. » (MS. B. Gn. xi. 128).

La position des Seigneurs devint bientôt moins embarrassante; le bruit se répandit du prochain départ du Cardinal. Le 5 mars le Prince d'Orange écrit de Bruxelles au Comte Louis: «Il est cert et chose asseuré que notre homme part; Dieu venille qu'il puisse aller si long qu'i ne retourne jammais » (MS.).

• LETTRE LXXVI.

*Auguste Electeur de Saxe au Prince d'Orange. Reponse
à la Lettre 70.*

...Lieber Oheim und Schwager..... Wir zweiffeln nicht
E. L. werde vonn der Guvernantin innNiderlandt verstan-
denn welcher massen sich Hertzog Erich des verdachts

seiner newfürhabender kriegsgewerb, hefftig entschuldigt; das er sich aber jetzo an den Cardinal Granvel hencke Mars. 1564. und mit demselben practicirt, isz nichtt wunder, weil er sonst seinen dienst beim Bapst, Engellandt, und an andern örtern mehr, presentirt und angebothen haben unnd doch allenthalben ausgeschlagen und durch den korb gefallen sein soll, das er nun mit dem unruhigen neidhessigen pfaffen leeche. Wir zweiffeln aber nichtt die Stende inn Nidderlandt werde auff ihre anschlege und practickenn vleissig auffsehen haben und sich gegen irem Könige dermassen erzeigenn, das ire Kön. Würde sich durch solche schedliche [anschüfftung'] nichtt bewegenn lasse. — Alsdann E. L. auch meldenn derselbenn sei hertzlich leidt das beide Könige zu Dennemarck und Schweden einander noch so feindtlich angreifen, mit vernahnung uns neben andern inn handlung zu schlagen sie guttlich mit einander zu vergleichen, darausz vermercken wir E. G. friedtliebendt wohlmeinlich gemüth und mögen E. L. darauff wohl mit guten gewissen schreiben das wir anfencklich solchen widerwillen undt feindschafft nicht gerne gesehen, viel weniger zum krieg und feindtlicher handlung gerathen, so haben wir unnsz auch hernach aus treuer gutter meynung, neben andern Chur- und fürsten, bei irer Kön. Würde zur guttlichen handlung angebothen, die unnsz auch von beidenn theilen eingereumt und zugeschrieben worden, darauff wir dan, neben den anderen unterhendlern, unsere rethe gegen Rostock abgefertiget, und, nichtt ohne unstätten, eine lange zeit gantz vorgeblich und fast schimpfflich alda wartten lassen; es hatte aber der Schwede, über sein zuschreibenn und

⁴ anstiftung (?).

1564. ungeachtet das seine leutt zum theil zum Sunde gelegen ,
Mars. niemandt zur handlung geschickt ; derwegen wir entlich
unsere rethe also ungeschaffter ding , widerumb abför-
dernn müssen. Weil dan seit der zeit , solche veindtliche
angriffe zu wasser und lande geschehen und beider-
seits so grosser kriegskosten auffgewant , die parti auch
so hefftig gegen einander verbittert unnd so weit entle-
gen , haben E. L. freundlich zu erachten wie leichtlich
nuhmer zu gutlicher handlung und vergleichung zu kom-
men sein möge. Esz haben sich aber die Röm. Kön. Ma^t...
nehmers alhier gegen uns freundlich und gnedigst
vernehmen lassenn , das ire Kön. Ma^t neben der Röm.
Kay. Ma^t..., sich zwischenn obgedachtenn beiden Königen
gutlicher handlung unterfahenn und beide theil umb ein-
reumung derselbenn fürderlichst ersuchenn wolten. Wo
nun solchs geschieht und wir darzu gezogen , wollen
wir alles , so zu freundlicher vergleichung , beständigen
frieden unnd treuer gutter nachbarschaft und freund-
schaft dienstlich funden werdenn mag , soviel an uns ,
treulich befürdern helffen.

Wir haben auch vernommen was der Bapst an E. L.
geschriebenn , und sichett uns der handel fast dafür an ,
daz disz spiel E. L. durch den schwartzen Pfaffen über
zwerch zugeschobenn werde ; woltenn auch E. L. , Ier
bitt nach , gerne unsern rath unnd bedencken darinnen
mittheilen , weil wil aber nichtt wissen wasz für verän-
derung inn der religion oder andern vonn E. L. und den
Irem zu Uranien fürgenommen , wer der Sanctalbanus
sei , und was der Bapst für jurisdiction oder rechtmesig-
keit über die stadt Uranien habe , so können wir hirzu
füglich nicht kommen , wir achttenn aber dafür , wo sich

E. L. sonst gegen die Kön. Würde zu Hispanien und 1564. den Stendenn inn Nederlandt dermassen vorhalten das Mars. sie mitt derselben zufrieden sein, der Papst werde es auch bei einem gleichen bleibenn lassenn unnd derhalben irer Kön. Würde keinen einfall inn die Niedererblände und derselben incorporirten fürstenthumb thun.

Nachdem auch der König zu Frauckreich beiden partheien drei jahr lang einen ernstenn hochvorpeenten¹ fridstande gebothen und der Connestabel, sampt dem vonn Condé und Admiral, jetzigerzeit das regiment im henn haben, zweiffeln wir nicht sie werden ire sachen dermassen vorsehenn, das sie sich hernach für denen von Guise nichts sonders zu befahren haben (1).

Wir schicken E. L. hirneben widerumb eine schachtel voller des pulvers für die giffte² und gönnen E. L. das es dieselbig nicht bedörffen, oder, do Sie oder andere dasselbig je gebrauchen, das es gewis helffe... Dresden, 7 Martij 1564.

AUGUSTUS Churfürst.

Dem... Prinzen zu Uranien . zu s. L. eig. händen.

† LETTRE LXXVII.

Le Duc de Wurtemberg au Landgrave Philippe Conduite à tenir par le Prince d'Orangedans sa Principauté.

Le Duc avoit été consulté par la Lettre du Landgrave du 28

(1) *haben.* » On voyoit d'un coté les Princes du sang et le Connétable de Montmorency qui paraissoient unis d'intérêt; de l'autre les Princes de la Maison de Guise; entre ces deux partis la Reine Mère, qui... flatoit tantôt l'un, tantôt l'autre: » *Mexeray*, V. 2.

¹ hochverpönten.

² gifte.

1563. févr., écrite également à l'Electeur Palatin: « Und wiewol solches
Mars. » ein groszer wichtiger handell, so wollen E. L. bedencken wie die
»sachen zuthun; dan, wirdt der Pabst mit dem Printzen zue Uranien
»das spiell anfangen und ermeltter Printz nicht hilff und trost
»befinden sollte, hetten wir sorge, wan es dem Pabst mit dem
»Prinzen gerithe, es möchte dan weiter lauffen.... E. L. wollen
»dieses also in guttem vertrauen und geheim bei Iro pleiben las-
»senn; dan E. L. können bedencken, so es offenbar wurde, was
»dem Printzen zu Uranien daruf stehen möchte.... » († MS. C.).

Le Landgrave envoya cet avis au Prince d'Orange par une Lettre de Cassel, le 19 mars.

.. Wie E. L. unsers raths, wasz sichermelter Prinz vonn Uranien hierinnen verhalten möcht, freuntlich begeren, köndten wir aber desz orts s. L. nit woll etwasz [sichers] rathenn, diweil wir nit wiszenn ob Uranien inn des Pabsts gebit, so man nent *terra de Avignon*, oder inn der Cronn Franckreich liegt. Woll ist unsz bewust, das dasz Herzogthumb Urauje vonn Franckreich zu lehen gehet (1), aber esz hat der enden inn dem Delphinat unnd der Graveschafft Provinz, darzwischen dan Uranien und Avignon gelegenn, andere gebreuch, Statuten und ordnung, dann sönnst andere örten in Franckreich. Wo nun solch Urannje under Franckreich gelegenn, so habenn sich sein, desz Printzen, der ende underthänen, der Capitulation (2), so vergangenn jars mit dem vonn Condé und seinen adheranten ufericht, auch zu behelfenn. Dasz aber der endenn dem pfaffen werck ir hantirung ufgehabenn und dargegenn prediger ufgestellt, auch den geistlichenn ir rendt unnd zinsz entzogenn und inn

(1) *gehet*: voyez p. 212.

(2) *Capitulation*. Paix d'Amboise du 19 mars 1563.

anderweg verwendet werden sollen, wie es dann der 1564. Pabst selbst anziehenn thuet, da hielten wir inn unser Mars einfalt darfür dasz gedachter Printz, zuwider der Capitulation und auch zu verhütung mehreren und grössern unrath, den paffen ir gauckelwerck zu treibenn nit verhindern, sondern gestattenn und zulassenn; auch ob innenn wasz von irem einkömmen eingezogenn und gesperret, widerumb vervolgenn lassenn solte, doch dasz darneben s. L. dasz wort Gottes auch rheim und lauter (wie dann derenn die angeregte Capitulation solchs zugibt) predigenn liesze, welchs er, unsers ringenn' verstands, jegenn Gott, beidenn Königen, Franckreich und Hispanien, auch sonst mit gutem gewiszen könnte verantworten; dartzu auch der Bapst s. L. mit seinen teuffelschen practicken, nit weiters würde können zukommenn: dann dasz s. L. bestimpter örten mit der Gots huelff geleistet solte werden, dasz köndenn wir bey unsz nit rathsam befindenn... *Datum Wirting*², den 9 *Martij*.

CHRISTOFF, Herzog zu Württemberg.

Ann Hernn Philipszenn, Landtgraven zu Hessen.

L'Electeur Palatin répondit, de Lerbach, le 9 mars: «.... Uns ist des Bapsts fürnemen gegen lenjenigen so seiner abgötterey zuwider sich am *Christum* ergeben, und Seinem Wort raum und platz vergönnen wollen, nicht seltzam zu hören. » Il ne sait pas la situation de la place; croit qu'on feroit bien d'en écrire «zeitungs-» weisz, durch ein privat person, » à Zurich et Berne, «als anrurende » und dem feuer gesessene. » Il se plaint des divisions entre les «Evangelische Stennde » (* MS. C.).

Le 13 mars Granvelle partit. Le 11 il écrit de Bruxelles à

¹ geringen. ² Wirtingen (village dans le Württemberg).

1564. l'Empereur que, profitant d'un congé, il se rend avec son frère, M. Mats. de Chantonay, en Bourgogne, pour voir sa mère; peut-être pendant son absence les Seigneurs rentreront au Conseil d'Etat († MS. B. Gr. x. p. 146).

Généralement on suppose et même l'on affirme que cette détermination fut le résultat d'un ordre secret du Roi, porté par Armenteros (p. 214).

Hopper rapporte que le choix du Cardinal se trouva d'accord avec le désir du Roi: «doutant plus grand scandal publicq, et semblablement le péril de sa personne, ayant plusieurs fois été menacé d'aucuns particuliers, fust enfin d'avis, avecq le bon plaisir et volonté secrète de sa M., de se retirer. » *Strada* dit simplement: «inter multa Principis jussa quae Armenterius attulit, prima fuit evocatio Cardinalis e Belgio, in quam Rex consensit ad extremum: » I. 161. Et *J. B. de Tassis*: «tandem Rex eo spœ quietis ac necessitate adductus est ut Granvellanum mandaverit Belgio excedere: paruit ille. » I. p. 134.— De même dans le *Procès des Comtes d'Egmont et de Hornes*: «sa M., advertie des grands dangers que luy estoient préparez et des practiques et conspirations faictes contre sa personne, ainsy pour ne perdre le fruit du bon et fidèle service du dict personnaige, elle le feit retirer en Bourgoigne. » I 28.

Et toutefois la résolution du Cardinal fut spontanée. En butte aux préventions, à la haine, aux menaces, il crut devoir s'éloigner durant quelque temps, dans l'intérêt du Roi et pour sa propre sûreté.

Mais comment expliquer un concours de témoignages contraires, qui semblent dignes de foi?

D'abord par la coïncidence du départ de Granvelle avec l'arrivée récente d'Armenteros.

Ensuite parcequ'on croit bientôt ce qu'on désire. Le désir ici étoit presque universel. La Gouvernante même trouvoit la présence du Cardinal embarrassante et dangereuse. Depuis longtemps on espéroit que le Roi, voyant que son ministre étoit une occasion de mécontentement et de désordre, lui en joindroit de partir. Le voyant céder, l'on ne douta point que ce ne fût en vertu d'un ordre positif. Ses antagonistes accueillirent avec empressement cette idée;

leur triomphe en fut doublé. Bientôt circulaient des anecdotes 1564.
tendant à faire paroître Granvelle digne de mépris. C'est ainsi que Mars.

Lorich raconte sa colère à la réception des ordres du Roi (p. 228). On ajoutoit foi aux bruits même les plus absurdes. *Van Reid* écrit : «vóór syn vertreck demoedichde hy sich seer teghen den Prins van Oranien en den Grave van Egmond om met hun te versoenen , aenbiedende dat hy hun in alles wilde te ghemoet komen , ja voor hun op die knyen vallen en om vergiffenis bidden , indien hy yet steghens haer misdaen hadde : » p. 2. Nous disons volontiers avec *Schiller* : « Es ist klein und verächtlich das Gedächtnisz eines ausserordentlichen Mannes mit einer solchen Nachrede zu besudeln. » *Van Reid* convient lui-même : « hierin hadden de Nederlandsche Heeren ongelucky dat sy meest met wellusten bancketteerden ' , een onordentlyck leven haren tydt verslytende , eenen vreemdelingh plaets en gelegentheyt gaven die beleydinghe van alle ghewichtighe saecken aen sich te trekken , als wesende kloeck arbeeytsaem en van groote ervarentheydt : *l. l.*

La chose n'est plus problématique ; la Correspondance du Cardinal ne laisse aucun doute.

Le Roi n'étoit pas disposé à céder. Le Duc d'Albe avoit fortement déconseillé le rappel (p. 176, *in f.*). Encore le 23 déc. Philippe II , écrivant à la Duchesse de Parme , parle en bonne part du Cardinal et engage à mettre en oeuvre tous les moyens possibles pour le réconcilier avec les Seigneurs (MS. B. Ga. ix. p. 222).

Il ne céda point.

Granvelle partit sans ordre du Roi : p. 246.

Les représentations de M. de Chantonay le décidèrent (voyez la Lettre de celui-ci , du 19 août 1565).

Il demanda un congé à la Duchesse : p. 254.

Le Roi apprit avec peine sa détermination. Il comptoit sur son retour prochain : *l. l.*

Le Cardinal avoit la ferme intention de revenir sous peu ; au commencement de juin (p. 236). Le 14 juillet 1565 il écrit à M. d'Ostrewich : « revera opinabar me paulo post reditutum » († MS. B. Ga. xix. p. 47).

¹ , bancketteeren (?).

1564. La joie des Seigneurs fut extrême : « ejus inimici qui in Senatu Mars. erant, non aliter exultavere quam pueri abeunte ludimagistro : » *Vita Filii*, p. 38. La Gouvernante aussi sembloit satisfaite : « servitutum excussisse sibi visa est, cum antea nihil magnum nisi ex ejus consilio resolvere solita esset : » *l. l.*

Le Prince d'Orange s'efforçoit d'obtenir trois choses.

1. La réunion des Etats-Généraux.

2. L'augmentation du pouvoir du Conseil d'Etat. L'influence bornée de ce Conseil avoit été un des principaux griefs contré le Cardinal. « Impossible de remédier aux désordres, à cause des dissensions qui estoient entre les trois principaux Consaux, d'Estat, Privé, et des Finances, tous trois en effet maniez et gouvernez par le Cardinal et ses créatures, tellement qu'entr'eux n'y pouvoit avoir de correspondance.... Les autres du Conseil d'Estat, qui n'estoient des siens, estoient entièrement privez de l'accès et intelligence des Finances et de la justice, où toutes ordonnances politiques et autres se décretoient :.... par où il retenoit et établissoit tant plus son autorité. ... Luy et le Président Viglius avoyent la superintendence sur tous les trois Consaulx, comme si de droit toute autorité appartint à luy et aux siens, et que ce fût au contraire crime et délict exécrable aux autres de requérir qu'on transporta une partie de la ditte autorité, non en nous, qui offrions de nous départir du Conseil, mais en un entier et souverain Conseil : » *Justif.* p. 183. — Granvelle parti, le Prince insista sur ce que ce Conseil « estoit ou du moins devoit estre le chef de tous les autres, et par conséquent avoir et tenir la surintendence de l'entier gouvernement.... Advint que peu à peu plusieurs des négoces qui devant souloient estre traictez au Conseil Privé ou en iceluy des Finances, en faisant relation des choses plus importantes et principales à la Duchesse par voie ordinaire, furent tirez au Conseil d'Estat et traictez par voie extraordinaire : » *Hopper, Recueil*, p. 39. « Cum de majoribus causis in Secreto Consilio discussis, Praeses, secundum ordinationes ejusdem, Gubernatrici relationem facere soleret, ipsa Ducissa ad Consilium Status eam, juxta postulationem Principis Auriacensis.... reject; unde accidit aut causae Religionis, Inquisitionis, Edictorum, executionis

«Decretorum Concilii Tridentini. controversiaeque novorum 1564.
«Episcopatum ac similes in Consilio Status proponerentur: » *Vita* Mars.
Figlii, p. 39.

3. La modération des Placards: «ne souffrant le temps d'user de
«telle rigueur, comme jusques ores l'on avoit faict, sans toutesfois
«aucun proffict: » *Hopper, Recueil*, p. 41.

Viglius écrivoit déjà le 29 mars au Cardinal: «Je ne sçay com-
«ment l'on le sçaura si bien faire que les trois Seigneurs ayent
«contentement. Et, pour ma part, vouldrois que je fusse.... aller
«en Bourgogne pour boire du bon vin de M. le Cardinal et leur
«laisser leur règne icy » (MS. B. Gr. x. p. 200).

* LETTRE LXXVIII.

*Le Lanilgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de
Nassau. Les Seigneurs doivent rentrer au Conseil.*

..* *Post-scriptum* à une lettre qui du reste a peu d'intérêt.

Wir verstehen nicht aus der zugeschickten zeitung,
dieweil sie vasst kurz seint, ob der Cardinal nur *ad tem-
pus* oder aber gar vom hoiff werde abziehen, dann, solte
er widder in die Regierung komen, so were es so neuw
alsz zuvor, doch wolten wir nit rathen dasz, über jetztem-
pfangenen bevelch von der Khü. Ma^t, die hern umb
seindt willen des Raths solten eussern und ime also dasz
runder allein lassen. Cassell, am 22 *Martij* 1564.

Dem wolgebornen... Ludwigen,
Graven zu Nassaw.

Dès le départ du Cardinal les Seigneurs s'étoient empressés de
recueillir la succession ouverte. Le Prince d'Orange et les Comtes

1564. d'Egmont et de Hornes retournerent au Conseil d'Etat, et y vinrent
Mars. continuellement, « traictant les choses et négoces avecq grand soing
et diligence, et continuant bien souvent (quand il estoit de besoing)
« depuis le matin jusques au soir, et plus que personne n'eut jamais
« pensé ny creu. » *Hopper, Recueil* p. 37.

LETTRE LXXIX.

Le Comte Henri de Nassau au Prince d'Orange. Il lui rend ses devoirs.

Illustrissime Princeps, ego libenter ad te antea scripsissem, sed prae nimio pudore ex eo non potui, tum quia non adeo profeceram in linguâ latinâ, tum etiam quia non scite potuerim pingere, proinde putabam meas litteras tibi non fore gratas. Sed cum Lorichius Secretarius hac transiret (1) in Germaniam, admonuit me debere pudorem illum amovere tibi scribendi. Reversus itaque ex Germaniâ iterum sollicitavit meas litteras, ita ut non intermittere potuerim has illi dare. Scito itaque, Illustrissime Princeps, me revaluisse. Ut autem tracto mea studia, puto ipsum tibi dicturum. Interim te quam plurimum valere cupio et uxorem tuam et omnem tuam familiam; rogo igitur ut me eo amore et benevolentia prosequaris ut fecisti. Datum Lovanii, 22 Martij Anno Domini 1564.

Tui observantissimus,
HENRICUS DE NASSAW.

Illustrissimo Aulicorum Principi
Domino Wilhelmo Comiti in Nassau
etc. Domino et fratri meo gratiosissimo.

(1) *transiret*. Voyez p. 228.

LETTRE LXXX.

Le Prince d'Orange au Landgrave Guillaume de Hesse. 1564.
Réponse à la lettre 73. Mars.

Monseigneur..... J'ay trouvé certes fort estrange que le Roy de Zweden, aiant faict traicter le mariage de madame vostre seur si avant et avoir de rechief ranvoïé ses députés pour le concluire de tout, ay esté si desproveu de sens et d'antendement d'avoir escrite une telle lettre comme celle qu'il escrit à la Reyne de Angleterre, et certes ce at esté une grande grâce de Dieu qu'el soit venu entre les mains de vostre Excellence: aultrement la bonne princesse eusse esté en hasart de recevoir quelque honte et fâcherie, et véant que l'intention du Roy de Zwede est entièrement decouvert, me semble que la responce que M. vostre père et v. Exc. ont donné aux députés du dit Roy, redunderat pas seulement à l'honneur et réputation de la maison de v. Exc., mès grandement au vituper¹ et deshonneur du dit Roy, et se peult asseurer v. Exc. que déjà plusieurs qui estiont raisonablement affectionné au Roy de Zweden, aiant entendu sa légierité en ce faict, ont entièrement aliéné leurs affections, donant grande loange et honeur à v. Exc. et M. son père, pour avoir traicté ce dit mariage si discrètement, et que, combien que le Roy de Zweden l'at volu faire par dissimulation, que néamoings le tout est sorti² à vostre réputation; parquoy v. Exc. peult estre à son repos et se asseurer que de ma part, comme le plus affectionné serviteur que icelle at, tiendray la main envers tous où il appartiendrat, que

¹ honte (*vituperium*).

² *Belgieisme* : nitgekomen.

1564. le tout serat entendu à l'honneur, réputation de M. vostre
Mars. père, et la vostre, et à grande déréputation et liegiereté du
Roy de Zweden.— Quand à l'affaire qui touche le Cardinal de Granvelle et nous, dont avions faict quelque escripte et remonstrance à sa Ma^t passé quelque temps, comme je en ay adverty v. Exc., tant par lettres comme par mon frère le Conte Lodwick, le Roy nous en a donné quelque responce passé quelque jour, et est sa ditte responce fort courte, car ne faict nulle mention des particularités; seulement mande à M^r le Conte d'Egmont et M^r le Conte de Horne et à moy que son voloir est que rentrissions incontinent au Conseil, délaissant toute particularité, dont nous nous trouvions bien empêché se que aurions à faire, car estions résolu (comme l'avions aussi mandé au Roy) ne entrer au dit Conseil, tant que le Cardinal y seroit et, estant en ceste empêchement pour sçavoir ce que aurions affaire, le Cardinal fit publier son partement vers Bourgoigne, et de faict partit cinq ou six jours après, que fust le xiiii du présent. Le dit Cardinal fait courrir le bruit que serat seulement pour deux mois, mais aultres le tienent qu'il ne retournerat légèrement. Si tost qu'il fust parti, la Duchesse de Parme, nostre Gouvernante, nous requéroit incontinent, comme elle avoit déjà faict avant, que volussions rentrer au Conseil, et nous luy avons accordé, à condition toutefois que en cas que le Cardinal retourne, que en sortirions incontinent. Je ne sçay que discourrir sur ce subit partement, si non attendre ce que le temps nous apprendrat; une chose me samble, que devons toujours estre sur nostre garde et ne nous lésse tromper, car peut-ester par ce bon semblant l'on nous veult endormir, pour aprèsavoir melieur moien de exécuter leurs des-

seings : toutefois il me samble que en peu de temps nous verrons ce qui est leur desseings , dont ne faudray advenir incontinent v. Exc. ; à la rest tout choses sont issi fort paisible et tout le monde bien aise du partement de ce bon Cardinal. Les François et Englès ne sont pas encores d'accort, mais il espèrent en brief faire quelque appointement. Le Roy de France avecque la Roynemère sont parti passé vii jours, pour aller à Bar le Duc lever l'envant de la duchesse de Lorraine, bien contre le gré du conestable, Prince de Condé et M^r l'admiral, et de plusieurs aultres qui tiennent leur parti, car il crainent que le Cardinal de Lorraine et les aultres du parti de M^r de Guise ne traffiquent quelque chose avec le Roy de France et la Reyne sa mère : l'on m'escrit aussi de France que le conestable at esté fort malade et qu'il est maintenant fort débile, de sorte que l'on doute qu'il ne le ferat fort longue, ce qui porteroit bien faire quelque garbouille, pour autant que scaccung chercherat moien pour parvenir à sa charge. '25 Martij.

Au Landgrave Guillaume de Hesse.

LETTRE LXXXI.

J. Lorich, Secrétaire du Prince d'Orange, au Comte Louis de Nassau. Le Comte Henri à Louvain ; départ du Cardinal.

Le Prince avoit beaucoup de confiance en ce secrétaire: il y-a dans les Archives une grande quantité de pièces écrites de sa main. Dans un acte du 1 sept. 1564, il s'intitule: «Ego Joannes Lorichius, secundus suae Celsitudinis Secretarius Germanus.»

¹ La date n'est pas autographe.

1564. Peut-être étoit-il fils de Gérard Lorch, pasteur à Hadamar jusqu'en Mars. 1546; le premier qui prêcha le pur Evangile dans le Duché de Nassau, résistant déjà en 1524 aux abus: *Steubing, Kirchen- und Ref. Gesch. der Or. N. Lände* (Hadamar, 1804) p. 17.

Wolgeborner Graf, genediger herr. . . . Ich hab in meinem durchraiten zue Loven mit M. Gorgen (1) allerhandt geredt; sagt, wie zuvorn, er wolle sich dem beschaid nach halten, welchem im der hoffmeister Wiltperger, in nahmen meins G. F. und hern, geben. Weisz darausz, sonder s. F. G. auszdrücklichen bevelch, nit zu schreiben, wollen aber E. G. das er derselben zu entbietung geloben solle, so hetten sich E. G., samptt Irem bruder, mit meinem G. F. und hern dem Printzen einer entliche maynung sämptlich zu vergleichen und ime daruff, wesz er sich gehalten solle, zu bevelhen, wolt er sich aller pillicheit gemesz zu halten wissen: aber in die mesze (2) musze er inen führen, könne sunstet zu Loven nit sicher pleiben. Ich hab weiters nichts thun können, und wirt die sache also bisz uff E. G. ankunfft beruhen....

Mein gnediger Fürst und her hat Landgraff Willhelm itzo beantwortt und under andern zugeschrieben, wie es sich mit des Cardinals geschwinden abzugs zugetragen. Als der Cardinall des Königs bevelh bekommen, das er hienweg solt, hatt er gebrombt wie ein bär, und sich ein zeitlang in einer cammer allein gehalten, und all sein

(1) *M. Gorgen* Olandus: voyez la Lettre 72.

(2) *messe*. Le Comte Louis se rappeloit sans doute l'ouvrage de Calvin *de fugiendâ idololatria*, « worin er den Irrthum der Gläubigen in Frankreich: «man könne der Wahrheit an'hängen, und doch die Messe hören,» bekämpft: » *Henry, das Leben Calvins* (Hamburg 1835): I. p. 185.

thun, so eilent als möglich, zum abzugh gericht; er gibt 1564.
aber für, er ziehe in's Königs geschefften und werde in Mars.
zweien monatten wiederkhommen; etliche aber meinen
es werden zwen lange monat sein und, gleich der Juden
wucher, ufflauffen, und sich selber versichern. Die Regent-
tin liesze die hern gleich nach des Cardinals abzugh
wieder in Rath bitten, die herrn auch haben es ir bewil-
ligt, gehen zu Rath, aber underdiesser protestation, wan
der Cardinal wiederkommen, das sie als pald herausen
pleiben wollen. Jederman wundert sich seines geschwin-
den abzugs und meinen es könthe woll ein blinder lermen
under diessen guten schein liegen und wolle vonnöthen
sein das die herrn irer schantzen acht nehmen, damit sie
nit verführet oder sunst hindergangen werden..... Sunst
ist es, nach diesser lände artt, gantz ruhig und stehen alle
sachen in einen guten fridlichen wessen' und jederman
ist woll zufrieden, das der Cardinal aus den füssen ist.....
Datum Brussell, ahm 26^{ten} Martij Ao 64.

E. G. underthenig gehorsame,
LORICHUS.

A Monseigneur le Conte Louis de Nassauw,
en son absence à Mons. le Conte Jehan
son frère.

Outre une Lettre des trois Seigneurs, annonçant au Roi leur
rentrée au Conseil, le Prince escripvit, le 27 mars, une Lettre par-
ticulière à sa M....; suppliant que les affaires de sa Principaul-
té d'Orange fussent favorablement recommandez à son Ambassa-
deur en France, attendu qu'icelle Principauté estoit en hazard et
sur le point de se perdre, à cause, » disoit-il, » qu'il avoit illecq
voulu maintenir la sainte Foy Catholique et ancienne Religion : »

» wesen.

1564. *Hopper, Recueil*, p. 38. Le Roi répondit, le 23 avril, très-favorablement: *l. l.*

Le 27 mars Viron, maître des Comptes, écrit de Bruxelles au Cardinal: «...parlant hier à M. de Barlaymont, me dit qu'il se trouvoit toujours en male grâce des Seigneurs, et que le S^r de Berghes luy avoit dit qu'il avoit mis en avant que eulx vouloient fère de pardeçà ung estat de républicque, surquoy il luy respondit ce qui convient à une chose non fondée et hors de raison.... M. le Prince d'Orange vat fère ses pasques à Bréda....» (MS. B. Ga. x. p. 223).

Le Cardinal de Granvelle traversa la Lorraine, mais s'arrêta peu à Nancy; «nous excusant,» écrit-il le 26 mars, de Fontenoy, à la Duchesse de Parme, «d'y faire plus de séjour pour non cheminer aux saintz jours, et aussi, comme je le diz à son Alt., pour non donner ombre ou soupçon aux François, qu'elle me disoit estre encores résoluz de venir au baptesme à Bar pour *Quasimodo*.... La Duchesse me vint à toucher ung sentiment qu'elle avoit d'avoir entendu que l'on eust dist par delà qu'elle eust tenu intelligence⁽¹⁾, avec les Seigneurs, pour les faire tomber au ressentiment qu'ilz ont monstré, me faisant sur ce grandes justifications et disant que les termes qu'iceulx tenoyent luy sembloient très-mal et leur avoit contre ce remonstré ce que luy avoit semblé advenir, ne pouvant trouver bon que subjectz usent de telz termes, comme s'ilz vouloyent donner la loy à leurs Seigneurs, et que tous Princes le doibvent abhorrir...» († MS. B. Ga. x. p. 221).

Le 9 avril il écrit au Baron de Bollwiler, Alsacien et Colonel au service d'Espagne, sur la mésintelligence entre la Duchesse de Lorraine et son fils, et le voyage projeté par Cathérine de Médicis à Bar le Duc. «Plus je voys avant, plus je me confirme dans espoir que ce voyage ne portera pas le hazard et danger que l'on craint.... — L'on me assure tant que la Religion veult prendre

(1) *intelligence*. Voyez p. 35.

« bon chemin en France que je n'en sçay que dire, et le monde de 1564.
 « ce coustel est si ' et variable que n'en s'y peult prendre Avril.
 « grand fondement d'assurance, mais tousjours est-ce quelque
 « chose que l'on ne tombe en pis » Dans les affaires de Danemark (1)
 l'intervention de l'Espagne est désirée par la Douairière de Lor-
 raine et approuvée par le Cardinal. Venant à parler de la polémi-
 que en matière de religion, il dit : « Ceux qui professent les erreurs
 « n'ont que la superficie.... et non pas le fondement des sciences²,
 « comme les anciens, et ne treuvent pas maintenant les choses comme
 « quant Luther commença; car nos Théologiens sont maintenant
 « instruitz des langues, de l'histoire ecclésiastique et de la lecture
 « des saintz pères, et non fondez seulement seur questions Scholas-
 tiques » († MS. B. G. n. xi. p. 29).

† LETTRE LXXXII.

Le Prince d'Orange à l'Electeur de Saxe. Réponse à la Lettre 76.

...Eur Churf. G. antwortt, underm dato Dresden des siebenden Martij, hab ich ahm vergangenem fünfften tag dieses monats Aprilis zu Breda entpfangen, ... und ist nit oline das sich Herzog Erich zu Braunschweig, der newen krigszwerbunge halben, bey der Fraw Herzogin zu Parma Regentin ausführlich endtschuldigen lassen, mit antzaige das s. L. solche ufflage ungutlich zugemessen werde, so hab ich auch sunstet etliche schreiben under seiner L. hand ausgangen gesehen, darin sich seine L. gleichfals desselben halben endtschuldigen, also das ich's darfuir halt, seine L. werden es nuhn beim negsten pleiben lassen und zuw kheiner weiterung ursach geben. Wie dem, so bedünckt mich gleichwoll guett sein das man uff seine

(1) *Danemark*. Voyez p. 193.

² changeant (?).

1564. L. und andere werbunge achtung geben hätte, damit nit
Avril. etwan ein newer lermen unversehents angefangen, und
also ein grosseres feuer, als zuvorn woll mehr beschehen,
angezündet wurde. — Wasz dan itzige krigszübunge zwü-
schen Denemarck und Schweden anlangt, hab ich hertzlich
gerne vernhommen das sich die Röm. Kay. und Kön.
Ma' der sachen underfangen und beide potentaten umb
einräuhmung guttlicher handlung belangen und ersu-
chen wollen; zweiffel auch nit, woferr demselben volge
geschicht, und das sich auch E. Churf. G. und andere
Chur- und fürsten darneben einlassen und die sache mit
ernst und vlysz vor die hand nehmen, wie E. Churf. G.
sonder zweiffel Ires thails gerne thun werden, der Al-
mechtig werde ein gnediger mitler sein und alle sachen
zum guten frieden und wollfarth gemeiner Christenheit
befördern. — Und demnach E. Churf. G. under anderm
vermelden, wan Sie wusten wie es umb mein Fürsten-
thumb Uranien ein gestalt hette, und wero daselbst der
Sauct-Albanus sey, so wolten Sie mir Iren treuwen rath
freundtlichen gerne mitthailen, als hab ich nit unterlassen
können E. Churf. G. davon folgenden bericht zu geben.
Und ist nemblich ahn deme das benieltes Fürstenthumb
Uranien mein aigen frey gutt ist, und von niemandt,
weder dem Bapst, Hispanien, noch Franckreich, zuw
lehen herruert, daher auch klärlich erscheint das die
jurisdiction und was dero anhänget, mir, als dem Landt-
fürsten und Oberhërrn, allein und sunstet niemandt zuge-
hoert; inmassen ich mich dan auch derselben, sonder
menniglichs intrag und verhinderunge, allzeit gebrauchen
hab; dan, da ich bemelts mein Fürstenthumb von eini-
gem potentaten zuw lehen truge, ich wuste mich aber

woll zu beschaiden das ich desselben *Statutis* und *Ordon-* 1564.
nancis, als meins Lehenherrns, zu volgen und zu ge- Avril.
brauchen hette. Ob ich nuhn woll vom Bapst, seidhero
dem ersten, khein weitter schreiben empfangen und ver-
hoffen er werde es also darbey beruhen lassen, so hitli
ich gleichwoll noch wie zu vorn, dieweill dem allen anders
nit als obbemelt, E. Churf. G. wollen mir Iren treuen
rath mittheilen, weszen ich mich gehalten solte, da mir
der Bapst, über mein versehens und verschulden, nach
auszweissunge seines schreibens, zusetzen würde. — Wie-
woll auch der Connestable, der Printz von Condé undt
Admiral itzo das Regiment in Frankreich haben und die
gemeine vermutung ist sie werden ire sachen mit diesser
gelegenheit dahien befürdern das sie woll hernachmals vor
den Guisichen pleipen mügen, so wirt es doch alles ahm
Khönnig selbst und seiner institution gelegen sein: dan
da der Khönnig sein volkhommen alter erreicht und der
alten religion anhängig und der neuen zuwiedder sein
wurde, so haben E. Churf. G. woll zu erachten das viel
sachen ein anderen wegh gewinnen wurden..... Datum
Brussell, ahm 16^{en} *Aprilis* A^o 64.

WILHELM Printz zuw Uranien.....

Envoyé par le trompet de Monseigneur expres-
sément en Saxon, ce 16 d'april l'an 64.

* LETTRE LXXXIII.

*Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de
Nassau. Progrès de la Réforme en Autriche.*

. Le Protestantisme avoit fait de grands progrès en Autriche.
Der Adel studirte in Wittenberg; alle Landes Collegien waren

1564. » mit Protestanten erfüllt: man wollte rechnen dasz vielleicht nur
 Avril. » noch der dreyszigste Theil der Einwohner Katholisch geblieben: »
Ranke, Fürsten und V. III. p. 9. L'Empereur Ferdinand n'étoit pas
 intolérant, surtout dans les dernières années de sa vie. L'Ambas-
 sadeur d'Angleterre écrit, le 3 oct. 1564: « sub mortem aequior
 » doctrinae nostrae fuit quam superioribus annis; » *Hayne, State-*
Papers, cité par *v. Raumer, Gesch. Europas*, III. p. 319. Au
 Concile de Trente il exigeoit, en 1563, die Erlaubnisz des Kelches
 » und der Priesterehe, . . . Schulen für die Armen, . . . verständ-
 » lichere Catechismen, deutsche Kirchengesänge, eine Reform der
 » Klöster: » *Ranke, l. l. II. 327.* « An seinem Hofe, in seinem
 » Hause selbst hatte er Lutherische; er schien es nicht zu bemer-
 » ken: » *Hist. Polit. Zeitschr. I. 249*

L'importance que le Landgrave attachoit à la justification par
 la foi, montre qu'il avoit saisi le véritable esprit de la Réforme.
 Pareillement le Comte Louis de Nassau « cum Balduino . . . de
 » Religione ita agere instituit, uti, si donari hominibus usum cali-
 » cis, matrimonium sacerdotum, et doctrinam de Justificatione
 » contingeret, omnes quieturas controversias profiteretur. » *V. d.*
Hacr, de init. tum. p. 177. — « C'est le talon, » disoit Luther,
 » qui écrase la tête du serpent. »

....Wier wissenn jetzo alhie gar keine zeittung, ohn
 allein wasz die Nidder-Oesterreychische Stende ann die
 Key. Ma^t umb zulassung der Religion willenn: suppli-
 cirtt; und ire Ma^t darauff geandtwortt.... Hofstenn zue
 Gott esz werden die Nidderlendischen Stende ein gleich
 förmliche supplicationn auch einmal an iren hern und
 Köningk übergebenn. — Und wiewol ettliche meynen
 esz werde ausz der Key. Ma^t zugesagten Reformation
 ettwan nichts weyttersz werden, alsz allein dasz ire Ma^t
 die *Coenam sub utrâque* und die Priester-ehe werde
 zulassen, desgleichenn den artickel *de Justificatione* inn
 aller irer Ma^t erbländen zue predigen, und dasz esz

sonnstenn ire Ma^t bey mehrertheyls allen altenn Cere- 1564.
monien werde pleibenn lassenn, so wolten wir doch dasz Avril.
solchs allenthalben in Hispanien, Nidderlandt, unnd
Italien auch also gehalten wurde; dan, wan ein alter
haw an einem oder zweyenn örten begindt zu fallen,
sonnderlich wan der artickel *de Justificatione* erklingt,
so gehett das ander [grèmpell marckt] auch paldt über
einen hauff.

Dasz wir Euch in so langer zeitt nicht geschrieben
haben, ist die ursach dasz unnsz dasz feber^t anngestossen,
aber, Gott lob, nunmehr widder besser mit unnsz worden
ist.... Datum Cassel, den 16 Aprilis A^o 64.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem wolgebornen unserm lieben, freuodtlichen
Vettern und besondern Ludwig, Graven zu Nassau etc.

† LETTRE LXXXIII.

*Le Cardinal de Granvelle au Secrétaire Bave. Il a, plus
qu'aucun autre, défendu les libertés des Pays-Bas
(MS. B. GR. XI. p. 100).*

* * Bave étoit secrétaire de la Gouvernante; mais, ami du Car-
dinal, il ne pouvoit, à cette époque, jouir auprès d'elle d'un grand
crédit.

Mon compère, j'ay reçu vos lettres du dernier du mois
passé et vous merceye cordialement de ce que sy confi-
demment vous m'advertissez de ce que vous pouvez
entendre; quant à ceulx quy sont plus animez que onc-
ques et mesmes celluy duquel cy-devant vous aviez meil-
leur espoir, qu'a freschement tenu propoz bien différent,

* feber.

1564. il m'en desplaît plus pour eulx que pour moy, et vous
Avril. asseure que, cognoissant en eulx ce que je y cognois,
sur ma foy, je me soucieroy peu et d'eulx et de leur
marrissement, voyant plus loing que peult-estre ils ne
font, sy je n'avois plus de considération au service du
maistre et au bien du pays, qu'à eulx ny chose qu'ils
penssent; et sy, à mon retour, ils ne-veullent plus entrer
au Conseil, bien leur en convienne; il ne s'y perdroit
peult-estre pas tant, comme ils vouldroient bien donner
à entendre, et tiens qu'ilz prendront meilleur advis, et
que, quoy qu'ils dient, ils entendent mieulx la faulte
qu'ils firent de s'en mettre dehors de leur voulonté et
auctorité, attendu leurs prétentions; car ce n'est le che-
min pour les soustenir, et, sy sa M. estoit contente que,
retournant là, je n'entrasse au Conseil, je m'en passeroys,
et voulontiers, aux termes que l'on y est, et ay moyen
de m'employer là en aultres choses pour le service de
Dieu et de sa M.; mais, sy l'on me commande que je y
entre, j'en feray comme du passé, et en advienne ce que
pourra advenir. Il est encores à mon advis trop tempré¹
pour bien juger ce que ce sera de leur voulonté et union:
d'icy à là, ilz auront avant mon retour, que ne sera, à
mon compte, plus tost que d'icy à deux mois, partant au
commencement de juing, je dis ung ou dix jours² dedans
le mois pour mon voyage, querelles et plainctes contre plus
de deux, et pense bien que Mons^r de Barlaymont et
Mons^r le Président n'y seront oblyez, et peult-estre ny
Madame mesme. Je les attends aux premières lettres que
viendront d'Espaigne, à la venue de l'Ambassadeur nou-
veaul pour Angleterre, et à la correspondence au Sei-

¹ tôt.

² Belgicisme: een dag of tien.

gneur don Frances d'Alava en France et aultres minis- 1564.
tres, et, à mon retour, je les laisseray respondre de ce Avril.
que pendant mon absence se sera fait, et jusques à la
venue du maistre fais bien compte de m'envelopper aux
choses le moins que je pourray, mais, venant luy, chas-
cun lors parlera et verra l'on quy aura mieulx faict. Il
y-a long temps que l'on est après pour donner à entendre
aux villes et aultres ce que vous dictes, et à plusieurs de
la Noblesse aussy, que je tasche de les soubmettre aux
Espaignols, qu'est faulx et n'y pensay oncques, ny eusse
choisy ma retraicte par delà, sy je pensoys que cela eust
dehu' advenir, comme souvent je leur ay dict en plein
Conseil, et qu'il n'y a quy que ce soit d'eulx quy plus
hardiement et résoluement que moy voulust employer sa
personne et sa vie pour le soustenement de la liberté et
privileges du pays, mais non pas pour étendre la Joyeuse-
Entrée contre raison, au préjudice de l'auctorité du
maistre, pour corrompre et perdre la justice, et consentir
à ce que Brabant et, sous Brabant, les aultres pays soient
tirannisés d'aucuns qu'ont leurs fins et desseins peult-
estre bien différent de ce que les Seigneurs entendent ;
car je veux croire d'eulx qu'ils ne les pourteroient² en
ce, comme ils font, car ce seroit contre leur devoir ; et
je diray bien, quand besoing sera, ce que j'en attends, et
que j'aimeroys mieulx que mon Prince me tirannisa ung
petit que non que, se perdant son auctorité, plusieurs
nous tirannisassent et les Pays, que seroit bien avoir
perdu les privileges et la liberté, pour laquelle je per-
droys la vie, et oster la justice, sans laquelle les moin-
dres seront proye des grands, et ceulx qui ont rentes et

¹ dà.

² sentiendroient.

1564 biens , en proye de ceulx qui pourroient plus. Je sçay bien
Avril. que ce que je débattis (1) lors que nous estions devant
Metz, au temps de l'Empereur, contre ceulx qui préten-
doient entretenir ung tertio ordinaire d'Espaignols, jus-
ques à xii mil aux Pays-Bas, et j'en heus lors le mauvais
grey, que je dissimulay, de quy depuis a cogneu que
j'avoys raison de soustenir le contraire, et velà comme
je veulx leur soubmettre les pays ; et quand ils eurent
irrité sa Ma^t par les termes qu'ils usèrent pour deschasser
ceulx que sa Ma^t y laissa au partement, quand ils n'y
pouvoient plus tordre cheville, qui trouva les expédiens
pour donner la commodité pour les embarquer, quy fit
les lettres pour y persuader le Roy^p mais cela s'oblye ,
comme le service que j'ay faict traictant la paix , et sy sçet
bien le Prince , s'il s'en veult souvenir, ce que je y fis et
diray davantage que , comme les termes qu'ilz usarent à
l'endroit du Roy à Gand pour le contraindre (je diray
ainsy) de oster les Espaignols, me semblarent fort mal :
aussy ne fut le chemin que print Erasso pous les y faire
demeurer, à mon jugement, ny bon, ny convenable, ny
aussy qu'ils y demeurassent contre le gré des pays, oyres
qu'ils n'estoient en nombre pour forcer icelluy, et sy se
descharg[coient] les pays d'austant de frais pour les gar-
nisons, et repartiz en divers lieux, l'on les eust faict vivre
sans foule, et mesmes estant la charge d'iceulx donnée aux
deux Seigneurs, quy n'entendirent oncques ce que cela
emportait, ny le bénéfice que eulx en leur particulier et
les Pays en eussent peu recevoir, et, s'ils l'entendirent,
ce fut quand jà ils ne pouroient aller en arrière. Je sçay

(1) *débattis* : voyez p. 75.

ce que je dis , et , pour ce qu'ils dient que je les veux 1564.
soubmettre aux Espagnols , je voudroys qu'ilz me dissent Avril.
quy j'ay avancé en charges du pays de la dite nation ; il ne
s'en trouvera ung seul , mais ils se souviendront quy , au
temps du Duc de Savoye , avança Robles (1) et je sçay
pourquoy , et Mondragon a esté nommé en sa charge par
M^r d'Aigmont , et le Comte de Mansfelt , que se peult
bien dire estrangier (2) , largement plus que moy , qui suis
moy et les miens , vassal et subject de sa Ma^t ; j'adjouste-
ray que sçay fort bien que l'on m'a voulu imputer que
plusieurs ont été pourvus de charge au gouvernement
du marquis de Berghes , aultres que ceulx qu'il avoit
nommés , pour ce que ceulx qu'il nommoit ne se trou-
voient sy qualifiés pour le service du maistre tant que
ceulx que l'on y a pourveu , ores que ceulx qu'il nom-
moit fussent plus à son propos ; mais je suis esté sy mo-
deste que j'ay souffert ce qu'on en a voulu dire ; combien
que j'eusse bien peu déclarer que ceulx quy , au lieu de
ceulx que le marquis de Bergues vouloit , sont esté pour-
vuz , sont été nommez par aultres des Seigneurs qui re-
commandoient le secret , pour non avoir le mauvais gré ,
et peult-estre pour non préjudicier à leur ligue et intelli-
gence , et je leur ay voulu pourter ce respect que de non
le déclarer , ce que j'eusse fort bien sceu et peu faire , sy
je les eusse voulu mettre en picque , mais j'ay passé et

(1) *Robles*. T. V. p. 499.

(2) *estrangier* ; né en Allemagne. Le Cardinal eût pu nommer
aussi le Prince d'Orange. Celui-ci écrit lui-même dans sa Défense
en 1568 : « sommes accusez.... de avoir voulu.... troubler le repos
et tranquillité d'un Pays , auquel devons quasi autant qu'à propre
Patrie : » *Justif.* p. 179.

1564. coulé le tout doucement sans faire bruyt, et sy enten-
Avril. doys toutesfois assez que j'en auroys peu de grey, et eusse
ung vindicatif bien peu rendre la change et aultres aux
termes que l'on m'a tenu; mais Dieu est par dessus, à
quy il fault remettre le tout, quy sçaura bien payer chas-
cun avec le temps selon ses mérites, et ne seront les
saisons tousjours d'une sorte. J'espère qu'Il m'aydera, et
fault procurer de tirer profit de ce en quoy les adversaires
procurent faire dommage; vélà ma philosophie, et pro-
curer avec tout cela de vivre le plus joyeusement que
l'on peut, et se rire du monde, des appassionnez, et de
ce qu'ilz dient sans fondement.... Besançon, 18 avril 1564.

† LETTRE LXXXIIIb.

*Le Cardinal de Granvelle au Cardinal de Lorraine. Ses
motifs désintéressés* (MS. B. GR. XII. p. 112).

Le 20 avril le Cardinal de Lorraine avoit écrit à Granvelle :
«...On montroyt grand aise à nostre Court, disans que le parlement de
M. de Chantonay de son Ambassade et le vostre en Bourguoigne
aportoit tout contentement à tous les deux costés... Voilà le monde,
Monsieur, des fassons duquel de mon costé je essaye bien fort.
Je me suis depuis mon parlement de la Court tousjours tenu à
servir mon Eglise, dont, la grâce à Dieu, je reçois gran contente-
ment, pour y veoir grant amandement ès affaires de la religion, et
plusieurs dévoyez retourner, touchant véritablement au doibt que
la [présence] des pasteurs est ung des souverainz remède aux
calamités de ce temps, si les Princes nous sont aidans, et certes,
Monsieur, la Royne ma maistresse de jour en jour davantaige
montre grande et saincte affection... » (MS. B. GR. XII. p. 111).

....Quant à mon voyage, la cause en est celle que je vous

ay escript et non aultre. Et nous font là à tous deux (1) 1564. de l'honneur assez, donnantz par ce qu'ilz en dyent clè- Avril. rement à entendre que nous sommes bons serviteurs de de nostre maistre, puisque nous ne consentons volontiers qu'il se face sinon ce qui convient à son service. Et si je ne m'entendoys avec sa M., ces discours me pourroyent donner poyne : il me souflit que de luy je suis cogneu, et si aulcungz des Seigneurs aux Pays-Bas ont sentiment de ce qu'il leur semble que je serve plus qu'eulx, cela me donne peu de travail. Et à la vérité je recevroys plus de plaisir de me reposer et qu'eux prinsissent la peine si avant que les choses se fissent comme il convient au service de mon maistre, qu'est ma seulle fin. Et vouldroys, au lieu de m'empescher aux affaires du monde, vacquer... le mieulx que je pourroys au service de Dieu et de mon Eglise.... — Tout le monde est d'opinion que les Huguenotz feront ce qu'ilz pourront pour empescher l'allée du Roy très-Chrestien à Lyon, craignantz que l'on ne leur oste ce nid (2); mais, quoy qu'il soit, je tiens pour moy que le meilleur seroit, ou de non y aller, ou d'y aller de sorte que le Roy y peust commander comme Seigneur et maistre; car aultrement, selon les advertissementz que j'ay, ou luy brasse de luy faire [colleyt] une venue, et de disposer de sa personne, à la volonté de ceulx qui ne luy sont ny bons serviteurs, ny bons subjectz.... 30 avril.

(1) *tous deux* : M. de Chantonay et moi : voyez p. 252.

(2) *nid*. Le 3 juin Granvelle écrit à l'Empereur sur la construction d'un temple Huguenot à Lyon, « auquel travaillent, à leur honte, les Seigneurs et Dames de la ville » (MS. B. Gr. XII).

LETTRE LXXXIII^e.

1564. *Viglius au Cardinal de Granvelle. Il déconseille son*
Mai. *retour* (MS. B GR. XI).

— — —
... Nos Seigneurs ne faillent point se trouver à tous
Consaulx d'Estat et *quasi* tous les matins se représenter en
Court vers son Alt. et luy parler des affaires, lesquelz ,
selon qu'on faict croire aux gens, sont esté cy-devant
négligez et mal entretenuz par ceulx qui se sont voulu
attribuer la superintendence. Je n'ose escrire ce qu'on dit
du retour de v. i. S.; aussi n'osé-je bien m'avancer de parler
sur ce avec son Alt.; s'aidjoint que icelle ne cèle riens à
Armenteros, qui est de tout à la dévotion des Seigneurs.
V. i. S., qui le cognoist mieulx, peult sçavoir combien
elle se fie en luy, et si elle se y est bien trouvé. De moy
je m'aperçois bien que, par sa bonne recommandation et
de quelques aultres de la mesme complexion, je auray
bien à faire de me maintenir longuement en la bonne grâce
de son Alt., et puis que les choses vont ainsi, je me souaide¹
mille fois en ma maison, soit à Gand ou en Frize, ou avec
v. i. S. en Bourgogne; mesmes si je doibs demourer
privé du sustien et faveur de v. i. S. Mais affin que icelle
pust mieulx entendre en son endroict à quoy s'incline
l'affection de son Exc. envers v. S., mesmes quant à son
retour, je ne trouverois mauvais que v. i. S., avant se
résoldre sur son retour, luy demanda sur icelluy son
avis. Car, quant ne debvriez estre respecté ne porté par
elle, ains qu'on voulüst laisser exécuter les propos que
aulecuns tiegnent, je ne sçay vous conseiller que v. i. S.

¹ souhaite.

hastoit trop son retour par deçà, ains qu'elle attendist 1564.
plustost la venue de sa M. Combien que je craindz qu'i- Mai.
celle ne se laisse persuader que par vostre retraicte les
affaires de pardeçà, depuis qu'ilz se manient par l'accord
de ces S^{rs} et vont au contentement de son Alt., ne requiè-
rent pas tant sa venue, et peult-estre sa M. sera bien aise
de prendre cè couleur pour différer sa venue par deçà ;
mais s'il conviendra à son service, je me remectz aux plus
saiges, et où je le pourrois entendre, j'y retournerois à
rafreschir vers sa M. ma poursuyte pour obtenir mon
congé: du moins devant que aultres me faschent cet
advanchement, selon que aùlcuns parlent de déchasser
tous qui sont Cardinalistes, entre lesquelz le Conseiller
Hoppérus aura aussi à souffrir.... Brux., 1 mai.

† LETTRE LXXXIII^e.

*Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme.
Nouvelles d'Allemagne et de France; il l'exhorte à ne
pas réunir les Etats-Généraux (ms. B. GR. XI. p. 201).*

Madame, il n'y a pas long temps que j'escrivis à v. Alt.
prolixement, et crains de luy avoir esté importun et fa-
scheux, mais toutesfois, pour non faillir à mon devoir,
je n'ose délaïsser d'obéyr à ce que si expressément elle
me commande luy faire sçavoir de mes nouvelles et mes-
me de ce que j'entendray d'Allemaigne. Despuis mes der-
nieres je sçaurois peu dire de ce coustel là, ny de Suyse,
que fut d'importance, oïres que d'une part et d'autre j'ai
heu infinies lettres; horsmis qu'à ce que je puis compren-
dre du tout, est que, tant pour ce que les Princes ne se

1564. fyent l'ung de l'autre , que par faulte d'argent et pour les
 Mai. pensions que a l'on mies de ce coustel là , j'espère que l'on
 en pourra aux Pays-Bas demeurer à repos pour ceste
 année, que m'est un grand contentement pour la satis-
 faction que v. Alt. en aura et l'assurance dudit pays. Bien
 dict-l'on que les héritiers du Duc Jéhan-Frédéric arment
 la guerre à Gota et aultres lieux voisins, donnent argent
 à quelques piétons, cherchent gens de cheval et publyent
 soubz main que ce soit pour Crombach, afin de saccager
 la Franconie, et que ledit Crombach ayt desseing sur
 Erford et sur Eldrong¹ chasteaul des Contes de Mansfeld,
 pour avoir les espaules assurées quelque part, et que
 ledit Crombach et eulx se vestent et leurs gens de blanc
 et de noir, tant pour non estre recogneuz par différence
 les ungz des aultres, que pour monstrier ligue entre eulx
 et union, mais tout cela n'est chose de fondement tel qu'ilz
 auroient de besoing pour faire paour² aux Pays-Bas.
 Aussi n'entendz-je levée d'importance du coustel de
 France, et me semble que l'on y entend plus à plaisirs
 que à guerre, et maintenant doivent être empeschez au
 baptesme à Bar, où sont tous ceulx de la maison de Guyse,
 et m'escript-l'on d'Allemaigne que le Comte de Mansfeldt
 y alloit à onze-cents chevaux, comme ambassadeur du
 Roy notre maître; ce bruit n'est que honorable, mais je
 pense bien qu'il n'y en aura pas tant, et que l'on ne
 chargera le maître de tant de fraiz. Le départ dudit Bar
 et ce que l'on verra où la Cour de France tournera teste,
 donnera plus certain jugement de ce que se debvra atten-
 dre de ce coustel là pour ceste esté, et Dieu doint que les
 affaires de la Religion continuent si bien comme il sem-

¹ Hildringen.

² peur.

ble qu'ilz ont commencé en Court et la volenté que la 1564.
Reyne-Mère monstre de vouloir suyvre, dont je ne m'as- Mai.
seure pas encores du tout, comme aussi n'en perds-je pas
espoir; car, si elle veult considérer ce que convient à son
filz et à l'auctorité de son Royaume, il est force qu'elle
preigne ce chemin, et v. Alt. verra, s'il lui plaist, par la
copie, ce que M. le Cardinal de Lorraine n'a respondu aux
lettres que, pour satisfaire à M. la Duchesse de Lorraine-
mère, je lui avois escrit, comme v. Alt. aura ja entendu.

Ce d'Angleterre (1) donnera peyne à v. Alt., pour les
termes que tient présentement la Reyne dudit d'Angleterre,
mais véritablement ce sont bravades sans fondement, et,
si l'on cède, estant la raison tant de notre coustel et les
termes où nous nous treuvons, tant advantageux, sur
ma foy, je crains que l'on s'en repentira largement et que
le mal que, de n'en monstre maintenant visage et de non
continuer, succédera, ne sera aysément réu édiabie et
que nous plorerons de laisser passer l'occasion; mais je
me remects au plus prudent advis de ceulx de par delà,
puisque, à la vérité, mal peut-on conseiller de si loing,
et voyent plus et mieulx ceulx qui sont sur le faict.

Je ne puis aussi délaissier de ramentevoir le faict des
vins dont l'on avoit résolu avant mon partement le renou-
vellement de l'édict, et plus absolut et tost, spécialement
devant la S^t Jehan: et si la Court de France tourne le
visage vers Lyon, tant plus sera-t il de propos de le
faire, mais je m'en remectz aussi à meilleur advis.

J'entendz que l'on continue de solliciter v. Alt. pour

(1) *d'Angleterre*. Le 30 avril Viglius écrit au Cardinal: « Les
Anglois continuent encoires leur vieil mestier de piller tout ce
qu'ilz rencontrent » (MS. B. GR. XI).

1564 l'union des Estatz; j'espère que v. Alt. considérera ce
Mai. que si souvent luy a esté remonstré sur ce poinct, car
je crains que, si l'on vient à y condescendre, quelque
bonne volenté que puissent avoir M.M. le Prince d'Oran-
ges et Marquis de Bergues, s'ilz viennent à mettre en
avant de charger les Estatz de Brabant, ilz perdront crédit
et ne seront ouyz, par où l'on ne viendra à l'effect, et si
se fera à l'auctorité de sa Ma^t une playe sans remède et
dont v. Alt. aura, tant qu'elle sera au gouvernement,
resentement, et, plus de trente ans après, ceux qui auront
ledit gouvernement depuis elle. Je sçay fort bien ce que
je diz, et me desplaira amèrement d'en estre prophète.

L'on a icy semé, je pense bien qu'à mon hayne, que
despuis monpartement l'on avoit assemblé lesdits Estats,
et que toutes les aydes estoient accordées et alloit pré-
sentement par delà le tout bien, et je diz à qui m'apporta
la nouvelle, que je voudroys qu'il m'eust cousté mille
escuz du mien et qu'il fût vray, oyres que je ne deusse
rentrer en Flandres d'ung an; ce que je diz pour ce que
l'on adjeustoit que les Seigneurs auroient entendu du
secrétaire Armenteros que le Roy m'ayt commandé de
venir icy et de non retourner par delà, ce que je sçay
bien est faulx, mais ce sont des inventions Renardes-
ques, dont je ne faiz que m'en rire, et crains fort que
aussi est faulx ce que l'on dict de l'accord des Estats;
car je n'entendz encores que ceulx de Brabant ayent
riens résolu [achèvement'], dont certes je ne m'esbéhiz,
car j'ay sçeu que l'on persuade aux aultres Etats qu'il
fault venir à l'union, par ce fondement que aultrement
ceux de Brabant ne contribueront jamais rien et demeure-

¹ finalement.

ront par ce bout deschargez des aydes et les aultres 1564.
chargez. L'on sème aussi que ces Seigneurs ouffrent à Mai.
v. Alt., pour la gaigner, de luy faire donner grandz pré-
sents des Estats et des villes par leur moyen, ce que je
tiens certain n'estre véritable mais je sens extrêmement¹ que
telz bruicts se sèment, qui viendront jusques aux oreilles
du maître et ailleurs, et souvent le peuple et aultres
jugent les choses, non pas sur la vérité, mais sur ce que
l'on en dit.... Besançon, 3 mai 1564.

LETTRE LXXXIII^e.

Morillon au Cardinal de Granvelle. L'on en vent au Roi
(ms. B. M. I. p. 33).

* * Maximilien Morillon, né à Louvain, Prévôt d'Aire et Vi-
caire-G^l de l'Archevêché de Malines: « probe, érudit, constant,
fidèle, doux, discret, désintéressé et laborieux: » *Mém. de Gr.*
I. p. 114. Il donnoit régulièrement des nouvelles détaillées au
Cardinal. — Sur la livrée voyez p. 188.

.....Quant à la livrée, l'on l'excuse en la sorte que
le Cardinal² l'aurat entendu par Bave, mais quoy que l'on
saiche prétendre, les saigez n'en sçavent faire leur
prouffit; et certes les choses passent plus avant, s'estant le
Comte d'Egmont advanché aujourd'huy huit jours *post*
pocula dire à Hoppérus, avec lequel il fut bien deux
heures en devises, que ce n'estoit point à Granvelle que
l'on en vouloit, mais au Roy, qui administre très-mal le
public et mesmes ce de la Religion, comme l'on luy at

¹ extrêmement ² Si Morillon semble écrire à la troisième personne, c'est
qu'à dans sa Correspondance les principaux personnages, et Granvelle
lui-même, sont indiqués par des chiffres

1564. assez adverty, laquelle ne pouloit soubstenir si les
Mai. décretz du Concille ne fussent vifvement exécutez et si
ceulx ne souffissent, [*revocandos*] *esse canones*, que vient
de l'escole de Renard qui est souvent près des Seig-
neurs⁽¹⁾.... Bruxelles, 4 mai⁽²⁾.

† LETTRE LXXXIV.

.....au Landgrave Philippe de Hesse. Intentions de Phi-
lippe II relativement à Allemagne.

Le Landgrave envoie ces nouvelles au Prince d'Orange par une
Lettre datée de Cassel le 13 mai, ajoutant dans un *P.S.* autographe:
« Gut ussehen werdet E. L. nicht schadenn »

Le 21 avril le Cardinal écrit au Baron de Bollwiler: « ... J'ay
faict tout ce que j'ay peu pour luy faire clèrement cognoistre
combien est faulx, ce que aucuns voudroient persuader à son
maistre, que le Roi nostre maistre veuille mouvoir, pour la Religion
ou aultrement, quelque chose contre les Princes Protestans, l'asseu-
rant, comme il est véritable, que ny à Trente, ny ailleurs, ne
s'est oncques négocié chose quelconque quand à l'exécution du
Concile à l'endroit [des Princes] Protestans, mais bien afin que
les Princes Catholiques le fassent observer en leurs pays, et
comme le Roy nostre maistre ne veult que qu'il soit y
donne loy aux siens, aussy ne veult-il en façon quelconque se
mesler de ce que font les aultres aux leurs... » (†MS. B. Gr. XI).

Guter freundt, ich wil Euch freundlich nicht pergen

(1) *Seigneurs*. Viglius écrit le 22 mai au Cardinal: « Renard
s'abouche souvent avec les Seigneurs; de là vient qu'ils goûtent
mal les choses passées avec Angleterre, comme plusieurs autres »
(MS. B. Gr. XII.).

(2) En marge de cette Lettre il y a: « Aussi a l'on dit au Conseil
d'Estat qu'il fault, pour trouver finances, vendre les biens des gens
d'Eglise, comme l'on a faict en France et qu'ilz sont trop graz »

dasz ich einenn meiner diener, etzlicher meiner privat- 1564
sachen halbenn, zum Cardinal vonn Arrasz abgefertigt, Mai.
welcher die tage widderkommen und mich under anderm
berichtèt, wie er, der Cardinal, sich ausz Nidderlandt
heruff begeben, sei er gehnn Nanci kommenn, alda er
dan wol entpfangen und tractirt wordenn; volgens hab
er sich vonn dannen gehnn Bisontij¹ begeben, alda
seiner gebrüder erbtheilung nit allein beizuwonen, son-
dernn auch auszzuwarten und also noch einn zeitlang
alda zu verharren; darnach gedenck er sich widder in das
Nidderlandt oder wohin er vonn d. Kön. W. *in Hispaniá*
bescheidenn werde, zu verfügen.

Und nachdem gedächter mein diener dem Cardinal
wolbekant und vertrauet, hatt er demselbigenn ange-
zeigt die Kön. W. zu Hispanien sei entschloszen und
willensz künfftigen herbst ausz Hispanien hienüber nach
Italien zu farenn, und von dannen iren weg nach den
Nidderländenn zu nemen, und der enden gute ordnung
[ene] widderumb anzurichten, dan die vornembsten hern
der örten sich allerhandt underfahen thetten, wilchs ire
Kön. W. etzwasz frembt neue, und hat also uff denn
Printzen von Orange, herrnn vonn Egmundt, Gravenn
vonn Horn, und andere andeutung gethan. Sonsten hat
sich der Cardinal jegen meinenn diener vernemeenn las-
zenn er wisze gewisz und für wahr, wollte auch seinn
leib und seell zu pfande gesetzt haben, dasz die Kön. W.
zu Hispanien, wedder der religion halbenn, noch sonst,
im Reich teutscher nation mit der thadt nichts anfahenn
werde; so sei auch ire Kön. W., wedder mit dem Babst,
noch sonst, zu exequirung desz Conciliums gahr in kei-

¹ Besançon (*Vesontium*).

1564. ner bundnus; darumb soldt mann ime, bei seiner seel
Mai. seligkeit, trawenn und glaubenn.

Er, mein diener, hat auch nit köndenn vernemen,
das er bei dem Cardinal von Lottringen am herauffziehen
gewesen oder sich uff desz Herzogenn vonn Lottringen
sohnsz kindtauff begeben werde... Datum den 5 Maji 64.

LETTRE LXXXIV^a.

*L'Ecuyer P. Bordey au Cardinal de Granvelle. Il se défie
d'Armenteros (ms. B. GR. XI. p. 208).*

. Le devoir que j'ay à sa S. i. me contrain à
l'advertir d'une chose que l'on m'a dit jà plus d'une fois
et en plus d'ung lieu, qu'est que Armenteros est
double; et qui ny s'y fault fier que bien à poin. De ma
part je ne m'en suis point aperceu, ains aux propos qu'il
me tient de sa S. i, je ne cougnois aultre chose, sinon
que luy est très-humble et très-affectionné serviteur;
toutesfois telle façon de faire est bien celle que le plus
souvent déçoit les gens et mesmes les plus discrets; je
sçay bien que ces Seigneurs le chevalent¹ fort et que luy
a mainctes devises avec eux, mesmes avec M. de Mon-
tegnny, et que ledit Montegny a esté assez deffois en sa
chambre seul-à-seul. Bruxelles, 5 may.

† LETTRE LXXXIV^b.

*Le Cardinal de Granvelle à l'Empereur. Motifs de son
départ (ms. B. GR. XI. p. 224).*

. Quant à ce que rapporta Armenteros à son
retour d'Espagne, j'en ai déjà averti v. M. avant mon par-

¹ courrent après lui, le cajolent

tement, et n'ay jamais voulu prendre le r s ntement 1564.
qu'ont voulu faire ces Seigneurs de par delà pour affaire Mai.
mien particulier, ny faire partie contre eux ; car je n'ay
jamais prétendu ny prétends-je chose, quelle qu'elle soit,
  l'encontre d'eulx au respect de mondit particulier, mais
seulement que le maître f t servy et l'estat publicque con-
servé avec seurté et tranquillité ; mais l'on n'a pas bien
pris que j'aye voulu soubstenir l'auctorité du maître,
pour ce que l'on voudroit luy donner la loy et reigle, et
non la recepvoir de luy, et les causes sont notoires, et
m'a esté chère ceste occasion pour en sortir, pour les
accommoder et leur donner moyen d'ob yr à sa M. avec
moindre ombre, et pour faire cougnoistre si, avec mon
absence de quelque temps, pendant lequel je pourrois
vacquer à mes affaires particulières, ilz se laisseront, par
jalousie et pour monstrier qu'ils facent mieulx, conduyre
et accommoder à la raison ; puisque la fin que je prétends
n'est que le seul service du maistre, et plust   Dieu qu'ilz
fissent si bien que je me peusse détenir pardeçà sans y
retourner jusques à la venue du maistre, mais   la vérité
je n'apperçois pas encore, et   mon très-grand regret,
que l'on y voyse ce chemin, et j'ay mes correspondences
pour de temps à aultre sçavoir ce que passe, et rendz le
devoir que je dois pour dois icy servir et l'advertir en
ce qui convient, sans bruict ny que là il s'entende, et
procureray tousjours de mon coustel, et s'il est possible,
ne rien gaster, d siring plus souffrir en mon particulier
que non que le publicque souffre, et nous verrons quel
sera le succès et, s'il est tel que je désire, sa M. aura
cause de s'en contenter.

Quant   M. de Chantonnay mon frère, il s'est iev

1564. détenu ung peu plus longuement que je n'espéroys, ny
 Mai. eusse voulu, pour ce que sans sa présence nous ne pou-
 vions achever les affaires pour lesquelles principalement
 nous y sommes¹ venuz, que sont pour la succession du peu
 de bien que feu M. de Grandvelle mon père a laissé à mes
 frères, afin de les assurer le plus que faire se peut à
 ceulx qui sont du monde, suivant l'intention de mondit
 feu seigneur et père, et m'ayant recommandé au temps
 de son trespas d'y tenir la main, je n'ay peu délaisser de
 faire voyage pour y rendre mon devoir; mais le mesme
 jour que nous eumes conclud le principal, que fut le
 pénultième du mois passé, mondit frère partit, et pour
 recouvrer le temps, au lieu que l'on pensoit yroit par
 Italie et dois là par mer, s'est advanturé de passer le droit
 chemin par France, descougneu² et à sept chevaux seule-
 ment, avec grand désir de tost pouvoir aller trouver v.
 M. et luy rendre très-humble service en charge d'Ambas-
 sadeur ordinaire du Roy notre maistre, à laquelle sa M.
 m'a escript l'avoir choisy; et véritablement son plus long
 séjour en France n'estoit plus convenable selon la hayne
 qu'avoient conceu contre luy les Huguenots qu'estoyent
 retournez en crédit, et la Royne-mère pour leur respect;
 et nous font les François à tous deux de l'honneur assez,
 démonstrantz ésjouyssement très-grand et par signes
 publiques de ce que mondit frère soit hors de France et
 moy des Pays d'Embas, disantz que maintenant ils feront
 ce qu'ils voudront et jouyront bien des aultres, en quoy
 véritablement ilz se mescomptent et suis assuré que
 ceux qui restent, à l'ung des costelz et à l'autre, rendront
 le devoir qu'ils doivent de bons serviteurs et ne com-

¹ sommes.

² incognito.

porteront chose auxdits François que soit préjudiciable 1564.
au service de sa Ma^t et à ses pays, mais, quoy qu'il soit de Mai.
ceulx qui y sont, je ne faudray de , où que je soys, tenir
tousjours la correspondance que je doibz au service de
v. Ma^t et feray mon mieulx pour la tenir advertye de
ce que je verray convenir et que vraysemblablement elle
debvra désirer sçavoir, que viendra à ma cougnoissance.

Je remercy très-humblement v. Ma^t de ce qu'il lui a
pleu par sa clémence me communiquer de l'estat présent
de la Germanie, et je n'ay failly de incontinant en advertir
Mad. la Duchesse de Parme, luy ramentevant jointement
qu'il ne pourroit estre que très-à-propos qu'elle envoyast
le Conseillier Cobel (1) ou aultre de la part du Roy notre
maistre et sienne à Rosthock, pour assister à procurer
l'accord entre Dannemarch et Suède, puisque l'office
qu'elle y fit l'an passé fut si bien prins de toute la Germa-
nie, oultre ce que par ce moyen elle sçaura, comme lors,
ce que passa par delà, et, en cas que l'accord ne se fit,
sçaura de temps à aultre ce que feront les armées, pour
selon se conduyre à procurer la seurté des Pays d'Embas...
Besançon, 8 mai 1564.

Le 8 mai le Cardinal écrit, de Besançon, au Chancelier Seldt :
« Je n'entendz encores des Pays-d'Embas, d'où tous les jours
j'ay nouvelles, qu'il y ait chose que doibge¹ baster mon retour, ny
moins que les voisins meuvent chose d'importance dont nous doib-
geons² craindre, et je tiens, que la négociation de Worms, la cor-
respondence des ligues, et ce que les Princes doibvent entendre
combien il leur empourte de non compourter que la Noblesse
preigne le chemin auquel aucuns d'icelle tendent, sera cause que
la Germanie demeurera à repos († MS. B. Ga. xi. p. 228). »

(1) Cobel. Membre du Conseil Privé.

¹ doive.

² devions.

1564. Viglius écrit le 9 mai, de Bruxelles, au Cardinal : «...Quant
Ma^t. à vostre congié, sa Ma^t respondit *in haec verba* : « je ne sçau-
rois trouver mauvais le congié que vous m'escripvez avoir
donné au Cardinal de Granvelle de se povoir absenter pour deux
ou trois mois et entendre à ses affaires particuliers, attendu ce
que luy importoit, et qu'il n'y avoit apparence de mouvement des
voisins, bien que je cognoisse la faulte que fera son absence à
mon service : » cecy est bien aultre langaige que celluy que au-
cuns teignent icy, que v. i. S. s'est retirée par ordonnance de sa
Ma^t, parlans de grandes menaces si elle retourne... » († MS. B.
GR. XI. p. 232). De même, quelques jours après, Viron rap-
porte au Cardinal que le Roi a écrit à son Alt. qu'il trouve bon le
congé de 2 ou 3 mois donné au Cardinal, mais qu'il craint que
ses affaires souffriront de cette absence. Viron ajoute, d'après
M. de Barlaymont, « que les Seigneurs se trouvent plus animez que
devant, et font trouver mauvais tout ce qui a été fait du tems de
M. de Granvelle, de quoy la Dame n'en sait que dire ni con-
tredire de crainte (MS. B. GR. XII).

* LETTRE LXXXIV^e.

*L'Empereur au Cardinal de Granvelle. Il ne peut favori-
ser les entreprises de la Duchesse de Lorraine* (MS. B.
GR. XI. p. 254).

* * Voyez p. 193. Encore le 16 juin la Duchesse écrit à Boll-
wiler sur ce sujet, que «le Roy d'Espagne doit considérer le ser-
vice de Dieu et la restitution de la Religion en son entier » (MS.
B. GR. XII). Toutefois c'étoit sans doute en soumettant ses vues à
celles de sa M.; du moins Bollwiler écrit le 26 juin au Cardinal
que la Duchesse est disposée à renoncer à ses projets sur le Dane-
mark, «conformément aux désirs du Roy Cath.» (MS. B. GR. XII).

...De ce qu'estes passé par Nancy en vostre voyage pour

¹ Sous le nom de l'Empereur signée DE COCK.

visiter Madame ma bonne niepce, la Duchesse douaigière 1564.
de Lorraine, m'a esté fort agréable d'entendre, et ne vous Mai.
puis cèler vous dire, pour ma descharge sur les propos
qu'elle vous ha tenu, quant à l'assistance que luy debvrois
faire à l'effect qu'escripvez, que je luy ay tousjours im-
party mon paternel et loyal advis et tel qu'eusse moy-
mesmes usé, me treuvant en ces termes: mais que la deusse
conseiller à mouvoir chose préjudiciable au repoz public-
que, soit par guerre, practiques, ou aultrement, plustost
que par l'amiable voye, je ne fus oncques de l'opinion, ny
le seray encores, considérant la conséquence telle que vous
mesmes pouvez considérer ei en discourrez bien sage-
ment; mais à la reste suis très-content et me sens obligé
de ne l'habandonner, comme aussi ne feray en tout ce
que me sera faisable et possible, moyennant que mes per-
suasions et admonitions ayent quelque lieu vers elle, car
je ne voudrois estre autheur et moings solliciteur, pour
faire mouvoir troubles entre les Princes et potentatz de
la Chrétienté, selon que souvent luy ay fait escrire et
dict de bouche... Vienne, 13 mai 1564.

• LETTRE LXXXV.

*Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange.
Nouvelles diverses.*

...Wier mögenn E. L. freundtlicher und vertrauter wol-
meinung nicht verhaltenn, dasz der Cardinal vonn Arrasz
sich jegenn einesz hohenn Fürstensz Rath vernehmen
laszenn, dasz der Köning vonn Hispanien noch diessenn

1564 herbst durch Italien herrausz inn die Nidderlände ankomm-
Mai. men werde, ... und wiewol wir nicht zweifelnn E. L. wer-
denn hierauff gute achtung zu gebenn und sich desz
halbenn vor gemelts Cardinals vorhabendenn practickenn
wol vorzusehen wissenn, alsz habenn wir doch E. L.
dessenn zu erinnernn und Sie zu warnnen freundlichen
nicht underlassen wollenn.

Vorsz annder wissenn wir E. L. auch freundlichen
nicht zu pergenn dasz, uff der Rö. Key. Ma^t gnedigstes
schreibenn und begeren, unnser gnediger lieber herr
und Vatter unsz ufferlegt und bevohlen unsz den nech-
sten zu Hertzog Johansz Friderichen zue Sachssen mittlern
zu verfuegen und mit s. L. dahin zu handeln sich Wil-
helmen vonn Grumbachs zu entschlägen, damitt s. L. dar-
über nitt etwa in unglück gerathe (1). Wilchs wir dann....
also mitt allem treuem vleysz verrichtett und s. L. dahin
persuadirt, dasz s. L. der Kay. May^t schreibenn und
sich dermassenn ercklerenn wirdt, dasz verhofflich ire
Ma^t darmit zufriedden sein werden... Datum Cassel, den
15 Maji A^o 64.

E. L. 'dienstwilliger schwager und bruder alzeit,
WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem... Printzen zu Uranien...

Le 20 mai P. Bordey écrit, de Bruxelles, au Cardinal : « Le mardy
son Alt. fut ouyr messe à sainte Goudules, où l'accompagnaient
tous les Seigneurs et de plus M. de Megen au retour [detour], en-

(1) *gerathe*. Le Duc séduit par des rêves ambitieux, continua
sa protection à Grumbach, et s'attira ainsi, peu d'années après,
une longue captivité.

¹ E. L. — alzeit. *Autographe*.

« coires qu'ils estoient tous yvres; le Prince dina seul avec son Alt. 1564.
« et à ce diner j'entendis comme le Prince, parlant de la Princesse à Mai.
« son Alt, laquelle luy avoit demandé de son pourtement¹, ² qu'elle
« mangeoit bien peu et qu'elle menoit une vie, que s'il estoit
« restraint³ de la passer telle, il ne seroit⁴ vivre; car, disoit-il, elle
« est quelquefois quinze jours sans sortir de sa chambre ne sans
« vouloir avoir compagnie, [suivant] une vie fort mélancolique »
(MS. B. GR. XII. p. 79).

† LETTRE LXXXV.

*Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Il
souhaite que les affaires aient profité par son départ*
(MS. B. GR. XII. p. 93).

“ La Duchesse se conformoit aux désirs des Seigneurs : Viglius
écrit le 22 mai au Card^l, “ que les Seigneurs, voyant l'inclination de son
Alt. pour en tout leur complaire, gagnant le devant, il se tiendrait
bien heureux s'il pouvoit sortir de bonne heure; avant de tomber
en la même persécution que M. de Granvelle souffre, laquelle ils
n'ont point commencée pour lui seul, mais le dessein regarde plus
loin.... » (MS. B. GR. XII). De leur côté les Seigneurs ménageaient
et cajolaient la Duchesse; demandant ses avis en toutes choses :
elle a confessé, » dit le Prince, « avoir plus entendu des affaires
du Pays en peu de mois après le partement du Cardinal que tout
le temps qu'il avoit esté près d'elle; » *Justif.*, p. 179.

...[J'apprends que] v. Alt. a si bonne santé, dont elle a bon
besoing, à ce que j'apprends, pour soubstenir tant de tra-
vaux, et entendz bien, par ce que l'on m'advertit, qu'elle
n'a peu à faire, non seulement à desmesler les affaires
qui sont fascheux et souvent de mauvaises causes, comme

¹ sa santé (comment elle se portoit). ² dit ou un mot pareil semble omis.

³ contraint.

⁴ sauroit.

1564. dict le président, mais encores pour correspondre à tant
Mai. de visites, comme j'entendz qu'elle a ordinairement, que
luy doivent oster beaulcoup de temps, mais elle est si
duytte¹ et instruicte pour toutes choses qu'elle se sçaura
du tout desvelopper et desmêler comme il convient; si
ne puis-je délaissier de sentir qu'elle n'aye encores ce con-
tentement de veoir ce poinct des aydes tant achevé,
comme il seroit requis et que dois si long temps elle
désire; et, si ma présence y donnoit empeschement, mon
absence a jà donné quelque temps, moyennant lequel
beaulcoup se pouvoit faire, mais, sur ma foy, je crains la
faulte, et doubte fort, qu'avant qu'il passe long temps,
aultres humeurs se remueront, que feront clèrement
congnoistre que ce n'est à moy seul qu'on en veut. Je
prie à Dieu qu'il n'en succède ce que je crains.....

L'on menace fort les Pays-d'Embas de soubzlevement
au port² de la Picardie⁽¹⁾, qu'est soubz le gouvernement
du Prince de Condé, du Prince Porcian, et du Seigneur de
Sédaun, qu'ilz nomment Duc de Bouillon, mais la prudence
de v. Alt. y sçaura fort bien pourveoir, assistée de mes-
sieurs du Conseil, faisant tenir regard sur ceulx qui
meynent les practiques et ayant l'œil au guet par dedans
le pays, afin que nulle assemblée secrette se face.... Bau-
doncourt³, 30 may.

Le 7 juin le Cardinal écrit au Roi que les affaires en Flandre ne

(1) *Picardie*. Le 4 juin le Cardinal écrit à Bollweiler: «...Le
Prince de Condé faict faire les monstres de la Picardie en armes,
chose qui donne quelque soubçon, avec les practiques que se font
continuellement pour susciter quelque émotion aux Pays-Bas. ...»
(†MS. B. GR. XII).

¹ duisible, capable.

² parts (?), du côté.

³ *Paroisse en Franche-Comté*.

vont pas mieux. «...Veo al presidente y Berlaymont medio deses- 1564.
perados, porque conosien que por indirectas dan agora contra Juin.
ellos, y dende aqui los animo quanto puedo à que sufran, y es-
pèren el tiempo y la venida de v. M. tan necessaria, y paraque
no desamparen en ninguno manera los negocios, porque desam-
parandoles, verdaderamente yria todo por tierra..» (MS. B.
Gr XII).

† LETTRE LXXXVI.

*Le Prince d'Orange au Landgrave Guillaume de Hesse.
Réponse à la Lettre 85; nouvelles.*

...Bedancken unsz kegenn E. L. gantz dhienstlich undt
freundtlich deren treuwen undt bruderlicheenn warnun-
gen undt ermanung.... Es ist nicht ahn, wir haben mit
einem schlawen undt listigen vogell zu thun, der nacht
noch tag feyert, damit er unsz ein gewisses geben möge.
Jedoch sein wir der hoffnung wir wollenn, nebenn unser
uffrichtiger sachen, das werck zu guthem ende führen,
undt wo es je in einichem fall mangelenn wurde,
mögenn E. L. wissen das sulches durch unsere mittell
nicht geschעהenn wirdt, sonder durch seine argelist undt
hoeses anbringens.... Datum Brussell, ahm Junij 64.

WILHELM, Printz zu Uranien...

Ahn hern Wilhelmen, Landgraven zu Hessen.

Sur un papier séparé on lit :

« Auss Franckreich ist das geschreye das der Printz von Condé,
der Ammirall, undt der vonn Andeloot, sampt irem anhang,
bei einander seien, undt sollen auch geraitz ein zehen tausent

¹ Le jour omis,

² bereits.

1564 man umb Compiengen beinander haben, sich besorgen vor der
 Juin. »Khöningin, das sie auff diessen kindtauff sich mit denen von
 »Gewisse¹ in ein heimliche practica begebenn habe undt darumb
 »Jenen von der newen religion irer zusagung nicht nachkhommen
 »werde, so das, wo Gott der Almächtigt Seine genade nicht verley-
 »het, das diesser handell nidergelegt und gestillet wirdt, zu besor-
 »gen sey etwan andere potentaten sich uff beyden seiten mit einzu-
 »mischen, undt also die leste uneinigkeit undt empörung grösser
 »widder² die erste werden möge. Worausz dan zu besorgen mit der
 »zeit die gantze Christenheidt in ein grosse unruhe gerathenn
 »möchte.

»Mit Engellandt hadt es woll ein zeitlang zwischen uns undt
 »inen in ungleichenn verstandt gestanden, ausz ursachen, die
 »Khöningin etliche wahr undt khauffmansschatz, so in diessen
 »Nidderländen gemacht werdenn, verboten hadt, welches den
 »alten verdregenn undt bündtnüssen, so beiderseits uffgericht,
 »entgegen gewesenn ist. Demnach hadt die Kön. Ma^t zuw Hispa-
 »nien auch die Englische ducher und alle andere dergleichen Engli-
 »sche wahr undt kaufmanschaft, verboten in diese lände zu
 »bringenn. Aber wir versehen³ uns doch einer guter vergleichung,
 »dieweil wir beyderseits anders nicht spüren khönnen dan das sie
 »zue friedt und gueter nachparschaft genaigett seyn.

»Aus Spangien haben wir zeittunge bekhommen das die Kön.
 »Ma^t sich hefftig rüstet mit galleen undt schiffen, dermassen das
 »sie hofft dies jar neunzig galleen in sehe zu bringen, dergleichen
 »auch in Italien sechs thausent Italiäner undt vierthausent teut-
 »scher landtsknecht in Tiroll annemen lest, darüber dan des Bapsts
 »vettern einer, genant Hanibal von Embs, obrister sein solte,
 »undt alles gemelte kriegsvolck undt armada solt gegen die
 »Türcken undt Moren, insonderhaidt in Africa, gebraucht wer-
 »denn. Jedoch seint etliche, welche es uff andere wege discouriren;
 »wo es aber hinaus gehet, wird die zeit mit sich bringenn.

¹ Guise. ² Peut être une erreur du Secrétaire au lieu de wie. ³ versehen.

LETTRE LXXXVI.

*Viglius au Cardinal de Granvelle. Menées de Renard; 1564.
influence d'Armenteros (MS. B. GR. XII. p. 159). Juin.*

Monseigneur Je suis allé visiter par trois fois nostre Ambassadeur d'Angleterre (1) et l'ay une fois festoyé à disner; son instruction d'Espagne fut par luy leue au Conseil, mais il délaissa la clause faisant mention de v. i. S., me disant après l'avoir fait pour non engendrer quelque jalousie envers les aultres Seigneurs et estoit, si je suis bien recordz¹, ladite instruction en la date du mois de janvier, que monstre bien sa grande diligence. Renard a esté par plusieurs fois vers luy, accompagné de Castillanos, ou quelque aultre de cette génération, pour l'instruire, tant sur ce que luy pourra occurrer² en Angleterre, que des affaires de par deçà, ayant ledit Ambassadeur rendu³ paine vers les Seigneurs pour les entendre et en advertir sa M., et m'a compté son Alt. qu'il a fort à elle recommandé ledit Renard, le trouvant si qualifié et suffisant, et personaige de grand service, et avoit Mons^r d'Egmonde aussi mis en avant à son Alt. d'appeller au Conseil d'Estat ledit Renard, pour estre si bien imbeu des affaires d'Angleterre, mais son Alt. m'a dict de l'avoir rejecté, sur couleur de la desobéyssance qu'il monstroït à sa M. et que de soy-mesmes il avoit laissé le Conseil: et avec ceste conjointure je adjousteray

(1) *Ambassadeur d'Angleterre.* Apparemment un Espagnol: du moins Viglius écrit: « nous lui avons baillé... les pièces qu'il scauroit avoir de besoing; reste qu'il les veuille revoir et prandre la peine de les entendre, puisque le tout est en langue Franchoise... »

¹ si je me souviens bien. ² arriver. ³ pris.

1564 ung aultre poinct dudit Renard, qu'est que son Alt ,
Juin. devant-hier, comme elle me monstroït les lettres escriptes à elle par sa M. en Espaignol, pour avoir mon advis sur aucuns poincts, en présence J'Armanteros, qui est *quasi* tousjours présent quant elle me parle d'affaires, l'on lisoit aussi l'article parlant dudit Renard, que contenoit en effet répétition de vostre advis et du mien à l'endroit la lettre que sa M. lui debvoit escrire, n'estant le mien aultre que de penser qu'il ne obéyroit point et ne tiendroït compte de luy oster ses estatz, sur la confidence de la protection des Seigneurs, et que, y ayant sa M. pensé, qu'elle estoit délibéré de l'appeller vers elle en Espagne, soubz couleur d'estre par luy informé sur aucuns affaires concernans son service; et, comme elle me demandoit ce que me sambloit, luy respondis que ne pouvois estre d'aultre opinion que auparavant, et que je tenois pour certain qu'il ne se fieroit point, et qu'il estoit trop renard que de se laisser ainsi attirer en Espagne, ayant trop d'excuses contourées sur son indisposition, le loing chemin, et aultres causes aultrefois alléguées; néanmoins, si ainsi sambloit à sa M., qu'elle le pourroit essayer, et me retins de plus luy dire pour la présence d'Armenteros que je crains n'estre si secret en mon endroit que je voudrois, s'estant encoires naguères vanté le docteur Molinéus (1), qu'il sçait tout ce que je faiz, traicte et parle vers Madame, par le moyen dudit Armenteros et de son frère, et combien je cognois assés la légiereté de Molinéus, si ne suis hors de suspicion qu'il n'y soit quelque chose..... Bruxelles, 8 juin.

(1) *Molinéus* Voyez p. 116, in f.

LETTRE LXXXVI^b.

Viglius au Cardinal de Granvelle. Influence funeste d'Armenteros (MS. H. GR. XII. p. 194). 1564. Juin.

* * «Doluit Viglius rerum perturbationem, venales factas beneficiorum officiorumque provisiones gratiarumque concessionem, «*Lotterias* introductas, lucra privatorum iniqua, quibus frustra «refragatur : » *Vita Viglii*. «Inde Armenterius, Ducissae privatus «Secretarius atque consiliarius, non modicam fertur corrasisse pecuniam : l. l. p. 39.

La Gouvernante ne se soucioit guère plus du Cardinal ; la paix avec les Seigneurs s'étoit faite à ses dépens. Aussi ses antagonistes affichent-ils leur opposition, quelquefois insolemment : Bordey écrit le 21 juin au Cardinal : «le Comte d'Egmont continue *quasi* tous les jours de venir en Court, et dimanche dinoit avec son Alt., «pourant une cabotte à leur mode de camelot sans unde¹, garnie «de boutons d'argent, avec flesches, et le bonnet de mesmes boutons d'argent. » (MS. B. GR. XIII. p. 239).

Monseigneur, ...Le prouffit que rechoit² ce pays de l'absence de v. i. S. se verra cy-après, je n'en ay encores veu nul, bien que samble à son Alt. qu'elle est à plus grand repos, puisque ces Seigneurs s'efforcent de luy complaire et elle à leur correspondre : si nous pourrions avoir quelque bonne fin avec ces aydes, encoires seroit-ce quelque chose, mais je ne sçay si avec le temps la Religion et justice n'auront à souffrir. Je suis bien aise qu'elle continue avec v. i. S. les offices accoustumés d'escripre, mais à moy elle n'a encores depuis le partement de v. i. S. riens enchargé d'avertir icelle, comme elle souloit, et les lettres des ambassadeurs et d'autres, qui ne sont en Thioix³, ou Francois, se lisent bien par extraits et déchiffrés au Conseil, mais demeurent en ses mains, que m'est une descharge grande,

¹ ampleur, ondulation.

² recoit

³ Flamand.

1564. puis que si bien ne leur sçaurois faire respondre en la
Juin. même langue et sert cecy aussi pour auctoriser ses ministres domestiques , par devant lesquels aussi passent toutes noz lettres d'estat qui s'escripvent à sa Ma^t, combien que je croy que cela se faict en partie affin qu'elle se y sache mieulx conformer en ce qu'elle lui escript à part.

Je mercie v. i. S. de l'advis qu'elle me donne pour prendre les choses comme il convient sans m'estonner , ne en ce temps penser à mon congé , mais , Monseigneur , ne vaudra-il pas mieulx que je le pregne de moy mesmes , avant qu'il me soit par quelque sinistre procuration donné ? je cognois bien la malveillance de plusieurs envers moy , qui haijssent v. i. S. et ne sçay si je me pourray fier en son Alt. , laquelle me monstre bien souvent assés froide mine , et celluy qui se plaint que je luy suis contraire , n'aydera guères à me maintenir en sa bonne grâce : et , quant à escrire aucune fois à sa Ma^t, l'advertir de l'estat de noz affaires , et par ainsi conserver sa faveur , certes je ne l'oserois faire , et s'ilz ont prins cela si mal de v. i. S. , ne povans souffrir la grande confidence que sa Ma^t avoit en icelle , comment le prendroient-ilz de moy ! Si longuement que je y suis , je iray le droict chemin , et diray la vérité : *verum satis animadverto quanta inde in me accumuloodia : si intelligat vel ipsa Ducissa me ad Regem scribere , quid , quaeso , ipsamet suspicabitur , ut de aliis taceam ? nec arti deest materia et aliquâ ex parte ea ipsa ob quam ite me sibi contrarium queritur ; nisi enim obsisterem , omnia illo procurante precio , submitterentur et novit Deus quanta inde nota passim suae Celsitudini inuratur ;* je n'ay encores oncques eu avec luy ung seule parolle de laquelle il se doit ressentir. Bien après le partement de v. i. S. , comme

en la présence dudit Armenteros elle me dit qu'elle m'en- 1564.
voyeroit le frère d'icelluy pour me lire quelques lettres Juin.
en Espagnol : je lui diz que, si luy plaisoit me donner les
lettres, je m'ayderois d'un de nos secrétaires, Latorre ou
Praetz, à quoy elle répliqua c'estoient choses secrètes :
je m'en teuz ; autrement pouvois dire que les aultres avoient
serment à sa Ma^t, et cestuy point.

Je sens que c'est l'un des poincts où il veut dire que je
lui suis esté contraire et l'autre que, pour ma contradic-
tion, il n'a peu achever ce qu'il avoit dressé de la prébende
de Gand, mais le principal gist en ce que je ne suis point
de son avis quant aux lotheries, vendition des offices,
avancement aux abbayes, *mediantibus illis*, et aultres plu-
sieurs choses, par lesquelles l'on se haste de faire tost sa
main et laisser après soucier les aultres. Je adjousteray
encores cela, qu'il est merveilleusement après pour mettre
Molinéus en nostre Conseil, faisant son compte qu'estant
d'Eglise, en mon absence il viendra à présider et tenir le
lieu du feu chancelier de l'Ordre, lequel certes ne y duyt
point, et voudrois que cela se différast jusques à ma
retraicte, car nous ne y serions pas bien ensamble, mais
toutesfois avec son cerveau il se vante⁽¹⁾ partout qu'il sera
bien tost du Privé-Conseil en mon despit, et que toute
la mauvais grâce luy vient d'avoir, à la réquisition des
Seigneurs et Estatz, donné son opinion sur la nouvelleté

(1) *vante*. En servant la chose publique, il n'étoit pas indiffé-
rent à ses intérêts particuliers. Hoppérus écrit le 29 sept. 1563 à
Viglius : « Molinæus obtulit libellum suæ Celsitudinî pro Præ-
positurâ Lovaniensi... Ego hominis nimiam impudentiam non
referens, graviter cum eo expostulavi de inexplebili aviditate : »
Epp. Hopperi ad Vigl. p. 66.

1564. des Eveschés. Et me veult v. i. S. réserver si longuement
Juin. icy que je voye tant des indignités et que , oultre les persécutions que me sont en partie communes avec v. S. , je viegne perdre la faveur de celle qui gouverne , par l'instigation de celluy qui est tout privé avec elle : et quant je considère icy le tout bien , je ne puis juger que ma plus longue demeure en ce service et estat servira d'aulture fruit pour moy , sinon de me faire après desloger avec plus grande desréputation ; néantmoins , ayant promis à sa Ma^t d'attendre sa venue , je ne iray point *insalutato hospite* , mais bien pourchasseray-je que plustost je puisse obtenir mon congié à ma réquisition qu'à la procuration des aultres.—Il me faict bien mal d'estre si privé de votre présence *quam omnes boni piique summis desideriis exoptant....*
Bruxelles, 12 juin.

LETTRE LXXXVI.

Morillon au Cardinal de Granvelle. Reproches des Seigneurs (MS. B. M. I. p. 77).

« Madame n'osoit plus user du conseil du Seigneur de Berlaymont en particulier , ny tant peu du Président , et aulcuns aultres , pour ce qu'ils estoient amis du Cardinal : » *Hopper, Recueil*, p. 40. Le 30 juin Bordey écrit à Granvelle : « son Alt^é ne me parle plus de v. S. i. » (MS. B. GR. XII. p. 187).

Monseigneur , comme je suis esté ceste après-disnée parler à Berlaymont sur l'affaire de Pensart , il m'a demandé de Granvelle et retour : je luy ditz qu'il n'y avoit apparence devant le demi-juliet et qu'il se trouvoit bien là (1) ; il dit

(1) *bien-là* Le 5 juillet le Cardinal écrit d'Orchamps au Chancelier Seldt : « à la vérité je ne me trouve pas si mal qu'aux Indes ; je suis en doux lieu » (MS. B. GR. XIII. p. 20).

que cela luy plaisoit et que le plus tard seroit le meilleur, 1564-
et tombit en divers propos, et mesmes que l'on luy repro- Juin.
che qu'il at faict ligue avec Granvelle, le Duc d'Aerschot,
et Aremberg, qu'il s'est de nuict trouvé vers Granvelle,
qu'il auroit dit que ces Seigneurs vouldroient faire répu-
blique, et que le Marquis de Berges disoit qu'il luy avoit
ouy dire; sur ce qu'il luy avoit répondu sur le champ
qu'il ne luy avoit jamais dit, mais bien que, passez deux
ans sur la grande galerie, il luy avoit dit que les Estatz de
Brabant voullotent tout faire et tenir le Roy subject
et que, si le Marquis luy heut répliqué, qu'il luy
heut très-bien sceu répondre. Il dit qu'ilz ne luy par-
lent, qu'il n'at rien de commun avec eulx, qu'ilz font
la cour à Armenteros, et que Madame leur rit et
les caresse; que Aremberg est encore piz avec eulx
que luy, mais qu'il s'en soucie peu et qu'il luy a es-
cript qu'il les lésse faire et qu'il ne faict son compte
de venir icy devant la venue du Roi, dont Berlaymont
regrette fort qu'il y a encoires si peu d'apparence, ne
croiant, quoy que l'on die, qu'elle soit devant l'an pro-
chain, et qu'il crainct que ce pendant poulroit bien venir
quelque mutacion; que l'on est fort après l'union, que
Brabant va ce chemin et le conditionne, que le Prince
d'Orange et le Marquis brassent cela, mais que Flandres
n'y veult entendre, encores que la Noblesse ayt faict son
mieulx, que Hollande n'y est enclinée et que, s'il se faisoit,
grand mal en viendroit, que les susdits veuillent que les Es-
tatz-Généraulx se rassamblent, que de là viendra le mal,
mesmes pour la Religion, et que l'on ose desjà dire que le
copper testes n'a rien profité jusques ores et que ce n'est
pas par ce moien à remédier. Il dit que l'ambassadeur

1564 luy a tenu plusieurs propoz de Renard et qu'il le tenoit
Juin. pour grand remueur de mesnaige. Touttefois Granvelle
verra ce que Viglius tesmoigne sur ce au contraire et ce
que le dit ambassadeur a dit à Madame. Je trouve
Berlaymont fort rompu et brisé. . . . 12 juin 1564.

Le Prince se rendit avec la Princesse à Bréda. Bordey en écrit
le 21 juin au Cardinal : « à ce que l'on diet, il se fait pour y aller
recevoir la vieille Contesse de Nassau, mère du Prince, qui
vient là avec toute la reste de ses filles » (MS. B. GR. XII). La
Comtesse-mère semble y avoir fait quelque séjour : le 6 août le
Prince étoit à Viane avec elle, ses frères Louis et Henri, le Comte
et la Comtesse de Weilbourg, et ses autres sœurs Julienne et
Madelaine : *te Water, Verbond der Ed. IV. p. 322.*

LETTRE LXXXVI.

*Viglius au Cardinal de Granvelle. La Gouvernante in-
cline à réunir les Etats-Généraux* (MS. B. GR. XII. p. 274).

Monseigneur !... mon pourtement est à l'accoustumée et
selon le aige, qui nécessairement amène la déclination, et ne
suis sans craincte de demourer avec une fistule à la jambe...
Et ce non obstant je continue tousjours mon service, le
mieulx que je puis, avec non moindre peine du cueur que
du corps, selon que je vois aller le monde, et n'est ung
jour de votre absence ung mois et sents extrêmement la
métamorphose que je vois, sans espoir du remède, sinon
en mon particulier de quitter la place et de me tirer hors
ceste servitude, puisque je le puis faire avec si bonne
couleur, et ne pense point que j'auray du costel de son Alt.
si grand empeschement vers sa Ma^t comme l'aulture fois,

quant elle avoit encores mon service agréable , mais s'es- 1564.
tant à présent rengée de tout d'autre costel , à ce qu'on Juin.
peut juger du visage , l'on me verra volontiers envoyé ,
ce que n'apperceuz ces jours passez par les mines qu'elle
monstroït , me voyant sustenir l'opinion qu'elle mesmes
avoit aultre fois trouvé bonne , de non mettre les Estatz
ensamble par communication générale ; laquelle question
venoit à propos , pour persister les Estatz et Nobles sur
l'accord de l'entretènement des garnisons en leur précé-
dente opinion , de trouver les moyens de furnissement
des deniers par la commune délibération des Estats-
Généraulx : et combien que je représentois ce que sa Ma^t
avoit dernièrement respondu sur ce point avec les rai-
sons aultrefois considerées , mon opinion n'estoit aucu-
nement recevable , et , voyans les aultres l'inclination de
son Alt. , fut résolu que le chancelier de Brabant devoit
remonstrer aux dits Estatz et Nobles ce que v. i. S. verra
par le double icy joint ; ainsi est la planche jà mise et
je tiens que sa Ma^t, espérant par ce moyen se descharger ,
les laissera faire , et encoires avec cecy je crains que l'an
sera passé , avant que les souldarts et garnisons recevront
deniers aultres que le prest que son Alt. leur a faict et
ceste nécessité sert de tortionnaire pour consentir ladite
communication générale... Il fault laisser passer cette nue,
et quelque jour reverrons le soleil. Nostre Seigneur a
doué v. i. S. de magnanimité et prudence pour andurer
l'iniquité des malvueillans et pourveoir à leurs machina-
tions , et , facent-ilz ce qu'ilz veullent , si ne sçauront-ilz
oster de coeurs des gens de bien l'opinion qu'ilz ont de
voz vertuz et mérites pour l'avancement du service de la
République.... Bruxelles , 29 juing.

† LETTRE LXXXVI^e.

1564. *Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Il lui déconseille
Juillet. de prendre sa démission* (MS. B. GA. XIII. p. 2).

. Cathérine de Médicis, que les exigences des Calvinistes avoient plus d'une fois effarouchée, se rapprochoit sensiblement des Catholiques. Le 20 juin Granvelle écrit à la Duchesse: «....La Court de France démontre, ou soit à bon escient, ou chose feincte, de vouloir entièrement restaurer la religion Catholique, »cognoissant enfin que sans ce l'autorité du Roy de France ne se »peult remettre sur les piedz....» († MS. B. GA. XII. p. 227). Et quelques jours plus tard: «Tout y vad fort à l'avantage des »Catholiques que je tiens procède de ce que la Royne sent les »practicques des Huguenots et de leurs ministres et cognoissent jà, »et elle, et ceulx qu'ont le crédit, que l'autorité du Roy très- »Chrestien ne se peult ny restaurer ni maintenir avec les deux »religions, ny sans expressément soubstenir la Catholique, et »si les choses de la religion passent bien en France, se sera »un grand moyen pour pouvoir espérer que ce qu'il y peult »avoir de mal par delà se pourra aussi aysément, à l'ayde de Dieu, »remédier; et mesmes avec la vigilance et diligence de v. Alt., »qui continuellement y doibt avoir regard....» († MS. B. GA. XIII. p. 9). Et le 13 juillet à M. de Bollwiler: «....Bien apperceoys-je »que à l'accoustumé les choses vont variant, que ne me semblera »nouvelleté, estant en France au temps d'ung Prince si jeusne et y »ayantz les femmes si principal gouvernement, et ne s'en peult »rien assseurer de certain, ains seulement considérer ce que suc- »cède au jour la journée....» († MS. B. GA. XIII. p. 81) Le Cardinal ne se fioit point aux François. Le 2 juillet il écrit à la Duchesse de Parme qu'on a volé le chiffre à l'Ambassadeur d'Espagne à Paris: «je »tiens que ce soit esté par commandement de plus hault: ce sont »traictz ordinaires François, qui, quant ils flattent, ont desseing »de tromper. . . » († MS. B. GA. XIII. p. 9) De même Mad. de Bréderode écrit, le 2 juillet, au Cardinal: «quand les François »montrent bon visage, on est assseuré qu'ils couvent quelque chose »de mal » (MS. B. GA. XIII. p. 11).

...Ne devons craindre cette armée de France, étant 1564.
aux termes que vous avés entendus par lettre du Seigneur Juillet.
Dom Francis de Alava, que je ne répèterai: enfin le
soustènement de l'autorité du Roy les feict favorables à la
religion, et si ce poinct va bien en France, il ne pourra
sinon aller bien par delà, continuant le Roy et Madame
de montrer qu'ils veulent que la dite religion se sous-
tienne. J'apperçois bien que, si les choses de la religion
alloient mal en France, les choses se préparent fort par
delà, pour suyvre le mesme chemin, et ce que quy vous
sçavés dict si souvent et l'a dict passé trois ans que à coper
tant de testes l'on n'a profité rien et qu'il faut prendre un
autre chemin, vad par là assés cler; et il se cognoistra
mieux, si l'on se laisse vaincre à assembler les Estats en la
manière que quelqu'un voudroit...

Il me desplaïra que mon absence ne profite à quelque
chose, du moins faiz-je tout ce que je puis à ce qu'elle
serve, et pour ce donner temps, et sents très-fort que les
aydes et les grandes offres ne s'accordent avec meilleurs
effectz; ce que plus je sentiroye, seroit que la religion,
la justice, et aultres choses importantes en souffrissent;
de la reste je recoivz grand plésir que les Seigneurs s'esvert-
uent tant à faire la court à son Alt. (1); à cela je ne vaulx
plus rien, synon pour demeurer en une chambre bien
attaché aulx papiers et aulx livres.

Certes vous auriés tort, et le feries grand à vous mes-
mes et aux vostres, d'abandonner maintenant tout, et, ores

(1) *son Alt.* Le 2 juillet Granvelle lui écrit: « Je crains fort
» que, avant qu'il soit longtemps, v. Alt. s'apercevra que l'on n'use
» en son endroit de la sincérité que sa vertu et sa bonté mérite »
(† MS. B. Gr. xiii).

1564. que je ni entretienne icy, et pour mes affaires et pour bon
Juillet. respect, et veoir sy mon absence pourra de quelque chose
servir aux affaires, et, quoy que je me résolve et en
escripve, sy suis-je délibéré, quand il sera de besoing,
quoiqu'en puisse advenir, oyres qu'il y allast la vie,
retourner; et désire veoir ce que ce mois de juillet et
d'aougst porteront, pour me gouverner selon ce, et ne
vous abandonneray ni faudray à faire doiz icy de mon
coustel ce que vous m'advertirez, et envers le Roy et par
delà, advienne ce que voudra, me tenant ainsy icy sans
bruyt. Je n'entenz pas que vous doibviez faire profession
d'escrire en Espagne pour contredire tout ce que se fait,
ny que par escrire vous mettez Madame en jalousie, mais
que vous temporisiez, sans expressément consentir chose
maulvaise, allant vostre chemin et vous entendant avec
M^r de Barlaymond, qui monstre comme qu'il soit tous-
jours zèle au service du maistre, et tant que vous pourrez
envers Armenteros; et que, sy vous véez que l'on entre en
chose que peult pourter trop de préjudice, afin qu'il ne
puisse charger sur vous cy-après, que, comme vous es-
cripvez quelqueffoys au Roy d'aulture chose, vous advisiez
avec modestie, suppliant que, sans vous faire autheur,
il en escripve à Madame et à vous-mesme, pour y procurer
remède; que, à mon advis, est chose sainte ainsy prinse
et nécessaire pour obvier à plus grand mal, et c'est ainsy
que j'ai voulu entendre que pourriés escrire et ne craignez
que quoy que ce soit vous puisse procurer le congé,
sy vous-mesme ne le demandez, et encores, le demandant,
ne le vous donnera-t-on pas volontiers. Je sçay fort bien
ce que je diz, et se sentiroit sa Ma^t que, contre ce que
lui avez promis, vous partissiés devant sa venue; aydez-

vous de M^r Hopperus et de quy plus il vous semblera, 1564. mais regardez quant aux aultres de faire bonne élection, Juillet. et advancez et retirez selon que à l'action vous cognoistrés chacun, et puisque vous avez les vieux papiers en main et ceulx qui courent maintenant et le sceaul (1), nul ne vous peult nuire ; gardez-vous de non fier les dits papiers à personne, synon à [mesure] et à ceulx dont vous vous pourrez fier.... Je me suis résolu leur donner ce contentement que de publier que je ne faiz mon compte de retourner par delà que sa M. n'y vienne, n'est qu'icelle me commande expressément aultre chose. Aussy convient-il pour ma seureté, quand je devroys demain partir.... Ornans¹, 1 juillet.

LETTRE LXXXVI.

Viglius au Cardinal de Granvelle. Il désire quitter les affaires (MS B. GR. XIII. p. 89).

....Je croy bien que, pour avoir contredict la communication générale des Estatz, y me mectront sus que je tends à empescher que les Seigneurs ne puissent exécuter leur bonne affection et secourir aux nécessités, puisque tous aultres moyens faillent, et se laisse son Alt. persuader que ce quelle est demourée les années passées en ceste estroictesse et paine, procède de ceste vostre² opinion, et, à ce que je vois, est entièrement délibéré de suyvre l'opinion des dits Seigneurs et essayer la voye de la communication, ne

(1) *sceaul*. Du reste, « cum Praeses in sigillandis diplomatibus difficultatem nonnullam faceret, alias invenere artes, quibus auctoritatem sigilli eluderent : » *Vita Viglii* : p. 39.

¹ petite ville au S. E. de Besançon.

² ou nostre.

1564. pouvant plus souffrir qu'on parle à l'encontre. Ce que
 Juillet. voyants ceulx des finances et aultres, pour non avoir le
 mauvais gré, en laissent convenir son Alt. et ces Seigneurs,
 pourquoy demeurant en cecy singulier, je paieray le cha-
 pon. Mais, si sa Ma^t, selon que v. S. r. escript, s'arreste à la
 même opinion de non admettre la dite communication
 générale, *omnis fabâ in R. D. V.*¹ *et in ne cudetur*, et fault
 que le Roy face son compte de prendre l'entretènement
 des garnisons à sa charge, car ceulx de Brabant disent
 clairement qu'ilz ne sçavent aultre moyen, et sans que ilz
 se mectent en debvoir de supporter leur part, l'on n'aura
 riens des aultres Estatz, et par conséquent tout ira en
 confusion; ainsy il y a des inconveniens d'un costel et
 d'auntre, *et succedit regula Juris, in duobus malis minimum
 esse eligendum*. Si sa Ma^t venoit, sa présence pourroit
 obvier aulx dangers qu'on craint de la dite communica-
 tion, ou persuader son Alt. et les Seigneurs de suyvre les
 anciens trains et voyes de négocier avec les Estats. Mais
 ceulx qui escripvent d'Espagne en donnent bien peu
 d'espoir et ne croient que sa Ma^t partira sans le déclarer
 quelques mois auparavant, et convocquer à ce propos les
 principaulx Seigneurs de par delà. Ce pendant, Monseig^r,
 il me sera bien dur d'estre privé de vostre présence et
 servyr icy avec mau^l gré et, suyvant icy le droict chemin,
 charger toute l'envye sur moy: v. S. i. sçait que ce n'est
 point d'aujourd'huy que j'ai désiré de me descharger de
 cestuy estat. *Honorum quidem mundanorum jamdudum
 satur, nec amplius viaticum expetens pro tam brevi itinere
 quod mihi superest....* de Bruxelles, 15 juillet.

¹ reverendissimam Dominationem vestram.

² mauvais.

LETTRE LXXXVI^e.

Viglius au Cardinal de Granvelle. On désire se débar- 1564.
rasser de lui (MS. B. GR. XIII p. 177). Août.

* * Le 9 juillet Viglius écrit : «....Noz lettres ne passent point tousjourns sanz danger, que me garde aucune fois d'escripre plus clèrement et ores que je le ferois, ne sçay si v. i. S y voudroit adjouter foy, et certes, si je ne véois¹ de mes propres yeulx coment les choses passent, je ne sçauroiz point croire la moitié et n'eusse seu imaginer le changement si grand....» (MS. B. GR. XIII p. 48).

...Ces Seigneurs ont tout crédit vers son Alt., à moy elle ne communicque plus riens, comme elle souloit², et, pour oster aussi aux Seigneurs l'opinion, quant il y-a quelque chose à faire, elle appelle Assonville ou Hoppérus, soubz couleurs de ne me donner point de paine, que certes à bon eschient me vient bien à propos pour ma mauvaise jambe, et si quelque fois je suis appelé vers elle, s'est en présence de Armenteros, qui y entrevient aussy quand il y a quelque chose d'office ou bénéfice à consulter. Auquel crédit ne vint oncques le Conte Stropiano (1) vers le Duc de Savoye ; mais, comme je tiens que c'est par charge du Roy, il les fault laisser faire. Les lettres des Ambassadeurs ne viennent point en mes mains, ni de nos secrétaires, lesquels se marrissent de ce qu'on ne se fie pas à eulx ; je ne sçay si c'est pour crainte qu'on ne face part ou envoie copie à v. r. S.

(1) *Stropiano*. Selon Viglius, «Dux Sabaudiae Abbati Foliano et Comitibus Stropiano plus aequo tribuisse dicebatur : » v. d. Haer, de *institis tumult.* p. 261.

¹ voyois.

² avoit coutume.

1564 M. d'Egmonde m'a proposé les jours passez que c'estoit
Août. temps , puis que je devenois pesant , que je regardisse
avancer Hoppérus , avant que quelqu'aulture orgueil-
lieux , comme il parloit , y vient entrer. Que son Alt. et
les Seigneurs le goustoient assés¹ et qu'ils veoient² que la
charge estoit trop grande pour moy seul , qu'ilz seroient
d'avis que je laissasse ce du Privé-Conseil à ung aulture et
me tiensse de tout aux affaires d'Estat , et que de cy en
avant le Conseil d'Estat se mesleroit de plus d'affaires et
des principaulx , qui réquerreroient bien ung homme entier.
Je luy merciay l'affection qu'il portoit au dit Hoppérus et
que j'avois bien la même opinion de luy , qu'il seroit très-
idoine pour la dite charge , mais que en cecy il ne m'ap-
partenoit de l'avancer devant les aultres qui y voul-
droient semblablement prétendre , lequel langage me
convient bien tenir , pour non me fier trop à ceulx à
qui le dit Sieur d'Egmonde pourroit communiquer ma
response ; mais de retenir la charge des affaires d'Estat ,
que cela n'estoit pas mon intention , ains que je poursuy-
vois vers sa Ma^t mon congié de tout , à quoy me contrain-
doit mon eaigé et indisposition. Sur quoi il me faisoit une
longue réplique , que cela ne seroit bon (1) , et qu'on
avoit à faire de nioy , et que je me deusse contenter d'estre
deschargé d'une partie des négoces , retenant ceulx où
gist l'auctorité , à quoy je me sçay bien mal adonner ,
mesmes considérant les humeurs de ceulx soubz et avec
qui je debvrois servir. *Nescio an ex animo ista dicantur ;*

(1) *ne seroit bon.* Bave écrit le 1 sept. au Cardinal : « les Sei-
gneurs craignent la retraicte de Viglius , soupçonnant que mal se
pourroient conduire les affaires sans lui » (MS. B. Gr. xiv).

¹ ou assés.

² voyoient.

voyant les mines de son Alt. et de quelques aultres plus- 1564.
tost tendre à se faire de tout quittes de moy , comme ilz Août.
pensent estre de v. S. i. Et ayant résigné l'estat de Prési- Errant.
dent , avec lequel va le traictement et le peu d'honneurs
qui en dépendt , je resterois icy sans gaige , et réputation,
et, comme l'on dit, ung saint déposé. Par où ne pourrois
nullement me tenir mieulx que chez mon Eglise, après que
je aurois laissé cestuy estat. J'ai bien voulu cecy commu-
niquer à v. i. S. , afin de me estre en ayde de me pouvoir
retirer d'icy ; car n'estant apparence de la venue du Roy ,
du moins briefve , et que yà sont expirez deux ans que
j'ay attendu après icelle,.... je ne puis en moy juger aul-
trement.... Bruxelles , 2 août.

† LETTRE LXXXVII.

*Le Prince d'Orange au Comte de Schwartzbourg. Gran-
velle ne retournera point.*

....Wollen E. L. hierneben freuntlichen nit verhalten ,
das es uns und unsern lieben herrn und freunden in
diessen länden , Gott lob , noch allent sampt woll erge-
het und alhier noch zur zeitt alle sachen in guetem frie-
den stehen , sonderlich aber dieweill der Cardinall seid-
herr seinem letzern abreissen nach Burgundien noch nit
wiederkhommen ist und , wiewoll er und seine mitcon-
sorten , sich hiebevhor vernhemen lassen hatt , er werde
in kurtzem wieder herowärtz überkhommen , so verhoff-
fen wir doch , gleich wie er ahn deme gelogen , so werde
er auch hiemit die warhait sparen , das er sich hören.

¹ Note significative du Cardinal.

1564. Die Königin Mutter aber soll sich widerumb uff der Aout. Catholischen seyten erkläret habenn, undt vonn Lyon nicht weichenn wollenn, die new Citadella daselbst sey dan zuvornn gefertiget; doch können wir nichts gewisz hievonn schreybenn; da es aber also wehre, so khönte woll khommen das noch viell mehr unruhe als hievor beschehenn, daraus entstunde.

So ist unsz ausz Italien geschriebenn das der Babst, der König zue Franckreich, die Venetianer undt Florentiner ein bündtnüs mit einander uffgericht habenn, undt das dem Khönig zue Franckreich, des Margraven von Marrian (1) dochter, so des Babst baslinn' ist, vertrauet werden soll. Wir khönnen aber nicht glaubenn das der König eine nehmen werde, die von solchen niederen stambe herkhommen sey.— Die Kön. Ma' zue Hispanien hadt ein grosz anzahl kriegsvolcks vonn Deutschenn undt Welschenn versamblenn und alberaitz uff die see bringenn lassenn, in willens die Morenn, so irer Ma' undt aller Christenn erbfeinde seindt, damit zu bekriegen. Der Turck soll aber denn Morenn bis in die siebentzig galleen zu hülf schickenn undt unsers Khönigs vorhabenn gerne verhindern wollenn. Wie es nuhn der Almechtig schicken wirdt, das werdenn wir mit der zeit vernehmen.

So werden wir auch bericht es habe der Babst bei'm Könige zue Franckreich anhaltenn lassenn, das seine

»Reine, un Page du Roi et deux filles de la Reine de Navarre, donna telle espouvante à toute la cour que dès le lendemain matin elle disparut. » *De la Pise*, p. 323.

(1) *Marrian*. Giangiacomo, Marquis de Marignan, aventurier audacieux et frère de Pie IV. *Ranke, Fürsten und Völker*, II. 351.

¹ baselcin.

Kön. W. die maurenn undt hollwerck unser stadt Uranien 1564.
im grundt zureyssem; undt abbrechemn lassen wolle, un- Août.
der'm schein das Uranien nichts anders sey als *altera*
Geneva, darinn sich alles undthaldt undt versamble was
in seinem landt der religion halbenn vertrieben werde. Es
soll aber durch gute herrun undt freundt, so wir im
französischemn hove habenn, vorkhommem undt abge-
wendet sein.

Sunsten stehett es zwischen Engellandt undt diessenn
Niederländenn, der schiffardth undt kauffleuth halbenn,
noch in den altenn irrungenn. Wir können aber kheime
gnugsame ursach ersehenn das derohalb einich krieg zw-
ischen Engelandt undt diessen ländenn entstehenn möge.
So lassen sich auch die sachenn zue beyden thailenn der-
massen ahn, das wir verhoffenn sie werdenn in kurtzem,
beyden Reichenn undt länden zum bestenn, gudtlich
vertragen undt verglichen werdenn.

E. L. werdenn auch nunmehr woll vernohmemn habenn
das die Kay. Ma' ahm 26 *Julij* nechstverflossen von dies-
ser welt abgeschaidenn is, undt können woll erachtenn
das diese zeittunge, die Kön. Ma' zue Hyspanien, als den
nechstenn bludtsfreundt, undt viell andere herrenn hoch-
lich betruebenn wirdt..... Datum Brussell, ahm 13 *Aug.*

WILHELM Printz zue Uranien.

Dem hochgebornen Fürsten Wilhelmen,
Landgraf zu Hessen.

L'Empereur Ferdinand I étoit mort le 26 juillet. Les partisans
de Rome et de Philippe II voyoient avec inquiétude l'avènement de
Maximilien II, semi-Luthérien et pas très-ami du Roi d'Espagne.—
Granvelle écrit le 28 août à Bollwiler: «....Dieu veuille par Sa

1564. «grâce inspirer Messeigneurs les enfants de l'Empereur [défunt] Août. «à ce que plus leur convient et au repos public de la Chrestien-
neté, et certes l'intelligence d'eulx et du Roy nostre maistre est
«plus que requise, pour les deux coustelz, et à cela doivent tenir
«la main les bons ministres austant qu'il leur est possible » († MS.
B. GR. XIII. p. 373).

Les Protestants par contre bâtissoient sur les dispositions présumées du nouvel Empereur toutes sortes de projets. On peut en juger par un fragment curieux que nous avons trouvé dans les Archives de Stuttgart : le Duc Wolfgang (p. 155) envoie au Duc Christophe une Lettre à l'Empereur, le consultant « ob es solches ohne bedencken abgehen lassen könne, was Christoph unverändert bejahet; das schreiben enthält das mitgetheilte Projekt des Rheingrafen Johann Philipp, wie der Kaiser, aus veranlassung seiner kronung in Rom, sich, ohne grosze schwierigkeit und unabhängig von Pabst, zum würclichen herrn von Rom machen könnte, und dasz der Pabst nichts anders als *supremus episcopus* seyn, die erwählte *episcopos* zu examiniren haben, und ihme eine zimliche unterhaltung verordnet werden sollte, wodurch dem Kaiser durch die Päbstliche Staaten ein jährliches Einkommen von wenigstens 600,000 Cronen zuwachsen würde » († MS.).

LETTRE LXXXVIII.

Le Baron de Bollwiler au Cardinal. Conversation avec L. de Schwendi (MS. B. GR. XIII, p. 302).

Le 4 sept. Bollwiler écrit de Florimont¹ au Cardinal : «...Au regard de Schwendi, c'est un homme qui a de grandes parts en luy; mais comme il² désire d'estre populaire, il soubstient par trop la licence et la nouvelle religion » (MS. B. GR. XIV. p. 15). Et le 10 sept. le Cardinal lui écrit de Besançon : « Schwendi, par son séjour en Belgique, n'a pas fait grand bien à sa M. Cath. » († MS. B. GR. XIV. p. 46).

¹ Analyse du document.

² Petit endroit près de Besfort dans l'Abbaye Supérieure.

³ comme il.

Déjà le 8 juillet Bollwiler écrit au Cardinal : «....Je me doute 1564.
que si le Roy ne vient en ceste prochaine arrière-saison, que Août.
M^{te} les Espagnolz en seront la cause, lesquelz pensent que de
Castille le Roy peult gouverner tout le monde avec un baston....
Je ne sçay si lors (venant plus tard) il aura l'obéissance et entrée
si facile en ses pays..., ce que sa M. debvroit bien noter. . . »
(MS. B. G^{ne}, xiii. p. 24). Et le 26 juin : «Je ne doute des prac-
tiques entre aucuns des Pays-Bas et Huguenotz de France, ce
que devroit, à correction, faire hastier le Roy pour prévenir qu'il
ne s'allume quelque feug en ses pays, que peult-estre auroit-il
assez affaire d'estaindre, considéré le naturel de ceulx dudit
pays....» (MS. B. G^{ne}, xii).

....Je suis esté à Colombier¹, le 12 de ce mois, et m'y est
venu veoir Schwendy, qui me demanda entre aultre pro-
pos ung cheval qu'il dict comme de vray j'ay perdu contre
luy d'une gageur que nous avons faict par ensemble,
à sçavoir, moy que sa M. Catholique devoit venir au
printemps passé et luy non; et me dict que le Roy ne
viendroît ny ceste année, ny de trois ans après et qu'il
n'avoit aucune occasion de ce faire. Quand le dit Schwendy
a parlé de vostre Seigneurie, ce a esté fort honorablement,
mais si pouvoit l'on bien appercevoir qu'il tenoit pour vos
malveillants des Payz d'Embas, et entre aultres disoit que
vous ne debviés point tâcher de retourner par delà, ny
vous assubjectir et faire serviteur de ceulx du payz et de
demeurer celle part en leur disgrâce. Ains que c'estoit
mieux de vostre cas d'aller à Rome, pour y devenir Pape.
Je ficts en réponse l'office quil me sembloit convenable,
mesmes luy dictz que je sçavoie pour certain, voyres par
lettre de sa M. propre, que l'on vous fesoit tort de dire
qu'aviés rescript à elle chose que fust contre les Seigneurs

¹ Village au N. E. de Lesoul

1564. des Pays d'Embas ; mais au contraire, et cela luy assuré.
Août. je fort , que leur procuriez tout biens et honneur , et que,
d'aller ou non aller ès pays d'Embas , vous feriez ce quil
plairoit au dit Seigneur Roy vous commander, et sans cela
ce que verriez pour le mieulx et plus propre à son service,
et non pas pour ce que vous touchoit ny aux vostres. Il me
dict aussy que, après qu'il auroit mis ordre en ses affaires,
il vouloit aller servir l'Empereur moderne en Hongrie...
18 août.

LETTRE LXXXIX.

*Le Prince d'Orange à L. de Schwendi. Sur une demande
en mariage de la soeur du Prince.*

* * Le personnage dont il s'agit ici , est le Seigneur de Neuhausen, Chancelier de Bohême, qui désiroit pour son fils la main d'une des soeurs du Prince. Celui-ci ne s'engage en aucune manière, et néanmoins ne donne à M. de Neuhausen ni raison, ni prétexte de se rétracter.

Il étoit aussi question à cette époque d'un mariage d'une soeur du Prince avec le Roi de Danemark. Le 4 sept. Bollviler écrit au Cardinal: « Je vous prie, si entendez quelque chose de certain du mariage du Roy de Dannemark et la soeur du Prince d'Orange, de m'en faire part » (MS. B. Ga. xv. p. 15). Et M. de Silliers écrit à Bollviler le 13 oct.: « du mariage de l'occupateur et de la soeur du Prince d'Orange, il en sera ce que Dieu ordonnera » (MS. B. Ga. xv. p. 387).

Mons^r de Schwendi, j'ay receu vostre letre, ensemble celle que m'avés envoyé, par laquelle jé veu la bonne affection que le bon Seigneur porte à nostre maison et à moy principalement, dont toute nostre vie luy en demeure

rons obligé et ne désirerons aultre chose que le pouvoir 1564.
déservir, ce que serat tousjours quand il me voudra Août.
commander, et quand au principal affaire, ne vous sçais
que en dire, pour me trouver icy tout seul, sans mère,
ny frère, ny parent, sans lesquels l'on ne peult rien
résouldre et faudrois' pour beaucoup que, estant Mada-
me ma mère icy, j'eusse receu la letre, ou pour le moins
scëu le personnaige dont vos premières faisoient mention.
Une chose vous veux je bien advertir en amy, que je sçay
bien que aultres pourchassent la mesme damoyselle vers
madame ma mère et aultres mës parens, mais jusques à
maintenant ne sçay qué responce l'on leur aura donné.
Mais je feray une chose, puisque je cognois le personnai-
ge, au qui je suis bien affectionné amy et serviteur, de
mestre la chose en avant, et si discrètement qu'il ne sem-
blerat venir de tout de luy, sinon de aulcuns de nos amys
qui désirent le bien de tous deux Maisons. Ce qui je en-
tenderay alors, ne faudray le vous advertir incontinent,
vous priant pourtant ne trouver mauvais que vous remets
jusques avoir responce, puisque vous voyés vous-mesmes
que ne puis faire aultre chose pour astheur. De dato
Bruxelles, sammedi 19^e d'aougst l'an 64.

LETTRE XC.

L'Archevêque d'Utrecht au Prince d'Orange. Compliments.

* * Frédéric Schenck à Tautenburg, premier et dernier arche-
vêque d'Utrecht. Cette lettre, fort respectueuse, semble indiquer
un homme moins versé dans les Saintes-Ecritures que dans les
poètes Latins.

voudrois.

1564. Inclytissime et Ill^{me} Princeps.

Août. Solitae benignitatis genuinaeque benevolentiae panopliam mihi explicarunt literae vestrae cal. Augusti datae. Rara profecto virtus est in tanto Principe tam obvia de illis quos amicitia dignos judicat, bene merendi vigere propensitate. Quantae porro amicitiae est, quod in supplici meo, Illustrissime, dominae Gubernatrici porrigendo libello, vel ultro suam obfert operam vestra Celsitudo. Proinde si meas preces his adjunctas suffragio auctoritateque sua provehere dignetur, tantum me ei debere profitebor, quantum a gratiosissimo homine vix unquam rependi queat.... Deus Opt. Max. Celsitudinem vestram in togâ Numam, in armis Hectorem, quam diutissime sospitet ac tueatur. 19 Augusti anno 1564.

Inclytissimae Celsitudinis vestrae
mancipatissimus,

FREDERICUS Archiepiscopus Trajectinus.

Inclytissimo et Illustrissimo domino
D. Auracorum Principi, Burgundiorum
Batavorumque gubernatori, etc.

LETTRE XC.

Viglius au Cardinal. La religion périlite (MS. B. GR. XIII.
p. 319).

...Je crains bien pis pour l'advenir pour la généralité, par les propos qu'on tient trop librement partout, les uns pour modérer les placards, les autres pour laisser les consciences libres et du moins les laisser vivre comme font les Chrestiens soubz le Turcq, qui ne fait si grieve

persécution contre nulz d'autre loy, comme nous faisons 1564.
contre ceulx qui sont de la nostre, pour quelques différen- Août.
tes intelligences de l'Escripture; et la chose va si avant
que peu d'officiers facent plus leur debvoir, et encoir-
res moins ceulx des loix et juges, pour les scrupules
qu'i font d'ensuyr les placcards contre leurs consciences;
et ceste cause seulle me samble bien estre une des plus
urgentes pour laquelle sa M. debyroit bien haster sa
venue, *si vult religionem catholicam invenire salvam*; le
mal est que nulluy' ose s'avancer à advertir sa M.; car,
encoires que nous nous taisons, il fault ouyr qu'on faict
entendre à sa M. que tout est perdu, qu'ilz sont tous héré-
tiques, qu'on ne cherche que les mal imprimer par-delà. Je
fais mon mieulx de sustenir ce que je puis, aussi faict le
Conseiller Hoppérus; mais la chose va si avant que nous
aurons assés à faire à sustenir nous-mesmes.... Bruxelles,
20 août.

† LETTRE XC^b.

*Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Il ne désire point se
venger* (MS. B. GR. XIII. p. 311).

Je sçay fort bien *quod Domino vindicta*, et je pense
jusques à ores vous avoir donné assés à cognoistre que je
l'entends ainsy, et Dieu m'est tesmoing que je pardonne,
pour Son service et Luy obéyr, fort volontiers tout le
passé, et l'ay dict souvent et le diz encores avec vérité que,
si je me pouvoye asseurer que Renard seroit d'ores en avant
un homme de bien, non seulement je lui pardonne.

personne.

1564. roye, mais l'ayderoye et chériroye et procureroye que
Août. la républicque en receust service, mais je suis bien loing
de penser qu'il sera jamais homme de bien, et ma théolo-
gie ne dict pas que l'on doibve souffrir de sorte que par
souffrir vous donniez moyen à vos eunemys de vous pis
faire, et s'est cela que j'ay voulu dire, que, sy la justice
du Prince n'a son lieu, que je seray enfin constrainct,
puis que tout se souffre, avec sy grande offense de Dieu
et desréputation du maistre, et de tous ceulx quy se mes-
lent de ses affaires, je seray constrainct, comme je diz,
de la me faire moy-mesme, et en son endroit et d'autres,
et, sy la chose dure trop, je le feray, advienne ce qu'en
pourra advenir. Il est vray, ce que dict [Granjan] (1), *quod
non sanabit ratio, sanabit mora* et il advient souvent, mais
cecy dure trop, au trop grand dommage du Roy et du
publicque, et enfin je voy que ny plus ny moins tout se
perd, et avez aussy leu souvent, *furor fit, laesa saepius
patientia*, et quand les choses vont comme je les voys
aller, il fault que chacun s'ayde comme il peult, et j'es-
père que je n'auray faulte de moyen et que, sy je veulx
brouiller les cartes, je le sçauray aussy bien faire et peult-
estre plus notablement que aultres.... Besançon, 21 août.

LETTRE XC.

*Morillon au Cardinal de Granvelle. Dispositions des Sei-
gneurs; Concile de Trente* (MS. B. M. I. 130).

Le Pape ayant accordé à l'Envoyé de France la préseance sur
celui d'Espagne, plusieurs croyoient que le Roi qui avoit rappelé

(1) *Gran-Jean*. D'après l'Auteur des *Mémoires de Granvelle*
(II. 95), Grand-Jean étoit un Conseiller au Conseil-Privé.

son Ambassadeur, seroit peu disposé à faire exécuter le Concile de 1564. Trente. La Duchesse elle-même avoit partagé cette idée; « *timidius aliquanto in Religionis causâ poenas exigebat: nec dubitabant aliqui quin de Tridentino quidem Concilio actum jam esset in Belgio, laetis idcirco haereticis: » Strada, l. p. 176. Mais Philippe II, par une Lettre du 6 août, fit savoir à sa sœur que, dans une cause commune à la Chrétienté, il ne feroit nullement intervenir ses ressentiments particuliers: l. l. Dès lors, et malgré sa condescendance sur d'autres points, la Gouvernante montra un nouveau zèle pour les intérêts de l'Eglise: s'intéressant entr'autres à cette époque pour l'établissement de Collèges en faveur des Catholiques réfugiés d'Angleterre: « et suâ sponte, et Regis imperio ad tuendam Religionem versa, praesertim quod Nobilitatem ob recens beneficium addictam haberet, scriptis super eâ re litteris ad Urbium Episcopos ac Praefectos, multorum studia mirifice commovit: » l. l. p. 171.*

Quant au Concile, les objections ne tardèrent pas à se manifester: « *in ipso limine offendit. Exquisito enim et Pastorum animarum et excellentium per Academias virorum judicio, auditis praeterea Senatorum sententiis, ab his praecipue reclamatum, suasumque ne Concilii decreta, quoniam capita continerent aliqua adversum Regis jura Provinciarumque privilegia, sine eorum capitum exceptione proponerentur in Belgio: » l. l. p. 177.*

.[Egmont a] communiqué avec Hovelmans¹, qui pense qu'il y auroit bien moyen de rejoindre le Prince d'Orange avec Granvelle, pourvu qu'il fut assuré de n'estre plus trompé, pour ce que l'on se seroit tant de fois moqué de luy et des aultres, les traictans en faquins, et leur proposant au Conseil choses que ne vailloient la peine, et faisant à part l'important avec Madame, et disposant sans eulx des abbayes et offices de leur Gouvernement, et seroit la fin de faire la paix aux despens du maistre, comme je dictz audit [Egmont] qui ne s'en

¹ ou Gobelmans.

1564. donnoit garde. — J'entendz que Egmont a beaucoup dit
Août. à Alonzo de Canto que Granvelle n'aimoit la Noblesse,
qu'il hantoit plustost basses gens, qu'il faisoit par-dessus
mauvais offices vers le Roy.... 21 août.

'Les Seigneurs s'esbahissent que le Roy at si absolute-
ment accepté le Concile et dient que c'estoit chose pour
plus peser et prendre advis des Chevaliers de l'Ordre, y
estans tant de choses mal aisées à exécuter, toutefois
qu'il ne veultent contredire au Roy; l'on ne peult dire
que Granvelle en soit cause...

LETTRE XC^a.

*Viglius au Cardinal de Granvelle. Sa position difficile ;
nouvelles diverses* (MS. B. GR. XIII. p. 329).

* * Plusieurs trouvoient Viglius trop craintif et réservé. Moril-
lon écrit le 2 sept. au Cardinal. « Je tiens pour certain que Madame
se repentira du crédit qu'elle a donné aux Seigneurs, pour les
raisons alléguées par Granvelle, mais tant y-a-il qu'il continue en
toutes négociations, mesmes de justice, consulte, et finance, et prend
le Prince d'Orange vers soy l'honneur et grés des Etats et des Abbés
de Brabant en ce que le Roy ha résolu des abbayes (1). Je regrette
que Viglius parle si peu et qu'il ne veult ny ose parler de quelque
affaire que ce soit, si Madame ne luy parle premier. Je ditz de
ceux que dependent de sa charge et crains que, oultre la faulte
qu'il faict de n'escripre en Espaigne, il se trouvera cy-après en
peine de respondre de ce que [avons] Il ne veult parler ny du
Concile, ny des limites, ny autres choses que le Roy at escript
expressément, et se aliène Viglius entièrement de Madame, qu'est
pour tout gaster.... » (MS. B. M. I. p. 140).

Le 22 août Bave écrit de Bruxelles: « Armenteros gouverne plus

(1) abbayes. Le Roy, à ce qu'il paroît, avoit plus ou moins cédé
quant à la réunion projetée des abbayes aux Evêchés.

¹ Cet alinéa est du 24.

que oncques, et ne vauque office ni bénéfice qui ne passe par ses mains » (MS. B. GR. XIII. p. 345).

1564.

Août.

...Et certes voyant ce feu que trop allumé, j'aymen mieulx d'oster le bois que de le mettre, pour non le plus enflammer, avec ce que je puis bien mal trouver l'opportunité de parler à Madame à part, car en sa chambre ès audiences qu'elle me donne, tousjours Armenteros est assistant, et en la chambre du Conseil, si icelluy advienne et je me veus quelquefois approcher à elle, incontinent elle appelle les Seigneurs, et tiens que le tout se faict ainsi, pour leur montrer qu'elle ne traicte plus riens avec moi à leur desceu, dont, au dehors le Conseil, la présence d'Armenteros sert pour leur tesmoigner et déclarer ce que je auray négocié vers elle, que me faict plus retenu ès choses que je lui aurois à remonstrer et je use de toute circumspection possible, pour non leur donner occasion à se attacher à moy, et quant au changement dont j'ay escript à v. i. S., je tiens que aultres auront donné à icelle plus certain advertissement, et de ma part je ne vouldrois pas voluntiers faire la chose plus grieve, trouvant bon ce que v. i. S. escript de ne vouloir faire semblant vers elle, ains user de la courtoisie accoustumée, et de ma part je faiz le mesme, et ne suis marry de n'avoir part de plusieurs affaires qui me donneroient ennuy, avec le désir que j'ay de me veoir une fois de tout deschargé; et, quoyque v. i. S. me anime tousjours au contraire, je ne sçay changer ma délibération, ne pour parents ne pour nepveux, à qui bien en[conveigne'] de faire comme moy, et vouldrois bien, pour toutes mes poeines de l'âge passé, avoir quelque peu de temps pour compter avec nostre Seigneur mon

¹ convienne, advienne.

1564. escot, avant que je desloge de ceste vie; *non tamen mihi*
Août. *animus est abrumpere*, ains chercher tous moyens de l'obtenir avec le bon gré du maistre; en quoy je voudrois qu'il vous pleust me tant assister....

Le Prince d'Oranges et le Marquis de Berges font tout ce qu'ils peuvent pour achever l'accord des vieilles aydes de Brabant, et j'espère qu'ilz viendront en brief à la fin; mais, pour l'entretenement des garnisons ne aultres services, ils disent qu'il n'y a moyen quelconque, sinon avec les Etats-Généraux l'on advise quelques moyens généraux, et est ceste opinion desjà tant persuadée à son Alt. et aux aultres que je n'ose plus ouvrir la bouche, combien que encoires par la dernière despêche sa M. le gousté bien peu, et tiens que, si les aultres Estatz entendront la fin que tiennent les dits de Brabant, ils y condescendront mal volontiers....

L'on parle entre dents de la venue de Monseigneur nostre Prince⁽¹⁾ au lieu du Roy, mais je ne le croy ny ne seroit ce que convient et, si touttefois il vient, l'on en fera le mieulx que l'on pourra.

De plusieurs coustelz l'on affirme ce que vous escripvez du Duc de Saxe⁽²⁾, que me faict tant plus penser qu'il soit véritable; je ne voy qu'il y aye pourquoy s'en beaulcoup resjouyr. L'on verra qui prendra le gouvernement du pays en main, et comment, et si les choses n'y vont bien; peult-estre ne voudront perdre l'occasion ceulx de Weymar; je tiens que l'Empereur y aura perdu ung bon amy... Bruxelles, 23 août.

(1) *Prince*. Voyez p. 301.

(2) *Duc de Saxe*. On avoit répandu le faux bruit de sa mort: voyez p. 297.

• LETTRE XCI.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Prince d'Orange. 1564.

Réponse à la lettre 88.

Août.

— — —
...Wir haben E. L. schreibenn de *dato* Brussel den 13^{ten} Aug. endtpfangen gelesenn.....; werenn darauff nitt ungeneygt E. L. hinwidder wasz von zeittungenn mitzutheylen. So haben wir aber jetziger zeitt nichts sonderlichs, alleyn wasz unsz der Schwedischen vertragsz-handlung, so zue Rostock verhandlett und unsz vertreulichenn zugeschickt worden, davon wir E. L. inliiegendt abschrift hierneben übersenden, anngelangt, darausz E. L. zu spüren, dasz es sich dero örter wenig zum fridden anlassett, und zu besorgenn noch immer dar beschwerlicher und zu mehrer witterung und bluttvergiessen gereichenn werde. Der Almechtig wolle esz, durch Seynem unauszforschlichen rath, gnediglichenn vorkommenn.

Dasz der Röm. Keyser, hochlöblichster seligster gedechtnüsz, mit todt abgangenn, haben wir leider zeittlich alhier erfahrenn.... Und wiewol solcher unzeitlicher abgang desz frommen Keyzersz unnsz zum grosser bekümmernüsz gelanggt, so müssen wir unsz doch damit tröstenn dasz der Almechtige, anstatt irer Ma^t, unsz hinwidderumb eynnen frommen, verstendigenn, fridtliebenden Keyser (1) beschertt, wilcher ohne zweifel fridt, ruhe undt eynigkeytt, auch recht und gerechtigkeit, im Heyligen Reich zu erhalten, weniger nit als der vorige Keyser, alle vetterliche vorsorge und vleisz anwendenn

(1) *Keyser.* Le Landgrave et son père avoient contribué à faire élire Maximilien Roi des Romains, en 1562. « L. Philipp beför-

1564 wirdett. Der Almechttige wolle i. M. hieryne glück, heyl, Aout. und alle wolfarth gnediglichen verleihen.

Die Bündtnüsz betreffend, so der Bapst, Franckreich, Venetianer und Florentiner mit einander gemacht habenn sollenn, davon ist alhie auch wol mummelung gescheënn, doch habenn wir nichts entlichs oder gewisses darvoun bis anhero erfahrenn können (1). So ist auch wol zu gedenc-ken dasz die beyde Cardinal, nemblich der von Lottringen und Euer heiliger Priester, samptt irem hellischen Vatter, dem Babst, wo sie wasz anrichten könten die *decreta* iresz gottlosenn *conciliabuli* vortzusetzen, dasz sie ann innenn nichts wurden lassen erwinden; wie sie dan auch solchs darausz befindt, dasz bei dem Könning von Franckreich so hefftig ist angehaltenn worden die maueren E. L. statt Uranieh zue schleiffen, *sed qui sedet in altissimis Dominus irridebit eos*, und derselbige wirdett auch seine Christliche Kirchen vor irenn geschwinden anschlegen, ob Gott wil, wol beschützenn... Datum Cassell, am 24^{ten} Aug.

E. L. dienstwilliger vetter und schwager,

WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem Printzen zu Uranien.

Zu s. L. selbst eigenn händden.

»derte bey den Wahlfürsten (besonders Sachsen und Pfalz) aus »Ueberzeugung und Vaterlandsliebe die Erhebung dieses öster- »reichischen Prinzen, durch seinen sohn Wilhelm, für welchen »Maximilian eine besondere Zuneigung gewann. » F. Rommel, I. 555.

(1) *können*. Déjà trois années auparavant, le 20 sept. 1561, Languet écrivoit: « ut autem scias istos motus Gallicos serio esse »curae multis, Rex Hispaniae, Pontifex Romanus, Veneti et reliqui

¹ E. — schwager, Autographe.

LETTRE XCH.

L. de Schwendi au Prince d'Orange. Nouvelles diverses. 1564.

Août.

Monseigneur!.... L'Empereur moderne m'at incontinent requis après le trespas de son père, à qui Dieu pardoin, de luy vouloir servir, alléguant que le Roy nostre maistre m'aye donné congé pour cela pour deux ans. Ainsime suis à cela offert et déclaré, réservant toutesfois le service de sa dite M.; je luy ay demandé que feray un tour jusques au Pais-Bas paravant, si mon promte arrivement en Court n'estoit pas si requis, surquoy suis attendant responce. Et en ce pendant je donneray icy ordre à mes affaires domestiques, lesquels sont Dieu mercy en bon estat. La peste nous tourmente par tout, mais en ceste' lieu il a encore assés bone paix.

Le Seig^r de Neuhausen m'escrivit frèchement et est encore très-désirant que la chose que sçavés passe avant. Il demeurera en mesme lieu auprès cest Empereur, comme auprès le père. V. Exc. pourra bien penser, il me semble, que pour vos frères, qui auront aussi affaire de ce Empereur, et pour plusieurs aultres respects, il n'est à refuser.

Des nouvelles ne sçay escrire grand chose; je pense que nous vivrons en bone paix ceste année. Le nouveau Empereur tiendra bientost une diète, il embrasse fort ses affaires et crois qu'il gouvernera singulièrement bien. Il a desjà prins trois prédicants singuliers, hors pour sa Court.

•Principes Italici dicuntur recens inisse peculiare foedus adversus
•Lutheranos: facerent consultius, si adversus Turcam inirent.»
Epist. secr. II. 141.

cc.

1564. Je ne pense qu'il fera quelque soudain changement ès
Août. choses de l'ancienne religion, mais je croys que peu à
peu il les accommodera à quelque réformation, toutefois le
plus moderrement et avec la moindre offence de ceulx d'é-
glise qu'il peut faire.

Les trois frères (1) furent ensemble et sont si bien d'ac-
cord que rien plus.

Les Turcs sont encore mutins et ne veulent ceulx de
Bude laisser entrer le Wascha qui fut envoyé de Constanti-
nople avec quelque nombre de gens, pour réformer et
chastier le désordre: je croys que l'Empereur a quelque in-
telligence dedans la ville.

Les nobles de Lorraine hugenods ont eu leurs députés
vers les Princes protestants les plus voisins, pour avoir
quelque assistance par ambassadeurs, à cause de l'édit
qui fut contre eulx fait en Lorraine: ainsi leur furent don-
nés aucuns, lesquels arrivèrent en un mesme jour, selon que
l'on me dit, avec les députés de ceulx de Berne, et M. d'An-
delot se trouva aussi là auprès, de sorte si le Duc (2) de Lor-
raine ne se gouverne saignement, et veult trop croire les
conseils intempestifs du Cardinal, il se pourra trouver
empesché. Ils ont des estranges et fort secrets desseings
entre eulx partout, en cas que l'on les vouldra assaillir, et
plus dengereux que l'on ne vouldra croire, et il est bien
requis que au Pais-Bas vous procédés aussi moderrement,
car l'extrémité ne fait que désespérer les gens, et les ani-

(1) *frères*. L'Empereur Maximilien et les Archiducs Ferdinand
et Charles.

(2) *Duc*. Le Chancelier Seldt écrivoit cependant de Vienne, le
20 mai, au Cardinal: « le Duc et la Duchesse de Lorraine paroissent
pencher pour les nouvelles doctrines religieuses » (MS. B. G. n. xii).

mer à toute extrémité aussi. La chose est venu si avant, 1564. et est le temps tell qu'il luy fault aulcunement céder, Août. en cherchant toutesfois la moindre offence et le meilleur moyen que l'on peult faire.

Le Duc de Savoie d'oit avoir accordé avec les Suizes, selon que v. S. verra cy jointement. Aulcuus pensent que nostre Roy ne voudra ratifier l'appoinctement, mais de mon coustel' ne le crois.

L'on eut un grand bruit par l'Allemaigne que le Duc Auguste estoit tué ou blessé à la chasse par un sien gentil-homme: je ne l'ay jusques icy voulu croire. Semblablement ont-ils eu un bruit ces jours à Strasburg que le Duc Jehan-Wilhelme avoit prins son frère le Duc Jehan-Fridrich prisonier, à cause qu'il sustenoit ainsi Grombach, ce que ne puis aussi croire, si ce ne fusse une collusion..... A Knensheim, le 27 d'aoust l'an 64.

De v. Exc. très-affectionné serviteur,
LAZARUS DE SCHWENDI.

Je supplie v. Exc. de faire mes recommandations à M. le Marquis de Berges, M. de Horn et Montigny, et aultres Seigneurs.

Les deux fils de M. de Berlaymont.... sont icy avec moy, les aiant chassé la peste de Friburg², et de une aultre maison miene, où les avois mis. Il est à craindre que suffrions une mortalité générale. Nos péchez méritent tout.

A Monseigneur le Prince d'Orange.

Le Cardinal écrit de Besançon le 28 août à Bollviler: « Les

¹ côté.

² en Brisgau.

1564. « François nient⁽¹⁾ fort et ferme que de leur volunté ny consentement
Août. » San Petro Corso face ce qu'il faict. Dieu sçait ce qu'il en est, et je
sçay ce qu'ilz en pensent, mais, s'ils passent plus avant et que
l'on y voye aller secours de Marceille, je tiens que le Roy nostre
maistre, pour faire ce que convient, sera constrainct de se déclara-
rer de guerre contre les François et à la vérité en ce cas on aura
par trop grande cause... » († MS. B. G. n. XIII. p. 373).

LETTRE XCII.

*P. Bordey au Cardinal de Granvelle. Expressions du
Prince d'Orange au sujet de celui-ci* (MS. B. G. n. XIII.
p. 381).

* * Largilla et Vetus sont peut-être des pseudonymes.

....Le greffier de Dôle, je ne sçay comment il s'appelle, c'est celluy qui de la part de la ville est icy contre la Villette, m'a dit luy-mesme que, présentant aucunes lettres de ceux de la dite ville au Prince d'Oreng, le dit Prince lui avoit fait response entre aultres ainsi : « vous vous estes toujours adressez au Cardinal; dites lui maintenant qu'il vous pourvoye. » Largilla est en ceste ville, duquel j'ay envoyé les lettres qu'il escripvoit à sa dite Seigneurie, par Vetus, et m'a t'on dict qu'un jour estant au lever du dit Prince d'Oreng, tenant quelque propos le dit Largilla au dit Prince sur l'obligation en la quelle il vous estoit redevable et pour tant très-humble serviteur, et que le dit Prince

(1) *nient*. Le 10 sept. le Cardinal écrit à Bollwiler : « Malgré les assurances du Cardinal de Lorraine, les troubles de Corse ont esté suscités par la France » († MS. B. G. n. XIV. p. 46).

ne debvoit point prendre de mauvaïse part si hantoit et 1564. avoit désir de hanter sa S. i., toutes fois qu'il en avoit lieu Août. et auroit moyen, pour reconnoissance des bienfaictz, car cela n'empescheroit qu'il ne luy demourasse très-humble serviteur et à luy et aux aultres Seigneurs; à cecy fit responce le dit Prince qu'il ne le prenoit de mauvaïse part, et que sa dite i. S. estoit ung Seigneur quil méritoit beaucoup, avecq laquelle il n'avoit nulle inimitié particulière, laquelle s'il l'avoit, il s'en démesleroit autrement, et que ce que les Seigneurs estoient ainsi par ensemble, que ce n'estoit contresa Seigneurie, ains pour le service du Roy. Ceste fut sa responce, à ce que l'on m'a dit, qui est certes bien contraire aux effectz. Dieu par Sa grâce veule faire une amitié partout et veule conduire les choses à bonne fin.... Bruxelles, 31 août.

* LETTRE XCIII.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Projet de mariage entre Don Carlos et la fille de l'Empereur.

* * « Es ist die Rede davon gewesen Don Karlos an die älteste Tochter des Kaisers, oder an die Schwester der Königin von Hispanien zu vermählen. » *V. Raumer, histor. Briefe*, I, 121.

...Nachdem wir ausz denn zeittungen, so unnsz der Herzogh vonn Gülich zugeschicktt, verstanden dasz der König von Hispanien seynnen sohn, denn Printzen, ahnn Könnig Maximilians dochter solle bestatten und dasz er, der Printz, uffs zuekünfftige jaer derohalbenn inn Deutschlandt kommen, sein Gemahl inn'sz Nidderlandt fören unnd daselbsten seynn residentz habenn solle,

1564. und dasz inie hirtzue der Könning von Hispanien dasz
Septembre. Guvernament inn Italien und Nidderlandt gar einreumen
würde, und wier dan diesses allesz eigentlichen gern
wissenn wolten, als begeren wir günstiglichen Ir wollett
unsz, wasz Ir deshalb itzo oder binfürttersz weiter in
erfahrung pringet, zum fürderlichstenn verstendigenn.....
Datum Cassel, am 8 Sept.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Den Wolgebornen unserm lieben
freundtlichen und besondern Lud-
wigen, Graven zu Nassau, u. s. w.
Zu seinen selbst eigen händenn.

LETTRE XCIII.

*Bordey au Cardinal de Granvelle. On ne croit plus à son
retour (MS. B. GR. XIV. p. 44).*

...Les gageures que le Cardinal ne reviendrait pas dans
peu de mois étant estimées par telles gens ont im-
primé une opinion à ceux qui ne regardent que ce qu'ils
voient, qu'ils pensent parfaitement que sa Seigneurie soit
déchassée, ou au moins qu'elle n'osera jamais retourner,
et, combien que nous autres sachions bien le contraire,
si est-ce que cela nous attriste extrêmement; car par tel
bruit s'engendrera une mauvaise opinion à la longue
entre un peuple qui toujours se laisse en proie et
adhère au bruit qui court; outre que les amis, qui
aujourd'hui sont rares, ne fauldront de s'accommoder au
temps et petit à petit à défaillir. Si ce n'est le Président,
il n'y a personne d'autorité qui oserait lever la tête,
quant bien l'on voudrait machiner aucune chose sinistre

contre sa S. i., encoires ne sçay-je si l'oseroit faire, ou 1564.
bien, le faisant, si l'on feroit quelque chose pour luy. De Septembre.
son Alt., sans point de doubte, si elle change, elle seroit
ingratte, mais que pourroit-elle faire, femme seule comme
elle est, contre ces Seigneurs, sinon de ce joindre à eulx
et croire ce qu'ilz persuadent et faire ce qu'ilz voudront?...
Bruxelles, 8 sept.

† LETTRE XCIII^b.

*Le Cardinal de Granvelle au Baron de Bollwiler. Venue
de Don Carlos; projets de la Duchesse de Lorraine
(MS. B. GR. XIV. p. 47).*

« Depuis longtemps il étoit plus ou moins question d'envoyer
le Prince Royal aux Pays-Bas. Déjà en 1559, dans la réponse de
Philippe II à la requête des Etats-Généraux, le Roi donne à enten-
dre qu'il est très-possible que, « venant en Espagne, sa M. trouve
» opportunité de tost pouvoir envoyer par deçà mons. nostre Prince
son filz : » *Gachard, Documents inédits*, I. p. 328. Mais on n'at-
tendoit pas beaucoup de Don Carlos : voyez p. 292. Le Cardinal
écrit en août à [Viglius] : «J'ay heu lettres de M. de Chantonny
» mon frère venue par ung piéton, par lesquelles il m'advertit que
» toutes choses vont bien en Espagne et que Monseigneur nostre
» Prince, qui a heu de rechief la fievre tierce, se portoit beaulcoup
» mieulx, que avec icelle il est demeuré grand et puissant, et que
» maintenant il parle beaulcoup plus expéditement qu'il ne souloit
» par le passé, et qu'il l'ha treuvé désireux d'avoir quelqu'entremise
» et d'estre employé en quelque chose, pour se façonner; qu'est une
» très-bonne chose et que me faict trop mieulx espérer que du
» passé.... » († MS. B. GR. XIII. p. 82).

Le 5 juillet Granvelle écrivoit à Bollwiler que, « mieux instruit, il
» approuve les desseins de la Duchesse de Lorraine sur le Dane-
» marck, mais 200,000 écu ne suffiront, et il semble même bien

1564. «difficile de les obtenir du Roi d'Espagne» († MS. B. Gr. xiii). Et
Septembre, le 20 oct, qu'en cette affaire il n'a fait, ni voulu faire, ni veut faire
semblant quelconque, parceque ses démarches écrites seroient sans
utilité pour la Duchesse, et pourroient nuire à lui-même aux Pays-
Bas († MS. B. Gr. xiv. p. 358).

....De la venue de Monseigneur nostre Prince aux Pays-
Bas, au lieu de celle du Roy nostre maistre, il n'y a
encores riens de résolu et, à vous dire la vérité, je ne
pense pas que ce seroit le remyde des affaires, et se me
semble que moins il conviendroît, estant la Royne nostre
maistresse enceincte, pour beaulcoup de respectz, et ne
vous puis dire encores ce que vous debvrez faire quant à
vostre affaire, en ce cas que mondit Seigneur nostre Prince
vienné, et non le Roy nostre maistre, que préallablement
je ne voyz quelle compaignye l'on luy donneroit, s'il
devoit venir, et qui seroyent ceulx qui auroient le prin-
cipal crédit; l'on a commencé de le mettre aux affaires,
comme je vous ay escript, et si parle-l'on de luy dresser
sa Maison; l'on verra comme cela ira et le temps nous
apprendra ce que au surplus se debvra faire.... Je suis
très-ayse de veoir par ce que vous m'escrivez que la Du-
chesse de Lorraine aye moyen d'entretenir les pratiques
de Dannemarche pour veoir si sa M. viendra, et de, en
cas qu'elle ne vienné, envoyer en Espagne, pour faire les
offices et procurer les moyens de l'assistance nécessaire.
Je n'avoys riens entendu de l'indisposition du Conte de
Swartzbourg, ny moins du résentement du Roy de Dan-
nemarck contre luy, et vous prie bien affectueusement
me vouloir advertir de ce que vous en entendrez cy-après.
Toutes ces angaries¹ et charges extraordinaires que le

¹ vexations (angée, *id est*, vexer; angariant, *i. e.* contrariant).

Roy de Dannemarche met sur la Noblesse, sont à propos 1564.
des affaires de Madame; car par ce moyen les Dannemar- Septembre.
chois viendront finalement à se déclarer contre le Roy
propre.... Baudoncourt, 10 sept.

LETTRE XCIV.

Copie.

*Le Comte Henri de Bréderode au Comte Louis de Nassau.
Ses différends avec ceux d'Utrecht; affaires des
Pays-Bas.*

Monsieur mon frère, je suys esté icy aujourduy le cync-
quesme jour, vous atendant de heure à aultre, vous as-
seurant que toutes les dammes, mesme madame de Neue-
nar, m'ast bien fayct promestre vous le ramantevoir, me
dissant que tout¹ plus que elle y penssoit, de tant plus
trouvoyet-elle à présent bonne commodicté. Elles me
furent toutes conduire à Alpe², où nous fummes ungne
nuict, là où nous consummes³ sur le mesme affaire
chose que je say qui vos contanterat, comme je suys as-
seuré, et est ung chemin quy me contante entièrement,
qui ne se laisse ainsy escrypre, ce que j'espère vous com-
muniquer en personne, sachant vostre arest du voyage,
ou, sy non, j'espéreroys vous aller trouver à Brucelle.
Mons^r le Duc de Clèves ne l'orat à dyre au dyable la ca-
naylle, qu'il n'ast tenu promesse, mès je luy feray une
lettre desouste⁴ à perdre veu à mon retour icy. On trouve
quemes jans⁵ ont assés byen besogné contre ceus d'Utrecht;

¹ Lisez tant. ² Petite ville près du Duché de Clèves et du Rhin; entre
Rhinberg et Santen. ³ conques, inventases. ⁴ Lisez de souste,
de sorte (?). ⁵ gens.

1564. il ont voulu fayre du movès, mès tout mes jans se sont
Septembre. voulu mestre en armes; comme il ont veu sella, il ont
désysté l'ouvrage et menassent me mestre à feu ma vylle
et ma mèsion: s'yl s'y jouent, je leur an ferey ung tell
qu'il se pourront chauffer pour tout l'yver. J'espèr que il
seront plus sage. Il ont aultre fôys, du commanssement
de nostre querelle, demandé et requys an Court contre
moy lettres de représaille, et mayntenant il ont trouvé
ung aultre terme et demandé au grant-Conseyll saulve-
garde contre moy, ce que j'ey protesté de grande injure:
car saulvegarde et semblable demande t'on contre pyl-
leurs et robeurs¹ et jans malheureus, mais ce terme que il
ont trouvé n'est aultre chose, synon que, sy on leur accorde,
pour me fayre ajourner en persoune à Mallynes et me
fayre fayre serment de ne leur mesfayre ou empescher leur
ouvrage. Voylà la vygeur que il pensent que la saulve-
garde avoict. Il ont trouvé leur homme pour le mener
en ce point: anfyne je voy, sy l'on n'y mest remède, que
nous jurons des cousteau, hazard² à quy touche. Tou-
chant à moy, je vouldroye que il fust aultrement, mès,
sy ne pent estre, patience. Aussy, comme je sey que vous,
mon frèrre, serés bien ayse de ma fortune, à mon retour
j'ey trouvé de mes jans quy sont de retour d'ungne révy-
syation tenu, que je leur octroye, fuyst vysiter, à savoir
sy l'on ne pouroyt trouver moyen la dyquer; il m'ont
amené ung homme quy l'antreprindrat pour dous mylle
floryns ungue foy et y at plus de deus mylle merge³, le
mylleur font⁴ du monde, toute aultre chose que nostre pre-
myer dyquage, ancor que suy⁵. là j'antanps que c'est une

¹ voleurs. ² gare. ³ *Holl.* morgen (arpent). ⁴ fonds; ou peut-être
faut-il lire fin. ⁵ celui.

belle chose, mès suy-si serat ancor toute aultre, j'an ey 1564. faict fayre des quartes', incontynant que elle seront fayc- Septembre. tes, je vous an anvoyeray ungne, voyr, sy orés anvyé d'an- trer à mon dyquage et moy, an change, à vos mynnes de cuyvre; vous vyendryés dyquer et moy j'yroyz fouer.' — Je vous pryé me mander quelque nouvelles de par delà, co- mant que l'on s'y porte, quel mayntyen que l'on tyent, s'yl est aultre que à l'acoutumée. J'ey peur que ce serat tout ung: toute foy, pour moy, j'èmeroy mieus que elle fuyssyont du tout aygres et à mescontentement, ou du tout à plésyr et contantement, car l'on vyendroyt à se résou- dre, ce que l'on ne peult fayre, tant que elles demeurent de la sorte en suspense: je croys que la fyn ne [purat]. Ceste façon de trecter ne me plect an ryen et me samble que elle tant' plus à synystres desseyngs, que à bons. Il me samble que c'est antretenyr le jeu, pour détrousser la rest. J'espèr que nos Syngneurs oront eu à bonne pyet bon eull, et fault espérer et ne doubter que Cesluy quy est là hault, est pour nous, puy, que n'y procédons que à la bonne foy. L'on dyct icy pour certeyn que le rouge (1) est sur son retour et seroyt desyà aryvé à Namur, où Berlle- mont l'est allé recepvoyr; le dyable après eus⁴ deus, seroyt ungne belle chasse. Je ne le puy croire; aussy, sy j'estoys de son consseyl, je ne luy consseilleroye, pour avoyr à son antyer tous les déduys du monde et, au lieu de sa fon- tayne, il ast le pellgrynage de Saynt-Jaques, que moque que aultrement là où il est, il ne [doyt⁵] poynt et [fort⁶] son fayct et estudyé et machyne toute les méchansetés, que il se peult avyser, avecque l'assistance de son mestre

(1) rouge. Le Cardinal de Granvelle.

¹ cartes. ² fouir. ³ tend. ⁴ eux. ⁵ Jori (?). ⁶ large (?).

1564. Lucyffer, pour nous donner ungne base. J'ey passé par
Septembre. devant Ernem 'an Geldres; on me dyct que Mons^r de Megen
y estoit; toutesfois je ne parllys à luy, mes jans furent esto-
né, à cause que je le tenoys en court avecque les aultres,
puisque telles ocasyons estyont de la venu du courier,
mesmes pour avoir antandu que Mons^r le Prince et Mons^r
d'Egmont avoyent mandé ces Syngneurs touchant à moy. Je
commensey à pensser et me souvenyr de la passion, quant
Pyllate lavoyt ses meyns, *et cetera*.—N'oublys à m'anvoyer
la lettre pour Ameronge, affyn que la chasse soyt contre-
gardé et vous souvyenne des toyrles, car je vous ferey
donner argen. Je ne sey sy on orast anvoyé à Renesteyn (1)
sa comissyon; sy on ne luy ast anvoyé, il seroyt byen
de besoy. Il est en Hollande et m'ast dyct-on que il
fayct assés son devoyr. N'oublyé que on luy commande
pour les doyns² de la Haye, affyn que ses vyllayns ne les
destruyssent. Je ne bougerey d'icy, jusque au retour de
mon sécrétaire, porteur de cest, lequell vous cy seule-
ment dépesché pour s'avoyr de vos nouvelles, et sy estes
de la mesme délybérasyon, je fauldrey m'an aller avecque
vous, et certes ne pourroyés³ au monde nyeus fayre, à mon
avys, pour plusieurs résou que vous dyray, quy ne se les-
sent escrypre. Au rest commandez moy et verrés commant
je vous obéyre et servyre. Je ne vous dys aultre, ce ne
seront bèse les mains de Court... De Vyanne, ce 13^{me} jour
de septembre.

Vostre bon frère et perfect amy à vous faire serveyce,

H. DE BREDERODE.

(1) *Renestein*. « In de Registers van Holland is aangeteekend

¹ Arnheim.

² dunes.

³ pourriez.

...J'ey beu à vostre santé, de peur que ne gagnés quel- 1564
que étapoyre à vostre retour. Sep^rembre.

A M^r mon frère, M^r le Conte Lodewyck de Nassau.

LETTRE XCV.

Copie.

Le Comte de Brederode au Prince d'Orange. Mêmes sujets.

Monsieur. Il vous plèrat me pardonner, sy jusque l'heure n'ey fayct mon devoyr à vous randre responce sur vos dernyères. Je croy que M^r mon frère, le Conte Lodewyck, vous orast fayct mes escuses, comme il m'avoyst promys et n'eusse attandu jusque l'heure à les fayre moy-mesme et me trouver de par dellà, sellon que m'escrypvys; ce fust que l'ey attandu à ce lyeu, jusque à présent, où je l'atend d'heure à heure, pour occasion que croy que il vous orast dyct. Je ne doubte aussy, Monsieur, que il ne vous orast conté de tout nostre voyage (1), vous asseurant que à lyeu de forqouré¹ les serffs², que estyon luy et moy comme forqouru³, de sorte que encor à présent, serant⁴ les yeus, me samble ne voyr que cerffs et braconyers et paysans avecque leurs cheresses, les chergans⁵ par troupeau comme veaus; de sorte que au terme que sommes esté auprès de son Excellence, avons eydé que à chasser et tyrer, sellon mon compte, quatrevingt et deux

adat Jonker Arent van Rynestein, . . . te Vianen geboren, tot het Houtvesterschap van Holland werd toegelaten: » te Waier, *Verbond der Edelen*, III. p. 262.

(1) voyage. Il s'agit sans doute d'une tournée vers le Duc de Clèves.

¹ fortcourir, poursuivre.

² cerfs.

³ fortcourus, harassés.

⁴ serrant, fermant

⁵ chargeants.

1564. cerffs, sans les byches, et ung sanglyer, et ne tynt à luy
Septembre. que il ne nous menat plus avant; il n'y avoyet moyen
d'échapper, quoyque nous luy savyons dyre ou remon-
strer de nos affayres; il nous trouvoyt touyours quelque ga-
rent du contraire. Il se port aussi byen que il fyst onques et
aultant disposé. Dyeu luy meyntyenne, car certes c'est ung
gallant Prynce, et est damage que il n'ast souvent auprès
de luy [ou] gens d'autre humeur, que il n'ast communé-
ment. — Je pense que le couryer d'Espagne orast aporté
toutes nouvelles au contantement de vous aultres, Mes-
sygneurs, et que le Roy se serat du tout résollu, remestant
le tout et toutes les affayres à vos meyns de vous aultres,
Messyngneurs, et certes s'yl l'ast faict, il l'ast faict pour
luy et pour son service; sy non, s'yl ast remys les choses
en suspence et temporyssant, comme il ast fayct jusque
cet heure, sans aultrement se déclarer, j'oroy peur que
ce ne seroyt antretenyr le jeu, espérant de détrousser le
reste. Je croy, touchant à moy, pyre opynion que onques
beaucoup mylleure: s'yl vous donnoit tous les mescontan-
temens desquels il se pourroyt avyser, au moyns on
voyroyt par là et connoytroyt l'on incontynant les bor-
nes du chemyn que il voldroyt aller, et sur ce on se pou-
royt résouldre; quoique ce soyt, il ne fault manquer à
bonne pyet bon eull et prendre toutes les choses au pyre:
sy elle passent myeus, au nom de Dyeu, ce qu'il fault espé-
rer, synon, au moyns j'y aurast préveu, comme je ne fais
doubte, Monsieur, que ne festes. Dyeu est juste et nous
a tout promys nous mayntenyre à nostre droict, de ce que
il ne fault doubter que Il ne fasse, puisque n'y procédons
que de bonnes zèles et de bonne foy. — Au reste, Monsieur,
je suys icy avecque messieurs d'Utrecht aynsy comme aynsy:

depuis mon retour ne se bougent, mès à ce que je voys, sy 1564.
l'on n'y mest remède, à la fyn nous nous égratygnerons; car, Septembre.
sur mon hionneur, il procède avecque moy bestyalement,
comme brutes anymaulx. Il fault que je passe par là, mès
sy ne meteront-il la mayn à l'ouvrage que je ne leur cro-
que sur les doys¹. J'espèr qu'après il oront tout joué leur
personage, que il se ravysseront. Il me menassent de là
me venyr brûler; s'yl se jouent à telle jeu, je parye pour
eus je leur en feroye ung tell, que il n'oryont que play-
der* tout cest yver de froyt. Il y penseront deus foys, j'en
fayct contre escripte le parchemyn que savez. Je suis
mary que ne m'en avés mandé aulcunement vostre avys;
toutefoys je le feray dépescher avecque tous devoyr deu
et à la mylleur forme que je me sorey avyser et consulter,
affyn que le tout se fasse deument et sans aulcunes redyc-
tes ou réplyques, espérant vous le porter en personne; sy
mon frère, monsieur le Conte Lodewyck, ne vyent, je ne
fauldrey au premier me trouver à Brucelles ou au lyeu
où vous serés, comme je ferey pareyllement à nostre
retour, sy au cas achevons nostre voyage de compagnie.
Vous supplyant, Monsieur, me tenir pour tell que vous
suys et serey jusqu'à la mort; me recommandant humble-
ment à vostre bonne grâce, pryé le Créateur vous donner,
Monsieur, bonne vye et longue, avecq le comble de vos
desyrs. De Vyenne³, ce 13^{me} septembre 1564.

Vostre premyer et antyèremment vrey amy
à vous servyr jusqu'à la mort,

H. DE BREDERODE.

A Monsieur, Monsieur le Prynce
d'Oranges, Conte de Nassau.

¹ doigts.

² Lisez plaindre (?).

³ Vianen.

† LETTRE XCV^a.

1564. *Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Départ de Renard*
Septembre. (MS. B. GR. XIV. p. 123).

*. Le Roi avoit appelé Renard en Espagne: le 1 septembre Bave écrit à Granvelle que Renard «est journellement avec les Seigneurs, qui lui font la Cour, comme s'il alloit en une grande ambassade;» ce départ sera favorable au Cardinal: (MS. B. GR. XIV). Le 4 sept. Viglius écrit: «Renard dit qu'il ira en Espagne, quoique luy avienne, mais les Seigneurs ne sont de ce trop contents.... Quant est de n'avoir plus vivement poussé oultre contre ledit Renard, v. i. S. peult considérer l'office d'ung Conseil de justice, auquel il trouvoit aussi des amis, si bien que entre les Seigneurs.... Certes je suis bien aise que nous en sommes deschargés, car en ce changement j'eusse eu paour qu'il n'eust eu que trop de faveur, et conviendra regarder que en Espagne il ne gaigue des amis, par la recommandation des Seigneurs et la subtilité dont il scait user» (MS. B. GR. XIV). Le 7 sept. la Duchesse d'Aerschot écrit, de Bruxelles, au Cardinal: «Renard fait semblant de bonne mine. Son Alt. s'accommode fort avec les Seigneurs; ils vont tousjours au Conseil» (MS. B. GR. XIV).

Monsieur! je doibz responce à quatre lectres vostres, des xx, xxi du mois passé et du quatrième du présent, deux; sur ma foy, vous faictes beaucoup pour moy de, avec tant d'affaires que vous avez et vous détiennent sy continuellement occupé, prendre la peine de m'advertir de vostre main et par les pièces jointes à voz lectres sy diligemment et particulièrement de tout. Armenteros, par tout ce qu'il m'a escript, se remect tousjours à ce que, par charge de Madame, vous me debvez advertir de tout; je ne luy respondz jamais à ce poinct, ny fais semblant que vous m'escripvez, ains par mes lectres pour-

roit *quasi* entendre le contraire, et je croy qu'il vault 1564. mieulx ainsy, estaus les choses comme elles sont. Je ne Septembre. faiz aussi semblant que je m'apperceoys du changement, bien escripz-je plus froidement, et ilz s'appercevront, avant qu'il passe longtemps, qu'ilz ne vont le bon chemin, et jusques à icy en vient jà le vent. Sy Renard se part, dont je faiz grand doubte, comme je l'escripz à son Alt., l'on se appercepvra tost par delà du mal qu'il y faisoit, et voise' en Espagne et face le pis qu'il pourra, il n'y sçaura faire le centième du mal qu'il faict par delà, et est le mieulx remettre le tout au Roy; il fera, et j'en suis certain, là, s'il y va, le pis qu'il pourra pardelà, et que me fera-il; laissez le faire, seullement qu'il ne trouble plus les Pays-Bas; peult-estre trouvera-il là à quy parler.....

...Vous ne vous pouvez sy souvent souhaiter par-deçà, comme souvent je vous youldrois veoir, et vous faire jouyr de ce que je y jouiz *et, nisi me publica causa angere*, je y serois au plus grand repoz et contentement du monde; mais il ne fault abandonner le publicque, et j'espère que nous nous reverrons tost, et aurons nostre tour, et nous resjouyrans ensemble: sy est-ce que, sans le commandement exprès du Roy ou de Madame, je n'y iray, car y allant sans ce, sy mal m'advenoit, l'on s'en mocqueroit encores; mais, sy le Roy commande, ores que ce fust pour entrer en ung feug, je y obéyray, quoy qu'en doibve advenir, et serviray en ce qu'il voudroit, sans en craindre ny respecter personne, et veulx demeurer jusques au bout *idem homo, Durate* (1), et est la teste dure assez, quand je veulx entreprendre quelque chose, et

(1) *Durate*. C'étoit sa devise.

¹ qu'il aille.

1564. puis souffrir avec patience et pourter la peyne quand je
Septembre. m'y détermine, et suis nourry en ces agitations et traver-
ses , *nec animum despondeo*.... Bauldoncourt, 17 sept.

† LETTRE XCV^b.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme.
Exhortations (MS. B. GR. XIV. p. 117).

Madame ! J'ay receu les lectres qu'il a pleu à v. Alt. m'escire, que me sont esté de grande consolation et satisfaction, pour ce que j'estoys en peyne, pour n'en avoir heu en si long temps, nonobstant que, par toutes lectres que me viennent de là, j'eusse souffisant advertissement de la bonne disposition d'icelle; mais enfin j'en suis plus asseuré voyant ses lectres, et cest ce seullement et principalement que je désire sçavoir de là, confyant assez, quant aux affaires, qu'ilz n'y peuvent aller sinon bien avec la bonne assistance de ceulx qui sont auprès de v. Alt. et le continuel soing qu'icelle y met, qu'est bien le principal; si ne veulx-je délaissier de la supplier qu'elle tienne tousjours regard à l'auctorité du maistre, et jointement à la sienne et de ceulx qui luy succéderont après en la charge; à la religion, que tous les jours vad de pis en pis, et les propos que l'on en tient en donnant souffisant tesmoignaige, et aussi que la justice soit auctorisée, libre et esgale, comme il convient, puisque sans ce les Royaulmes et Estatz ne se peuvent longuement soubstenir..... Baudoncourt, 18 sept.

LETTRE XCVI.

*L. de Schwendi au Prince d'Orange. Concile de Trente; 1564.
affaires de la Religion en Allemagne et dans les Pays-Bas.*

Monseigneur!Quant au personaige qui prétend le mariaige de mademoiselle vostre seur pour son fils , je luy mandis vostre responce et offres , dont il sera bien content , et se tiendra d'autant plus asseuré du succès ; car, quant v. Exc. trouvera la chose faisable, il samble que les aultres parents ne feront difficulté. Et certes je pense que la damoiselle ne pourra mieulx estre , et que , pour vostre Maison et vos frères , il vous emportera beaucoup d'avoir quelque principal Seigneur auprès l'Empereur , qui soit vostre allié. Il prend l'affaire à cœur , et m'escrit souvent en recommandation de la chose.

Quant aux choses du Concile et de la Religion , je sçay bien que ces difficultés sont telles que v. Exc. allégué en ses lettres , je touche que¹ mot à son Alt. par ce que je luy escris présentement , et desjà il y a de grandes meinnées par l'Allemagne et la Saxe, à cause de senblables souspezons² , et , si l'Empereur ne donnera bon ordre , l'on verra de grandes émotions et troubles. Le meilleur sera que l'on retarde la demande de sa M. quant à la publication du Concile , en luy faisant et répliquant toutes rémonstrations et raisons possibles : en ce pendant l'hyver passera , et l'on verra le progrès de la diète que l'Empereur tiendra et qué chemin l'on prendra sur icelle , quant au dit Concile et la Religion. Et avec cela sa M. et les siens seront peu à peu plus embeu des raisons qu'il y a et du

¹ quelque.

² soupçons.

1564 hazard qui est apparent , et se refroidira peu à peu l'inten-
Septembre. tion de la dite publication , comme nous avons veu adve-
nir en aucunes aultres choses semblables. Mais d'aulture
coustel il fault travailler extrêmement que le peuple au
Pais-Bas demeure en repos et qu'il ne se deshonte et des-
mande en rien ; moins souffrir qu'il entre en quelque
traité avec les estrangers , lesquels desjà se persuadent
grand chose de semblables intelligences. Car , oultre le
hazard que y seroit , le tout se chargeroit principalement
sur v. Exc. ; ou aultrement , quand les choses demeure-
ront en bon repos , le crédit de vous aultres Seig^{rs} s'aug-
mentera de plus en plus auprès sa M. et se détournera en
bonne confiance. Car le temps sert à ceulx qui procèdent
de bon pied et traictent vérité , comme il descouvre la
faulseté et méchancetés des pervers et malings. Et peu à
peu nous verrons vers où les choses de la religion se des-
tourneront et inclineront , et s'il y aura espoir de quel-
que rétablissement de l'estat encien , ou si le changement
veult par force gagner le dessus , comme il est fort appa-
rent ; et selon cela les Princes et Roys , voudront ou non
voudront , s'auront à la longue de gouverner. Quand je
viendray à la Cour de l'Empereur , je descouvriray bien
tost le progrès que l'on pense tenir en semblables choses ,
et l'escriveray à v. Exc. , aussi comme l'on est affectionné à
ce personage dont elle fait mention en ses lettres. Je crois
bien que l'on voudra avoir quelque correspondance avec
luy , mais sans grand fondement d'affection , ce que je
tiens pour assuré.

L'Empereur m'at par trois fois escrit si instament que
deusse haster ma venue vers luy , que ne sçachant s'il y a
quelque chose d'importance devant la main sur la frontière

d'Ungarie , en quoy l'on me voudra aussy employer , ay 1564.
mis à part mon voiaige au Pais-Bas , pour le présent , com- Septembre.
bien que fusse fort volontiers allé; ainsi je supplie v. Exc.
de me tenir pour excusé. J'espère que bien tost il s'offrira
quelque aultre occasion , et de là où je seray , je tiendray
toujours toute bonne correspondance avec elle et M^r d'Ege-
mont, aussi n'entreray en nulle obligation ordinaire envers
l'Empereur, mais retiendray le service de nostre Roy ré-
servé. Et comme j'ay, Dieu merci, si bien accommodé mes
affaires domestiques et peus si bien demeurer en ma mai-
son, je ne fais plus grand compte de demeurer perpé-
tuellement courtoisan, mais suis plus tost d'intention de
me retirer à la maison le plus que pourray, et servir aux
Princes en cas de guerre et nécessité seulement. N'ayant
grande cause, ny voiant aussi grande raison, que je me
doibve perpétuellement consommer en ces affaires des-
truites et ces labirinthés des courts.

Je vous envoie cy jointement quelque advisement
d'une [menée] des hugenots et tiens pour certain, s'ils
seront de nouveau persécutés en France, qu'ils trouve-
rons des gens assés qui chercheront l'aventure et le
butin avec eux, et qu'il coustera chier aux prestres la
feste. Ceulx qui traistent l'emprise¹, tâcheront à quel-
que révolte ou émotion au Pais-Bas, et la Reyne d'Angle-
terre aide ce qu'elle peult, de manière qu'il fault bien
ester sur sa garde.

Il y a un docteur médecin à Strasburg, principal homme
et qui est appellé souvent des Princes et Seig^{rs} voisins et
converse familièrement avec Sturm^{ius} (1) et aultres Prédi-

(1) *Sturm^{ius}*. Né près de Cologne en 1507, Recteur perpétuel
¹ entreprise.

1564. cants françois, lequel je penserois bien persuader à tenir
Septembre correspondance avec v. Exc. et luy déclairer d'un temps à
aultre ce qu'il descouvrieroit de leurs meinées, ce qui me
samble qu'il emporteroit en ceste saison beaulcoup au
service du Roy, et la seureté du Pais-Bas. S'il samble à
v. Exc., elle pourra toucher un mot à Madame, pour
sçavoir si l'on luy voudra donner deux cents talers de
pension, mais en secret, et que v. Exc. seule, comme
Alleman, eusse la correspondance avec luy, affin qu'il fusse
moins descouvert et mis en soubçon.... En haste à Hudni-
gen, le 25 de settembre l'an 64.

De v. Exc. très-affectioné serviteur,
LAZARUS DE SCHWENDI.

A Monseigneur le Prince d'Orange.

Peut-être le Prince communiqua-t-il au Conseil quelques passa-
ges de cette Lettre. *Hopper* écrit à *Viglius* le 8 oct. : « sunt recitatae
literae Svendii, de quibus coram malo quam per literas agere.
» Mirum enim quo res vergant, nisi prudenter obviam eatur : »
Epp. Hopperi: p. 77.

LETTRE XCVI.

Viglius à Granvelle. Evéchés (MS. B. GR. XIV. p. 179).

Au printemps de 1564 *Viglius* écrivoit au Cardinal sur l'Evêché
d'Anvers : «m'est advis que sa M. ne debvroit nous charger plus
» de cecy, puis qu'elle sçait comme nous sommes icy, et certes, si
» sa M. propre et par son auctorité ne sustient ce qu'elle a emprins
du Collège de Strasbourg. » Sa maison, dit *Moréri*, étoit comme
» l'hôtellerie des pauvres et des étrangers, et l'asyle des bannis,
» surtout des François qui se déroboient à la persécution à cause
» de la Religion Evangélique. » Il avoit beaucoup de crédit auprès
des Princes et Docteurs Protestants. Il mourut âgé de 81 ans.

« quant à ces Eveschés, et qu'elle le veuille remectre à l'opinion de 1564. »
« ceulx de par deçà, elle se trouvera petitement secondée.... » (MS. Septembre. B. Gr. xiii). Et le 4 septembre: « ...à Lewarden la négociation pour
« l'introduction de l'Evesque n'a peu le succès qu'avions espéré,
« pour l'opposition des députez du pays, ceulx de la ville et clergié,
« et yra l'affaire de la religion tousjours du mal en pis, que me vient
« à très grand regret pour l'amour de la patrie, et certes je crains
« que généralement ce mal s'espandra, si sa M. par sa présence et
« sauctorité n'y met le remède » (MS. B. Gr. xiv. p. 12).

...La Duchesse, quant l'on parle des Éveschiés et unions, dit que l'on devroit vouloir, pour quelques milions d'or, que oncques n'en fût esté parlé, et qu'elle en donneroît de son sang, et laisse penser à v. i. S. quelle faveur nous aurons [à] attendre des aultres Seigneurs du Conseil d'Estat; parquoy, si sa M. n'escript bien expressément de tenir la main que les bulles soient effectués, *nos aërem verberabimus*, et sera besoing avoir une ordonnance bien expresse aux Chancellier et gens du Conseil en Brabant de y donner les provisions requises et que les fiscaulx y tinsent la main... De Gand, ce 28 sept.

LETTRE XCVI.

Viglius au Cardinal de Granvelle. Il n'a plus de crédit; résistance à l'Inquisition (MS. B. Gr. xiv. p. 196).

..... Armenteros gouerne aujourd'hui tout. Il escript ce que luy plaist, se remectant à ce que par charge de Madame je doibz advertir v. i. S., car croyez que ce n'est riens; plustost l'on me cache les choses, pour non escrire, combien que je ne dissimule en riens vers elle l'observance et dévotion que j'ay pourté tousjours à v. i. S. et qu'elle peult bien penser que je ne

1564. laisse à faire ce que je dois: la confidence qu'elle me
Octobre. souloit monstrier est bien changée; ces jours passez elle
fist appeller l'évesque d'Ypre et luy parlist par deux ou
trois fois, sans me dire mot, et combien que ledit éves-
que disna par deux fois avec moy, il ne me fist aussi nul
semblant, et tiens qu'elle luy aura défendu de ne me riens
dire, et le semblable advient en plusieurs aultres endroits
pour me désauctoriser, et v. i. S. n'aye paour que par
mon absence je face faulte, car présent je suis souvente-
fois compté pour absent; et quant à ce que sa M. vous
escript qu'elle faict ce qu'elle peult pour animer M^r de
Berlaymont et moy, certes en mon endroict je ne me
suis de rien aperceu, par lettres ou aultrement. Si sa M.
escript quelque chose à son Alt., cela n'est pas venu à ma
cognoissance, mais je ne laisse pourtant aller mon che-
min et, si l'on ne me ayme point, je croy qu'on me craint
ung peu, et diz franchement ce que me samble, quant
je puis estre ouy. Il vient mal à propos pour les affaires
de la religion, que ce que journallement s'offre, je ne le
puis comme auparavant faire entendre à son Alt. et par
son auctorité y faire donner les provisions, et sçait v. i. S.
que ces matières ne sont point agréables au Conseil
d'Estat, et que illecques l'opinion tendt à chercher aultres
remèdes. Et sont si bien embouchez ceux de Flandres que
premièrement ceulx de Bruges, et après les aultres mem-
bres, se viennent plaindre de l'inquisiteur et tendent à ce
que luy soit donnée bride, par laquelle l'office sera de
tout enervé et annihilé. Ilz ont quelque couleur sur l'in-
discretion de nostre (1) Titelmanus, mais ceste plaincte

(1) *nostre*. Apparemment F. Titelmannus étoit né en Frise; il
y avoit exercé l'office d'Inquisiteur: *Epist. Figlii ad Hopp.* p. 359.

générale regarde plus avant, et y prestant son Alt. et les 1564.
Seigneurs l'oreille, il ne sera en moy d'y remédier. Je ne viens Octobre.
pas volontiers à en advertir sa M. du dangier que je voys ,
craindant n'estre creu contre ce que d'aultre costel l'on
asseure , et que je me doubte grandement que le secret
y seroit mal gardé , selon que je voys en aultres choses
advenir , et estant sur les derniers jours de mon service et
ne voyant icy aucun sustien , je ne me mettrois pas volun-
tiers en plus grande indignation de ceulx qui sont présente-
ment de tout en voge^r vers son Alt.; et quant est de m'ap-
puyer du costel des consaulx et villes , certes je les ay
pour le passé trouvé très-enclins à maintenir la justice et
tout ce dont dépendt la tranquillité et bien du pays ,
mais l'auctorité des Gouverneurs , par la connivence de
son Alt. , s'accroist (1) tant que chascun cherche de leur
complaire ou du moins non desplaire ; touteffois je ne
obmettray riens , où je verray pouvoir gaigner terre , et me
seconde assez en cecy le Conseillier Hoppérus , et le feroit
davantage s'il seroit plus estably. M^r d'Egmonde conti-
nue montrer bonne affection de luy assister de sa fa-
veur , et , jusques qu'il soit plus assuré , il luy convient
aucunement temporiser et laisser le mal gré à moy , et
certes je ne suis de si bas cueur que je ne vouldisse jus-
ques au bout assister la république et religion , *in quan-*

(1) *s'accroist*. « Comme la coustume estoit que tous ceulx qui
vouloient , pouvoient présenter requestes à son Alt. librement et
sans crainte , fussent gens particuliers ou Villes publiques ; se
practicqua... que nulz Estatz ou Villes , ou bien peu , osoient
traicter leurs négoces en Cour , si non par moien de leurs Gouver-
neurs , et que pis est , de leurs serviteurs et ministres : » *Hopper*,
Recueil, p. 39.

^r vogue , crédit.

1564. *tum remis ac velis aliquid effici posset*, et que le chief ne
Octobre. me destitue de sa faveur, combien que le temps me semble fort loing que je attends apres la venue du Roy, et plaise à Dieu qu'elle puisse estre si briefve comme v. i. S. escript, que ne m'a pas donné peu de couraige et resjoyssement... Gand, 3 octobre.

La résistance aux Placards devenoit de jour en jour plus énergique. A Bruges on s'opposoit ouvertement à l'Inquisiteur, « non passurâ civitate de privilegiis suis aliquid carpi: » *Strada*, I. p. 173. A Anvers le supplice de Christophore Fabrice, moine Carmélite, causa le 4 octobre un tumulte extrême parmi le peuple indigné: *l. l.* p. 172. — La Réforme faisoit dans les Pays-Bas de rapides progrès.

LETTRE XCVI.

Viglius au Cardinal de Granvelle. Concile de Trente, Inquisition (MS. B. GR. XIV. p. 325).

....Quant aux difficultez concernans l'acceptation des décrets du Concile, je tiens que v. i. S. aura bien à plain entendu, par les lettres du conseiller Hoppérus, ce que icy a esté résolu par son Alt., et puisque la détermination d'icelle tomboit à cela, l'on l'a arraisonné¹ le mieulx qu'on a sceu, et a l'on encoires eu de paine assés d'amener la chose à cela; le conseiller Tisenach⁽¹⁾ m'escript que sa M. n'aura point le plus grand contentement; mais si fault-il que sa M. y tiegne pour excusez ceulx qui verroient volontiers les choses aller aultrement et ne sont creuz, et

(1) *Tisenach*, « Carolus Tisnacus, homo Belga, regiusque rerum Belgicarum in Hispaniâ procurator: » *Strada*, I. p. 151.

¹ motivé.

mect l'on bien encoires en doubte si , avec les restrictions 1564.
avisées, l'on donnera contentement au peuple , que ne se Octobre.
devoit mesler de ceste théologie; et certes, quant à la
religion , les affaires vont tousjours de pis en pis , et
nouvellement, après ceulx de Bruges qui s'estoient plainctz
de l'inquisiteur Titelmanus, les députez des quatre
membres de Flandres, à leur instigation , selon qu'il sem-
ble, sont venuz se douloir aussi, et ont donné oultre une
requette fort générale, pour *quasi* de tout anéantir l'in-
quisition et juridiction ecclésiastique, laquelle ceulx du
Privé-Conseil ont trouvé de fort mauvais goust et ont
este d'avis de faire sur icelle communiquer avec eulx et
entendre de plus près leur intention; cependant Titel-
manus est icy pour respondre à ce qu'ilz voudront mettre
et dire à sa charge, et se trouve son Alt. bien empeschée,
comme nous luy représentons l'intention de sa M., et que
d'autre costel l'on luy met en avant les inconvéniens et
dangers ésquielz l'on viendra tomber par l'inquisition et
rigueur, jusques icy usé contre ceulx qui ne prétendent,
comme ilz disent, que pouvoir demourer en la liberté de
leurz consciences.... Bruxelles, 18 oct.

† LETTRE XCVI^a.

*Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Encouragements à
persévérer* (MS. B. GR. XIV. p. 400).

Monsieur, j'ay receu ensemble vos deux lectres, l'une du
3 de ce mois, escripte à Gand, l'autre du 10, à vostre retour
à Bruxelles, et vous remercyé très-affectueusement de la

1564. faveur et la continuation de vostre bonne volonté en mon
Octobre. endroit, que j'apperçoys clèrement en ce et aultres choses. Sur ma foy, je suis en grande peyne pour le respect du publicque, quand je considère ce que vous m'escrivez de l'estat auquel sont les choses et que vous n'y soyez plus secondé et favorisé, comme il conviendrait à la bonne conduite des affaires, mais je me console par ce que vous dictes que vous avez bon courage et que vous faictes et ferez ce que vous est possible, disant librement ce que convient, quand l'on vous voudra escouter; et sy sa Ma^t ne vous escript ny à M. de Barlaymont, considérant ce que m'escript sa M., je suis en opinion qu'il escript à Madame, afin qu'à vous deux elle porte tout respect, et ce poinct n'ay-jé garde d'oblyer de recommander à sa M., et aultres quy luy peuvent ramantevoir, et qu'elle luy recommande son auctorité, la religion, et la justice, ce que faisant sa M., tient les choses en frein, et vous appercevez, comme je pense, clèrement que, à chascune foy qu'il vient lettres d'Espaigne, il y a plus de ferveur; le mal est que les lectres d'Espaigne debvroient venir plus souvent et la correspondence de ce coustel là estre meilleur et continuelle. Quant à moy, je vais mon chemin, et de sorte que l'on me trouvera tousjours d'une manière, désireux que le service du maistre soit avancé, son auctorité et de la justice défendue, et la religion entretenue, comme il convient, et ains je laisse dire et menasser quy veult. Je sentz fort que les Estatz de Flandres ayent prins la mouche si expressément contre l'inquisiteur; véritablement il a bon zèle, mais il est en aulcunes choses indiscret et esclandreux¹; sy le fault-il aulcunement

¹ qui fait esclandre, qui donne du scandale.

supporter, afin que l'on ne luy mette telle bride que son 1564.
autorité soit du tout énérvée, et le faudroit souhz main Octobre.
emboucher, et le mesmes des théologans de Louvain, afin
qu'ilz réveillassent le confesseur, luy faisant plainctes de
ce qu'il ne vad, quand à la religion, comme il convient,
mais ces gentes¹ sont sy inconsidérés et parlent sy voulon-
tiers que l'on ne sçait comme drapper² avec eulx, sy est-ce
que cela serviroit de beaucoup, et presseroit ce poinct,
austant que nul aultre, la venue (1) du maistre, et cepend-
ant le feroit tant plus soigneux pour en icelluy escrire à
son A., à vous, et au Conseil ce que convient, que vous
donneroit plus de moyen de faire de vostre coustel les
offices requis, et, pour Dieu, quoyque l'on esloigne de
vous parler à part, comme l'on souloit, ne vous en esloi-
guez, mais prenez toutes les occasions pour ce faire et
plus tost demandez luy audience à part à heure extra-
ordinaire, et luy dictes exprès que c'est pour luy parler
seulle, et sy elle appelle lors aultres, luy dire aultres choses
générales, luy disant en sortant que, quand elle sera seulle,
vous luy direz ce que vous vouliez dire: sy deux ou trois
foys vous tenez ce chemin, elle n'osera fuyr de vous ouyr
seul, quand vous direz que ce sera pour le service de sa
M. et le sien, et lors luy déclarer l'estat auquel l'on est,
et ce en quoy on pourroit tumber en suyvant ce chemin,

(1) *venue*. Le 19 oct. Viglius écrit au Cardinal: «...Ce que je
désire le plus savoir des choses d'Espagne est s'il y a apparence
de la briefve venue de S. M., sans laquelle nous allons icy le
grand galop » (MS. B. GR. xiii). Plusieurs mois après Bolwiler lui
écrit que cette venue lui sera incroyable, jusqu'à ce qu'il y voie le
Monarque, « considérant l'humeur de plusieurs de ceux qui gou-
vernent près de lui » (MS. B. GR. xix. p. 66).

¹ gens. ² s'entendre, s'arranger.

1564 et dire que vous faictes cest office pour vostre debvoir et
Octobre. obéyr à cé que sa M. vous a commandé, et pour son
propre repoz, et pour la craincte que vous avez des troubles ausquelz elle pourroit tumber, et comme il ne peult estre qu'il ne succède quelqueffoys des choses desquelles il luy seroit bien difficile de sortir sans ayde, sy l'on vous appelle, prenez occasion et soyez tousjours prest, et vous servez des résentiment qu'elle peult prendre pour diverses causes d'ung et d'aulture pour vous insinuer, et luy ouvrir les yeulx pour luy faire entendre la vérité.

Aussy ne vois-je comme vous vous puissiés excuser de donner au maistre une foys cler advertissement de ce que passe, le conjurant du secret et parlant généralement du mal quy y est, sans nommer personne, et excusant Madame par dire que vous pensez qu'estant sa M. absente, elle ne doit oser plus, pour non se mettre et le pays en plus grande confusion et dangier, suppliant sa M. qu'elle ne vous responde, et qu'il voye que vous ne luy osez escrire; cela le fera penser et donner crédit à ce que je faiz de mon coustel, et rompra les desseings des aultres, et je suis asseuré que mettant, sur la lectre « en ses propres mains » et luy recommandant le secret, il le gardera et vous pourriés couvrir vostre lectre d'une couverte cachetée d'aulture cachet que du vostre et superscripte d'aulture main, afin que ny Tisnacq, ny aulture, en preignent jalousie, mettant aussy sur la couverte, *en ses propres mains*; cela faict une foys, vous en estes deschargé pour longtemps, et éviterez ce que l'on vous pourroit imputer d'avoir par les lectres de Madame que passent par voz mains, non luy ayant faict entendre la vérité, laquelle entendue il

¹ *Quelque chose paroît omis.*

dira après qu'il y eust pourveu, mais ne le désespérez ^{1564.}
qu'il n'entende que, venant (1), tout se peult encores remé- ^{Octobre.}
dier, car, à mon advis, s'il vient, tout est encores remé-
diable, et sans grande aigreur; car venant, chascun cer-
cheroit de faire du bon valet et luy complaire, et à peu
de chose l'on pourroit remettre le tout en fort bon che-
min: quant à ce que ceulx de la justice cherchent main-
tenant de gagner le grey des gouverneurs et dissimu-
lent, à mon advis, ilz se rangeront plus soubz vous,
comme estaus du mesme mestier, sy vous les embrassez
comme il convient et je tiens que vous faictes; car ilz ne
compourteront volentiers tant de servitutes, et plus
leur veult l'on aller à la main et les assubjectir, et quel-
queffoys les violenter à choses non convenables, plus
s'esloigneront-ilz d'eulx, s'ilz treuvent quy les pourte; et
de penser laisser couler les choses pour estre plus à
repoz à la retraicte, je tiens qu'en ce il y auroit mescompte,
par ce que le Prince, apercevant cy-après le désordre,

(1) *venant*. Le 7 nov. le Cardinal écrit à Bollwiler que depuis trois ans il insiste sur le voyage du Roi aux Pays-Bas; il a déterminé Madame de Parme et plusieurs autres à tenir le même langage; le Monarque répond toujours qu'il le désire et cognoist le besoin, et toujours de terme à autre a donné excuse de sa dilation († MS. B. Gr. xv. p. 40). — M. de Chantonay suppose que les intérêts de l'Espagne occupent trop exclusivement le Roi: du moins le 7 nov. il écrit au Cardinal: «... Quelque chose que le Roy m'aye dit et les Seigneurs du Conseil, j'ay grande double que les affaires qui nous touchent demeureront aussy oubliées que le surplus. Car, en toutes les choses que n'ont leur respect nécessairement dressé à Espagne ou ceux qui en sont, l'on y vit au jour la journée, sans se travailler d'ung pas plus oultre... Rien ne touche le Roi que l'Espagne... (MS. B. Gr. xv. p. 44).

1564. prendra à dessaing ceulx quy y debvoient mettre l'ordre, Octobre. s'ilz ne l'ont faict à leur pouvoir et donnant advis, et lors ceulx quy font présentement le mal, s'en deschargent sur ceulx qu'en ont la charge: c'est chose toute ordinaire, comme l'expérience en Naples, Milan, Sicile, et Espagne me l'a monstré. Je diz en tout cecy mon fol advis sans en estre requis, et debvroys payer l'amende, mais mon devoir et affection que je pourte au service du maistre et bien publicque et à vous n'y constrainct, remettant le tout à vostre prudence. Vous faictes fort bien de vous ayder de Monsieur Hoppérus; qu'est certainement tel que vous dictes, et j'ay faict fort expressément l'office vers sa M., mais procurez que Monsieur d'Egmont le face de son costel, pour les raisons que j'ay escript....

Le Roy n'escripvoit du premier d'aoust qu'il tenoit les aydes de Brabant pour toutes accordées⁽¹⁾; regardez combien l'on luy debvoit avoir escript devant que tout estoit faict, et quelle cause de grand contentement il aura, sçachant que au xi de ce mois encores n'estoit ce faict quant aux villes, estant ce des garnisons comme vous sçavez; que n'est pas avoir faict beaucoup an ce doiz mon partement, ny y donnoit grand empeschement ma présence, quoyque l'on en ayt voulu dire après mon partement; car vous sçavez que l'on entretint van de Nesse et le contrerolleur trois semaines, afin que par

(1) *accordées*. Le 19 oct. Bordey écrit, de Bruxelles, au Cardinal: « ..Quoy que l'on die que les Estatz ont [accorde], toutes-
fois n'esse point faict. Combien que le Prince y avoit la main gran-
dement et a este *quasi* de jour à aultre ces jours passez sur la
maison de ville pour cest effect.. » (MS. B. Gr. xv. p. 350).

eulx Madame donnast à sa M. advertisement du final 1564
accord, qu'estoit en janvier dernier. Touchant Renard (1), Octobre.
je n'ay rien entendu de luy doiz qu'il est en chemin; ce que
je désiroys vous escriptvissiés en Espagne l'opinion que
l'on en ha là, estoit afin que le maistre ne pensast que je
fusse seul contre luy, et, oultre ce que je vous en ay
escript, Assonleville et aulcuns aultres du Conseil diroient
bien les nouvelles qu'il leur disoit près du feug journalle-
ment, devant ou après le Conseil, des affaires de France
au temps de la guerre, de la religion et où elles tendoient,
et ce qu'il dict pour les mutiner, lors que sa M. l'appella
la première fois; que j'ay tout noté; je ne m'en veulx plus
rompre la teste, je n'ay que craindre de luy, ny ne pré-
tendz rien en ce qu'il peult prétendre, et est trop bas
pour me mettre la main sur la teste: si le maistre m'en
demande, je luy en escriray mon advis; s'il veult infor-
mer contre luy, je donneray matière assez au fiscal....
Bauldoncourt, 18 oct.

Le 19 octobre Morillon écrit au Cardinal: «....J'ay entendu de
bon lieu que le Prince d'Oranges commence oyr conseil de ceulx
que tendent à tranquillité et que l'aigreur est fort rabaptu, de
sorte qu'il y at apparence et espoir que avec le temps tout se
radoucira, puisque il se radoucit envers Granvelle et accouste
l'advis de concorde que l'on luy donne ad ce que l'on rend peine.
Et pour maintenant je ne diray dadvantaige; seulement voudrois-
je sçavoir, si l'on m'en parle, si je doibz prester l'oreille...» (MS.
B. M. II. p. 179). — Voyez la Lettre 90^e.

1 écoute (?).

(1) Renard. Voyez p 310.

* LETTRE XCVII.

1564. *Le Landgrave Guillaume de Hesse, au Comte Louis de Nassau. Desseins contre le Danemark.*

...Soviell der heyrath mit desz Khünigs vonn Hispanien sohn, dem Printzen, und der jetzigen Kay. Ma^t eltisten dochter anlangt, haben wir hiebevör, kuertz nach dem wahltagē zue Franckfurtt, vom Kay. hoeff und eynem gewissen ortt schreiben empfangen dasz derhalben gesandten bey der Kay. und Kö. Ma^t seynn soltenn; seydthero aber ist's widder still worden, unnd haben nichts weitters davon vernommen; woll wissen wir aber dasz Franckreich auch hefftig darumb ansuchen lessett: wehr sie nun under diesen beyden bekoempt, wierdt man sehenn...

Wir seindt jetzo in emsiger zurüstung, unsere freuntliche liebe schwester frewlein Christina⁽¹⁾, beneben unsern bruder Landtgrave Philipsen, Hertzog Adolffen zue Holstein zuzupringenn, und werden den ersten December hier dannen, vermittelst göttlicher verleyung, auszziehenn..... Datum Cassel, am 11^{ten} Nov.

WILHELM L. Z. HESSEN.

'Man mourmelt izo von eine seltzamen handel, als sol-

(1) *Christina*. Voyez p. 206. Le 1 déc. le Cardinal écrit à Bollwiler: «le Duc de Holstein a escript au Roy nostre maistre pour le prier à ses nopces, requérant que sa M. y veuille envoyer pour y assister de sa part nommément M. le Prince d'Oranges » († MS. B. Gr. xv. p. 169). Le 12 déc. Viglius écrit au Cardinal que «le Prince s'estant excusé, l'on a choisi le Conte de Hochstraten » (MS. B. Gr. xv. p. 260).

¹ *Post-scriptum autographe.*

ten Schweden, Lottringen, und etzliche vorneme evange- 1564.
lische fürsten im Reich *in tractatibus* stehen, deutsch und Novembre.
ander kriegsvolck aufzuprenge und Denemarck ein banc-
ket zu schencken; wo dem also, wurd's gar ein frölicher
dantz vor den Pabst und Euren roten prister, auch den teuf-
fel und al ire gesellschaft werden; dan darüber würd *totus*
orbis erschüttet werden, wie Ir vernünfftiglich abzunemen.

Dieweil dan darvon geret wirdet, als solte in Nider-
ländern darvon mit etzlichen der vornembsten hern, auch
vornemblich den Holendern, hefftig practicirt werden,
als ist mein freundlich bit Ir wollet ein aug darauff ha-
ben, und was Ir derwegen in erfahrung bringet, mir ver-
treulich mittailen; auch dies Eurem hern bruder, dem
Princen, vermelden, damit s. L. auch derhalben dem Ch.
zu Saxen zum besten darauff helff achtung geben und den
bosen practicen des nit schlaffenden fainds, möge weren
und steuren. Dan, sollten die papisten das Könickreich
Dennemarck in ire hand bekommen und darzu die pro-
testirenden Stende selbst in einander verhetzen, dasz sie
sich ausmatten und selbst fressen musten, so hetten sich
auch andere desto weniger zeitlichen trostes zu verhoffen
und wurde dem lauff des Hailigen *Evangelij* einen merck-
lichen schaden zufügen.

Dem Wolgebornen unserm lieben, freundli-
chen, besondern Ludwigenn, Graffen zu Nas-
sauw Catzenelnbogen, Vaudenn und Dietz.

LETTRE XCVII.

Viglius au Cardinal de Granvelle. Réponse à la Lettre
96^d (MS. B. GR. XV. p. 87).

* * Le 15 nov. Bave écrit de Bruxelles au Cardinal : « le Prési-

1564. «dent passe tout et ne fait semblant de rien; il n'aspire qu'à quitter
Novembre. «les affaires » (MS. B. Gr. xv. p. 109). Et le 10 déc.: « Viglius se
«vieillit et appesantit fort » (MS. B. Gr. xv. p. 231).

...Je remercie très-humblement à v. S. i. de la bonne et
prudente doctrine qu'elle me donne pour entretenir son
Alt. et avoir moyen pour luy déclarer les choses qui
attouchent à sa charge pour le bien de ces pays, et vous
promectz, Monseigneur! que je fais mon mieulx de me
y acquitter et que je ne laisse' crier. Mais les couraiges
sont par trop changez, et s'est son Alt. de tout adonée
aux Seigneurs et ne luy sçauois riens dire à part (que
m'est permis bien peu souvent que incontinent elle ne le
relate à Armenteros (1) et que ces Seigneurs sont advertiz)
et Dieu sçait qué gloses on faict y-dessus, que me cause
de y aller plus retenue.

Les affaires de pardeçà et signament de la Religion
vont journellement de pis en pis, et se perd grandement
l'auctorité de sa M., laquelle l'on redressera difficilement
cy-après, ayant le cheval gaigné la bride, et je tiens que
icy ne défailent gens qui en advertissent en particulier des
choses qui en cest endroict passent par deçà, pour les faire
venir à la cognoissance de sa M. J'ay bien voulu toucher
aussi quelques mots à M^r Tisenach, pour avec opportu-
nité le remonstrer à sa M., et pour aucune ma descharge

(1) *Armenteros*. Le 4 déc. Bordey écrit de Bruxelles au Cardi-
nal: «.....Armenteros a tel crédit auprès de son Alt. qu'il semble
«qu'elle ne face rien sinon par luy: aussy luy fait-on la court,
«comme si c'estoit le Prince, autant les grandz que les petis....»
(MS. B. Gr. xv. p. 175).

¹ je ne manque pas de.

servira aussi ce que, escripvant à sa M. sur ma retraicte, 1564.
remise à sa venue, jé remonstrez le grand besoing qu'on Novembre.
avoit icy de sa présence. Aussi où je puis mettre la main
à ce que soubz nom de son Alt. s'escript à sa M., je fais
mettre les choses de la religion comme elles sont, mais
il y a dadvantage plusieurs aultres choses qui ne vont
pas bien, mais je ne me puis encoires [résolvre] de donner
l'advertissement à sa M. par lettres, afin de ne me mettre
en hazard de rompre entièrement avec son Alt. et les Sei-
gneurs, qui ne font que crier sans cesse qu'il y-a de ceulx
qui informent le Roy sinistrement contre eulx, et que
quelques jours ils recepvront leur mercede et jà ont
ombre contre moy, pour la profession que je fais de demeurer
vostre serviteur, et qu'ilz sçavent que nous escripvonz
ultro citroque, et espère mieulx de la clémence de sa M.
que qu'elle se deubt prendre à moy de non luy avoir donné
l'advertissement de ce que se passe icy, et ne sçay si sa M.
ne l'ayme pas mieulx de le dissimuler; certes aucuns
disent que sa M. tient pour bon ce que les Seigneurs se
sont ainsi liguez, puisque c'est pour le bien du pays, et
pour son service, auquel ilz s'offrent avec corps et biens,
et soubz ce couleur est l'on après pour réconcilier avec
eulx le Seigneur de Barlaymont (1)... Bruxelles, 15 nov.

(1) *Barlaymont* « Etiam Berlaimontium tentavere in suam per-
trahere sententiam, interponente Schetzio officium suum: verum
his conditionibus... ut libertatem patriae unà promoveat contra
Inquisitionem et alia gravamina saepius exposita; quas ipse subire
recusavit: » *Vita Figlii*, p. 40.

† LETTRE XCVII^b.

1564. *Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Evêchés* (MS. B. GR. Novembre. xv. p. 163).

...Si l'on ne me peult mettre en l'entière possession de mon diocèse, que je pensoye se pouvoir faire, puisque l'on a accordé avec les prélats de Brabant quant aux unions, qu'estoit ce que se débattoit, et non la division des évêchez, j'en auray patience et me contenteray d'estre tenu pour diligent et de l'avoir ramanteu, ne veuillant prétendre chose qui puisse troubler les affaires du maistre: peult-estre sera ce le mieux, et venant sa M., le temps pourra debvenir meilleur, et ha raison Madame (1) de dire que ce des évêchez a grandement incommodé les affaires, mais si l'on me prenoit par serment, je scauroys fort bien dire le pourquoy; et, si le Roy a esté mal conseillé d'y entendre, l'on le debvroit imputer au Marquis de Bergues [d]uquel sa M. m'a escript de sa main qu'il le commença en Angleterre avant l'envoy de Sonnius à Rome, et non à moy, ny comme je pense, à vous... Gray', 30 nov.

LETTRE XCVII^c.

Le Baron de Bollwiler au Cardinal de Granvelle. Desseins des Protestants par rapport aux Villes des Pays-Bas (MS. B. GR. xv. p. 180).

* * Le 3 juin le Cardinal écrivoit au Chancelier Seldt: «les Huguenots practiquent continuellement quelque chose de nouveau et l'on nous assure qu'ilz ont quelque intelligence sur main en

(1) Madame. Voyez p. 317.

^b Fille de la Franche-Comté.

« la ville d'Anvers » († MS. B. Gn. xii). Voyez p. 320 et la Lettre 1564.
1002 *in f.*

Décembre.

...Quand à ce que m'avez répondu sur ce d'Anvers, je croydz fort bien que, si la ville seule se vouloit rebeller contre le Prince, estant la dite ville en telle assiète que, pour la multitude des gens y estans, l'on les pourroit affamer, leur serrant le hault et bas des rivières, et leur ayderont¹ peu leur forteresse contre leur Prince, principalement estant si esloigné des frontières. Mais ce n'est pas ce que prétendent les Protestans, ains que, par le moyen et exemple de la dite ville se rebellant, les aultres villes des Pays-Bas en feroient le semblable, se join-droyent par ensemble et se feroient Villes impériales, avec l'appuy qu'elles pourront avoir d'Allemagne, d'Angleterre, et de France, avec ce qu'estant perdu Anvers, le moyen d'avoir argent est perdu, et le traficque des Pays-Bas est intéressée², et certes je crains què, quant l'on verra que sa M. Catholiqué tiendra si peu de compte de ses Pays-Bas, la fin n'en soit telle... Florymont³, 4 déc.

Depuis neuf mois le Cardinal laissoit le champ libre à ses antagonistes. Ses partisans avoient, incontinent après son départ, perdu tout crédit; la Gouvernante, cédant aux Seigneurs, avoit presque fait avec eux cause commune; le Roi n'étoit point intervenu; et néanmoins, malgré ce concours apparent de circonstances favorables, chaque jour la situation devenoit plus embarrassante et critique.

Les tentatives pour centraliser les affaires dans le Conseil d'Etat (p. 222) n'avoient abouti qu'à entraver et suspendre le cours régulier de l'administration. Le pouvoir royal étoit compromis; la Duchesse

¹ Lisez aideroit (?).

² reçoit dommage.

³ Voyez p. 282. En Allemand Blumberg.

1504 dans la dépendance des Seigneurs ; le Conseil Privé et celui des
Décembre. Finances, traités déjà comme Collèges subalternes, sans autorité réelle. Tout se décidait par l'influence des Grands, de leurs créatures et de leurs ministres. De là de nombreux abus ; la dissipation du revenu public, la vénalité des charges, la partialité de la justice, la violation des loix : ce mélange en un mot d'arbitraire et d'anarchie, inévitable dès que le Gouvernement, entraîné par les exigences d'un parti, n'est plus respecté par la nation.

D'ailleurs sur un point on n'avoit pas cédé, en cédant sur tout le reste. Le Roi, qui sur d'autres articles résistoit peu, (*Lettre 97^a, inf.*) demeurait inflexible quant à la religion. Encore le 22 nov. il avoit insisté auprès de la Duchesse sur l'exécution prompte et absolue du Concile : « sibi non placere in Concilio populis proponendo quidquam » excipi : » *Strada*, I. p. 177. Mais cette exécution n'étoit pas facile : il y avoit, de l'aveu de la Duchesse, « une multitude et quasi infinité des hérétiques ; » *Hopper, Recueil*, p. 41 ; leur hardiesse augmentoit par l'opposition, même du Clergé Catholique, aux nouveaux Evêques et à l'Inquisition. Ayant fait des concessions, on irrite doublement par des refus ; et l'opinion que « le copper testes » (p. 271) n'étoit ni profitable à l'Etat, ni agréable à Dieu, devenoit un sentiment universel.

Les Seigneurs mettoient en avant la nécessité de pourvoir à deux articles. « L'un que, considérant la grande multitude des hérétiques, ne leur sembloit possible de les pouvoir extirper par le glaive, ou par le feu, mais qu'estoient nécessaires autres remèdes » si comme par réformation du Clergé et bonne doctrine du Peuple. . . . ; et qu'il seroit nécessaire d'oster ou du moins modérer les Placarts.... L'autre point estoit de dire qu'ilz recevoient » très-grand ennui et fascherie du mauvais gouvernement des Finances, de la Justice, et d'autres choses semblablement ; et que pour » le remède d'icelluy, il n'y avoit autre expédient que augmenter(1)

(1) *augmenter*. Le Prince d'Orange prétend qu'il ne s'agissoit en aucune manière d'accroître sa propre influence : « estans requis de » Madame de dénommer aucuns que l'on pourroit à ce promouvoir, » nous nous en sommes excusés, pour ne donner aucune soupçon

« le nombre de ceux du Conseil d'Etat, mectant en iceluy autres 1564.
« dix ou douze Chevaliers et Seigneurs principaux, révèrez et res- Décembre.
« pectez par le Peuple, en leur donnant semblablement autorité sur
« tous les Consaulx: » *l. l.*

De là les graves délibérations dont il s'agit dans la Lettre 97^d.
« Ces choses ainsy traictées par longue espace de temps, tant avecq
« les dits Conseilliers et autres que la Duchesse mesme, un jour
« tenant son Alt. Conseil d'Etat, proposa ... s'il seroit bien d'ad-
« viser sa M de tout cela, fust par lettres, ou lui envoyer quelqu'un
« pour tant mieux l'informer: » *l. l.*

LETTRE XCVII^d.

*Viglius au Cardinal de Granvelle. Délibérations sur l'en-
voi d'un Seigneur au Roi (ms. B. GR. XV. p. 228).*

...Ces jours passez, non obstant que j'estois mal disposé
pour sortir, son Alt. m'a faict instantment solliciter que
je me voulsisse faire porter en Court, et parloit-l'on de
quelques matières fort importantes qui se debvoient pro-
poser, et signament touchant la Religion et la Justice,
et que, pour préparer ces matières, avoient esté choisis
Masius (1) et Molinéus, qui journellement estoient en con-
seil avec les Seigneurs chez le Prince d'Orange et M^r d'Eg-
monde, se trouvant après vers Armenteros: et comme le
dit Molinéus à la bouche ouverte, parlant à l'un et l'aut-

« que y voussissions mettre quelques uns à nostre poste¹, et avec
« lesquels nous aurions intelligence, ayant le tout remis à sa M.,
« sans qu'onques ayons faict démonstrance de penser à nostre par-
« ticulier: » *Défense*, p. 179

(1) *Masius*. Probablement Jacques Maas, Conseiller dans la
Cour de Brabant.

¹ gré.

1564. tre, il tient desjà pour résolu qu'on ne doibve plus em-
Décembre. pescher le mariage des prestres, ni la communion *sub*
utrâque specie et tiegnent aucuns des Seigneurs telz propo-
z d'abolir l'inquisition, et de non plus se informer des
consciencs des gens, ains qu'on les doibt laisser libres
et que je [nous] vois tomber bientost en quelque grande
confusion. Or, avec ma grande incommodité, j'en'aylaissé
que partir en Court pour ouyr ce qu'il y avoit, mais pour
ceste première fois la journée est mieulx passée que je ne
pensois, car les propoz de remédier au faict de la reli-
gion passarent en termes généraulx, mais le principal
thème estoit comme les Franchois et même les Huguenotz
de France menoient incessamment les practiques con-
tre ces pays, que les Allemans nous ne veuillent point
du bien, que, pour la dissension qui estoit en la reli-
gion par deçà, l'on ne se pouvoit plus fier aux subjectz,
d'entre lésquelz plusieurs adhérant aux sectes, post-
posoient la fidélité qu'ilz devoient à leur Prince, et que
l'on n'a pas ung denier pour pouvoir résister au moindre
trouble; qu'il convenoit envoyer quelque personaige prin-
cipal vers sa M. pour lui déclairer le danger auquel nous
nous trouvons, afin qu'il viegne luy mesmes pour y pour-
veoir, ou qu'il fournisse de quoy l'on le pourra faire,
et que aultrement il faudra le tout abandoner et laisser
aller au bénéfice de la roture¹, et me fust [devoit²] de faire
dresser ung recueil et récapitulations des debvoirs et offi-
ces cy-devant faictz vers sa M. et représenter de rechief
les nécessités et dangiers.... Bruxelles, 10 déc.

Hopper rapporte que quelques uns du Conseil, c'est à dire les

¹ du bas-peuple.

² demandé ou quelque mot pareil.

amis du Cardinal, déclarèrent, quant à la Religion, qu'il ne falloit 1564.
désespérer, « procédans les Officiers contre les délinquans et faisant Décembre.
» chacun leur office; » quant à la Justice, « que la coulpe n'estoit
» tant du Conseil et des Justiciers, comme d'aucuns assez princi-
» paulx qui se monstroient aucunes fois rebelles et désobéyssans à la
» Justice; ce que plusieurs de la noblesse taschoient d'imiter; »
enfin, « quant aux Finances, qu'il n'y avoit autre remède que le
» secours d'Espagne ou une bonne contribution des Etatx du Pays-
» Bas, avec lesquelz l'on n'avoit jusques ores rien sceu achever; »
que la venue du Roi « est le seul et vray remède, sans qu'il soit
» besoing d'envoyer aucune Ambassade, puisque sa M. est informé
» du tout, si ne fust pour donner tant plus de presse à icelle, que
» ne seroit que bien: » *Recueil*, p. 42, sq. Malgré ces observations,
la proposition de la Duchesse, qui dans cette circonstance se ren-
doit obligéamment l'organe des Seigneurs, fut adoptée par le Conseil.

Les Cardinalistes recommandoient les *voies ordinaires*; le Prince
d'Orange les redoutoit: ne pouvant atteindre son but par elles, il vou-
loit *aucuns moyens grands et nouveaux* par l'entremise d'Egmont: *l. l.*

LETTRE XCVIII.

*L. de Schwendi au Prince d'Orange. Affaires de Hon-
grie, d'Allemagne, et des Pays-Bas.*

Monseigneur! J'ay par deux fois escrit à v. Exc. depuis
que suis icy, mais n'ay encore eu responce, ny aultres
lettres de vous, hors les dernières. Le chancelier de Bo-
hème est fort désirant la résolution sur son affaire (1) et je
supplie à v. Exc. de se vouloir déclarer, affin qu'il sache
pour le moins que l'on procède avec luy de bon pied,
car il n'at faulte des aultres mariages pour son fils.

Je m'ay laissé à la fin persuader d'accepter la charge
des Allemans en Ungarie, sur la promesse que l'Empe-
reur me fit de me fournir payement et aultres choses

(1) *son affaire. Voyez p. 313.*

1564. nécessaires, car je trouve bone volonté en luy en toutes
Décembre. choses, si seulement le moyen fusse plus à la main. Je
m'en part journellement vers Cassonie, là où l'assemblée
se faict et là où les Ungarois se renforcent. Mais je ne vois
ce que pourrons faire cest hyver, et nostre ennemy, le
Vaivoda, est entièrement retyré en Transilvanie, n'ayant
laissé que aulcune guarnison ès places oultre la Tissa,
toutesfois je verray ce que le temps et la possibilité souf-
frira. L'Empereur espère aide du Roy nostre Seig^r; je sup-
plie que v. Exc. m'escrive ce que luy semble en cela.

La diète, comme j'entend des aulcuns jours en çà, se
tiendra en Auguste¹ vers le moys d'avril ou may, et si
la peste ne la souffre là, l'on la transportera à Ulme. Et
jusques à la seront remis les affaires de la religion, ésquels
sa M. se gouverne encore fort moyennement et ne s'at
maintenant voulu déclairer envers ses subjects d'Austri-
che, qui lui ont demandé la confession Augustane, aul-
trement que par termes généraulx, remettant la chose
aulcunement à la prochaine diète et trouvant bon que les
dicts subjects s'ont offert de ne souffrir entre eulx nulle
secte contraire à la dite confession. Mais en ce pendant
icelle leur demeure libre, de quoy appert assés l'intention
de sa M., laquelle toutesfois se conformera au cours du
temps le mieulx que l'on peult. Les Catholiques font leur
mieulx pour la retenir de leur coustel, et y entrevien-
nent divers discours et pratiques, et de faict sa M. n'y
voudra entrer en nulle offence ou scandale contre eulx;
mais d'autre coustel ne voudra-il aussy offendre² les
Luthériens en nulle manière: ainsy nous verrons peu à
peu ce que le temps besoignera.

¹ Augsbourg.

² offenser.

Nostre ambassadeur qui fut icy parlit chaudement à 1564.
sa M., selon les vieulx discours d'Espagne, promettant Décembre.
grand chose de la part de nostre Roy et faisant peu de
compte des adversaires, mais sa M. i. l'entend bien aul-
trement, et ne croit mesmement qu'il en ay eu semblable
chose en charge.

Il m'en parlit entre aultres choses du Pais-Bas et de
vos' aultres Seigneurs [et tendant] aux moyens accoustu-
mez, mais je luy remonstris librement ce que m'a samblé
convenir pour le service du maistre et l'en chargis d'en
parler à sa M. Quant à la religion, la principale souspe-
zon tombe sur v. S., ainsy fera-elle bien de se conduire
discrètement et sincèrement. Les François se vantent de
beaulcoup d'intelligences, et de vray il convient bien ester
sur sa garde, car ils penssent de rechief plustost guerre
contre nous que aultre chose, et s'il deusse advenir quel-
que inconvenient au Pays-Bas, tout le mal se uéchargeroit
sur v. Exc.; ainsy il fault bien faire extrême debvoir que
le peuple ne se deshonte.

L'on dit les affaires du Roy de Dennemarck estre en
maulvais termes, ce qui me déplaît, à cause du Conte de
Swarzenburg. Son frère le Conte Guilaulme est icy, pour
leurs querelles avec ceulx de Weimar. Je luy conseille
qu'il y demeure en Court. — Le Roy de Suède at arrière
quelque pratique en train, mais l'Empereur ne la veult
advouer; l'on mesleroit volontiers les Lorrainois(1), toutes-

(1) *Lorrainois*. Voyez p. 328, *in f.* Granvelle s'intéressoit à la
chose: le 19 déc. il écrit de Besançon à Bollwiler que la Duchesse
de Lorraine devoit envoyer en Espagne un négociateur. Il écrira,
mais les lettres sont mortes, ne répliquent, et quand elles ont parlé

¹ vous.

² de nouveau.

1564. fois le Comte de Salm^s ne veut croire qu'ils se mesleront.
Décembre. A Vienne, le 16 déc.

De v. Exc. très-affectueusement serviteur,

LAZARUS DE SCHWENDI.

Le Cardinal écrit bien peu souvent en cette Court. De l'arrivé de son frère ne sçait l'on encore rien.

A Monsieur le Prince d'Orange.

Depuis longtemps (p. 177) il étoit question d'un voyage du Comte d'Egmont en Espagne. Après qu'on eut résolu d'envoyer un principal personnage vers le Roi (p. 335, *sqq.*), la Duchesse le pria d'accepter cette mission; . . . « le Comte du commencement feit aucune difficulté, s'excusant; toutesfois, comme son ALT. insistoit en son propos, et le pressa fort, l'accepta enfin: » *Hopper, Recueil*, p. 43.

Il reçut une Instruction écrite. Viglius l'ayant formée en termes très-généraux, le Prince d'Orange parla avec une véhémence extraordinaire, déclarant qu'il étoit temps de s'expliquer avec franchise et clarté sur l'impossibilité d'exécuter les Placards et le Concile de Trente, sur la nécessité d'étendre les attributions du Conseil d'Etat et d'augmenter le nombre de ses membres etc. « Et quamquam » ipse Catholicae religioni adhaerere constituerit, non posse tamen » ei placere velle Principes animis hominum imperare, libertatem » que Fidei et Religionis ipsis adimere. » Haec et similia tantà » vehementiâ longoque sermone deduxit, ut in septimam noctis » horam eum protraheret » *Viglii Vita*, p. 42. Viglius retourna chez lui, tout étourdi, et fut frappé d'apoplexie en méditant sa réponse.

LETTRE XCIX.

Le Comte H. de Bréderode au Prince d'Orange. Félicitations sur la naissance d'un fils : affaires des Pays-Bas.

*. Le *petit fils* dont il est fait mention, reçut le nom de » une fois, on ne les voit plus et l'on prend résolution quand déjà on » a oublié leur contenu » (MS. B. GA. XVI. p. 292).

¹ Lisez Solms (?).

Maurice, d'après *Strada*, l. 179, qui le confond avec le célèbre 1564. Maurice, né deux années plus tard. Probablement cet enfant-ci mourut bientôt. — « Hunc baptismo expiatum Orthodoxorum ritū scribit ad Regem Margarita : rem tamen omnium maxime vitiatam dolet, electis lustrico die susceptoribus infantis Septemviro Augusto Saxonum Duce et Philippo Hassiae Dynastā, Lutheranis Principibus; quorum nomine duo viri nobiles, imbuti eādem haeresi, sponsores fuere. » *Strada*, l. l. — Le 31 déc. le Landgrave écrit : « das Gott der Almechtige unsere liebe dochter... mit einem jungen sohn so vätterliches begabet..., habenn wir auch darumb gerne vernommen, das wir erlebt das wir oberelster-Vatter (1) seynn. » Il s'excuse de ne pouvoir venir en personne, à cause de la goutte : « zu dem das es zwischen hier und Bredaw mit sterbenden leutten also beladen, das wir nicht wuszten einen nachtlager zu nehmen, da wir und unser gesindte... ohne gefahr liegen könnten » (*MS.).

La Lettre, sans date, est de la fin de décembre : car le 18 le Prince annonce au Landgrave l'accouchement de son épouse († MS.).

Monsieur, comme ung myen gentilhomme fust hyer de retour de Bréda, me donnant movés espoir de vostre venu là, sellon ce que il au pouvoyt là avoyr antandu, n'ay voulu désyster plus lontamps de me ramantevoyr byen humblement à vostre honne grâce. J'ey dyfféré jusque steure d'aller à Hollande, espérant que il vous pouroyt venyr à propos d'y venir fayre ung tour, comme à mon partement de Brusselles, où estyés assés résollu et mesmes comme Monsieur d'Ostrate depuys m'enavoyet comme asseuré et espérant vous y servir; vous suys estés atandant icy jusque steure, comme je ferey jusque à ce antandrey aultrement. Je suys estés, Monsieur, fort ayse d'antandre du beau petyt fils, que il a pleu à Dyeu vous

(1) *oberelster-Vatter*. L'enfant dont la Princesse accoucha en 1562 (Lettre 45) n'aura vécu que peu de temps.

1564. anvoyer, comme sy la mesme heure¹ me fust avenus,
 Décembre. pour le plèsyr que sey² que an orés³ repceu, pryant à
 Dyeu luy donner et otroyer la grâce de vyvre sy lontamps,
 que je luy puyssse montrer la mesme affectyon de luy ser-
 vyr comme j'ay au père et ore y tant que la vye me baterat
 au corps. — J'espère que orés repceu toutes aultres bonnes
 nouvelles d'Espagne, comme Monsieur d'Ostrate me dys-
 soyt que estyés atan lant le couryer de jour à aultre; mès
 je creyns que ce ne serat la vyelle chansson, toutefois ce
 seroyt ung gran byen que la notte changeat ung foys et
 que, au lyen qu'elle ast esté jusque stheure an *b dur*, que
 elle retournasse an *b moll*. Sy le personnage que vous
 savés deust aller pardellà, certes j'ey penssé à ce que me
 dyctes, que il luy duyroyt⁴ ungne homme résollu et
 et antandu et, comme me dyctes que je y pansasse et
 que n'en savyés neul, j'ey panssé que je n'en sache neul
 que Monsieur de Warlusell⁽¹⁾, capytayn de la sytadelle
 à Cambrey, lequell me samble ung gentylhomme de res-
 pect et capable pour tell effect; moynant⁵ l'avoyr ung
 peu recordé⁶, vous le pourés cognestre myeus que moy.
 L'on m'a dyct depuys la mort de M^r de Tourney que le
 bon rouge fatre⁷ fayct son compte et mesme résollu venyr
 prendre pocessyon de l'abaye de Afflygem. Jen'y sache myl-
 leur remède que, sy cela est, de fayre avoyr la place du
 pryeur de là dedans ou du contre⁸ à mon dyqueur pour

(1) *Warlusel*. « Warlusenus arcis Cameracensis praefectus, Eg-
 mondano, Bergensi, caeterisque ejus ordinis atque sectae homi-
 nibus multis officiis comprobatus. » *K. d. Haer, de initiis tum*,
 p. 177, 188.

¹ bonheur. ² sais. ³ aurez. ⁴ faudroit.
⁵ moyennant. ⁶ rappelé à votre souvenir. ⁷ père (*Holl. vader*).
⁸ chancre (?).

soner aus vespres. Je vous supplie que j'en puyse savoyr 1564.
quelque petyt mot de nouvelle. Il ce remestrat à la pate- Décembre.
nostre an dépyt de Dyeu quy ne s'en donnerat garde.
J'ey quelque pyèces an meyn de messyeurs d'Amsterdam
de leur demeures que sey que ne trouverés peu estranges
et quy ne vous vyendront pas mall à poynt et certes le
plus tost, Monsieur, sous correction, qu'y pourés fayre
ung tour, ne serat que fort duysable', vousasseurant que
il le cregnent fort : le remestant jusque lors et d'aultres
plusyeurs choses que esperre vous communyquer...

Vostre du tout et antyèrement vrey
amys à vous servir à jamès,

H. DE BREDERODE.

A Monsieur le Prynce d'Oranges,
Conte de Nassau.

LETTRE. C.

*Le Comte Jean au Comte Louis de Nassau. Etat de leurs
affaires, progrès du Calvinisme.*

. A cette époque le Comte partageoit encore les préjugés,
fort répandus en Allemagne, contre la doctrine de Calvin.

Wolgeporner, freundtlicher lieber Bruder. . . . Is
Gott lob mit unserm sachen nuhnmehr so ferr komen,
das wir unser gelegenhait, so viel unser vermögen und
beschwerung belangen thut, gründtlich wissen und unsz
soviel do beszer darnach richten können, dergleichen es
dan gewiszlich in fünffzig jaren und lenger khein mensch
gewust oder wissen können(1).....

(1) können. Voyez la Lettre 51.

' utile.

1565. Soviel unser Brudern Gr. Heintz (1) belanget, will ich
Janvier. mich mit allem vleysz wo man ihnen bien thun möcht,
erkundigen, wiewoll jederman, so ich nach gefragt, für
gutt ahnsehet das er in Franckreich geschickt wurde.
Den andern meins bruders dhiner, seinen kamerling, hab
ich diese tag zufrieden gestelt und abgefertigt, den er weit-
ter studiren, und wie ich vernomen, doctoriren will. —
Zu Wittenberg sind die gelernten, wie ich bericht werden,
desz Calvinismi halben, gantz zweispaltig, der dan mit
gewalt fast ahn allen ortten, sonderlich aber im land zu
Hessen, zureist und überhandt nimpt, und ist der meh-
rer theil von den fürnemsten gelernten in Deutschlandt,
ausgenommen im Fürstenthumb Wirttenbergh, damit
befleckt. Der Almechtige wolle dieser und allen bösen
rotten und secten weren. Under dem Adel vernim ich
Gott lob nicht soviel als under den gelernten. Je weni-
ger man von diesen puncten disputirt, je besser das es
ist..... Dillenb., den 21^{en} Januarij.

E. L. dienstwilliger und getreuwer Bruder,
JOHAN.

Le Comte d'Egmont étoit parti le 1 janvier. Plusieurs de la Noblesse
l'accompagnèrent jusqu'à Cambrai. Il y resta un ou deux jours.
Dans les festins donnés à son honneur, l'Archevêque de Cambrai
fut traité d'une manière indigne par les amis du Comte : après des
moqueries et des sarcasmes auxquels le Prélat répondit avec modé-
ration, « offensus conviva arreptam argenteam pelvim.... injicere
» Archiepiscopo in caput conatur. Retinet pelvim Egmondanus :
» quod dum facit, en alter conviva, pugno in frontem Archiepiscopi
» eliso, pileum de capite deturbat : » v. d. Haer, de init. tumult. Le
Comte déplorait ces excès.

(1) Heintz. Voyez les Lettres 40 et 81.

Le voyage en Espagne ne sembloit pas sans quelque danger. On 1565.
peut le voir par la pièce suivante, publiée par *Arnoldi, Hist. Den-* Janvier.
kward. p. 282, et tirée sans doute de nos Archives.

» Nous Antoine de Lalaing Conte de Hoochstraten, *etc.* meu
» d'une très-singulière affection et indicible obligation à Monsei-
» gneur le Conte d'Egmont, pour le voyage qu'il emprent¹ pour la
» salvation de notre république et des tous les subjects fidels de
» par deçà, luy promettons, en foy de gentilhomme et chevalier
» d'honneur, si durant son aller et retour luy adviene quelque nota-
» ble inconvenient, que nous en prendrions la vengeance sur le
» Cardinal de Granvelle, ou seux qui en seront participans ou pen-
» seront de l'estre, et non sur autre. Et, en singne de vérité, avons
» subsigné ceste de nostre propre sang. Fait à Cambray, le 26 de
» janvier 1564.

» H. DE BREDERODE.

R. DE NORECARMES².

» P. C. MANSFELT.

ANTHOINE DE LALAING.

» FLORENT DE PALLANT.

J. C. D. SALM.

» DE WARLUZEL.

» Ceste copie ast été prinse à Bruxelles le 2 de février et estant
» les signatures escriptes avecque du sang, come aussi les lingues³
» mis en la marge avecque une Croix. Et fust serré l'original avec-
» ques de la cire rouge d'Espaigne et cacheté de cachet de M. de
» Hostraten, pour le mestre entre les mains de Madame la Contesse
» d'Egmont durant l'absence du S^r d'Egmont, et fust escript à cet
» effect une letre ouverte à la dite Dame d'Egmont.

» Nota(1), que le 16 de mai m'ast été raconté de Mons. de Ho-
» straten comment qu'il avoit reprins l'obligation cy-dessus de la
» Contesse d'Egmont et présenté au Conte de Mansfeldt de la
» déchirer ou brusler en sa présence. Mais que le dit Conte de
» Mansfeldt n'estoit pas de cet advis, ains qu'il avoit prié de

(1) *Nota.* Cette note est probablement du Prince d'Orange ou
du Conte Louis de Nassau.

¹ entreprend. ² Lisez PH. DE NOIRCARMES (Philippe de St. Aldegonde,
Seigneur de Noircarmes : voyez T. II. p. 146). ³ lignes.

1565. «vouloir garder la dite obligation, et ce en respect de M. de
Janvier. »Norcarnes, lequel il congnoissoit home si faulx et double qu'il
»pourroit bien venir quelque jour à propos pour luy raprocher¹
»si quelque chose mésavenoit en ce que l'obligation contient.»

LETTRE C^a.

....au Cardinal de Granvelle. Dispositions de Don Carlos
(MS. B. GR. XVI. p. 165).

*. Cette Lettre paroît être de M. de Chantonay (p. 104, 39),
anti-espagnol et même un peu frondeur: voyez la Lettre 106a.

...Quant on ast passé une grande tourmente, l'on voit
le bau tamps aproischer, quy peu à peu fait évanouir la
mémoire du mal passé, et est bien le point principal quant
on se trove, comme vous dictes, avecques la concyence
libre et que le maistre le sçait et le congnoist.

L'on a dict par ischy que devés aller vers Naples; je ne
doubte point que n'y seriés le fort bien venu et traicté; je ne
sçay se que je dois dire sur se point, pour les contrainctes
que je trove; toutefois, aprez tout bien considéré, force
m'est de désirer vostre honeur et prospérité avecques
salut, plus que mon contentement. Dieu par Sa grâce
veulle guyder le tout à Sa gloire. Depuis peu de jours est
revenu d'Espagne M. de Hierge et quelcque autres. J'en-
tens que on ast fait au Prinche (1) son estat² et que on
ne y ast volu admettre ung seul de par dechà, ny d'autre
nation que de la sienne propre; quy n'est pas pour doner
grant contentement à ceux quy désirent luy faire service, et

(1) Prinche, Don Carlos.

¹ reprocher.

² sa Maison.

mesmes que on fait sy très-peu de cas et d'estime de ceux 1565.
de nostre nation en Espagne qu'il n'est point à dire : se Janvier.
bruyt là seroit bien ocasion de les désirer moins pardechà :
néantmoins cechy ne vient point de M^r de Hierge, or
qu'il pensoit estre au Prince et qu'il l'ast failly ausy bien
que les autres ; sy dict-on que nostre Prinche est asteure
sy morne, sy mélencolicque et pensyf qu'il ne prent plésir
à chose quy soit. Je crains bien que le chief ny les membre
de se cousté là n'aryveront jamais aux vertus des passés
de nostre tamps, sy Dieu n'y remédie plus par Sa misé-
ricorde que par nous mérites. Je me doubte que nous
affaires iront de mal en pys ; quant à la Relygion, je ne
voy aparence de mieux, ains journèlement de plus d'ére-
tiques se déclerer, s'enfuyr de Brusselles, et faire leur
demeure paisiblement à Anvers, sans que on leur ose
rien faire... 3 févr.

Le Duc d'Aerschot se tenoit prudemment à l'écart. Il écrit le 9 février,
de Mons, au Cardinal : « pour estre résident en ma maison, ne suis fort
curieux entendre ce qui se passe : aussi l'on s'estrange fort de moy,
pour m'en donner aucune cognoissance, de quoy me treuve fort
satisfait, et à mon repos, estimant que les affayres de ses pais se
conduisent conformément à la volonté de sa M. et me sera tousjours
plaisir singulier que le tout voise bien ; au regard de moy, povés
disposer de ma persone et biens, qu'emploiray tousjours és choses
qui vous tourneront à service, de quoy prie avoyr confidence en
l'effect, vous priant, Mons^r, que, comme je ne double escripvés
souvent à sa M., favoriser Mons^r mon frère et moy vers icelle
par quelque mot de recommandations. » (MS. B. GA. XVI. p. 110).
Le Duc avoit eu des disputes violentes avec le Seigneur d'Au-
drignies (II. 62 et p. 277) : Viglius écrit à ce sujet au Cardinal
le 18 oct. 1564 : « le Duc, comme v. i. S. [scet], est aussi assés
verd, quand il y se met » (MS. B. GA. XV. p. 180).

* LETTRE CL.

1565. Guillaume, Landgrave de Hesse, au Comte Louis de Nassau. Disputes concernant la S^e Cène.

*. Le Landgrave Guillaume étoit parfaitement au fait des questions théologiques. *Languet* écrit en 1560 : « Princeps Gulielmus » inter coenandum et post coenam variis interrogationibus fatigavit me et de Domino Praeceptore⁽¹⁾ ita loquutus est ut judicem eum non minus honorifice de ipso sentire quam tu aut ego, et rectissime mihi visus est intelligere controversias quae hoc tempore moveantur et quare moveantur. » *Epist. secr.*, II. 43.

...Wasz den *Conventum* der Augspürgischen confessionverwantten und dan der Reformirten Kirchenn in Franckreich Theologen annbelangt, haben wir nicht unnderlassenn, diesses punctenn halber, obgemelt Euer schreiben unnserm gnedigen liebenn herrn und Vatternn lesen zu lassen. Dweil dan Ir leichtlich zu bedenckenn s. G. allein in der hochwichtigen sachenn nichts handlenn kan, als habenn s. G. solcheun Euern vorschlag fürtersz ann andere Chur- und fürstenn der Augspürgischen Confession verwandt gelangen lassen und ire meynung hirauff zu wissenn gebetten. So pallt unsz nun solche irer L. bedenckenn einkomptt, wollen wir Euch nach notorfft dar auff beantworttenn.

Wir habenn aber vor unser personn, jeziger gelegenheit und ehrgeitzigkeit der Theologen nach, wenig hoffnung dasz solcher *Conventus*, wo er gleich vor sich ginge, etwas frucht würde schaffenn; dann Ir wisset wasz die *Conventus*, so hiebevör, nicht alleynn zue Marpurk,

(1) *Praeceptore*; Melanchthon.

sonndern auch ann anndern mehrörtten, und dan jüng- 1565.
 stet im vergangen jar zu Maulbronn, eben diesses Février.
 zweyspalts halbenn, gehalten worden, vor nutzenn (1)
 gebracht, und dasz allezeit nach gehaltener disputation
 der streitt noch grosser und verbitterter ist worden: dar-
 umb ist, zu hinlegung diesses hochschettlichstenn streits,
 unnser einfalts, keynn besserer weg, alsz dasz, gleich wie
 Keyser *Justinianus* und *Martianus*, die hochschettlichenn
 disputationen *de Summâ Trinitate et fide catholicâ per*
edictum habenn lassen uffhebenn und gantz ernstlich
 verbietten, also auch andere grosse herrn der Augspür-
 gischen confession und dann der Printz von Condi und
 andere fürstenn der reformirten Kirchen-confession in
 Franckreich verwandt, sich dahin verglichen und durch
 ire autoritet die subtilen, sophistischenn, unnötigenn
disputationes de Coenâ Domini, so diesser zeitt sich mehr
 uff denn *modum praesentiae Christi*, wilcher doch mensch-
 licher vernunft ganntz unbegreiflich ist, dan uff die
praesentiam selbst erstreckenn, gantzlich uffhiebenn,
 und iren Theologen mitt allem ernst, *sub gravi poenâ*,
 verbottenn dennselbenn articul, *scilicet de modo prae-*
sentiae Christi in coenâ, hinfürter, wedder uff der cann-
 zeln oder inn der schule, noch viel weniger inn öffentli-
 chenn schrifftten, annzurühren, zu tractiren oder dispu-
 tirlich zu machenn, sonndern dasz sie *simpliciter veram*

(1) vor nutzenn. » Wäre es etwa besser gewesen wenn das Mar-
 burger Colloquium oder die Wittenberger Concordie nie versucht
 worden wäre? Selbst manche Uebertreibungen Luthers und der
 Lutheraner im sechzehnten Jahrhundert wirkten nicht so schlimm,
 als ein Vertuschen der Gegensätze gewirkt hätte. » *Berl. Evangel.*
Kirchen-Zeitung, 1833, p. 766.

1565. *praesentiam, distributionem, et receptionem corporis Christi*
 Février. *in coenâ*, deszgleichenn *usum et fructum* deroeslbigen dem
 volcke mit vleisz vorhalten und bey denn *phrasibus* oder
 artt zu reden, so *Christus* selbst oder der Apostell *S. Paulus*
 gebraucht, soltenn pleiben, der verwornnenn, hochschettlichenn,
 philosophischen disputationen gantz müsig gehenn, und ire
 gemeynen *ad crebrum et salutarem usum sacro-sanctae Synaxeos*
 vleiszig vermahnenn unnd anhalten. — Wann solchs gescheënn,
 hetten wir unzweifelliche hoffnung, es sollte der Almechtig gnadt
 gebenn das der vorgeschlagene *conventus*, wovern er gehalten
 wurde, ohne frucht nichtt abgehenn, sonndern der gantzenn
 Christennheitt zue wolfarth, erweyterung, ruhe, und einigkeitt
 gedeien wurde; dan wier habenn vonn beiderseits Theologenn
 etzlichenn soviel verstanden, dasz *per hunc unicum modum imponendi silentii*
 fridt und einigkeytt zwischen inen zu stiftenn sey.

Doch könnenn oder wollen wir Euch hiemit nichts *conclusive*
 zuschreiben. Wir haben's aber dermassenn an andere Chur- und
 Fürsten lassenn gelangenn und, wan unnsz vonn iren L. anntwortt
 einkompt, wollen wier Euch solchs, wie obenngemeltt, zuschreiben,
 fürtter ann die oertter, daher es ann Euch gebracht, habenn
 zugelangenn.

Wir wollenn Euch fernner iun guttem vertrauen nicht
 verhaltenn dasz vor wenig tagen ein beglaubtte person aus
 Franckreich alhie gewesen, wilche unsz berichtet, dasz esz *in causâ religionis*
 itzo inn Franckreich nicht vast wolstehett, dann, durch spizfundige
 Cardinalische erclerung, die teglich auszgehenn, werd dem *Edicto pacis*
 sein *authoritas* und crafft gar genohmen, wie er dann solchs
fusus und nach aller nottorfft erzelt und auszge-

fürth. — Fürsz annder berichtet unnsz derselbig auch dasz 1565.
der Cardinal unnd Prinz von Condi in einem Closter, bey Février
einannder gewesen, aber nicht *in causâ religionis*, sonndernn *matrimonii contrahendi*, dann esz habe der Cardinal dem Prinzen drey heurath vorgeschlagen, den ersten durch bitt, denn anndern durch rath, denn drittenn durch bevelch, und sich hirauff resolvirt dasz der erste alsz durch bitt, soltte bedeuttenn die Königin ausz Schottlandt, der aunder durch rath, desz von Guiese nachgelassenne wittwe, und der dritte durch bevelh, desz Hertzogenn von Guise dochtter, dann der Cardinal derselbenn vormunder seye. Wir habenn aber vonn inue nicht erfahren können, ob sich der Printz von Condi hirauff inn etwasz eingelassen, oder nicht.

Vonn zeittungen wissen wir Euch dieszmals sonderlichs nichts zuzuschreiben, alsz alleyne dasz vonn allerhandt schweren, heimblichenn gewerbenn, so da vor sein sollen, geredt wirdet, doch wissen wier noch zur zeitt nichts gewisses darvonn; sol woll ettwo eynnenn der am wenigsten achtung darauff gibbt, geltten. Darumb vleissig auffsehennsz hoch von nötten (1). Datum Cassel, am 5 Februarij Anno 1565.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem Wolgebornen unsern lieben Vettern und besonder, Ludwigen, Grafenn zue Nassaw.

Des circonstances imprévues firent échouer la négociation de Condé et des Guise; le Prince épousa Françoise de Longueville. Le Cardinal de Lorraine l'avoit averti qu'il y auroit beaucoup de

(1) *vonnötten*. Voyez le post-scriptum de la lettre du 3 mai 1564: p. 248, *medio*.

1565. difficultés quant à la Reine d'Ecosse : « Quod de nepte Regina proponeretur, Cardinalis respondet vereri se uti illa cognatorum judicio nubere absque regni comitiis sententiâque ulli possit: si quam aliam totâ gente Lotharingicâ Princeps postularet, libentissime iis sese nuptiis procurandis operam esse impensurum. » *V. d. Haer, de initiis*, p. 179.

Marie Stuart écrit le 6 nov. à la Duchesse de Lorraine : «...J'entendz que le Prince de Condé m'a demandée à Mad. ma grand-mère et au Cardinal mon oncle, et qu'il a fait toutes les belles offres du monde, tant de la Religion que d'autres choses.... » (†MS. B. Ga. xvi. p. 234).

Elle correspondoit avec Granvelle. Le 31 janvier 1564 celui-ci l'avertit des menées qui se trament contre elle en Angleterre (†MS. B. Ga. x. p. 43). Elle lui écrit le 5 mars : «...J'aime beaucoup mieux recevoir sans occasion desplaisir de ceulx qui m'en porchassent que de leur en avoir donné ny à aultre, car ne me voulant mal que pour n'avoir comme eulx failly de ma foy à Dieu ni aux hommes, je m'en tiens honorée et m'esforcerais de me garder et mon royaume en paix et le droit que j'ay ailleurs ayesques aultant d'équité comme par leurs fraudes ils ont hasardé pays, amis, et réputation, desquelles j'espère ayesques l'ayde de Dieu me garder... » (MS. B. Ga. x. p. 118). Et le 30 mars : «Jé resceu un paquet de vous, par lequel me mandés la réception de Mons^r le Cardinal de Lorraine mon oncle à la Court, que n'avoys jamays espéré devoir être autre : je prie à Dieu qu'il se sasse bien garder de croire aux belles parolles de ceulx que je m'assure ne le désirent si près d'eulx qu'ils en font de semblant. Je luy en ay bien écrit ma fantasie.. » (MS. B. Ga. x. p. 144). Le 25 nov. le Cardinal lui écrit avoir entendu parler de son mariage avec le Prince de Condé : « ce que pour infinies raisons je tiens estre fable, et mesmes considérant la grandeur du coeur de v. M., et que ce ne pourroit nullement estre la ressource de ses affaires, desquelz se peuvent redresser par aultre trop meilleur moyen... » (MS. B. Ga. xv. p. 153). D'après l'Auteur de *l'Histoire de Granvelle*, celui-ci lui proposa Don Carlos : « Elle agréa la proposition.

¹ arché.

Philippe II s'y opposa.... Il répondit à Granvelle que pour un 1565.
mariage si avantageux il falloit donner la préférence au fils Février.
aîné de l'Empereur Ferdinand' : » p. 366.

† LETTRE CII.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Consultations sur un accord entre les Eglises de France et d'Allemagne.

* * On avoit déjà tâché plusieurs fois , mais en vain , de réunir par une même confession , les Protestants d'Allemagne avec les Huguenots. Après qu'une tentative de ce genre eut échoué par la divergence d'opinions entre les théologiens Allemands envoyés à Paris, le Roi de Navarre, lors du départ de ceux-ci à la fin de 1561, leur recommanda encore vivement la chose. « Se petere ut sint auctores Germanicis Principibus ut locum aliquem deligant, in quem possint convenire Germanici et Gallici Theologi, et de rebus hoc tempore controversis inter se placide disserere. Quod si fiat, petendum quidem a Deo ut firmus et stabilis consensus de omnibus controversiis statuatur; sed, si hoc fieri non possit, non tamen propterea violendam esse fraternam charitatem, et multo minus utendum illà acerbitate quâ multi hactenus usi sunt, sed utrosque oportere se mutuo amore complecti, et conjungere adversus communes hostes Pontificios; et Deum ardentem orare ut errantibus voluntatem suam aperiat. » *Languet, Ep. secr.*, II, 159. « Utinam Principes Germanici agerent cum Gallis et Anglis et communis consilio oppugnarent regnum Pontificium, haberentque (ut Christianos decet) rationem piorum hominum qui in Belgico, Hispaniâ, et aliis orbis Christiani partibus crudeliter affliguntur. » *Ibidem*, 202.

...Wir haben Ewer schreiben de dato den 6 Januarij ent-

Lisez Maximilien: Son fils Rodolphe alloit être majeur en peu d'années. Maximilien lui-même, fils aîné de l'Emp. Ferd., étoit marié depuis 1548.

1565. pfangen gelezen..... Betreffende wasz der Cardinal von Lot-
Février. tringen und Printz von Condé, alsz sie am letzten bey
einander gewesen, mit einander gehandelt, desgleichen
auch Ewere meinung wie ein *Colloquium* und nottwen-
dige vergleichung, zwischen den Teutschen und Franzö-
sischen kirchen, so dem *Evangelio* zugethan, zu treffen,
dasz auch der Printz von Condé solchen vorschlag selbst
angeregt unnd vertreulich an Euch lassen gelangen, dar-
umb Ir vor gut ansehet dasz solchs bey der Khü. W. zu
Frankreich, vor ansetzung desz National *Concilii*, mueste
erlangt werden, solchs alles haben wir aus Ewerem schrey-
ben nach aller lengde verstanden, vermercken auch
daraus anderst nicht, dann dasz Ir die sachen der religion
gantz treulich und gut meynet; dieweil aber solchs ein
grosse wichtige sach, dero wir vor unsere person nicht
verstendig, auch nicht viell darin thun können, gleich-
wol aber, was zu vortsetzung der ehre Gottes und desz
Heiligen *Evangelij*, auch hinlegung diesses schedlichen
zwispalts, dienlich sein möcht, nach unserm vermügens
zu befürdern, ann unsz ungerne ichtwas¹ wolten lassen
erwinden; alsz haben wir solchs Ewer schreyben unserm
gnedigen und freundlichen lieben Herrn und Vatter lesen,
unns auch nicht zuwidder sein lassen, dasz sein Gnad
solchs an etzliche andere, doch wenig, nemblichen drey
vornembliche Chur- und fürsten, der Augspürgischen
Confession zugethan, hat inn vertrauwen und geheim
lassen gelangen und irer Liebten rath begert, ob und
wasz darauff zu thun und zu antworten.

Wasz nun derselben Chur- und Fürsten.. bedencken.. sey,
dem gleichwol unser gnediger lieber Herr und Vatter und

¹ etwas.

wir ausz denselbigen vermeldten und sonst andern meh- 1565.
rern ursachen beyfallen muessen, dasz alles werdet Ir ab Février.
beyverwahrten copien irer Liebten schreyben... verstehen...
Datum Cassell, am 25 *Februarij*.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem Wolgebornu unserm lieben Vettern und
besondern, Ludwigh, Graffen zue Nassaw *etc.*
Zu seinen selbst aigen händenn

† LETTRE CII.

...au Landgrave Philippe de Hesse. *Disputes concernant
la Ste Cène.*

* : Cette lettre est apparemment de Christophe Duc de Wurtemberg. Il avoit, du vivant du Roi de Navarre, envoyé des théologiens en France pour former l'accord projeté, mais, opposé au Calvinisme, il n'avoit pu réussir. « Theologi Palatini Electoris et Ducis Wirtembergensis hinc discesserunt reversuri ad suos. Eos nihil effecisse non est mirum, cum non fuerint inter se concordēs : petiit ab eis Navarrus ut communem Confessionem de rebus controversis exhiberent : verum ipsi inter se non potuerunt convenire : itaque exhibuerunt diversas confessiones. Palatinenses habuerunt satis libera mandata a suo Principe et voluerunt cum nostris Theologis de rebus controversis disserere. *Mandata Wirtembergensium fuerunt adstrictiora*, et quantum potui intelligere, proposuerunt in controversiâ de Coenâ Domini formulam Confessionis Augustanae superiore hyeme approbatam Naumburgi. Nostri responderunt sibi¹ quidem displicere eam formulam, sed rem in eâ non satis explicari. Quare consulebant ut alia communi consilio conscriberetur ... Hoc consilium non displicuit Palatinensibus, sed a *Wirtembergensibus est rejectum*. » *Ep. secr.*, II. 159

¹ Il faut ajouter non.

1565. ...Betreffendt des Printzen von Condé und Cardinals
Février. von Lottringen beysammenkunfft, da haben E. L. aus
der vertrauten person, so neulich bey E. L. gewesen,
antzeig, vernommen was sie beyde bey einander gethan
haben; das aber sein, des Prinzen von Condé, beghe-
ren sey das die frantzösischen kirchendiener und
unsere theologen ein Christlich gesprech mit eynander
haben und sich durch Gottes gnaden Christlich verglei-
chen solten, das haben wir nit also vermercken können,
wiewol solchs vorlengst eyn hohe notturfft gewesen were;
wie dan wir solches nit alleyn noch in lebzeiten des
Khönnigs von Navarra, sondern auch volgendts der Khö-
nigin und dem von Condé selbst gerathenn. Wie aber
das zu wege zu bringen sein will in so mancherley ver-
wirrung der gemuetter, solchs ist über unnserrn ver-
standt. Aber wir hetten darfhuer das alle die Theologen,
so inn Franckreich und dem Babstumb urlaub geben,
ein einhellige confession gestelt und volgendts diesselbig,
samt ettlichen theologen, herausser geschickt und umb
suscription und approbation bey den unsern angehalten,
und, sonderlich soviell denn Sacramentstreitt antrefft,
sich mit uns verglichen hetten; uf die mas und weys,
wie die vergleichunge zwüschsen *Luthero* und *Bucero*
bescheën ist; das auch demselben gemes, sie hinfürt
geglaubt und gelerth, welche confession sie auch vol-
gendts dem Khönige überantwortt unnd sich darauff
erbotten hetten solche uff dem Sinodolischen *concilio*,
mit heyliger göttlicher schrift, zu verthetingen'.

Wo es dan zue solchen gesprech khommen, das der
Printz von Condé unser, der Augspürgischen Confessions-

vertheidigen.

verwanten, Chur- und fürsten auch etliche guthertzige 1565.
und schietliche *Theologos* (welches ime one allen zweyvell Février.
von dem Khönige zue keynem verweys gereichen, son-
derna auch menniglichen sehen würdt das sie mit uns
und wir mit inen des orts eynnig wehren) dartzu ersucht,
so hetten' wir darfluor solches solte dem Printzen von
Condé unnd den seynen nicht zuwidder seyn, sondern
also der sachen dardurch geholffen werdenn.

Also möchten unsers erächstens, doch uff E. L. verbes-
serunge, derselben sohne, Landtgraff Wilhelm, dem von
Nassauw, diesses puncten halben, ungeferlich wiedder-
umb zu beantwortenn..... Datum den 5 Febr. A^o 65.

† LETTRE CII^b.

...au Landgrave Philippe de Hesse. *Impossibilité d'un
accord en France entre les Réformés et les Catholiques.*

* * Plusieurs expressions indiquent un défenseur des Calvinis-
tes; vraisemblablement l'Electeur Palatin. — Les Catholiques, met-
tant la division des Protestants à profit, seignoient être presque
d'accord avec les Luthériens, et ne persécuter les Réformés qu'à
cause de leurs opinions calvinistes. Le Cardinal de Lorraine suivoit
depuis longtemps cette tactique. Ainsi au colloque de Poissy, il
s'éleva surtout contre les expressions de Théodore de Bèze touchant
les signes Eucharistiques « Cardinalis doctrinam attigit, in quâ
tractandâ orationem suam ita temperavit ut minus cauti judicarent
eum non multum dissentire a Beza, praeterquam in disputatione
de Coenâ Domini, nam in eâ tanquam magis odiosâ diutius est
vinimoratus, 20 Sept. 1561. » *Languet, Ep. secr. II. 139.* « Cardi-
nalis Rhemis ita concionatur, ut videatur non multum a nostris
dissentire. Sed viderint alii quantum huic sit fidendum... 26 Nov.
1561. » *l. I. 159.* Les Allemands furent souvent la dupe de démon-
strations pareilles. Le Duc de Wurtemberg, par ex., qui eut en

« Faute du copiste pour helten (?) ».

1565. 1562 avec les Guise une conférence à Zabern, suivie incontinent du
Février. massacre de Vassy. Il falloit être crédule pour tenter alors l'union
dogmatique entre les Huguenots et les Papistes.

...Möchten erstlichs unsers theils nichts lieber wünschen unnd von Gott dem Almechtigen bitten, da es in Franckreich, der religion halben, wie Nassaw vermeldet, woll stünde und man desweghen zufridden wehre: wie es aber darumb itziger zeitt gewandtt, auch in was sorglichen standt unnd gefahr die beträngten Christen der enden abermals seyen, unnd wie, über dem ausgangnen königlichen Edict, dardurch etlicher maszen die verbitert gemueter in ruhe und einigkeitt gesetzt, auch unserer wahrenn Christlichen Religion mehr luffts gegeben werden sollen, gehalten und demselbigen vonn der Bäbstischenn hauffenn gelebt, das hatt man ausz jüngster vertrewlicher anzeige, so diessem angehen stracks zuwider, genugsam verstannden. Das nun zwischen gedachtem Printzen von Condé und dem Cardinal von Lotringen in gehaltenem gesprech, da sie jüngstlich beysamen, von der religion die vornembste handtierungk und wie man durch ein National *Concilium* sich einer einhelligenn Religion daselbst vergleichen und den zweitracht und spaltung in der Cron von Franckreich hinlegghen möchte gewesen seye; darauff auch ermelter Printz vonn Condé mitt den gelernten daselbst dahin gehandelt haben solle in schriefften und auff der cantzell mitt dem puncten *de modo praesentiae Christi in sanctâ Coenâ*, bis uff eine zusammenkunfft und vergleichung inn ruhe zu steen: davon ist uns das wenigst nitt gesagt, noch angebracht, sonder das solch gesprech von ettlich heurathen gewesen.

Zweiffels ohne, da er, der Printz, solchenn wege eines 1565
National *Concilii*, zu hinlegung frantzösischer zweitracht, Février.
für so dienstlich und nottwendig geachtet und sich des-
wegen mit dem Cardinall verglichen, es wurde E. L.,
uns, und andern von ime, Printzen, 'unverhalten plie-
ben sein. So viell ist aber aus solcher anzeig, auch hievor-
igh ergangen handlungh und practicken, in der thatt
vermerckt worden, das es dem Bäptischen hauffen
daselbst nicht umb ein Christliche *Concordia* und gottse-
lige Reformation, sondern vielmehr zu erhaltung ires
leidigenn Babstums unnd abgötterey, auch verfolgung
und underdrückung des heyligenn *Evangelii* und deszel-
ben bekennner, zu thun.

Da man nun, neben den thätlichenn handlungen, so
man teglich widder die Christenn, obberürtem publicir-
ten Edict stracks endtgegenn, fürnimbt, eine solche
concordi und einhellige Religion, das ist das gantz
Babstumb, durch einen solchenn herlichen schein eines
National *Concilii*, mitt anderer Christenn hülffe und zu-
thun, einführen köndte, wehr wolte nichtt sagenn das
es der Babst sehr weiszlich und woll der enden angegrif-
fen und ausgerichtt hette?

Das aber dem im grundt also und man anderst denn
wie itzt angeregt mit suchen thue, auch sich keines unpar-
teischen freyen National *Concilii*, dem sich der babstisch
hauffe als ein partt zu underwerffen und ire abgötterey
in einichen zweiffel oder disputation zu ziehenn, viel we-
niger einicher Reformation der enden begertt, hatt man
aus den vielfeltigen uncristischenn gewalthetigen handt-
lungen, so teglich widder das obangeregt königlich

¹ *Negation omise (?)*.

1565, Edict und zu undertrückunge unserer wahren Christli-
Février. chen religion, auch zu verfolgung der armen Christen der
ents, fürgenommen, leichtlich abzunehmen.

Und wirdett ohne zweivel gedachter Printz, neben E.
L., unns, und anddernnn, in keinen vergess gestellt haben
was hiebevorn, zu anfangk jüngstverlauffenen frantzösi-
schen kriegs, durch den Cardinall von Lottringen, für
gleichmessige mittell und wege der Concilien und Collo-
quien practicirt. Zu was jemmerlichem endt. und schaden
aber der Christen, dieselbige dazumahl gelangtt, das
habenn die beide gesprech zu Poyssi und Zabern, auch
darauff erfolgte schreckliche mordthaten zu Vassi und
andern örtten zu erkennen gebenn.

Das dann zu befürderung solches *Conellii* und auff
künfftige vergleichunge, wie angeregt, der Printz vonn
Condé mitt den gelertenn inn Franckreich gehandeltt ha-
benn solle von dem puncten *de modo praesentiae* wed-
der zu redenn, noch zu schreiben, demselbigh können
wir keinen glauben gebenn. Dan wir unns nitt zu erinne-
ren wissen, noch mitt grundtt bericht, auch ausz iren
uszgangnen schrifftn und bekentnüssen, bisahero nicht
vernehmen könden, das die Französische reformirten
christlichenn kirchenn, derselben diener und gelerthen,
jemals, dieses oder anderer puncten halb, under inen
einichs miszverstandtt oder streitt gehapt, sonder davon
einhelliglich bey inen gelehrt, gepredigett, und gehalten
worden; wie wir dan zu mehrmahlen sie deszwegenn
selbst befragtt, und ire schriffte genugsam auszweysen.
Auch nitt zu vermuten das solche gelerten und andere
Christen dieser itzigenn zeitt, da es Gott lob ettwas der
persecution halb milter, under einem solchen schein

eines vermeinten *National Concilii* und vergleichunge 1565. (die zwischen *Christo* und *Belial* nimmer zu finden) mitt *Février*. der warheitt diesen oder andere artickell, unsere christliche religion betreffendt, innen zu haltenn sich bereden laszen soltenn, die sie doch zuvor, bey höchster werender verfolgungk, mitt darstreckung ires leibs, bluts und gutts, mitten im flammen öffentlich zu bekennen und zu vertheidigen nicht underlaszen, noch gescheucht.

So weisz man sich auch zu berichten das zwischen den Evangelischen und den Babstischenn in Franckreich und anderswo, nitt allein der streitt und span vom heiligen Abentmall des Hern, sondern von andern höhernn und wichtigern artickeln, darauff der grundt unnser seelen seligkeit stehett, welche da sie verglichenn, man leichtlich des übrigen auch sich vereinigen köndte, undt also, da schon obgedachter punct vom heyligen Abendtmall nitt vor handen, sondern begebenn, dannoch der babstisch hauff darann nicht gesettigt, sondern irem ermessen nach, vilfeltige (aber gleichwoll unbefügte) ursachen finden würden die wahre Christen zu verketzern und zu vervolgen; den es greiffe der liebe *Christus* das Babstumb an, wo und so gelinde es immer wolle, so mues er doch das creutz traghen und unnder demselbigh herlich triumphiren.

Diweill wir dan . aus obangeregter wichtigenn ursachen, auch allen bis anhero verlauffenen handtlungen nitt merckenn khönnen das es den Babstischen, in ein unparteiisch national oder ander *Concilium*, zu befürderunge göttlicher warheitt ernst, sondern vielmehr diese schein und practicken zu undertrückunge deroselben gemeint, also können wir auch nitt glauben das der von Condé sich und die seine leichtlich in solch verdecktig

1565. und blindt wergk stecken werde, es auch for¹ unser per-
Février. son dergestalt nitt zu rathen wustenn.

Sonsten ist nitt ohne das ettwan in der Christennheit durch ordentliche *Concilia* und *Colloquia* viel guts uszgerichtt, die unwarheitt öfftermals an tage gebracht, die warheitt vertheidingtt, auch Christliche fridtlliche einigkeitt gepflanztt unnd erhalten. Damit es aber also geschaffen gewesen das solche *Concilia* nitt durch die partheyenn, so allein ire gefaste meynungen unnd irthumben zu vertheidigen, auch irem vorthell und bestettigung ires uncristlichen gewalts und tiranney dardurch zu suchen vorhabens, sonder durch gottselige, friedliebende Keyser und potentaten, die die warheitt, auch gottseligenn fridden, ruhe und einigkeitt der kirchen zu suchen und zu befürdern begierigh und gneigt gewesen, auszgeschriebenn und gehalten worden; deszen man sich aber dismals, bey itzighen wesen in Franckreich, auch noch zur zeitt bey diesem jungen Könige, der auch sein selb nitt mechtig, des handels auch nicht vorstendigk², unnd der meiste seiner leuth theile dem babsthumb anhenhigk, wenig zu versehen oder zu getröstenn.

Was aber sein, des Graven, vorschlagk eins *colloqui* halben, so zwischen den Teutschenn und Frantzösischen gelerten, aller puncten halben so mitt der Augspürgischen Confession streitig sein sollen, ehe und zuvor solch National *Concilium* inn Franckreich fürgenohmen, zu haltenn und deszwegen der König anzulangen wehre, berühren thutt, stellen wir in keinen zweiffell, da solches in's werck gericht und der wahren religionverwanten Christen hinauszen unnd in Franckreich selbst, zu einander, irer misz-

¹ für.

² verständig.

verstande halber, gehetzt und unruhigk gemacht, das er, 1565.
der' Bebstisch hauffen sehr woll leidenn und in die faust Février.
lachen möchte, den leichtlich daraus zu schlieszen, da
zwischen den Evangelischen die gewünschte *concordia*
nitt allerseits getroffen, das hierdurch der Bapst und
sein anhangk sich derengleichen colloquien und miszver-
stände, anderst nitt darn zu einer newen erschwerlichen
verfolgung und bluttvergieszen, welchs gleichwoll erst
bey den Franzosen seinen anfangk, hernacher aber ebenn
durch solche wege bey uns Teutschen mitt der zeit seinenn
auszugangk (das doch der Almechtigk gnediglich verhütten
wollt) gewinnen möchte, und also zu undertrückung der
wahren Christlichen religion misbrauchen würde. Dieweill
ime die unfehlbare regell, *omne regnum in se divisum deso-*
labitur, soviell hundertt jahr hero und mitt höchstem
nachteiligh schaden der gantzen Christenheitt, sehr woll
in die Kürchenn gedient und just befunden, wie dan die
vor angezogene *Colloquia* zu Zabernn und Possy, da sich
der Cardinall inn Lottringenn der Augspürgischen Con-
fession allein daruub widder die Christenn, als ob sie im
artikel vom Abendtmall deroselbenn nicht gemesz hielten,
drennung dardurch zu suchen, angenohmmen, welchs
hernacher sich ausztrückenlich bescheint, da von ime die-
selbe zu unterschreiben begertt, er solche im wenigsten
nicht annehmen, noch approbiren wollen.

Ueber das wir gleichwoll nicht wiszenn, noch glauben
(da man dem rechten verstandt Augspürgischer Confession,
erfolgter Apologi, und Franckfordischem Abschiedte, auch
Naumburgischenn praefation, innhalt götlichs wortts, dar-
auff man sich jederzeit referirt und gezogen, nachgehen
will) das der französischen Christen bekantnüssen mitt der-

Lisez es der.

1565 selben Augspürgischen Confession in ein oder mehrartickel
Février. streittendt befundenn werdenn solle, darumb wir solch für-
geschlagen *Colloquium* nirgendt anderst wohin auff der
Bebstischenn Franzosenn seitten gemeintt ermeszen kön-
denn, dan dardurch spaltung und trennung anzustellen,
iren vortheill dardurch zu erlangen, damit den armen
beträngten Christenn, under solchem praetext und schein,
anderer unverhindert mitt erschrecklicher verfolgunge
ungescheucht zugesetzt und also sie hiaussen und darinnen
plosz und allein, auch widerumb in die eusserste gefahr
und bluttvergiessen gestelt werden möchten. Welcher
vorschlagk hiebevorn zum öfftern mahll uff der bane
gewesen, aber gleichwoll zeitlich von allen verstendigh
gemercktt worden. Ob nun durch ein solch mittell des
fürgeschlagenn *Colloquij*, unser wahre Christliche reli-
gion mehr gefürdert als undergetrückt, des bābstischen
hauffen anschlege, tyranny, und verfolgung mehr ge-
schwecht als gesterckt (wie der gute Graff vermeintt), das
haben E. L., als der verstendige und erfarnne, aus ober-
zelten ursachen und jüngst vorgelauffenen exempeln selbst
leichtlich zu urtheilen.

Da nun E. L. vermeinten, das bemelter Grave widder
zu beantworten, weiren unsers ermessens obangeregte
fälle, was ettwan dergleichen *Colloquia* für nützes ge-
schafft und warumb dergleichen mittell von dem bābsti-
schen hauffen zu mehrmahlen gesucht, anzuregenn.

Daraus man zu vermercken, das man anderer leuthe
bluttdürstige böse practickenn, damitt man biszher und
noch umbgangen, auch verstünde, und oberzelten discours
und proces noch unvergessen wehre, da es auch dem
Babst und seinem anhanck in Franckreich und sonnst,
nitt umb die Augspürgische Confession oder einige refor-

mirte religion, sonder vielmehr zu erhaltung seines ge- 1565.
walts, -tiranney, vorthails, und leidigen babstums (wel- Fiévrer.
che dieselb einig religion in Franckreich, die man biszher
durch die gehaltene concilien und colloquien gesucht
noch gemeintt), auch anstiftunge schädlicher spaltungen
und trennung, dardurch sein Reich gefürderrt und ge-
stercktt und endlich zu undertrückunge der warheit des
heiligen *Evangelii* und desselbenn bekennner, zu thun.

Da man aber je gewillt den zweitracht in Franckreich
beyzulegen, auch bestendigh fridde, ruhe, und einig-
keit, so woll ewigk als zeitlich, zu befürdern und zu er-
halten, wehre der König und die seine dahin anzuwei-
sen und zu adhortiren einiche persecution oder' widder
die Christenn nitt zu verstadten, sonder menniglich das
wort Gottes zu hören und die heilige Sacrament inhalt
desselbenn zu entphahenn frey zu lassen; oder, so solches
diszmals nitt alles zu erhalten, zum wenigsten das uszgange
Königliche Edict bis zu weiterer besserunge vestiglich
hand zu habenn, darob ernstlich zu halten und niemandts
darwidder beschweren zu lassen, daraus man spüren möch-
te, das man zu einem National *Concilio* und Christlicher
reformation und vergleichunge lust hette, das auch hie-
aussen im Teutschen landt hey etlichen unruigen, die un-
cristische *condemnationes*, dardurch ursache zu verfolgung
gegeben wirdertt, abgestellt und vermitten würden, wie
dan E. L. diesse ding, der mehr erfarnen und verstendiger,
woll weiters zu bedencken und zu richten wissen... Datum
den 10 Febr.

An hern Philipsen den Eltern Landgraffen zu Hessen.

¹ Ici le Secrétaire a probablement omis un mot.

LETTRE CIII.

1565. *Herman, Comte de Nuenar, à la Comtesse de Bentheim.*
Mars. *Relative à l'héritière de Rittbergen.*

*. En novembre 1564 Agnès, Comtesse de Rittbergen, avoit, malgré les sollicitations de la Duchesse de Parme, refusé la proposition de mariage entre le Comte Louis de Nassau et sa fille (p. 145), s'excusant sur ce que celle-ci n'étoit pas encore majeure. Il paroît que c'étoit un prétexte et que le Comte de Nuenar, ayant insisté, avoit reçu une réponse qui montrait fort peu de bonne volonté.

Madelaire Comtesse de Bentheim, mère de la Comtesse de Rittbergen, étoit née Comtesse de Nuenar; le Comte étoit son cousin.

Wolgeporne etc. dieweill E. L. begeren zu wissen wasz derselbige dochter von von Rydtbergen mir auff mein jüngst schreiben vor antwortt geben, so werden'sz E. L. ausz ingelechter, des freundtlichen Buelen brieffs copey, in die lengde vernehmen, und hett mich wahrlich einer allsolch spittig, trotzig, und uhgereumpter antwortt keinszweghs versehen, in bedrachtungh dasz ich's doch nie andersz mitt irer L. und dero Hausz dan treuwlich und guth gemeinett, wie E. L. dan solchs ahm besten wissen, darauff ich mich auch jederzeit will gezogen haben. Versehe mich dernhalben zu E. L., dieselbige werden mitt mir ein freundlich mitleidensz haben; den, da ich so einen bösen kopff alsz wolgemelte meine Nicht hette und dieselbige meineszgleichen ein manszperson where, wolt ich irer L. woll darauff zu antwortten wissen, werdt esz aber bisz in meine sterbtagh nicht vergeszen; will gleichwoll hoffen das ire L. nicht so giftig oder nerrischer natur seyen solch schreibensz selbst zu

dichten, sonder vielmehr dasz esz ir *secretarius* und 1565.
regent, der böswicht Jost Wetter, entworffen hab. Will Mars.
derwegen E. L. rath und antwortt hierauff erwarthen ,
dieweill ich esz meinem freundtlichen, liebenn hern und
schwager, dem Printzen zu Uranien, nicht eher zuschic-
ken will. *Datum* Mörsz, den 10 *Marcij*.

HERMAN Graff zu Nuwenar etc

LETTRE CIV.

*Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Il se défie
des secrétaires des Princes Allemands.*

Mon frère. J'ay receu hier ung paquet du Lantgrave
adressant à vous et me fect dire l'appoticaire du dit Lant-
grave que je le deusse ouvrir et que trouverois lettres pour
moy, ce que je fis, mais ne trouvis nulles lettres, sinon
aucungs copies des lettres particuliers et quelque aultre
chose, comme verrés le tout. Je craindrois, puisque vos
lettres que escripvés au dit Lantgrave, viennent en tant
de mains (1), que à la longe il ne viens' plus avant, car
vous sçavés que plusieurs secrétaires de ses princes n'ont
aucung fois toute la discrétion du monde, et, que pis est,
sont pensionnaires (2) des princes estrangiers; parquoy me
sembleroit que deussiés escrire au dit Lantgrave, le priant
que vous lettres fussiont tenues secrètes, ou pour le
moings, si les vouldroit' communiquer à des aultres, que

(1) *mains*. Voyez la Lettre 102.

(2) *pensionnaires*: voyez, par ex., p 104.

¹ viussent.

² vouldroit.

1565. se fusse sur un aultre nom , pour plusieurs respects trop
Mars. longues à escrire. Je ne vous discouré sur le principal point, pour les mesmes raisons, le remestant quant seromes ensamble, ce qui je vous prie que ce puisse estre le plus tost qui vous serat possible. Les Anglois (1) sont arrivé hier à Douvre, de sorte que en ung jour ou deux seront à Brughes..... De Brusselles, ce xviii de mars a^o 1565.

Vostre bien bon frère à vous faire service ,
GUILLAUME DE NASSAU.

Je vous prie voloir baiser les mains bien humblement
à Monseigneur le Duc de Clèves de ma part....

A Mons^r Louis de Nassau , mon bien bon frère.

LETTRE CV.

Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvelles du Comte d'Egmont.

“ Le Comte d'Egmont arriva à Madrid dans les premiers jours de mars, « fust bien receu et traicté, tant de Sa Majesté, que de tous autres Seigneurs et Chevaliers de la Cour, tellement que jamais ne fut veu qu'un Seigneur particulier et vassal (que grand qu'il fust) soit esté tant favorisé et caressé: » *Hopper, Recueil*, p. 44.

Mon frère..... Nous avons eu nouvelles de Mons^r d'Egmont, lequel m'escrit comme le Roy l'at si bien receu et qu'il a déjà commencé négocier avecque sa dite M., laquelle pren de fort bonne part tout ce qu'il luy dict et

(1) *Anglois*. Apparemment des Commissaires pour arranger les différends commerciaux.

mostre¹ estre fort satisfait de nous : la fin démonstrerat 1565.
le tout. Sa M. at anvoïé issi deux-cens-mille escus et par Avril.
ung aultre costé soixante-mille , desorte que jà la venue
de M^r d'Egmont a profité cela. Les Turcs nous minassent²
fort , qui sera cause , comme l'on pense , que le Roy ne
viendra ceste anné : et sur ce vous baise les mains , priant
Dieu vous garder de tous maulx et que puissiés bientost
venir. De Brusselles , ce III d'april a^o 1565.

Vostre bien bon amy et frère à vous faire service ,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Mons^r le Conte Louys de Nassau , mon frère.

Le Comte d'Egmont , « après avoir receu grands dons et mercédes ,
» retourna vers les Pays-Bas , où il arriva environ la fin d'avril. Et
» ayant Madame faict assembler le Conseil d'Estat le 5 may , fit sa
» relation de bouche et depuis leut l'instruction que sa M. luy avoit
» donné : » *Hopper, Recueil*, p 44.

En voïci l'exposé succinct.

Le Roi « l'avoit receu avecq grande faveur ; .. et le Comte disoit
» ouvertement qu'il demouroit de tous poincts plus que satisfait
» de sa M. : » *L. L.* « Estant empesché en la guerre contre le Turcq ,
» que l'on attendoit sur l'isle de Malte , n'estoit possible au Roi
» de venir à ces Pays-Bas en icelle année : » mais « il envoyoit une
» grande somme de deniers , pour subvenir aux charges et debtes de
» ses Pays-d'Embas » Puis , afin de « pourveoir aux désordres de la
» Justice , la Duchesse auroit à consulter avecq le Conseil d'Estat : »
L. L. Enfin , quant à la Religion , le Roi s'exprimoit ainsi : « j'ayme-
» rois mieux perdre cent mille vies , si j'en eusse autant , que de
» consentir en aucun changement : » seulement il autorisoit la Du-
chesse à appeler deux ou trois Evêques et quelques théologiens au
Conseil d'Estat , pour délibérer sur l'enseignement du peuple et le
châtiment des hérétiques ; « non qu'ilz demeurent impuniz , ...
» mais que cela seulement se voye s'il y at autre manière de puni-
» tion , par laquelle l'outrecuydance des hérétiques se puisse refrè-

¹ montre. ² menacent.

1565. «ner, et le mal estre du tout point estaint, afin qu'il se¹ voye² plus
Avril. «avant et soit aussy obvié qu'ilz ne se glorifient de mourir en leur
«mal et voyent³ exhortans en iceluy l'un l'autre, comme nous
«voyons (1) ce jour d'huy : » l. l.

LETTRE CV.

Viglius au Cardinal de Granvelle. Il déconseille la publication à Anvers d'un livre sur les affaires de la religion en France (MS. B. GR. XVII. p. 262).

Monseigneur, j'ay veu le livre v. S. i. désire faire imprimer par Sylvius en Anvers, et l'ay leu bien volontiers, lequel, selon que les affaires sont disposez en France, me semble illecques estre bien à propos, mais, à correction, en ung pays où les choses ne sont point encoires si avant, je craindrois que ceste liberté de remonstrer et débatre les délibérations des Princes, ne feroit guerres de bien; ains, comme aucuns y inclinent de eulx-mesmes, ilz penseroient leur estre licite de faire le semblable et contre noz Placcards, Ordonnances, et provisions, alléguer leurs griefz, et se mesler du publique plus avant qu'il ne convient. Aussi ne me plaist point l'opinion de l'auteur qu'il ne faille plus user de punition contre les hérétiques et c'est ce que plusieurs chercent, et s'ilz gagnent ce point, *actum est de relligione catholicâ*; car, comme la pluspart

(1) *voyons*. Sur les bûchers et ailleurs. Par ex. Montigny écrit le 4 mai 1563 à la Gouvernante que le Prévôt, ayant chargé les religionnaires avec quelques chevaux, « en blessa quelques-uns : et y eut tel qui lui dit : Tuez nous, je serai fort aise de mourir pour la parole de Dieu : » Willems, *Lettres de Marg. de Parme et du Sire de Montigny* (Gand 1836, p. 8).

¹ Lisez ne.

² aille.

³ aillent.

de peuple sont sotz et ignorans , qui se laissent facilement 1564.
séduire par la subtilité des hérétiques, et que chascun est Avril.
adonné à la liberté , y joincte l'ancienne hayne contre les
gens d'Eglise, ilz feront bien tost la plus grande partie ,
si par les loix et craincte des poines ilz ne sont contenus
au bon chemin ; et les argumens qu'il ne conviegne poinct
admettre deux religions en une république, sera retorqué
contre les Catholiques par les Huguenotz, qui ne les suf-
firoient poinct avec eulx, comme l'on voit à Genevve et
ailleurs , où ilz pensent estre les maistres et plus fortz ;
parquoy , comme le livre s'imprimeroit en Anvers et vien-
droit en plusieurs mains de gens de pardeçà , je n'oserois
prendre sur moy d'admettre icelluy , de tant plus qu'il est
sans aucteur, qu'est contre noz Ordonnances, et ores qu'il
contiegne beaucoup de bonnes choses, ce qui est meslé
pourroit tant plus facilement faire trébucher ceulx qui ne
sont assez fermes en la foy, et enhardir les mauvais, soubz
l'auctorité de telz livres imprimez avec congé et licence
de la Court ; néanmoins , si v. i. S. persiste, je luy sup-
plie d'estre content de le pouvoir mettre en délibération
du Conseil , où l'on peult-estre ne fera tant de scrupule,
veu qu'i en a qui voudroient qu'on ne usast plus de rigueur
et ne trouvent mauvaises les remonstrances qui contre
inquisition et placcartz ja commencent trop estre usitées...
Bruxelles, ce 27 avril.

LETTRE CV^b.

*Morillon au Cardinal de Granvelle. Conversation avec
Barlai'ront (MS. B. M. II. p. 19).*

. Le 25 mars Bollwiler écrit de Haguenau au Cardinal :

1565. «...Encoires que la ligue en Flandres se soit commencée sous
Mai. »prétext de vous, j'ay touteffois de longue main bien compris que
ce'estoit à aultre fin...» (MS. B. Gr. xvii. p. 98). Et le 7 avril le
Cardinal répond : «...Je n'ay pas esté jamais si oultrecuydé que de
»penser que ces Seigneurs eussent besoin de faire ligue contre
»moy...» (MS. B. Gr. xvii. p. 171).

...Hier n'appella Berlaymont, pour aulcunes affaires de
son filz touchant quelque pension, et depuis me parla de
Granvelle pour sçavoir son portement, lequel il dit n'avoir
oncques esté si mal avec les Seigneurs comme luy est à
présent, et qu'il le voudroient avoir mangé, et qu'il n'est
nieux avec Madame, qui ne l'appelle jamais, ne luy parle,
et à peine le daigne regarder, le léssant desouvert, com-
me le moindre du Conseil des Finances; que Egmont lui
faict aulcune fois part de ce que l'on y démesne, affin qu'il
signe, ce qu'il at refusé plusieurs fois, disant qu'il ne le
fera sur sa simple relation, si l'on ne luy en parle, qu'il
n'est pas son chief, mais luy le sien, et qu'il l'at souvent
admonesté pour ce qu'il at à perdre, de se tenir sur sa
garde, mais que luy, Madame, les Seigneurs, et Armen-
teros passent oultre: il m'at encores répété les grandes
poursuites que l'on at faict après luy (1), pour le tirer à la
ligue par Berghes¹, Meghe², Montigny, qui rendit plus
grande peine que les aultres pour l'induire, mais qu'il a
tousjours répondu qu'il tiendrait celle du maistre (2), de-

(1) après luy: p. 331.

(2) celle du maistre Le 26 févr. Granvelle écrit au Duc de
Savoie: «...Quant aux nouvelles des Pays-d'Embas, il est ainsy
»comme v. A. escript, que j'en ay souvent et quasi tous les jours,
»et ay advertissement de tout ce qu'y passe, qui n'est, ny comme je

¹ Le Marquis de Berghes.

² Le Comte de Magro.

mandant s'il y pouvoit estre meilleure ligue que celle qu'il 1565. portoit, monstrant son ordre; qu'il tiendrait le parti du Mai. Roy et point d'autre, qu'il avoit lessé de hanter Granvelle ung an devant eulx, encores que l'on le soubçonnoit qu'il luy parloit de nuyt, que Berghes l'avoit déferé d'avoir dit que vouloit faire républicque⁽¹⁾, ce qu'il luy at mandé n'avoir jamais dit, offrant le prouver de sa personne à la sienne, et qu'il avoit heu [envie] le démentir, quant et quant, disant que cecy procédoit d'ung propos qu'il luy avoit tenu privément et à part un seoir chez Orange, parlant des Estatz que luy sambloient vouloir faire républicque et que le refus qu'il a faict [de] la ligue at esté la principale cause pour quoy Berghes n'at voulu avancer son filz...

LETTRE CV.

Morillon au Cardinal de Granvelle. Dispositions d'Égmont (ms. B. M. II. p. 27).

...Si la religion et justice se conduysent par le Conseil d'État, à qui prendrat l'on adresse, aiant dit Montigny que, quoy qu'il tarde, la nouvelle² aura pardeçà lieu, pour

voudrois, ny comm'il conviendrait au service de nostre maistre et bien du pays. Et quand les subjectz sont ligue ensemble pour soutenir ce qu'il leur semble contre l'opinion du Seigneur, v. Alt. peut penser comm'il y vad; et ceste ligue dure encores; mais, ou je me fourcompte, ou ce ne sera pas pour long temps...³ (†MS. B. GR. XVI. p. 313).

(1) *républicque*: p. 267.

¹ La date manque; mais, d'après la place où cette Lettre se trouve dans les Mémoires de Granvelle, elle doit être du milieu de mai.

² nouv. religion (?).

1565. estre le meilleur; aussi, quelquesamblant que tiegne main-
Mai. tenant Egmont (qui est allé aujourd'huy tenir ses pasques
à Grunendale¹ et at commandé ce mesme à ses gens, qui
me semble estre bien tard), je crains qu'il viendra au mes-
me poinct qu'il at tousjours soubstenu, que le chastoy
et sang n'y ont profité: touttefois il a dit à ² que, s'il
sçavoit ceulx qui ont dit qu'il auroit poursuivi vers le Roy
la relaxation des Editz, il les tiendrait pour ennemiz, as-
seurant qu'ilz se maintiendront indifféramment et sans
aucun respect, et at déclaré, présent [Huichart], montrant
le malcontenten ent qu'il at contre son cousin de Culem-
bourg. 21 mai.

LETTRE CVI.

*Le Comte H. de Brederoue au Comte Louis de Nassau.
Il attend le Duc de Clèves.*

*. * Le 1 mai le Prince avoit été à Vianen avec le Comte Louis,
le Comte Guillaume de Schauenbourg, le Comte Charles de Mans-
feldt et plusieurs Nobles, se rendant à Utrecht et Amsterdam:
le 23 le Prince étoit de retour et se rendit le lendemain à Bréda:
Te Water, Verbond der Edelen, IV. p. 323. — Le voyage du Duc
de Clèves eut lieu en septembre.

Mons^r mon frère. Je voy byen que mestés vos meyllers
amys avecque les péchés oublyés, touteffoys j'espère que
après ung drunck il vous an resouvyendrast. J'ey rescript
à M^r le Prynce et à M^r d'Egmont que j'ey repceu lettres
de M^r le Duque de Clèves, lesquell m'escrypt que je m'a-
quyste de ma promesse et que le voye trouver à Clèves
où il est à présent et m'escrypt partyculyèrement M^r de

¹ Groenendaal, couvent près de Bruxelles. ² Chiffre inutile.

Neunar que il est à intention s'an revenyr icy, et desyre- 1565.
royt fort que il puyse avoyr ce byen d'y voyr M^r le Juin.
Prynce et M^r d'Egmont. Je luy ey escript, que inconty-
nant ne fauldroye leur an avertyr, et que, sachant leur
desseyn et voullonté, je ne fauldray me trouver vers son
Exc.: aultrement j'estoys sur mon partement pour m'an
aller à Bruccelles, mès comme je repceu ces lettres, je
n'osey me bouger d'icy, à cause qu'il eust penssé que
fusse allé tout de l'autre costé pour le poynct rencon-
trer: vous cognessés l'home, je ne le veus fasher. Je te
prie, mon frère, tenyr la meyn que il y vyengnent et
prengne ung jour, s'yl est possyble; c'est pour peu de
jours à fayre¹, pour le moyns tu ne fauldra d'asyster ton
povre frère, ce que je te prie antyèremment de tout mon
ceur et nostre frère Adolff; aultrement je suys ruynné.
Je nous rétyendray icy sy longtemps² Carles⁽¹⁾. Mons^r,
sy tu savoys la compangnye de dammes quy sont icy, tu
an seroys tout esbois³; jusque au grenyés et au caves de
la méson. Je vous prie nie rescrypre du tout amplement
ce que il serat de fayre⁴ et cominant nous nous orons à
gouverner, avecque ung mot de nouvelles... De Vyanne,
ce 10 jour de juin 1565.

Vostre frère et vray amy à vous fayre
servyce,

H. DE BREDERODE.

Je vous prie que ce soyt hyentost que je puyse avoyr

(1) *Carles*. Le Comte Louis avoit un valet de chambre de ce
nom: peut-être aussi s'agit-il du Comte Charles de Mansfeldt.

¹ *Belgicisme*: het is om weinige dagen te doen. ² *Belg* zoo lang, intusschen.

³ esbahi.

⁴ *Belg*. wat er te doen zal zijn.

1565. response, à cause que, sy je demeure plus long tamps, il
Juin. luy samblerat que je me moque de luy, sans oublier mes
recommandations à la bonne grâce de nostre frère Adolff.
Je m'an voye¹ boyre ung bon trect ce dyner à tous deus.
A Mons^r mon frère, le Conte Ludwick de Nassaw.

† LETTRE CVI.

*Le Cardinal de Granvelle au Baron de Bollwiler. Ligue
des Seigneurs (ms. B. GR. XVIII. p. 176).*

...Il ne me semble pas fort bien de ces Seigneurs d'Alle-
magne qu'entrent en socyété de la livrée avec ceulx des
Pays-d'Embas ; que j'aye persuadé au Roy que la ligue
estoit contre sa M., il (1) se forcompte : bien ay-je dict
qu'elle tendoit à aultre fin que contre moy, et est vray ; et
dadvantage, comme je le diz encores, ce n'est chose ny
raysonnable ny tolérable que les subgeetz d'ung Prince
facent ligue ensemble, sans le sçeu et exprès consente-
ment du maistre, et ay tousjours dict que je tenoye pour
certain qu'en celle qu'ont faict ces Seigneurs des Pays-
d'Embas, il n'y a point de mal pour le présent, ny chose
contre sa M., mais que aysément il y pourroit survenir
du mal et que, pour plusieurs respectz, me sembloit ceste
chose un très-mauvais et dangereux exemple ; et de dire
que le Roy l'aye treuvé bon, il se forcompte, et beaucoup
plus disant que sa M. aye faict robe et la mesme parure et
porté icelle à Madrid ; ains m'escript ung secrétaire de

(1) *il.* A ce qu'il semble, le Conte Charles de Mansfeldt.

¹ vais.

sa M. qu'allant M^r d'Eguemont avec le Roy à Aranjéz au 1565.
mesme coche de sa M. et luy parlant de ces flesches , le dit Juin.
Conte respondant à icelle ce que voz lettres contiennent ,
sa M. luy dict ces motz: «Conde! no se haga mas....» Bau-
doncourt, 12 juing 1565.

Les bruits touchant l'approbation du Roi étoient absurdes : toute-
fois on comprend ce qui avoit donné lieu à des suppositions pareilles.
Philippe II n'opposoit guère de résistance aux entreprises des Sei-
gneurs; en outre il sembloit négliger Granvelle. Le 2 juin M. de
Chantonnay écrit de Vienne à celui-ci : que tout va de mal en pis
aux Pays-Bas. Madame agit en beaucoup de circonstances d'une
manière entièrement opposée, comme elle le sait très-bien, aux
volontés du Roi. Ce Prince s'occupe aussi peu de cette affaire que
si elle ne le regardoit point. Il faut que le Cardinal en finisse avec
la position où il est actuellement. «....V. S. est prudente et ne luy
veulx conseiller autre chose, sinon de ne se fier tant en belles
paroles de Princes ny aultres.... Quant je vois tant de lenteur,
tolérance et pis, si je l'osoye dire, je plains le passé et présent.....
Si vous le soustenez plus longuement, l'on se mocquera de vous
et dira l'on que, pour fin que vous soyez, vous vous êtes laissé
tromper....» (MS. B. G. xvii. p. 129). Et peu de jours auparavant,
le 12 mai, il lui avoit écrit que le Roi d'Espagne cherche à gagner
le temps petit à petit : les Pays-Bas ne se soumettront à son obéis-
sance que par la force. On cherchera toujours, dit-il, à éloigner
le Cardinal de la personne du Roi et à le mettre en inimitié avec
la maison du Duc d'Albe. Quand les Princes ont besoin de quel-
qu'un, ils font paroître beaucoup d'affection pour eux; passé cela,
ils n'en tiennent aucun compte.

LETTRE CVI^b.

*Viglius au Cardinal de Granvelle. On introduit une nou-
velle forme de Gouvernement* (MS. B. GR. XVIII. p. 180).

Le 22 mars Viglius écrivoit au Cardinal: « Si Dieu me continue la

1565. «vie, je prévois bien que je verray des choses dont pourray avoir
Juin. regret » (MS. B. G. XVII. p. 80.).

...L'on forge icy une nouvelle république et Conseil d'Estat, lequel aura la souveraine superintendence de tous affaires. Je ne sçay comment cela pourra subsister avec le pouvoir et auctorité de Madame la Régente, et si sa M. mesmes ne sera bridé par cela. Et ne sçay, ores que le Roy veult que je demeure au Conseil d'Estat, si ilz voudront avoir en leur compaignie si petits compaignons. Aussi certes je ne demanderay estre de ce nouveau règne ; parquoy, ayant mon congé et despart de l'estat de Président, j'espère que l'autre viendra de luy mesme, si leur concept va avant ; comme je croy qu'il fera, puis que celle qui sera la plus intéressée¹, seconde en tout la volonté de ceulx qui le conseillent, et que de la venue du Roy il n'y a nul espoir. — Les Evesques et autres convoquez icy pour le faict de la religion, ont, à mon advis, prudemment considéré ce qu'estoit mis en délibération.... Bruxelles, 14 juin.

D'après les ordres du Roi, la Duchesse avoit fait assembler à Bruxelles quelques Evêques et théologiens pour savoir leur avis sur « la doctrine du peuple, la réformation de la vie, l'institution des enfans, et le changement des peines : » *Hopper, Mém.* p. 48. Le Prince d'Orange, le Comte d'Egmont, et le Comte de Hornes, estoient à Bruxelles lors de ces graves délibérations qui eurent lieu au commencement de juin, ensorte que Bréderode (p. 384) écrivoit avec raison : « je pansse byen que les choses ne sont an tels termes que ayés grant loysir vous promener. »

L'avis, quant à la doctrine du peuple, la réformation des Ecclesiastiques, et les écoles, fut que le Concile de Trente y avoit fort bien pourvu. Le point principal étoit la modération des Pla-

¹ lésée.

cards. » Madame, à l'instance des trois Seigneurs, fait proposer de 1565.
 « considérer en quelz termes le pays estoit à cause de leurs voisins Juin.
 » et multitude des Sectaires; aussy que les juges ne vouloient suyvre
 » la rigueur des placarts; et que facilement pourroit succéder aucun
 » inconvenient, si en ce ne fust pourveu par bon remède, signament
 » au respect de l'article du changement de la forme du chastoy. »
 Les Evêques répondoient « que ne seroit bon conseil de penser
 » gagner aucune chose contre les hérétiques, par voye d'oster ou
 » changer la forme du chastoy, mais beaucoup plus faisant le con-
 » traire, et s'opposant contre iceux couragement. » Toutefois ils
 écrivirent, dans leur avis au Roi, qu'on pourroit autoriser par in-
 struction secrète quelques adoucissements: *Hopper, l. l.*

Les Seigneurs refusèrent de siéger avec les théologiens appel-
 lés à traiter ces graves questions. Quelques membres du Conseil
 d'Etat ayant dit « qu'il n'y avoit autre cérémonie à tenir, si non que
 » de faire asseoir les Evêques et autres avecq ceulx du Conseil d'Es-
 » tat, chascun en son lieu et siège convenable à sa qualité,.... le
 » Prince d'Orange, Comte d'Egmont, et l'Admiral disoient... n'estre
 » l'intention de sa M. que ceux du Conseil disent leur opinion en
 » présence de ceux du dehors, ains au contraire que ceux du dehors
 » disent leur advis devant le Conseil, et que partant ne se doivent
 » asseoir avecq eux: » *Hopper, l. l. p. 47.* Les Evêques et théolo-
 giens délibérèrent à part. Après qu'ils eurent émis leur opinion,
 la Duchesse « proposa à ceulx du Conseil d'Etat quelle chose se
 » devoit faire; et comme par aucuns fust dit qu'ilz se confor-
 » moient à la résolution des Evesques et des autres, le Prince d'O-
 » range, Comte d'Egmont, l'Admiral, et le Comte de Mansfelt
 » dirent que, par l'instruction que le Comte d'Egmont avoit appor-
 » tée, sa M. ne demandoit l'advis de ceux du Conseil d'Etat, et que
 » pour tant ne se devoit dire aucun advis, si ne fut qu'il pleust à
 » sa M. d'eulx seuls, ou semblablement des Gouverneurs et Con-
 » saulx provinciaux, qui ont leur advis et information particuliè-
 » res: » *l. l.* — Le Roi n'ayant tenu aucun compte de ce que les
 Seigneurs avoient fait insinuer par Egmont: « que sa M. pourroit
 » considérer s'il luy pleust demander l'avis du Conseil d'Etat et
 » d'autres Seigneurs et Chevaliers qui de bonne volonté y feroient

1565. « tout bon debvoir » (*l. l.* p. 43), on se trouvoit offensé de ce
Juin. dédaigneux silence; en outre l'opinion du Prince, si différente de
celle des Evêques, étoit suffisamment connue, et peut-être ne dési-
roit-il pas en ce moment se compromettre davantage par une oppo-
sition encore plus vive et plus ouverte.

Vers la mi-juin se tint la fameuse Conférence de Bayonne. On a
supposé (*T. V.* p. 65), et cette supposition n'avoit rien d'absurde,
que Cathérine de Médicis et le ministre de Philippe, renouvelant
les promesses de 1558 (p. 34), s'y étoient concertés pour l'extermi-
nation des hérétiques. Il n'en est rien. — Le Roi d'Espagne paroit
ne pas même avoir désiré l'entrevue. Granvelle écrit le 10 mars
de Besançon à M. de Chantonay : « sa M. m'escrit l'entrevue
qui se doit faire entre la Royne, nostre maitresse, et la Reyne
strès-chrestienne, sa mère; et que ce sera au coustel de Fontarabie,
au mois de may prochain; pour vu la Royne nostre maitresse
doibt partir fort accompagnée au commencement d'avril, s'estant
excusée sa M. de s'y trouver, pour les occupations forcées et
nécessaires qui le détiennent en Castille, et qu'il a faict ce qu'il a
peu afin d'empescher l'allée aussi de la Royne, mais que la Royne-
mère a pressé de sorte et par tant de voyes que n'a peu délaissier
de luy complaire. Que de cecy donne-il advertissement aux
Electeurs du St. Empire, au Duc de Brunsvich, aux potentats
d'Italie et aultres, pour éviter que l'on ne desguise la chose à
l'accoustumé pour donner ombre et soubçon. » († *MS. B. G.*
xvii. p. 46).

La réunion devant avoir lieu, Philippe voulut la mettre à profit;
mais la Reine-mère n'entroit pas dans ses desseins. C'est ce qui
résulte des Lettres du Duc d'Albe au Roi, écrites du 15 juin au
4 juillet, en Espagnol. Il écrit que M. de Montluc paroît pencher
pour l'emploi des moyens de rigueur : tel n'est pas le senti-
ment du jeune Roi qui ne consentiroit pas volontiers à voir
se renouveler des guerres qui ruinent, dit-il, son royaume. La Reine-mère seroit disposée à laisser tomber la ques-
tion; mais il est indispensable de la traiter à fond. Le Cardinal

de Bourbon , M. de Montpensier , etc. s'expriment avec chaleur 1565. sur les moyens à employer ; quelques autres , stylés par la Reine- Juin. mère, cherchent à faire illusion sur l'état des choses, prétendant que tout va bien , et que le Roi regagne tous les jours de son autorité. — La Reine-mère ne considère pas qu'un ennemi désarmé perd beaucoup de son assurance , mais n'en reste pas moins ennemi dans le coeur. Elle veut à tout prix éviter la guerre. Elle désire une ligue entre l'Empereur et le Roi d'Espagne; des mariages entre D. Carlos et Marguerite sa fille, le Duc d'Orléans et la Princesse de Portugal ; a des griefs contre le Roi d'Espagne, etc.

LETTRE CVII.

*Le Comte H. de Brederode au Comte Louis de Nassau.
Venue prochaine du Duc de Clèves.*

Mons^r mon frère , j'ey repceu vostre lettre datée du 6 de ce présent moy , par où je n'antans nulle responce sur ma dernyère que vous ey escrypt , et depuis icelle m'ast aryère¹ renvoyé M^r le Duque de Clèves icy ung gentilhomme , par lequell il désyre que je l'avertysse commant je me porte et aussy quant M^r le Prynce et M^r d'Egmont ce pouront trouver icy , et que il désyreroyt sur tout les voyr , mès que je ne lésse tousyours me trouver devers luy , et me remande M^r de Neunar anffyn que il veult venir icy. J'ey retenu le dyct gantylhomme jusque à cest heure, pansant que me randryés quelque responce ; quant j'ey ouvert vos lettre, mé² rantrés³ de jē ne sey quels bèquefoutus d'evesques(1) et présydens , que je voldroye que la

(1) *évesques*. Le Comte Louis lui avoit peut-être écrit sur la réunion des théologiens : voyez p. 378, 39.

¹ de nouveau.

² n'est.

³ revenu.

1565. race en fusse faylly , comme de chyens vers ; car aussy
Juin. hyen, tant que il seront , ne combateront d'aultres armes,
que il n'ont tousyour combatus , demeurans avarés , brut-
taus , obstygnés , ambyssyeus d'orgeull , *et cetera* ; je
vous lesse an pansser le rest. Je vous pryé me mander
toute responce de poynt à poynt sur ma premyère , affyn
que je sache à me régler , vous asseurant mon honneur
que au suys au payne , car je ne voldroye pour tout le
monde le fasher ; j'espère au moyns , sy M^r le Prynce ne
peult venyr , que ne me ferés ce movés tours ne vous y
trouver , car vous savés que pour vostre servyce je yroys
mylle lyeus par dellà les Indes , aussy M^r le Conte Adolff,
nostre frère.... De Vyanne , ce 17 jour de juin.

Vostre très-affectionné frère et vrey amys
à vous fayre servyce ,

H. DE BREDEBODE.

Je n'escryps à M^r le Prynce , pour luy avoyr escrypt
depuys peu ; je vous supplie luy fayre mes humbles
recommandatyons à sa bonne grâce et que luy suys esclav-
ve ; vous pryant de recheff me mander le tout hyen au
long , sans oublier mes recommandatyons à la bonne
grâce de mon frère M^r le Conte Adolff.

A M^r mon frère , M. le Conte Lodwyck de Nassau.

Le Cardinal de Granvelle écrit le 19 juin au Roi touchant la Con-
férence de Bayonne (p. 380) : « Plegadios que brevemente tengamos
nuevas de que seâ acabadas las vistas , y que quitada la sombra que
adellas se tenia , hayan aprovechado si quiera para animar à la Rey-
na madre à que de veras intente el remedio de la religion , como con-
venia ; y lo podria muy bien hazer sino estuviessse persuadida
que , con entretener las dos partes en discordia , puede mejor hazer

»sus negocios y establecer su autoridad; su hijo va creciendo, y si 1565.
 »quiere Dios que quede catholicos, podriase ver la Reyna conel Juin.
 »en embaraço, quando conozca el daño que ha recebido su tierra
 »por se haver tractado este negocio por la via que veemos... Il est
 urgent que la ligne de Flandre soit détruite; elle a des ramifi-
 cations jusqu'en Allemagne, où l'on en porte publiquement la
 livrée séditieuse (p. 376). «M. d'Aigmont, à lo que me dizen, bolvia
 »muy contento de v. M., y mostrando gran gana de querer en todo
 »seguir los sanctos y justos desseos de v. M., especialmente en el
 »sostemiento de la religion. »

LETTRE CVIII.

Le Comte H. de Brederode au Prince d'Orange. Affaires particulières.

Mons^r. Comme j'ey dépêché ce myen conseiller pour
 pourchasser l'otroye de mon dyquage que vous savés,
 duquell il vous pleust nous apoyincter, mons^r d'Assen-
 delft (1) et moy, dernyèrement à Amsterdam, l'octroye que
 je désyre n'est pas que de pleyn pouvoyr je ne le puyse
 à cet heure fayre, comme estant le tout et tout myen:
 mays ce que je désyreroys, ce seroyct seulement que, sy
 je vynsse de vye à trespas sans aulcuns légystyme, que
 l'on ne mysse à mes successeurs ou herystyés an avant
 quelque motifs de movés fyeffs, ou que tout fusse movés
 fyeffs, ce que toute foyz j'espéreroys que par justyce il
 n'y oryont nulle resons, ny droyct, mès pour poynct les
 lésser à ses termes après mon trespas et aussy que ne vol-
 droyt amplyer' mes denyers à ungne chose sy scabreuse et

(1) *d'Assendelft*. Corneille d'Assendelft, Sg^r de Goudriaan, ou
 Nicolas, Sg^r d'Assendelft; tous deux prirent part en 1566 à la Con-
 fédération: *te Water, Verbond*, II. 162, *sqq.*

^r employer.

1565. après lytygyeuse, j'ayme mieus par bon moyen an avoyr
Juin. ungne bonne fyn, vous suppliant, Mons^r, que, s'yl vyent
à propos me fayre ce byen, de vouloyr prendre la payne
vous y amployer et de dyre ce que an avés veu, ansamble
au danger que mestans nos denyers et aussy ce fesant,
que le grand byen que fesons à tout le pays et au demeyn-
nes du Roy, duquell tant plus serast son pays habyté,
tant plus vouldront¹ elles. Je suys atendant aussy, Mons^r,
journallement de vos nouvelles, aultrement y ast lon-
tamps que me fusse trouvé par devers vous, ne fust que
Mons^r le Duque désyre antyèremment de venyr icy et désy-
reroyct fort avoyr ce byen vous y voyre, anssamble
mons^r d'Egmont, et d'effect m'ast anvoyé ung gentyl-
homme, lequell je retyens icy jusque j'orey repceu de vos
nouvelles, et désyr à savoyr le dit Duque quant je le
voldrey querre² pour son venyr icy, et aussy le tamps
que panssés vous y trouver. Je ne sey que luy mander,
sans savoyr de vous Jeus vos bons plésyrs. Je pansse byen
que les choses ou affayres ne sont an tels termes que
ayés grant loysyr vous promener. Sachant vostre voul-
loyr, ne fauldrey de luy escripre et après me trouver
auprès de luy, savoyr ce que il serast an intention de
fayre ou ce que il voldrast me commander; ou aultrement,
vous congnessés l'homme, il y oroyct assés à grogner
pour toute ma vye. Je n'ay vouslu délessier aussy, Mon-
sieur, de vous escripre la joly chanson que l'on a fayct à
Anisterdam de vous et de moy.... J'antemps que cest
canaille son plus dyscort et anflambé les uns sur les
aultres quy ne furent onques. Je voy que, sy l'on n'y mest
remède, tout n'an vauldrat ryen. Il font coure³ le bruyct

¹ vaudront.

² quérir.

³ courir.

que y devés estre de bryeff de retour; je le voldroye et 1565.
que ce fusse avecque telle otoryté, que il sentyssyons que Juin.
vous y fuyssyés venus, aultrement les bélyctres¹ ne val-
lent la payne. Je suys journallement trectant avecque mes
subgés² pour trouver moyen pour nostre fortyfycatyon
et les trouve tous fort vollontayres, de sorte que je pense
et ne fays doubte que le moyen ce trouvera lygèrement
et que de bryeff nous nous metrons à l'ouvrage, et pansse
vous anvoyer le tout mesuré au petyt pyet et l'assyeste
de la vylle byentost, affyn que il vous plèse me fayre tant
d'honneur m'an anvoyer vostre desseyn⁽¹⁾; ayant icelluy,
je ne sesserey³ que ne vous vous aperceverés byentost de
nostre besongne.... De vostre (2) méson de Vyanne, ce
21^{me} jour de Junij 1565.

Vostre très-obeýssant serviteur et
vray amys à jamés,

H. DE BRÉDERODE.

Je vous supplye, Mons^r, d'avoyr ung petyt mot de
nouvelles: ma femme Amalle (3) vous bèse les mayns.

A Monsieur¹ Monsieur le Prince d'Oranges Conte de Nassau.

(1) *vostre dessein*. Le Prince ayant donné son avis, fut accusé
en 1567 de lèse-Majesté pour avoir aidé le Comte à fortifier Via-
nen contre le Roi. Il répondit que le Comte avoit le droit de
fortifier une Ville qu'il possédoit en toute Souveraineté; mais que
d'ailleurs lui, Prince, n'avoit donné avis sur le principal point,
savoir si la fortification se devoit faire ou non, dont le Seigneur
de Bréderode ne faisoit doute ny difficulté aucune, ains seulement
sur la qualité et la forme de la fortification: » *Défense*, p. 187.

(2) *vostre*. Apparemment en signe de dévouement et de respect.

(3) *Amalle*. Amélie, Comtesse de Nuenar, cousine du Comte
Herman; après la mort de Bréderode, épouse de Frédéric III, Elec-
teur Palatin.

¹ sujets. ² mi-érab'les, gueux. ³ cesseraï.

LETTRE CIX.

1565. *Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Relative*
Jun. à la Princesse.

. Durant les premières années de son mariage le Prince fait très-rarement mention de son épouse: dans notre Recueil seulement p. 199, l. 10, avec une extrême froideur. Sa conduite étoit déjà tout au moins singulière (p. 257) Le 25 avril Bordey écrit de Bruxelles au Cardinal: «...Le Prince d'Orange partit le mercredi saint pour aller faire ses pasques à Bréda; et estoit deux ou trois jours devant jà partie la Prince sa femme, laquelle, à ce que l'on [m'asseure], tout le temps qu'elle a esté en ceste ville depuis son retour, ne [ha] jamais sorti de sa chambre ny pas pour dîner ny souper, et qui est bien estrange, ne prenoit aultre lumière en sa chambre que de la chandelle, tenant par tout le jour ses fenestres fermées...» (MS. B. G. XVII. p. 233). C'étoit chose connue que le désaccord entre les époux (voyez la Lettre 114).

Mon frère, pour autant que serons tout ce mattin et après-diné empêché et que ne porrai parler au gentil-homme du Duc de Saxe, me semble que feries bien le faire appeller et lui dire que, oïre que ma femme luy a assuré de se conduire doresnavant en toutte obéissance et que du passé elle a faict le semblable, que néanmoins, affin qu'il ne samble que tout ce que je luy ay dict et vous aussi serient choses contruvées, que je désirerois qu'i prins information des maîtres d'ostelx, de van der Eike, et tout aultres qu'i vaulderat, et mesme de sa femme de chambre, la petite Allemande, comme elle se conduit et avecque quel manière, affin que, aiant le tout entendu, il puisse tant mieulx penser en quelque remède; car ce que ma

¹ voudra.

femme luy a dict, elle m'en a dict le semblable cent fois et 1565.
à plusieurs aultres, pourquoy je crainderois bien que si Juin
tost qu'il serat parti, que serat le même, et en cas qu'il
ne se puisse présentement trouver quelque remède, que
sessi serviroit pour monsieur l'Electeur, affin qu'il puisse
penser tant mieulx à quelque remède et en escrire tant
mieulx à ma femme : et sur ce vous dis le bonjour.

Vostre bien bon frère à vous faire service,

GUILLAUME DE NASSAU.

¹ Bruxellis 22 Junij a.^o 1565, cum Hans
Looser Marscallus Ducis Saxoniae adesset.

LETTRE CX.

*P. de Varich au Comte Louis de Nassau. Affaires de la
Principauté d'Orange.*

* * P. de Varich, Seigneur de Grypestein, étoit arrivé à Orange
le 6 mars 1564 avec Paul van Heyst, Docteur en droit, en qualité
de Commissaires du Prince. Ils trouvèrent la Ville « la pluspart
» brulée (1), n'ayant rue qui eut forme de rue et qui ne fut plus
» haute que les maisons pour les démolitions d'icelles, de façon
» qu'on ne les pouvoit discerner, et les maisons tellement démolies
» que ne leur demeuroit aucune forme, mesme les meilleures...
» Aussi une infinité de vefves et enfans orphelins pour les inhumai-
» nités et cruautés qui furent exercées en la prinse et saccagement
» de la ville en juin 1562. »

(1) *brulée* Cette description est faite par de Varich lui-même :
nous l'extrayons de son ample *Verbal*, dont de la Pise a eu con-
noissance (voyez l. I., p. 330) et aura souvent fait usage. Ce
journal commence le 31 janvier 1564 et finit le 16 mars 1565. Il
est probable que de Varich se rendit alors momentanément dans les
Pays-Bas, et que là il avoit *pris congé* du Comte Louis.

¹ Ces mots sont écrits d'une autre main.

1565. Il y eut de nouveau et sans cesse des différends avec le Comtat
Juillet. d'Avignon. Le Maréchal de Danville étoit favorable au Prince.
Déjà auparavant il avoit répondu aux plaintes des Catholiques
« que la Principauté n'estoit de son gouvernement » (*de la Pise*,
p. 317) : disant aussi à Sommerive, ennemi du Prince, « je m'es-
bahis fort que vous ayés si mal traité Orange : car, après les Rois
de France et d'Espagne, je craindrois plus de faire desplaisir au
Prince d'Orange qu'à nul autre : l. l. Maintenant encore il ordonna
aux Catholiques « de se retirer à leurs maisons et d'obéyr aux
Edicts de leur Prince sans plus le venir fâcher : » l. l. p. 321.
Mais la Cour de France n'étoit pas dans les dispositions du Maré-
chal. Les affaires d'Orange se ressentirent de la modification que
venoit d'éprouver la politique de Cathérine de Médicis (p. 270).
Après bien des tracasseries il fallut enfin accepter une paix moins
avantageuse que celle de 1563 (p. 184).

De Varich devint Gouverneur. Van Heyst étoit mort déjà le 22
août 1564, et le Prince aura peut-être voulu complaire au Pape
en donnant un successeur à St. Auban. Son choix fut heureux.
De Varich étoit un homme propre à tenir tête aux périls. « Enne-
mis dehors, ennemis dedans, hors de l'abri et de la protection de
son Prince, non seulement éloigné d'une très-grande distance,
mais occupé à de très-grandes affaires ; certes l'Etat avoit besoin
d'un tel homme qui ne fut susceptible de corruption dans les
mauvais temps qu'il y a passé. Et l'histoire luy doit ceste louan-
ge, de n'avoir point esté surmonté en probité par aucun autre qui
l'ait devancé en ceste charge et qui luy ait succédé depuis : ny en
constance et fermeté de coeur, au soubstien de l'autorité et de la
grandeur souveraine (1) de son maistre : ayans tousjours esté les
deux principales barrières, qu'il a opposées à ses ennemis. Bien
que finalement il fut contraint de céder (2) à une plus grande
force : » *de la Pise*, p. 331.

Monseigneur, ayant prins congé de vostre S^{re} pour

(1) *souveraine*. Voyez T. II. p. 48.

(2) *céder*. En 1568 : disgracié par le Prince, il mourut de regret :
de la Pise, p. 361.

mon retourt d'Oranges et y prins mon chemin passant 1565. par Paris, les choses se comportent en bonne paix et ne Juillet. s'i disoit chose qui méritat l'escripe.

Passant à Montargi, j'entendis de madame la Duchesse de Ferrare (1) que le Cardinal de Lorraine avoit si bien practiqué avec le Duc de Montpensier et aultres ses confédérés, par trois ou quatre fois avoit *quasi* remis les troubles au Royaulme de France; à quoy le Roy a promptement remédié. Car il a faict déclaration par escript comme il veult et entend entretenir et maintenir ses édicts de pacification de paix; et iceulx faire garder et observer inviolablement, déclarant ennemy sien et de la Couronne toute personne qui voudra entreprendre et se esmouvoir contre la theneur d'iceulx, séditieux, perturbateur du repos publicque, et comme tel qu'il l'esterminera, et laquelle déclaration il a signé et a faict signer à tous les princes et grands seigneurs de son Royaulme; toutefois quand il baille aux S^{rs} de Montpensier, de Guisse, de

(1) *Duchesse de Ferrare*. Renée, fille de Louis XII, depuis 1558 veuve de Hercule II, Duc de Ferrare; belle-mère du Duc de Guise. Elle montroit sa foi en confessant la doctrine et protégeant les amis de la Réforme. Calvin, peu avant de mourir, lui écrit : « Je sçay bien qu'une princesse ne regardant que le monde auroit honte et prendroit quasi à injure qu'on appellât son chasteau un *hostel Dieu*, mais je ne Vous sçaurois faire plus grant honneur que de parler ainsy, pour esleyer et recongnoistre l'humanité de laquelle Vous avez usé envers les enfans de Dieu qui ont eu leur refuge à Vous : » *Henry, das Leben Calvins*, I. p. 159. — En 1564 elle promet à de Varich d'employer tout son pouvoir pour les affaires du Prince, et se fit donner des instructions pour en pouvoir parler à tous, au Roy et aux Princes du sang : « *de la Pise*, p. 325.

1565. Bordillon, de Dampville et autres confédérés du dit S^r Juillet. Cardinal, le reffusoient signer; dequoy irrité sa Ma^{te} déclara que tout homme de son Royaulme qui refuseroit à signer la susdite déclaration, qu'il l'estimoit et tenoit son ennemy et de la Couronne, et comme tels qu'il les chastieroit, tellement qu'en après les susnommés vindrent librement signer les dits articles, sans entendre d'en estre autrement repries. Elle me dict aussi, qu'on estoit après pour mestre paix entre Mes^{rs} de Guisse, de Montmorency, et de Chastillon.

Arrivant à Lion le 17 juing n'ay peu recevoir l'argent de la lettre de cambie¹, pour ce que le payement ne se devoit payer en trois semaines après: quand les soldats sont arrivés à Lion le 23 de juing, avoient vescu en chemin à l'almande, ne pensant avoir receu l'argent à la franchoise, dont fus contraint bailler un nouveau payement.

Et arrivant à Orange le 2 de juillet ay trouvé que le S^r de Sam^llay, en mespris de la justice, accompagné de huit chevaux, tant de Courtheson et Jonquieres que Oranges, est venue le 23^{me} de juing, chacun sa pistolle bandé et le cocq² dessus dessous leur raistres³. Et trouvant le cappitaine Chabbert en la rue près de la porte, accompagné de trois, le dit de Samllay luy donna une desmentie, pour ce que Chabbert l'avoit faict appeller en justice pour huit cents escus, que Samllay luy devoit avoir desroubbé. Après fist signe aus autres de tirer, de quoy Chabbert receust deux coups de pistolle, l'une à la poitrine et l'autre au bras, un autre qu'on dict estre gentilhomme une pistolettade au travers du corps, qui

¹ attendre. ² change. ³ chien du fusil: *Holl* de haan. ⁴ justaucorps (rais).

mourut sur la place: soubdain délogièrent de la ditte 1565. ville, réservé un, nommé Dardillon (1), frère du Con- Juillet. seiller de Provence, qui a esté en Flandres pour les Catholiques, lequel estoit de leur conspiration. Les ayant assisté en tout, revenoit en la ville, faisant semblant de rien et le détiens prisonnier au château. Et tous ces conspirateurs sont les princeaulx protestant contre la souveraineté, et pensoient estre compaignons¹ de son Exc., dont astheure ont affaire de sa grâce et miséricorde. Je supplie très-humblement à v. S. vouloir remonstrer à son Exc. de pas leur donner la rémission si légèrement comme il pensent: c'est le seul moien pour faire recoignoistre leur Prince, aussi pour faire bastier une partie du château, lequel a esté par leur moien ruiné.

Si son Exc. ne veult astheure regarder la commodité quil se présente pour la souveraineté, je n'auray icy plus que faire et ne serviray que d'espion, aussi ne vouldrois demeurer, si la justice n'aye son cours, au moins que son Exc. fut reconnue tel comme il est. Car jamais il n'y aura moyen pour le fayre recoignoistre qu'astheure, sans qu'on les face aucun tort et n'aurent moien de se plaindre.

Selon que je puis entendre, il y auroit bien trois mille francs d'amende pour son Exc.: je pense que Dieu l'at envoyé pour abbattre l'orgueille de ces séditieulx, veu

(1) *Dardillon*. « Un des principaux conducteurs des Catholiques. » *De la Pise*, p. 321. « Son frère, originaire d'Orange, Conseiller au Parlement de Provence et cy-devant Conseiller et vice-Président au Parlement d'Orange, fut un mauvais instrument pour débaucher les sujets de leur devoir et empêcher une reconnaissance si légitime. » *De la Pise*, p. 330.

¹ égaux.

1565. q'un a meurtry l'aultre ; ce sont les bons subjects, comme
Juillet. ils disent, qui ont fait ceste belle acte. Si j'eusse acten-
due encores quinze jours à venir, les troubles eussent
esté à Orange plus grandes que jamais, pour ce qu'ils se
commenchoient à bander l'un contre l'aultre, mais espère
avecque messieurs de la Court de remédier au contente-
ment de son Exc.

Le dit Chabbert mourut le vi^me du présent mois ; je
pense qu'il a esté pugniz pour l'orgueille qu'estoit en luy
et la rebellion qu'il fist contre son Prince naturel.

Pour nouvelles de Maltes, j'entends que le Turcq batte
encores fort, et a changé du lieu de batterie, mais on
espère qu'il ne fera rien, et entrent journellement dé
galères avecque gens et vivres.... Du Château d'Orenges,
ce 18 de juillet 1565.

De vostre Seigr^{ie} très-humble et obéissant serviteur,

PIERRE DE VARICH.

LETTRE CX.

*M. de Chantonnay au Cardinal de Granvelle. On ne doit
pas se sacrifier sans profit* (MS. B. GR. XIX. p. 111).

. Le Cardinal, à cette époque, n'avoit pas à se louer des
faveurs du Roi. Le 20 oct. il écrit à G. Pérez qu'il est sans nou-
velles directes de sa M. depuis un an (†MS. B. GR. xx. p. 194).

M. de Chantonnay, malgré les assurances de Granvelle (p. 252)
paroit avoir tardé à se rendre à Vienne. Le 3 janvier 1565 il écrit
au Prince d'Orange que, devant partir pour l'Allemagne et ne
pouvant surveiller ses affaires, il le prie de nommer quelque sur-
intendant pour les soigner (MS. B. GR. xvi, p. 152). Le 27
janvier le Prince répond poliment. Le 11 févr. il étoit encore à

Ornans, d'où il écrit au Cardinal : « les Seigneurs des Pays-Bas 1565. regardent d'un mauvais oeil quiconque sert le Roy (*MS. B. Ga. Juillet, xvi. p. 237). Le 30 mars le Roi lui envoie une Lettre pour le Pape avec de fortes observations contre une demande de Maximilien II en faveur du mariage des Prêtres (+MS. B. Ga. xvii. p. 148).

Le Prince de Parme étoit venu dans les Pays-Bas avec M. d'Egmont. Il étoit fiancé à Marie, Princesse de Portugal.

...Pour ne reprendre par le menu tout ce que v. S. i. respond à mes lettres, je diray seulement que tout ce que j'en ay escript n'est pour donner conseil à icelle, mais pour luy représenter les choses que j'ay veu en Espagne et par l'expérience des choses passées et présentes de l'umeur du Roy, et que souvent l'on paye les gens par belles paroles, et à la fin avec icelles l'on demeure oblié et le plus grand contentement que je sçauroye avoir, seroit d'estre abusé en ce jugement; cela prémis et adverty pour mon debvoir, je me remectz à ce que v. S. i. en peult mieulx sçavoir que moy, et à elle d'y sçavoir pourveoir par sa prudence; et quant au point que je disoye que, n'estant chief des affaires, je ne me voudroye mesler de tenir la main à ce que les autres fissent ce qu'ilz doibvent, je ne diz pas que cela se deust dissimuler, mais ayant une fois dit confidamment à la personne à qui il pouvoit toucher l'inconvénient que pourroit advenir, je ne voudroye insister à redire le mesme; ains en avertir le maistre et qu'il en dit et fit après ce qu'il voudroit, et laisseroye aller doucement les autres leur chemin, tant plus si l'avertir luy mesme seroit si peu pour le remède comme il se voit. Dieu vuelle que, comme v. S. i. espère, le Roy vienne; je croy que sa M. congnoit l'importance des Pais-Bas; je ne sçay si tous

1565. ceux qui sont aux affaires en jugent ainsy, et diray plus, Juillet. que la particulière commodité et profit tiennent souvent le bien et nécessité publique en longueur, avec espoir « que tiempo [avera] para todo, y que aun no estañto mester, » et que les choses se pourront réduire et remédier, tant que à la fin l'on tombe de pas à pas par faulx espoir en la ruyne entière et irrémédiable.

Par tout ce que l'on m'escript du Pays-Bas je ne vois aulcung changement en la conduite et insolences, jusques au quinziesme de ce mois qu'est la date du dernier ordinaire. Dieu veulle que le temps en amaine autre chose et m'esbahys de la demande de M^r d'Egmond touchant le retour de v. S. Je ne sçay ce que c'est le Prince de Parme dit que l'on a fait peu pour luy, de quoy l'on faict tant et mesme de la conduite de l'espousée, et puis certes jusques à maintenant *nil est in homine*, je ne sçay que ce sera avec le temps. Renard est bien où il est, mais que l'on l'y entretienne... J'entendis, il a diverses foiz, par desà que tous les Pays désiroient l'Empereur ou ses enfans (1), sinon nostre maison, laquelle luy contrarioit tout ce qu'elle pouvoit; que n'estoit rien à nostre désavantage de dire que nous estions fidelles sujets et serviteurs à qui nous devions... Erasso a la protection des Seigneurs des Pays-Bas, selon qu'il s'est monstré courtois contre son naturel envers Egmond... Vienne, 28 juillet.

(2) l'Emp. ou ses enfans. Voyez la Lettre 42^a et p. 241.

¹ transport: voyez la Lettre 119, in f

LETTRE CXI.

*Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvel- 1565.
les de Malte; affaires d'Orange.* Juillet.

* * Le siège de Malte fut entrepris vers la fin du règne de Soliman II, dit le Magnifique, le même qui gagna la bataille de Mohacz en 1526 et donna vingt assauts à Vienne. Mustapha Basa fit sa descente dans l'isle le 17 mai. Ce ne fut qu'en septembre qu'on secourut les Chevaliers, après une défense admirable, qui fit perdre aux ennemis 15000 soldats et 8000 matelots. *Mezeray*, V. 78.

Mon frère. Je nay vous ay rien mandé de nouveau depuis vostre partement, à cause que mon secrétaire Espagnol vous at mandé les nouvelles que j'ey receu de Stopio et, oires qu'il sont fort bonnes, néamoings pour plusieurs respects ne me samblent estre fort autentiques; de tant plus, qu'il n'y at despuis venu nulles aultres nouvelles qui confirment les premiers, car ne peus penser que si bonne nouvelles porrioint tant tarder de estre par tout le monde sceu: enfin, si Dieu nous lésse la vie de deux jours, sçaurons le tout, dont ne vauderay vous le mander incontinent. Je prie à Dieu qu'il puissent estre si bonnes, comme la Crestienté en at de besoigne. .. Mons^r le Marquis de Berghes m'at dict s'en voloïr aller à Spa et qu'il serat bien aise de vous y trouver; vous luy porrés um peu tenir propos des affaires dont nous parlimes à vostre partement. Je désirerois bien sçavoir comme vous vous trouvés de la fontaine; vous prie pour tant m'en vouloir advertir. L'on m'at dict passé deux ou trois jours qu'il y sont arrivé fors Zwedoit¹ en Anvers et que le

¹ force (beaucoup de) Suédois.

1565. mariage passe avant avecque la Princesse de Lorraine, Juillet. et quant et quant la guerre (1). Je anvoie quelque ung pour en sçavoir la vérité.... De Brusselles, ce xxx juillet a. 1565.

Vostre bien bon frère à vous obéir,

GUILLAUME DE NASSAU.

Despuis ceste escrite me sont venu les nouvelles de Malta, dont vous anvoie copie, par où verrés comme suis esté bon prophett, oires que aimerois mieulx qu'il fusse aultrement: l'ambassadeur de France at esté devers moy, me disant comme le Roy son maistre se ébaïssoit fort que j'ay anvoié souldas Allemans en Orange (2), de tant plus qu'il estoit informé, qu'il y [souvoir] ancores quatre ou cinq compaignies, mais après que luy avois dict ma raison et le peu de gens qu'il y avoit anvoié et que en avois adverti au gouverneur de Lion, il en receipt contentement, me promestant en advertir du tout au Roy son maistre, espérant quand il aura entendu, il en recepvra contentement: je vouldrois, pour si ou pour non, que eussions faict le'

A Mons^r le Conte Louys de Nassau, mon bon frère.

LETTRE CXII.

*Le Comte H. de Bréderode au Comte Louis de Nassau.
Indisposition de celui-ci.*

Mons^r mon frère. Je suys esté fort mary d'antandre de

(1) Voyez p. 328, sq.

(2) Voyez p. 390.

• Ici quelques mots manquent.

vostre malladye: j'espéreroys que le bon vyn vous seroyt 1565.
 plus duysable¹ que l'eau de la fontayne, au moyns je croys Août.
 que, sy j'eusse léssé le vyn à ceste myengne dernyère
 malladye icy à ce vyllayn dyquage, que je y eusse léssé
 les houseaus; vous asseurant que de ma vye ne fus sy
 prest. Je pansse que je n'estoyt bon assés pour mouryr
 et que Dyeu n'eusse seu que fayre de moy, quy est l'oca-
 syon que je me tyens asseuré de vostre part que n'avés
 ancor garde: regardé seullement de ne boyr trop d'eau,
 car on s'en[noye]. — Le lieutenant de la vénerye de Hol-
 lande s'an vast vers M^r le Prynce, pour mylle tors que
 ses² bellytres de la Haye luy font journellement, comme
 verés par ce que il vous montrerat et dyrast, estant jour-
 nellement ampêché pour antysyper sur toutes autorytés.
 Je vous pryé tenés la meyn que Mons^r luy commande,
 ungne foys pour tout, ce que il luy plect que il an face
 an cella, et quominant³ il orast dorénavant à ce régler;
 aultrement il ny orast jamés syn et ne cerast non plus
 respecté què le moyndre [dennemier] de par dessa. Je
 vous assure que je me suys byen aultant apercue, sy
 M^r le Prynce luy commande, que il an vyendrat byen au
 bout. — Je vous bèse les meyns des nouvelles⁽¹⁾ que m'a-
 vés anvoyé: je voldroye que il fuyssyont desyà dans Val-
 laydolly⁴ pour voyr le plessyr, car il ne nous soryont⁵ pys
 fayre que telle race n'est journellement ampêché pour
 nous fayre. Je vous pryé me mander amplement de vos
 nouvelles et de vostre bon portement, et sy l'eau vous
 semble ausy bonne comme le vyn. Je me parte ce jourduy

(1) nouvelles. Il s'agit apparemment des succès remportés par
 les Turcs: p. 396.

¹ utile. ² ces. ³ comment. ⁴ Valladolid. ⁵ sauroient.

1565. vers Vyanne, là où je ne suys esté de sys sepmeynnes; sy
Août. je vous puyz servyr an quelque chose, vous savés combyen
je suys vostre, quy me causerat ne vous user de redyctes:
me recommandant ung myllyon deffoys à vostre bonne
grâce, pryé le Créateur vous donner, mons^r mon frère,
bonne vye et longe. De Clèves, ce xj^{me} jour d'aoust 1565.

Vostre frère et antyèremment vrey amys à vous
fayre servyce,

H. DE BRÉDERODE.

Je vous supplie fayre mes recommandations à la bonne
grâce de tous ses Syngneurs et que leur suys esclave.

A Mons^r mon frère Mons^r le
Comte Lodewijck de Nassau.

LETTRE CXIII.

*Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Affaires
de famille.*

. Le Comte Guillaume, auquel la première partie de cette let-
tre se rapporte (voyez p. 339), est apparemment frère du Comte
Gunther de Schwartzbourg et du Comte Albert de Schwartzbourg-
Rudolstadt, qui épousa en 1575 Juliane de Nassau. C'est elle dont
il s'agit ici; voyez la Lettre 118, *in f.*

Le Prince recommandoit, relativement à son frère Henri, une
prudence que sa mère et le Comte Jean de Nassau jugeoient illicite.
Le Comte Louis étoit probablement de ce dernier avis. (Voyez la
lettre 72). «Ludovicus Nassavius quâ erat aetate, quo ingenii
»servore, quo in peregrino imperio observantiae minus studiosus,
»de rebus novandis multa quotidie cum Luteranis et Calvinistis
»consilia versabat: tamen quod (nti scribere atque dicere solebat)
»tot essent toto Belgio Nicodemi, quâ se ratione explicaret, diffi-
»culter inveniebat. » *V. d. Haer*, p. 177.

Le Prince saisissoit chaque occasion d'être utile aux siens Le 28 1565.
janvier 1566 il écrit de Bréda à la Duchesse de Parme : « suivant Août.
qu'il a plu à v. Alt. estre contente que sa M. pourvoiant le Sei-
gneur Conte de Rennenbourgh de la prévosté de St. Salvador à
Utrecht, mon frère le Conte Henri auroit hors¹ d'icelle quelque
pension, iceluy Seigneur Conte estant venu icy, sommes, soubz
le bon plaisir de v. Alt., accordez par ensemble que chascun an
il donneroit à mon frère 600 florins de 20 patars pièce » (G. 90).

Mon frère. J'ay receu vostre lettre² par le paige Wal-
stein et suis d'ung costé bien aise entendre que la fontaine
vous fait quelque bien, d'autre costé suis mari entendre
le beau sault que avés faict; si fusse esté l'après-diné si
bien que le matin, l'on eusse dict que c'est ung sault
accoustumé des Allemans, mais tout vast bien, puisque
en estes ainsi échappé. Jé veu ce que mon frère Adolf
vous escript et, quant à ce qu'ils seriont d'advis que ma
seur deusse escrire une lettre au Conte Guillaume, me
samble qu'il est encores trop tempre³ et qu'il vault mieulx
attendre ancores un peu, pour veoir qué chemin que
cette affaire prenderat; car jé espoir, puisqu'il a tant tardé
sans faire oultérieur pourchas, que il sera despuis par
quelque ung esté conseillé de laisser l'affair là et de se
mestre le tout hors de la teste; néamoings, si l'on enten-
disse qu'il pourchasseroit davantaige et, aiant entendu la
déclaration de ma seur, il vauldroit ancores passer oultre
(ce que ne peus bonnement penser), alors certes il serat
plus que nécessaire que⁴ ma seur luy escrivesse une bonne
lettre. Quant en escrire à George van Holl, ne me semble
aussi convenir; car moing des lettres quel'on peult escrire à
estrangiers de ung tel faict, me samble toujours le melieur et,

¹ *Belgicame nit.*

² t61.

1565. oires que sont maintenant amys, après leur mort les lettres
Août. peuvent tomber en aultres mains, qui en peuvent lors faire
leur profit ; parquoi il me samble que pour ce coup il haste
ce que vous et moy avons escrit au Conte de Schwartz-
bourg, que c'est bien près en sustance ce que mon frère
Johann et Adolf sont d'avis luy escrire. Si le dit Conte
Guillaume vient de rechief parler à Madame nostre mère
et à mes frères, certes il serat bien requis qu'ilx luy don-
nent une bonne répréhension et une responce par où il
porra entendre le peu de plaisir qu'il nous a faict par ung
tel chemin et moien pourchasser nostre seure, et si il
vint devers moy, tiendray le mesme piet. — Je suis fort
empêché de mon frère Henri et ne me content de rien la
résolution que Madame ma mère et frère ont prins ; car, de
le amvoier en France (1), ne convient nullement ; non pas
pour Huguenotterie, mais pour aultres respects que aul-
trefois vous ay dict de l'amvoier d'Allemagne tout droit
vers Italie, sans venir issi séjourner trois ou quatre mois,
ancores avecque ung gentilhomme Alleman, qui at esté
au Conte Palatin ou avecque son fils. Vous povés estre
assuré que serons quitte entièrement de tous moiens de
le avancer à avoir quelques dignités de gran profit et de
nulle charge, ny obligation, car je vous peus assuré que
l'on en parle déjà et que ceulx quil avient bon envie de
luy aider, recullent, aiant la soubson que le vollons nour-
rir en aultre religion, et aucuns me l'ont demandé où
il demeure si longement. Mesmes vous amvoie ung extraict
d'ung article qu'il y avoit déans une lettre de l'évesque de
Utrecht, parquoy la supson est venue si avant et viendrat

(1) France. Voyez p. 344.

de jour plus en plus, oïres qu'il soit en Italie, que toutes 1565.
les commodités que avons eu et que avons ancores jour- Août.
nellement, iront en fummé, à nostre gran regret si après,
parquoy eusse esté d'opinion que mon frère eusse venue
issi pour quatre ou cinq mois, et d'issi l'on l'eut peu an-
voier en Italie avecque ung gentilhomme de pardeçà que
l'on trouverat bien tellement qualifié, comme Madame
ma mère et mon frère désirent, et par tel moien l'on
porrat assopir tous supsons et besoigner en ses quatre
ou cinq mois, tellement que toutes choses serient clères
et widés¹ et madame ma mère auroit aussi après exécuté
sa volonté, et certes il convient ainsi qu'il se fasse, au-
trement tout viendrat à gran scandal et honte nostre. Il se
at de rechief présenté une aultre bon moien et samble que
Dieu nous veult aider, si nous-mesmes nous vauldrions
aider; et cest que le Conte Guillaume de Schauenbourg
vint issi avecque le Conte van dem Berge et il me dict
que, pour l'affection qu'il portoit à nostre maison et prin-
cipalement à moy, qu'il estoit content de faire mon frère,
le Conte Henry, son coadjuteur de sa prévosté de Hille-
sem², laquelle estoit une pièse que ung Conte se porra
honestement entretenir et sans nulle obligation, poiant
mesmes vivre comme bon samble à saccung touchant la
religion, moienant que l'on soit un peu discret et que lé
subjects ne sont contrainst de vivre aultrement. Il esper
bien oultre de cela ancores tant faire que le frère du
Conte de Kungstain³, Graf Cristoffel, qui a la prévosté de
Halberstat, fera aussi coadjuteur mon frère, laquelle pré-
vosté, comme il dict, donne bien autant de rente, que
facilement ung peult entretenir ung xx chevaulx sur l'es-

¹ vidées.

² Hildesheim.

³ Königstein.

1565. table avecque leur gens et écippage , et que ses deux pré-
Août. vostés ne sont que cinq lieux l'ung arrièr de l'autre ; et
puisque l'on nous faict tels présentations , il me samble
que ne deussions dormir , ains le poursuivre vivement :
et , comme il est nécessaire d'avoir le consentement du
pape , ne se porra mieulx impêtrer que estant mon frère
issi ; aultrement c'est paine perdu. Je dis pour cinq ou six
mois seulement , ce qui je vous ay bien volu advertir ,
affin que tenés la main que mon frère puisse venir issi
pour ce temps , et que mandés le tout à mon frère , qu'il
en parle , comme de soy-mesmes , à madame ma mère de
ceste prévosté que son frère (1) at , luy conseillant en re-
quérir son dit frère , voloir faire mon frère Henry son
coadjuteur , et ne fais doubte qu'elle le trouverat bon , car
elle sçait que son frère ne délése pour cela de vivre à sa
manière. Je le dict au Conte de Schauenbourg en trois
sepmaines luy mander ma résolution , pourquoy y porrés
penser et me mander vostre advis et escrire aussi à mon
frère , affin qu'il se résolve ; car l'on dict , tel refuse qui
après muse ; Dieu doint que ne soions au nombre de ceulx
là. — Je vous amvoie une lettre du Gouverneur d'Orange
que jé ouvert , pensant qu'il y porroit avoir quelque parti-
cularité plus que au miennes , mais c'est tout ung ; vous
verrés ce qui se passe. Je vouldrois que retenant le nom
et les armes , eussions Engien (2) en échange , car je vois
bien à la longe en seront quite. Le Roy de France se a
fait fort resenter devers moy par son ambassadeur rési-

(1) *son frère*. Les Comtes Louis de Königstein (II. p. 498) et
Christophe, Prévôt de Halberstadt , étoient Comtes de Stolberg et
frères de la mère du Prince.

(2) *Engien*. Voyez T II, p. 49, 59.

dent issi , de ce qui j'ai amvoyé quelques souldas de par- 1565.
deçà en Oranges ; je lè vous conteray tout à vostre venue, Août.
que je vous prie haster, aultant que vostre santé peut
comporter... De Brusselles, ce xiii d'aust.

Vostre bien bon frère à vous faire service,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Monsieur le Conte Louys de Nassau.

Le Prince, quoiqu'il n'étoit plus fort bon Catholique, n'étoit pas encore très-zélé Protestant. Il se flattoit qu'on parviendroit à un accord. De là précédemment, en 1562 ou 1563, ses rapports avec le fameux Baudouin : « Eum profitentem Heydelbergae Ludovicus Nassavius audierat : multa itaque fratri Orangio caeterisque commemorare de eo solebat... Venit in Belgium.. Orangius clam in silva Sonia semotis arbitris cum eo deliberat : arridet Orangio caeterisque ejus ingenium... Placet ut vel Lovanii, vel Duaci jus profiteatur quoad in Senatum se procurante a Rege adlegi contingeret... Donatus ab Orangio, Egmondano, Hornano, et Marchione torque aureo sexcentorum florenorum in Gallias brevi rediturus discedit. In ea autem erat sententiâ uti veterem Edictorum severitatem leniendam profiteretur, auctorque nostris hominibus existeret ut hoc ipsum Regi libello supplice ostenderent : » *v. d. Haer*, p. 257. Des causes étrangères à la Religion amenèrent un refroidissement. Cassandre et d'autres qui partageoient les opinions de Baudouin, se rendirent également en Belgique : *l. l.* p. 258. — Une telle réconciliation eût produit un système bâtard et funeste : « Si d'un côté, » dit Th. de Bèze, « les prelates se montrèrent ennemis ouverts de ceux de la religion, il y en eut bien d'autres qui tâchèrent de faire encores pis, cherchans un milieu où il n'y en a point, c'est-à-dire une religion meslée et composée des deux, choses d'autant plus dangereuses en la religion qu'il y a en cela plus d'apparence de droiture et d'équité pour endormir les ignorans. Mais en matière du service de Dieu il ne faut souffrir la moindre addition ou diminution, ou le moindre changement du monde en ce que Dieu a ordonné par sa sainete et inviolable

1565. » Parole... Un des premiers de ce nombre fut un jurisconsulte
Août. » nommé François Baudouin, apostat renommé, qui présenta pour
» cest effect un livre d'un certain Cassander, célèbre moyenneur
» entre tous ceux de nostre temps: » *Hist. des Eglises Réf. de France*, I. p. 645.

Dans ces dispositions on comprend la manière de voir du Prince touchant le Comte Henri. De même *v. d. Haer* écrit: « Pro-
» ceres neque Inquisitorum Theologorumque acrimoniam, neque
» Calvinistarum nimium, uti aiebant, vehementes animos pati sese
» posse profitebantur: Orangius in primis qui uxorem sororesque
» Lutheranas Missae adhibebat, Lutheranas nihilominus sermone
» et vita reliqua esse pateretur: » *l. l.*

LETTRE CXIII.

Viglius au Cardinal de Granvelle. Etat déplorable des affaires (MS. B. GR. XII. p. 168).

« L'autorité du Conseil d'Etat croissoit par les exigences des Seigneurs et les concessions de la Duchesse. Le 11 juillet Granvelle écrit à Viglius: « ...A la vérité Madame est peu informée de ce que convient pour bien satisfaire à sa charge et pour soutenir ce que convient son auctorité et celle du maistre mesme, sy elle tiennne bonne les opinions de ceux qui désirent tels changementz; et m'esbais qu'elle n'aperçoit combien depuis peu de temps l'on luy a lié les mains aux affaires d'estat, commandement sur les gens de guerre, et à celui qu'elle, comme gouvornante-générale, doibt avoir et eust deu retenir en tous les aultres gouvornementz particuliers » (MS. B. GR. XIX. p. 27). — Viglius désiroit toujours se retirer: le 18 juillet il écrit à Granvelle: « Si v. i. S. véoit' ce que passe, elle ne me souaideroit tant de mal que de demeurer en mon estat, contre le gré de ceux qui aujourd'huy gouvornent, et à qui le maistre laisse faire, sans aucune démonstration au contrairé... » (MS. B. GR. XIV. p. 65). Mais Granvelle croyoit que sa retraite pourroit avoir des conséquences fâcheuses, Bave lui écrivoit

voyoit.

de Bruxelles, le 9 juillet : « les Seigneurs sont d'intention , si le Roi 1565.
» congédie Viglius , de demander son emploi en faveur de l'un d'eux, Août.
» pour être chose de bien grande importance pour s'en fier à un
» personnage de longue robe et de basse qualité. Autrefois M. de
» Hornes avoit déjà la même prétention » (MS. B. Gr. xix p 25).

— — —
...Icy l'on commence encheminer les affaires selon la nouvelle forme , que l'on tient sera bientôt auctorisée par le Roy , et disent ces Seigneurs que , si sa M. ne la trouve bonne , qu'ilz sont d'intention de se retirer de toute la maniance des affaires. L'advis sur ce donné par son Alt. n'est point passé par le chemin ordinaire de noz secrétaires , ni aussi riens n'a esté communiqué à M. de Barlaymont et moins à moy , ains s'est despesché le tout par Armenteros. Je crains à la fin la confusion et voys grandement périliter la religion , car l'on y va trop desbordement et l'on parle trop irrévéremment des évesques et théologiens , qui naguères sur les lettres du Roy ont donné leur advis. Lequel n'est merveilles qu'il n'est tenu secret , non plus que des aultres choses d'importance que se traictent au Conseil , ce que journellement trouvons en la négociation d'Angleterre , où les Anglois mesmes sont advertiz des résolutions plus tost que noz commissaires propres à Bruges , de sorte que nulle yssue bonne ne se peult espérer.... Je n'ose plus parler à son Alt. ny de l'estat de Président de Bourgogne (1), ni des aultres offices,

(1) *Bourgogne*. Viglius écrit le 10 juillet au Cardinal que le Prince d'Orange recommande Stratius pour cet état (MS. B. Gr. xiv, p. 31). Et le 10 déc. 1564 : «...Le ressentiment que v. i. S. »a contre le D^r Stratius est très-juste , et ne l'ay oncques cogneu » que bien légier , dont il n'est merveille qu'il s'est laissé [abuser] » avec tant des aultres qui tournent avec le vent... » (MS. B. Gr.

1565. et estatz quelconques, qui se donnent tous à plus offrans (1);
Août. et ce qu'elle se résent le plus contre v. i. S. et contre moy ,
est ce que l'avons si longuement gardé d'en faire son
prouffit, qu'elle fait maintenant des offices et bénéfices
et aultres grâces. . Bruxelles, 13 août.

LETTRE CXIV.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Louis de Nassau. Nouvelles diverses.

Meinen günstigen grus zuvor, wolgeborner, lieber Vetter und besonder. Izo, als ich wieder anhero kommen, hab ich zwai Eurer unterschiedlichen schreiben, so maines abwesens Ir an mich gethan, empfangen und gelesen; due mich der mitgedailten zeitunge aus Ungern und Malta, auch andern örten, gönstiglich gegen Euch bedancken; wiewol siedhero¹, sonderlich Malta halben und dasz die Dürcken² S. Helmo darin erobert, auch 500 ritter des ordens darin gesebelt und tyrannisch ermördet, laider gar böse zaitungen vor die arme Christenhait saind einkommen; doch sollen der Türcken gar viel und sonderlich ir veldther, der Mustapha, sampt dem Dragutto

xv. p. 228). Et Bave, le 15 nov.: « Stratius est au service du Prince d'Orange. Je ne sçay ce que ce Sg^r a trouvé d'excellent en un tel « philosophe » (MS. B. Gr. xv. p. 109). Apparemment Estienne Stratius, qui, le 4 mars 1572, atteint à Paris d'une maladie mortelle, demande au Prince (en récompense de ses « somptueux dépens » et voyages dangereux ») 800 Couronnes pour sa femme (MS.).

(1) à plus offrans. Déjà le 8 mars Alonzo del Canto écrit au Cardinal, en Espagnol, que tout est vénéral et le Roi frustré de ses droits dans une foule de choses (MS. B. Gr. xxii. p. 12).

¹ seither.

² Türcken.

und noch einem vornemen Wascha, im sturm sein dhot 1565.
 bliben, welchs dan verursacht das die Dürcken so grau- Août.
 sam gewüthet haben. — In Ungern sthet's nit zum besten,
 hab sorge (wiewol warlich Schwendi sich dapfer und wol
 verhelte, also das er billich lobens werd¹) [erdent] das
 schlos werde nhoumer² auch über bort sein gangen. Got
 gebe dasz es diese stunde zu Zatmar wolsthe³. Der Chur-
 fürst zu Saxen schickt dem Kaiser uff seinen kosten dau-
 sent pfert, darüber saind Glaisentaler und Johan Rebock
 ritmaistere. So nimpt die Ka. Ma⁴ über dieselbigen noch
 2000 pferdt und etliche bussern⁴ und landtsknechte ahn;
 wolt Got solche alle mit einander weren vor 2 monate
 bei dem Schwendi gewesen, so het verhoffendlich was
 ausgericht mögen werden das eines ansehens werd¹,
 doch ist auch noch unserm lieben Gott saine milde hand
 unverkürzt. — Wie es izo mit dem kriegswesen in Den-
 marck und in Schweden sthät und wie harte und ernst-
 liche treffen beide potentaten zu wasser mit einander
 gethan, solchs habt Ir aus inligende zaitungen, so mir
 von einen guten ort zukommen, vertreulich zu sehen.
 Wolt Got der Herre inen baide in iren sin geben dasz sie
 wolten bedencken wie nha sie einander verwand, und
 wie scharffe vögel sie haben uff dem nacken sitzen, die
 uff irer baiden undergang lauren, und disz *cruentum per-
 niciosum et civile bellum* durch ire freunde oder Land-
 schafft uff laidliche mittel lassen verglaichen, und ire
 macht nit *in propria viscera*, sondern wider den erbfaind
 der Christenhait, zu entsetzung vieler genotträngter
 Christen, theten anwenden: das were ilnen baiden ein
 loblich werck.

¹ werth ² nunmehr. ³ wohl stehe. ⁴ büchsern (*des arquebusiers*)

1565 Mir ist vor eine warhait angezeigt die alte Herzogin-
Août. ne von Lotringen seie, sampt iren baide döchtern im
Niederlande zu Brüssel, und sie solle zu Antorf viermal
hundert tausent thaler haben bekoinnen, im willens
solchs gelt zu behuff des kriegsz *contra* Denmarck zu
brauchen. Sie, die Herzogin, soll auch statlicher hielffe
ausz den Niederländen, baid zu wasser und land, mit
schiffen, volck und gelt vertröstet sein: zudem sol ire
dochter, Madame René, dem König zu Schweden eli-
chen versprochen und eine statliche bündtnis zwischen
Schweden, Lothringen und etlichen Stenden im Hailigen
Raiche beschlossen sein wieder Denmarck und seine adhe-
rente, darüber wol etwo die creutz bai den weg möchten
kommen. Wiewol ich nun den landmans gerüchten nit so
unzweifelligen glauben gebe, wie dem Hailigen *Evange-
lio*, so dubitare oder veracht ich's doch nit, wie die *fabel-
las Aesopi* oder Amadis de Gaule: dan ich wol dencken
kann das die Hertzoginne, allain biren' zu bratten oder
ein galiarde zu dantzen, nit sei in das Niederland gezo-
gen und ire ambassadores in Schweden geschickt. Dar-
umb bit ich Euch freundlich, was Ir von dem allen wis-
sensschafft habt oder hernachmals bequemet^a, mich freund-
lich und vertreulich jederzait zu verstendigen; solchs will
ich umb Euch einen gleichen hinwieder verdienen und
verschulden.

Soviel Hans Losers (1) werbung betrifft, so er an mai-
ner schwesterdochter die Princessin gethan, darvon hab
ich ziemlich wissenschaft von ime, ausz befelch seines
genedigsten hern, des Churfürsten, empfangen; auch

(1) *Loser*. Voyez. p. 387.

^a birne. ^a bekämet.

nit underlassen, uff gedachtes Churfürsten freundlich ^{1565.}
anmanunge, ein gantz vetterliche wolmainende schrifft ^{Augt.}
an maine mhoume, die Princessin, mit eigene händen
zu dhoun, und i. L. gantz treulich zu ermanen und zu
erinneren dasz sie sich gegen iren hern, mainen vettern
und bruder den Printzen, je freundlich und gehorsamlich,
wie einer frommer fürstin wol ansthet, wolte verhalten;
haben also alberait gethan, wasz Ir deshalben (wie ich's
nit anderst verste) als treuwlich und wolmainendig mich
erinnert; und waisz Got, wo sich i. L. anderst als freund-
lich gegen iren hern verhelte, das mir und alle blutsfreun-
den und freundinnen, die es mit i. L. treulich mainen,
gar nit zu gefallen daran geschicht: dan ich wol Euch in
gutenn vertrauwen nit verhalten das man in der Pfaltz,
Wirttemberg, Elsas, und dem gantzen Oberland, da ich
izo kürzlich gewesen, mher als zuviel von diesem unwill-
len, so zwischen baiden iren Liebten sein soll, waisz zu
plappern; nit ohne grösse bekommernüs aller dero, so
es baidersaits gut mainen. Ich wil mich aber verhoffen
i. L. werden des Churfürsten und maine treu wolmainende
warnung und erinderungen zu hertzen und gemüte zien,
und sich hinfuro, irem erbieten nach (so wi Ir uns schreibt,
sie gethan haben sal'), alles freundlichen willens gegen
iren hern beflaissigen; so ist auch ire L. noch ein jung
mensch und dero landsitten vilaicht nit gewönt, darumb
musz man irer Libten auch etwas zu gute halten: bit
und erman Euch derhalben, als mainen insonders gelipten
und vertrauten freund, Ir wollet an Euch nichts lassen
erwinden, so zu ablegung allerhand misverstands und
erhaltung gutes, freundlichen willens zwischen baidere-

¹ soll.

1565. saits iren Lüben, immer mag dienstlich erfunden werden.

Αούτ. Was dan die vorgeschlagene *concordiam in re sacramentariâ* betrifft, were es verwar ein besser und nutzbarer werck vor die gantze Christenhait und zu stürtzung des *antichristi* dienlicher als esz ein mensch kan ausdencken, wo anders möglich were bai den stoltzen und verwornen köpfen *modum concordiae* zu finden: bai frommen Christen dabai brüderliche lieb brinnet, were man so weit nit von einander; dan die wort *Christi* seind je klar; wil man drüber glossiren, warumb blaißt man dan nit bai der *glossa Pauli*, nemblich *kinania*¹ oder gemeinschaft; seind wir dan nun witziger als *Paulus*, der's vom Herren selbst hat entpfangen, oder wollen wir *modum* der hohen götlichen gehaimnis perscutiren und wissen *modum conjunctionis animae et corporis nostri* nit, wan gleich alle *philosophi* und *scolastici* drüber solten zerspringen und in iren *fictis vocabulis* und *essentiis quae nusquam sunt* unsinnig werden.

Es ist aber die brüderliche liebe bai etzlichen *theologis* dermassen erkältet und ir teufflicher stoltz dermassen gewaxen, das, ehr sie *vel minimum apicem* von iren gefaszten *opinionibus* abwichen, sie er gantze Königaiche liessen undergehen, ja, wer auch im geringsten ire *somnia* et scotistische *quodlibetulas* nit will approbiren, gegen den oder die fulminiren sie heraus, nit anderst, als ob's die ergesten *Arriani* oder *Cherintiani* weren, die uff dem ertbodden zu finden.

Darumb kan man noch² gelegenhait iziger zait, nichts waiters hirin vornemen, als das man Gott den Hern mit flais anruffe das sain Almechtikait in diesem beschwerli-

¹ κενανία (1. Ep. de St. Paul aux Cor. 10, ch. 2 vs. 16). ² nach (?)

chem strait selbs wolle underhandler sain und mit der 1565.
zeit zu guter nutzbarlicher *concordia* brengen; dan, je Août.
mehr man darin handelt, *colloquia* ansetzt, und zu ver-
einigen sich understet, je weiter man von einander kompt,
und je verbitterter die sachen wird.

Ich bedanck mich auch gegen Euch freundlich des mit-
getailten berichts, betreffend was der von Egmond bei
der Kön. W. zu Hispanien verrichtet; hoff, diewail ire
Kön. W. von ihme so viel berichts entpfangen, dasz sie
der pfaffen furn.¹ zu schmecken, Got solle irer Ma^t das
hertz waiten mit der klarheit Seines hailigen *Evangelij*
erleuchten; darzu dan viel dun wurd, wan ire Kö. W. mit
dem Papst in ein gezenck queme, der appellation sachen
halben; dan, wan ire Kö. Wirde an *superioritate papae*
anfangen zu dubitiren, solchs ist *primus gradus* zum rech-
ten wege des hailigen *Evangelij*. Got wolle darzu Sain
gnade miltiglich verleien, Amen.

Das ich Euch nit ehr beantwort ist die ursach, das ich
izo in sieben wochen nit innerhalb landes gewesen, son-
dern erstlich mainen bruder Landgraff Ludwig s. L. ge-
mhals (1) haimfart hab helffen leisten und darnach fürters
zu mainer schwester, der von Wirtemberg witwe (2), ire
Libten in iren langwirige kranckhait zue besuchen, bin
gezogen, und erst vor wenig tagen wider haimkommen,
da mir dan erst Euer schreiben saind überantwortet wor-
den: beger derhalben mich desz langen verzugs entschul-
digt zu halten und du Euch hirmit dem Almechtigen befe-

(1) *gemhals*. Hedwige de Wurtemberg.

(2) *witwe* Barbara, mariée en 1555 au Duc George de Wur-
temberg, mort en 1558.

¹ fürnehmen.

1565. len, mit bit Ir wollet gute correspondenz mit mir zu
Août. halten nit underlassen; dergleichen wil ich wieder dhoun.

Wasz izo der Salcrdo mit seinen hern dem Cardinal von Lottringen vor ein spiel anfehet, darvon werdt Ir one zweifel gut wissens dragen, sonst wolte ich Euch den gantzen bericht zugeschickt haben; es ist ein frai gesinde da were niemandts. — Es saind zaitungen ankommen, förcht aber die niheren' saien zu gut, das Don Gartzia mit hundert Spanischen galeën *Maltam* entsetzt, die dürkische armada zum thail verbrant, zum tail in die flucht bracht, S. Elmo wieder erobert und also einen herlichen m^a chen sieg erhalten haben soll (1); bit was Ir darvon gewisses habt mich zu berichten.

Des glaichen seind kotschafft einkommen das die Herzogin von Lottringen ir anforderunge an das Königreich zu Denmarck der Kö. Wirde zu Hispanien wolle verkauffen und das sie derselben practica halben in den Niederländen sei: wiewol ich nun schwerlich glaub dasz ire Kö. Wirde einen krieg zu kauffen so hoch begierig, sonderlich iziger zait, so bit ich doch was Ir darvon wissenschaft oder vernommen hettent, mich vertreulich zu verstendigen.... Datum Cassel, 17 Augusti A^o 1565.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Wollet mir main lang geschwetz nit vor übel halten, dan ich hab Euch lang nit geschrieben, darumb ist mir die feder dismals so wait gelauffen; *salutate nomine meo* alle gute gesellen die ich kenne.

Den Wolgebornen unserm lieben Vettern und besondern Ludwigen, Graven zu Nassauw, *e/c.*
Zu selbst eigen händen, sonstet nyemants zu erbrechenn.

(1) soll. Cette nouvelle étoit prématurée.

¹ mähren. ² Il y a une déchirure.

LETTRE CXIV.

M. de Chantonay au C^t de Granvelle. Conversation avec 1565.
le Comte G. de Schwartzbourg (MS. B. GR. XX. p. 106). Août.

* * Aux Pays-Bas plusieurs, voyant la confusion des affaires, croyoient que bientôt le Cardinal devoit revenir. Morillon lui écrit, de Bruxelles, le 9 juillet : « Les saiges commencent à sentir la faulte » que faict vostre absence, n'achevant les Seigneurs rien, que ne » sçait ce qu'il faict, et s'est faict fort cognoistre¹ ; l'on ne parle » que de vostre retour » (MS. B. M. II. p. 64) Et le 29 août 1565 : « Aerschot demeure ferme comme un rocq, et cognoit que ce Gou- » vernement ne peut durer; il m'at compté² d'avoir esté depuis trois » semaines³ lorsque la Ducesse de Lorraine y passa, et qu'il » parlit avec Monbardoy qui luy demanda comme les choses alloient » paricy. Disant que les Seigneurs commençoient à se rappaiser et qu'il » avoit ouy dire à l'ung des chefs qu'il seroit encores force que le » rouge prestre fut entremis aux affaires; mais comme aultres survin- » drent qui rompirent le propos, qu'il n'at heu moien depuis pour » sçavoir de luy qui l'avoit dit, que je suis bien seur n'at esté le » Prince d'Oranges: il n'y a que bien que le Duc d'Aerschot ay » ceste impression, que le rendra plus ferme » (MS. B. M. II. 92).

...Je cognois bien l'humeur du Conte qui est fin et caut⁴
et cortesan⁵, et d'autant plus l'ay-je aussi voulu payer de
cortescance⁽¹⁾; s'il le prend bien, bien soit, sinon, pour le

(1) *cortescance*. Le 3 sept. M. de Chantonay écrit au Cardinal : «...Le Comte de Schwartzenburg... montre grande confiance de » moy; mais je prend cela, comme l'on dit, *de corsario à corsario*. » Il est en merueilleusement grand peur pour ce qui touche à celuy » qui luy attouche de près, et dit tousjours que, ny son parent, ny » luy, n'ont jamais entendu ces choses, comme je les luy ay conté... » (MS. B. GR. XX. p. 3).

¹ ils ne sçavent ce qu'ils font et se sont fait f. c. *Le singulier au lieu du plu-
riel, comme il arrive souvent dans la Correspondance de Morillon, lorsque
les Seigneurs, ou tel autre mot en pluriel est désigné par un chiffre.*

² conté, raconté. ³ Indéchiffrable. ⁴ canteleux (*Lat. cautus*), rusé
artificieux. ⁵ courtois, flatteur.

1565. moins n'aura-il occasion de se doulóir¹, ny son beau-
Août. frère⁽¹⁾ aussi, que l'on n'en aye fait compte... Son discours fut long, et, à ce qu'il me donna clèrement à entendre, il craint que tout le faix des embroilles des Pays-Bas, des liges, signatures, et livrées, ne tumbé sur son beau-frère et que avec le temps v. S. ne luy rende bien verement le change; tant plus entendant le Conte par moy que le Roy continuoit ⁽²⁾ d'escrire à icelle et qu'il n'estoit vray, ce que il pensoit, que par commandement du Roy elle fut partie des Pays-Bas; et luy fiz le discours de comment je la persuaday quant je vins à Bruxelles à cest effect, et que ce fut tout ce que se peut achever avec Madame d'avoir congé pour six sepmaines, mais ce m'estoit tout ung, encoires que ce fussent esté trois, car il me suffisoit que v. S. partit, attendu les termes que j'avoie entendu se tenoient en France et le danger de vostre personne, non jà pour les Seigneurs, mais de quéchung² qui n'eust heu que perdre et, faisant ung coup, leur eust pensé faire service et grand plaisir... Quant à ce qu'il disoit que v. S. le payeroit bien avec le temps à son beau-frère, que le naturel de v. S. n'avoit oncques esté cogneu tel.... Le Conte me dit que oncques il n'avoit tant entendu de ces choses.... et que, si les Seigneurs l'eussent ainsi entendu, les choses ne fussent venues si avant... Que la livrée, signatures, pasquilz, et choses semblables ne luy avoient oncques pleu, et n'avoit voulu recepvoir la livrée, laquelle l'on luy avoit présenté, qu'il vat en Flandres, et veult voir comment il vat de cecy. Qu'il cognoit qu'il y aura du mal-

(1) *beau-frère*; le Prince d'Orange.

(2) *continuoit*. Voyez cependant p. 392.

¹ *plaiandre (dolere)* ² *quelqu'un*.

entendu (1) entre son beau-frère et M. d'Egmont, lequel à 1565. bien faict ses affaires en Espagne, et que Phintzing a escript Août. au Conte que Egmont avoit parlé là fort honorablement tousjours de v. S. et ne souffroit que l'on en parla autrement.... Et pour ce qu'il disoit que v. S. avoit escript beaucoup de plainctes contre le Prince, que c'estoient abus, et mesmes quant à la Religion, car je sçavoie que en ce cas mesme avec occasion v. S. avoit faict bon tésmoingnage (2) de luy par escript, et debvoit estimer le dit Conte que v. S. n'est si legière de parler, pour ce que les Princes qui réfèrent ce que l'on leur a diz, sont creuz sans autre tesmoignage, car l'on ne les peult prendre à la parole; moins auroit v. S. escript chose que, luy estant remise devant, ne peut estre soustenue, ou luy peult causer des ennemis. Quant à ce qu'il disoit que le Prince se douloit' que l'on eust parlé en Conseil de sa teste, que cela ne se trouveroit, et puisque cela estoit passé en Conseil, que l'on interrogât ceulx qui estoient présents. Le dit Conte me demanda fort quant Monsieur nostre Prince (3) viendrait; je luy respondiz que jusques à maintenant je ne croyoye qu'il viendrait

(1) *malentendu*. Le 13 août Bave écrit au Cardinal: « il n'y a pas trop grande amitié entre le Comte d'Egmond et le Prince d'Orange. » Si M. d'Egmond n'étoit si étroitement lié avec les S^{rs}, il chercheroit à rompre, quelque bonne mine qu'il leur fasse » (MS. B. Gn. xx. p. 170). Le 24 août Morillon: « L'on s'apperceoit de jour à aultre que l'affection et amytié et hantise entre Egmont et Oranges se resfroidit » (MS. B. M. II. p. 90). Et le 4 déc. Bave: « Nul des Seigneurs n'ose estre le premier qui rompra la ligue, encore que plusieurs en voudroient avec honneur estre dehors » (MS. B. Gn. xxi. p. 174).

(2) *bon tesmoingnage*: voyez p. 52, 53, 65.

(3) *nostre Prince*: voyez p. 301.

¹ plaignoit

1565. sans le Roy. Lors, dit il, voudra le Cardinal en présence du
Août. Roy demander compte au Prince des choses passées; je
luy dis que je n'en sçavoie rien, ny ne le croyoye, car
il suffisoit à v. S. estre bien assurée que le Roy et tous
ceux de son Conseil, et ceux qui n'ont heu passion en
ceste affaire, sçavoient bien que il n'y avoit que [conter'],
et que peult-estre le temps ouvreroit les yeulx à ces
Seigneurs avant la venue de sa M., et pensoye que jà aul-
cuns congnoissoient combien ilz avoient estez four-
comptez, car v. S. n'estoit maling pour procurer secrè-
tement de leur nuyre, ny l'avoit faict, et que elle n'estoit
ambitieuse pour leur empescher l'entremyse aux affai-
res, pour l'avoir seulle, ne s'estant réservé que une place
de conseiller, et, ce non obstant, avoit travaillé, comme
si tout le faiz de la compagnie eust esté seur luy, pour
soulager les autres et accélérer les affaires, dont l'on luy
avoit montré bien petit grey, et pourtant luy conseilloy-
je tant plus de se reposer et prendre le bon temps avec
le repos d'esprit qu'elle avoit. Il me demanda comment
ces malcontentement de Renard estoit venu, et que de
longtemps il avoit dit aulx autres qu'il luy sembloit qu'il
estoit bien fin pour eulx: je luy racompté ce que je sçavoie
de Renard dois la première congnoissance jusques à la
démonstration de son ingratitude. Il monstra cecy luy
estre nouvelle. Je luy dis dadvantage qu'il pouvoit veoir
combien v. S. avoit désiré aller le droit chemin, sans
montrer, ny par soy, ny par les siens, aulcuns sente-
ment²; car je n'avoie laissé, estant son frère, de veoir les
Seigneurs, et mes frères semblablement, et de recevoir
et traicter MM. de Hornes et Montigni, qu'eux ilz m'ont

¹ ou contes, fables.

² ressentiment.

faict ceste faveur, qu'ilz n'entroient en vostre maison, et 1565.
pouvoit le dit Conte estre bien assuré que, si j'eusse Août.
sceu en cela vous faire déplaisir, ny je ne fusse entré en
la maison des Seigneurs, ny les eusse receu en la mienne,
pour le moins de si bon cueur, et que je l'asseuroye
que encoires au partement v. S. désiroit veoir MM. d'Eg-
mont et Oranges, et que je ne fus de cest advis, craig-
nant que peult-estre ilz n'eussent prins ceste courtoisie
comment¹ elle méritoit, et peult-estre non seulement ne
l'eussent ainsi receue, mais eulx ou leurs gens s'en
fussent moquez, ou eussent fermé la porte à v. S., ou
faict autre chose que n'eust été convenable, attendu que
j'avoie esté vers tous les deux et, m'ayant faict beaucoup
d'honneur et monstré de leur grâce beaucoup d'amitié en
mon particulier, ilz ne m'avoient dit ung seul mot de
v. S., ny moy à eulx. Il me dit qu'il estoit fort marry que
lors je ne me meslasse en cecy; car il sçavoit bien qu'il
leur avoit souvent ouy dire qu'ilz estimoient beaucoup de
moy, pour ce que j'estoye franc, ouvert, et libre, moyen-
nant que v. S. ne me gasta, et qu'il heut pour certain je
eusse beaucoup faict, et n'y avoit en tout cecy heu que
ung mal, que nul ne se mit entre deux... Vienne, 19 août.

LETTRE CXV.

*Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Il désire
sa venue.*

Mon frère. J'ay receu avanthier bien tart vostre lettre,
et vous eusse hier respondu, mais Madame alloit à la
chasse où eumes certes ung gran plaisir, car il y vint vi

¹ connue.

1565. ou vii gran cerfs et en primes que deus.... Pour venir à
Août. respondre à vostre lettre, je trouveroie bien nécessaire
que, par vostre présence, Madame nostre mère et mes
frères fussent bien informés combien qu'il nous amporte
le faict de mon frère le Conte Henri, afin qu'il y volus-
sent prendre une telle considération, que l'on sceusse
ung fois une totale fin, pour ce point rompre la teste en
vain; d'autre part aussi vous sçavés comme je suis astheu-
re seul issi, de sorte que je désirerois bien vostre pré-
sence pour plusieurs choses trop longues à escrire, et
voi bien que avés bien des affaires de l'autre costé aussi,
de sorte que ne sçay que dire, sinon qu'il me samble que
si vostre absence ne seroit plus que xv jours, que porriés
faire ung tour en ce temps à Dillenbourg, mais si ce
debvroit estre pour ung mois, aimerois mieulx que leur
mandissiés le tout par escrit et voir la responce qu'ilz
vous donneront. Elle porra ester telle que porriés remes-
tre vostre allée par delà pour ung aultre fois, attendant
que aurions mis quelque ordre à nos affaires issi; néa-
moins le remès à vous d'en faire comme vous semblerat
le melieur...

Mons^r de Bréderode m'at escript comme Mons^r le Duc
de Clèves viendrat à Vianen, me priant m'y voloir trou-
ver. Je luy ay rescrit que, sassant le jour préfix, que je me
trouveray. Je vauldrois bien que fuissiés là aussi, mais il
fauldroit avoir cinq ou six cors³ pour les amvoier l'ung
deçà et l'autre de là.... De Brusselles, ce xxii d'aust A^o 1565.

Vostre bien bon frère à vous faire service,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Mons^r le Conte Louys de Nassau, mon bon frère.

¹ se. ² corps.

† LETTRE CXV.

Le Cardinal de Granvelle au Baron de Bollwiler. Entre- 1565.
vue de Bayonne (MS. B. GR. XIX. p. 207). Août.

. Voyez p. 380 et 382, et v. *Raumer, Briefe aus Paris*, I. p. 102—112. St. Sulpice, dans une audience auprès de Philippe II, et le Duc d'Albe, dans une conversation avec cet Ambassadeur (l. I. p. 109), dissimulent réciproquement le désaccord. De même le Roi écrit le 25 sept. à la Duchesse de Parme que son épouse a trouvé la Reine-mère et le Roi de France «optime animatos erga » ea quae agitata sunt consilia: » *Strada*, I. 181. Dès lors on comprend que *Strada* ait pu dire, touchant la supposition mentionnée ci-dessus (p. 380); « id quod mihi neque abnuere neque affirmare » promptum fuerit: » p. 182. — Le Roi donnoit donc parfois à sa soeur des espérances que lui-même ne partageoit point.

....S'est passée l'entrevue en festins et sans aultre négociation d'importance; bien ont voulu les François, à leur accoustumée, mettre en avant mariage et aultres pratiques, que, comme je tiens, ilz faisoient pour embarquer le Roy nostre maistre en quelque emprinse, que leur est chose toute ordinaire, et puis après donner ombre contre sa M. en Allemagne, Italie, et ailleurs, et pour l'envelopper de fraiz et luy susciter quelque trouble; mais Monsieur le Duc d'Albe, comme saige et prudent, les a très-bien entendu et s'en est sçeu fort bien démesler.

...Jeme doute que la Royne-mère estude plus à semain-tenir elle-mesmes en auctorité et au gouvernement qu'elle tient présentement de la France, estant longuement persuadée que pour ce faire il convient maintenir les deux parties, que, comme je tiens, sera la ruyne du Royaulme et du Roy son filz... Besançon, 22 août.

LETTRE CXVI.

1565. *Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvelles de Hongrie.*

Mon frère. Vous aurés entendu, par ma dernière, comme je suis bien d'intention de demander quelque aide par tout le territoire de la Seigneurie de S. Vit, vous priant pour tant y voloir prendre la paine de vous y transporter, car il n'y porra jammais venir mieulx à propos d'avoir quelque chose que maintenant. Je vous amvoie cy joinct quelques lettres de crédence, en cas que en aiés de besoigne, que vous en puissés aider. — Je vous amvoie quant et quant les nouvelles qu'ey hier receu de [Stopio], vous priant en voloir faire part à Mons^r le Marquis de Berghes, ensamble des mavyés nouvelles que receumes hier, assavoir de la perte du château que les Turqs aviont assiégé en Hongrie, le nom['] m'est oblié; enfin avons faict une grande perte, selon que l'Ambassadeur de l'Empereur m'at dict, qui est venu passé deux jours d'Angleterre, et vint assés content de la Royne et avecque bon espoir que sa négociation aura bon fin... Bruxelles, 24 aoust.

Vostre bien bon amy et frère à vous faire service,

GUILLAUME DE NASSAU.

A M^r le Comte Louis de Nassau, mon bou frère.

LETTRE CXVII.

Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvelles d'Espagne.

Le 7 nov. 1564 l'on mande de Salins au Cardinal: « Moron doit

¹ Sagmar (Zatmar), d'après un Post-Scriptum.

«aller en Flandre, pour obtenir pouvoir de destituer les officiers 1565.
 »qui avoient malversé» (MS. B. Ga. xv. p. 48). Et le 21 nov. Bordey Août,
 lui écrit : « Moron a esté avec le Prince d'Orange et M. d'Aigue-
 mont en leurs maisons particulièrement trois et quatre heures seul
 »à seul» (MS. B. Ga. xv. p. 135). Et Morillon le 18 nov. : « Moron
 »a apporté un monde de mémoires qu'il communique au Comte
 »d'Egmont et au Prince d'Orange par deux ou trois heures au
 »coup *Parturiunt montes, etc.*» (MS. B. M. II. p. 207). — Son em-
 prisonnement au logis de M. de Laling étoit de mauvais augure
 pour les Pays-Bas; il fut mis à mort en 1566. « Moron homo in
 »Belgio notus lento igne vivus in Hispaniâ combustus est : quod
 »plurimum valuit ad incendendos animos sociorum contra ejusmodi
 »censurae severitatem :» *Strada*, I. 219. — Dans l'*Histoire du Car-*
dinal de Granvelle il est dit : « le Duc de Savoye avoit donné
 »Moron au Roi d'Espagne pour un homme digne de toute sa con-
 »fiance. Le Roi l'avoit envoyé aux Pays-Bas et recommandé à la
 »Gouvernante de l'employer : elle lui donna la principale direc-
 »tion des affaires : » p. 419. Sans doute ceci est très-exagéré.

Mon frère. Je voi bien qu'il est nécessaire que faictes
 ung tour vers Dillenbourg pour les raisons contenues en
 vos lettres, mais je vous prie que le retour puisse ester
 le plus tost que faire se peult, car ay affër de vous, tant de
 veras', comme de burlas', pour avoir entrepris à main-
 tenir ung tournois(1) au nopces de Mons^r de Montigny. Je
 désir bien entendre ce que aures faict avecque nos sub-
 jects de la S^{rie} de S. Vit; car, si peussies avoir quelque
 accord, il nous viendroit bien à propos..... J'ay receu hier
 nouvelles comme le S^r de Moron est prins le xxiv de juillet

(1) *tournois*. Viron écrit le 8 oct. au Cardinal: «Aux nôces de
 »Montigny le Prince d'Orange sera entrepreneur du combat»
 (MS. B. Ga. xx. p. 145).

¹ *Mots Espagnols*: tant pour des choses sérieuses que pour des choses
 burlesques.

1565. prisonnier par la sainte inquisition à Madrit au logis de
Août. Mons^r de Laling'. Vous poies considérer dont cest em-
prisonement procède; je le remés à Mons^r le Marquis de
Berges et à vous en discourrir, mais, à moy, ne en reçois
contentement, ny bon opinion..... Bruxelles, 30 aust.

Vostre bien bon frère à vous faire service,
GUILLAUME DE NASSAU.

A M^r le Conte Louys de Nassau, mon bon frère.

Le 8 septembre le Duc de Clèves (voyez la Lettre 115) vint
effectivement à Vianen avec le Comte de Nuenar et son épouse, et
les Comtesses de Hornes; et se trouvèrent en même temps là *le*
Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont, de Hornes, de Hoogstra-
ten, de Schauenbourg, de Cuylenbourg, et deux Comtes de Witt-
gensteyn. Le Duc de Clèves, le Prince d'Orange, et Monsieur de
Bréderode se rendirent le 12 septembre par Utrecht à Amsterdam.
Te Water, Verbond der Edelen, IV. 323. — Le 12 sept. Alonzo del
Canto écrit au Cardinal que le Prince d'Orange, le Comte d'Eg-
mont, et le Duc de Clèves sont en Hollande; le caractère connu de
ces personnages doit inspirer peu de confiance sur leurs motifs;
le Comte seul est moins suspect (MS. B. GR. XX. p. 24).

† LETTRE CXVII.

*Le Cardinal de Granvelle à M. de Chantonnay. Il proteste
de ses dispositions bienveillantes envers les Seigneurs*
(MS. B. GR. XX. p. 92).

...Quant à ce que de nouvaul vous a dict le Conte de
Schvarzbourg, il va fort bien ainsi, et de raison pourroit
avoir l'umbre et doubte qu'il vous a dict, si l'on avoit à
faire avec ung aultre, mais, quant à moy, je me suis dois
le commencement résolu à ce; et n'eu vouleu en façon

Lalaing.

quelquonque imputer à nul des Seigneurs ces termes et 1565.
démonstrations de résentement dont ilz ont usé en mon Septembre.
endroit, mais seulement à Renard et à aultres sembla-
bles, qui les persuadoyent mal; comme je tiens vous l'avez
assez entendu et congneu que je me suis tousjours tenu en
ces termes, disant à tous ceulx qui m'en ont parlé, que,
quoy que les susditz Seigneurs fussent abusez par telz
galantz, si ne laisseroye-je pourtant de tousjours leur
porter respect, et de leur faire plaisir et service, vouldis-
sent ou non, en tout ce en quoy j'en pourroye avoir le
moyen; et non seulement l'ay je dict, mais l'ay monstré
avec l'oeuvre à l'endroit de M. le Prince d'Oranges en
plusieurs choses, et spécialement en ce que, quant l'on
estoit en pratique de luy faire perdre la Principaulté
d'Orenges, au mois de décembre de l'an 63, me treuvant
à Cantecroix¹ et voyant l'occasion d'une bougette qui se
partoit pour Rome, par laquelle Madame n'eust heu
temps d'escrire, je despeschay moy-mesmes à l'Ambas-
sadeur, et advertiz Madame de Parme, afin que avec la
première occasion elle fit le semblable, et tost après en
escripvis aussi au Roy mon maistre, l'exhortant à faire de
son coustel que il fit les offices requis pour empescher ce
desseing; dont je ne fiz onques semblant audit Seigneur
Prince ny aux siens, mais bien m'en pourroyent donner
tesmoignages leur Majesté et Altèze et le dit Ambassa-
deur; et me semble fort bien ce que vous avez dict audit
Conte, et de luy remectre du dict ou non dict les devises
qu'avez heu par ensemble et qu'il entende que les propos
que de cecy vous avez tenu sont nays de l'occasion et
de ce que luy-mesmes en a entamé les devises, et non

¹ Petit endroit entre Anvers et Lierre.

1565. que je vous en eusse requis ; car comme je diz que je ne me
Septembre. veulx ressentir, aussi vous diz-je bien asseurement que je
ne les veulx rechercher ny faire aultre office, en advienne
ce qu'il pourra ; car ce n'est raison qu'ayant receu le tort
d'eulx, je paye encores l'amende, et qu'ilz facent des
affaires de pardelà comme il leur plaira, car je n'ay pas
envye de leur y faire grand presse, et, s'ilz sont aussi con-
tentz que moy, ilz ne le sont pas peu, faisant mon compte
d'aller accommodant mes affaires, s'il plait à Dieu, et d'en
faire plus mon profit que d'attendre grande mercede, et
si ne laisseray pourtant de servir où j'en auray le moyen,
et d'aller où il me semblera convenir.

Du peu de bonne intelligence qu'est entre les princi-
paulx, j'en suis assez adverty, et si tiens qu'il ne tardera
que l'on n'en voye plus d'apparence, voyres et si je ne me
forcompte grandement, se trouvera Madame enveloppée :
Dieu doint que trouble ou émotion n'advienne, soit du
dehors ou du dedans ; car, si cela advenoit, ce seroit bien
peult-estre le moyen pour les faire recongnostre, mais,
sur ma foy, je me doubte qu'avant que l'ordre nécessaire
pour résister y fut mis, le désordre et confusion présente
tireroit le tout à certayne ruyne, et si ce n'estoit ceste
doubte, j'auroy bien moyen de leur brouiller les cartes et
me soucyeroye bien peu d'y avoir à faire : mais, lorsque
peult-estre plus l'on m'y désireroit, pour n'esloigner
d'avantage, je m'en iroye en Espagne où à Rome, pour y
vivre plus à repoz. . . . Orchamps, 28 sept.

Le 3 oct. Schetz écrit de Bruxelles au Cardinal : « En matière
des finances les affaires sont au mesme estat que v. S. les a
laissé, ou, s'il y a changement, c'est empirant, et comme l'autho-

rité et respect, qu'est, comme v. S. sçait, *rerum gerendarum* 1565.
» basis, dépend des finances, est nécessaire qu'il y soit proveu, Octobre.
» tellement que sa M. ne soit toujours *magnus inter opes inops...*
 (MS. B. Gr. xx. p. 107). Et Bave le 7 : « rien ne se fait sans Ar-
 »menteros, qui commande absolument à droit et à tort, et exerce
 »un empire absolu sur la Duchesse. Si le Roi n'y met la main à
 »bon escient, il en adviendra quelque émotion, le peuple étant si
 »volontaire, la justice non révéree, la Duchesse peu aimée, et le
 »bled si cher » (MS. B. Gr. xx. p. 133)

LETTRE CXVII_b.

*M. de Chantonay au Cardinal de Granvelle. Affaires des
 Pays-Bas* (MS. B. Gr. xx. p. 129).

* * M. de Chantonay étoit mécontent. Le 7 sept., écrivant au
 Cardinal il se plaint des retards dans le payement de ses appoin-
 tements : « J'en ay escrip au Roy, ce que je feray jusques à ce que
 »que je sois payé, et, s'il n'y veult remédier, par ma foy, il trou-
 »vera des Espagnolz qui le servent : car, au lieu qu'ilz accroissent
 »leur bien en son service, je n'y veulx pas fondre le mien » (MS.
 B. Gr. xx. p. 18). Le 13 oct. : « Il seroit bon que le Roy eût quel-
 »ques pensionnaires en cette Cour; on pourroit donner à chacun
 »des deux Vice-Chanceliers Zasius et Weber 300 [écus] : Seld en
 »recevoit 1200. Les bruietz se accroissent de jour en jour des
 »désordres des Pays-Bas, tant quant au Gouvernement [et] peu de
 »respect au Roi, que de la religion. Dieu y veuille remédier... » Il
 engage le Cardinal, qui n'a pas choisi le repos de son plein pouvoir,
 de se rendre à Madrid et d'amener le Roi à des explications sur l'a-
 venir que celui-ci lui réserve (MS. B. Gr. xx. p. 168). Le 27 oct.
 « ...Je congnois à qui j'ay affère et, à vouloir suyvre le stile de
 »ce que je faisois en France (1), je gasterois tout; et, pour dire la
 »vérité, si j'eusse cogneu noz humeurs comme je les ay cogneu et
 »congnois de plus en plus, je me fusse bien gardé de me inectre si

(1) *France* : voyez p. 252. — Par un zèle excessif pour la religion
 Cath. Romaine, l'Ambassadeur pouvoit aisément heurter les senti-
 ments de l'Empereur Maximilien : p. 338.

1565. « avant en besogne ; car il ne s'en est suivy nul remède , et toute
Octobre. » la charge est demeuré sur moy seul... » (MS. B. G^{ra}. xx p. 223).

...Quant à nostre maistre, tout vat de demain à demain, et la principale résolution en telles choses est de demeurer perpétuellement irrésolu⁽¹⁾, et dis dadavantage que, encoires que sa M. vint ès Païs-Bas après tant d'années, il y trouvera les choses tant enviellées et enchancries que, selon son naturel, il s'accommodera plus tost qu'il ne procurera de donner remède, et sera peult-estre aussi aise que v. S. demeure là pour la propre réputation de luy-mesmes et n'avoir *el brio*², comme dit l'Espagnol, de porter une chose aultre que d'entreprendre chose qu'il ne voudra, pour ne dire n'osera, pousser outre. Les Seigneurs ont bien congneu l'enclouure³, et me doubte que Egmond sera retourné, à ce que je voy, plus asseuré³ que estonné ou changé.

.....Quant à la moyenne noblesse des Pays-Bas, les Seigneurs l'auront tantost à leur cordelle, et, si bien en particulier l'on murmure, c'est selon les compagnies où l'on se treuve; chaschung se accomode avec ceulx où il se treuve et n'y aura homme qui veulle entreprendre de lever seul le premier, voyant qu'il y en a qui sont plus Roys que le Roy. Je croy que Oranges est plus asseuré que son beau-frère, et se socie peu du bien ou du mal vouloir du Roy, puisque à Montigny, qui est des plus dangereux, l'on tient respect et luy fait l'on mercedes, faisant le pis

(1) *irrésolu*. Le 3 févr. 1565 [Chantonnay] écrit au Cardinal : « Le Roi aura bien de la peine à se montrer homme ; il ne cherche qu'à emmieller les Seigneurs pour éviter de venir en Flandres » (MS. B. G^{ra}. xvi. 168).

¹ vigueur, force d'âme. ² plaie, difficulté. ³ enhardi.

que peult; qui ne se ose attacher là, ne accrochera pas 1565.
plus hault. Je touche tous ces pointz, encoires que je ne Octobre.
doubte ilz sont par trop congneuz à v. S. i., à laquelle
me remectz pour juger ce que luy semble mieulx. — Je ne
sçay penser que c'est que entretient¹ la résolution de
mariage de pardeçà, si ce n'est que Ruy-Gomez, qui est
tenu pour peu amy de l'Empereur et de l'Impératrice,
traverse, et luy et autres soint gagnés de la Princesse de
Portugal (1), laquelle le Prince abhorre et a la fantasie
deçà(2), et que l'on veuille temporiser pour voir s'il chan-
geroit d'opinion..... Vienne, 6 oct.

LETTRE CXVII^e.

*Le Cardinal de Granvelle à Viglius. Il se félicite d'avoir
quitté les Pays-Bas (ms. B. GR. XX. p. 234).*

..... Je ne veulx plus contendre² avec vous sur ce
que l'on ha d'obligation au publicque, ny pour vous
persuader de tenir bon, puisque vous m'escripvez que,
plus avant allez vous, plus vous croist le désir de vous en
démêsler, et, si ceste résolution est si absolue, certes je
vous souhaite icy selon vostre désir, et pour avoir ce bien

(1) *Princesse de Portugal*. Apparemment Cathérine fille du Duc
de Guimaranes et soeur cadette de Marie fiancée au Prince de
Parme. Elle épousa le Duc de Braganca.

(2) *deçà*. « Die Königin fragte den Prinzen: wo er mit seinen
» Gedanken sey? Er antwortete: mehr als 200 Meilen von hier. —
» Und wo ist das so weit? fragte die Königin weiter. — Ich denke
» an meine Muhme, erwiederte der Prinz. » *V. Raumer, Briefe
aus Paris*, I. 123.

¹ retarde.

² disputer.

1565. de vous y veoir, et pour vous y faire bonne chièrre (1) à
Octobre. mon pouvoir; quant à moy, si j'estoye là, je n'en sortiroye
et procureroye de faire mon debvoir, ores qu'il me deust
couster la vie; mais, puisque Dieu m'a faict la grâce de,
avec si bonne occasion, en sortir, et que, outre mon
Archevesché, je n'y avoye d'aulture charge que de Conseiller
d'Estat, comme les aultres, comme je l'ay souvent et vous
présent au Conseil professé, ores que aucuns ne le vou-
loient admettre, quy toutesfois l'auront peu cognoistre
depuis, cognoissant par ses lettres que Armenteros ne
désiroit mon retour, et que Dieu m'a faict la grâce aussi
d'entendre à quoy cela alloit, je me tiens heureux d'en
estre dehors et apperçoye bien la folye que j'auroye faict
d'y demeurer, et je confesse que je ne sçauroys assez
rendre grâce à Dieu de ce que j'apperceoys que par ceste
absence je n'ay rien perdu, ny vers mon maistre, ny en
l'opinion des gens de bien, et suis encoires en opinion
d'attendre la venue du maistre, ou l'aller trouver et de
faire tout ce qu'il voudra, horsmyns d'aller par delà sans
sa présence, pendant que tout y sera comme il va, et ce
pendant je fayz icy bonne et joyeuse chièrre, et s'esbêhis-
sent ceulx qui voudroient que je remuasse le mesnage
pour leur donner matière, que je ne me mesle de rien,
non plus que sy j'estoye ung estranger passant; entendant
seulement à mes affaires, ne bougeant de ma chambre,
sinon pour promener, à faire exercice à l'Eglise et vers
madame, et faisant mes despesche où je doibz correspon-
dre, sans bruyt..... Besançon, 31 oct.

(1) *bonne chièrre*. En 1565 M. de Chantonay reproche au Cardinal la somptuosité et le désordre de sa maison (MS. B. Ga. xx).

LETTRE CXVIII.

*Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Levées 1566.
en Allemagne, affaires de France.* Novembre.

* * *Strada* rapporte: « auxit hominum suspicionem fama bellorum apparatus, quos in Hispaniâ Rex et stipendia Regis facere solitus Ericus Dux Brunsvicensis apud Batavos festinabant, ad stabiliendum, ut vulgo ferebatur, novum in Belgio tribunal: » I. p. 205. Toutefois il affirme que ces armements n'étoient pas dirigés contre les Pays-Bas. En tout cas le Prince d'Orange, prévoyant que tôt ou tard le Roi prendroit des mesures sévères contre les Réformés et leurs amis, ne vouloit pas être pris au dépourvu. On cherchoit des Alliés en Allemagne: peut-être même le Comte avoit déjà plus fait sous ce rapport que son frère ne savoit. « A^o 1564 qui Nobiles quique mercatores una convenerant, haud ignari tantam molem absque armis sustineri non posse, explorandos sibi haereticorum Germaniae Principum animos duxerunt: a quibus aut opem proxime caperent, aut eorum saltem nomina praetexerent ad metum Gubernatrici ac partibus injiciendum. Eam ob causam agebant in Germania Belgarum aliqui, ac secreta colloquia cum Palatino Septemviro miscebant, referebantque omnia ad Aegidium Clerum causidicum Tornacensem, praecipuum Ludovici Nassavii administrum, Augustae in hanc ipsam curam unice intentum, ut ex quampulurimis ejus chirographis ac libellis compertum est. Ex quibus etiam deprehensum eodem tempore Ludovicum ipsum in Germania fuisse, ut eundem lapidem moveret. » I. l. p. 204.

Mon frère. Je vous ay faict escrire tous les nouvelles que ay receu d'Espagne et les porrés bien peser, car ilx le méritent bien et vouldrois que fussiés issi pour en discourrir, ensamble de la levée que l'on me mande que se commens fair' en ce païs de la Marcg, Meckelbourg et Brunswick; car ung mien amy m'escriit que, oires que

¹ commence à faire.

1565. l'on dict que se soit pour Schweden et contre Dennemarck, Novembre. que luy n'en croit rien, mais que les chappeaux rouges sont les principaulx qui font ceste assamblé, et tout par traicté du Duc Erich et de Grumbach, et ce qui me faict un peu adjouster foy, est que, depuis quelque temps en çà, aulcungs ont pourchassé bien vivement que le Roy nostre maistre dehvroit retirer Grumbach en son service, sassant' néanmoins fort bien qu'il est mal volu de plusieurs Princes et mesmes de l'Empereur, et pens qu'il ont faict cela, affin que, faisant quelque assamblé, nous ne aurions tant de soubson, comme avons bien maintenant, estant au service de France; et pense que c'est une *stratagema* du Cardinal de Lorraine qu'il a faict pourchasser cessi par nostre Cardinal, affin qu'il puisse avoir quelques Allemans sans subson² de nous aultres, car les picques et inemités sont si grandes entre luy et la maison de Mommoranci et Chattillon qu'i, je suis seur, ne cherchent aultre chose, que comme ilx porront donner ung coup de baton l'ung à l'aultre, et quant à nostre Cardinal, ne fais doubte qu'i cherse³ le mesme, et tous sur prétext de maintenir la religion. — Le Duc Erich m'at escrit une lettre, me priant que fusse content qu'il se puisse loger à la maison du Roy à la Haye, ce que n'ay volu faire sans en avoir le consentement de Madame, laquelle l'at accordé, ne sassant' bonnement trouvé moien luy refuser. Je ne sçay que penser, ni la raison pourquoy il a demandé, véant qu'il at une si belle maison à soy-mesmes, si ce n'est que par cela il veult démonstré qu'il est respecté par deçà et que par ce moien il usse⁴ plus de crédit entre les gens de guerre. Je vouldrois volontiers

¹ sachant.

² soupçon.

³ cherebe.

⁴ eût.

sçavoir ses discours , car il en at plusieurs qui pensent 1565.
que tout ce qu'il faict que c'est contre nous aultres. Je November.
vous prie vous enquérir le plus que porrés et le plus
secrètement , car si il seroit ainsi , il y fauldra mestre
remède et en temps. — J'ay veuce que m'escrivés touchant
ce que avés faict à Marbourg , et m'at samblé fort bien
vostre considération , mais de en escrire au Lantgrave,
avant que j'ay quelque certitude du consentement de la
Royne de Navare , ne me samble convenir. Je désirerois
bien sçavoir , quant vous en parlastes de ma volonté de
achapter Engien pour tenir ma promesse(1), si ilx trouvè-
rent bons le dit achapt , ou si ils parloient de mieux aimer
que je le achaptisse quelque chose en Allemagne , et
véant que vostre retour serat de brief , remesteray ceste
affaire pour alors. — Quant au mariage de ma seur Mada-
lena , suis bien d'opinion qu'i se fasse , parquoy le remés,
quant à moy , à Madame ma mère et à vous aultres de
donner une telle responce au Conte de Holoch(2) comme
trouverés convenir ; je pens aussi que ma seur se conten-
terat de ce que Madame nostre mère et vous aultres luy
conseillerés et ferés. Il m'a merveilleusement despleu de la
mort du filx aîné de l'Electeur de Saxe ; car je crains que,
pour le gran regret qu'il en aura receu et pour la fâche-
rie , qu'il ne tombe en quelque maladie ; si nous porrions
tant faire qu'il nous volusse donner ung de ces trois esvê-
chiés pour mon petit filx(3), comme son filx les at eu , nous
viendrat merveilleusement à propos. J'espèr qu'il se trou-

(1) *promesse*. Voyez p. 99, *in f*.

(2) *Holoch*. Wolfgang, Comte de Hohenlohe, épousa, le 13 janvier 1567 , la Comtesse Madelaine de Nassau.

(3) *petit filz*. Voyez la Lettre 99.

1565. verat à ceste diette en personne , alors aurons bien bon
November. moien de en taster quelque chose et aussi du prest qu'il
nous vauldrat donner pour l'achapt d'Engien ; par quoy
me samble mieulx le remestre pour alors. Madame ma
mère me escript aussi du mariage de ma seur et du Cont
Holoch ; je luy en escris le semblable : elle me touche
aussi ung mott de mon frère Henry ; je lui en respons
aussi , comme il me samble qui convient pour son bien ;
néanmoins le tout à correction d'elle et de vous aultres.
De masseur Juliana ne luy ay de rien parlé et me' le
moins se mester en escritures que c'est le melieur ; tou-
jours viendrat l'on temps assés , quant l'on verrat qu'il
pourchasserat davantaige , ce que ne peus bonnement
croire , pour ce que avons escript au Conte Schwarzenbourg ;
et s'il vint ou ung aultre , ne leur fault tenir long propos ,
ains le couper court , comme je pens faire de ma part ,
je ne sçay toutefois si Madame ma mère luy en aurat
escript , je pens qu'elle luy aurat faict responce : si ainssi
est et qu'el aye aussi faict une lettre au Conte Guillaume ,
l'on luy porrat amvoier. Je suis merveilleusement esbai
que n'avons nulles nouvelles du Conte de Schwartz-
bourg , je ne sçay si il est vif ou mort : si vous entendés
quelque chose , vous prie me le mander.... De Brusselles ,
ce 2 de novembre A^o 1565.

Vostre bien bon frère à vous faire service ,

GUILLAUME DE NASSAU.

A Mons^r le Conte Louys de Nassau ,
mon bon frère.

*• Ici finit la page , mais il est probable que par une déchirure un ou
deux mots ont été emportés : peut-être semble.*

• LETTRE CXIX.

Le Prince d'Orange au Comte Louis de Nassau. Nouvel- 1565.
les d'Espagne. Novembre.

. Depuis quelque temps on répandoit le bruit du remplacement prochain de la Gouvernante par son fils ou par sa belle-fille, la Princesse de Portugal. Le 7 septembre, M. de Chantonay mande au Cardinal : « L'on murmure jà pardeçà que M. la Duchesse de Parma doibt instruire son fils aux affaires et que, » estant marié, luy parent et sa femme parente, il demeurera Gouverneur avec le temps. » (MS. B. Ga. xv. p. 18). Cependant le 27 oct. il écrit : « Je ne vois nulle apparence que le Prince de » Parme devienne Gouverneur des Pays-Bas, et croy que, s'il » faudra emploier ung homme aultre que le filz du maistre, ce » seroit plutost D. Jehan » (MS. B. Ga. xx. p. 223). On ne désiroit point ce changement. Bordey écrit au Cardinal le 26 mai : « Quant » au Prince de Parme, je ne puis autre chose juger de lui, sinon » qu'il a rappourté une nourriture d'Espagnol par trop. Et à la » longue se fasherioient les Seigneurs de pardeçà de si grande arrogance (1). Aussi, après le premier compliment, peu de ces Seigneurs » le hantent, et jugeroit que son Alt., selon ce que se voit, l'entretiendroit plus tost en cela que de l'en retirer et luy remonstrer » de faire autrement... » (MS. B. Ga. xvii. p. 110).

On faisoit de grands préparatifs pour les fêtes du mariage. Le 16 oct. Morillon écrit : « ...Il y a deux jours que Madame ne faict que » plorer par deux et trois heures au coup. Je ne sçay si c'est que le » Roy luy at escript choses que ne luy plaict, ou s'il y a du mal content du Duc, pour la folle et oultrageuse despense des nopces, » dont non seulement luy, mais la Noblesse et le peuple se moquent, ou si c'est pour les deux ensamble, mais tant y a que » l'on sçait à parler par toutte la ville de ceste plorerie » (MS. B. M. 11. p. 126). Le Duc est sans doute le Duc Octave, père du Prince de Parme. Le 10 oct. l'on écrit au Cardinal : « Bruxellam venit » Octavius Farnesius qui summâ laetitîâ, applausu, et alacritate a

(1) *arrogance*. Voyez p. 394.

1565. nostris Proceribus, Principe Orancio, etc. fuit excerptus... •
Novembre. (MS. B. Gb xvii. p. 147).

Lieber bruder... Nhun haben wir durch einen Courier den kauffleuten zustendig, ettlich schreiben entpfangen, darausz wir vernemen wie ire M^t in gedachten sachen sich noch nichts resolviert, noch entschloszen; deszen wir uns nit wenig verwundern, angesehen der gnedigen gñsten und zusagen von irer M^t, kürztlich dem wolgebornen unserm lieben schwagern, Grafen von Egmont, wie E. L. bewust, erzeugt und beschehen. Es vermelden aber gedachte schreiben das ire M^t gentschlichs willens und vorhabens sey, auff den zukünftigen sommer, selbst persönlich an diesze ort zu kommen und solle iren weg durch Italien nemen, mit sampt dem jungen Prinzen, welcher von dannen abscheiden und wird auff Wien in Oesterreich an Kay. M^t hoff sich verfügen, daselbst mit derselben ältisten dochter den heyrat zu volnstrucken und die hochzeit zu halten; aber Kön. Ma^t ausz Hispanien strack ausz Italien gegen den Grapüntern, durch die Grisons und Savoyen, iren zug nemen und also hieher ankommen, gegenwertig persönlich alles zu verordnen, auch die Princesszin von Portugal, anstat hochgedachter Herzogin von Parma, itziger Guvernantin, einzusetzen und zu bestetigen. Es soll auch der Printz von Hispanien, gleich wie vorhin, 16 pf. obs, also itzunder 4 pf.trauben, gesszen und darauff zwén wasser-trunck gethan haben, darausz er in schwachheit gefallen und kranck worden seye (1)....

Die portugalische flotte und schiffart belangend, zeigt an Boyssot, so mit von hinnen in Portugal geschifft und

(1) kranck worden seye. Ce qui certes n'est pas étonnant. — Le

gestern allhie zu post ankommen, wie sie der 24^{ten} Sept. seyen 1565.
zu Lisbonne abgeschiffet... So es inen wol gehet, seind wir Novembre.
iren zum end dieses monats wartend.... Brusszel, 2 Nov. (1).

E. L.^r gantz guttwilliger bruder,

WILHELM PRINTZ ZU URANIEN.

Den Wolgeboren Hern Ludwig, Grafen
zu Nassau etc.... zu Dillenbergh.

« Sub initium Novembris Flissingam appulsa est classis. » *Strada*,
I. 193. Les noces de la Princesse de Portugal avec Alexandre Far-
nèse, destiné à jouer plus tard un si grand rôle dans les Pays-Bas,
eurent lieu peu de jours après. Ce mariage, la fête de la Toison
d'Or, et les nœces de Monsieur de Montigny avoient attiré à Brux-
elles presque toute la Noblesse. « In ludos ac pompas effusa Belgarum
» Nobilitas est. Verum post hilaritatem nuptialium dierum, sponsis
» de Belgio digressis, quasi cessantibus induciis, ad dissidia rediere. »
I. I. 194.

LETTRE CXX.

*L. de Schwendi au Prince d'Orange. Campagne contre
les Turcs; intentions de l'Empereur quant à la religion.*

* * « Den Aufstand in Siebenbürgen hatte, 1565, Maximilians
» trefflicher Feldoberster, L. Schwendi, glücklich beëndigt. » *Pfister*,
Gesch. der Deutschen, IV. 320.

Monseigneur ! Je supplie v. S. de me pardonner si ne

29 sept. M. de Chantonay écrit au Cardinal. « D. Carlos estant au
» bois de Ségovie, voulut faire à pied deux lieues; il y a gagné une
» fièvre » (*MS. B. Ca. xx. p. 96).

(1) 2^{ten} Nov. Cette lettre et la précédente ont la même date : l'une
est autographe et en partie confidentielle; l'autre écrite de la main
d'un secrétaire, après l'arrivée inattendue de plusieurs nouvelles.

1565. responds plus tost à vos lettres du 26 d'aust , lesquelles
Novembre. seules me furent rendues depuis les mienes dernières à
vous escrites. Je suis esté reste esté si travaillé de diverses
difficultés et à la fin aussi d'une longue maladie, qu'il m'a
esté impossible de vaquer à aultres choses: aussi furent
nos affaires de guerre *quasi* ordinairement en tell hazard
et perplexité, que souvent il estoit bien mal à discourrir
et escrire beaulcoup du succès et événement. Sies' que,
Dieu mercy, les enemis, qui toujours furent trois ou
quatre fois plus que nous, ne nous sceurent jamais em-
porter quelque avantage, en campagne ni aultrement,
sinon qu'ils gagnèrent deux maisons foibles et imperfects,
avec grande perte du temps, et des gens, et de leur munition,
et si les ay-je depuis recouvrés et regaigné; comme vostre
Seigr^e entendra plus particulièrement le tout par les
lettres que j'escris à Monsieur d'Egmont, pour les vous
aussi communiquer. Maintenant la chose est en tresves,
et se doit conclure quelque paix entre les deux Empereurs,
ce que je crois seurement qu'il se feroit, si le Waivoda ne
travailloit tant pour l'empêcher et rompre. Il vouloit aller
en personne à Constantinople, mais le Turc l'at des-
tourné et l'enchargé qu'il vaque à la défense de son pais.
La difficulté est qu'il demande la restitution du pais que
je luy ay osté delà la Tisse¹, qui est assez grand et prou-
fictable. Le Turc prétend qu'il est à luy, et que le Waivoda
est seulement pour Sanjack et officier. L'Empereur se
fonde sur la capitulation de paix que je feis avec le dit
Waivoda, disant que ès trefves que le Turc fit avec son
père l'Empereur Ferdinand, et les promet depuis renou-
veller et observer avec luy, il luy est permis chercher

¹ est-ce.

² Theisse.

particulier accord et appointment avec ledit Waivoda, 1565.
et il semble que le Turc ne le délaissera, s'ayant mesme. Novembre.
ment entremis si avant, dont plusieurs conseillent à
l'Empereur qu'il luy doit faire la guerre cest hyver, où il
peult avoir l'avantaige; car les Turcs ne peuvent retourner
avec grande puissance avant le moisson, et ce qu'ils
voudront faire cest hijver ou au printemps, ce se fera
avec toute difficulté du monde, pour le grand dommaige
qu'ils ont receu ceste esté, et pour la faulte de fouraige
et des vivres. Nous verrons à quoi se voudra résoudre
sa M.: l'occasion n'est pas mauvaïse pour l'entreprinse
de Transylvanie, si sa M. fusse assuré des aides de l'Em-
pire et du Roy nostre maistre, car sans cela il y a des
faultes et difficultés assés.

Quant à ma personne, je m'en trouve bien mal dans-
ce pais touchant ma santé, ains ne suis délibéré de y
demeurer ordinairement; si bien il peult ester que sa M.
désire me retenir pour chef et général ordinaire. Mais il
fault attendre jusques qu'il y a meillieure apparence de
paix et en ce pendant faire son mieulx.

Je suis bien aise que vous aultres Seigneurs vous avés
gouvernez si saigement et si en gens de bien et d'honneur
jusques icy. Certes je vois que les affaires du Roy et du
Pais se trouvent beaulcoup plus asseurez que paravant.
Ainsi ne reste que de passer outre et y continuer et vous
employer tousiours de bien en mieulx.

L'affaire de la religion qui travaille le païs, veult estre
gouverné par modération, sans laisser aucunement la
bride au peuple, ny entré' quelque désordre et licence,
en faisant de la reste l'extrême que les faultes et scanda-

¹ entrer.

1565. les des gens d'église cessent et que la doctrine ne soit
Novembre. dénié au dit peuple ; le temps en besoignera pour le sur-
plus. Je ne sçay comme l'Empereur voudra procéder en
cest affaire sur la prochaine diette : il trouvera des diffi-
cultez assez , combien qu'il tâche fort de contenter l'une
et l'autre partie. Il me samble qu'il prendra son fonde-
ment sur la confession Augustane, comme chose plus
moyenne et conforme à la religion ancienne. En son pais
partout il n'y a que trop de liberté en tell endroit. En
Ungarie tout est confusion et misère ; il sont de la plus
part Hugenots , mais avec une extrême ignorance du peu-
ple , et sans discipline et ordre quelconque : chascung
faict ce qu'il veult , et le plus fort at le meilleur droict....

Et pour conclusion je demeure tousjours très-affection-
né serviteur de v. S., avec le mesme cueur et amour comme
v. S., m'a toujours cogneu. A Bergsas auprès la Tisse , le
ix de novembre l'an 65.

LAZARUS DE SWENDI¹.

A Monsieur le Prince d'Orange.

« Depuis quatre mois , » écrit Granvelle à Bollwiler le 29 sept ,
« Madame de Parme est sans lettres ny responses du Roy » (†MS.
B. GR. xx. p. 96). Lui-même depuis un an (p. 392). Encore le 2
nov. le Prince écrit que d'après les dernières nouvelles d'Espagne,
le Roi n'est pas décidé. A la fin, peu de jours après , le Gouvernante
reçut une Lettre de sa M , contenant ses ordres : approbation de
l'écrit des Evêques ; maintien de l'inquisition, « en la forme et ma-
nière que jusques ores a esté fait ; » observation des Placards ;
puis , « au regard de la réformation de la justice et aussy des Con-
seaulx d'Estat, Privé, et des Finances, ores que... l'on attendoit
« un très-grand changement , toutesfois il pleust à sa M. de n'y

¹ Cette signature qui n'est pas ordinaire à L. de Schwendi,
n'est toutefois pas douteuse.

rien faire, ains de laisser le tout comme tousjours avoit esté du 1565.
feu l'Empereur et du sien. » *Hopper, Recueil*, p. 60. 2

Novembre.

La consternation fut extrême; d'autant plus qu'on supposoit au Roi le dessein d'introduire l'Inquisition d'Espagne. Le 10 févr. 1566 Morillon écrit de Bruxelles au Cardinal: « Hier me manda Aerschot et me dit que, pour n'avoir chiffre avec Granvelle, je luy feisse entendre comme l'on luy affirmoit de bon lieu que par vostre poursuite, Sa M. vouloit icy mettre et mettroit par effect ladite inquisition, à la manière d'Espagne: je luy dictz qu'il n'en estoit rien, et que l'on chargeoit Sa M. et V. S. à grand tort, et que plusieurs de ces Seigneurs tesmoigneroient bien, s'il leur plaisoit, le langage que sur ce auriez par ci-devant tenu en plein Conseil d'Etat, disant que seriez le premier que vous opposeriez contre l'inquisition d'Espagne, et que voudriez garder les privilèges du pays aultant que nul aultre, mais que l'on appelloit l'inquisition les placcardz faict par feu l'Empereur et Sa M. sur le faict de la Religion, ausquelz l'on ne vouloit rien innover, mais seulement commander l'observation d'iceulx, que, avec grande faulte et préjudice de la religion, l'on avoit délessé de publier tous les demi-ans, et qu'ilz ne furent oncques moins entretenuz que maintenant, et que jamais l'on n'en parla d'avantaige. Aerschot dit qu'il avoit assez dit l' mesme, mais que l'on pourfioit contre et que l' yroit pour ce vers l'Espagne. » (MS. B. M. III. p. 170).

Le Roi ne paroît pas avoir sérieusement songé à une réorganisation du Conseil d'Etat, d'après les désirs des Seigneurs. Du moins le 20 nov. le Cardinal lui répond: « Huelgo de entender, por lo que v. M. me escrive, que no hay que hazer fundamento en lo que se dezia de las mudanças que se devian hazer, por que, à la verdad, como ya otras veces hé escripto, qualquier mudança de importancia, en ausencia de v. M., podia ser de muy grande y notable perjuicio, y temo harto que los que anteponen estas mudanças, no deven tener todos las entrañas sanas, ny creo que mejor forma de consejos y de tractar negocios para gobierno de aquellas provincias se pudiesse hallar, que la en ellas estableziada dende el tiempo de

¹ Ici il y a un caractère inlinéable.

1565. »los Duques de Borgonà, y todo el mal que hay nasce de la falta,
Novembre. »que hay en la observacion de las instrucciones y ordenanças, y
»poca authoridad que se da à v. M. y à la justicia... » (MS. B. Gr.
xxi. p. 95).

LETTRE CXXI.

*Le Prince d'Orange à..... Le Roi ne veut aucune
modération des Placards.*

Ich kan E. L. verträuliger mainung nit verhalten, wie
das die Kö. Ma^t. zu Hispanien, mein genedigster her,
eine resolution genommen haben uff unser andern ange-
ben, welges dan mein Bruder, der Graff von Egmont, von
unser alle wegen ire Ma^t. weitläuffig vermelt hat, ange-
hent der straffung die sich in andere leren begeben dan
was der stul zu Rom lernet, for welge wir ire Ma^t. gantz
underdenig gebetten hatte inen zu verschonen, und den
rigueur van den ordonancen die darauff gemacht sein, [zu]
mildren; warauff dan ire Ma^t. unsz eine zimlige gutte
hoffnung hatt gegeben ein insehens zu haben; so ist
aber for etzlige dage ein courrir von ire Ma^t. komme
mitt brife an die Hertzoginne, durch welge ire Ma^t. gar
ernstlich bevelt das man nitt allain die sich in andere
lernen so begeben, sol verbrennen, sonder auch die sich
widderumb bekeren, sol koppen lasen; welges ich warlich
im hertzen hab gefült, dan bei mir nit finden kan das
cristlich noch thunlich ist, es sei dan das man alle disse
Niderlandt in ein gefar wil stellen, und kan bei mir nitt
befinden das andere ursag sei, solche *mandata* zu thun
dan ausz rat des cardinals von Granvelle, welcher sonder
zweifel ire Ma^t. die *victoria* die man^{wir} zu Malta haben ge-

¹ Ce mot est écrit précisément au-dessus du mot précédent.

habt, so grosz hatt gemacht, und ire Ma^t. ingebilt das 1565.
itzunder die rechte zeit ist solche und dergleichen sachen Novembre.
uff ein endt zu brengen. E. L. können gedencken in was
beschwerung ich mich dismals befunden.

LETTRE CXXII.

*Le Comte Guillaume de Berghes au Prince d'Orange.
Affaires particulières.*

Monsr. Il ne m'a été possible sçavoir advertir plustost
vostre Seigneurie touchant du gentilhomme quy devoit
livrer les deniers, pour l'occasion de la journée que j'ai
tenue avec monsr. le Duc de Clèves, laquelle a esté de
longue durée; attendu que je pensoie moy mesme en
personne vous en venir raporter la responce, au moyen
que j'avoie fait compte de me venir trouver aux nopces
de la princesse de Pourtugal pour satisfaire à ma promes-
se: parquoy supplie vostre S^{rie} ne le vouloir prendre de
mauvaise part, ayant certes esté, bien mary d'avoir esté
aussy surprins: car monsr. de Nuenar de mesmes et moy
n'en avons rien sceu, sçavoir jusques à tant que tout a
esté passé: prie pourtant vostre S^{rie} me tenir pour excusé:
au surplus ay fait mon myeux pour mettre l'intention de
vostre S^{rie} en et' au regard du dit gentilhomme duquel
n'ay rien sceu obtenir, comme vostre S^{rie} pourra veoir par
la responce d'icelluy cy jointe... Escripte de Bergue, 24 de
novembre 1565.

L'entièrement serviteur de Vostre S^{rie},

GUILLAUME DE BERGHE.

A Monsieur Monsieur le
Prince d'Orange.

¹ Il y a une déchirure.

LETTRE CXXII.

1565. *Viglius au Cardinal de Granvelle. Le Roi ne veut aucune*
Novembre. *modération des Placards* (MS. B. GR. XXI. p. 154).

...La Duchesse receut la résolution du Roy sur le fait de la Religion et changement de gouvernement le 5 de ce mois, mais ne fist semblant jusque à huit jours après, du moins au Conseil, combien que les bailles fussent incontinent plaines. Dieu sçait qué visaiges ilz ont monstrez et qué mescontentement ilz ont, voyans l'absolute volonté du Roy à l'endroit l'observance des placards sur le fait de la Religion et l'inquisition accoustumée, que sa M. veult qu'on continue et qu'elle soit favorisée. Mais elle n'a rien déclaré au Conseil touchant le gouvernement, sinon que sa M. a choisi pour président du Conseil d'Estat Tisenach (1) et Hoppérus en son lieu, que ne leur plaist guères, de tant qu'ilz eussent bien voulu retenir le dit Hoppérus, qui se sçavoit assés accommoder avec eulx, et l'appelans l'autre Cardinaliste: aussi que sa M. avoit ordonné que le Duc d'Arschot fut appelé au Conseil d'Estat, ce que les Seigneurs ne sçaivent dont il soit procédé, ayans iceulx désiré que le Marquis de Berges, le Sieur de Montigny, et Noircarmes y fussent mis. L'Ambassadeur d'Angleterre a mis paine de les rappaiser, ne sçay avec quel effect; bien parlent-ilz de laisser et abandonner le tout, du moins de ne se trouver si souvent et se tenir pour deschargez, si les choses vont aultrement que bien, et samble Madame estre de cecy assez perplexe, et non sans raison, ayant aliéné de soy ceulx qui du com-

(1) *Tisenach*: p. 320.

mencement faisoient leur mieulx de l'assister et les des- 1565.
auctorisé le plus qu'elle a peu. — Pour le présent l'on est Novembre.
délibérant sur l'exécution de ce que sa M. a mandé au faict
de la Religion. Les Seigneurs disent à tous propos qu'ilz
n'y sçavent adviser, mais puisque le Roy le commande si
expressément, qu'ilz n'y veuillent contredire (1), mais que la
chose ne passera sans hazard et inconvénient, et que sa M.
regarde de le remédier. Je vous escripray cy-après plus de
particularités, voyant le progrès de ces affaires. Ilz im-
putent une partie de ceste si absolue response au frère Lo-
renzo (2), Espagnol, prédicateur à Bruges, que a esté vers
le Roy en Espagne et l'informe de tout, et imputent à luy
la mort nagerres advenue de M. Corneille Baesdorp, pour
le regret qu'il avoit prins d'estre déferé vers sa M. comme
fauteur des hérétiques, mais je ne le sçaurois croire....
Bruxelles, 30 nov.

LETTRE CXXII.

*Viglius au Cardinal de Granvelle. Situation critique des
affaires* (MS. B. GR. XXI. p. 161).

...Barlaymont at esté joyeux des recommandations de
Granvelle, et m'at commandé de luy rendre les siennes
bien affectueuses.

Il dit que les Seigneurs ne furent jamais si mal content

(1) *contredire*. Voyez p. 448.

(2) *Lorenzo*. Le 4 janv. 1566 le Père Lorenzo de Villavicencio
écrit au Cardinal, lui recommandant: que s'il est placé sur le
trône Pontifical, il se souviene des maux de l'Eglise des Pays-Bas.
(MS. B. GR. XXI. p. 5).

1565. comme il est à présent, qu'ils imputent à Granvelle, Berlaymont, et Viglius que le Roy n'at faict le changement, que l'on l'at de rechief pressé pour l'appoincter avec les Seigneurs, qu'il at respondu qu'il ne fault appoinctement où il n'y a offense et qu'il at tousjours désiré et désire encores fairre tout plaisir et service; qu'il crainct que Aerschot ne se laisse abattre pour ceque l'on y labeure¹ fort, et qu'il est légier; je dictz que je ne le croioys, mesmes estant la venue du Roy si proche et que j'espérois, entrevenant maintenant au Conseil-d'Estat, comme il faict, il s'en trouveroit avec Viglius, soubstenu et plus fort, pour ce qu'il ose parler. Il dict qu'il estoit ainsi et qu'il estoit fort joyeux de ce que le Roy luy avoit miz.

Il me dict que Madame prend ung terrible chemin et que, si elle demeure encores deux ans, qu'elle gastera tout.

Il dict qu'elle ne le peult veoir ny sentir, et qu'elle vad gaignant Hopperus, mais qu'il luy a dict qu'elle se garde *ne deflectat a voluntate Regis*, et qu'il crainct que cecy ne sera son cas. Il dit que les Seigneurs font grand fondement sur le retour du Turcq, dont Madame ast monstre lectres qu'il arme plus fort que devant, par où que l'on espère que la venue du Roy s'enpeschera. Je luy dictz que je tiens le contraire, pour ce qu'en ce cas il sera plus pressé de se haster. Il dit que Egmont et Oranges se veulent retirer en leur Gouvernement, et qu'il pense que c'est affin qu'ils ne soient présens si quelque esmotion vient, et qu'il prioit Dieu que l'on ne la y meict et fait venir. Il dit que la religion se perd, et qu'il y a des gentilzhommes qui osent dire qu'ils ayment mieulx de tout perdre que la nouvelle

¹ travaille.

religion; mais certes je crois que, venant le Roy, ilz useront d'aultre langage. Il dit qu'il at icy rescript clèrement son intention quant à la Religion, et que le privé Conseil demeure. Quant aux finances, que sa Majesté se remect de s'y résouldre jusques à la venue de Tisnacq, mais qu'il at déjà gaigné la main et escript ce que le changement emporteroit: il dict aussi que Egmont se plainct merveilleusement, disant qu'il ne peult ni ne veult contester contre son maistre, mais que, si c'estoit ung aultre, qu'il diroit qu'il ne faict comme il luy avoit dict..... 2 déc. 1565. Décembre.

Le 3 déc. Viglius écrit, de Bruxelles, au Cardinal: « Je ne sçay encores que¹ résolution prendront ces Seigneurs, qui très-tous sont marmousez² contre le Roy, à cause qu'il ne pourvoit aux affaires à leur appétit et ne veult croire leur conseil. Je voudrois bien veoir le jour que fussions délivrez de ces misères, et ne deussions tousjours nager contre les eaus, combien que je me tire hors des affaires tant que je puis, et estant venu le Sieur Tisenach avec le tiltre et charge de président d'Estat, je laisseray à lui s'occuper, et si *rex rempublicam et religionem salvam vult*, il est plus que temps qu'il viegne » (MS. B. Gr. xxi. p. 192).

Et le 9 décembre: « Il y a aussi très-grande jalousie, quoy que l'on dissimule, entre Orange et Egmont, d'autant que Madame rappelle, fait asseoir et boit premier à la femme d'Egmont, et que celle de Oranges est longuement debout, avant que pouvoir avoir chaise...; dont je sçay que Oranges se ronge le coeur; car il est [attaché] *cum malo domestico* que at esté à la feste... Les Seigneurs peuvent mal croire la venue du Roy; touttefois [on] l'asseure fort et ferme, et il n'y a que bien, car c'est pour animer les bons et donner craincte aux aultres... » (MS. B. M. iii. p. 165.)

¹ quelle. ² courroucés, murmurant (marmouiser, *id est*, remuer les lèvres).

LETTRE CXXIII.

1565. *Guillaume Landgrave de Hesse au Comte Louis de Nassau*
Décembre. *Il lui donne avis des menées du Pape par rapport
aux affaires des Pays-Bas.*

—
....Wir wollen euch auch günstiglichen nicht verhalten
das uunsz gleublich zugeschrieben worden, das durch
heymbliche, geschwinde practicken des Bapsts, den herrn
vom Perlament (1) in Prabandt, nemblich als dem Prin-
zen zu Uranien und Egmont, und anderen die Regieruug
von Kön. Wür. zu Hispanien gar abgekundet und das an
deren stadt andere ausz Hispanien, doch Niederländer,
nemblich der Cardinal von Grandvel und der Hertzogh
von Arschott (2) wider verordnet sein sollen. Wiewol
wir nun demselben gar keinen glauben geben, so begeren
wir doch günstiglichen uns daselbige bey gegenwert-
tigen unsern laggeyen vertreuwlichen zu schreiben, dann
wir solchs zu wissen gros verlangen tragen. *Datum Mar-*
purgh, den 11^{ten} Decembris Anno 1565.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Wo' die zaitunge war, wie ich nit hoff, stet zu besor-

(1) *Perlament*. Par ce mot le Landgrave indique sans doute le Conseil d'Etat.

(2) *Arschott*. Le Duc entra vers la fin de 1565 au Conseil d'Etat. Il se peut que sa nomination ait donné lieu aux nouvelles du Landgrave; peut-être aussi avoit-on réellement projeté une épuration complète.

Wo — bedeuten. *Autographe*.

gen; das es viel ein grossere consequentz werde bedeuten. 1565.

Dem Wolgebornen unserm lieben Vettern
unsern besondern Ludwigen, Graven zu Nas-
sauw Catzenelnbogen, Vianden und Dietz.

Décembre.

Le Prince d'Orange avoit pris part à la délibération du Conseil d'Etat où il fut conclu que, « considéré l'expresse volonté de sa Majesté, » il ne se pouvoit faire autre chose que d'exécuter ses mandemens et par conséquent advertir les Gouverneurs, Consaulx et Chefs des villes. » *Hopper, Mém. 60.* Ces conclusions furent entièrement en harmonie avec son avis, car « les trois Seigneurs estant tousjours conformes et de » mesme opinion entr'eux ne voulurent donner leur voix au point » de l'inquisition, disans que puisque le commandement de Sa M. » estoit sy absolu et exprès, qu'il n'y avoit à traicter sur iceluy, ... » ains tant seulement d'exécuter et avertir aussy de ce les Consaulx » et autres..., veuillans toutesfois bien déclarer qu'ilz craignent » fort de grands inconveniens, qui bien tost pourroient succéder à » cause d'icelle résolution. » *l. l. p. 59.* Et dans sa Défense, le Prince lui-même rappelle cet avertissement. « Wij hadden te voo- » ren in den vollen Raet van Staten voorseijt aan Mevrouw de Re- » gente dat wij sorgden datter uit volgen soude, te weten dat de » resolutie van sijnder Majesteit wel eenige groote beroerte soude » mogen maken. » *Bor, I. Auth. St. p. 9*

La présence du Prince au Conseil d'Etat, dans cette séance remarquable, n'est donc pas douteuse. C'est à tort qu'on n'a cru pouvoir la concilier avec ce qu'il écrivit le 24 janvier suivant à la Duchesse de Parme, au sujet des mêmes ordres du Roi: « N'ay esté » requis d'advies en chose de si gran poix et conséquence: » (*II. p. 17*): car il ne se plaint pas de la Duchesse: c'est le Roi qui n'avoit pas demandé son avis. Lors du départ du Comte d'Egmont, les Seigneurs dirent que « S. M. pourroit considérer, s'il luy pleut demander » l'avis d'iceux, et d'autres Seigneurs et Chevaliers, qui de bonne » volonté y feroient tout bon debvoir, » et à son retour ils étoient fort mécontents de ce que, « par l'instruction que le Comte avoit » rapporté, S. M. ne demandoit l'avis de ceux du Conseil d'Etat. » *Hopper, l. l., 43, 50.*

1565. On s'étonne que le Prince se soit opposé au conseil de Viglius, Décembre. qui vouloit la non-exécution provisoire des ordres du Roi, protestant qu'il « recevroit l'indignation de S. M. à sa seule charge : » *l. l.* Mais on n'a pas assez remarqué que Viglius étoit d'accord sur la bonté du but et désiroit uniquement plus de circonspection dans les moyens; tandis que le Prince, qui vouloit la liberté de conscience, ne pouvoit guères, après un refus si constant et maintenant si positif, se flatter encore que le Roi changeroit ou modifieroit ses déterminations à cet égard.

Enfin dans la *Vie de Viglius* on reproche au Prince (et cette accusation a souvent été reproduite) d'avoir, aussitôt que son avis eut prévalu, dit à quelqu'un à l'oreille, joyeux et triomphant, *Nous verrons bientôt le commencement d'une belle tragédie.* (« Hac » conclusionem accepta, Princeps Auriacensis cuidam in aurem dixit, » qui post id retulit, quasi laetus gloriabundusque : visuros nos » brevi egregiae tragoediae initium : » *Vita Viglii*, p. 45). Il est très possible que le Prince ait dit quelque chose de pareil; mais ces mots prophétiques furent sans doute prononcés avec l'accent et l'expression de la douleur. Quel motif eût-il eu de se réjouir? Il ne pouvoit, ni servir le Roi, en persécutant ceux dont il commençoit à partager la foi, ni demeurer le chef d'une résistance que de pareils ordres alloient pousser hors des voies de la modération. Il s'abstint désormais de venir au Conseil d'Etat et se retira dans ses Gouvernements : pour lui-même il n'y avoit à prévoir que la nécessité de se démettre de ses charges et d'aller en exil; pour les Pays-Bas que tumultes, bouleversements, désolation.

EXPLICATION DES PLANCHES.

- — —
- Planche I. 1. Fragment d'une lettre du Prince d'Orange Guillaume I. (voyez page 6.)
 2. " d'une lettre de Louis de Nassau (p. 147.)
- II. Commencement et souscription du testament d'Anne d'Egmont, épouse du Prince. (MS. — Le Testament a été publié dans le *Supplément au Corps Dipl. de Dumont*, III. p. 156.)
- III. 1. Fragment d'une lettre du Comte Adolphe de Nassau. (p. 161.)
 2. Lettre du Comte Henri de Nassau. (p. 224.)
- IV. 1. Facsimilé de Julianne Comtesse de Nassau, née Comtesse de Stolberg, mère du Prince. (p. 123.)
 2. " de Jean Comte de Nassau. (p. 344.)
 3. " de Herman Comte de Nuenar et Meurs, beau-frère du Prince d'Orange. (p. 183.)
 4. " de Guillaume, Comte de Berghe, beau-frère du Prince. (p. 441.)
 5. " de Günther, Comte de Schwartzbourg, beau-frère du Prince. (p. 93.)
 6. " de Frédéric Schenck à Tautenburg, dernier Archevêque d'Utrecht. (p. 286.)
 7. " de Lamoral, Comte d'Egmont. (p. 159.)
- V. 1. d'Auguste, Electeur de Saxe. (p. 217.)
 2. " de Philippe, Landgrave de Hesse. (p. 248.)
 3. Fragment d'une lettre de Guillaume, Landgrave de Hesse. (p. 410.)
 4. " d'une lettre de Henri, Seigneur de Brederode. (p. 396.)
- VI. 1. " d'une lettre de L. de Schwendi. (p. 296.)
 2. Facsimilé de Scharberger. (p. 115.)
 3. " de G. Schetz, Seigneur de Grobbendonck. (p. 140.)
 4. Fragment d'une lettre de J. Lorich, Secrétaire du Prince. (p. 228.)

1.

franc
en su
dieu
et
serions
coup

2.

icij

En in
sonnera
l'humai
ny au
cortesse
estant
et des

1.

X

Y

Nm

9

26

Er

mi

2.

Jh

me

1.

8 A

1.
2
C
4
5
6



16. 5. 1919



